ESSAI

SUR

L'HISTOIRE

DES ARABES

AVANT L'ISLAMISME,

PENDANT L'ÉPOQUE DE MAHOMET,

et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane,

PAR

A. P. CAUSSIN DE PERCEVAL,

PROFESSEUR D'ARABE AU COLLÈGE DE FRANCE
ET A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIÈME.

PARIS

LIBRAIRIE H. WELTER,

4, RUE BERNARD PALISSY, 4.

1902.

OUVRAGES SUR L'ORIENT

(ASIE ET AFRIQUE)

ÉLINEAU (Émile). **La Géographie de l'Égypte à l'époque copte.** Un superbe volume i-8 jésus, xxxviii-630 pages, sur beau papier glacé, imprimé à l'Imprimerie nationale. 893 . . . . **35 fr.**

ÉLINEAU (Émile). **Histoire de la sépulture et des funérailles dans l'ancienne Égypte.** 2 volumes in-4 avec vignettes et 124 planches. 1896. . . . . **60 fr. (B)**

Quelques exemplaires seulement.

ÉLINEAU (Émile). **Les Actes des martyrs de l'Eglise copte.** Etude critique. Gr. in-8. 890. . . . . **10 fr. (B)**

IAUD (A.) et L. MECHINEAU. **Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne archaïques et modernes,** avec classement des signes d'après leur forme archaïque. édition. In-8. xvi-144 pages. 1902. **12 fr. (B)**

IAUD (A.) et V. SCHEIL. **Les Inscriptions de Salmanasar II**, roi d'Assyrie (860-824), ansrcrites, coordonnées, traduites et commentées. In-8. 1890 . . . . . . **12 fr. 50 (B)**

)STOLIDÈS (le Dr B.). **Essai sur l'hellénisme égyptien** et ses rapports avec l'hellénisme lassique et l'hellénisme moderne. Tome I : l'Hellénisme sous l'ancien et le moyen Empire. er et 2e fascicules. In-8. 1898-1899. **12 fr. (A)**

IGÈS (J.-J.-L.). **Le Temple de Baal à Marseille,** ou grande inscription phénicienne, xpliquée et accompagnée d'observations critiques et historiques. 105 pages in-8, avec planche et 1 facsimilé. 1847. . . . . **5 fr.**

:HTA (Richard). **Die oberen Nillsænder.** Racen, Vegetationstypen, und Landschaftenr argestellt in 160 Photographien. Nach der Natur aufgenommen von R. Buchta Mit eineinleitung von Dr Robert Hartmann, Professor an der Kgl. Universitæt in Berlin. En un por-:feuille in-4, recouvert de toile, doré sur plats. (312 fr. 60). . . . . **200 fr. (A)**

s documents réunis dans cette publication furent recueillis par l'auteur durant un séjour de ans dans les pays avoisinant les sources du Nil, et photographiés sur place d'après nature. le choix de la photographie comme moyen de représentation, l'auteur a voulu donner à son ıeil cette garantie d'authenticité qui manque généralement aux documents figurés venus ou lisant venus de l'intérieur de l'Afrique.

TON'S. **Arabian Nights Entertainments.** Reprint, including the supplemental Nights, w entitled "The Book of the thousand Nights and a Night. 12 volumes grand in-8, reliés :le. London, 1896 . . . . **170 fr. (A)**

..a 1re édition se vendait jusqu'à ces temps derniers encore de 800 à 900 fr.

SSIN DE PERCEVAL. **Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme,** pendant poque de Mahomet et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane : ol in-8. Paris, 1847-1848. *Réédition.* Paris. Welter, 1902 (Tiré à très petit nombre). . . . . **60 fr.**

›x **Liturgicus ecclesiæ universæ** in quo continentur libri rituales, missales, pontificales, lcia, dypticha, etc., ecclesiarum Occidentis et Orientis, nunc primum prodit Joseph OYSIUS ASSEMANUS, ad Mss. codd. Vaticanos, aliosque castigavit, recensuit, latine vertit, efationibus, commentariis, et variantibus lectionibus illustravit. Romæ, MDCCIL-MDCCLXVI, ıd Komarek (Tom. I), Angelum Rotilium (II-IV), Hæredes Barbiellini (V-XII), et Hæredes ıncisci Bizzarini Komarek (XIII). Editio iterata, ad editionis principis exemplum. Prix de ıscription pour les 13 volumes in-4, reliés. . . . . **626 fr.**

ıments concernant divers pays de l'Orient latin (1382-1413), par le comte de Mas-Latrie. pages grand in-8. 1897 . . . . **3 fr.**

:EY (C.). **Syllabaire cunéiforme.** In-4. 38 pages 1901. . . . . **12 fr. 50 (B)**

3IL (le Père). **Traité de la Chronologie chinoise.** 2 part. in-4. 1814. (25 fr.). **10 fr. (A)**

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES ARABES.

REPRODUCTION

EN FAC-SIMILÉ

TIRÉE A 200 EXEMPLAIRES SEULEMENT

PAR LES PROCÉDÉS ANASTATIQUES

DE

C. REINECKE NACHF., A BERLIN

POUR

H. WELTER, ÉDITEUR
RUE BERNARD-PALISSY, N° 4, A PARIS
ET A LEIPZIG, SALOMONSTRASSE, 16
1902

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE

DES ARABES

AVANT L'ISLAMISME,

PENDANT L'ÉPOQUE DE MAHOMET,

et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane,

PAR

A. P. CAUSSIN DE PERCEVAL,

PROFESSEUR D'ARABE AU COLLÈGE DE FRANCE
ET A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1848.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES ARABES.

LIVRE VIII.

MAHOMET.

J'avais conduit, dans le livre III, l'histoire de la Mekke jusqu'à l'époque même où je viens d'amener celle de Yathrib dans le livre précédent. Ces deux histoires, que je vais continuer dans ce huitième livre, n'en forment plus maintenant qu'une seule, dont l'intérêt principal se concentre sur Mahomet. Le développement graduel de l'islamisme sera le lien qui rattachera successivement à mon récit, en les reprenant au point où je les ai laissées, les autres histoires particulières des diverses fractions du peuple arabe.

L'islamisme se répand à Yathrib parmi les Aus et les Khazradj.

Premier serment d'Acaba.

Des douze personnages qui vinrent de Yathrib à la Mekke au temps du pèlerinage, en la onzième

année [1] depuis la mission de Mahomet (avril 621 de J. C.), deux appartenaient à la tribu d'Aus et à la famille d'Abd-el-Achhal, et dix à la tribu de Khazradj. Parmi ces derniers, on distinguait Açàd, fils de Zorâra; Auf et Moâdh, fils d'Afrâ [2], tous trois de la branche de Naddjâr, de laquelle était issue la bisaïeule de Mahomet, Solma, femme de Hâchim; Râfi, fils de Mâlik, descendant de Zorayk; Abbâs, fils d'Obâda, fils de Thàlaba, fils de Mâlik, fils.... d'Adjlân [3]; et Obâda, fils de Sâmit, l'un des Kawâkil.

Mahomet eut avec eux, sur la colline Acaba, une conférence dans laquelle il reçut leur serment d'obéissance à sa personne et de fidélité à sa religion. C'est ce que les historiens nomment *le premier serment d'Acaba*. On donne la qualification d'*Acabi* [4] à ceux qui le prêtèrent. Ils jurèrent de n'adorer qu'un seul Dieu, de ne point dérober, de ne pas tuer leurs enfants, de ne commettre ni adultère ni fornication, de s'abstenir de propos calomnieux, d'être dociles à tout ce que le prophète leur commanderait de juste. « Si vous manquez aux devoirs que « vous venez d'accepter, leur dit Mahomet, Dieu « vous punira ou vous pardonnera, suivant sa vo-

1 Voy. tom. I, p. 409, note 2, et p. 411, note 3.

2 Afrâ était leur mère; leur père se nommait Hârith. (*Sirat-erraçoul*, f. 70.)

3 La généalogie de cet Abbâs confirme le sentiment que j'ai adopté sur l'âge de Mâlik, fils ... d'Adjlân.

4 On désigne aussi par cette épithète ceux qui prêtèrent le second serment d'Acaba, dont il sera parlé plus loin; de même qu'on appelle *Bedri* les Musulmans qui prirent part au combat de Bedr.

« lonté ; mais si vous les accomplissez exactement, « je vous promets le paradis. »

La formule du serment qu'ils avaient prononcé était alors la seule que Mahomet exigeât des nouveaux convertis, hommes ou femmes ; elle ne contenait point l'obligation de prendre les armes pour défendre sa cause. Plus tard, lorsqu'il imposa aux hommes une autre formule de serment par laquelle ils s'engageaient à combattre ses ennemis, la première, réservée pour les femmes seulement, fut appelée serment des femmes.

Mission de Mossàb à Yathrib ; conversion à l'islamisme de la plupart des Aus et des Khazradj.

Les douze Musulmans de Yathrib prirent ensuite congé du prophète pour retourner chez eux. Mahomet chargea un de ses disciples mekkois, Mossàb, fils d'Omayr, descendant d'Abdeddâr, de les accompagner et de les instruire. Mossàb devait leur enseigner les cérémonies religieuses du nouveau culte, leur lire et leur apprendre le Corân. A son arrivée à Yathrib, il se logea dans la maison d'Açàd, fils de Zorâra, et commença à s'acquitter avec ferveur de son emploi. Il réunissait les néophytes, pour prier avec lui et recevoir ses instructions, tantôt chez Açàd, tantôt dans un enclos appartenant aux enfants de Zhafar, et situé dans un quartier commun à cette famille et à celle d'Abd-el-Achhal, l'une et l'autre issues d'Aus.

Les chefs de la branche d'Abd-el-Achhal étaient alors Sàd, fils de Moâdh, et Oçayd, fils de Hodhayr-el-Kétâïb, tous deux idolâtres ; le premier était cousin maternel d'Açàd, fils de Zorâra.

Un jour que Mossàb, fils d'Omayr, était avec

Açàd, fils de Zorâra, dans l'enclos des enfants de Zhafar, occupé à catéchiser quelques néophytes, Sàd, fils de Moâdh, informé de leur présence en ce lieu, dit à Oçayd, fils de Hodhayr : « Charge-toi de chas-« ser de notre quartier ce missionnaire et son aco-« lyte; je t'épargnerais cette peine, si le lien qui « m'unit au fils de Zorâra ne m'interdisait de le mal-« traiter. » Oçayd prit sa pique, courut à l'enclos, et abordant brusquement Açàd et Mossàb, « Que « venez-vous faire chez nous? leur dit-il; séduire « des esprits faibles? Si vous tenez à votre vie, sortez « d'ici. — Assieds-toi et écoute, lui répondit froide-« ment Mossàb. Si ce que tu entendras te déplaît, « nous nous retirerons. — Eh bien! j'écoute, » dit Oçayd. Il ficha sa pique en terre, et s'assit. Mossàb expliqua devant lui les principes fondamentaux de l'islamisme, et lut quelques passages du Corân. Oçayd fut charmé. « Que faut-il faire, demanda-t-il, pour « entrer dans cette religion? — Te purifier avec de « l'eau, répondit Mossàb, déclarer qu'il n'y a point « d'autre Dieu qu'Allah, et que Mahomet est son « prophète. » Oçayd fit aussitôt l'ablution, et prononça la profession de foi. Puis il ajouta : « Après « moi vous avez encore un homme à convaincre (il « voulait parler de Sàd, fils de Moâdh). Si celui-là « se laisse persuader, il entraînera par son exemple « toute la race d'Abd-el-Achhal. Je vais vous l'en-« voyer. » A ces mots il partit.

Peu de temps après, Sàd, fils de Moâdh, arrive; et s'adressant à Açàd, il lui dit d'un air courroucé : « Si tu n'étais mon cousin, je te ferais repentir de

« ton audace. Comment! tu viens apporter au milieu « de nos demeures des doctrines contraires à notre « culte! » Mossàb, prenant la parole, engage Sàd à ne point condamner ces doctrines sans les connaître. Sàd consent à écouter. Bientôt il est touché, convaincu; il cède à la voix du missionnaire, et devient musulman. Dans son enthousiasme, il retourne vers les siens, et leur dit : « Enfants d'Abd-el-Achhal, « que suis-je pour vous? » On lui répond : « Tu es « notre sayyid; tu es le plus sage et le plus distingué « d'entre nous. — Eh bien, reprend Sàd, je jure « de ne plus parler à aucun de vous, homme ou « femme, jusqu'à ce que vous croyiez en Dieu et en « son prophète Mahomet. » Dès le même jour, tous les descendants d'Abd-el-Achhal embrassèrent l'islamisme [1].

Le zèle et l'éloquence de Mossàb opérèrent peu à peu de nouvelles conversions; et, avant la fin de l'année, chacune des diverses familles d'Aus et de Khazradj comptait dans son sein quelques musulmans. Les familles de Khatma, de Wâkif, de Wâïl et d'Omeyya, fils de Zayd, fils... de Cays, qui formaient la branche d'Aus appelée les Aus-Monât, furent les seules dans lesquelles l'islamisme ne pénétra pas alors. Elles étaient maintenues dans leur attachement à l'idolâtrie par leur chef, le poëte Abou-Cays, fils d'El-Aslat [2].

Mossàb revint à la Mekke rendre compte au prophète de ses succès, à l'époque du pèlerinage de la Second serment d'Acaba.

1 *Sirat-erraçoul*, f. 71, 72.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 72.

douzième année [1] depuis la mission de Mahomet (fin de mars 622 de J. C.). Il s'était joint à une caravane assez considérable d'Arabes de Yathrib, les uns idolâtres, les autres musulmans; ces derniers étaient au nombre de soixante-quinze personnes, dont deux femmes. Pour ne point éveiller l'attention des ennemis de Mahomet, ils cachèrent à leurs compagnons idolâtres, aussi bien qu'aux Coraychites, les relations qu'ils eurent avec lui. Ils le pressaient, par l'entremise de Mossàb, de venir habiter au milieu d'eux à Yathrib, promettant de le défendre contre tous ses adversaires. Mahomet, résolu d'accepter l'asile qui lui était offert, leur proposa un rendez-vous nocturne au pied de la colline Acaba, pour y recevoir leurs engagements. On choisit pour cette entrevue la nuit du premier au second jour de *Tech-rík;* c'est ainsi qu'on appelle les trois jours qui suivent immédiatement la célébration des cérémonies du pèlerinage.

Cette nuit étant arrivée, les Musulmans de Yathrib, laissant les idolâtres de leur caravane plongés dans le sommeil, gagnèrent avec précaution le lieu indiqué. Ils y trouvèrent Mahomet avec son oncle Abbâs. Celui-ci, bien qu'encore païen, était dans la confidence des projets de Mahomet; il voulait les seconder, et prendre des sûretés pour le fils de son frère. Ce fut lui qui parla le premier : « Enfants de

1 Cette douzième année de la mission avait commencé au 1er de Ramadhân (21 décembre 621 de J. C.), en la 210e année du Naci, qui s'était ouverte le 30 avril 621 de J. C., et dans laquelle la fête du pèlerinage tombait le 30 mars 622. Voy. tom. I, p. 417.

« Khazradj et d'Aus, dit-il, vous savez le rang que « tient Mahomet dans la famille de Hâchim. Nous « l'avons soutenu contre nos compatriotes, quoique « nous soyons comme eux opposés à sa religion. Il « trouve parmi nous estime et protection. Cependant « il veut se réunir à vous, et devenir un des vôtres. « Si vous devez être fidèles aux promesses que vous « lui faites, le défendre contre tous ceux qui l'atta- « queront, c'est bien. Mais si vous deviez un jour le « délaisser, si vous n'êtes pas des hommes de guerre, « si vous ne vous sentez pas le courage de sacrifier « vos vies et vos biens pour sa cause, renoncez à « lui dès à présent, et ne l'accueillez pas pour le « trahir plus tard. » Ils répondirent : « Nous sommes « des hommes de guerre, et nous serons fidèles à « nos promesses. Parle à ton tour, prophète de « Dieu, et fais-nous connaître les conditions que tu « exiges pour ton Seigneur et pour toi-même. — « Vous n'adorerez qu'Allah, dit Mahomet ; vous ob- « serverez les préceptes de l'islamisme ; vous m'o- « béirez ; vous recevrez mes compagnons et moi ; « vous combattrez pour notre défense, comme pour « la défense de vos femmes et de vos enfants. — Et « si nous nous faisons tuer pour toi, quelle sera no- « tre récompense ? — Le paradis. — Mais si nous « parvenons à faire triompher ta cause, dit Abou-l- « Haytham, l'un des Aus, ne nous quitteras-tu pas « un jour pour revenir dans ta patrie ? » Mahomet sourit, et répliqua : « Jamais. Je vivrai et mourrai « avec vous. — Donne-nous donc la main, » lui di- rent-ils. Mahomet étendit la main. Chacun vint suc-

cessivement lui donner la sienne et lui engager sa foi. Tel fut le *second serment d'Acaba*, que l'on appelle encore le *grand serment d'Acaba*, à cause du nombre de ceux qui le prêtèrent.

Les douze Nakib. Cette formalité terminée, Mahomet dit : « Présentez-moi douze chefs d'entre vous, pour que je les « constitue mes agents et mes délégués dans vos « tribus, comme les apôtres étaient les délégués de « Jésus. » Neuf personnages de la tige de Khazradj et trois de celle d'Aus furent désignés pour ces fonctions, et revêtus du titre de *Nakîb*. C'étaient, parmi les Khazràdj, Açàd, fils de Zorâra; Sàd, fils de Rabî; Abdallah, fils de Rowâha; Râfì, fils de Mâlik; El-Bérâ, fils de Màrour; Abdallah, fils d'Amr; Obâda, fils de Sâmit; Sàd, fils d'Obâda, fils de Doulaym; Moundhir, fils d'Amr; parmi les Aus, Oçayd, fils de Hodhayr-el-Kétâïb; Sàd, fils de Khaythama; Abou-l-Haytham, fils de Tayyahân [1].

Les Musulmans de Yathrib se séparèrent ensuite de Mahomet, et retournèrent avant le jour à l'endroit où leur caravane était campée, sans que leurs compagnons idolâtres se fussent aperçus de leur absence.

Mais apparemment des passants, conduits par le hasard près du lieu de la conférence nocturne, avaient entendu quelque chose des discours qui s'y étaient tenus. Le bruit vague d'une alliance formée par les gens de Yathrib avec Mahomet parvint aux oreilles des chefs coraychites. Ils accoururent vers la caravane, qui se disposait à partir. « Enfants d'Aus et de

1 Au lieu de ce dernier, quelques auteurs nomment Réfâa, fils d'Abd-el-Moundhir.

« Khazradj, dirent-ils, il nous est revenu que vous « vous êtes concertés avec notre compatriote Ma- « homet, que vous voulez l'emmener, et que vous « lui avez promis de prendre les armes contre nous. « Cette nouvelle nous a surpris et affligés; car vous « êtes de tous les Arabes ceux avec lesquels nous ai- « merions le moins avoir la guerre. » Les idolâtres de la caravane, et parmi eux Abdallah, fils d'Obay, fils de Séloul, s'empressèrent de jurer qu'ils n'avaient rien promis à Mahomet, et qu'ils n'avaient eu aucune entrevue avec lui. Abdallah, fils d'Obay, qui était alors l'homme le plus considéré de Yathrib, ajouta : « Il est impossible qu'une partie même de nos gens « ait contracté avec votre compatriote un engage- « ment semblable. Ce serait une chose trop grave « pour qu'on l'eût faite sans me la communiquer. »

Sur ces assurances, les Coraychites se retirèrent, et la caravane partit. Elle était déjà éloignée, lorsque les chefs mekkois, ayant pris des informations et acquis la certitude que leurs soupçons étaient fondés, envoyèrent à sa poursuite. On ne put atteindre que Sàd, fils d'Obâda, l'un des Nakîb. On l'amena à la Mekke. La populace, attroupée autour de lui dans le lieu nommé *Abtah*, l'accablait de coups. Abou-l-Bakhtari, ému de pitié, s'approcha, et dit au prisonnier : « N'as-tu jamais rendu de service à quelque « Coraychite? — Si, répondit Sàd; j'en ai rendu à « Djobayr, fils de Moutìm, à Hârith, fils de Harb. « Quand leurs commissionnaires venaient acheter ou « vendre des marchandises à Yathrib, c'est moi qui « les protégeais. — Eh bien, reprit Abou-l-Bakhtari,

« appelle ces deux hommes; ils te doivent protec-
« tion. » Sàd se mit aussitôt à crier : « A moi, Djo-
« bayr, fils de Moutìm! à moi, Hârith, fils de Harb! »
Tous deux étaient en ce moment assis dans le parvis de la Càba. Abou-l-Bakhtari alla les avertir. « Un « Khazradjite que l'on maltraite dans l'Abtah, leur « dit-il, vous appelle, et réclame des droits qu'il pré- « tend avoir à votre assistance. — Quel est son nom? « — Sàd, fils d'Obâda. — Il nous a obligés en effet; « il a protégé nos commissionnaires. » En disant ces mots, Djobayr et Hârith se lèvent, et courent à l'Abtah; ils tirent Sàd des mains de ceux qui le frappaient, le déclarent sous leur sauvegarde, et le renvoient à Yathrib [1].

An I de l'ère de l'hégire (19 *avril* 622 — 7 *mai* 623 *de J. C.*).

Mahomet s'enfuit de la Mekke et s'établit à Yathrib, appelée dès lors Médine.

Les Musulmans de la Mekke commencent à quitter cette ville pour se réfugier à Yathrib.

Les renseignements obtenus par les chefs de Coraych sur le pacte d'Acaba excitaient vivement leurs inquiétudes. La position de Mahomet et des Musulmans à la Mekke devenait plus que jamais périlleuse. Le prophète permit ou ordonna à ses disciples de se retirer à Yathrib. Ils s'empressèrent de quitter la Mekke, d'où ils sortirent à la dérobée, les uns isolément, les autres par groupes successifs. Mahomet cependant restait au milieu de ses ennemis, attendant, disait-il, que Dieu lui désignât le moment de

[1] *Sirat-erraçoul*, f. 72-74 v°; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 139 v°-140 v°.

fuir. Abou-Becr et Ali, ce dernier alors âgé d'une vingtaine d'années, étaient les seuls fidèles qu'il eût retenus auprès de sa personne.

Complot des Coraychites contre la vie de Mahomet.

Cette prompte émigration des Musulmans confirma toutes les alarmes des Coraychites. Persuadés que Mahomet lui-même ne songeait qu'à s'échapper, et qu'une fois parvenu à Yathrib il armerait contre eux les tribus d'Aus et de Khazradj, ils résolurent de prévenir ses desseins. Ils s'assemblèrent dans le Dâr-ennadwa; c'était la maison qu'avait autrefois habitée Cossay, fils de Kilâb, et le lieu où se décidaient toutes les questions importantes qui intéressaient la chose publique [1]. On tint conseil. Les uns proposèrent de jeter Mahomet en prison, et de l'y garder enchaîné. D'autres objectèrent qu'il pourrait être délivré par quelques amis. « Il faut le mettre à « mort, dit Abou-Djahl; choisissons pour cela un « homme dans chaque famille principale de Coraych, « et que tous réunis l'entourent et le frappent en « même temps. Les enfants de Hâchim et de Mottalib, ne pouvant le venger sur aucune famille en « particulier, ni faire la guerre à toutes, seront « forcés de se contenter de recevoir le prix de son « sang, que nous leur offrirons [2]. »

Cet avis fut adopté. On choisit les gens qui devaient le mettre à exécution; et, la nuit venue, ils allèrent se poster près de la maison de Mahomet, pour épier l'instant de s'y introduire, ou attendre sa sortie, et le tuer.

1 Voy. tom. I, p. 237.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 81 et v°; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 141 v°.

Fuite de Mahomet; hégire.

Le prophète, informé par l'ange Gabriel, suivant Ibn-Ishâk, du danger qui le menace, en fait part à Ali, lui annonce qu'il va s'y soustraire, et lui donne ses instructions. Il avait chez lui des dépôts confiés par des idolâtres à sa probité; il charge Ali de les restituer aux propriétaires, et lui dit : « Maintenant « enveloppe-toi de mon manteau, et couche-toi à ma « place sur mon lit. Ne crains rien ; personne ne te « touchera. » Ali obéit sans hésiter. Les assassins, se croyant sûrs de leur victime, ne faisaient sans doute pas une garde attentive. La nuit était obscure. Mahomet sort sans être aperçu; il gagne la maison d'Abou-Becr. « Dieu, lui dit-il en entrant, « m'a ordonné de fuir. — Me sera-t-il permis de t'accompagner? demande Abou-Becr. — Oui, tu « m'accompagneras, » répond Mahomet.

Abou-Becr verse des larmes de joie. Depuis quelque temps, dans l'attente de cette permission, il tenait deux chamelles prêtes pour le voyage. Il s'était aussi procuré un guide; c'était un Arabe idolâtre, de la petite tribu de Dayl, branche de Kinâna, nommé Abdallah, fils d'Oraykit. Abou-Becr, après s'être concerté avec Mahomet, appelle cet homme, lui remet les deux chamelles, avec ordre de les amener dans trois jours en un lieu qu'il lui désigne; puis il prend une somme de cinq à six mille dirham d'argent qu'il avait en réserve, fait quelques recommandations à son fils Abdallah, à sa fille Esmâ, à son affranchi Amir, fils de Fohayra, et part avec Mahomet, tous deux à pied, cheminant avec précaution.

Cependant les assassins continuaient à faire senti-

nelle devant la maison du prophète. Un inconnu passe, et leur dit que Mahomet vient de s'échapper. Ils ne peuvent le croire. Ils regardent à travers les fentes de la porte, et voient, à la lueur d'une lampe, une personne étendue sur le lit, couverte d'un manteau vert. « C'est Mahomet, se disent-ils. Il dort. Attendons qu'il sorte. » Le jour paraît enfin ; la porte s'ouvre, Ali se montre à leurs yeux. Ils le reconnaissent, et se retirent confus d'avoir laissé tromper leur vigilance [1].

Les chefs coraychites dépêchèrent dans toutes les directions des émissaires pour chercher Mahomet, et promirent cent chameaux à quiconque pourrait l'atteindre, et le ramener mort ou vif [2].

Pendant ce temps, Mahomet se tenait caché avec Abou-Becr dans une caverne du mont Thour, situé à trois milles au midi de la Mekke, du côté opposé à Yathrib. Esmâ, fille d'Abou-Becr, et son affranchi Amir, fils de Fohayra, venaient le soir leur apporter à manger. Des coureurs, qui battaient la campagne, s'approchèrent une fois de cette grotte, et se disposaient à y pénétrer pour la visiter. Ils remarquèrent, devant l'étroit passage qui y donnait entrée, un nid dans lequel une colombe avait déposé ses œufs, et virent le passage fermé par des toiles d'araignées. Ils se dirent entre eux : « Si quelqu'un s'était introduit ici, ces œufs de colombe seraient cassés, ces toiles d'araignées seraient rompues ; » et ils s'éloignèrent [3].

1 *Sirat-erraçoul*, f. 81 v°-82 v° ; *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 142, 143.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 83 ; *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 146.

3 *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 144 v°.

Le soir du troisième jour depuis la retraite de Mahomet et d'Abou-Becr dans cet asile, où ils avaient laissé se refroidir la première ardeur des perquisitions, le guide Abdallah, fils d'Oraykit, accompagné d'Esmâ et d'Amir, fils de Fohayra, portant des provisions, leur amena les deux chamelles. Abou-Becr offrit la meilleure à Mahomet, qui ne l'accepta qu'après en avoir payé le prix [1]. Abou-Becr monta sur l'autre, fit placer derrière lui son affranchi Amir, fils de Fohayra, et congédia sa fille Esmâ. Les fugitifs se dirigèrent vers le bord de la mer, pour gagner Yathrib par le chemin de la côte. Ils marchèrent toute la nuit sans faire de rencontre. Le jour suivant, comme ils venaient de passer à quelque distance d'un camp de Benou-Madledj, Arabes de la tige de Kinâna, ils aperçurent un cavalier armé de toutes pièces, galopant vers eux la lance à la main. Ce cavalier était Sorâca, fils de Mâlik; il avait reconnu les voyageurs, et, voulant obtenir la récompense promise sans la partager avec personne, il s'était mis seul à leur poursuite. Mahomet et ses compagnons n'avaient point d'armes. A l'approche de Sorâca, Abou-Becr s'écria : « Nous « sommes perdus ! — Rassure-toi, lui dit Mahomet; « Dieu nous protégera. » En ce moment, le cheval de Sorâca s'abat, et jette son maître à terre. Sorâca se relève, fait relever son cheval, saute en selle, et recommence à courir. Il va atteindre le prophète, quand une seconde chute de son cheval le renverse sur la poussière. Frappé d'étonnement, et persuadé

1 *Sirat-erraçoul*, f. 82 v°; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 142.

que le ciel prend la défense de Mahomet, il s'écrie : « Arrêtez ! écoutez-moi ! je jure que vous n'avez « rien à craindre de ma part. — Que veux-tu ? lui « dit Abou-Becr. — Je demande, répond Sorâca, « un écrit constatant que Mahomet me reçoit au « nombre de ses amis. » Cette déclaration, tracée par Abou-Becr sur un morceau d'os, lui fut donnée à l'instant. Il la plaça dans son carquois, retourna vers les siens, et ne parla à personne de cette aventure. Dans la suite, l'attestation qu'il avait reçue lui servit de sauvegarde, quand Mahomet reparut en vainqueur dans la contrée d'où il était alors forcé de s'exiler [1].

Arrivée de Mahomet à Coba, 28 juin 622 de J. C.

Depuis le second serment d'Acaba, l'islamisme, propagé avec ardeur à Yathrib par les Nakîb et les émigrés mekkois, y avait fait de rapides progrès. On attendait Mahomet avec impatience. Il arriva enfin sur le territoire de Yathrib. A la nouvelle de son approche, une foule d'Aus et de Khazradj, dont la plupart ne l'avaient jamais vu, sortirent à sa rencontre. Ils le trouvèrent près de Coba, village situé à deux milles au sud de Yathrib, et habité par la branche d'Aus nommée les Benou-Amr-ibn-Auf. Mahomet et Abou-Becr avaient mis pied à terre sous un palmier pour se garantir du soleil, dont la chaleur était brûlante. Tous deux étaient du même âge et d'un aspect imposant. La multitude qui se pressait autour d'eux, n'osant par respect leur adresser de question, ne savait lequel était le prophète, quand l'ombre du

1 *Sirat-erraçoul*, f. 83 et v°; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 146.

palmier ayant peu à peu changé de place et laissé Mahomet exposé aux rayons du soleil, Abou-Becr ôta son manteau et l'étendit au-dessus de la tête du prophète, pour lui faire un abri. Les Aus et Khazradj distinguèrent alors le maître du disciple, et rendirent leurs hommages à Mahomet. Il entra dans Coba, prit son logement chez Colthoum, fils de Hadm, et choisit la maison de Sàd, fils de Khaythama, l'un des Nakîb, pour y donner audience à ceux qui venaient le féliciter. Dès le lendemain, il posa la première pierre d'une mosquée qui fut construite par les Benou-Amr-ibn-Auf, et appelée mosquée de Coba ou mosquée d'*Ettakwa* [1], c'est-à-dire, de la crainte de Dieu. Ce fut le premier temple fondé par l'islamisme [2]; il subsiste encore aujourd'hui [3].

Hégire véritable, distincte de l'ère de l'hégire.

Les historiens assurent en général que Mahomet était sorti de la Mekke dans les commencements de Rabî Ier, troisième mois de l'année arabe. Mais ils ne s'accordent pas sur le jour précis de cette fuite devenue célèbre sous le nom de *Hidjra*, d'où nous avons fait *Hégire*. Ce jour était, selon Ibn-Ishâk [4], le 1 ou le 2; suivant Aboulféda [5], le 8 de Rabî Ier. Ce qu'on peut du moins tenir pour constant, à cause d'une réunion considérable de témoignages très-dignes de foi [6], c'est que Mahomet était entré sur le territoire

1 Elle dut ce nom au verset 110, sourat 9 du Corân.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 84 et v°; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 148 v°, 149.

3 Burckhardt, *Voyage en Arabie*, trad. d'Eyriès, II, 109.

4 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 143.

5 *Vie de Mahomet*, traduction de M. Desvergers, p. 30.

6 Je citerai parmi ces témoignages ceux d'Ibn-Ishâk (*Tarikh-el-Khamicy*, f. 143 et 148), d'Ibn-Hichâm (*Sirat-erraçoul*, f. 84), d'Aboulféda (trad. de

de Yathrib, au village de Coba, le *lundi* 12 de Rabî I[er]. La distance de la Mekke à Coba, par le chemin un peu détourné du bord de la mer, ne pouvait guère être franchie en moins de six ou sept jours, même par un fugitif faisant diligence [1]. Ajoutons trois jours passés dans la caverne du mont Thour, nous reconnaîtrons que Mahomet avait dû quitter la Mekke vers le 2 ou le 3 de Rabî I[er], c'est-à-dire, vers le 18 ou 19 juin 622 de J. C., selon ma manière de calculer. Telle serait donc la date de l'*hégire véritable*, qu'il faut distinguer de l'*ère de l'hégire*.

Cette ère fut instituée dix-sept ans plus tard par le calife Omar. Il en plaça le commencement, non pas à l'époque réelle de la fuite du prophète, mais au premier jour du mois de Mouharram, qui avait ouvert l'année dans laquelle l'événement s'était passé [2].

Les chronologistes qui ont considéré comme purement lunaires les premières années de l'ère de l'hégire, ont rapporté le commencement de cette ère au 15 ou 16 juillet 622 de J. C. Mais si, comme je crois l'avoir démontré ailleurs [3], le système de calendrier arabe avec embolisme triennal ne fut aboli qu'en l'année qui précéda la mort de Mahomet, l'ère

Desvergers, p. 35), d'Ibn-Khaldoun (f. 162 v°), de Tabari (ap. Elmakin, p. 4), de Djennâbi (*Vie de Mahomet*, par Gagnier, t. I, p. 295, 296), d'Ibn-el-Athîr (*Câmil-ettéwârikh*, man. 4494, t. I, f. 106).

1 Les caravanes, en suivant la route directe, mettent dix ou douze jours à parcourir l'intervalle entre la Mekke et Médine, qui est à trois quarts d'heure de marche au delà de Coba. (Burckhardt, *Voyage en Arabie*, trad. d'Eyriès, II, 38, 109.)

2 Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 30.

3 Dans un mémoire inséré au *Journal asiatique*, cahier d'avril 1843.

de l'hégire a dû commencer avec le mois de Mouharram de la 211[e] année du Naci, c'est-à-dire, au 19 avril 622 de J. C. (Voy. tom. I[er], p. 417).

Quant à l'arrivée de Mahomet à Coba, la date en paraît bien fixée, ainsi que je viens de le dire, au *lundi* 12 de Rabî I[er]. D'après le système des chronologistes qui n'ont point tenu compte des embolismes, cette date correspondrait au 24 septembre 622 de J. C., qui était un vendredi. Suivant mon système, elle tombe au 28 juin 622 de J. C., jour qui était en effet un lundi [1].

1 Je sais que dans la préface d'une vie de Mahomet, publiée en allemand par M. Weil, se trouve un passage dont voici le sens :

D'après une ancienne tradition racontée dans l'Insân-el-oyoun (Pococke, specim. hist. ar., p. 301), *les Juifs observaient le jeûne du Yom Kippour, autrement de l'Achour, le jour de l'arrivée de Mahomet à Médine, ou du moins sur le territoire de cette ville, à Coba. La plupart des récits placent au* 8 *de Rabî I[er] l'arrivée de Mahomet sur le territoire de Médine. Le* 8 *de Rabi I[er]* (selon le calcul en années lunaires pures) *correspond au* 20 *septembre* 622 *de J. C., jour qui était effectivement le Yom Kippour des Juifs.* De là M. Weil tire une présomption tendant à établir qu'à l'époque de l'hégire les Arabes avaient déjà renoncé au calendrier avec intercalation triennale, et ne suivaient plus que le calendrier lunaire simple.

Bien que des témoignages de Macrîzi, de Mohammed Djarcaci, d'Ibn-el-Athîr (voy. *Mém. de l'Acad. des inscript.*, vol. 48, p. 617, 619, 621), d'El-Birouni et autres, attestent que la pratique de l'intercalation ne fut abolie qu'à l'époque du *pèlerinage d'adieu* de Mahomet, en la dixième année de l'hégire; bien que l'allocution adressée aux Musulmans en cette occasion par Mahomet, et que je rapporterai en son lieu, paraisse confirmer de tout point l'opinion de ces auteurs et la mienne, j'avoue que l'induction de M. Weil ferait naître quelques doutes dans mon esprit, si les éléments dont elle se compose offraient le caractère de la certitude; ce que je ne reconnais pas.

D'abord je ne saurais convenir que la plupart des récits placent l'arrivée de Mahomet sur le territoire de Médine au 8 de Rabî I[er]. Cette date, il est vrai, se trouve citée, parmi d'autres opinions, dans le *Tarîkh-el-*

Mahomet resta à Coba le mardi, le mercredi, le jeudi et la nuit suivante [1]. Dans cet intervalle, il fut rejoint par Ali, qui s'était échappé de la Mekke après avoir fidèlement exécuté les commissions dont il avait été chargé [2].

Entrée de Mahomet à Yathrib.

Les Benou-Amr-ibn-Auf voulaient retenir le prophète parmi eux. Mahomet allégua les ordres du ciel, qui ne lui permettaient pas de céder à leur désir; et, monté sur sa chamelle Coswa, celle qu'il avait achetée d'Abou-Becr, suivi d'un nombreux cortége de Musulmans, il fit son entrée dans Yathrib le vendredi

Khamîcy (fol. 143); mais je ne l'ai rencontrée dans aucun des autres ouvrages arabes que j'ai consultés. La plupart des historiens arabes, et notamment les plus estimés (je les ai nommés p. 16, note 6), fixent l'arrivée de Mahomet à Coba au 12 de Rabi Ier.

De plus, la tradition de l'Insân-el-oyoun, telle qu'elle est rapportée par l'auteur du *Tarîkh-el-Khamîcy* sous la seconde année de l'hégire (f. 159), ne dit pas que les Juifs observaient le jeûne de l'Achour le jour même de l'entrée de Mahomet sur le territoire de Médine, alors appelée Yathrib; elle dit : روى ان رسول الله لما قدم المدينة وجد يهودها يصومون عاشوراء *Lorsque le prophète fut venu à Médine, il trouva que les Juifs de cette ville* (*ou de son territoire*) *faisaient* (avaient coutume de faire) *le jeûne d'Achourâ.* La même tradition ajoute qu'il les interrogea sur l'origine de cette pratique, et qu'ayant appris d'eux que c'était un usage institué par Moïse, en commémoration du jour où l'armée de Pharaon avait été engloutie dans les eaux de la mer Rouge, il prescrivit aux Musulmans le jeûne d'Achourâ.

Le sens des expressions du texte cité plus haut est que ce fut dans les commencements de son séjour à Médine que Mahomet vit pour la première fois les Juifs observer le jeûne d'Achourâ ou de l'Achour, et connut l'existence de cet usage parmi eux. La tradition dont il s'agit ne présente donc rien qui ne puisse s'adapter parfaitement à mon système.

1 Ibn-Ishâk cité dans le *Sirat-erraçoul*, f. 84 v°; Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 35; Béladori, man. de Leyde, f. 3.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 84; *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 149.

matin [1] (16 de Rabî 1er, 2 juillet 622 de J. C.). Il traversa successivement les quartiers des Benou-Sâlim-ibn-Auf, des Benou-Beyâdha, des Benou-Sâïda, des Benou-l-Hârith-ibn-el-Khazradj, et des Benou-Adi-ibn-Naddjâr, ses oncles maternels. Les chefs de ces diverses familles venaient l'un après l'autre, accompagnés de leurs parents, se présenter sur son passage; et, prenant la bride de sa chamelle, ils lui disaient : « Descends ici, prophète de Dieu. Sois notre hôte; « nous sommes riches, puissants, et dévoués à ta « personne. » Mahomet répondait : « Laissez marcher « ma chamelle; c'est la main de Dieu qui la guide. » On lâchait la bride, et la chamelle continuait à s'avancer. Enfin, parvenue au quartier des Benou-Mâlik-ibn-Naddjâr, elle s'arrêta d'elle-même, s'agenouilla, et reposa son poitrail à terre. Mahomet descendit alors; et Abou-Ayoub-Khâlid, fils de Zayd, l'un des principaux de la famille des Benou-Mâlik, s'empressa de prendre le bagage dont l'animal était chargé, et de l'emporter chez lui. Le prophète accepta l'hospitalité d'Abou-Ayoub, et s'installa dans sa maison [2].

Son premier soin fut de s'informer à qui appartenait le terrain sur lequel sa chamelle s'était arrêtée, et d'annoncer qu'il désirait y bâtir une mosquée, et une habitation pour lui-même et pour sa famille. Ce terrain était un vaste emplacement servant à faire sécher des dattes, *mirbad littamr*. Deux frères,

1 *Sirat-erraçoul*, f. 84 v° ; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 149 v°; Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 35.

2 *Sirat-erraçoul*, ibid.; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 150 ; Béladori, f. 3 v°.

Sahl et Sohayl, orphelins sous la tutelle de Moâdh, fils d'Afrâ, en étaient propriétaires. Ils offrirent d'en faire don au prophète. Mahomet voulut l'acheter. Le prix en fut fixé à dix deniers d'or (dînâr), qui furent payés par Abou-Becr[1].

On commença aussitôt les constructions. Mahomet y travailla de ses propres mains. Animés par son exemple, tous les Musulmans prirent part à l'ouvrage. « Quiconque travaille à cet édifice, leur di« sait-il, bâtit pour la vie éternelle[2]. »

Yathrib appelée Médine; les Aus et les Khazradj confondus sous le nom d'Ansâr.

Tandis que la mosquée, et, auprès d'elle, des maisons pour le prophète et les principaux réfugiés coraychites, tels qu'Abou-Becr, Omar, Othmân, s'élevaient rapidement, Mahomet étendait et consolidait son pouvoir; les anciennes inimitiés des Aus et des Khazradj s'éteignaient dans un sentiment à peu près général de soumission à son autorité et de dévouement à sa personne; Yathrib changeait son nom antique en celui de *Médînet-ennabi*, la cité du prophète, ou *El-Médîné*, Médine; et les deux tribus d'Aus et de Khazradj, pour consacrer le souvenir de l'appui qu'elles avaient donné à Mahomet, se confondaient sous la dénomination d'*El-Ansâr*, c'est-à-dire, les auxiliaires, les défenseurs. Elles comptaient cependant encore dans leur sein des idolâtres et des Juifs. Parmi les premiers, quelques-uns quittèrent la ville, et se retirèrent à la Mekke[3]; d'autres demeurèrent, et furent tolérés. Mahomet fit alliance avec

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 150 v°, 151; Béladori, f. 3 v°.
2 Bokhâri cité par Gagnier, *Vie de Mahomet*, I, 302.
3 *Sirat-erraçoul*, f. 105.

les seconds; il leur assura la liberté de religion et la paisible jouissance de leurs biens. Ces garanties leur furent données par une charte qui contenait aussi divers règlements pour les Musulmans. Voici quelles étaient les principales dispositions de cet acte, le premier par lequel Mahomet signala sa puissance naissante; on voit s'y révéler ses intentions d'hostilités prochaines contre les Mekkois :

Charte donnée par Mahomet; alliance avec les Juifs.

« Tous les Musulmans issus de Coraych ou d'Aus et de Khazradj, et tous les individus, de quelque origine qu'ils soient, qui font cause commune avec eux, forment un seul et même corps de nation. — Les Coraychites émigrés se cotiseront entre eux pour payer le prix du sang versé par l'un d'eux; ils rachèteront ceux des leurs qui seraient faits prisonniers. — Il en sera de même des Benou-Naddjâr, des Benou-Amr-ibn-Auf, des Benou-Sâïda, des Nabît, etc.; chacune des différentes branches d'Aus et de Khazradj se cotisera pour payer le prix du sang versé par un de ses membres, et racheter ceux des siens qui seraient faits prisonniers. — Tout Musulman qui est dans l'impuissance d'acquitter une rançon ou une amende, a droit d'être assisté par ses frères. — Un Musulman ne tuera point un Musulman pour venger la mort d'un infidèle. — Un Musulman ne prendra point le parti d'un infidèle contre un Musulman. — Le croyant puissant doit respecter dans le faible la protection de Dieu, qui couvre également tous les Musulmans. — Les croyants sont tous les alliés les uns des autres; cette alliance est plus étroite que toutes celles qu'ils pourraient avoir avec des hommes

étrangers à leur religion. — L'état de paix ou de guerre est commun à tous les Musulmans ; nul d'entre eux n'a droit de conclure de paix particulière avec les ennemis de ses coreligionnaires. — Aucun idolâtre ou Juif ne peut protéger contre les Musulmans les biens ou les personnes des Coraychites idolâtres. — Les Juifs qui s'attachent à nous seront à l'abri de toute insulte ou vexation ; ils ont droit à notre assistance et à nos bons offices. — Les Juifs des diverses branches d'Aus et de Khazradj, les Chatba, les Thàlabat-ibn-el-Ghityoun, et tous autres domiciliés à Yathrib, forment avec les Musulmans un seul et même corps de nation. Ils professeront librement leur religion, comme les Musulmans la leur. — Les clients et amis de ces Juifs jouiront comme eux-mêmes d'une entière sécurité. — Ceux-là seulement qui se rendraient coupables de quelque crime seront poursuivis et punis. — Les Juifs devront se joindre aux Musulmans, pour défendre Yathrib contre tout ennemi qui viendrait l'attaquer. — Tant que les Musulmans auront des ennemis à combattre, les Juifs contribueront avec eux aux frais de la guerre. — L'intérieur de Yathrib devient un lieu sacré pour tous ceux qui acceptent cette charte. — Les protégés ou alliés des Musulmans et des Juifs seront respectés comme eux-mêmes. — Tous les vrais croyants doivent frapper de réprobation l'auteur d'un crime, d'une injustice, d'un désordre. Nul ne soutiendra le coupable, fût-il son plus proche parent. — Celui qui tuera un Musulman sans motif légitime sera soumis à la peine du talion, à moins que les parents du mort ne se contentent de

recevoir le prix du sang. Tous les Musulmans sont tenus de se réunir contre le meurtrier. Que la malédiction de Dieu tombe sur quiconque donnerait assistance ou refuge au criminel! — Toute contestation qui pourrait surgir à l'avenir entre ceux qui acceptent la présente charte, sera soumise à la décision de Dieu et de Mahomet [1]. »

Les tribus juives de Corayzha, de Nadhîr, de Caynocâ, établies aux environs de Médine, n'étaient point nommément comprises dans cette charte. Mahomet fit avec elles, sur les mêmes bases, des traités particuliers de paix et d'alliance.

Les Musulmans distingués en Mohâdjir et Ansâr; fraternité établie entre eux.

Les Musulmans formaient deux catégories, les *Ansâr* ou auxiliaires, et les *Mohâdjir* ou émigrés. Ceux-ci se glorifiaient d'avoir été les premiers à embrasser l'islamisme, ceux-là d'avoir donné asile au prophète et fondé sa puissance. Il importait de prévenir toute rivalité entre les uns et les autres. Mahomet, pour cimenter entre eux la concorde, institua une espèce d'ordre de fraternité, dans lequel chaque *Mohâdjir* était joint à un *Ansâri*. Il unit comme frères Abou-Becr avec Khâridja, fils de Zayd, l'un des Benou-l-Hârith-ibn-el-Khazradj; Omar, fils de Khattâb, avec Otbân, fils de Mâlik, issu de Khazradj par Sâlim; Abou-Obaydah, fils de ... Djarrâh, avec Sàd, fils de Moâdh, descendant d'Aus par Abd-el-achhal; Othmân, fils d'Affân, avec Aus, fils de Thâbit, l'un des enfants de Naddjâr, etc. Quant à lui-même, il prit un frère parmi les Mohâdjir : il choisit Ali, au-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 86 et v°.

quel il avait déjà donné ce titre. Mais il fit aux Ansâr un honneur d'un autre genre, en se déclarant Nakîb des Benou-Naddjâr, à la place d'Açàd, fils de Zorâra, qui venait de mourir [1].

Conversion de Selmân le Persan et des docteurs juifs Moukhayrik et Abdallah, fils de Sellâm.

A la même époque où il avait perdu ce disciple zélé, Mahomet avait acquis un nouveau prosélyte qui devint célèbre dans la suite : c'était un Persan, nommé Selmân, qui, ayant d'abord adopté le christianisme, avait voyagé en Mésopotamie et en Syrie, et s'était instruit dans la connaissance des Écritures saintes. Fait captif par des Arabes de la tribu de Kelb, il avait été amené à Yathrib et vendu comme esclave à un Juif. Il se présenta à Mahomet, le reconnut pour prophète, et obtint de lui les moyens de racheter sa liberté. Il fut uni par le lien de la fraternité à Abou-Derdâ, l'un des Benou-l-Hârith-ibn-el-Khazradj [2].

Deux autres conversions remarquables donnèrent en même temps du lustre à l'islamisme. Les docteurs juifs Moukhayrik, de la famille des Thàlabat-ibn-el-Ghityoun, et Abdallah, fils de Sellâm, de la tribu de Caynocâ, renommés l'un et l'autre pour leur science, proclamèrent que Mahomet était l'envoyé du ciel annoncé dans leurs livres, et se dévouèrent à lui [3]. Leur exemple, au reste, trouva peu d'imitateurs parmi leurs frères.

Juifs ennemis de Mahomet.

Les Juifs en général n'avaient accepté que par crainte l'alliance de Mahomet; ils furent toujours ses adversaires. Leurs docteurs ne cessaient d'argumenter

1 *Sirat-erraçoul*, f. 87 et v°.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 33, 34 et 87.
3 *Sirat-erraçoul*, f. 89 v°.

contre lui ; ils cherchaient à l'embarrasser par des questions insidieuses, et à ébranler la foi des Musulmans. Parmi ceux des Juifs qui laissèrent voir le plus manifestement la haine et l'envie qu'ils portaient au prophète, on cite : Càb, fils d'El-Achraf, qui appartenait par son père à la tribu de Tay, et par sa mère à la tribu de Nadhîr, dans laquelle il vivait ; Hoyay, fils d'Akhtab ; Kinâna, fils de Rabî ; Sellâm, fils de Michcam ; Sellâm, fils d'Abou-l-Hokayk, autrement appelé Abou-Râfi le borgne, tous de la tribu de Nadhîr ; Ibn-Salouya ; Abdallah, fils de Saurâ, le borgne, tous deux issus de Thàlabat-ibn-el-Ghityoun : le second passait pour le plus savant des Juifs du Hidjâz ; Ozayz, Finkhâdh, Azar, etc., de la tribu de Caynocâ ; Zabîr, fils de Bâta ; Azzal, fils de Samouel ; Càb, fils d'Açad ; Cardam, fils de Zayd, etc., de la tribu de Corayzha ; Kinâna-ibn-Souria, des Benou-Hâritha, branche d'Aus, etc. [1].

Les Mounâficoun, parti secrètement opposé à Mahomet parmi les Ansâr.

Il existait en outre parmi les Ansâr eux-mêmes un parti sympathisant secrètement avec les Juifs. Il se composait d'individus qui, sans être convaincus de la mission prophétique de Mahomet, et conservant un reste d'attachement au culte des dieux de leurs ancêtres, avaient embrassé l'islamisme pour ne point se mettre en hostilité avec leurs familles [2]. Mécontents de l'accueil fait aux Mohâdjir, ils souffraient impatiemment la présence de ces étrangers, qui étaient venus partager avec eux la possession du sol de leur patrie. A la tête de ce parti, qu'on appela *El-Mounâ-*

1 *Sirat-erraçoul*, f. 89.
2 *Sirat-erraçoul*, ibid.

ficoun, les hypocrites ou les faux frères, était Abdallah, fils d'Obay, fils de Seloul, l'un des chefs de la branche d'Auf, fils de Khazradj. Ses concitoyens, comme on l'a dit précédemment [1], avaient eu un moment l'idée de le créer roi; il n'avait pu voir sans jalousie Mahomet élevé à un rang qu'il avait ambitionné pour lui-même [2].

Sûr du dévouement d'une majorité nombreuse, Mahomet ne s'inquiétait pas de la sourde opposition de quelques Musulmans peu sincères. Il ménageait les Juifs, et supportait la contradiction qu'il éprouvait de leur part, dans l'espoir de parvenir enfin à les gagner. Il ne se départit de ce système de modération à leur égard qu'après avoir reconnu l'opiniâtreté de leur haine.

La mosquée et la maison de Mahomet achevées.

Dès les premiers temps de son arrivée à Médine, il avait envoyé chercher à la Mekke ses femmes Sauda et Aïcha. L'habitation qu'il avait fait construire pour sa famille et pour lui étant terminée, il installa ses deux femmes chacune dans un appartement séparé; et dans la suite, lorsqu'il prit d'autres épouses, il fit ajouter à sa maison de nouveaux appartements pour chacune d'elles. Ces logements des femmes du prophète furent connus sous le nom d'*El-Hadjarât*. Ils étaient contigus à la mosquée, ainsi que celui de Mahomet.

La mosquée fut achevée à la même époque, sept mois, d'autres disent onze mois environ après le commencement des travaux. Les fondations étaient en

1 Tome II, livre VII, p. 688.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 91 v°, 105 v°.

pierres, les murs en briques. Des troncs de palmiers formaient les colonnes qui soutenaient le toit. L'édifice avait trois portes. Le *Mihrâb*, qui dans les mosquées actuelles est une espèce de niche indiquant le côté vers lequel les fidèles doivent se tourner en priant, était un simple bloc de pierre posé au nord, dans la direction de Jérusalem [1].

An II de l'ère de l'hégire (7 *mai* 623 — 26 *avril* 624 *de J. C.*)

Mahomet prend les armes contre les Mekkois; il fonde diverses institutions.

A peine la mosquée inaugurée, Mahomet, impatient de faire sentir sa vengeance aux Mekkois, se mit en campagne au milieu du mois de Safar de la seconde année de l'hégire (juin 623 de J. C.), après avoir établi pour son lieutenant dans Médine le Khazradjite Sàd, fils d'Obâda, l'un des Nakîb. A la tête de soixante hommes seulement, il s'avança jusqu'à mi-chemin de la Mekke, aux lieux nommés El-Abwâ et Waddân. Près de là était le camp des Benou-Dhamra, petite tribu issue de Kinâna et alliée des Coraychites. Cette tribu lui demanda la paix, et il l'accorda. Les Dhamra prirent l'engagement de ne commettre aucune hostilité contre les Musulmans, et de ne donner aucune espèce de secours à leurs adversaires. Maho-

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 151 v°-153; Béladori, f. 4; Samhoudi cité par Burckhardt.

met, n'ayant pas trouvé d'ennemis à combattre, retourna à Médine [1].

Premières hostilités contre les Mekkois.

Bientôt il envoya son oncle Hamza, avec trente Mohâdjir, vers le lieu boisé et voisin de la mer nommé El-Ays, et Obayda, fils de Hârith, fils de Mottalib, fils d'Abdmanâf, avec soixante Mohâdjir, dans une autre direction, soit pour épier le passage de quelque caravane mekkoise, soit pour atteindre des bandes de Coraychites qui rôdaient dans les environs.

Hamza rencontra, sur un territoire habité par une fraction de la tribu de Djohayna, un corps de trois cents Coraychites commandé par Abou-Djahl. Les Musulmans, malgré l'infériorité de leur nombre, étaient résolus à soutenir la lutte; mais le chef des Djohayna, Medjdi, fils d'Amr, qui était en paix avec les deux partis, s'interposa entre eux, et l'on se sépara sans coup férir [2].

La troupe conduite par Obayda, fils de Hârith, se trouva aussi en présence d'un corps de Mekkois beaucoup plus considérable. L'audace qu'elle montra en marchant à l'attaque intimida les Mekkois; ils craignirent quelque embuscade, et firent retraite. En cette occasion, deux de leurs gens, qui professaient en secret l'islamisme, désertèrent, et allèrent se ranger du côté d'Obayda : l'un était El-Micdâd, fils d'Amr, Arabe de Bahrâ, client des Benou-Zohra; l'autre était Otba, fils de Ghazwân, issu de Mâzin, et client de la famille de Naufal, fils d'Abdmanâf [3].

1 *Sirat-erraçoul*, f. 106 v°; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 160 v°.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 107; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 157 v°.

3 *Sirat-erraçoul*, f. 106 v°; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 158. Il y a plusieurs

Mahomet lui-même ne tarda pas à se remettre en course. Ayant laissé Essâïb, fils d'Othmân, fils de Mazhòun, pour son lieutenant à Médine, il alla se poster à Bowât, lieu voisin du mont Radhwa, à quatre journées au sud de Médine; c'est là que commence le Tihâma. Cette fois, il s'était fait accompagner de deux cents hommes, la plupart Mohâdjir. Il attendit à Bowât, pendant un mois entier, une caravane qu'il voulait enlever. Cette caravane n'ayant point paru, il ramena son monde à Médine.

Il en repartit avec cent cinquante hommes dans le courant du mois de Djoumâdha I (septembre 623), sur l'avis de la marche d'une caravane conduite par Abou-Sofyân, fils de Harb, et se rendant de la Mekke en Syrie. Il avait choisi le Makhzoumite Abou-Salama, fils d'Abd-el-Açad, pour le suppléer à Médine, pendant son absence, dans le soin de présider à la prière. Il s'arrêta à Ochayra dans la vallée de Yanbo, et y conclut un traité de paix avec des Arabes issus de Kinâna par Madledj, qui habitaient cet endroit. Après un mois d'attente inutile, il reconnut que sa proie lui avait échappé, et il regagna Médine [1].

Quelques jours après son retour, il apprend que Courz, fils de Djâbir, le Fihrite [2], vient de faire une

familles de Mâzin; on ne désigne pas celle à qui appartenait Otba. Les principales de ces familles sont : les Mâzin du Nadjd, branche de Cays-Aylân; les Mâzin yamaniques, branche d'Azd (voy. tabl. II); les Mâzin de Rabîa, branche de Chaybân; les Mâzin de Témim (voy. tabl. XI).

1 *Sirat-erraçoul*, f. 108; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 160 v°, 161.

2 Fihrite est proprement la même chose que Coraychite. Cependant je crois qu'on appliquait plus spécialement le nom de Coraychites aux descendants de Fihr par Ghâlib, et celui de Fihrites aux descendants de Fihr

incursion dans le voisinage, et de tenter de ravir des troupeaux. Aussitôt il investit Zayd, fils de Hâritha, son affranchi et son fils adoptif, des fonctions de son représentant à Médine, et sort pour donner la chasse à Courz. Il le poursuit jusqu'à la vallée de Sefwân dans le territoire de Bedr, et, ne pouvant le joindre, il est obligé de revenir sur ses pas [1].

Des Musulmans pillent une caravane dans le mois sacré de Radjab.

Après ces expéditions infructueuses, Mahomet demeura quelque temps à Médine sans faire de nouvelle entreprise; seulement il envoya Abdallah, fils de Djahch, avec huit Mohâdjir, pousser une reconnaissance jusqu'à Nakhla, près de la Mekke, à mi-chemin de cette ville à Tâïf. On entrait alors dans le mois sacré de Radjab (novembre 623 de J. C.). Les instructions écrites données à Abdallah lui enjoignaient uniquement d'épier les mouvements et de chercher à découvrir les projets des Coraychites. Tandis qu'il était avec ses compagnons en embuscade à Nakhla, une petite caravane chargée de raisins secs, de cuirs et de marchandises diverses, vint à passer. Elle était escortée de quatre Mekkois, dont le chef était Amr-ibn-el-Hadhrami, allié de la famille d'Abd-chams. Abdallah et ses gens, ne pouvant résister à l'appât du butin, attaquèrent l'escorte, firent deux prisonniers, tuèrent Amr-ibn-el-Hadhrami, et s'emparèrent de la caravane. C'était le premier butin con-

par Hârith et Mouhârib (tabl. VIII). Ces derniers étaient du nombre des Coraychites de la banlieue, *Coraych-ezzhawâhir* (voy. tom. I, p. 253). Courz était issu de Fihr par Mouhârib.

1 *Sirat-erraçoul*, f. 108 v°; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 161 v°.

quis et le premier ennemi tué par les Musulmans. Ils se hâtèrent d'amener leur capture à Médine.

Mahomet les accueillit avec un visage sévère, et les blâma d'avoir outre-passé ses ordres en commettant un acte de violence dans le saint mois de Radjab. Il refusa la part de butin qu'ils lui offraient, et mit sous le séquestre la caravane et les deux prisonniers.

Les Mekkois cependant criaient au sacrilége, et publiaient partout que Mahomet avait violé le temps de trêve générale. Le prophète répondit à ces reproches par ce verset du Corân : *On t'interrogera au sujet du combat qui a eu lieu dans le mois sacré. Réponds : Il est mal d'avoir combattu dans ce temps; mais ceux qui opposent l'incrédulité à la parole divine, qui cherchent à détourner les hommes de la vraie religion, qui ont forcé les fidèles à sortir de la cité sainte dont ils étaient habitants, ceux-là ont commis un bien plus grand mal aux yeux de Dieu. L'idolâtrie est pire que le meurtre*[1].

C'était une improbation, mais en même temps une excuse donnée, au nom de Dieu, à l'action d'Abdallah et de ses compagnons. Mahomet, après avoir publié cette révélation, leva le séquestre qu'il avait prononcé, permit le partage des dépouilles, et consentit à recevoir la rançon envoyée par les familles des deux prisonniers pour leur délivrance[2].

Depuis son retour de la poursuite de Courz, fils de Djâbir, Mahomet, en attendant l'occasion d'entre-

1 *Corân*, sour. II, v. 214.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 108 v°-109 v°.

prendre quelque nouvelle expédition guerrière, s'occupait de fixer définitivement les formes du culte, d'établir certains usages et préceptes religieux.

Jusque-là les Musulmans, aux heures marquées pour la prière, s'étaient rassemblés autour du prophète et avaient prié avec lui, sans qu'il y eût aucun genre de signal employé pour annoncer ces heures. Mahomet jugea convenable d'adopter un mode d'appel à la prière. Il songea d'abord à la trompette, dont les Juifs se servaient pour le même usage. Ayant ensuite rejeté cette idée, il penchait pour la crécelle des chrétiens, lorsqu'un Musulman nommé Abdallah, fils de Zayd, de la famille des Benou-l-Hârith-ibn-el-Khazradj, lui proposa la voix humaine et une formule d'annonce, *Edhân*, qui lui avait été indiquée dans un songe. Ce moyen et cette formule furent approuvés de Mahomet; et Bélâl, affranchi d'Abou-Becr, qui avait une voix forte et sonore, fut chargé, sous le titre de *moueddhin*, de proclamer les heures des cinq prières, en prononçant ces paroles : *Dieu est grand! J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu; j'atteste que Mohammed est l'apôtre de Dieu. Venez à la prière! venez au salut! Dieu est grand; il est unique*[1] ! Edhân.

L'institution de l'Edhân fut bientôt suivie du changement de la *Kibla*, c'est-à-dire, du point vers lequel les Musulmans devaient se tourner en priant. Avant de quitter la Mekke, et pendant les dix-sept premiers mois de son séjour à Médine, Mahomet Kibla.

1 *Sirat-erraçoul*, f. 87 v°, 88.

avait prié le visage tourné vers Jérusalem, comme faisaient les Juifs. Il publia, au commencement du mois de Châbân (fin de novembre 623), des versets du Corân qui prescrivaient aux fidèles de se tourner désormais vers le temple de la Mekke [1], vers la Càba, objet du respect des Musulmans aussi bien que des Arabes idolâtres. Le mihrâb de la mosquée de Médine, qui était d'abord placé au nord, fut transféré au midi; et la mosquée prit le nom de *Mesdjid-el-Kiblatayn*, mosquée des deux kibla.

Jeûne de Ramadhân. Zécât.

Peu de jours après, il consacra au jeûne le mois de Ramadhân, et établit la dîme aumônière *Zécât* [2]. Cette dernière loi, dans le principe, eut un but politique autant que religieux. Elle fixait la part que chaque Musulman était astreint à donner sur ses biens, pour légitimer la jouissance du reste. Cette part, offerte à Dieu, était remise entre les mains du prophète ou de ses représentants, pour être employée au soulagement des pauvres et aux besoins de l'État.

Poëtes musulmans chargés de répondre aux satires dirigées contre Mahomet.

Ce fut peut-être aussi vers cette époque que Mahomet pourvut au soin de sa défense contre les satires auxquelles il était en butte de la part des poëtes mekkois, et particulièrement d'Abdallah, fils de Zibàra, d'Abou-Sofyân, fils de Hârith, fils d'Abdelmottalib, et d'Amr, fils d'El-As, fils d'Omeyya. Il chargea trois poëtes khazradjites de leur répondre. Ceux qu'il désigna furent Hassân, fils de Thâbit;

1 *Corân*, sour. II, v. 136 et suiv.

2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 163, 179 v°; d'Ohsson, *Tabl. de l'emp. ott.*, I, 93, 94.

Abdallah, fils de Rowâha, et Càb, fils de Mâlik. Dans sa joie d'être honoré du choix du prophète, Hassân tira la langue, et dit : « Il n'est pas de cuir « que je ne puisse percer avec cette arme. Elle est « courte, mais je ne l'échangerais pas contre une « langue aussi longue que la distance de Sanâ à « Bosra. — Comment t'y prendras-tu, lui demanda « Mahomet, pour attaquer les Coraychites sans m'at- « teindre moi-même, qui suis de leur tribu ? — Je « saurai t'extraire d'entre eux, répondit Hassân, « comme on extrait un cheveu de la pâte. » Maho- met sourit, et reprit : « Va donc trouver Abou-Becr, « pour qu'il te fournisse des renseignements sur les « généalogies et l'histoire particulière des familles « de Coraych ; puis dirige tes coups contre les en- « nemis de l'islamisme, et que l'ange Gabriel te soit « en aide[1] ! »

Guidé par les instructions d'Abou-Becr, Hassân composa des satires remplies d'allusions mordantes, dans lesquelles l'honneur des femmes n'était pas épargné, et qui blessaient profondément les Coraychites. Càb, fils de Mâlik, imitait cet exemple. Au contraire, Abdallah, fils de Rowâha, ne s'attachait qu'à faire honte aux Mekkois de leur idolâtrie, et des persécutions exercées par eux contre le prophète. Ils étaient alors fort peu sensibles à ce genre de reproches ; mais plus tard, lorsqu'ils eurent embrassé l'islamisme, ils souffraient davantage quand on leur rappelait les satires d'Abdallah, fils de Rowâha, que

1 *Aghâni*, I, 240, 252.

quand on leur citait celles de Hassân et de Càb [1].

Combat de Bedr.

Le mois de Ramadhân de cette seconde année de l'hégire fut marqué par un événement important, dont les détails, conservés avec soin par les auteurs arabes, forment un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de cette époque.

Depuis le temps où Hâchim avait institué parmi les Mekkois l'usage d'envoyer chaque année deux expéditions commerciales, l'une dans le Yaman pendant l'hiver, l'autre en Syrie pendant l'été, le commerce des Coraychites avait pris un grand développement : ils ne se bornaient plus à ces deux expéditions régulières; ils en faisaient dans tous les pays, et dans toutes les saisons de l'année.

Project de Mahomet contre une caravane coraychite.

Abou-Sofyân, fils de Harb, que Mahomet avait inutilement guetté au passage trois mois auparavant [2], revenait de Syrie vers la Mekke, en Chàbân (décembre 623), à la tête d'une caravane de mille chameaux chargés de marchandises précieuses. Il avait sous ses ordres une escorte de trente à quarante guerriers, parmi lesquels on comptait plusieurs hommes de marque, tels que Makhrama, fils de Naufal, de la famille de Zohra, et Amr, fils d'El-As, qui dans la suite conquit l'Égypte.

Au commencement de Ramadhân (fin de décembre

1 *Aghâni*, III, 422 v°.
2 Voy. précédemment p. 30.

623), Mahomet apprit l'arrivée de cette caravane dans le Hidjâz, et forma aussitôt le projet de l'enlever. Il réunit les Musulmans, et leur dit : « Voici « une caravane qui rapporte de Syrie à la Mekke de « riches marchandises appartenant aux Coraychites. « Allons la surprendre; peut-être est-ce un butin « que le ciel nous destine. »

Une partie des Musulmans s'empressa de répondre à cet appel. Les autres se déterminèrent à ne point quitter Médine, dans la confiance que le nombre de leurs compagnons, qui s'offraient à exécuter l'entreprise, était suffisant pour qu'ils pussent s'emparer de la caravane sans combat. Mahomet se mit en route à la tête de trois cent quatorze hommes, dont quatre-vingt-trois Mohâdjir ou émigrés, et deux cent trente et un Médinois ou Ansâr[1]. Devant lui on portait deux drapeaux noirs : l'un, nommé *Ocâb*, était entre les mains d'Ali, fils d'Abou-Tâlib; l'autre, dans celles d'un Médinois. Le *liwa* ou étendard principal, qui était blanc, fut donné à Mossàb, fils d'Omayr[2]; le drapeau des Ansâr, à Sàd, fils de Moâdh; et le commandement de l'arrière-garde, à Cays, fils d'Abou-Sàssaà, de la famille de Naddjâr[3].

Les trois cent quatorze Musulmans n'avaient pour montures que soixante-dix chameaux, c'est-à-dire, un chameau pour trois, quatre ou cinq personnes

1 Tels sont les nombres indiqués par le *Sirat-erraçoul*, f. 132 et 128 v°. Suivant Aboulféda et l'*Aghâni*, la troupe de Mahomet était de 313 hommes, dont 77 Mohâdjir et 236 Ansâr.

2 Fils de Hâchim, fils d'Abdmanâf, fils d'Abdeddâr, fils de Cossay.

3 *Sirat-erraçoul*, f. 111 v°.

qui montaient l'animal tour à tour. Ainsi Mahomet alternait avec Ali et Marthad, fils d'Abou-Marthad, le Ghanawî; son oncle Hamza, avec Zayd, fils de Hâritha, Abou-Kebché et Anecé[1]; son beau-père Abou-Becr, avec Omar et Aderrahmân, fils d'Auf[2]. Néanmoins la petite troupe musulmane avait encore avec elle trois chevaux, dont les noms ont été conservés : c'étaient Bàredjé, appartenant à Micdâd, fils d'Amr, le Bahrâni; Yàçoun, à Zobayr, fils d'Awwâm, et Seyl, jument de Marthad, fils d'Abou-Marthad. Mais, suivant l'usage des Arabes dans leurs courses guerrières, on conduisait ces chevaux à la main, afin de réserver leur vigueur pour l'occasion[3].

Cependant Abou-Sofyân, en entrant dans le Hidjâz, avait pris un chemin qui, passant entre Médine et la mer, menait la caravane à Bedr. Il avait eu la précaution d'envoyer des espions recueillir des nouvelles; lui-même il prenait des informations auprès de tous les voyageurs qu'il rencontrait. Instruit par un heureux hasard du projet de Mahomet et de sa sortie de Médine, il dépêcha en toute hâte à la Mekke Dhamdham, fils d'Amr, homme de la tribu de Ghifâr, dont il acheta les services à prix d'argent. Il le chargea de recommander aux Coraychites d'accourir promptement et en forces à la défense de leur caravane; et il poursuivit sa route, agité de vives inquiétudes.

1 Tous les trois étaient affranchis de Mahomet. Abou-Kebché était Persan, Anecé Abyssin. Quant à Zayd, on a vu qu'il était Arabe de la tribu de Kelb.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 111 v°.

3 *Sirat-erraçoul*, f. 123 v°.

Trois jours avant l'arrivée de Dhamdham à la Mekke, Atica, fille d'Abd-el-Mottalib, fit un rêve qui l'alarma. Elle envoya chercher son frère Abbâs, et lui dit : « J'ai fait cette nuit un rêve qui me donne à « craindre quelque catastrophe prête à tomber sur les « Mekkois. Mais ne publie pas ce que je vais te ra- « conter. —Voyons ce que c'est, dit Abbâs.—Il m'a « semblé voir arriver un homme monté sur un cha- « meau ; il s'est arrêté au val d'Abtah, et s'est écrié : « Perfides, mettez-vous en campagne d'ici à trois « jours, et courez à votre perte! » Le peuple s'as- « sembla autour de lui, et le suivit jusqu'au parvis du « temple. Là, cet homme cria de nouveau : « Perfides, « mettez-vous en campagne d'ici à trois jours, et cou- « rez à votre perte! » Puis il gravit avec son chameau « la montagne d'Abou-Coubays, et, parvenu au som- « met, il répéta son cri menaçant, prit un quartier « de rocher, et le lança contre la Mekke. La pierre « roula au pied du mont, s'y brisa, et se divisa en « éclats qui allèrent frapper toutes les maisons de la « ville. — Certainement, dit Abbâs, voilà une vision « prophétique. Il ne faut point la divulguer ; garde- « toi d'en parler à qui que ce soit. » Rêve d'Atica.

A peine sorti de chez sa sœur, Abbâs rencontra Walîd, fils d'Otba, qui était son ami. Il lui communiqua, sous la condition d'une discrétion profonde, le récit du rêve de sa sœur. Walîd le confia à son père Otba; celui-ci à d'autres. Bientôt ce fut le sujet de toutes les conversations.

Le lendemain matin, Abbâs alla accomplir les tournées sacrées, Tawâf, autour de la Càba. Abou-

Djahl, fils de Hichâm, était assis dans le parvis avec plusieurs de ses parents, causant du rêve d'Atica. Il dit à Abbâs : « Père de Fadhl, quand tu auras fini « tes tournées, viens nous parler un instant. » Abbâs ayant terminé son acte de dévotion, s'approcha du groupe, et s'assit. « Enfants d'Abd-el-Mottalib, « dit Abou-Djahl ironiquement, depuis combien de « temps au juste le signe céleste s'est-il manifesté « dans votre famille? — Quoi? quel signe? répondit « Abbâs. — Je veux parler de la vision d'Atica. — « — Quelle vision? — N'est-ce pas assez que parmi « vous, enfants d'Abd-el-Mottalib, les hommes se « fassent prophètes? faut-il encore que les femmes « s'attribuent le don de prophétie? Il a été annoncé « à Atica, dans son rêve, que nous nous mettrions « en campagne sous trois jours. Eh bien! nous al- « lons attendre trois jours. Si la prédiction se vé- « rifie, à la bonne heure. Mais si les trois jours se « passent sans que rien nous oblige à prendre les « armes, alors nous vous donnerons un brevet cons- « tatant que vous êtes, parmi les Arabes, la famille « des imposteurs par excellence. » Abbâs, déconcerté, ne trouva rien de mieux à répondre que de nier la vision de sa sœur; et le groupe se dispersa.

Le soir, toutes les femmes de la famille d'Abd-el-Mottalib se réunirent chez Abbâs, et l'assaillirent de reproches. « Voilà ce que c'est, lui disaient-elles, « que d'avoir laissé ce scélérat d'Abou-Djahl pour- « suivre de ses invectives des hommes de notre mai- « son; maintenant il attaque aussi les femmes. Toi « qui as entendu ses propos outrageants, comment

« as-tu eu la pusillanimité de les souffrir? — C'est « vrai, j'ai eu tort, répondit Abbâs. Je n'ai pas su « lui riposter. Mais, j'en jure par Dieu, je le provo- « querai sur ce sujet; et s'il recommence à parler d'une « manière blessante, je vous donnerai satisfaction. »

Le matin du troisième jour depuis le rêve d'Atica, Abbâs, plein d'un ressentiment que les discours des femmes avaient monté au plus haut point, et bien décidé à réparer sa faiblesse, se rendit au parvis du temple, où il espérait trouver Abou-Djahl. En effet, il l'aperçut. Il se dirigea aussitôt vers lui, dans l'intention de provoquer de sa part une nouvelle insulte, et de l'en faire repentir. Abou-Djahl était un homme vif; sa physionomie était hardie, son regard ferme, sa langue bien affilée. Au moment où Abbâs s'approchait de lui, il se leva brusquement, et sortit du parvis en courant. « Qu'a-t-il donc? se dit « Abbâs à lui-même. Que Dieu le maudisse! Aurait-il « peur de moi, et se douterait-il que je viens lui « chercher querelle? » En disant cela, il suivit les pas de son adversaire.

Les Mekkois, informés du danger de leur caravane, envoient des troupes pour la défendre.

La cause de la sortie précipitée d'Abou-Djahl était qu'il avait entendu une voix dont l'oreille d'Abbâs n'avait point été frappée, la voix de Dhamdham, fils d'Amr, le Ghifârite. Ce messager d'Abou-Sofyân, arrivé à l'instant, était dans le vallon voisin du temple, monté sur son chameau. En signe de désolation, il avait coupé les oreilles de l'animal, tourné la selle sens devant derrière, et déchiré ses vêtements; et il criait de toutes ses forces : « Co- « raychites, à la caravane! à la caravane! Mahomet

« veut enlever vos riches marchandises; à peine « pourrez-vous arriver à temps pour les défendre. « Au secours! vite, au secours! »

Cette alarme fit oublier à Abbâs ses intentions hostiles contre Abou-Djahl, et préoccupa également celui-ci. Les Coraychites firent à la hâte leurs préparatifs de départ. « Mahomet, disaient-ils, croit « qu'il aura bon marché de cette caravane, comme de « celle d'Amr-ibn-el-Hadhrami; mais, par Dieu! nous « lui ferons voir qu'il se trompe. » L'exaltation des Mekkois produisit une sorte de levée en masse. Ceux qui ne pouvaient marcher en personne fournissaient un remplaçant. La seule famille d'Adi-ibn-Càb, soit pour garder la ville, soit parce qu'elle n'avait point de marchandises dans la caravane, resta dans ses foyers; mais tous les personnages marquants d'entre les Coraychites prirent les armes, excepté Abou-Lahab, qui, se trouvant indisposé, envoya à sa place El-Assi, fils de Hichâm, de la famille de Makhzoum. El-Assi, après avoir perdu au jeu contre Abou-Lahab toute sa fortune, avait joué et perdu aussi sa liberté. Ses parents, sollicités de le racheter, avaient répondu : « Nous ne donnerions pas pour lui un poil de « chameau. » El-Assi était devenu ainsi l'esclave de son vainqueur, et avait été employé par lui comme ouvrier forgeron [1]. Abou-Lahab, en cette occasion, lui promit la liberté, s'il revenait.

Omeyya, fils de Khalaf, homme illustre de Coraych et déjà avancé en âge, avait aussi annoncé l'inten-

[1] *Aghâni*, I, 200 v°.

tion de se faire remplacer, à cause de sa corpulence, qui le rendait peu propre à la guerre. Tandis qu'il était assis dans le parvis de la Càba, Ocba, fils d'Abou-Mouàyt, se présenta à lui, tenant en main une cassolette garnie de charbons allumés et de parfums. Il la plaça devant lui : « Omeyya, dit-il, parfume-toi, « car tu es une femme. » Cet affront détermina Omeyya à partir avec l'armée coraychite, qui se mit promptement en marche au devant de la caravane [1].

Cette armée avait cent chevaux, et se composait d'un millier de soldats. Dans son chemin, elle passa auprès d'un camp d'Arabes de la tribu de Ghifâr. Le chef de ces Arabes, nommé Khofâf, fils de Rahdha, ayant offert aux Coraychites un secours d'hommes et d'armes, ils le remercièrent, et répondirent : « Pour « combattre des guerriers nous sommes assez forts. « Si nous combattons contre Dieu, ainsi que le pré- « tend Mahomet, aucun secours humain ne pourrait « nous être utile. » Pleins de confiance dans leur nombre, les Mekkois continuèrent ainsi leur marche en se dirigeant vers Bedr [2].

Marche des Musulmans vers Bedr.

Les Musulmans étaient sortis de Médine le 8 [3] du mois de Ramadhân (5 janvier). Ils avaient d'abord traversé le défilé nommé *Nakb-el-Médîné*, qui les avait conduits à El-Akîk; puis ils avaient passé successivement à Dhou-l-holayfa, à Soukhayrât-el-Yémâm, à Seyyâla, à Yéchouké, et au puits de Rauhâ.

1 *Sirat-erraçoul*, f. 110, 110 v°.
2 *Aghâni*, I, 242.
3 *Sirat*, f. 111 v°. Aboulféda et l'auteur de l'*Aghâni* disent le 3 de Ramadhân.

Jusque-là ils avaient suivi le chemin direct de Médine à la Mekke. Parvenu à quelque distance au-dessus de Rauhâ, au lieu nommé Mounsaraf, Mahomet laissa sur sa gauche la route de la Mekke, et s'en éloigna obliquement par la droite, dans l'intention de gagner Bedr. Après avoir franchi une vallée nommée Rahcân et le défilé de Safrâ, il arriva devant la bourgade de Safrâ, située entre deux montagnes.

De là, il envoya à la découverte vers Bedr deux de ses gens, Basbas, fils d'Amr, et Adi, fils d'Abou-Zaghbâ. Tous deux appartenaient à la tribu alors païenne de Djohayna, dont ils s'étaient séparés en embrassant l'islamisme; le premier s'était affilié aux Benou-Sâïda, le second aux Benou-Naddjâr, familles de Médine. Mahomet ayant ensuite demandé le nom de la montagne au pied de laquelle il se trouvait, et des Arabes qui l'habitaient, on lui répondit que la montagne s'appelait *Moukhzi* (c'est-à-dire qui attire la confusion), et ses habitants les *Benou-nnâr* (Enfants du feu). Il trouva ces noms de mauvais augure, et ne voulut pas, pour cette raison, s'arrêter en cet endroit. Il passa outre, prit sur la droite du village de Safrâ, et alla faire halte dans la vallée de Dhafirân.

Là, Mahomet apprit que les Coraychites s'étaient mis en campagne pour protéger leur caravane contre son attaque. Aussitôt il tint conseil avec ses compagnons, et leur communiqua l'information qu'il venait de recevoir. Il avait lieu de craindre que la perspective d'un combat qui n'avait pas été prévu, et qu'il faudrait soutenir contre un ennemi supérieur

en nombre, n'ébranlât le courage des Musulmans. Abou-Becr, se levant le premier, exprima sa ferme résolution d'obéir en cette circonstance à tous les ordres qu'il plairait au prophète de donner. Omar parla ensuite, et témoigna avec énergie les mêmes sentiments. Après eux Micdâd, fils d'Amr, se leva et dit : « Prophète, conduis-nous où Dieu t'ordonne de « nous conduire. Nous n'imiterons pas les enfants « d'Israël, qui disaient à Moïse : « Va, toi et ton « seigneur, combattez ensemble contre l'ennemi; « pour nous, nous restons ici. » Mais nous te dirons : « Va, toi et ton seigneur, combattez l'ennemi; nous « le combattrons avec vous. »

Mahomet le remercia, et donna des éloges à son zèle. Les trois personnages qui venaient de parler étaient des émigrés de la Mekke; et ce que Mahomet voulait surtout connaître, avant d'adopter un parti, c'était les dispositions des Ansâr ou Médinois, qui, en l'invitant à venir chercher un refuge parmi eux, lui avaient à la vérité juré de le défendre, mais non de sortir de leur ville pour prendre l'offensive contre ses ennemis. Il insista donc pour qu'on lui donnât des avis. Les Médinois devinèrent sa pensée, et Sàd, fils de Moâdh, leur chef principal, prit la parole au nom de tous. « Cette demande, dit-il, paraît s'adres- « ser particulièrement à nous Ansâr. — Oui, en effet, « dit Mahomet. — Prophète de Dieu, continua Sàd, « nous croyons à la vérité de ta mission; nous avons « fait serment de t'obéir. Conduis-nous donc où tu le « jugeras à propos. Quand tu voudrais nous mener « au milieu des flots de la mer, nous y marcherions à

« ta suite. » Mahomet satisfait s'écria : « Eh bien! « marchez donc en avant avec moi, et réjouissez-« vous; car nous enlèverons la caravane, ou nous « battrons l'armée coraychite : j'en ai la promesse du « ciel. »

A l'instant il donna l'ordre du départ. Après avoir passé au lieu nommé Debbé, il laissa sur sa droite le mont Hannân, et alla camper à quelque distance de Bedr.

La caravane sauvée.

Ses deux émissaires, Basbas et Adi, étaient de retour. Ils s'étaient rendus avec toute la célérité possible à Bedr, dont une famille de Djohayna habitait le territoire. Ayant arrêté leurs chameaux auprès d'un puits pour s'y rafraîchir, ils avaient entendu la conversation de deux femmes, dont l'une réclamait de l'autre le payement d'une dette. La débitrice disait à la créancière : « Je te payerai lorsque j'aurai fait « quelques bénéfices avec les gens de la caravane; « elle doit arriver ici demain ou après-demain. — « C'est vrai, » avait ajouté un troisième interlocuteur, qui était Medjdi, fils d'Amr, chef de la tribu de Djohayna. Enchantés d'avoir recueilli ces mots, Basbas et Adi s'étaient hâtés de rejoindre Mahomet. Ils croyaient n'avoir point été remarqués; mais Medjdi les avait aperçus.

Comme ils venaient de quitter Bedr, Abou-Sofyân lui-même, précédant sa caravane, y arriva en reconnaissance. Il s'adressa à Medjdi, et lui dit : « As-tu « vu quelque étranger rôder par ici? — Je n'ai vu personne de suspect, répondit Medjdi, excepté cependant deux voyageurs montés sur des chameaux.

« Ils ont fait halte au pied de cette colline, et ont « puisé de l'eau dans ce puits; après quoi ils sont « partis. » Abou-Sofyân court au pied de la colline, et reconnaît l'endroit où les chameaux s'étaient arrêtés; il y trouve leur crottin, l'éparpille, et, l'examinant avec attention, il y voit des noyaux de dattes. « Par Dieu! s'écrie-t-il, c'étaient des chameaux de « Yathrib [1]. » Averti par cet indice que des Musulmans étaient venus épier sa marche, il retourne promptement vers sa caravane, et, changeant son itinéraire, il évite Bedr, qu'il laisse sur sa gauche, et se rapproche de la mer. Il côtoie le rivage en pressant le pas, et parvient à se mettre hors de la portée des Musulmans. Puis il continue tranquillement sa route, après avoir envoyé à l'armée des Corayehites un exprès pour les informer que leur caravane ne court plus de danger, et les engager à reprendre le chemin de la Mekke [2].

Les Coraychites s'étaient avancés jusqu'à Djohfa, où ils avaient dressé leurs tentes pour passer la nuit. L'un d'eux, Djohaym, fils de Salt, descendant de Mottalib, eut une vision qu'il raconta ainsi à ses compagnons : « J'étais entre la veille et le sommeil. « Il m'a semblé voir paraître un cavalier menant avec « lui un chameau. Il s'est écrié : « Otba est mort! « Chayba est mort! Abou-l-Hicam est mort! » Il a

L'armée des Mekkois s'avance vers Bedr.

1 Les dattes étant fort communes à Médine (Yathrib), étaient la nourriture habituelle des hommes et des chameaux. D'autres animaux domestiques, les chiens, par exemple, étaient aussi accoutumés à en manger, comme on peut le voir par un trait rapporté dans un mémoire de M. Perron, *Journ. asiat.*, novembre 1838, p. 455.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 112 et v°; *Aghâni*, I, 254 et v°.

« nommé encore plusieurs personnes. Ensuite, ou-« vrant d'un coup de sabre la gorge de son chameau, « il l'a poussé au milieu de notre camp, dont toutes « les tentes ont été marquées du sang qui jaillissait « de la blessure. » Abou-Djahl, qui était désigné dans cette vision comme une des victimes destinées à périr bientôt, car son véritable nom était Abou-l-Hicam, tourna ce récit en ridicule, et dit : « Allons, voici « encore un prophète cousin de Mahomet. » Cependant le rêve de Djohaym ne laissa pas de faire impression sur quelques esprits.

Le message d'Abou-Sofyân arriva sur ces entrefaites. Une partie des Coraychites était disposée à écouter le conseil de retourner à la Mekke. Abou-Djahl s'opposa énergiquement à la retraite. « Non, « dit-il, il ne faut pas retourner à la Mekke avant de « nous être rafraîchis à Bedr, et d'y avoir passé trois « jours à donner des festins, à boire du vin, à en-« tendre des concerts de musiciennes, afin que tous « les Arabes parlent de notre campagne, et conser-« vent à l'avenir une haute idée de nous. » Akhnas, fils de Charîk, descendant de Thakîf, mais affilié à la famille mekkoise de Zohra, voyant que l'avis d'Abou-Djahl prévalait, s'adressa aux Zohri, parmi lesquels il jouissait de beaucoup de considération, et leur dit : « Enfants de Zohra, vous êtes sortis de la « Mekke pour aller défendre vos marchandises et « votre parent Makhrama, fils de Naufal. Maintenant « que le ciel les a tirés du péril, regagnez vos foyers; « ne vous exposez pas inutilement, et repoussez les « instigations de cet homme. » Dociles à la voix

d'Akhnas, les Zohri se retirèrent. Tous ceux des parents de Mahomet qui n'avaient point embrassé l'islamisme, ou n'en faisaient pas profession ouverte, étaient dans l'armée coraychite, entre autres Tâlib, fils d'Abou-Tâlib et frère aîné d'Ali. Quelqu'un lui ayant dit : « Nous savons bien, enfants de Hâchim, « que vos vœux sont pour Mahomet, quoique vous « vous soyez mis en campagne avec nous, » Tâlib, piqué de ce propos, abandonna l'armée, et partit avec les Zohri. Tous les autres Coraychites, entraînés par les discours d'Abou-Djahl, continuèrent leur marche en avant, et allèrent camper au pied de la colline d'Akankal. Au delà de cette colline, dans la direction du nord, est la vallée de Bedr, nommée Yalyal. Bedr et ses puits sont situés au bas du coteau septentrional de cette vallée, c'est-à-dire, du côté le plus rapproché de Médine[1].

Les Musulmans vont prendre position à Bedr avant les Mekkois.

Tandis que les Coraychites étaient derrière les monticules au midi de Bedr, Mahomet se trouvait sur les collines au nord de la vallée. Accompagné d'Abou-Becr, il sortit de son camp pour chercher des nouvelles. Il rencontra un vieil Arabe, et lui demanda s'il avait appris quelque chose des Coraychites, ou de Mahomet et de sa troupe. « Faites-moi d'abord con« naître qui vous êtes, dit le vieillard. — Parle le « premier, nous parlerons ensuite. — Est-ce bien con« venu? — Oui. — Eh bien! j'ai appris que les Co« raychites sont sortis de la Mekke tel jour, et que « les Musulmans sont partis de Médine tel jour. Si les

1 *Sirat-erraçoul*, f. 113; *Aghâni*, I, 255.

« informations que l'on m'a données sont exactes, et « si mes conjectures ne me trompent pas, Mahomet « doit être en ce moment très-près d'ici, et les Coray- « chites doivent être à Akankal. Maintenant parlez. « Qui êtes-vous? — Nous sommes des gens de Mâ. « — Mais de quel Mâ? Est-ce de Mâ en Irâk? » Mahomet et Abou-Becr, sans lui répondre autre chose, s'éloignèrent rapidement[1].

La nuit était venue. Mahomet, rentré dans son camp, chargea Ali et Zobayr d'aller avec quelques soldats faire une reconnaissance à Bedr. Ils revinrent vers le matin, ramenant avec eux deux hommes qui étaient tombés entre leurs mains, et les conduisirent à Mahomet. Le prophète en ce moment était occupé à faire sa prière. On questionna en sa présence les prisonniers, sans qu'il prît part d'abord à l'interrogatoire. Ils dirent qu'ils étaient des serviteurs attachés à l'armée coraychite, et qu'ils avaient été envoyés à Bedr pour chercher de l'eau. On se refusait à les croire; on voulait qu'ils appartinssent à la caravane d'Abou-Sofyân, car les Musulmans ignoraient encore que la caravane avait changé de route, et que, désormais hors d'atteinte, elle cheminait en sûreté vers la Mekke. On frappa donc les prisonniers, afin de leur arracher l'aveu qu'on désirait. Pour échapper à ces violences, ils dirent enfin : « Nous sommes de la « caravane. » Alors on cessa de les maltraiter.

Mahomet, ayant fini sa prière, se prosterna deux fois, et prononça le *sélâm*. Puis, se tournant vers ses

1 *Sirat-erraçoul*, f. 112.

officiers, il leur dit : « Vous avez frappé ces hommes « lorsqu'ils disaient la vérité, et vous les avez laissés « tranquilles lorsqu'ils ont menti. Oui, ce sont des « serviteurs de l'armée coraychite. Prisonniers, ajouta- « t-il, où sont les Mekkois ? — Là-bas, derrière cette « colline dont on aperçoit d'ici le sommet, à l'autre « côté de la vallée. — Sont-ils nombreux ? — Oui. « — Combien sont-ils ? — Nous ne savons. — Com- « bien chaque jour égorgent-ils de chameaux pour « leur consommation ? — Un jour neuf, un jour dix. « — En ce cas, leur nombre est de neuf cents à mille « hommes. Et quels sont les personnages marquants « qui se trouvent dans l'armée ? — Otba et son frère « Chayba, Abou-l-Bakhtari, Naufal, fils de Khou- « waylid [1], Abou-Djahl, Omeyya, fils de Khalaf, « Noubayh, fils de Haddjâdj, son frère Mounabbeh, « et autres. — Allons, dit Mahomet en s'adressant à « ses officiers, la Mekke a envoyé contre nous tous « ses enfants les plus chers. »

Il importait également aux Musulmans et aux Coraychites d'arriver les premiers à Bedr pour se rendre maîtres de l'eau. Un orage éclata au midi de la vallée. Quelques gouttes de pluie seulement tombèrent sur le terrain que les Musulmans avaient à parcourir, et favorisèrent leur marche en raffermissant le sol, qui était de nature sablonneuse. Au contraire, des torrents d'eau inondèrent l'espace que les Coraychites devaient franchir. La terre, profondément détrempée, devint impraticable pour eux ; et ils n'avaient pu en-

1 Frère de Khadîdja, première femme de Mahomet.

core quitter Akankal, lorsque Mahomet arriva à Bedr [1].

Il fit arrêter sa troupe auprès du premier puits qui s'offrit à lui. Un de ses compagnons, nommé Houbâb, fils de Moundhir, lui dit : « Prophète de « Dieu, est-ce un commandement exprès du ciel qui « t'a déterminé à nous placer en ce lieu ? Dans ce cas, « nous ne devrions point songer à nous en écarter « d'un pas. Ou bien est-ce d'après tes lumières pri- « vées, de ton propre mouvement, que tu as choisi « cette position ?—Je l'ai choisie, répondit Mahomet, « de mon propre mouvement. — Eh bien ! ajouta « Houbâb, cette position n'est pas bonne. Allons nous « établir plus en avant, auprès du puits le plus rap- « proché de l'ennemi. Nous mettrons tous les autres « puits à sec, et nous formerons près du nôtre un « bassin que nous remplirons de manière à avoir de « l'eau en abondance, tandis que l'ennemi en man- « quera. — Tu as raison, » dit Mahomet ; et il s'empressa de suivre cet avis.

Quand l'opération fut achevée, Sàd, fils de Moâdh, pria Mahomet de permettre qu'on lui construisît une cabane pour le mettre à couvert des traits. « On tien- « dra, lui dit-il, les chevaux sellés et bridés près de « cette cabane; et si le ciel veut que nous ayons le « dessous dans le choc que nous allons avoir à sou- « tenir, tu monteras à cheval, et tu rejoindras nos « frères. Car il est resté à Médine des Musulmans qui « n'ont pas moins d'affection que nous pour toi, pro-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 112 v° ; *Aghâni*, I, 254 v°.

« phète de Dieu. S'ils avaient pensé que ta vie dût « courir quelque danger, ils auraient tous voulu t'ac- « compagner, et combattre pour ta défense. » Mahomet, touché de ce discours, accepta la proposition; et ses soldats lui construisirent à la hâte une cabane, où il devait se placer pendant le combat.

Le lendemain matin, la terre étant sèche, les Coraychites s'ébranlèrent. Mahomet les aperçut de loin, qui franchissaient le sommet des collines et commençaient à descendre vers la vallée. A cette vue, il s'écria : « O mon Dieu! voici les idolâtres qui s'appro- « chent, pleins d'orgueil et d'arrogance, pour te « faire la guerre et confondre ton apôtre. Seigneur, « envoie-moi ton secours que tu m'as promis [1]. » Approche des Mekkois.

Ensuite il mit ses soldats en ordre de bataille. Comme il les alignait avec une flèche sans pointe qu'il tenait à la main, il trouva Séwâd, fils d'Irya, qui sortait un peu hors du rang, et lui donna sur le ventre un coup de sa flèche, en lui disant : « Aligne- « toi donc, Séwâd. — Tu m'as fait mal, prophète de « Dieu, dit le soldat; et, d'après les lois divines que « tu nous as apportées, j'ai droit à des représailles « contre toi. — Eh bien! venge-toi, » répliqua Mahomet en ouvrant son vêtement et présentant son ventre. Séwâd, au lieu de lui rendre le coup qu'il avait reçu, passa ses bras autour de son corps, et lui baisa la poitrine. « Nous sommes, lui dit-il, dans un « moment où la mort est sous nos yeux. Je vais « peut-être périr. J'ai voulu, avant d'être séparé de

1 *Sirat-erraçoul*, f. 113; *Aghâni*, I, 241 v°.

« toi pour toujours, que ma peau touchât la tienne [1]. »

Après avoir donné aux Musulmans le mot *Ahadoun* (il n'y a qu'un Dieu.) pour signe de ralliement et de reconnaissance dans la mêlée [2], Mahomet leur adressa cette recommandation : « Je sais que, parmi « les Coraychites, il en est plusieurs qui ont pris « les armes contre nous malgré eux et à contre-cœur, « tels que les enfants de Hâchim et quelques autres. « Que ceux d'entre vous qui rencontreront des en- « fants de Hâchim ne les tuent donc pas. Épargnez « Abou-l-Bakhtari, et surtout mon oncle Abbâs. — « Eh quoi! dit Abou-Hodhayfa, l'un des émigrés de « la Mekke, nous tuerons nos pères, nos frères, « nos amis, et nous épargnerions Abbâs! Par Dieu! « si je le rencontre, je lui ferai avaler mon sabre. » Ce propos hardi parvint aux oreilles de Mahomet, qui dit à Omar : « Père de Hafs, oserait-on massacrer « l'oncle du prophète de Dieu ? » Omar répliqua : « Abou-Hodhayfa est un faux Musulman; je vais lui « trancher la tête. » Mahomet s'y opposa. Abou-Hodhayfa se repentit presque à l'instant des paroles qu'il avait prononcées. Il disait depuis : « La crainte des « suites de ma faute ne me laisse pas un moment de « tranquillité. Je ne pourrai l'expier que par le mar- « tyre. » Il le trouva quelques années plus tard, à la journée du Yémâma [3].

Toutes ses dispositions étant prises, Mahomet en-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 114 v°; *Aghâni*, I, 243.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 116 v°.
3 *Sirat-erraçoul*, f. 115 et v°.

tra avec Abou-Becr dans la cabane préparée pour lui.

Cependant les Coraychites continuaient à descendre le coteau. Ils détachèrent en avant un cavalier bien monté, nommé Omayr, fils de Wahb, pour reconnaître les forces de l'ennemi. Omayr lança son cheval vers les Musulmans qui se tenaient serrés et immobiles, décrivit un cercle autour d'eux, et rejoignit l'armée mekkoise. « Ils ne sont qu'au nombre d'en« viron trois cents, dit-il. Mais arrêtez-vous un ins« tant, et attendez-moi ; je vais retourner voir s'il « n'y en a pas d'autres embusqués dans quelque en« droit. » A ces mots, il repartit au galop, parcourut la vallée à droite et à gauche, et revint vers les siens. « Non, dit-il, il n'y a point d'embuscade. Mais la « contenance de ces gens-là est ferme et intrépide. « Ils n'ont de ressource qu'en leur courage et leurs « armes. Je suis assuré que pas un d'eux ne périra « sans avoir tué au moins un d'entre nous ; et si nous « devons perdre autant d'hommes que nous avons « d'ennemis en face, nous n'aurons qu'à gémir de « notre victoire même. Au reste, voyez quel parti « vous voulez prendre [1]. »

Hésitation des Mekkois.

Ce discours jeta de l'hésitation parmi les Mekkois. L'un d'eux, Hakîm, fils de Hezâm, voyant cet état des esprits, s'approcha d'Otba, fils de Rabîa, et lui dit : « Père de Walîd, tu es le principal chef des « Coraychites, personne n'a sur eux une influence « plus grande que la tienne ; voici pour toi une occa-

1 *Sirat erraçoul*, f. 113 v° · , 242.

« sion de leur rendre un service important, et d'ac-
« quérir une renommée impérissable. — Comment
« cela? répondit Otba. — Détermine-les à reprendre
« le chemin de la Mekke, et charge-toi de payer le
« prix du sang de ton allié et protégé Amr, fils d'El-
« Hadhrami, le seul homme dont le meurtre nous
« donne droit à des représailles contre les compa-
« gnons de Mahomet. — J'y consens. Oui, je payerai
« au frère et aux enfants d'Amr le prix de son sang
« et des marchandises qui lui ont été enlevées. Mais
« va trouver de ma part Abou-Djahl, et tâche de
« le persuader. Je crains qu'il ne s'oppose encore à
« la retraite, et qu'il n'en détourne les autres. »

Otba, s'adressant ensuite à ceux qui l'entouraient : « Coraychites, dit-il, maintenant que notre caravane
« est sauvée, que gagnerez-vous à attaquer Mahomet
« et ses compagnons, parmi lesquels vous comptez
« tant de compatriotes? Si vous leur ôtez la vie,
« qu'en résultera-t-il pour vous-mêmes? Que vous
« ne pourrez plus vous regarder entre vous sans que
« vos yeux ne rencontrent le meurtrier d'un frère,
« d'un cousin, d'un allié, d'un ancien ami. Croyez-
« moi donc, retournons à la Mekke, et laissons Ma-
« homet se tirer d'affaire comme il le pourra avec le
« reste des Arabes. »

Tandis qu'Otba parlait ainsi, Hakîm était allé trouver Abou-Djahl. Celui-ci venait de revêtir sa cuirasse. En entendant la communication que Hakîm était chargé de lui faire, il s'écria : « Par Dieu! la vue
« des ennemis a fait refluer le sang dans les poumons
« d'Otba. Non, il ne faut pas nous retirer avant que

« Dieu décide la querelle entre nous et Mahomet. Je « sais quelle est la pensée d'Otba. Il voit que les Mu-« sulmans ne seront pour nous qu'une bouchée; il « craint pour son fils Abou-Hodhayfa, qui est parmi « eux; et c'est là ce qui lui dicte cette lâche proposi-« tion. » Puis Abou-Djahl dit à Amir, fils d'El-Hadhrami, frère du mort : « Voici devant tes yeux les « meurtriers de ton frère; réclame la vengeance qui « lui est due. » Amir se découvrit la tête, et cria de toutes ses forces : « Vengeance à Amr! vengeance à « Amr! »

Ce cri réveilla l'ardeur belliqueuse des Coraychites; les esprits s'échauffèrent, et l'attaque fut résolue. Otba lui-même céda à l'entraînement général. Quelqu'un lui ayant rapporté les paroles d'Abou-Djahl, il dit : « Le fanfaron verra bientôt auquel de lui ou « de moi l'aspect de l'ennemi fait refluer le sang vers « les poumons. » Il demanda ensuite un casque; et comme il ne s'en trouvait pas d'assez large pour sa tête, qui était très-grosse, il roula un manteau autour de son front, et marcha aux premiers rangs[1]. — Ils se décident à l'attaque.

L'armée mekkoise fit halte dans la vallée, en face et à peu de distance des Musulmans. Bientôt l'engagement commença par les efforts de quelques cavaliers coraychites qui essayèrent d'aller prendre de l'eau au bassin, et parmi lesquels était Hakîm, fils de Hezâm. Mahomet ordonna qu'on les laissât approcher. Lorsqu'ils furent au bord même du bassin, il fit lancer une grêle de traits sur eux. Tous périrent,

1 *Sirat-erraçoul*, f. 114; *Aghâni*, I, 242 v°.

à l'exception de Hakîm, qui but, et s'échappa comme par miracle, grâce à la rapidité de son cheval nommé Wadjîh. Dans la suite, Hakîm embrassa l'islamisme; et lorsqu'il voulait faire un serment énergique, se rappelant toujours le danger qu'il avait couru en cette occasion, il disait : « Je prends à témoin le Dieu « qui m'a sauvé à la journée de Bedr[1]. »

Un autre Coraychite osa renouveler isolément la tentative périlleuse qui venait d'être funeste à ses compagnons. C'était Aswad, fils d'Abd-el-Açad, de la famille de Makhzoum, homme d'un caractère violent et passionné. « Je jure, dit-il, que je boirai à ce « bassin, ou que je le détruirai, ou que je mourrai. » Hamza, fils d'Abd-el-Mottalib, qui se faisait remarquer entre les Musulmans par une touffe de plumes d'autruche placée sur sa poitrine, s'avança aussitôt pour le repousser; et, du premier coup de sabre qu'il lui porta, il lui abattit une jambe. Aswad, tombé par terre et baigné dans son sang, se traîna vers le bassin pour y boire, et accomplir son serment. Il parvint à s'y plonger, et reçut le coup de la mort de la main de Hamza.

Combat. Ensuite les Coraychites Otba, son frère Chayba, et Walîd, fils d'Otba, sortirent des rangs, et défièrent les Musulmans au combat singulier. Trois jeunes guerriers se présentèrent. « Qui êtes-vous? deman- « dèrent les tenants. — Nous sommes des Ansâr. — « Ce n'est pas à vous que nous voulons avoir affaire. » Puis l'un des Coraychites cria : « Mohammed, envoie

1 *Sirat-erraçoul*, f. 113 v°; *Aghâni*, I, 242.

« contre nous des hommes de notre tribu. » A cet appel, Mahomet dit : « Va, Obayda, fils de Hârith ; « va, Hamza, fils d'Abd-el-Mottalib ; va, Ali, fils « d'Abou-Tâlib. » Les trois Musulmans désignés s'offrirent à l'instant aux champions ennemis. Ceux-ci réitérèrent leur question : « Qui êtes-vous? » Hamza dit : « Je suis Hamza; » Ali : « Je suis Ali; » Obayda : « Je suis Obayda. — A la bonne heure, di-« rent les Coraychites; vous êtes dignes de vous me-« surer avec nous, vous êtes nos pairs; c'est vous que « nous voulions. »

Obayda, qui était le plus âgé des trois Musulmans, se plaça en face d'Otba, Hamza devant Chayba, Ali devant Walîd, et le combat commença. Dès le premier choc, Hamza et Ali tuèrent chacun leur adversaire. Otba fut grièvement blessé par Obayda ; mais celui-ci eut la jambe coupée, et resta étendu par terre. Hamza et Ali, s'élançant sur Otba, l'achevèrent à coups de sabre, et emportèrent leur compagnon Obayda [1].

Alors la masse des Coraychites se mit en mouvement, et fit une attaque générale. Le prophète ordonna aux siens de demeurer fixes à leur poste et de repousser l'ennemi à coups de flèches, jusqu'à ce qu'il commandât la charge. Tandis que les Musulmans combattaient ainsi en se tenant sur la défensive, Mahomet, placé dans la cabane avec son beau-père Abou-Becr, adressait à Dieu les plus ferventes prières : « Seigneur, disait-il, accomplis les promesses

1 *Sirat-erraçoul*, f. 114 et v° ; *Aghâni*, I, 242 v°.

« que tu m'as faites. Si tu laisses périr cette petite « troupe de fidèles, tu ne seras plus adoré sur la « terre. » Il répétait ces paroles, les mains levées vers le ciel. Son manteau tomba. Abou-Becr le lui remit sur les épaules, et l'y tint quelque temps, en lui disant : « Assez, assez, prophète! Dieu ne manquera « pas à ses promesses. »

Tout à coup, saisi d'un léger tremblement, Mahomet eut une espèce de défaillance. Mais bientôt, revenant à lui-même, il s'écrie : « Réjouis-toi, Abou-« Becr; voici que Dieu nous envoie son secours. « J'aperçois l'ange Gabriel tenant son cheval par la « bride. » A ces mots, il sort de la cabane, exhorte ses soldats, et enflamme leur zèle par l'espoir des récompenses célestes. « Quiconque d'entre vous, leur « dit-il, combattra vaillamment aujourd'hui et mourra « de blessures reçues par devant, ira en paradis. »

En ce moment, un Musulman nommé Omayr, fils de Hammâm, se trouvait près de lui, et tenait dans sa main quelques dattes qu'il mangeait. « Quoi! s'é-« crie-t-il, il ne faut pour entrer en paradis qu'être « tué par ces gens-là? » Aussitôt, jetant ses dattes et tirant son sabre, il s'élance contre les Coraychites, en renverse plusieurs, et se fait tuer.

Un autre Musulman, Auf, fils de Hârith, demande à Mahomet : « Quelle action peut obtenir de Dieu un « sourire de contentement? — Celle du guerrier qui « s'enfonce dans les rangs ennemis sans autre armure « que sa foi. » A l'instant le soldat se dépouille de sa cuirasse, se précipite vers les Mekkois, pénètre au milieu d'eux, et tombe percé de coups.

Enfin Mahomet ramasse une poignée de cailloux, et la jette contre les Coraychites, en criant : « Que « leurs faces soient couvertes de confusion! Musul- « mans, chargez [1] ! »

Le choc fut sanglant. Les Mekkois ne purent longtemps le soutenir; leurs plus braves guerriers succombèrent. Au fort de la mêlée, le Musulman Moâdh, fils d'Amr, rencontra Abou-Djahl, et d'un coup de sabre lui coupa la jambe au-dessus du genou. Ycrima, fils d'Abou-Djahl, accourut pour venger son père; il frappa Moâdh, et lui abattit le bras gauche. Moâdh continua à combattre, traînant derrière lui son bras encore attaché à son côté par un lambeau de peau; puis, gêné par ce membre pendant, il se l'arracha lui-même en mettant le pied dessus. Moâdh, dit-on, vivait encore sous le califat d'Othmân, plus de vingt ans après la journée de Bedr. Abou-Djahl renversé fut percé de plusieurs autres blessures par Moàwwidh, fils d'Afrâ, et laissé pour mort [2]. Victoire des Musulmans.

Au milieu des Mekkois qui pliaient de toutes parts, Abou-l-Bakhtari cherchait à fuir, monté sur un chameau, emmenant en croupe un de ses amis. Il fut atteint par un Musulman nommé Moudjaddir, fils de Zyâd. Mahomet avait ordonné de respecter les jours d'Abou-l-Bakhtari, en reconnaissance de ce que celui-ci l'avait souvent protégé à la Mekke contre les insultes de ses compatriotes, et avait été l'un des auteurs de la dissolution de la ligue formée contre les enfants de Hâchim et de Mottalib. « Rends-toi, lui

1 *Sirat-erraçoul*, f. 114 v°, 115; *Aghâni*, I, 243 et v°.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 116 v°; *Aghâni*, I, 244 v°.

« crie Moudjaddir ; le prophète nous a défendu de te « tuer. — Grâce aussi pour mon compagnon! — « Non ; le prophète n'a commandé d'épargner que « toi. — Eh bien! pas de grâce pour moi-même. Je « ne veux pas que les femmes de la Mekke disent de « moi que j'ai abandonné mon ami pour sauver ma « vie. » Aussitôt il attaque Moudjaddir, en récitant ce vers improvisé :

« L'homme de cœur ne livre point son compagnon ; il meurt, ou se sauve avec lui [1]. »

Après une courte lutte, Abou-l-Bakhtari tomba victime de sa générosité.

Auprès de la cabane où Mahomet était rentré, un détachement d'Ansâr, commandé par Sàd, fils de Moâdh, était resté pour faire la garde, de peur que la sûreté du prophète ne se trouvât compromise. Mahomet voyait de loin ses soldats victorieux s'occuper plus à faire des prisonniers qu'à massacrer les vaincus. Il remarqua un air de mécontentement sur la figure de Sàd, qui se tenait à la porte de la cabane, les yeux tournés vers le champ de bataille. « Il me « semble, Sàd, lui dit-il, que tu n'approuves pas ce « que font nos frères. — C'est vrai, répondit Sàd. « Voici le premier avantage que Dieu nous accorde « sur les idolâtres. J'aimerais mieux les voir détruire « en grand nombre dès aujourd'hui, que de les voir « ménager. »

1 لن يسلم ابن حرّة زميله حتى يموت او يرى سبيله
Sirat-erraçoul, f. 115 v°.

Les vainqueurs commençaient à revenir à leur camp, les uns chargés de butin, les autres traînant avec eux des prisonniers. Le Coraychite Omeyya, fils de Khalaf, qui n'avait pu fuir, était avec son fils Ali dans un endroit isolé, où il n'espérait pas échapper longtemps aux regards. Il vit passer Abderrahmân, fils d'Auf, qui autrefois à la Mekke avait été son ami intime. Abderrahmân portait en ce moment plusieurs cuirasses dont il avait dépouillé des ennemis morts. Omeyya l'appela. « Protége-nous, lui dit-« il ; notre rançon vaudra mieux que ces cuirasses. » Abderrahmân, jetant son butin, prit par la main Omeyya et son fils, et, marchant entre eux deux, il les conduisit vers le camp. Le premier Musulman qui se présenta à eux fut le mulâtre Bélâl, affranchi d'Abou-Becr, et moueddhin du prophète. Omeyya avait fait souffrir des traitements barbares à Bélâl lorsque celui-ci était à la Mekke, dans le temps de la persécution exercée contre les Musulmans. A la vue de son bourreau, Bélâl s'écria : « Omeyya, fils « de Khalaf, la tête de l'idolâtrie ! que je meure s'il « ne meurt pas ! — Oserais-tu, dit Abderrahmân, « toucher à mon prisonnier ? — Que je meure s'il « ne meurt pas ! — Entends-tu ce que je te dis, fils « d'une négresse ? il est sous ma protection. — Que « je meure s'il ne meurt pas ! répéta Bélâl. A moi, « Musulmans ! voici la tête de l'idolâtrie, Omeyya, « fils de Khalaf. » On s'attroupe ; un cercle étroit et menaçant se forme autour des deux prisonniers et d'Abderrahmân, qui cherche en vain à les défendre. Bientôt les sabres sont tirés ; Omeyya et son fils sont

hachés en morceaux. « Que Dieu pardonne à Bélâl ! « dit tristement Abderrahmân ; il est cause que j'ai « perdu mes cuirasses et la rançon de mes prison- « niers. »

Un des premiers soins de Mahomet, après la victoire, fut de s'assurer si Abou-Djahl, le plus ardent de ses ennemis, était au nombre des morts. « Cher- « chez-le, dit-il ; vous le reconnaîtrez à une cicatrice « qu'il porte au genou. Quand nous étions jeunes « tous deux, nous eûmes un jour une dispute pour « une place dans un repas donné par Abdallah, fils « de Djodhân. Je le poussai ; il tomba, et se fit au « genou une blessure dont il a toujours conservé la « marque. » Abdallah, fils de Maçoud, Musulman qu'Abou-Djahl avait insulté et maltraité à la Mekke, le trouva, et le reconnut. Abou-Djahl avait encore un souffle de vie. Abdallah, lui mettant le pied sur la gorge, lui dit : « Eh bien ! ennemi de Dieu, te voilà « donc confondu. — Et pourquoi? répondit le mou- « rant. Vous avez tué un homme, et voilà tout. A « qui la victoire? — A Dieu et à son prophète, » reprit Abdallah en lui donnant le dernier coup.

Ainsi périt Abou-Djahl, à l'âge de plus de soixante ans. Abdallah lui trancha la tête, et la porta à Mahomet. « Voici, lui dit-il, la tête de l'ennemi de Dieu, « Abou-Djahl. — Tu jures que c'est bien elle? — « Oui, je le jure. » Alors Mahomet se prosterna, et rendit grâces au ciel [1].

Le combat de Bedr avait eu lieu dans la matinée

1 *Sirat-erraçoul*, f. 115, 116 et v°; *Aghâni*, I, 244 et v°.

du vendredi seizième jour[1] du mois de Ramadhân de la seconde année de l'hégire (13 janvier 624). Le succès obtenu par les Musulmans, malgré l'infériorité de leur nombre, fut attribué au secours d'une légion d'anges annoncé par le prophète. Divers récits, accueillis religieusement, confirmèrent cette opinion. Un Arabe idolâtre, de la tribu de Ghifâr, rapporta qu'étant placé avec un de ses cousins sur une montagne qui dominait Bedr, dans l'intention de voir auquel des deux partis resterait l'avantage et de se mêler aux vainqueurs pour piller, un nuage épais s'était approché d'eux; que du sein de ce nuage ils avaient entendu sortir des hennissements de chevaux, et une voix qui disait : « Avance, Hayzoum[2]. » Il ajoutait que son cousin, subitement frappé au cœur, était tombé sur la place, et que lui-même avait failli mourir de saisissement.

Un Musulman raconta que, poursuivant un Mekkois, le sabre à la main, il avait vu tout à coup la tête du fuyard rouler à terre, sans que son sabre l'eût atteint. Il avait reconnu qu'une autre main que la sienne, la main invisible d'un être céleste, avait tué son ennemi.

1 Je me permets de rectifier ici, dans le quantième du mois, une erreur d'un jour que je crois avoir été commise par les historiens. Tous conviennent que le combat de Bedr fut livré un vendredi; et ce vendredi, selon l'opinion la plus accréditée, serait le 17 de Ramadhân. Cette date ne concorde exactement avec aucun système; dans celui des chronologistes qui comptent comme lunaires simples, sans embolisme, les premières années de l'hégire, elle répond au 14 mars 624 de J. C., qui était un mercredi; dans le mien, elle tombe au 14 janvier, qui était un samedi.

2 Nom du cheval de l'ange Gabriel, d'après la croyance des Arabes.

Quelques-uns assurèrent même avoir distingué clairement les anges à leurs turbans blancs, dont un bout flottait sur leurs épaules, tandis que Gabriel, leur chef, avait le front ceint d'un turban jaune[1].

Enfin plusieurs versets du Corân, que Mahomet donna depuis à ses disciples, achevèrent de leur inspirer la conviction que les anges avaient combattu pour eux[2].

De tous les guerriers musulmans, ceux qui avaient déployé le plus de valeur dans cette affaire mémorable étaient Ali et Hamza. Ibn-Hichâm, qui donne la liste nominative de toutes les victimes de cette journée, compte neuf hommes tués par Hamza, onze tués par Ali, et trois ou quatre autres tombés sous les coups réunis de tous deux.

Le combat de Bedr coûta la vie à soixante-dix individus de l'armée coraychite, et dans ce nombre se trouvaient vingt-quatre des personnages les plus importants de la Mekke. Les Musulmans perdirent seulement quatorze des leurs, six émigrés et huit Médinois.

Mahomet ordonna de jeter dans le puits, auprès duquel il avait pris position, tous les cadavres des ennemis. Quand on traîna le corps d'Otba pour l'y précipiter avec les autres, son fils Abou-Hodhayfa, présent à ce spectacle, se troubla, et changea de couleur. Mahomet s'en aperçut. « Le sort de ton père « t'émeut, lui dit-il; ta foi serait-elle ébranlée? — « Non, répondit Abou-Hodhayfa. Je sais que mon

1 *Sirat-erraçoul*, f. 116 et v°.

2 Voy. notamment sour. III, v. 119, 120, 121, et sour. VIII, v. 9.

« père a mérité son sort; mais mon père était un « homme sage, modéré, vertueux. J'espérais que ses « qualités mêmes l'attireraient à l'islamisme. En le « voyant ainsi mort dans l'idolâtrie, je ne puis m'em- « pêcher de m'affliger. — C'est bien, reprit Maho- « met; ce sentiment t'honore. »

Ensuite Mahomet s'approcha du puits, et, apostrophant les cadavres qui y étaient entassés, il cria : « Otba, fils de Rabîa; Chayba, fils de Rabîa; Omeyya, « fils de Khalaf; Abou-Djahl, fils de Hichâm (il les « nomma ainsi presque tous), indignes compatriotes « d'un prophète, vous m'avez traité d'imposteur, « d'autres ont cru à ma mission; vous m'avez chassé « de ma patrie, vous vous êtes armés contre moi, « d'autres m'ont accueilli et ont pris ma défense. Dieu « a-t-il accompli les menaces qu'il vous avait faites « par ma bouche? Pour moi, j'ai vu se réaliser les « promesses que j'avais reçues de lui. — Eh quoi! « prophète, lui dirent les Musulmans qui étaient « près de lui, tu parles à des morts? — Sachez, leur « répliqua-t-il, qu'ils m'entendent aussi bien que « vous, s'ils ne peuvent me répondre[1]. »

Soixante-dix prisonniers étaient tombés entre les mains des Musulmans. De ce nombre étaient Abbâs; Ocba, fils d'Abou-Mouàyt; Nadhr, fils de Hârith. Ils étaient tous garrottés, et réunis auprès de la cabane. Pendant la nuit qui suivit le combat, Mahomet était en proie à l'insomnie. On lui dit : « Prophète « de Dieu, qu'est-ce qui t'empêche de goûter le re-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 117 v°; *Aghâni*, I, 244 v°.

« pos? — C'est, répondit-il, que j'entends mon oncle « Abbâs gémir dans ses liens. » Il commanda de le délier, et s'endormit [1].

Débats au sujet du butin.

Le lendemain, il donna ordre de rassembler et de lui présenter tout ce qui avait été enlevé à l'ennemi. Chacun s'empressa d'apporter les objets qu'il avait recueillis. De vives discussions s'élevèrent alors sur le partage. Ceux qui avaient fait le butin disaient : « Il est à nous. » Ceux qui ne s'étaient occupés qu'à combattre et à poursuivre les Mekkois répondaient : « Sans nous, vous n'auriez rien pris. » Enfin les Ansâr qui avaient gardé Mahomet réclamaient leurs droits, en disant : « Nous aurions pu également com« battre avec les uns ou piller avec les autres, si l'in« térêt de la sûreté du prophète ne nous eût retenus « ici. » Afin de terminer ces débats, Mahomet déclara que le butin appartenait à Dieu, et que son prophète en disposerait. En attendant, il le mit sous la garde d'Abdallah, fils de Càb, Médinois de la famille de Naddjâr [2].

Deux courriers furent expédiés pour répandre le bruit de la victoire remportée par l'islamisme sur l'idolâtrie. Abdallah, fils de Rowâha, poëte distingué parmi les Ansâr, fut chargé d'annoncer cette nouvelle aux habitants des cantons à l'est de Médine ou contrée supérieure, *El-Aliya* ; Zayd, fils de Hâritha, affranchi et fils adoptif du prophète, partit pour aller la proclamer à Médine même, et dans la région de l'ouest ou contrée inférieure, *Essâfila*.

1 *Aghâni*, I, 245 v°.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 118.

Enfin, le troisième jour depuis son arrivée à Bedr, Mahomet, sans songer à poursuivre la caravane qui avait trop d'avance, se mit en route pour retourner à Médine avec ses soldats, ses prisonniers, et les dépouilles de l'armée coraychite.

Le premier endroit où il s'arrêta fut une colline située près de Nâzia. Là, il répartit le butin par portions égales entre tous les Musulmans qui l'avaient accompagné dans cette expédition. Dans le lot qu'il s'attribua à lui-même, était le fameux sabre Dhou-l-Fecâr, dont ensuite il fit présent à Ali [1].

Mahomet avait laissé malade à Médine sa fille Rocayya, mariée à Othmân, fils d'Affân, et avait permis à Othmân et à Ouçâma, fils de son affranchi Zayd, de rester auprès d'elle pour la soigner. Rocayya mourut pendant l'absence de son père. Othmân et Ouçâma venaient de lui rendre les derniers devoirs, lorsque, passant sur la grande place *Mossalla*, consacrée aux prières solennelles, ils virent le peuple rassemblé autour d'un homme qui criait : « Les ennemis sont défaits. Otba est mort; « Chayba est mort; Abou-Djahl est mort. » Cet homme était Zayd, fils de Hâritha. Ouçâma, reconnaissant son père, accourt près de lui. « Ce que tu « dis est-il bien vrai? demande-t-il. — Oui, répond « Zayd; j'en prends Dieu à témoin. »

L'heureuse nouvelle circule de bouche en bouche, et les Médinois, transportés de joie, sortent en foule pour aller au-devant du prophète. Ils le ren-

1 Aboulféda. D'Ohsson. Câmous turc.

contrèrent à Rauhâ. Mahomet et sa troupe, après avoir reçu leurs félicitations, continuèrent leur route, et gagnèrent Safrâ [1].

Nadhr et Ocba decapités.

Obayda, qui avait perdu une jambe dans son combat singulier avec Otba, et que ses compagnons avaient transporté jusque-là, y mourut des suites de sa blessure. Ce fut aussi près de Safrâ, au lieu nommé Othayl, que fut mis à mort, par ordre de Mahomet, le Coraychite Nadhr, fils de Hârith, l'un de ses ennemis personnels les plus acharnés, celui qui avait fait le plus d'efforts pour jeter du ridicule sur sa prédication. Nadhr fut décapité par Ali.

Mahomet nourrissait encore un profond ressentiment contre un autre prisonnier, Ocba, fils d'Abou-Mouàyt, dont il avait reçu de sanglants outrages. En passant à Irk-Ezzhabya, le prophète commanda à Acim, fils de Thâbit, l'un des Benou-Amr-ibn-Auf, de trancher la tête à Ocba. Celui-ci, au moment de recevoir le coup mortel, s'écria : « Qui re« cueillera mes enfants après moi? — Le feu de « l'enfer, » répondit Mahomet. Cette parole fit donner aux enfants d'Ocba le surnom de *Sibyat-Ennâr*, enfants du feu [2].

Les autres prisonniers bien traités.

Les autres prisonniers attendaient avec inquiétude quel serait leur sort; Mahomet paraissait incertain sur ce qu'il devait faire d'eux. Il consulta ses compagnons. Abou-Becr représenta que ces captifs étaient les compatriotes et les parents d'une

1 *Sirat-erraçoul*, f. 118 v°.
2 *Aghâni*, I, 4, 5; Quatremère, *Nouv. journ. asiat.*, t. XVI, p. 507.

partie des vainqueurs; il proposa d'accepter des rançons. Omar rappela que ces hommes étaient de ceux qui, par leurs persécutions, avaient forcé le prophète à s'exiler; et il conclut à la mort. Les Musulmans étaient partagés entre ces deux avis. Mahomet adopta le sentiment d'Abou-Becr [1]; et une fois qu'il se fut ainsi prononcé, les prisonniers n'eurent qu'à se louer de son humanité. Il prit les devants, et arriva à Médine un jour avant eux, afin de leur épargner la vue de son entrée triomphante. Ensuite, lorsqu'on les lui amena, il les fit délivrer de leurs liens, et leur distribua des logements, en recommandant d'avoir pour eux tous les égards dus au malheur. Les Musulmans, auxquels il les avait confiés, remplirent fidèlement ses intentions. Prenant avec eux leurs repas, ordinairement composés de dattes et de pain, ils offraient aux prisonniers le pain, qui était l'aliment le plus recherché, et se contentaient eux-mêmes des dattes [2].

De l'affaire de Bedr date l'institution de la première loi portée par Mahomet relativement au butin conquis sur l'ennemi. Sentant la nécessité de prévenir désormais des dissensions semblables à celles qui s'étaient élevées après la victoire, le prophète, à son retour, publia aussitôt le chapitre du Corân intitulé *El-Anfâl* (le butin) qui est rempli d'allusions aux différentes circonstances de cette expédition. Le verset qui ouvre ce chapitre, *On t'interrogera au sujet du butin; réponds : Il appartient à Dieu et*

Loi sur le butin.

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 174.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 119.

à son prophète, lui attribua d'une manière générale la libre disposition de toutes les dépouilles de l'ennemi. On a vu que, cette fois, il les avait distribuées par portions égales entre tous ses soldats; lui-même n'en avait retenu qu'une part semblable à celle des autres. Mais par le verset 42ᵉ, *Sachez que la cinquième partie du butin est due à Dieu*, *au prophète*, *à ses parents*, *aux orphelins*, *aux pauvres*, il régla qu'à l'avenir le quint, *khoums*, serait prélevé pour lui-même, pour sa famille, et pour les indigents.

Consternation à la Mekke.

Le premier fuyard qui revint à la Mekke, après le désastre de l'armée coraychite, fut Hayçoumân, fils d'Abdallah. Aux questions qu'on s'empressa de lui adresser, il répondit : « Otba est mort; Chayba est « mort; Abou-l-Hicam est mort. » Il nomma ainsi successivement tous les principaux Coraychites qui avaient été tués. A cette nouvelle, la consternation se répandit dans la Mekke. Quelques personnes cependant ressentirent une joie secrète; c'étaient des individus de la famille de Hâchim, qui étaient Musulmans au fond du cœur, ainsi qu'Abbâs, chef de cette famille, mais qui, comme Abbâs lui-même, n'avaient osé jusqu'alors manifester leur attachement à l'islamisme, par crainte des persécutions de leurs compatriotes idolâtres [1].

Ce même jour, Abou-Râfi, serviteur d'Abbâs et affranchi de Mahomet, était, sous une tente dressée dans le parvis du temple, occupé à façonner des flè-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 119.

ches, en présence d'Oumm-el-Fadhl, épouse d'Abbâs. Abou-Lahab, dont le remplaçant El-Assi avait été tué par Ali, vint s'asseoir près de cette tente; adossé contre une des cordes qui la maintenaient, il s'entretenait, avec quelques autres Coraychites, de la déroute de leur armée. Moghayra, fils de Hârith, parut en ce moment; il arrivait de Bedr, où il avait combattu. « Approche, lui dit Abou-Lahab, et donne-« nous des détails. — Que vous dirai-je? répondit « Moghayra. Nous avons rencontré les ennemis; ils « nous ont mis en fuite, et nous ont tué ou pris au-« tant de monde qu'ils ont voulu. Plusieurs de nos « compagnons assurent avoir vu dans la mêlée, mon-« tés sur des chevaux pommelés qui semblaient ne « pas toucher la terre, des guerriers vêtus de blanc, « dont la force était irrésistible. — Par Dieu! c'é-« taient les anges, » dit Abou-Râfi soulevant un coin de la tente et montrant sa tête.

Abou-Lahab furieux le frappe à la figure. Abou-Râfi se jette sur lui, et le frappe à son tour; mais bientôt, trahi par sa faiblesse, il est renversé, et son adversaire, le tenant sous ses genoux, continue à le maltraiter sans pitié. A cette vue, la femme d'Abbâs saisit un pieu, et s'élance sur Abou-Lahab en s'écriant : « Tu profites de l'absence du maître pour « battre le serviteur! » En même temps elle lui décharge sur la tête un coup vigoureux qui lui fait une large blessure. Abou-Lahab s'enfuit. A peine rentré dans sa maison, il fut atteint de la maladie nommée *àdécé*, et mourut sept jours après.

Les autorités de la Mekke défendirent aux familles

qui avaient perdu à la journée de Bedr quelques-uns de leurs membres, de se livrer aux lamentations d'usage appelées *nahb* ou *nauh*, de peur que ces témoignages éclatants de douleur ne devinssent un sujet de triomphe pour les Musulmans. On convint aussi de ne pas se hâter de faire des offres pour le rachat des prisonniers, afin de ne pas augmenter par trop d'empressement l'exigence des vainqueurs[1].

Rachat des prisonniers.

Néanmoins, dans l'espace de six semaines environ, les prisonniers furent rachetés. Les rançons étaient de mille à quatre mille dirham, suivant la fortune de chacun. Abbâs, oncle de Mahomet, qui était très-riche, fut soumis au taux le plus élevé. Quelques-uns des prisonniers étaient notoirement pauvres et chargés de famille; Mahomet leur accorda la liberté sans rançon, sous la promesse de ne jamais servir ses ennemis contre lui[2]. Mais, avant de les laisser partir, il exigea que ceux d'entre eux qui savaient lire et écrire les caractères arabes donnassent, pendant un certain temps, des leçons de lecture et d'écriture chacun à dix jeunes gens de Médine. Zayd, fils de Thâbit, dont le nom devint célèbre dans la suite, fut un des jeunes Ansâr qui profitèrent de cet enseignement. Comme il était doué de beaucoup d'intelligence, Mahomet lui fit apprendre aussi l'écriture hébraïque, afin qu'il lui servît de secrétaire dans sa correspondance avec les Juifs[3].

Conversion d'Omayr, fils de Wahb.

Tandis qu'on traitait des rançons, Omayr, fils de

1 *Sirat-erraçoul*, f. 119 v°; *Aghâni*, I, 245 v°, 246.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 122 v°; *Aghâni*, I, 245 v°.
3 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 174 v°, 206 v°.

Wahb, Coraychite idolâtre, de la famille de Djoumah, qui avait été un des persécuteurs de Mahomet à la Mekke, et avait figuré au combat de Bedr, arriva à Médine. Il descendit de son chameau devant la porte de la mosquée. Omar, fils de Khattâb, qui le reconnut le premier, voyant qu'il avait son sabre au côté, et sachant d'ailleurs que c'était un homme déterminé, se défia de ses intentions. Il le prit au collet, et, appelant quelques Ansâr, il leur dit : « Conduisons au prophète ce Mekkois. C'est un homme « dangereux; ayez l'œil sur ses mouvements. » Ainsi tenu par Omar et surveillé par les Ansâr, Omayr fut introduit devant Mahomet, qui ordonna aussitôt de le lâcher, et ajouta : « Approche, Omayr. Quel « motif t'amène ici?—Je viens, répondit Omayr, de« mander la liberté d'un prisonnier, de mon fils « Wahb. — C'est là, reprit Mahomet, le prétexte de « ta venue. Le motif véritable, tu voudrais en vain « le cacher; je vais te le dire : Il y a quelques jours, « tu étais avec Safwân, fils d'Omeyya, auprès de la « Càba; vous parliez de votre défaite; vous déplo« riez le sort de vos compagnons dont les cadavres « ont été jetés dans le puits de Bedr, et vous exha« liez votre haine contre moi. Tu as dit à Safwân : « Si je n'avais des dettes que je tiens à payer, et une « famille que je craindrais de laisser après moi sans « ressources, je ferais le sacrifice de ma vie pour « tuer Mahomet. » Safwân t'a répondu : « Je m'en« gage à payer tes dettes et à me charger de ta fa« mille. » Sur cette assurance, tu as fait affiler et

« empoisonner la lame de ton sabre, et tu t'es mis « en route pour venir m'assassiner. »

Tout cela était vrai. Omayr, stupéfait de voir son dessein pénétré, s'écria : « Oui, tu es bien l'envoyé « de Dieu. Il n'y a qu'une révélation du ciel qui ait « pu te découvrir mon secret. » A l'instant, animé d'une foi sincère, il embrassa l'islamisme. Il se fit instruire, apprit le Corân, et devint un des disciples distingués de Mahomet [1].

Conversion d'Abou-l-As, fils de Rabî.

Au nombre des prisonniers était Abou-l-As, fils de Rabî, fils d'Abdelòzza, fils d'Abdchams, homme très-considéré à cause de sa probité dans le commerce. Sa mère était Hâla, sœur de Khadîdja, première femme de Mahomet. Peu avant la naissance de l'islamisme, il avait épousé Zaynab, fille de Mahomet et de Khadîdja. Zaynab était devenue musulmane dès que son père avait reçu sa mission prophétique. Abou-l-As avait persisté dans l'idolâtrie, sans que la différence de religion altérât en rien son affection pour son épouse. Pris à la journée de Bedr par un Khazradjite nommé Khirâch, il était gardé dans la maison même de Mahomet, son beau-père. Zaynab envoya de la Mekke, pour la rançon de son mari, un collier précieux qui lui avait été donné le jour de ses noces par sa mère Khadîdja. Ce collier fut présenté à Mahomet; il le reconnut, et cette vue l'attendrit. Il dit à Khirâch et à ses parents : « Voulez-vous relâcher « votre prisonnier, et laisser à sa femme ce collier? — « Certainement, prophète de Dieu, répondirent-ils;

1 *Sirut-erraçoul*, f. 122 v°, 123; *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 175.

« nous le voulons bien. » Mahomet, s'adressant alors à Abou-l-As : « Tu es libre, lui dit-il, mais à con-« dition que tu me rendras ma fille; une Musulmane « ne peut rester unie à un idolâtre. » Abou-l-As promit qu'à son retour à la Mekke il ferait conduire Zaynab dans un endroit convenu, où Zayd, fils de Hâritha, viendrait la chercher avec une escorte. La chose fut exécutée ainsi, et Zaynab amenée à Médine.

Quelques années plus tard, Abou-l-As fit un voyage en Syrie. Plusieurs de ses compatriotes lui avaient confié des sommes importantes, destinées à faire pour eux des achats. Comme il revenait vers la Mekke avec des chameaux chargés de marchandises appartenant à ses commettants, il fut rencontré par un parti de Musulmans qui s'emparèrent de sa caravane, sans pouvoir l'atteindre lui-même. Au lieu de continuer son chemin, il suivit de loin les ravisseurs, entra dans Médine à la faveur de la nuit, pénétra chez Zaynab, et lui demanda sa protection. Zaynab la lui accorda. Le lendemain matin, au moment où un grand nombre de Musulmans, rassemblés dans la mosquée pour faire la première prière du jour, venaient de prononcer avec Mahomet la formule initiale *Allah acbar* (Dieu est grand), Zaynab cria, de la tribune des femmes : « Vous tous qui êtes ici pré-« sents, sachez que je prends sous ma protection « Abou-l-As, fils de Rabî. » La prière terminée, Mahomet dit : « Vous avez entendu la déclaration qui « a été faite tout à l'heure. Parmi les vrais croyants, « le droit de protection appartient au faible comme

« au fort. » En sortant de la mosquée, il alla trouver Zaynab. « Ma fille, lui dit-il, traite Abou-l-As comme « un hôte de haut rang, mais n'oublie pas que l'is- « lamisme a mis une barrière entre lui et toi. » Puis il manda près de lui les Musulmans qui avaient pris la caravane d'Abou-l-As, et leur dit : « Vous con- « naissez les liens qui attachent cet homme à ma fa- « mille. Si vous consentez à lui restituer ce que vous « lui avez enlevé, ce sera un acte de générosité dont « je vous saurai gré. Si vous n'y consentez pas, vous « êtes dans votre droit. — Nous restituerons tout, » répondirent-ils d'une voix unanime; et à l'instant chacun rapporta fidèlement jusqu'aux moindres objets qui lui étaient échus en partage. Abou-l-As se mit en chemin avec ses marchandises. Arrivé à la Mekke, il s'empressa de livrer, aux amis qui lui avaient donné des commissions, les acquisitions faites pour leur compte. Ensuite il revint à Médine, se convertit à l'islamisme, et fut réintégré dans ses droits d'époux auprès de Zaynab [1].

Du combat de Bedr au combat d'Ohod.

Dans l'intervalle de temps écoulé entre l'affaire de Bedr et la mise en liberté des derniers prisonniers mekkois, il s'était passé plusieurs faits que je vais successivement indiquer.

Pique portée devant Mahomet.

A l'expiration du mois de Ramadhân, peu de jours après son retour de sa glorieuse campagne, Mahomet

1 *Sirat-erraçoul*, f. 120 v°-122; *Tarîkh el-Khamicy*, f. 173 et v°.

se rendit en pompe à la place nommée *Mossalla*, et y fit pour la première fois la prière de la rupture du jeûne, *Salât-el-Fitr*. En cette occasion, l'on porta devant lui, et ce fut depuis lors un usage dans les solennités, une pique qui avait appartenu au roi d'Abyssinie. Ce prince en avait fait présent à Zobayr, fils d'Awwâm, l'un des réfugiés musulmans, qui l'avait ensuite offerte au prophète. Mahomet pria, le visage tourné vers cette pique fichée en terre dans la direction de la Kibla [1].

A peine il avait pris une semaine de repos, qu'il fut informé que les Arabes des tribus de Soulaym et de Ghatafân s'étaient unis pour lui faire la guerre, et formaient des projets d'incursion sur le territoire de Médine. Aussitôt il se décide à prévenir leurs desseins. A la tête d'une troupe légère de deux cents hommes, il part dans les commencements de Chewwâl (fin de janvier 624), se dirige vers le Nadjd, pénètre dans le pays des Soulaym, et s'avance jusqu'à un de leurs puits nommé *Codr* ou *Carcarat-el-Codr*. Les ennemis s'enfuient à son approche, laissant une partie de leurs troupeaux entre les mains des Musulmans [2]. Expédition à Carcarat-el-Codr.

Vers le milieu du même mois de Chewwâl (11 février 624), il s'éleva entre les Musulmans et les Juifs de la tribu de Caynocâ un conflit qui eut des suites funestes pour ces derniers. Bannissement des Juifs Caynocâ.

A la différence des autres Juifs habitants de Mé-

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 179 v°.
2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 180.

dine ou des environs, les Caynocâ n'étaient point livrés à l'agriculture; ils possédaient peu de champs et de plantations de dattiers; ils étaient particulièrement adonnés au commerce d'argent et à l'orfévrerie [1].

Un jour, une femme arabe qui avait apporté du lait pour le vendre dans leur *Souk* ou marché, y fut gravement insultée. Un Musulman indigné tua le Juif auteur de l'insulte. Les Caynocâ se précipitent aussitôt sur le Musulman, et le massacrent. D'autres Musulmans accourent, un combat s'engage, et le sang coule. La paix était rompue, et le premier tort du côté des Caynocâ. Mahomet alla les trouver, et leur dit : « Vous connaissez, enfants de Caynocâ, la « vengeance que le ciel a fait tomber dernièrement « sur les Mekkois : craignez un châtiment semblable. « Pour l'éviter, vous n'avez qu'un parti à prendre : « c'est d'embrasser l'islamisme. Vous savez bien d'ail- « leurs que je suis l'envoyé de Dieu annoncé dans « vos livres. » Les Caynocâ répondirent hardiment : « Ne t'enorgueillis pas tant de ta victoire de Bedr. Tu « as eu affaire à des novices dans l'art de la guerre. « Si tu veux t'attaquer à nous, tu verras que nous « sommes d'autres hommes que tes compatriotes les « Mekkois. »

Mahomet se retira, irrité de cette réponse. Il ordonna aussitôt aux Musulmans de prendre les armes; et, laissant pour son lieutenant dans Médine Béchîr, fils d'Abd-el-Moundhir, il vint assaillir les Caynocâ.

1 Ibn-Khaldoun, f. 166.

Ceux-ci se renfermèrent dans leurs maisons fortifiées, *Outoum*, et y soutinrent les efforts de leurs adversaires pendant quinze jours. Enfin, réduits aux dernières extrémités, ils furent obligés de se rendre à discrétion. On leur lia les mains derrière le dos; et Mahomet, pour intimider par un exemple terrible les autres Juifs dont il n'ignorait pas les sentiments hostiles à son égard, allait les faire mettre à mort, quand un chef khazradjite, Abdallah, fils d'Obay, s'interposa en leur faveur.

Il existait une ancienne alliance conclue par Abdallah, fils d'Obay, et Obâda, fils de Sâmit, entre les Khazradj et les Caynocâ; alliance en vertu de laquelle les Caynocâ avaient combattu, à Boâth et en d'autres occasions, dans le parti des Khazradj, contre les tribus juives de Corayzha et de Nadhîr, alliées des Aus. Abdallah demanda donc à Mahomet la grâce des vaincus. Mahomet ne lui répondit pas. Abdallah insiste; le prophète se détourne, et veut s'éloigner; le chef khazradjite le retient en le saisissant par le haut de sa cuirasse, et le force à l'entendre. « Lâche-« moi, lui dit Mahomet avec humeur. — Non, répli-« que Abdallah, je ne te lâcherai pas que tu n'aies « fait grâce à mes anciens alliés. Hé quoi! voilà sept « cents hommes qui se sont battus autrefois pour me « défendre moi et les miens, et aujourd'hui je te « laisserais les massacrer tous dans une matinée! Ce « serait une honte, une ingratitude. Je sais que nul « n'est à l'abri des revers de fortune, et je ne veux « pas mériter d'être abandonné à mon tour dans « l'adversité. — Eh bien! je t'accorde leur vie, » dit

enfin Mahomet. Ce fut tout ce que les Caynocâ purent obtenir. Bannis du territoire de Médine, ils partirent sur-le-champ pour la Syrie, et allèrent chercher un asile dans la ville d'*Adraât*, chef-lieu de la contrée nommée *Bathaniya*. Leurs armes et tous leurs biens devinrent la proie des vainqueurs. Mahomet choisit d'abord pour lui-même trois arcs, trois sabres, trois lances et deux cuirasses; ensuite il fit mettre à part pour la première fois le quint de Dieu, *Khoums*, et distribua entre les Musulmans le reste du butin[1].

Omeyya, fils d'Abou-ssalt.

Vers cette époque mourut Omeyya, fils d'Aboussalt, poëte de la tribu de Thakîf, qui ne rendait pas de culte aux idoles, et prétendait suivre la religion d'Abraham. Il était instruit, et, en lisant les livres anciens, il avait cru y trouver l'annonce de la prochaine apparition d'un prophète arabe. On dit qu'il s'était flatté d'être lui-même honoré de la mission prophétique, et que, se voyant frustré dans son espoir, il était devenu par jalousie ennemi de Mahomet. Revenant d'un voyage en Syrie, il apprit, à son entrée dans le Hidjâz, la défaite des Mekkois. Comme il passait à Bedr, on lui montra le puits où avaient été jetés les cadavres des vaincus, et on lui nomma les morts. Alors, en signe de deuil, il coupa les oreilles de la chamelle qu'il montait, et, se plaçant sur le bord du puits, il récita des élégies en l'honneur des chefs coraychites tués dans le combat. La plupart étaient ses amis; quelques-uns, tels qu'Otba et Chayba,

1 *Sirat-erraçoul*, f. 141 v°, 142; *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 180, 181.

ses cousins maternels. Le chagrin qu'il ressentit de leur perte et de la victoire de Mahomet hâta la fin de ses jours[1].

Journée de Sawik, ou des farines.

Après le désastre de l'armée coraychite à Bedr, Abou-Sofyân, fils de Harb, que le soin de sauver sa caravane avait empêché de prendre part à l'action, avait juré de s'abstenir de femmes et de parfums jusqu'à ce qu'il eût fait une incursion contre les Musulmans, et vengé sur quelques-uns d'entre eux la mort des guerriers mekkois. Sur la fin du mois de Dhou-l-càda, tous les prisonniers coraychites ayant recouvré leur liberté, Abou-Sofyân ne voulut pas différer plus longtemps de se libérer de son serment. Il se mit en campagne avec deux cents hommes, et, prenant sa route par le Nadjd, il arriva à une montagne appelée *Nayb*, située à un *bérîd* (une poste) environ de Médine. Là, il laissa son monde, et s'avança seul, pendant la nuit, vers le canton habité par les Juifs de la tribu de Nadhîr. Il se présenta à la maison de Hoyay, fils d'Akhtab; celui-ci craignit de se compromettre, et refusa de lui ouvrir sa porte. Mais Sellâm, fils de Michcam, qui était le plus considéré des Nadhîr et leur trésorier, l'accueillit, lui donna à manger, et lui indiqua les points des environs de Médine sur lesquels on pouvait diriger une brusque attaque avec certitude de succès. Muni de ces renseignements, Abou-Sofyân retourna avant le jour près de ses compagnons; et aussitôt il envoya un détachement vers Oraydh, lieu

1 *Aghâni*, I, 236 v°; Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 42.

que Sellâm lui avait signalé comme sans défense. En effet, le détachement n'y rencontra que deux Musulmans de Médine, occupés à cultiver la terre; il les tua, dévasta les champs, brûla les plantations de dattiers, et vint ensuite rejoindre son chef. Abou-Sofyân, quitte de son serment, reprit le chemin de la Mekke.

Mahomet, bientôt instruit des dégâts et des meurtres commis, sortit de Médine le 5 de Dhou-l-Hiddja (1er avril 624), pour donner la chasse à la bande ennemie. Il la poursuivit avec ardeur, mais sans l'atteindre, jusqu'à Carcarat-el-Codr. Abou-Sofyân et ses gens, pour s'alléger et accélérer leur marche, avaient jeté les sacs contenant leurs provisions; elles consistaient principalement en farine, *sawîk*[1], que les Musulmans recueillirent. Cette circonstance fit désigner cette expédition sous le nom d'expédition des farines, ou du Sawîk[2].

Ce même mois de Dhou-l-Hiddja, dernier de la seconde année de l'hégire, fut marqué par la mort d'Othmân, fils de Mazhòun, et le mariage d'Ali, fils d'Abou-Tâlib, avec Fâtima, fille de Mahomet.

Othmân, fils de Mazhòun, était un des plus anciens croyants. Il fut le premier des Mohâdjir qui mourut à Médine. On l'enterra dans le lieu nommé *Bakî*[3], où furent inhumés depuis beaucoup de per-

[1] Le mot *sawîk* signifie une farine grossière, ou des grains concassés, ayant subi une certaine préparation, telle que d'être torréfiés, passés à l'eau chaude, etc. Voy. la traduction turque du Câmous.

[2] *Sirat-erraçoul*, f. 141; Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 42.

[3] *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 181.

sonnages illustres par leur rang et leur sainteté, dont les tombeaux sont encore visités aujourd'hui avec vénération par les Musulmans [1].

Ali épouse Fâtima.

Ali avait été fiancé avec Fâtima quelques jours avant l'expédition de Bedr; le mariage ne fut célébré que trois mois après. Ali était alors âgé de vingt et un à vingt-deux ans, et Fâtima de quinze ans environ. Le don nuptial offert à la jeune épouse fut de la valeur de 480 dirham, dont un tiers en argent, un tiers en parfums, et le dernier tiers en étoffes et effets divers. Pour se procurer cette somme, Ali avait été obligé de vendre sa cuirasse à Othmân, fils d'Affân. Celui-ci, qui était riche et généreux, après avoir remis à Ali le prix de l'armure, lui avait fait présent de l'armure elle-même. Fâtima, neuf mois après ses noces, donna le jour à Haçan, et, une année plus tard, elle mit au monde Hoçayn [2].

An III de l'ère de l'hégire (26 *avril* 624—15 *avril* 625 *de J. C.*).

Assassinat du Juif Càb, fils d'El-Achraf.

Parmi les Juifs qui dissimulaient le moins leur inimitié contre Mahomet, on distinguait Càb, fils d'El-Achraf, homme qui tenait un haut rang dans la tribu de Nadhîr, poëte de mérite et brave guerrier. Quand la nouvelle de l'affaire de Bedr était parvenue à Médine, il avait publiquement déploré la mort des

1 Burckhardt, *Voyage en Arabie*, trad. d'Eyriès, II, 101.

2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 159 v°, 160, 184 v°, 206 v°.

chefs mekkois tués dans le combat; puis il était parti pour la Mekke. Là, trouvant les Coraychites consternés de leur défaite, il avait travaillé à relever leur courage. Ses satires contre le prophète, ses élégies sur les victimes entassées dans le puits de Bedr, avaient échauffé les esprits et allumé le désir de la vengeance. Après avoir soufflé ainsi le feu de la guerre, il était revenu à son domicile près de Médine, dans le canton des Nadhîr, et s'était mis à attaquer, par des poésies remplies d'ironie et de fiel, Mahomet et les Musulmans; en même temps il adressait à leurs femmes des vers amoureux. Mahomet indigné s'écria un jour : « Qui me débarrassera de « Càb, fils d'El-Achraf? » Cinq des Ansâr offrirent aussitôt leurs bras pour aller frapper secrètement l'ennemi du prophète et de Dieu. Mahomet leur donna pleine licence d'employer la ruse et le mensonge pour gagner la confiance de Càb; ils réussirent à l'attirer dans une embuscade, et le massacrèrent.

Les Nadhîr se plaignirent de ce meurtre d'un de leurs chefs. Mahomet répondit que Càb avait reçu le juste châtiment de ses menées hostiles et de ses satires. Renonçant dès ce moment aux ménagements qu'il avait gardés jusque-là envers quelques hommes marquants d'entre les Juifs, ses adversaires déclarés, il permit ou ordonna à ses disciples de tuer tous ceux de ces personnages qu'ils pourraient surprendre [1].

Les Ansâr rivalisèrent de zèle pour satisfaire les

[1] *Sirat-erraçoul*, f. 142 v°, 143; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 182, 183.

désirs et exécuter les arrêts du prophète. Càb, fils d'El-Achraf, avait péri par les mains de Musulmans issus d'Aus. C'était pour la race d'Aus une gloire dont les descendants de Khazradj se montraient jaloux; ils voulurent se signaler à leur tour, et ôter la vie à quelque ennemi de l'islamisme, égal au moins à Càb pour le rang et l'importance.

Abou-Râfi-Sellâm, fils d'Abou-l-Hokayk, était un des principaux chefs des Nadhîr. Il habitait avec une fraction de sa tribu le territoire de Khaybar, à quatre ou cinq journées de marche au nord-est de Médine. Détestant Mahomet et les Musulmans, il faisait tous ses efforts pour leur nuire, et excitait sans cesse les tribus arabes voisines, telles que les Soulaym et les Ghatafân, à commettre contre eux des hostilités. Cinq Khazradjites, à la tête desquels était Abdallah, fils d'Atîk, complotèrent sa mort. Ils firent part de leur dessein à Mahomet, qui l'approuva, et les encouragea à l'accomplir. Ils se rendirent à Khaybar, et prirent si bien leurs mesures, qu'ils pénétrèrent pendant la nuit dans la maison de Sellâm, l'assassinèrent au milieu de sa famille, et s'enfuirent sans être reconnus [1]. Assassinat du Juif Sellâm, fils d'Abou-l-Hokayk.

On était alors à la moitié de la troisième année de l'hégire (fin de septembre 624). Mahomet venait de faire deux campagnes sans résultat, l'une à *Dhou-Amar* dans le Nadjd, contre les Ghatafân, qui, à son approche, s'étaient retirés et retranchés dans les montagnes; l'autre à *Bahrân*, nom d'une mine du

1 *Sirat-erraçoul*, f. 188; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 228 v°; Ibn-Khaldoun, f. 166.

Hidjâz, dans le canton de Forà, sur le chemin le plus direct de Médine à la Mekke. Il avait eu avis qu'un parti de Coraychites marchait contre lui, soutenu par des renforts de Benou-Soulaym; il s'était porté à leur rencontre, et les avait inutilement attendus à Bahrân pendant près d'un mois [1].

Pillage d'une caravane mekkoise.

De retour à Médine, il fut informé qu'une caravane était partie de la Mekke pour la Syrie. Les négociants coraychites qui la composaient, et à la tête desquels était Abou-Sofyân, fils de Harb, n'osant plus suivre la route ordinaire par le Hidjâz, s'étaient décidés à faire un long détour, pour éviter de passer dans le voisinage de Médine. Ils devaient traverser le Nadjd et se diriger vers l'Irâk, avant de tourner vers la Syrie. Ils avaient pris pour guide dans cette route nouvelle un Bédouin de la tribu de Bacr-ibn-Wâïl, nommé Fourât, fils de Hayyân, et portaient avec eux une grande quantité d'argent. Instruit de ces détails, Mahomet envoya un corps de troupes commandé par Zayd, fils de Hâritha, courir après cette caravane. Elle fut atteinte dans le Nadjd, auprès d'un puits appelé *Carda*. Abou-Sofyân et ses compagnons coraychites échappèrent par la fuite; le guide Fourât fut le seul homme que les Musulmans purent saisir; mais ils s'emparèrent de l'argent et des marchandises, qu'ils amenèrent à Médine. Le quint prélevé par le prophète sur ce butin fut de la valeur de vingt à vingt-cinq mille dirham [2].

Peu de temps après avoir obtenu ce succès, Ma-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 141 v°; *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 183 et v°.
2 *Sirat*, f. 142; *Tarîkh*, f. 184.

homet contracta un nouveau mariage. Hafsa, fille d'Omar, avait perdu son mari Khonays, fils de Hodhâfa, postérieurement au combat de Bedr, où Khonays avait figuré. Depuis qu'elle était veuve, personne ne se présentant pour l'épouser, à cause de son humeur altière, son père Omar avait pris l'initiative, et offert sa main à Abou-Becr. Celui-ci s'était excusé de l'accepter. Omar avait ensuite adressé la même proposition à Othmân, fils d'Affân, qui ne l'avait pas non plus accueillie. Sensible surtout à ce second refus, Omar en témoigna son chagrin à Mahomet. « Othmân, lui répondit le prophète, épousera une « femme qui vaut mieux que Hafsa, et Hafsa aura « un mari qui vaut mieux qu'Othmân. » En effet, Mahomet donna sa propre fille Oumm-Colthoum à Othmân, et devint lui-même l'époux de Hafsa [1].

Mahomet épouse Hafsa, fille d'Omar, et Zaynab, fille de Khozayma.

Il avait alors trois femmes. Il en prit bientôt une quatrième, Zaynab, fille de Khozayma, veuve d'Obayda, fils de Hârith, Mohâdjir tué à la journée de Bedr. Cette Zaynab, qui mérita par sa bienfaisance le surnom d'*Oumm-el-Méçâkîn*, mère des pauvres, mourut peu d'années après. Le *Sadâk* ou présent nuptial que Mahomet lui avait fait, était de quatre cents dirham; il en avait donné un semblable à Hafsa [2].

Combat d'Ohod.

Cependant les Mekkois, avides de vengeance, faisaient de formidables préparatifs de guerre. Tous les

Les Mekkois mettent une armée en campagne.

1 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 184.

2 *Tarîkh-el-Khamîcy*, ibid.; *Sirat-erraçoul*, f. 267 v°, 268. Voy. la note 2, p. 329, t. I.

négociants intéressés dans la grande caravane sauvée l'année précédente par Abou-Sofyân, tandis qu'on se battait à Bedr, avaient pris l'engagement de consacrer à armer du monde les bénéfices que le débit de leurs marchandises leur procurerait. Les Coraychites obtenaient ordinairement, dans leurs spéculations commerciales avec la Syrie, un dînâr de gain pour chaque dînâr de capital. La vente des marchandises apportées par les mille chameaux de cette caravane produisit cinquante mille dînâr ou pièces d'or [1]; la moitié de cette somme fut destinée à lever et équiper des troupes.

Des émissaires parcoururent le Tihâma, excitant les tribus qui habitaient cette contrée à se joindre aux Mekkois pour marcher contre Mahomet. Mouçâfi, poëte coraychite de la famille de Djoumah, entraîna les Benou-Mâlik-ibn-Kinâna; un autre poëte de la même famille, Abou-Azzé, gagna les Benou-Bacr-ibn-Abdmonât. Cet Abou-Azzé, fait prisonnier à la journée de Bedr, avait obtenu sa liberté sans rançon, sous promesse de n'aider en aucune manière les ennemis des Musulmans; infidèle à ses engagements, il servit en cette occasion la cause des idolâtres, d'abord de sa parole, et ensuite de son bras.

Réunis avec leurs *Ahâbîch* [2] ou confédérés, avec diverses branches de Kinâna, et plusieurs autres tribus du Tihâma qu'ils déterminèrent à les suivre, les Coraychites formèrent une armée de trois mille hommes, dont le commandement fut déféré à Abou-

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 185 v°.
2 Voy. t. I, p. 253.

Sofyân, fils de Harb. Parmi ces trois mille hommes, on comptait sept cents guerriers revêtus de cuirasses et deux cents cavaliers. Tous les principaux personnages de la Mekke, tels que Safwân, fils d'Omeyya, fils de Khalaf; Amr, fils d'El-As; El-Aswad, fils de Mottalib, fils d'Açad; Djobayr, fils de Moutìm; Icrima, fils d'Abou-Djahl; Khâlid, fils de Walîd; Talha, fils d'Abou-Talha [1], etc., avaient voulu prendre part à cette expédition. Pour s'animer à combattre avec plus de courage, la plupart avaient emmené avec eux leurs femmes. Pendant la route, elles frappaient sur des tambours de basque, faisaient entendre des chants de guerre ou des lamentations sur la mort des héros tués à la journée de Bedr, et exaltaient l'ardeur belliqueuse de leurs compatriotes. A la tête de ces femmes était Hind, fille de cet Otba qui avait succombé à Bedr sous les coups de Hamza et d'Ali. Au nombre de ses compagnes on distinguait Soulâfa, femme de Talha; Barza, femme de Safwân; Rayta, femme d'Amr, fils d'El-As; Amra, fille d'Alcama, etc.

Il y avait dans l'armée un esclave noir, nommé Wahchi, qui lançait des dards à la manière des Abyssins avec une adresse extraordinaire. Il s'était chargé de tuer Hamza, oncle de Mahomet, pour venger Toàyma, fils d'Adi, qui avait péri au combat de Bedr, de la main de Hamza. Djobayr, fils de Moutìm, neveu de Toàyma et maître de Wahchi, lui avait

1 Le véritable nom de cet Abou-Talha était Abdallah, fils d'Abdelòzza, fils d'Othmân, fils d'Abdeddâr.

promis la liberté, s'il réussissait à percer Hamza. Toutes les fois que Hind, fille d'Otba, apercevait Wahchi, elle lui disait : « Abou-Dousma (noiraud), « aie soin de ne pas manquer ton homme [1]. »

Enfin, on voyait marcher avec les Ahâbîch de Coraych quelques Médinois de la race d'Aus, qui avaient quitté leur patrie en haine de Mahomet. Leur chef était Abou-Amir, de la famille de Dhobayà-ibn-Zayd. Ce personnage, après avoir abjuré le culte des idoles, avait mené quelque temps une vie ascétique; vêtu de bure, il s'était livré à des austérités et à des pratiques de dévotion semblables à celles des chrétiens, ce qui l'avait fait surnommer *Errâhib*, le moine [2].

Cette armée vient camper près de Médine.

L'armée s'avança sans rencontrer d'obstacles, et vint camper à Dhou-l-Holayfa [3], lieu situé à sept milles au sud de Médine. A cette nouvelle, Mahomet ordonna aux Musulmans de se préparer à combattre, et dépêcha des éclaireurs pour reconnaître les forces de l'ennemi et épier ses mouvements. Les Coraychites avaient bientôt quitté Dhou-l-Holayfa, et, laissant Médine à leur gauche, ils l'avaient dépassée pour aller placer leur camp près du puits de Rauma, au pied d'une colline nommée *Aynayn*, séparée par une large vallée du mont Ohod, à trois ou quatre milles seulement au nord-est de la ville. De cette position, ils commençaient à ravager les plantations

1 *Sirat-erraçoul*, f. 144 v°, 145; *Aghâni*, III, 329; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 185 v°, 186.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 105, 146.

3 Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 44.

de dattiers environnantes et les champs cultivés d'Oraydh et de Samgha, où ils faisaient paître leurs chameaux de charge et les bestiaux destinés à leur consommation. Les éclaireurs de Mahomet lui rapportèrent ces détails; l'un d'eux, Khabbâb, fils de Moundhir, s'était insinué au milieu des ennemis, et donna des renseignements précis sur leur nombre [1].

Mahomet tient conseil.

Mahomet assembla les principaux d'entre les Musulmans, et tint conseil avec eux pour décider si l'on attendrait l'attaque des Mekkois, ou si l'on irait à leur rencontre. Le premier parti était le plus sage; mais, depuis la journée de Bedr, les Musulmans se croyaient invincibles, et la plupart penchaient pour le dernier. Mahomet leur dit : « J'ai rêvé cette nuit « que je voyais la lame de mon sabre ébréchée, et des « individus égorgeant une partie d'un troupeau qui « m'appartenait. J'ai rêvé ensuite que je mettais ma « main dans une forte cuirasse. De ces trois choses, « la première me semble annoncer la perte d'un « membre de ma famille; la seconde, la mort de « bien des Musulmans, si nous sortons de nos murs, « dont la cuirasse est l'image. Je vous propose donc « de rester dans Médine sur la défensive. » Abdallah, fils d'Obay, appuya cet avis : il représenta que si les Coraychites osaient essayer de pénétrer dans la ville, ils succomberaient infailliblement dans cette tentative; qu'arrêtés à chaque rue par les hommes, ils seraient écrasés par les pierres que les femmes et les enfants feraient pleuvoir sur leurs têtes du haut des

1 *Sirat*, f. 145; *Tarikh*, f. 185 v°, 186; *Aghâni*, III, 329.

maisons; que s'ils se retiraient sans attaquer, ils s'en iraient avec la honte d'une démonstration sans résultat. Les autres Musulmans, brûlant de signaler leur courage, goûtaient peu cette opinion prudente. « Hé quoi! s'écriaient les Ansâr, faut-il que les en« fants de Cayla laissent ravager impunément leurs « champs? » Ceux surtout qui n'avaient point eu part à la victoire de Bedr pressaient avec ardeur Mahomet de les mener à l'ennemi. « Marchons, pro« phète de Dieu! disaient-ils. Que les idolâtres ne « puissent pas se vanter de nous avoir intimidés [1]! »

Cédant à leurs instances, Mahomet commanda qu'on prît aussitôt les armes, et fit une allocution pour exhorter chacun à bien remplir son devoir. En ce moment, on apporta à la mosquée le corps d'un Musulman de la famille de Naddjâr, qui était mort le matin. Mahomet prononça sur le corps la prière funèbre; ensuite il récita la prière de l'après-midi, *Salât-el-Asr*, et entra dans sa maison pour se revêtir de son armure.

Pendant ce temps les soldats s'étaient équipés, et, réunis sur la place devant la mosquée, ils attendaient leur chef. Il parut bientôt, couvert de sa cuirasse, le casque en tête, le sabre au côté, le bouclier sur l'épaule, la lance à la main [2]. Les Musulmans cependant avaient fait des réflexions, et s'étaient reproché d'avoir, par leurs sollicitations, obligé le prophète à suivre un avis différent du sien. Ils l'entou-

1 *Aghâni*, III, 329 v°; *Sirat*, 145, 146; *Tarîkh*, 186 v°.
2 *Tarîkh-el-Khamîcy*, loc. cit.

rèrent, et lui dirent : « C'était à nous de déférer à « ton sentiment. Si donc tu le juges à propos, demeu- « rons ici, et quitte tes armes. — Non, dit Mahomet; « quand un prophète a endossé la cuirasse, il ne « convient pas qu'il la dépose avant d'avoir com- « battu. »

Il demanda trois lances, attacha à chacune d'elles un morceau d'étoffe, et en fit trois drapeaux, un pour les Mohâdjir, un pour les Aus, et un autre pour les Khazradj. Il confia le premier, qui était l'étendard principal, à Mossàb, fils d'Omayr; le second, à Oçayd, fils de Hodhayr-el-Kétâïb; le troisième, à Khabbâb, fils de Moundhir. Enfin, après avoir nommé Ibn-Oumm-Mactoum son lieutenant à Médine, avec la fonction de présider à la prière en son absence, il partit une heure ou deux avant le coucher du soleil, et se dirigea vers le mont Ohod, à la tête de mille Musulmans.

On lui avait proposé d'appeler la population juive à concourir à la défense du territoire; il avait répondu qu'il n'avait pas besoin de ce secours. A la sortie de la ville, près de *Thaniyat-el-Widà* (la colline des adieux), il aperçut un corps d'environ six cents hommes qui s'approchaient en bon ordre. « Quels sont ces gens? » dit-il. On lui répondit : « Ce sont des Juifs, nos alliés, qu'Abdallah, fils d'O- « bay, a convoqués.—Qu'ils se retirent, reprit-il; je « ne veux point de l'assistance des infidèles; l'aide « de Dieu me suffit. »

Ce renvoi blessa Abdallah, fils d'Obay, déjà mécontent de ce que son avis de rester dans les murs

de Médine n'avait pas prévalu. Il commença à murmurer; et bientôt, comme la troupe des Musulmans passait à *Chout*, lieu situé à mi-chemin d'Ohod, il abandonna Mahomet et retourna à la ville, entraînant dans sa défection trois cents hommes qui formaient le parti appelé *El-Mounâficoun*, les hypocrites.

Les Musulmans furent ainsi réduits au nombre de sept cents. Il y en avait cent parmi eux qui portaient des cuirasses; ils n'avaient que deux chevaux, l'un monté par Mahomet, l'autre par Abou-Borda, fils de Dînâr (ou de Thayyâr).

Ils campèrent près de deux outoum nommés *Chaykhâni*, appartenant à la famille de Hâritha, branche d'Aus. Là, Mahomet inspecta sa petite troupe, et congédia quelques soldats qu'il trouva trop jeunes ou trop faibles pour combattre, tels qu'Ouçâma, fils de Zayd; Abdallah, fils d'Omar; Zayd, fils de Thâbit, et plusieurs autres qui n'étaient âgés que de quinze ans. Deux jeunes gens de cet âge, Râfi, fils de Khodaydj, et Soumra, fils de Djondab, obtinrent seuls, à cause de leur constitution robuste et de leur adresse à tirer de l'arc, la permission de partager les dangers et la gloire des soldats du prophète [1].

Le lendemain samedi, onze du mois de Chewwâl [2]

1 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 186 v°, 187; *Sirat-erraçoul*, f. 145 v°, 146; *Aghâni*, III, 329 v°.

2 Les historiens rapportent unanimement que le combat d'Ohod eut lieu un samedi, mais ils diffèrent sur la fixation du quantième du mois. Aboulféda donne le 7 de Chewwâl (trad. de Desvergers, p. 44); Ibn-Hi-

(26 janvier, 625 de J. C.), les Musulmans quittèrent Chaykhâni avant le jour. Pour dérober leur marche à l'ennemi, qui était très-proche, et gagner Ohod par le trajet le plus court, ils passèrent à travers les vergers de dattiers et les champs cultivés appartenant aux Benou-Hâritha, et campèrent dans un défilé du mont Ohod au lever de l'aurore. Ils firent sous les armes la prière du matin, et, débouchant aussitôt du défilé dans la plaine, ils se présentèrent à la vue de l'ennemi. Leur aile droite était commandée par Occâcha, fils de Mouhssan; l'aile gauche, par Abou-Salama, fils d'Abd-el-Açad; l'avant-garde, par Abou-Obayda, fils de. . . Djarrâh, et Sàd, fils d'Abou-Waccâs; l'arrière-garde, par Micdâd, fils d'Amr. Outre ces quatre corps principaux qui devaient être engagés dans l'action, Mahomet en avait formé un autre composé de cinquante archers sous les ordres d'Abdallah, fils de Djobayr, l'un des Benou-Amr-ibn-Auf, et frère de Khawât, fils de Djobayr; il avait placé ces archers en arrière des autres corps, au pied du mont Ohod, en leur donnant ces instructions : « Quelque chose qui arrive, restez « fixes dans cette position; ne la quittez pas, si nous « sommes victorieux ; ne la quittez pas, même pour « nous soutenir, si vous nous voyez en déroute. « Votre unique devoir est de veiller sur les mouve-

châm, le 15 (*Sirat-erraçoul*, f. 153 v°), d'après une opinion d'Ibn-Ishâk; d'autres disent le 11, et c'est encore une opinion d'Ibn-Ishâk, citée dans le *Tarikh-el-Khamicy* (f. 185 v°). Ce dernier sentiment m'a paru le meilleur, parce que le 26 janvier 625 de J. C., auquel correspond, suivant mon calcul, le 11 de Chewwâl, était effectivement un samedi.

« ments de la cavalerie des Mekkois, et de la repous-
« ser à coups de flèches, si elle voulait nous prendre
« à dos[1]. »

Ces dispositions faites, Mahomet attendit les idolâtres de pied ferme, et défendit à ses soldats de lancer les premiers traits. Puis, leur montrant un sabre qu'il tenait à la main : « Qui de vous, dit-il, donnera « satisfaction à ce sabre? — Que faut-il faire pour « cela? demanda Abou-Doudjâna-Semmâk, fils de « Kharcha, l'un des Benou-Sâïda. — Il faut, reprit « Mahomet, en frapper l'ennemi jusqu'à ce que la « lame soit tordue. — Eh bien, je lui donnerai satis« faction, » dit Abou-Doudjâna. C'était un homme d'une grande bravoure; quand il ceignait sa tête d'un bandeau rouge, on savait que ce signe annonçait qu'il avait pris la résolution de se battre en désespéré. Il reçut le sabre des mains de Mahomet; et, à l'instant, tirant de sa poche son bandeau rouge, il l'attacha autour de sa tête, et se mit à se promener en long et en large dans l'espace qui séparait les deux armées, avec une contenance si fière et si hautaine, que Mahomet dit en le regardant : « Voilà un or« gueil qui déplairait à Dieu dans toute autre cir« constance que celle-ci[2]. »

Le combat s'engage près d'Ohod.

Cependant les idolâtres commençaient à s'avancer en ordre de bataille. Leur armée, quatre fois aussi considérable que celle des Musulmans, se déployait en forme de croissant. Khâlid, fils de Walîd, con-

1 *Tarîkh*, 187 v°; *Aghâni*, III, 330 et v°; *Sirat*, 146.
2 *Aghâni*, III, 331; *Sirat*, 146; *Tarîkh*, 188.

duisait l'aile droite; Icrima, fils d'Abou-Djahl, l'aile gauche; chacun d'eux avait sous ses ordres cent cavaliers. Le général en chef, Abou-Sofyân, portant les idoles Lât et Ozza, était au centre [1]. Le grand étendard des Coraychites, dont la garde appartenait de droit à la maison d'Abdeddâr, était entre les mains de Talha, fils d'Abou-Talha. Abou-Sofyân, s'approchant du groupe des enfants d'Abdeddâr, leur dit, pour les piquer d'honneur : « Le soldat fuit quand « il voit fuir le drapeau. Vous avez lâché pied à « la journée de Bedr; songez à ne pas faiblir aujourd'hui, ou bien cédez l'étendard à une autre famille « qui saura mieux le défendre. — Nous ne le céderons à personne, répondirent-ils, et nous mourrons « plutôt que de reculer. » Hind, fille d'Otba, et les autres matrones, marchant à l'arrière-garde, faisaient résonner leurs tambours de basque, excitaient l'ardeur des guerriers, et, s'adressant à ceux qui entouraient le drapeau, elles leur répétaient ces vers :

« Courage, enfants d'Abdeddâr! courage, défenseurs des femmes!

« Frappez du tranchant de vos glaives [2]. »

Puis Hind chantait :

[3] « Nous sommes les filles de l'étoile du matin. Nos pieds foulent des coussins moelleux;

1 *Aghâni*, III, 330 v°.

2 ويها بنى عبد الدار ويها حماة الادبار
ضربا بكل بتّار

3 نحن بنات طارق نمشي على النمارق

« Nos cols sont ornés de perles, nos cheveux parfumés de musc.

« Les braves qui font face à l'ennemi, nous les pressons dans nos bras; les lâches qui fuient, nous les délaissons,

« et nous leur refusons notre amour. »

Arrivés devant les Musulmans à la portée du trait, les idolâtres s'arrêtèrent. Abou-Amir le moine, sortant des rangs des Ahâbich, s'approcha du corps des Aus. Il avait fait espérer aux Mekkois qu'il détacherait sa tribu du parti de Mahomet; il disait qu'il n'aurait qu'à se présenter devant elle pour l'attirer à lui; la considération dont il avait joui à Médine lui inspirait cette confiance. « Enfants d'Aus, dit-il à « haute voix, je suis Abou-Amir, votre compatriote; « écoutez-moi. » Les Aus lui répondirent : « Va-t'en, « misérable; nous ne voulons pas t'entendre. » Plein de dépit, il se retira en leur lançant une flèche. Ce fut le signal du combat[1].

Talha, qui tenait le drapeau des Coraychites, s'avance et crie : « Compagnons de Mahomet, vous prétendez « que vos sabres nous envoient au feu de l'enfer, et « que les nôtres vous envoient en paradis. Qui de vous « veut être expédié en paradis par mon sabre, ou « m'expédier en enfer avec le sien? » Ali, fils d'Abou-Tâlib, s'élance à sa rencontre, et, du premier coup qu'il lui porte, il le renverse grièvement blessé. Il

الدرّ فى المخانق   والمسك فى المفارق
ان تقدموا نعانق   او تدبروا نفارق
فراق غير وامق

Tarikh, 187 v°, 188; *Sirat*, 146 v°; *Aghâni*, III, 144 v°, 331.

1 *Tarîkh*, f. 188; *Sirat*, f. 146.

allait l'achever d'un second coup, quand Talha implore sa pitié au nom de leur commune origine. Ali retourne vers les siens, et Talha expire quelques instants après. Son frère Othmân, fils d'Abou-Talha, saisit le drapeau, et l'action s'engage entre les deux armées [1].

La lutte fut acharnée et sanglante; les Musulmans la soutinrent glorieusement, malgré leur infériorité numérique. Trois fois la cavalerie ennemie essaya de tourner leur position et de les prendre par derrière; trois fois les archers d'Abdallah, fils de Djobayr, les repoussèrent en perçant les chevaux de leurs flèches. Pendant ce temps, Abou-Doudjâna, Hamza, Ali et autres guerriers musulmans, faisaient des prodiges de valeur. Abou-Doudjâna, renversant tout sur son passage, s'enfonçait au milieu des Coraychites, et pénétrait jusqu'à leurs femmes. Il avait le sabre levé sur la tête de Hind, fille d'Otba; il dédaigna de la frapper, ne voulant pas, disait-il plus tard, rougir d'un sang féminin le sabre dont le prophète avait armé son bras [2].

Le porte-étendard mekkois, Othmân, fils d'Abou-Talha, périt sous le fer de Hamza. En même temps, Mossàb, fils d'Omayr, porte-étendard de Mahomet, est frappé à mort par Ibn-Camiya, Kinânien de la branche de Layth. Mahomet confie le drapeau à Ali, et lui ordonne de charger à la tête des Mohâdjir. Ali se précipite sur le groupe des enfants d'Abdeddâr, et tue Abou-Sàd, fils d'Abou-Talha, qui avait pris en main

1 *Aghâni*, III, 331; *Tarîkh*, f. 188 v°.
2 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 188 v°, 189 r°; *Sirat-erraçoul*, f. 146 v°.

le drapeau des Mekkois après ses frères Talha et Othmân. Hârith, quatrième fils d'Abou-Talha, puis Mouçâfi, Djoulâs et Coulâb, tous trois fils de Talha, relèvent successivement l'enseigne, et succombent en la défendant : Coulâb, sous les coups de Zobayr, fils d'Awwâm; les autres sous ceux d'Acim (fils de Thâbit), fils d'Abou-l-Aflah. Moucâfi et Djoulâs, ayant tous deux le corps traversé par une flèche, se traînent jusqu'à l'arrière-garde, et posent leur tête sur les genoux de leur mère Soulâfa. « Qui vous a frappés, « mes enfants? demanda-t-elle.—Quand le trait nous « a atteints, répondent-ils, nous avons entendu une « voix crier : Reçois ceci de la main du fils d'Abou-l-« Aflah. » Ils rendent le dernier soupir en prononçant ces mots ; et Soulâfa jure que si jamais elle peut avoir la tête d'Acim, elle ne fera plus usage d'autre coupe que de son crâne pour boire le vin.

Mort de Hamza.

Artâh, autre descendant d'Abdeddâr, faisait à son tour flotter le drapeau des Coraychites. Hamza court à lui, et l'étend sans vie à ses pieds; puis voyant passer un certain Sibâ-el-Ghoubchâni, il l'appelle et le provoque. Sibâ accepte le défi. Tandis que les deux adversaires sont aux prises, le nègre Wahchi, qui depuis quelque temps suivait les pas de Hamza, se cachant tantôt derrière un arbre, tantôt derrière un rocher, pour éviter ses regards, brandit sa pique, et la lui lance avec vigueur. Au moment où Hamza triomphe de Sibâ, il est percé d'outre en outre par le dard de Wahchi. Il reconnaît la main qui l'a frappé, et veut se précipiter sur le nègre; mais ses forces le trahissent, il tombe, et expire. Wahchi s'ap-

proche, retire sa pique, et, satisfait de son exploit, il quitte le champ de bataille[1].

La mort de Hamza, loin d'ébranler la constance des Musulmans, les anime d'une fureur nouvelle. Ils redoublent d'efforts pour abattre le drapeau mekkois. Un nègre, Sawâb, esclave des Benou-Abded-dâr, le tenait alors. Sa main droite est coupée par le sabre d'un Musulman. Il saisit le drapeau de sa main gauche; elle est encore coupée. Il le presse de ses bras mutilés contre sa poitrine, et ne lâche prise qu'en recevant le coup mortel[2]. Personne ne se présente plus pour ramasser l'étendard. Les idolâtres perdent courage; bientôt ils plient de tous côtés, sont enfoncés, et se débandent.

Mahomet était victorieux, quand la désobéissance des archers qu'il avait placés au pied du mont Ohod, avec défense de quitter ce poste dans aucun cas, fit tourner la chance du combat. Ils voyaient l'ennemi en déroute; ils distinguaient de loin les femmes coraychites qui gravissaient la colline opposée en retroussant leurs jupes pour se sauver plus vite, tandis que des soldats musulmans commençaient à piller les bagages. A ce spectacle, ils ne purent contenir leur impatience et résister à l'appât du butin. « Au « pillage! au pillage! » s'écrient-ils. En vain leur chef Abdallah, fils de Djobayr, leur rappelle les ordres du prophète : « Il faut que nous ayons notre « part des dépouilles, répondent-ils. Qui sait si le « prophète les distribuera par lots égaux, comme

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 188 v°, 189; *Sirat-erraçoul*, f. 146 v°-147 r°.
2 *Sirat*, 148 v°; *Tarikh*, 189 v°; *Aghâni*, III, 331 v°.

« après la journée de Bedr? Peut-être dira-t-il que « chacun garde ce qu'il aura pris. » A peine Abdallah peut-il retenir près de lui cinq ou six hommes; tous les autres, sourds à ses remontrances, abandonnent leur poste pour voler au butin [1].

Déroute des Musulmans; danger de Mahomet.

Khâlid, fils de Walîd, aperçoit cette faute. Il accourt avec ses cavaliers, sabre Abdallah et le petit nombre de compagnons qui lui restent, et revient prendre les Musulmans à dos. Icrima, fils d'Abou-Djahl, imite ce mouvement, et toute la cavalerie réunie charge les Musulmans par derrière. Au même instant le drapeau mekkois, qui gisait à terre depuis quelque temps, était relevé par une héroïne, Amra, fille d'Alcama; l'infanterie des idolâtres se ralliait à l'entour, et recommençait à faire face aux Musulmans. Ceux-ci, emportés par l'ardeur du succès, avaient rompu leurs rangs. Pressés en tête, en flanc et en queue, ils s'étonnent et se troublent. Tout à coup une voix crie : « Mahomet est tué! » Ce mot achève de jeter parmi eux le désordre. Quelques-uns sont frappés au milieu de la mêlée par leurs propres compagnons, qui ne les reconnaissent plus. Une partie s'enfuit vers Médine, entraînant Othmân, fils d'Affân. Les autres sont accablés par le nombre; Abou-Becr, Omar, Ali, sont blessés.

Mahomet, entouré de quelques braves, soutient encore le combat, et paye de sa personne. Les efforts des idolâtres se dirigent contre lui. Il est renversé de cheval dans un trou profond que les ennemis avaient

1 *Tarikh*, ibid.; *Sirat*, ibid.; *Aghâni*, III, 330 v°.

creusé. Ali et Talha, fils d'Obaydallah, Mohâdjir de la famille de Taym, l'en retirent. Mais les pierres et les flèches pleuvent sur lui de tout côté. Son casque est fracassé; il est blessé au front, à la joue. Le Coraychite Otba, fils d'Abou-Waccâs, lui casse une dent de devant, et lui fend la lèvre inférieure. Talha, fils d'Obaydallah, en parant une flèche qui allait atteindre le prophète, a une main estropiée. Mahomet, renversé une seconde fois, s'écrie : « Qui veut donner sa vie « pour moi? » Plusieurs Ansâr s'élancent au-devant des assaillants, et se font tuer successivement pour le défendre. Pendant ce temps, Abou-Doudjâna, le corps courbé sur le prophète, lui servait de bouclier, et recevait dans le dos les flèches des ennemis. Deux anneaux du casque de Mahomet étaient entrés dans son visage; Abou-Obayda, fils de ... Djarrâh, les arrachait avec ses dents, et s'en brisait deux dans cette opération. Mahomet, conservant son sang-froid, soutenait par ses paroles le courage et l'espoir de ses généreux amis, et leur disait : « Comment des im-« pies qui ont ensanglanté le visage de leur prophète « pourraient-ils prospérer? » Le Musulman Mâlik, fils de Sinân, père d'Abou-Saïd-el-Khoudri, suçait le sang de ses blessures, et l'avalait. Mahomet lui dit : « Celui qui mêle mon sang avec le sien ne sera pas « atteint par le feu de l'enfer[1]. »

Sàd, fils d'Abou-Waccâs, se distingua dans ce moment critique parmi les défenseurs de Mahomet. Une

1 *Tarikh*, f. 189 v°, 190 v°, 191 et v°; *Sirat*, f. 148 v°, 149 et v°; *Aghâni*, III, 331 et v°.

femme khazradjite, qui avait suivi les Musulmans pour leur donner à boire pendant l'action, combattit aussi à ses côtés avec l'arc et le sabre, et reçut une profonde blessure à l'épaule. Cette femme, nommée Oumm-Omâra-Noçayba, était de la famille de Mâzin, branche des Benou-Naddjâr. Le dernier des Ansâr qui sacrifièrent leur vie pour protéger le prophète fut Zyâd, fils d'Omâra. Percé de mille traits, il était tombé à terre. Mahomet allongea sa jambe vers lui. Zyâd appuya sa tête sur le pied du prophète, et expira dans cette position [1]. Le peu de guerriers intrépides qui couvraient encore Mahomet allaient périr avec lui, quand enfin ils furent secourus.

Omar, Abou-Becr et autres Musulmans, Mohâdjir et Ansâr, séparés du prophète et le croyant mort, s'étaient retirés de la mêlée. Abattus, consternés, ils restaient à leur place, ne songeant ni à fuir, ni à faire usage de leurs armes. Le Médinois Anas [2], fils de Nadhr, les aperçoit. « Que faites-vous là immo« biles? » leur crie-t-il. Ils répondent : « Mahomet « n'est plus! — Eh bien! reprend Anas, n'êtes-vous « pas honteux de lui survivre? Venez mourir comme « lui. » Cet appel réveille leur courage. Ils se jettent au milieu des idolâtres, pénètrent jusqu'au petit groupe de Musulmans qui défendaient encore Mahomet, reconnaissent le prophète, le dégagent, et le conduisent au défilé du mont Ohod. Quelques cavaliers coraychites les poursuivent; l'un d'eux, Obay,

1 *Sirat*, f. 149; *Tarikh*, f. 191 v°; *Aghâni*, III, 332.

2 Cet Anas était oncle d'un autre Anas, fils de Mâlik, personnage qui devint célèbre comme rapporteur de traditions.

fils de Khalaf, se présente à l'entrée de la gorge. Mahomet le laisse approcher, saisit une pique, et la lui enfonce dans le cou. Les autres escaladaient la montagne. Les Musulmans courent à eux, les obligent à reculer, occupent les hauteurs qui dominent le défilé, et respirent enfin dans cette position.

Alors Ali alla prendre de l'eau dans un creux de rocher, *mihrâs*, formant un bassin naturel. Il l'apporta dans son bouclier à Mahomet, qui lava le sang dont son visage était souillé, et fit ensuite avec ses compagnons la prière de midi. Tous prièrent assis, à cause de leurs blessures et de leur fatigue [1].

Retraite des Coraychites vainqueurs.

Les idolâtres, satisfaits de leur avantage, ne songeaient plus qu'à dépouiller les morts. Soixante-dix Musulmans gisaient sans vie sur le champ de bataille. Les femmes coraychites se portèrent à des atrocités sur ces cadavres; elles leur coupèrent le nez et les oreilles. Hind, qui avait perdu à la journée de Bedr son père Otba, son oncle Chayba, et son frère Walîd, poussa plus loin l'horreur de la vengeance. Elle donna son collier et ses bracelets de pied (*khalâkhîl*) au nègre Wahchi, et se fit, avec les oreilles et les nez des ennemis morts, un collier et des bracelets; puis elle ouvrit le ventre de Hamza, en arracha le foie, et le déchira avec ses dents.

Abou-Sofyân lui-même, s'étant arrêté auprès du corps de Hamza, lui frappait la mâchoire de sa lance. Djalîs, chef des Ahâbîch, témoin de cette action, en fut indigné. « Enfants de Kinâna, s'écria-t-il, venez

1 *Sirat*, f. 149 v°, 150 et v°; *Tarîkh*, f. 190 v°, 193; *Aghâni*, III, 332 v°.

« voir comment Abou-Sofyân, le sayyid de Coraych, « traite son cousin. — Tais-toi, dit Abou-Sofyân; « c'est une lâcheté dont je suis honteux : ne la di- « vulgue pas [1]. »

Cependant l'armée des idolâtres rassembla ses bagages, et se remit en mouvement. Elle passa devant le défilé du mont Ohod, où les Musulmans étaient retirés, et ne les attaqua point. « Mohammed est-il « parmi vous? » leur cria Abou-Sofyân. Mahomet défendit de répondre. « Sans doute il est mort, pour- « suivit Abou-Sofyân; s'il vivait encore, vous ne gar- « deriez pas le silence. » Omar, ne pouvant se contenir, lui dit : « Tu mens, ennemi de Dieu. Le ciel « tient en réserve de quoi te confondre. » Abou-Sofyân, montant sur un tertre, proclama la victoire de sa religion sur l'islamisme, en criant : « Triomphe, « Hobal! » Par ordre de Mahomet, les Musulmans répondirent : « Allah est plus puissant qu'Hobal. » Abou-Sofyân reprit : « La guerre a des chances di- « verses. Cette journée est la revanche de la journée « de Bedr; » et s'adressant à Omar, il ajouta : « Je « t'adjure au nom de Dieu, Omar; dis-moi si Moham- « med est tué. — Mohammed est vivant, répliqua « Omar, et il entend tes paroles. — Eh bien! je vous « donne rendez-vous à Bedr l'année prochaine. — « Nous y serons, » répondirent les Musulmans.

Quand les idolâtres se furent éloignés, Mahomet ordonna à Ali de marcher sur leurs traces, déclarant que s'ils paraissaient se proposer d'attaquer Médine,

1 *Sirat*, f. 151 v°; *Tarikh*, f. 194 v°.

il fallait à l'instant recommencer le combat. Ali les suivit. Bientôt il vit les cavaliers descendre de leurs chevaux, monter sur des chameaux, et conduire leurs coursiers par la bride. Certain, d'après cet indice, que leur intention était de reprendre la route de la Mekke, il revint apporter à Mahomet cette nouvelle, qui soulagea d'un grand poids tous les Musulmans[1].

Inhumation de Hamza et autres morts musulmans.

Mahomet s'informa du sort de plusieurs de ses braves qu'il ne voyait pas autour de lui, notamment de Sàd, fils de Rabî, l'un des Nakîb. On les chercha sur le champ de bataille, et on les reconnut parmi les morts. Sàd respirait encore; il dit à ceux qui l'avaient trouvé : « Transmettez de ma part ces paroles à « Mohammed : « Sàd te salue, et appelle sur toi la « bénédiction du ciel. » Dites aussi à nos frères qui « ont pris la fuite : « Rien ne pourra vous excuser au-« près de Dieu pour avoir abandonné le prophète, « au lieu de combattre à ses côtés tant que vous aviez « un souffle de vie. »

Mahomet chercha lui-même le corps de son oncle Hamza. Indigné des barbaries exercées sur son cadavre, il dit : « Si je ne craignais d'affliger Safiya et « d'établir un fâcheux usage, je laisserais ce corps « exposé sur la terre, jusqu'à ce que l'estomac des « bêtes féroces et des oiseaux de proie soit devenu son « tombeau. Si quelque jour Dieu m'accorde la victoire « sur les Coraychites, j'en mutilerai trente, en puni-« tion de ces atrocités. » Mais ensuite ayant annoncé avoir reçu du ciel ce verset du Corân, *Vous pouvez*

1 *Sirat*, f. 152; *Tarîkh*, f. 195; *Aghâni*, III, 333 v°.

traiter vos ennemis comme ils vous ont traités; cependant il est plus méritoire de supporter le mal avec patience[1], il se désista du projet de vengeance qu'il avait conçu dans le premier moment de sa douleur, et recommanda toujours depuis à ses disciples de ne point mutiler les cadavres de leurs ennemis.

Il fit envelopper d'un manteau le corps de Hamza, récita sur lui la prière funèbre, puis s'écria en versant des larmes : « O Hamza, généreux guerrier! je « n'ai jamais fait de perte plus cruelle que la tienne. » Il ajouta : « Gabriel me révèle que le nom de Hamza « est inscrit au nombre des élus du septième ciel, « avec ce titre glorieux : *Hamza, fils d'Abd-el-Mot-« talib, lion de Dieu et de son prophète.* » Les cadavres des autres victimes furent apportés et placés successivement auprès de celui de Hamza; Mahomet priait sur eux et en même temps sur Hamza, de sorte qu'il fit soixante-dix prières sur le corps de son oncle.

Plusieurs femmes musulmanes étaient accourues de Médine pour panser les blessés, ou donner un dernier regard à leurs parents tués. Parmi elles était Safiya, femme d'Awwâm et sœur germaine de Hamza. Mahomet, l'apercevant qui s'approchait, dit à Zobayr, fils d'Awwâm : « Éloigne ta mère du spectacle « de son frère mutilé. » Zobayr alla au-devant de Safiya. « Ma mère, lui dit-il, le prophète vous ordonne « de retourner sur vos pas. — Pourquoi? répondit-« elle. Je sais que mon frère a subi pour la cause de « Dieu d'horribles mutilations; mais je sais aussi me

1 *Corân*, sour. XVI, v. 127.

« résigner à la volonté du ciel. Je soutiendrai cette « vue avec constance. » Mahomet, informé de ce discours, permit qu'on lui laissât voir le cadavre de son frère. Elle le contempla quelque temps les yeux secs, prononça une prière d'une voix ferme, et se retira. Après cela Mahomet commanda d'inhumer le corps.

Quelques Musulmans avaient emporté leurs morts à Médine. Mahomet défendit qu'on imitât cet exemple, et dit : « Enterrez les morts là où ils ont suc« combé. Enterrez-les sans laver leur sang. Ils pa« raîtront, au jour de la résurrection, avec leurs « blessures saignantes qui exhaleront l'odeur du musc; « et je témoignerai qu'ils ont péri martyrs de la foi. » On creusa des fosses, et on y déposa les cadavres deux à deux et trois à trois[1].

Ces tristes devoirs accomplis, Mahomet et ses compagnons regagnèrent Médine, où ils arrivèrent sur le soir. A l'entrée de la ville, une femme des Benou-Dînâr-ibn-Naddjâr se présenta à eux. On lui annonça que son père, son mari et son frère avaient été tués en combattant auprès du prophète. « Et qu'est « devenu le prophète? demanda-t-elle. — Il est sain « et sauf, lui répondit-on. — Où est-il, ajouta-t-elle, « que je le voie. » On le lui montra. « Puisque tu « vis encore, lui dit-elle, tous les malheurs ne sont « rien. »

Rentrée de Mahomet à Médine.

En passant au milieu des habitations de la famille d'Abd-el-Achhal, Mahomet entendit les lamentations

1 *Sirat*, f. 152 et v°; *Tarikh*, f. 195 v°, 196; *Aghâni*, III, 334.

que poussaient les femmes pleurant la mort de leurs parents. Profondément ému et les yeux baignés de larmes, il s'écria : « Et Hamza! il n'a point de fem« mes qui le pleurent. » Cette exclamation frappa Sàd, fils de Moâdh, et Oçayd, fils de Hodhayr, qui, après avoir reconduit Mahomet à sa maison, envoyèrent leurs femmes pleurer Hamza devant la mosquée. Leurs gémissements et leurs cris parvinrent aux oreilles de Mahomet. Touché de cette marque d'intérêt, il dit : « Que Dieu fasse miséricorde aux Ansâr! « Ce sont pour moi des amis prodigues de consola« tions. » Puis il sortit, remercia les femmes, et les congédia [1].

Expédition de Hamrâ-el-Açad.

Le lendemain dimanche, Mahomet fit publier par un crieur l'ordre aux Musulmans de reprendre les armes pour suivre les traces des idolâtres. Il déclara en même temps ne vouloir emmener dans cette expédition que les hommes qui avaient pris part au combat de la veille. Tous ces braves, malgré les blessures dont la plupart étaient couverts, s'empressèrent de s'armer et de se réunir, animés d'une nouvelle ardeur. Mahomet partit à leur tête, et s'avança jusqu'à l'endroit nommé *Hamrâ-el-Açad*, à huit milles environ de Médine. Son dessein était de montrer aux ennemis que l'échec d'Ohod n'avait point abattu le courage des Musulmans.

Il resta trois jours pleins à Hamrâ, le lundi, le mardi et le mercredi. Cependant les Coraychites et leurs alliés s'étaient arrêtés à Rauhâ, lieu situé à une vingtaine de milles plus loin. Regrettant de n'a-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 153; *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 197.

voir pas mieux profité de leur victoire, ils formaient le projet de revenir sur Médine, et d'en finir avec les Musulmans et Mahomet. Tandis qu'ils étaient dans cette disposition, ils virent paraître un voyageur arrivant du côté de Médine vers eux. C'était Màbad, idolâtre de la tribu de Khozââ. « Quelle nouvelle? » lui demanda Abou-Sofyân.

Les Khozâa, bien qu'un petit nombre d'entre eux professât l'islamisme, étaient en général attachés aux intérêts du prophète. Màbad partageait ces sentiments. Il avait rencontré les Musulmans à Hamrâ-el-Açad. Il répondit à Abou-Sofyân : « Mohammed est « sorti de Médine avec une armée considérable. Il est « à votre poursuite; ses soldats brûlent de se venger « de leur défaite. Vous ne pourriez leur résister; « éloignez-vous au plus tôt. Je crains pour vous que « sa cavalerie ne vous atteigne avant que vous ayez « eu le temps de plier bagage. » Cet avis jeta l'alarme parmi les idolâtres. Ils se hâtèrent de décamper, et de continuer leur route vers la Mekke. Comme ils partaient, une caravane passa. Elle était composée de Benou-Abdelcays, se rendant à Médine. « Dites à « Mohammed, leur cria Abou-Sofyân, que nous re- « viendrons en force l'écraser lui et les siens. » Les Abdelcays trouvèrent Mahomet à Hamrâ, et lui transmirent ce message, auquel il se contenta de répondre : « Je mets ma confiance en Dieu. »

Il avait saisi deux traînards coraychites; c'étaient Moâwia[1], fils de Moghayra, fils d'Abou-l-As, fils d'O-

1 Ce Moâwia était père d'une Aïcha qui épousa Marwân, et fut mère du calife Abdelmalik.

meyya, et le poëte Abou-Azzé, de la famille de Djoumah. Ce dernier, fait prisonnier au combat de Bedr et relâché sans rançon, comme il a été dit précédemment, avait violé son serment de ne plus soutenir la cause de l'idolâtrie contre l'islamisme. Il tenta encore d'obtenir grâce, et supplia Mahomet de lui pardonner. « Non, non, répondit le prophète; je ne veux pas « que tu ailles te caresser le menton à la Mekke, en « disant : « J'ai dupé deux fois Mohammed. » Qu'on « lui tranche la tête. » Moâwia fut aussi mis à mort [1]. Les Musulmans retournèrent ensuite à Médine.

La défaite d'Ohod ne fit rien perdre à Mahomet de son crédit. Elle ne pouvait être imputée qu'à la désobéissance des archers qui avaient quitté leur poste. La nécessité d'exécuter désormais avec la plus rigoureuse exactitude les ordres du prophète, fut la conséquence tirée de cet exemple. Dieu avait voulu, par cette journée d'épreuve, faire distinguer manifestement à son prophète les véritables croyants des hypocrites; le nombre de soixante-dix Musulmans tués dans l'action, nombre égal à celui des prisonniers corayehites auxquels on avait permis de racheter leur vie et leur liberté après le combat de Bedr, montrait que Dieu n'avait pas approuvé cette indulgence, et qu'à l'avenir il ne devait plus être fait quartier aux Mekkois idolâtres. Telles furent les impressions que laissa aux Musulmans leur déroute, et qu'entretinrent dans leurs esprits plusieurs passages du Corân publiés par Mahomet à cette occasion [2].

1 *Sirat-erraçoul*, f. 153 v°, 154; *Tarikh-el-Khamicy*, f. 198, 199.

2 *Tarikh*, f. 197; *Sirat*, f. 154 v°; Reinaud, *Mon. musulm*, I, 219;

An IV de l'ère de l'hégire (15 *avril* 625 — 3 *mai* 626 *de J. C.*).

Faits divers.

Au commencement de la quatrième année de l'hégire (mi-avril 625), Mahomet ayant eu avis que deux frères, Talha et Salama, fils de Khouwaylid, chefs d'une branche de la tribu d'Açad-ibn-Khozayma, se préparaient à faire une incursion sur les terres de Médine, envoya contre eux cent cinquante hommes, Mohâdjir et Ansâr, sous la conduite d'Abou-Salama, fils d'Abd-el-Açad, le Makhzoumite. Celui-ci, guidé par un Bédouin de la tribu de Tay, entra dans la contrée des Benou-Açad, où il fit le dégât et enleva des troupeaux. Effrayés de son approche, les partisans de Talha et de son frère avaient pris la fuite, en abandonnant leurs habitations situées près du mont Catan. Abou-Salama les pilla, et ramena à Médine une grande quantité de bestiaux. Il mourut de maladie quelques mois après son retour; et sa veuve, Oumm-Salama, fut épousée par le prophète [1]. Expédition contre la tribu d'Açad

Dans le même temps où Abou-Salama faisait cette expédition, Mahomet apprit qu'un certain Khâlid, fils de Sofyân [2], de la tribu de Hodhayl et de la branche de Lahyân, rassemblait du monde pour venir l'attaquer. Il donna commission au Musulman Ab- Assassinat de Khâlid, fils de Sofyân

Gagnier, *Vie de Mahomet*, I, 367 ; *Corân*, sour. III, 146-167 ; sour. VIII. 68, 69, etc.

1 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 199 v°, 207.

2 D'autres disent : Sofyân, fils de Khâlid.

dallah, fils d'Onays, de le débarrasser de Khâlid. Abdallah partit seul, armé de son sabre. Il rencontra Khâlid à Batn-Orna, dans la plaine d'Arafât, non loin de la Mekke, l'accosta sous prétexte de s'enrôler dans sa troupe, et, ayant trouvé un moment favorable pour le frapper, il le tua, et s'enfuit. Lorsqu'il reparut devant Mahomet, le prophète lui donna pour récompense une canne qu'il tenait à la main, et lui dit : « Tu me la représenteras au jour de la résur- « rection, en souvenir de ton dévouement. » Abdallah la conserva précieusement; elle lui valut le surnom de *Dhou-l-Mikhssara*, l'homme à la canne. En mourant, il recommanda qu'on l'enveloppât dans son linceul et qu'on l'enterrât avec lui; ce qui fut exécuté [1].

Journée de Radjî. Des députés d'Adhl et de Câra, petites tribus issues d'El-Haun, fils de Khozayma, étaient venus témoigner à Mahomet que ces tribus étaient disposées à embrasser l'islamisme, et lui demander de leur envoyer des missionnaires pour les instruire. Le prophète désigna pour ces fonctions six Musulmans : Marthad, fils d'Abou-Marthad, le Ghanawi, chef de la mission; Acim, fils de Thâbit, fils d'Abou-l-Aflah, l'un des Benou-Amr-ibn-Auf; Zayd, fils de Dithanna, des Benou-Beyâdha; Abdallah, fils de Târik, allié des Benou-Zhafar; Khobayb, fils d'Adi, de la famille de Djahdjaba, fils de Calafa; et Khâlid, fils de Békîr, des Benou-Layth. Ils se mirent en route avec les députés. Arrivés auprès d'un puits nommé *Radjî*,

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 200; *Sirat-erraçoul*, f. 261 v°.

situé à quatorze milles d'Osfân et appartenant à la tribu de Hodhayl, ils furent trahis par leurs compagnons : les députés d'Adhl et de Câra instruisirent secrètement les Lahyân de la présence des Musulmans à Radjî. Les Lahyân dépêchèrent cent hommes pour s'emparer des missionnaires. Ceux-ci, assaillis à l'improviste, résistèrent courageusement. Trois d'entre eux, Marthad, Khâlid et Acim, périrent en combattant. Les trois autres furent faits prisonniers.

Les Lahyân voulurent séparer la tête d'Acim de son corps, pour la porter à Soulâfa, qui, pendant le combat d'Ohod, avait juré de boire dans le crâne du meurtrier de ses fils. Mais un essaim d'abeilles défendit le cadavre, et empêcha les idolâtres d'accomplir leur dessein. Cette circonstance fit surnommer Acim *Hamiy eddebr*, le protégé des abeilles.

Les trois prisonniers, Abdallah, Zayd et Khobayb, furent emmenés pour être vendus aux Coraychites. En passant à Zhohrân, Abdallah rompit ses liens et chercha à s'échapper; il fut poursuivi et assommé à coups de pierres. Les deux autres, conduits à la Mekke, furent achetés, Zayd, par Safwân, dont le père Omeyya, fils de Khalaf, avait été massacré après l'affaire de Bedr; Khobayb, par la famille de Hârith, fils d'Amir, fils de Naufal, fils d'Abdmanâf, tué au combat de Bedr. Destinés à la mort, les deux captifs étaient tenus enchaînés, en attendant la fin du mois sacré de Mouharram, dans lequel on était alors. Le jour de leur supplice étant venu, Khobayb demanda à une femme de la famille de Hârith un rasoir pour faire sa toilette avant de mourir. Elle lui

en donna un. En ce moment, le jeune fils de cette femme s'approcha de Khobayb, qui le prit entre ses genoux, tandis que sa main était armée de l'instrument tranchant. La mère crut que le prisonnier allait tirer vengeance, par avance, de la mort qu'on lui préparait, en coupant la gorge à l'enfant. Elle demeura glacée d'effroi. « Rassure-toi, lui dit Khobayb; je n'abuserai pas de ta confiance. Je ne me « vengerai pas sur ton fils; » et il rendit l'enfant à sa mère.

On mena Khobayb et Zayd hors des limites du *Haram* ou territoire sacré, pour les exécuter. Un grand nombre de Coraychites s'étaient réunis pour être témoins de ce spectacle. Parvenu au lieu fatal, Khobayb réclama un instant pour prier. On le lui accorda. Il fit une prière de deux *Rekà*[1], puis il dit : « J'en aurais fait davantage, si je ne craignais « de vous inspirer le soupçon que je cherche à pro« longer mes derniers moments. » On remarque qu'il fut le premier qui donna aux Musulmans l'exemple de faire une prière de deux Rekà avant de subir le supplice de la mort. On l'attacha ensuite à un poteau; son compagnon fut lié à un autre; et on les perça de coups de lances. « Mon Dieu, s'écria Kho« bayb, vois comme on traite les fidèles serviteurs « de ton prophète! Compte un à un tous ces hom« mes ici présents, et fais-les périr bientôt, sans en « épargner aucun. » En entendant ces mots, tous les

1 Chaque *Rekà* se compose de huit attitudes différentes que prennent les Musulmans en priant. Voy. d'Ohsson, *Tabl. de l'emp. ott.*, II, 76.

Coraychites se jetèrent à terre sur le flanc. C'était, suivant les idées généralement répandues, un moyen d'échapper à l'effet des imprécations d'un mourant [1].

Vers cette époque, au mois de Safar (mai-juin 625 de J. C.), Abou-Bérâ Amir, fils de Mâlik, vieillard fort considéré, qui était le sayyid des Benou-Amir-ibn-Sàssaà, vint visiter Mahomet et lui offrir un présent. Le prophète refusa d'accepter le don d'un idolâtre, et pressa Abou-Bérâ d'embrasser l'islamisme. Abou-Bérâ se montra peu éloigné d'adopter les croyances musulmanes, mais il désira qu'une tentative fût faite auparavant auprès de sa tribu pour la convertir, et il engagea Mahomet à envoyer quelques-uns de ses disciples dans le Nadjd, pour prêcher la foi aux Benou-Amir et autres Arabes. Rendu défiant par la perfidie des députés d'Adhl et de Câra, Mahomet répondit : « Je craindrais pour la vie des « Musulmans à qui je donnerais cette mission. — « Je serai leur protecteur, » dit Abou-Bérâ. Sur cette assurance, le prophète fit partir pour le Nadjd Moundhir, fils d'Amr, l'un des Benou-Sâïda, à la tête de quarante Musulmans, parmi lesquels était Amir, fils de Fohayra, affranchi d'Abou-Becr. Journée de Bir-Maôuna.

Ils s'avancèrent, sous la protection d'Abou-Bérâ, jusqu'au puits de Maòuna, à quatre journées est-sud-est de Médine, entre le pays des Benou-Amir et celui des Soulaym. Là ils s'arrêtèrent ; et l'un d'eux, Harâm, fils de Melhân, se détacha en avant pour porter une lettre de Mahomet à Amir, fils de Tofayl,

1 *Sirat*, f. 166 v°—167 v°; *Tarikh*, f. 201 v°-202 v°; *Aghâni*, I, 249.

neveu d'Abou-Bérâ, et qui était le chef actif de la tribu des Benou-Amir-ibn-Sàssaà depuis que l'âge avait affaibli son oncle. Amir, fils de Tofayl, sans lire la lettre, tua le messager, et excita les Benou-Amir à tomber sur les missionnaires. Les Benou-Amir repoussèrent ces instigations. « Nous ne violerons « pas, dirent-ils, la protection donnée par Abou- « Bérâ. » Amir, fils de Tofayl, s'adressa alors à ses voisins les Soulaym, et détermina trois familles de cette tribu, les Odhayya, les Rìl et les Dhacwân, à se joindre à lui pour massacrer les Musulmans campés à Bîr-Maòuna. Ceux-ci, attaqués à l'improviste, entourés par des forces supérieures, se défendirent bravement, et furent tués jusqu'au dernier, à l'exception de Càb, fils de Yazîd, descendant de Dînâr, fils de Naddjâr, qui, ayant encore un souffle de vie, fut laissé pour mort, puis revint ensuite vers le prophète, et périt plus tard au combat du fossé.

Deux autres missionnaires, Amr, fils d'Omeyya, de la tribu de Dhamra, et Moundhir, fils de Mohammed [1], de la tribu d'Aus, étaient à quelque distance, occupés à faire paître les montures de leurs compagnons. Ils aperçurent de loin des oiseaux de proie qui planaient au-dessus du camp. Soupçonnant quelque catastrophe, ils accoururent, et virent leurs frères égorgés et les cavaliers ennemis dépouillant les cadavres. Moundhir ne voulut pas survivre à ce désastre, et se fit tuer. Quant à Amr, fils d'Omeyya, il fut pris. Amir, fils de Tofayl, ayant su qu'il était

1 Fils d'Ocba, fils d'Ohayha, fils de Djoulâh; voy. tabl. VII.

comme lui de la race de Modhar, lui coupa les cheveux, et lui rendit la liberté, pour accomplir, dit-il, un vœu fait par sa mère.

Amr retourna donc vers Médine. En passant à Carcara, près de la vallée de Canât [1], il rencontra deux Bédouins des Benou-Amir-ibn-Sàssaà, qui avaient un sauf-conduit du prophète. Ignorant cette circonstance, et considérant ces hommes comme des ennemis, Amr les tua, et revint apporter à Mahomet la fâcheuse nouvelle du massacre de ses compagnons. Le prophète en fut pénétré de douleur, mais il remit la vengeance à un autre temps. Abou-Bérâ, cause involontaire de cet événement, en était vivement affligé; son fils Rabîa, sensible à l'injure faite à son père, dont la protection avait été méprisée, punit Amir, fils de Tofayl, en lui perçant la cuisse d'un coup de lance [2].

Mahomet se fit un devoir de payer le prix du sang des deux Bédouins de la tribu d'Amir-ibn-Sàssaà, qui avaient péri de la main d'Amr, fils d'Omeyya. Le traité qu'il avait conclu avec les Nadhîr obligeait ces Juifs à contribuer aux *dia* ou amendes pour meurtres qui seraient dues par les Musulmans à des tribus étrangères. Mahomet, escorté d'un petit nombre de ses amis, se rendit lui-même chez les Nadhîr pour leur demander leur quote-part dans ces deux dia. Ils répondirent qu'ils allaient la lui remettre, et le priè-

La tribu juive des Nadhîr expulsée du territoire de Médine.

1 Canât est une longue vallée qui s'étend depuis les environs de Tâïf jusqu'auprès du mont Ohod, en passant à Arhadhiya, Carcarat-el-Codr, et Bir-Maôuna. *Méràcid-el-ittilâ*.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 169, 170; *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 200, 201.

rent d'attendre un instant. Mahomet s'était assis auprès d'une maison, le dos appuyé contre le mur. Tout à coup il se leva précipitamment, et revint à Médine, annonçant que les Nadhîr avaient comploté sa mort; que l'un d'eux, Amr, fils de Djehâch, monté sur la terrasse de la maison près de laquelle il était placé, allait faire rouler sur sa tête une pierre énorme et l'écraser, lorsque, instruit de ce dessein perfide par une révélation céleste, il s'était hâté de fuir.

Au milieu de l'indignation des Musulmans, soulevée par l'idée du danger que leur prophète avait couru, Mahomet signifia aux Nadhîr l'ordre d'évacuer la contrée. Ils habitaient un village situé à 2 ou 3 milles de Médine du côté du canton de Fourà, et appelé Zohara, du nom d'un ancien château fort bâti en cet endroit. Ils possédaient des champs en culture et des plantations de dattiers considérables. Espérant être soutenus par Abdallah, fils d'Obay et les Médinois de son parti, ils refusèrent d'obéir. Mahomet marcha aussitôt contre eux, au mois de Rabî I (juin-juillet 625). Les trouvant retranchés dans leurs maisons et leur château fort, il les tint assiégés pendant quinze jours, et fit couper ou brûler plusieurs de leurs vergers de dattiers.

Suivant l'opinion commune, ce fut durant ce siége que le prophète publia les versets du Corân qui interdisent aux fidèles le vin et les jeux de hasard, comme étant des inventions de Satan pour exciter des querelles parmi les hommes, et les détourner de la pensée de Dieu [1].

1 Voy. *Corân* II, 216; V, 92, 93.

Les Nadhîr ne furent secourus ni par Abdallah, fils d'Obay, ni même par la tribu juive des Corayzha, soit qu'ils fussent alors peu unis avec cette tribu, soit qu'elle n'osât pas épouser leur cause. Enfin, craignant de manquer de vivres, ils demandèrent à capituler. Ils offraient de s'exiler, de livrer toutes leurs armes et une partie de leurs effets mobiliers, se réservant seulement ce qu'ils pourraient emporter sur six cents chameaux; c'était un chameau pour trois individus, y compris les femmes et les enfants. Ces conditions furent acceptées. Après avoir détruit eux-mêmes leurs habitations, afin de ne pas les laisser aux Musulmans, les Nadhîr partirent; et, pour faire parade de résolution, ils se firent suivre de femmes jouant du tambour de basque et de divers instruments de musique. Quelques-uns allèrent s'établir en Syrie dans les villes d'Adhraât et d'Erîha (Jéricho); les autres se retirèrent à Khaybar. Parmi ces derniers était Hoyay, fils d'Akhtab, qui devint le chef des Juifs de Khaybar.

Les champs des exilés, leurs armes, les effets qu'ils n'avaient pu emporter, ayant été conquis sans combat, furent déclarés appartenir au prophète, qui en donnerait ce qu'il voudrait et à qui il voudrait.

Jusqu'alors les Mohâdjir avaient vécu aux dépens des Médinois, qui partageaient généreusement avec eux les produits de leurs terres et tout ce qu'ils avaient. Mahomet désira mettre les compagnons de son émigration en état de se passer de ce secours. Il assembla les principaux d'entre les Ansâr, et leur dit : « Jouis-« sez désormais de la totalité de vos biens, je distri-

« buerai aux Mohâdjir les biens de cette tribu juive. « Ou, si vous aimez mieux continuer à vivre en com-« munauté avec vos frères les émigrés, je répartirai « entre vous et eux ce que possédaient les Nadhîr. » Sàd, fils de Moâdh, et Sàd, fils d'Obâda, s'empressèrent de répondre : « Distribue à nos frères les biens « de ces Juifs, assigne-leur même une portion des nô-« tres ; nous y consentons volontiers. » Les autres Ansâr parlèrent dans le même sens. Mahomet, charmé de leur désintéressement, les remercia, et partagea entre les membres de sa famille et les autres Musulmans émigrés toutes les propriétés des Nadhîr. Abou-Doudjâna et Sahl, fils de Honayf, furent les seuls Ansâr auxquels il donna des lots dans cette distribution, en considération de leur pauvreté [1].

Le chapitre LIX du Corân, intitulé *El-Hachr*, l'expulsion, tout entier relatif à l'affaire des Nadhîr, confirma expressément ces dispositions. On y lit, aux versets 6 et suivants : *Le butin que Dieu vient d'accorder à son apôtre, vous ne l'avez disputé ni avec vos chevaux, ni avec vos chameaux... Les dépouilles des Juifs habitants de ce pays appartiennent à Dieu, à l'envoyé de Dieu, à ses proches, aux indigents. Les riches d'entre vous n'y ont point de droit. Recevez ce que le prophète vous donne, et abstenez-vous de prétendre à ce qu'il vous refuse... Une partie de ces biens revient aux pauvres émigrés qui ont été chassés de leur patrie et privés de leur fortune... Ceux qui ont toujours été en possession de*

1 *Sirat*, f. 170 v°, 171. *Tarikh*, f. 204-205 v°. Belâdori, f. 11 et suiv.

leurs demeures, et qui ont embrassé la foi précédemment (les Ansâr), *chérissent les hommes qui se sont réfugiés chez eux; leurs cœurs sont exempts de convoitise; ils ne désirent point ce qui échoit aux autres*, etc.

Tentative d'assassinat sur la personne d'Abou-Sofyân, fils de Harb.

Avant d'entreprendre cette expédition contre les Nadhîr, Mahomet, impatient de venger sur un personnage marquant le supplice de ses missionnaires Khobayb et Zayd, mis à mort par les Corayehites, avait chargé le même Amr, fils d'Omeyya, échappé au massacre de Bîr-Maôuna, d'aller assassiner Abou-Sofyân, fils de Harb. Amr se rendit à la Mekke, s'introduisit le soir dans la ville, et se mit à rôder en cherchant sa victime. Mais un Coraychite l'ayant reconnu, donna l'alarme. Amr prit la fuite, et se sauva à la faveur de l'obscurité. Pour se dédommager d'avoir manqué son coup, il tua successivement deux Mekkois qu'il trouva sur son chemin en regagnant Médine; et enfin, près d'y arriver, ayant rencontré deux espions coraychites, il perça l'un d'une flèche, et s'empara de l'autre, qu'il amena prisonnier à Mahomet[1].

Expédition de Dhât-errica.

Quelque temps après, des voyageurs venant du Nadjd répandirent à Médine le bruit que les Thàlaba, sous-tribu de Ghatafân, et les Mouhârib-ibn-Khaçafa s'étaient rassemblés, et s'avançaient avec des intentions hostiles. Mahomet résolut de les prévenir. Il sortit de Médine dans le mois de Djoumâda Ier (août-septembre 625), à la tête de quatre cents, d'au-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 264 v°. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 203 v°.

tres disent de sept cents Musulmans, et entra dans le Nadjd. Il ne tarda pas à voir l'ennemi. Les deux partis restèrent quelques jours en présence, sans qu'il y eût de combat. Les Musulmans, inférieurs en nombre, mais ne voulant pas reculer, étaient dans une position périlleuse. Mahomet, afin de les rassurer, fit pour la première fois, en cette occasion, la prière du danger, *Salât-el-Khauf;* les soldats, divisés en deux corps, s'en acquittèrent successivement avec lui ; l'un de ces corps priait, tandis que l'autre, posté en avant, observait les Bédouins. Heureusement ceux-ci n'osèrent pas attaquer les Musulmans; saisis, de leur côté, d'une terreur panique, ils décampèrent, et allèrent se retrancher dans les montagnes voisines.

Leur retraite inspira à Mahomet une sécurité qui faillit lui devenir funeste. Il s'était assis seul à l'écart au pied d'un arbre, ayant sur ses genoux son sabre, dont la poignée était ornée d'argent. Un Bédouin d'entre les Mouhârib l'aperçut de loin, et dit aux siens : « Je vais tuer Mohammed. » Il fait un long détour pour ne point paraître venir de la montagne, s'approche du prophète, et, feignant d'être attiré par un simple motif de curiosité, il lui dit : « Permets-tu « que j'examine ton sabre? » Mahomet, sans défiance, le lui présente. L'Arabe le prend, le tire du fourreau, et le lève pour frapper. Mais une force invisible, disent les auteurs musulmans, retient son bras. Le prophète cependant demeurait calme et impassible. « Ne crains-tu pas pour ta vie? dit le Bédouin. « — Non, répond Mahomet, je ne crains rien de toi.

« Dieu est là qui me protége. » Étonné de ce sang-froid, le Bédouin rend le sabre, et s'éloigne.

Satisfaits d'avoir intimidé leurs adversaires, les Musulmans retournèrent à Médine. Cette campagne, qui avait duré quinze jours, fut appelée expédition de *Dhât-Erricâ*, c'est-à-dire, de l'endroit aux haillons; on ne sait pas précisément pour quelle raison. Les uns disent qu'on la nomma ainsi parce que les Musulmans, pendant la route, raccommodèrent leurs drapeaux en y mettant des pièces, *Ricâ*, ou parce qu'ayant les pieds déchirés par la marche, ils les enveloppèrent de chiffons. D'autres assurent que Dhât-Erricâ était le nom d'un arbre auprès duquel campèrent les soldats du prophète, arbre auquel peut-être étaient attachés des morceaux de vêtements en forme d'ex-voto. Enfin, quelques-uns prétendent que Dhât-Erricâ est une montagne du pays des Ghatafân, devant laquelle les Musulmans s'arrêtèrent, et dont les flancs offrent des parties blanches, noires et rouges, qui ressemblent de loin à des lambeaux d'étoffe réunis ensemble [1].

L'époque du rendez-vous donné à Mahomet par Abou-Sofyân approchait. Cette époque était celle d'une foire annuelle, assez fréquentée, qui se tenait en un lieu très-voisin de Bedr où les Musulmans avaient précédemment remporté une victoire éclatante, et nommé le petit Bedr [2]. Abou-Sofyân se mit Expédition du petit Bedr.

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 206. *Sirat-erraçoul*, f. 173 et v°.

2 L'auteur du *Tarik-el-Khamicy* dit (f. 207) que la foire du petit Bedr se tenait pendant les huit premiers jours du mois de Dhou-l-câda. C'est probablement une erreur; il fallait dire du mois de Châbân, puisqu'on

en marche avec une troupe nombreuse de Coraychites; mais, à une ou deux journées de distance de la Mekke, le cœur lui manqua, et il rebroussa chemin, alléguant que l'année avait été mauvaise, que les vivres étaient rares, et qu'on ne trouverait pas sur la route de quoi nourrir les hommes et les montures. Voulant, par un stratagème, éviter la honte de sa timidité, et ôter à Mahomet l'honneur d'avoir été plus fidèle que lui à sa parole, il gagna par des promesses un Arabe de la tribu neutre des Achàri. Celui-ci se rendit à Médine sous prétexte d'affaires de commerce, et annonça qu'Abou-Sofyân arrivait à Bedr avec des forces tellement imposantes, que si les Musulmans allaient à sa rencontre, ils seraient infailliblement écrasés.

Ce faux avis alarma les Musulmans. Mahomet, sans s'effrayer, déclara qu'il irait au rendez-vous, quand même personne n'oserait l'y accompagner. Sa résolution releva les courages, et détermina quinze cents hommes à le suivre. Ils partirent de Médine au mois de Chàbân (8 nov.-6 déc. 625), et attendirent les Coraychites à Bedr pendant huit jours. Voyant qu'aucun ennemi ne paraissait, ils profitèrent du moment de la foire pour faire quelques spéculations avantageuses, et revinrent ensuite chez eux avec leurs bénéfices, et l'honneur de s'être présentés seuls pour vider la querelle [1].

voit que Mahomet s'y rend dans le mois de Chàbân. On sait d'ailleurs que le mois de Dhou-l-càda était consacré aux foires d'Ocâzh, de Madjna et de Dhou-l-médjâz.

1 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 206 v°, 207. *Sirat-erraçoul*, f. 174.

An V de l'ère de l'hégire (3 *mai* 626-23 *avril* 627 *de J. C.*).

Le reste de la quatrième année de l'hégire, et les deux premiers mois de la cinquième, s'écoulèrent sans aucun événement remarquable. Durant ce temps, le commerce de Médine avec la Syrie avait éprouvé des avaries de la part des Arabes chrétiens établis aux environs de Daumat-Djandal et dans cette place même, située, selon Aboulféda, à treize journées au nord-est de Médine et à sept journées au sud de Damas[1]. Ces Arabes étaient les Benou-Kelb et une fraction des Socoun, branche de Kinda. Mahomet entreprit de les châtier.

Au mois de Rabî Ier (juillet 626), il se dirigea vers Daumat-Djandal avec un corps de mille soldats. Cheminant de nuit et se tenant cachés pendant le jour, afin de dérober leur marche à l'ennemi, les Musulmans entrèrent à l'improviste sur le territoire de Daumat, tombèrent sur les hommes qu'ils rencontrèrent, en tuèrent plusieurs, mirent les autres en fuite, et s'emparèrent de quelques chameaux qu'ils ramenèrent avec eux[2]. Expédition de Daumat-Djandal.

Guerre du Fossé ou des Alliés. Destruction des Corayzha. Mariage de Mahomet avec Zaynab, fille de Djahch.

La puissance de Mahomet s'affermissait par son courage et sa politique. Chaque jour, des Bédouins Coalition contre les Musulmans.

1 D'autres disent à quinze journées de Médine et à cinq de Damas.

2 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 208 v°. *Sirat-erraçoul*, f. 175.

de diverses tribus, attirés par sa réputation, quittaient leurs familles pour venir se ranger sous ses drapeaux et grossir le nombre des Mohâdjir. Mais, en même temps, une ligue redoutable se formait contre lui. Des Juifs en étaient les moteurs; c'étaient les chefs de ces Nadhîr expulsés du territoire de Médine et réfugiés à Khaybar, tels que Hoyay, fils d'Akhtab, Kinâna, fils de Rabî, Sellàm, fils de Michcam. Ces personnages, accompagnés de Haudha, fils de Cays, d'Abou-Ammâr, et de quelques autres individus issus de Wâïl [1] qui s'étaient étroitement alliés à leur cause, se transportèrent à la Mekke pour exciter les Coraychites à reprendre les armes contre Mahomet, leur jurant de combattre avec eux jusqu'à ce que l'ennemi commun fût exterminé. Les Mekkois se décidèrent sans peine à tenter un nouvel effort, et s'assurèrent aussitôt du concours de leurs Ahâbîch et des Bédouins Kinâna répandus dans le Tihâma. De la Mekke, les chefs juifs se rendirent dans le Nadjd, au pays des Ghatafân. Ils leur annoncèrent l'entreprise concertée entre eux et les Coraychites, et, pour les intéresser à y prendre part, ils s'engagèrent à leur abandonner chaque année la moitié de la récolte des dattes de Khaybar. Toutes les tribus des Ghatafân se déterminèrent à marcher contre les Musulmans. D'autres tribus, telles que les Soulaym, les Benou-Sàd-ibn-Bacr, les Benou-Açad-ibn-Khozayma, cédant aux instigations des Juifs et des Mekkois, pro-

1 Il s'agit sans doute ici de Wâïl, auteur d'une famille d'Aus qui n'avait pas embrassé l'islamisme. Voy. précédemment p. 5.

mirent aussi de fournir des contingents à la coalition.

Mahomet, informé bientôt du danger qui le menaçait, se prépara à la défense. Par le conseil du Persan Selmân, il ordonna de creuser un fossé profond en avant de Médine, pour couvrir les côtés nord-ouest, nord et nord-est de la ville, qui étaient ouverts, et sur lesquels il prévoyait que les attaques seraient dirigées. Les côtés opposés étaient suffisamment protégés par des plantations serrées de dattiers, ou par des lignes de maisons et de châteaux forts, outoum [1]. Fossé creusé pour protéger Médine.

Les Musulmans travaillèrent avec ardeur à ce fossé. Mahomet lui-même, mettant la main à l'œuvre, les animait de son exemple et de ses discours. Le terrain était pierreux et difficile à fouiller; une roche énorme résistait aux coups des pionniers. Mahomet se fait apporter un vase rempli d'eau, crache dedans, et verse l'eau sur la roche, qui se fend ensuite sous les marteaux. On crie au prodige, et le zèle redouble. Un autre jour, Selmân piochait un endroit rocailleux qu'il avait peine à entamer; Mahomet vient à son aide, saisit la pioche et en frappe trois fois le sol, d'où il fait jaillir des étincelles. « Que « signifient ces trois éclairs? lui demande-t-on. — « Ah! vous avez vu cela? répond le prophète. Le « premier éclair m'apprend que Dieu soumettra le « Yaman à ma loi; le second m'annonce la conquête « de la Syrie et de l'Occident; le troisième, la con-

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 213 v°, 214 et v°. *Sirat-erraçoul*, f. 175 et v°.

« quête de l'Orient[1]. » Cette explication, donnée à des hommes d'une foi enthousiaste, était aussi bonne, remarque M. Savary, que celle de ce conquérant qui, étant tombé à terre en débarquant sur le rivage ennemi, s'écria : « Compagnons, le pays est à nous ! « je viens d'en prendre possession. »

Siége de Médine.

Cependant les Coraychites, les Ahâbîch et les Kinâna, au nombre de quatre mille hommes, dont trois cents cavaliers, s'étaient rassemblés sous le commandement d'Abou-Sofyân, fils de Harb, à Marr-Ezzhohrân. Là, ils furent joints par les troupes des autres tribus coalisées. Oyayna, fils de Hisn, fils de Hodhayfa, parut à la tête des Ghatafân de la branche de Fézara ; Hârith, fils d'Auf, fils d'Abou-Hâritha, amena la branche des Mourra. Les Achdjà, autre peuplade de Ghatafân, arrivèrent conduits par Miçâr, fils de Roudjayla. Tous s'avancèrent ensemble vers Médine, près de laquelle ils rencontrèrent le corps des Juifs venus de Khaybar sous les ordres de Hoyay, fils d'Akhtab.

Les confédérés réunis, formant une masse de plus de dix mille hommes, campèrent, vers le milieu du mois de Chewwâl (7 février 627), à deux ou trois milles au nord et au nord-est de Médine. Les Coraychites et Arabes du Tihâma s'établirent dans le canton de Rauma, entre Djourf[2] et Zoughâba ; les Ghatafân, à Nakma, près du mont Ohod[3].

1 *Sirat*, f. 176. *Tarîkh*, f. 214. Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 51, 52.

2 Djourf est un lieu situé, d'après le Méràcid-el-Ittilâ, à trois milles environ de Médine, du côté de la Syrie.

3 *Tarîkh*, f. 214, 214 (*bis*). *Sirat*, f. 175 v°, 176 v°.

Au bruit de l'approche des ennemis, Mahomet fit placer dans les outoum, ou châteaux forts, les femmes et les enfants, sortit de Médine avec ses troupes, consistant en trois mille Musulmans, et les rangea en deçà du fossé, le dos appuyé au monticule nommé *Selè*[1]. Dans cette position, il attendit les attaques. Elles ne furent point poussées avec vigueur. Les assaillants s'arrêtèrent au bord du fossé, étonnés de ce moyen de défense, que les Arabes n'avaient pas coutume d'employer alors. D'abord ils n'osèrent essayer de franchir l'obstacle, et se contentèrent pendant plusieurs jours d'envoyer des volées de flèches aux Musulmans, qui ripostaient de même, sans que, d'un côté ni de l'autre, il y eût beaucoup de sang répandu[2].

Les Juifs Corayzha se joignent à la coalition.

Jusqu'à ce moment, les Juifs Corayzha, qui habitaient des outoum situés à deux ou trois milles au sud-est de Médine, s'étaient montrés fidèles à l'alliance de Mahomet, bien qu'au fond de leurs cœurs ils n'éprouvassent pour lui que des sentiments hostiles. Ils avaient aidé à creuser le fossé en fournissant des outils[3], et les Musulmans comptaient, sinon sur leur secours efficace dans cette occasion critique, au moins sur leur neutralité. Càb, fils d'Açad, était le chef des Corayzha. Hoyay, fils d'Akhtab, vint le trouver et le presser d'entrer dans la ligue. La honte de violer la foi jurée, la crainte de rester exposé à la

1 *Tarikh*, ibid. *Sirat*, f. 176 v°. Burckhardt écrit *Sola* (*Voyage en Arabie*, trad. d'Eyriès, II, 53).

2 *Tarikh*, f. 214 (bis) v°. *Sirat*, f. 177.

3 *Tarikh*, f. 214.

vengeance des Musulmans si la ligue se dissolvait avant de les avoir détruits, retinrent longtemps Càb. Hoyay leva ses scrupules et ses alarmes en lui rappelant le mal que Mahomet avait fait aux Juifs, et lui représentant la perte des Musulmans comme certaine. Il ajouta : « Si, contre toute vraisemblance, « nos alliés se retiraient sans avoir anéanti le prétendu « prophète et ses adhérents, je prends Dieu à témoin « que moi et les miens nous nous enfermerons avec « vous dans vos forts, et mourrons plutôt que de vous « abandonner. » Rassuré par ce serment, Càb se décida à s'armer contre Mahomet; et les Corayzha suivirent avec empressement l'exemple de leur chef [1].

Les Musulmans surent bientôt que la tribu juive leur voisine se déclarait contre eux. Déjà effrayés du nombre des ennemis, la plupart furent consternés de cette nouvelle. Quelques-uns allèrent même jusqu'à murmurer contre Dieu, qui semblait les délaisser. Ceux des habitants de Médine qui étaient encore idolâtres, et les Mounâficoun, qui avaient embrassé l'islamisme sans conviction sincère, semaient mille propos alarmants qui augmentaient la terreur. Les plus fermes Musulmans n'étaient point exempts d'inquiétude; ils sentaient que les Corayzha, connaissant parfaitement les localités, pourraient servir utilement les assiégeants, en dirigeant leurs attaques sur des endroits faibles [2].

1 *Sirat-erraçoul*, f. 176 v°. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 214 (bis).

2 La crainte à laquelle étaient alors en proie les Musulmans est énergiquement peinte dans les versets 10 et suiv. du chap. XXXIII du Corân, intitulé *el-Ahzâb*, les confédérés, chapitre dont une grande partie a rapport aux circonstances de ce siége.

Mahomet, voyant le découragement faire des progrès parmi ses soldats, entama une négociation secrète avec les chefs des Ghatafân, Oyayna, fils de Hisn, et Hârith, fils d'Auf. Il leur fit offrir le tiers des produits du territoire de Médine, à condition qu'ils se sépareraient, eux et leurs Arabes, de la coalition. La proposition fut agréée, et un projet de traité fut écrit. Mais avant que ce projêt eût reçu la sanction des parties contractantes, Mahomet le communiqua à Sàd, fils de Moâdh, chef des Aus, et à Sàd, fils d'Obâda, chef des Khazradj. Tous deux lui demandèrent si une révélation d'en haut lui avait ordonné de conclure ce traité. Il répondit que non; que c'était une idée conçue par lui-même dans le but d'éloigner le danger. « En ce cas, prophète de Dieu, « lui dirent-ils, voici notre avis : quand nous étions « plongés, ainsi que les Ghatafân, dans les ténèbres « de l'idolâtrie, jamais ces gens-là n'ont osé se flatter « de manger une seule datte de Médine autrement « que comme don de notre hospitalité ou comme « marchandise achetée de nous; et maintenant que « Dieu nous a favorisés de sa grâce, qu'il nous a « honorés du titre de guerriers de la foi, nous leur « payerions un tribut des produits de notre sol! « Non, nous n'avons à leur donner que des coups « de sabres et de lances. Combattons jusqu'à ce que « Dieu décide entre nous. — Eh bien! soit, dit Ma« homet; faites ce que vous voudrez de cet écrit.» Sàd, fils de Moâdh, le déchira aussitôt [1].

1 *Sirat-erraçoul*, f. 177. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 215.

Combats.

On continuait à échanger des flèches d'un bord à l'autre du fossé. Un léger avantage vint à propos ranimer le courage des Musulmans. Quelques cavaliers coraychites, parmi lesquels étaient Amr, fils d'Abdwoudd, issu d'Amir, fils de Loway; Dhirâr, fils de Khattâb, fils de Merdâs, l'un des Benou-Mouhârib-ibn-Fihr ; Icrima, fils d'Abou-Djahl ; Naufal, fils d'Abdallah, fils de Moghayra, et Hobayra, fils d'Abou-Wahb, tous trois de la famille de Makhzoum, ennuyés de l'espèce d'inaction dans laquelle ils languissaient, voulurent signaler leur bravoure et éprouver la bonté de leurs chevaux. Choisissant l'endroit où le fossé avait le moins de largeur, ils coururent à toute bride et le franchirent. Plusieurs Musulmans volent à leur rencontre. « Qui veut se mesurer avec « moi en combat singulier? » crie Amr, fils d'Abdwoudd. Ali s'avance. « Fils de mon frère, lui dit « Amr, tu es bien jeune; j'aurais regret de te tuer. « — Et moi, répond Ali, je te tuerai sans regret. » Amr, furieux, met pied à terre; et, pour montrer qu'il renonce à tout moyen de fuir et veut engager une lutte à mort, il coupe les jarrets de son cheval, et marche droit à Ali. Les deux rivaux s'approchent, et se portent des coups terribles. Ali reçoit une blessure; mais il renverse son ennemi, et lui enfonce son sabre dans la gorge. Les autres cavaliers coraychites, vigoureusement assaillis par les Musulmans, prennent la fuite, et repassent le fossé. L'un d'eux, Naufal, fils d'Abdallah, y tombe avec son cheval. Accablé par une grêle de pierres, il s'écrie : « Arabes, don-« nez-moi au moins une mort plus digne d'un guer-

« rier. » Ali descend dans la tranchée, et achève Naufal avec son sabre [1].

Les confédérés firent plusieurs autres tentatives infructueuses pour forcer l'obstacle. Un jour, tandis qu'ils occupaient les Musulmans sur la ligne du fossé, ils envoyèrent un corps guidé par les Corayzha pour essayer de pénétrer dans la ville du côté où elle n'était défendue que par les maisons et les outoum. Ce dessein fut éventé. Les Corayzha, trouvant partout les Musulmans sur leurs gardes, se retirèrent sans rien entreprendre. En cette occasion, Safiya, fille d'Abd-el-Mottalib, tante de Mahomet, donna une preuve de son courage. Elle était avec plusieurs autres femmes musulmanes dans le château de Fârì, appartenant au poëte Hassân, fils de Thâbit, qui s'y tenait lui-même enfermé. Elle vit un Juif rôder autour des murs. « Va tuer cet ennemi, dit-elle à « Hassân. — Que Dieu te fasse miséricorde, fille « d'Abd-el-Mottalib! répondit le poëte; tu sais que je « ne suis pas homme de guerre. » Safiya lui prit son sàbre, sortit du château, attaqua le Juif, et le tua [2].

Une ruse de Mahomet jette la division parmi les assiégeants.

Le siége durait depuis près de vingt jours : souffrant des intempéries d'une saison froide et pluvieuse, les alliés commençaient à se rebuter. Sur ces entrefaites, un personnage notable des Ghatafân de la branche d'Achdjà, nommé Noàym, fils de Maçòud, vint se présenter secrètement à Mahomet, et lui dit : « Prophète de Dieu, je suis Musulman et dévoué à

1 *Sirat-erraçoul*, f. 177 v°. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 215, 216.
2 *Sirat*, f. 178. *Tarikh*, f. 216 v°. *Aghâni*, I, 252.

« ta cause. Ma tribu ignore mes sentiments. Puis-je « t'être utile en quelque chose? — Oui, répondit Ma- « homet, tu peux nous servir. La guerre est un jeu « au plus fin. Emploie l'adresse pour dissoudre la « ligue de nos ennemis. » Après lui avoir donné quelques instructions, il le congédia.

Noàym se rendit incontinent auprès des Corayzha, avec lesquels il avait d'anciennes liaisons. « Enfants « de Corayzha, leur dit-il, vous savez que je suis de « vos amis. — C'est vrai, lui répondit-on, tu mérites « toute notre confiance. — Eh bien, reprit-il, j'ai un « conseil à vous donner. Remarquez que votre posi- « tion est bien différente de celle de vos alliés. Vous « êtes habitants de ce pays, et attachés au sol; vous « avez ici vos familles et toutes vos propriétés, que « vous ne pouvez quitter. Eux, au contraire, n'ont au- « cun lien qui les retienne. En cas de mauvais succès, « ils plieront bagage, disparaîtront, et vous laisse- « ront en butte au ressentiment d'un ennemi qui « vous écrasera de sa force supérieure, quand même « vous seriez soutenus par les faibles restes de vos « coreligionnaires les Nadhîr. Prenez donc des sû- « retés. Exigez que les Coraychites et les Ghatafân « vous remettent des otages, pour garantie de leur « ferme intention de ne pas vous abandonner. » L'avis parut sage, et les Corayzha résolurent de le suivre.

Noàym alla ensuite trouver les chefs coraychites, et leur dit : « J'ai fait une découverte que j'offre de « vous communiquer, pourvu que vous promettiez « de me garder le secret. » Après avoir reçu cette promesse, il continua : « Les Corayzha trament un

« complot contre vous. Se repentant d'avoir pris parti « contre Mahomet, ils négocient avec lui, et voici la « proposition qu'ils lui ont adressée : *Si nous te li-* « *vrons une dizaine de nobles coraychites et au-* « *tant de nobles d'entre les Ghatafân, pour que tu* « *les mettes à mort ; si de plus nous nous engageons* « *à nous joindre à toi pour exterminer tes ennemis,* « *consentiras-tu a te réconcilier sincèrement avec* « *nous ?* Mahomet a répondu : *Oui.* Défiez-vous « donc des Corayzha ; et s'ils vous demandent des « otages, sous prétexte de s'assurer que vous ne les « délaisserez pas, gardez-vous de leur en donner. » La même confidence et la même recommandation furent faites par Noàym aux Ghatafân.

Dès le même soir, afin d'éprouver les Corayzha, les chefs de Coraych et de Ghatafân leur envoyèrent un message ainsi conçu : « Le siége traîne en lon- « gueur ; nos chevaux, nos chameaux périssent de « maladies causées par le mauvais temps ; nous ne « pouvons indéfiniment rester ici. Il faut terminer la « lutte demain matin par une attaque générale et dé- « cisive. Armez-vous donc, et soyez prêts à mar- « cher avec nous. » Les Corayzha répliquèrent : « Demain, nous ne pouvons combattre ; c'est le jour « du sabbat ; notre loi nous commande de rester en « repos. Un autre jour nous combattrons à vos côtés, « si toutefois vous voulez, en nous confiant des ota- « ges, nous prouver que votre résolution de ne pas « déserter le siége avant d'avoir abattu l'ennemi est « inébranlable, et qu'un moment ne viendra pas où « vous nous laisserez seuls en face des Musulmans. »

Cette réponse confirma les soupçons des chefs de Coraych et de Ghatafân. « Noàym avait raison, s'é- « crièrent-ils ; voilà qu'ils nous demandent des otages « pour les livrer à Mahomet. Nous sommes trahis ! » En un instant le mot de trahison circule de bouche en bouche. Les imaginations s'exaltent dans l'obscurité ; l'alarme se répand ; on se croit entouré de périls. Un ouragan violent, qui s'élève tout à coup et bouleverse les tentes, met le comble à l'effroi et à la confusion.

Les coalisés lèvent le siége, et se retirent.

Cependant Mahomet, depuis que Noàym l'avait quitté, était en prières, et invoquait le ciel pour le succès des démarches de son émissaire. La nuit venue, il chargea le Musulman Hodhayfa, fils d'El-Yemân, d'aller épier ce qui se passait parmi les idolâtres. Hodhayfa s'introduisit, à la faveur des ténèbres, dans le camp des Coraychites. Il vit le désordre et la terreur qui y régnaient. « Compagnons, cria Abou-So- « fyân, que chacun de vous s'assure s'il n'a pas près « de lui quelque ennemi. » En entendant ces mots, Hodhayfa saisit le bras de son voisin, et lui dit d'un ton ferme : « Qui es-tu ? — Je suis un tel, fils d'un « tel, répondit le Coraychite. — A la bonne heure, » reprit Hodhayfa ; et il le lâcha. Cette présence d'esprit le sauva. Le voisin, troublé par la vivacité de la question, ne songea pas à l'interroger lui-même. Bientôt la voix d'Abou-Sofyân frappa de nouveau l'oreille de Hodhayfa : « Il n'y a plus moyen de tenir ici, di- « sait-il. Nos montures, nos bestiaux périssent. Les « Corayzha ont tourné contre nous. La saison est « affreuse. La pluie éteint nos feux, le vent déchire

« nos tentes et renverse nos chaudières. Il faut par-« tir. » En effet, montant aussitôt sur son chameau, Abou-Sofyân s'éloigna. Les Coraychites et les Bédouins du Tihâma s'empressèrent de l'imiter.

Hodhayfa revint apporter cette nouvelle à Mahomet. Au point du jour, les Musulmans n'aperçurent plus d'ennemis devant eux. Les Ghatafân et autres Arabes du Nadjd, apprenant le départ des troupes d'Abou-Sofyân, avaient décampé à la hâte, et s'étaient remis en route vers leur contrée [1]. Hoyay, fils d'Akhtab, seul, fidèle au serment qu'il avait fait aux Corayzha, était resté avec eux.

Expédition contre les Juifs Corayzha.

La joie de se voir délivrés du danger dont cette coalition les avait menacés fut grande parmi les Musulmans. « C'est la dernière fois, leur dit Mahomet, « que les Coraychites oseront venir nous attaquer; « désormais ce sera nous qui irons les chercher [2]. » Les Mohâdjir et les Ansâr rentrèrent triomphants dans Médine, et déposèrent leurs armes. Mais à peine la prière de midi accomplie, Mahomet ordonna de les reprendre, annonçant qu'une révélation céleste lui commandait de punir sans délai la défection des Corayzha. Il fit publier cette proclamation : « Il est « enjoint à tous les vrais croyants de ne point faire « la prière de l'*Asr* (de l'après-midi) avant d'être « rendus sur le territoire des Corayzha. » Ali, portant l'étendard du prophète, partit en avant avec un premier corps. Mahomet le suivit de près, et campa

1 *Sirat-erraçoul*, f. 178 v°, 179. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 217.

2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 218. *Sirat-erraçoul*, f. 184.

à côté du puits d'*Anna* [1] appartenant aux Corayzha. Les soldats musulmans l'y rejoignirent successivement. Plusieurs arrivèrent lorsque la nuit était déjà close, et ne satisfirent à la prière de l'Asr, qui est la troisième de la journée, qu'après l'*acha*, temps consacré à la cinquième, parce que Mahomet avait dit de ne point faire la troisième avant d'être sur le territoire des Juifs. Mahomet ne les blâma point de cette irrégularité, qui provenait d'un excès de scrupule à observer la lettre de son ordre.

Les Musulmans, au nombre de près de trois mille hommes, assiégèrent les Corayzha dans leurs forts pendant les vingt-cinq premiers jours du mois de Dhou-l-Càda (du 28 février au 24 mars 627 de J. C.). On se battait à coups de flèches et de pierres. Enfin les provisions des Juifs étant près d'être épuisées, ils se virent réduits aux abois, et demandèrent à capituler aux mêmes conditions qui avaient été accordées aux Nadhîr, c'est-à-dire qu'ils auraient la vie sauve, et qu'ils se retireraient avec leurs femmes, leurs enfants, et une portion de leurs effets, dans une autre contrée, abandonnant aux Musulmans leurs terres et tout le reste de leurs propriétés. Mahomet rejeta leur demande, et exigea qu'ils se rendissent à discrétion. Consternés de cette rigueur, ils se réunirent autour de leur chef Càb, fils d'Açad, et tinrent conseil. « J'ai, leur dit Càb, trois partis à vous proposer. « Le premier, c'est de reconnaître Mahomet pour « envoyé du ciel, et d'embrasser l'islamisme. Vous

1 Ou, selon le Méràcid-el-Ittilâ, *Ounna*.

« conserverez vos vies et vos biens. — Nous ne pou-
« vons, répondirent-ils, consentir à renier notre
« religion. — Égorgeons donc nos enfants et nos
« femmes, reprit Càb; fondons en masse sur les Mu-
« sulmans, et combattons en désespérés. Si nous
« succombons, ce sera avec la consolation d'avoir ar-
« raché nos familles à la servitude; si nous sommes
« vainqueurs, les femmes et les enfants des Musul-
« mans seront en notre pouvoir, et nous dédomma-
« geront du sacrifice que nous aurons fait. — Quoi!
« s'écrièrent les Corayzha, égorger tous les objets
« de notre tendresse! Eh! que nous importerait de
« vivre après eux? — Eh bien, dit Càb, cette nuit
« est la nuit du sabbat; l'ennemi, qui connaît nos
« usages, ne s'attend pas à une attaque de notre
« part. Surprenons-le par une sortie vigoureuse, et
« taillons-le en pièces. — Non, répliquèrent-ils,
« nous ne saurions violer le sabbat sans attirer sur
« nous un châtiment céleste, semblable à celui dont a
« été puni jadis un crime de ce genre [1]. — Alors
« rendez-vous, dit Càb; vous êtes des hommes sans
« résolution. »

Ils prièrent Mahomet de leur envoyer l'un des Aus de la branche des Benou-Amr-ibn-Auf, nommé Abou-Loubâba Abdelmoundhir, qu'ils désiraient consulter. Ils comptaient sur l'amitié de ce Musulman. Mahomet lui permit d'aller leur parler. Lorsque Abou-

1 Sous le règne de David, dit-on, des Juifs de la ville d'Ayla, sur la mer Rouge, se livraient à la pêche le jour du sabbat. David les maudit, et ils furent métamorphosés en singes. *Corân,* II, 61.

vant les premiers, aux Ansâr seulement; selon les seconds, à la totalité des assistants, dont Sàd était désigné comme le personnage le plus éminent. Cependant tous se levèrent, et l'on attendit en silence l'arrêt de Sàd. « Musulmans, dit-il, promettez-vous « de vous conformer à ma décision? — Oui, répon- « dit-on. — Et de ce côté, ajouta Sàd, indiquant le prophète par un geste respectueux, sans le regarder, « fait-on la même promesse? — Oui, dit Mahomet. « — Eh bien! reprit Sàd, je condamne les Corayzha. « Qu'on mette les hommes à mort, qu'on se partage « leurs biens, que leurs femmes et leurs enfants « soient réduits en servitude. — Dieu lui-même, dit « Mahomet, t'a dicté cette sentence du haut du sep- « tième ciel. »

On conduisit à Médine les Corayzha garrottés, et on les enferma dans quelques maisons appartenant à des Ansàr, tandis qu'on creusait des fosses sur la place du marché pour recevoir leurs cadavres. On les traîna ensuite par groupes de cinq à six individus au bord de ces fosses, et on les égorgea. Ils étaient environ sept cents hommes. Càb, fils d'Açad, Hoyay, fils d'Akhtab, et la plupart des autres victimes, subirent la mort avec un courage héroïque.

L'un des principaux Corayzha, Zabîr, fils de Bâta, avait généreusement donné la vie et la liberté, après le combat de Boâth, à Thâbit, fils de Cays, personnage marquant parmi les Khazradj. Thâbit, reconnaissant, voulut en cette occasion sauver son bienfaiteur, qui était alors avancé en âge. Il alla implorer le prophète, et lui exposer l'obligation qu'il avait en-

vers Zabîr. Mahomet consentit à épargner les jours de cet homme, et même à lui rendre sa famille et tout ce qu'il possédait. Thâbit, plein de joie, revint annoncer cette nouvelle à Zabîr. « Je te remercie, « Thâbit, dit le vieillard; mais, dis-moi, qu'est de- « venu notre illustre chef, Càb, fils d'Açad? — Il est « mort. — Et Hoyay, fils d'Akhtab, le prince des « Juifs? — Mort. — Et Azzâl, fils de Samouel, le « guerrier intrépide? — Mort aussi. — Ah! s'écria « Zâbir, je ne veux point leur survivre. La grâce que « je te demande comme acquit de ta dette, c'est de « m'envoyer les rejoindre et de me faire périr de ta « main. » A ces mots il tendit la gorge, et Thâbit le frappa[1].

Tandis que l'arrêt porté par Sàd, fils de Moâdh, s'exécutait, la blessure de ce chef se rouvrit, son mal empira, et il mourut. On l'enterra dans le Bakî. Mahomet honora sa mémoire en faisant publiquement l'éloge de ses vertus, de sa justice, de son zèle pour l'islamisme. Il dit que les portes du ciel s'étaient ouvertes pour recevoir son âme; que sa venue avait réjoui les anges, et que le trône même de Dieu en avait tressailli d'allégresse[2].

Partage des dépouilles des Corayzha.

Le massacre des Juifs achevé, on procéda au partage des dépouilles. Elles étaient considérables. Les femmes, les enfants des Corayzha, leurs terres, leurs effets, leurs chameaux, leurs bestiaux, leurs armes consistant en quinze cents sabres, trois cents cui-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 179 v°—181 v°. *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 218 v°—221.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 183 v°. *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 221 v°.

rasses, deux mille lances, cinq cents boucliers[1], etc., furent divisés en lots. Mahomet, usant d'un privilége qu'il attachait à sa qualité d'envoyé céleste, choisit d'abord pour lui-même Rihâna, fille d'Amr, la plus belle des captives; il préleva aussi le quint de Dieu, *Khoums-allah*, dont la disposition lui était réservée. Les lots furent ensuite tirés au sort. Le prophète, pour la première fois en cette circonstance, établit dans la répartition du butin une distinction entre les fantassins et les cavaliers. Les troupes musulmanes, qui avaient combattu les tribus coalisées et assiégé les Corayzha, comptaient trente-six chevaux, à chacun desquels deux lots furent assignés. Chaque fantassin eut une part, et chaque cavalier trois parts, une pour lui et deux pour son cheval.

Mahomet voulait sans doute par là encourager les Musulmans à se former une cavalerie. Les chevaux n'étaient pas communs alors chez les Arabes des villes du Hidjâz; on en trouvait en plus grand nombre chez les Bédouins, et surtout dans le Nadjd. Mahomet en fit venir pour lui de cette contrée. Il confia les enfants et les femmes des Corayzha qui lui étaient échus, ou qui faisaient partie du quint de Dieu, au Médinois Sàd, fils de Zayd, et le chargea d'aller les vendre aux Bédouins et de lui amener des chevaux en retour. La belle Rihâna fut la seule captive qu'il conserva. Elle finit par abjurer la religion juive et embrasser l'islamisme; néanmoins elle ne fut point élevée au rang d'épouse du prophète, et demeura sa concubine[2].

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 220.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 182. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 221 et v°.

L'année fut terminée par des courses de chevaux. Ceux qui étaient préparés, mis en haleine, eurent à parcourir l'espace de six milles environ. Le point de départ était le lieu nommé *El-Hafya*, le but, la colline des Adieux, *Thaniyat-el-Widâ*. Les chevaux non préparés franchirent seulement la distance d'un mille, entre la colline des Adieux et une petite mosquée appartenant aux Benou-Zorayk. Il y eut aussi des courses de chameaux, dans lesquelles une chamelle de Mahomet, appelée *El-Adhbâ*, renommée pour sa vitesse, fut battue par la chamelle d'un Bédouin, au grand déplaisir du prophète et de tous les Musulmans[1].

Courses de chevaux et de chameaux.

On croit généralement que ce fut dans cette même cinquième année de l'hégire que Mahomet épousa une de ses cousines, Zaynab, fille de Djahch, issue d'Açad, fils de Khozayma, par son père Djahch, et de Coraych, par sa mère Omayma, fille d'Abd-el-Mottalib. Elle était sœur d'Abdallah et d'Obaydallah, fils de Djahch, personnages dont il a été question précédemment, et elle joignait aux grâces de l'esprit une beauté remarquable. Mahomet l'avait lui-même mariée à son affranchi Zayd, fils de Hâritha, que l'on appelait communément alors Zayd, fils de Mohammed, parce que le prophète l'avait adopté, comme on l'a vu ailleurs.

Mahomet épouse Zaynab, fille de Djahch.

Dans un moment où Zayd était absent de sa maison, Mahomet s'étant rendu chez lui pour le visiter, trouva Zaynab couverte de vêtements légers qui dé-

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 223.

robaient à peine aux regards la blancheur et les formes séduisantes de son corps. Il se sentit épris de ces charmes, et trahit son émotion en s'écriant : « Louange à Dieu qui dispose des cœurs! » Il s'éloigna après avoir dit ces mots. Le sens de cette exclamation n'échappa point à Zaynab ; elle la rapporta à Zayd, qui la comprit également. Il alla bientôt annoncer à Mahomet l'intention de répudier sa femme. Le prophète combattit d'abord ce dessein ; mais Zayd y persista. Il allégua que Zaynab, fière de sa noblesse, avait envers lui un ton de hauteur qui détruisait le bonheur de son union avec elle, et enfin il prononça la formule de répudiation.

Dès que fut expiré le délai fixé par la loi musulmane pour qu'une femme répudiée ou veuve puisse convoler à de secondes noces, Mahomet épousa Zaynab. Il était contraire aux usages des Arabes qu'un homme fît passer dans sa couche la femme de son fils adoptif; aussi ce mariage donna-t-il lieu à quelques murmures improbateurs. Divers passages du Corân, publiés à ce sujet, firent cesser le scandale, justifièrent le prophète, et autorisèrent les Musulmans à épouser désormais les femmes répudiées de leurs fils adoptifs [1]. Le complaisant Zayd vit son nom inscrit dans le livre saint; c'est le seul des compagnons de Mahomet qui ait eu cet honneur; mais en même temps le verset, *Appelez vos fils adoptifs du nom de leurs pères véritables* [2], lui ôta la qualification

[1] *Corân*, XXXIII, 37-40.
[2] *Corân*, XXXIII, 5.

de fils de Mohammed, et dès lors il ne fut plus nommé que Zayd, fils de Hâritha.

Jamais à aucun de ses mariages le prophète n'avait déployé autant de magnificence. Il donna un repas splendide, auquel furent invités tous les Musulmans. Ils vinrent s'y asseoir par groupes successifs. Une table séparée était servie pour les femmes. Le festin se prolongea fort avant dans la nuit. Les femmes se retirèrent ensuite, mais les hommes demeuraient à converser. Mahomet, impatient de se rendre auprès de sa nouvelle épouse, quitta la compagnie. Ce signal de départ ne fut point compris; et le prophète, après une courte absence, rentrant dans la salle, y retrouva les conviés toujours occupés à causer. On remarqua sur son visage une expression de contrariété, et l'on se dispersa enfin. Ces détails sont l'explication et le commentaire de ce verset du Corân : *O croyants, ... lorsque le prophète vous a appelés à sa table... sortez après le repas, et ne prolongez point vos entretiens; vous l'offenseriez. Il rougirait de vous le dire; mais Dieu ne rougit pas de la vérité*[1].

Ce fut aussi à dater de l'époque de son mariage avec Zaynab, que le prophète commença à imposer à ses femmes une réclusion plus sévère. Jusque-là tout homme qui désirait leur parler était librement admis en leur présence. Mahomet fit placer dans l'appartement de chacune d'elles une tenture ou rideau, *Hidjâb*, en forme de cloison, derrière laquelle elles devaient se tenir toutes les fois qu'elles avaient à

1 *Corân*, XXXIII, 53.

écouter un étranger[1]. La suite du verset cité plus haut : *O croyants, ... lorsque vous aurez quelque demande à faire aux épouses du prophète, faites-la à travers un voile*, consacra cet usage, qui fut depuis généralement adopté par les Musulmans de haut rang à l'égard de leurs femmes.

An VI de l'ère de l'hégire (23 *avril* 627-12 *avril* 628 *de J. C.*).

Expéditions contre diverses tribus.

Incursion contre les Corzha. Thoumâma. Générosité de Mahomet envers les Mekkois.

Dans le mois de Mouharram de la sixième année de l'hégire (23 avril-23 mai 627), trente Musulmans, commandés par le Médinois Mohammed, fils de Maslama, l'un des Benou-Hâritha, firent une incursion contre les Corzha, famille d'Arabes appartenant à la tribu des Benou-Amir-ibn-Sàssaà et à la branche des Benou-Bacr-ibn-Kilâb. Ces Corzha habitaient le village de Dhariya, à sept journées de marche au sud-est de Médine. La troupe expéditionnaire les surprit, les mit en fuite, et leur enleva quelques bestiaux. En revenant à Médine, elle rencontra un voyageur isolé, qu'elle fit prisonnier sans le connaître.

Ce voyageur était Thoumâma, fils d'Othâl, l'un des chefs principaux de la tribu de Hanîfa, domiciliée dans le Yémâma. Il allait à la Mekke pour y accomplir la visite des lieux saints, *Omra*, quand les Musulmans s'étaient emparés de lui. Mahomet ordonna de le traiter avec distinction, et lui accorda bientôt

[1] *Tarikh-el-Khamicy*, f. 222, 223.

la liberté. Thoumâma reconnaissant embrassa l'islamisme, et retourna dans son pays. Il voulut y servir le prophète en nuisant à ses ennemis, les Mekkois. Ceux-ci tiraient du Yémâma la plus grande partie des denrées nécessaires à leur consommation. Thoumâma employa son influence sur les Hanîfa à les empêcher de transporter des vivres à la Mekke. Les Coraychites ne tardèrent pas à souffrir de la disette. Dans leur détresse, ils s'adressèrent à Mahomet lui-même, et le prièrent, au nom des liens du sang qui l'unissaient à eux, de faire cesser l'obstacle que mettait Thoumâma à l'approvisionnement de leur ville. Le prophète écrivit à Thoumâma : « Laisse parvenir « à mes compatriotes les denrées dont ils ont besoin ; » et les convois recommencèrent aussitôt à arriver à la Mekke [1]. Cette générosité envers des ennemis fit autant d'honneur à Mahomet qu'une victoire.

Depuis longtemps, il méditait de venger sur les Lahyân la mort des missionnaires musulmans victimes de la journée de Radjî. Il avait différé pendant deux années l'exécution de ce dessein, afin de surprendre ceux qu'il voulait châtier. Les Lahyân étaient campés à Ghourrân, vallée entre Amadj et Osfân, sur le chemin de Médine à la Mekke. Mahomet partit au mois de Djoumâda Ier (19 août-18 septembre 627) avec deux cents hommes montés sur des chameaux, et vingt chevaux. Pour cacher le but de son expédition, il prit d'abord sa route au nord, comme s'il se dirigeait sur la Syrie ; puis, tournant à gauche, Expédition contre les Lahyân.

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 223 v°, 224. *Sirat-erraçoul*, f. 266.

il revint vers le sud, et gagna la vallée de Ghourrân à marches forcées. Ces précautions furent inutiles. Les Lahyân avaient eu vent de son projet, et s'étaient retranchés sur les montagnes. Voyant qu'il ne pouvait rien entreprendre contre eux, il voulut donner une alarme aux Coraychites, et faire semblant de menacer la Mekke. Il s'avança avec sa troupe jusqu'à Osfân sur la lisière du Tihâma, et envoya quelques cavaliers à trois milles plus loin, au lieu nommé *Courâ-el-Ghamîm*. Après cette démonstration, il reprit le chemin de Médine [1].

En passant à El-Abwâ, il s'arrêta quelques instants auprès du tombeau de sa mère Amina, récita une prière, et versa des larmes. Mais le verset du Corân, *Il ne sied point au prophète ni aux croyants d'implorer la miséricorde de Dieu pour les infidèles décédés, fussent-ils leurs proches parents* [2], verset qui lui fut révélé, dit-il, en ce moment même, l'empêcha de demander au ciel pour sa mère la rémission de ses péchés, parce qu'elle était morte dans l'idolâtrie [3].

Expédition de Dhou-Carad.

Peu de jours après la rentrée du prophète à Médine, une bande de cavaliers de Ghatafân vint faire une course dans le canton d'El-Ghâba, situé à trois ou quatre milles au nord de la ville. Ces cavaliers étaient des Fezâra conduits par Oyayna, fils de Hisn, fils de Hodhayfa. Mahomet avait à El-Ghâba un troupeau de chamelles pleines, confié à la garde d'un

1 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 224. *Sirat-erraçoul*, f. 189 v°.
2 *Corân*, IX, 114.
3 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 224 v°.

Arabe de la tribu de Ghifâr et de sa femme. Les Fézâra massacrèrent cet homme, et emmenèrent la femme et les chamelles. Comme ils s'éloignaient avec leur capture, un Musulman, qui se rendait à El-Ghâba, les aperçut de loin du haut de la colline des Adieux. Il courut aussitôt vers le mont Selè, et de là il cria aux armes de toute sa force. Sa voix fut entendue dans Médine. Quelques cavaliers musulmans, parmi lesquels on distinguait Micdâd, fils d'Amr, Sàd, fils de Zayd, et Abou-Catâda, ces deux derniers de la famille d'Abd-el-Achhal, volèrent à la poursuite des ennemis, les atteignirent, en tuèrent plusieurs, et recouvrèrent une partie des chamelles. Les Fézâra s'enfuirent avec le reste. Ils avaient gagné de l'avance, quand Mahomet arriva à la tête de cinq à six cents hommes. Il marcha sur leurs traces, et poussa jusqu'à *Dhou-Carad*, petit étang à deux journées de distance à l'est de Médine. Là, désespérant de joindre les ravisseurs, il fit prendre quelque repos à ses gens, et les ramena.

Cependant la femme du gardien du troupeau était parvenue à s'échapper, montée sur une des chamelles qui avaient été enlevées. Elle rencontra la troupe musulmane revenant à Médine. Elle se présenta sur-le-champ à Mahomet, et lui dit : « J'ai fait vœu d'immoler cette chamelle, si Dieu permettait qu'elle « me sauvât.—Vraiment, répondit Mahomet en sou- « riant, ce serait payer d'ingratitude cet animal qui « t'a tirée de captivité. Ton vœu est nul, car il est « injuste et porte sur ce qui n'est point ta propriété, « mais la mienne. Jouis en sûreté de conscience de

« ta liberté; va retrouver ta famille, et que la béné-
« diction de Dieu t'accompagne [1]. »

Diverses expéditions des lieutenants de Mahomet.

Plusieurs petites expéditions contre différentes tribus hostiles aux Musulmans furent conduites par des lieutenants de Mahomet dans les mois suivants. Elles ne méritent point un récit détaillé; il suffit de les indiquer sommairement.

Occâcha, fils de Mouhsan, Mohâdjir, issu d'Açad, fils de Khozayma, attaqua et pilla quelques familles des Benou-Açad, sa propre tribu, près de l'étang nommé *Ghamr-Marzouk*, à deux journées du bourg de Fayd, qui est sur la route de l'Irâk à la Mekke.

Mohammed, fils de Maslama, s'étant mis en campagne contre les Benou-Thàlaba-ibn-Sàd, de la race de Ghatafân, fut enveloppé à Dhou-l-Cassa avec ses compagnons, qui périrent tous. Lui seul échappa à la mort. Abou-Obayda, fils de... Djarrâh, chargé de venger cet échec, dispersa les Benou-Thàlaba, et fit sur eux un butin considérable [2].

Zayd, fils de Hâritha, après une incursion à *El-Djémoum* dans le Nadjd, contre les Soulaym, se porta avec soixante-dix hommes à El-àys, au bord de la mer Rouge, sur l'avis qu'une caravane, appartenant aux Mekkois et revenant de Syrie, devait passer en cet endroit. Il la vit en effet, et s'en empara. Le chef de cette caravane était Abou-l-As, fils de Rabî, dont j'ai eu occasion de raconter ailleurs l'aventure [3].

1 *Sirat*, f. 189 v°—190 v°. *Tarikh*, f. 224 v°—225 v°.
2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 226 v°.
3 Voy. précédemment, p. 77, 78.

Zayd alla ensuite piller un camp des Benou-Thàlaba-ibn-Sàd, à Tarif, lieu situé à trente-six milles de distance au nord-est de Médine. Puis il marcha contre les Djodhâm, tribu originaire du Yaman, mais dont la masse principale était depuis longtemps fixée entre le Hidjâz et la Syrie, à l'orient du golfe Élanite (aujourd'hui golfe d'Acaba). Voici quel était le motif de cette expédition :

Un Musulman, issu de Kelb, nommé Dihya, fils de Holayfa, avait été envoyé, on ne sait point précisément à quelle époque, auprès de l'empereur Héraclius, pour demander à ce prince, au nom de Mahomet, la liberté de commercer dans les provinces romaines. Dihya, ayant obtenu cette permission, avait trafiqué pour le compte du prophète et acheté une grande quantité de marchandises. Comme il revenait à Médine avec ses acquisitions, et passait dans la vallée de Chinâr appartenant aux Djodhâm, il fut attaqué et dépouillé par un certain Honayd et par son fils Oudh, chefs d'une branche des Djodhâm, appelée les Benou-Dhoulay.

Or les Dhobayb, autre branche des Djodhâm, étaient campés près de là. Leur chef Réfâa, dans un voyage à Médine, s'était présenté à Mahomet, avait fait profession de foi entre ses mains, et en avait reçu un écrit qui lui assurait, à lui et à tous ceux de ses frères qui embrasseraient l'islamisme, l'amitié et la protection du prophète. Réfâa avait réussi à convertir la plupart des Dhobayb. Ceux-ci, apprenant la violence faite à Dihya, forcèrent Honayd et son fils Oudh à lui rendre tout ce qu'ils lui avaient pris.

Cette restitution ne suffit point à Dihya. Arrivé à Médine, il demanda à Mahomet le sang de Honayd et d'Oudh. Le prophète donna mission à Zayd, fils de Hâritha, d'aller les punir. Zayd partit, dans le mois de Djoumâda II (18 sept.-17 oct. 627), à la tête de cinq cents soldats, et s'avança avec précaution, cheminant de nuit et se cachant pendant le jour, afin de surprendre l'ennemi. Parvenu au canton de Hisma, il y trouva diverses familles de Djodhâm, tomba sur elles, tua quelques hommes, entre autres Honayd et son fils, et s'empara des femmes et des troupeaux. A cette nouvelle, les Dhobayb accoururent, et, alléguant qu'ils étaient Musulmans, ils réclamèrent une partie des bestiaux enlevés, comme étant leur propriété, et plusieurs des captives qu'ils déclaraient être leurs parentes. Zayd, incertain de la vérité de leurs assertions, refusa de les satisfaire avant d'avoir reçu des ordres du prophète. Réfâa, le chef des Dhobayb, alla aussitôt exposer la chose à Mahomet, qui commanda de remettre en liberté les prisonnières et de restituer le butin [1].

Oumm-Kirfa tuée par Zayd.

Jusque-là heureux dans ses entreprises, Zayd éprouva peu après un échec. Au mois de Radjab (17 oct.-16 nov. 627), il conduisait une caravane qui se rendait de Médine en Syrie. Dans la région de Wadi-l-Cora, il fut rencontré et attaqué par un parti de Ghatafân de la branche de Fézâra. La caravane fut enlevée, plusieurs Musulmans de l'escorte perdirent la vie dans le combat, et Zayd lui-même, grièvement

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 227 et v°. *Sirat-erraçoul*, f. 260 et v°.

blessé, ne regagna Médine qu'avec peine, porté par ses compagnons.

Les Fézâra qui avaient fait ce coup étaient aux ordres d'une femme célèbre par son énergie et sa puissance; elle se nommait Oumm-Kirfa-Fâtima, fille de Rabî, et était veuve de Mâlik, fils de Hodhayfa, fils de Badr. Elle habitait non loin de Wadi-l-Cora un château bien pourvu d'armes, et s'était acquis une réputation telle, qu'on disait proverbialement *inattaquable comme Oumm-Kirfa* [1]. Zayd jura de se venger d'elle. Lorsqu'il fut guéri de ses blessures, il obtint de Mahomet un corps de troupes, alla investir le château d'Oumm-Kirfa, surprit ses gens par un brusque assaut au point du jour, les tua ou les dispersa, la fit elle-même prisonnière, et la mit à mort. Attachée par les pieds entre deux chameaux, elle fut écartelée [2].

Zayd se signala encore cette année par une expédition contre les Djodhâm établis à Madyan, sur la côte de la mer Rouge. Il prit un grand nombre d'enfants et de femmes, qu'il amena à Médine. Comme on les vendait sur la place publique devant la mosquée, Mahomet entendit les gémissements des mères que l'on séparait de leurs enfants. Il en fut touché, et ordonna que chaque enfant et sa mère fussent vendus ensemble [3].

Les Juifs de Khaybar avaient alors pour chef un certain Elyouçayr, fils de Rizâm. Ce personnage tra- Assassinat du Juif Elyouçayr.

1 امنع من ام قرفة.

2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 228. *Sirat-erracoul*, f. 261.

3 *Tarikh*, f. 230. *Sirat*, f. 265.

vaillait sourdement à former une nouvelle ligue contre Mahomet. Il ne cessait d'exciter les Ghatafân à la guerre, et avait attiré à lui les Benou-Abdallah-ibn-Sàd-ibn-Bacr. Ceux-ci, campés entre Khaybar et Fadac, furent battus et mis en fuite par Ali, fils d'Abou-Tâlib, au mois de Chàbân (16 nov.-15 déc. 627). Quelque temps après, des émissaires musulmans, à la tête desquels était Abdallah, fils de Rowâha, vinrent trouver Elyouçayr, flattèrent son ambition, lui persuadèrent que Mahomet était disposé à le reconnaître comme prince de la contrée de Khaybar, et l'engagèrent à se transporter avec eux à Médine pour recevoir la parole du prophète. Elyouçayr donna dans le piége. Il se mit en route avec les Musulmans, qui le massacrèrent, lui et sa suite, à Carcara [1].

Abderrahmân obtient la soumission à l'islamisme d'une partie des Benou-Kelb.

Dans le temps où Ali était allé combattre les Benou-Abdallah-ibn-Sàd, Abderrahmân, fils d'Auf, avait été envoyé par Mahomet vers les Benou-Kelb, répandus aux environs de Daumat-Djandal. En lui confiant le drapeau du commandement, le prophète lui avait prescrit d'inviter les Benou-Kelb à se soumettre à la loi de l'islamisme, et, en cas de refus, de les y forcer par les armes. Abderrahmân remplit sa mission sans obstacles. Plusieurs familles de Kelb, dont le chef était El-Asbagh, fils d'Amr, embrassèrent l'islamisme; d'autres s'engagèrent à payer tribut à Mahomet, et conservèrent la foi chrétienne. Quant aux Arabes issus de Kinda, qui occupaient le châ-

1 *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 228, 229 v°. *Sirat-erraçoul*, f. 260, 261 et v°.

teau de Daumat-Djandal et obéissaient au prince Ocaydir, fils d'Abd-el-Malik, on ne dit pas qu'Abderrahmân ait fait aucune tentative pour les assujettir. Satisfait du succès qu'il avait obtenu auprès des Bédouins de Kelb, il revint à Médine, après avoir épousé Tomâdhir, fille d'El-Asbagh. Il eut d'elle un fils, Abou-Salama Abdallah-el-Asghar, qui fut dans la suite un des sept jurisconsultes célèbres de Médine[1].

Expédition de Mahomet contre les Mostalik.

Vers la même époque, c'est-à-dire au mois de Chàbân, Mahomet, qui s'était tenu en repos depuis son expédition à Dhou-Carad, marcha contre les Mostalik, tribu d'entre les Khozâa. Ce fut dans le cours de cette campagne qu'il publia le verset du Corân qui permet la purification avec du sable, *téyemmoum*, à défaut d'eau pour l'ablution avant la prière[2].

Comme le reste des Khozâa, les Mostalik avaient jusqu'alors montré aux Musulmans des dispositions amicales; leur chef, Hârith, fils d'Abou-Dhirâr, venait par ses instigations de changer leurs sentiments, et ils se préparaient à aller faire des incursions dans les alentours de Médine, quand Mahomet parut tout

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 228. Nowayri, *Nihâyet-el-érab*. Il paraît qu'on n'est pas bien d'accord sur les noms de ces sept jurisconsultes de Médine, car le nom d'Abou-Salama Abdallah-el-Asghar ne figure pas dans la liste qu'en donne l'auteur de l'Aghâni. Les personnages désignés par cet écrivain sont : El-Câcim, fils de Mohammed, fils d'Abou-Becr; Orwa, fils de Zobayr; Abou-Becr, fils d'Abderrahmân, fils de Hârith; Saïd, fils de Moçayyeb; Obaydallah, fils d'Abdallah, fils d'Otba; Khâridja, fils de Zayd, fils de Thâbit; Solaymân, fils de Yéçâr (*Aghâni*, II, 231). Les mêmes noms sont indiqués par Ibn-Khallicân, édit. de M. de Slane, p. 134.

2 *Corân*, V, 9. D'Ohsson II, 46. Gagnier, *Vita Mohammedis*, p. 84.

à coup devant eux. Ils étaient campés aux environs du puits de *Moraycì*, non loin de la mer, dans le territoire de Cadîd, à une vingtaine de milles au nord d'Osfân. Le combat s'engagea aussitôt entre les deux partis. Les Mostalik, après avoir soutenu quelque temps la lutte avec bravoure, furent mis en déroute. Plusieurs restèrent sans vie sur le champ de bataille; la plupart des autres furent faits prisonniers. Mille chameaux, cinq mille moutons, un grand nombre de femmes et d'enfants, devinrent la proie des Musulmans.

Mahomet épouse Djouwayriya.

L'une des captives, Djouwayriya, fille de Hârith, tombée en partage à Thâbit, fils de Cays, fils de Chemmâs, fit avec lui un contrat pour racheter sa liberté, moyennant une certaine somme. Elle s'adressa quelque temps après à Mahomet, pour le prier de l'aider à la payer. Djouwayriya était jeune et belle; Mahomet lui proposa d'acquitter le prix stipulé, et de l'épouser. Elle y consentit, et devint l'une des femmes du prophète. Les Musulmans se dirent alors entre eux : « Les Mostalik sont les alliés de l'apôtre « de Dieu; il convient de les traiter comme tels. » Chacun s'empressa de relâcher ses captifs; et cent familles, rendues ainsi à la liberté, bénirent le mariage de Djouwayriya.

Abdallah, fils d'Obay, tente de semer la division entre les Ansâr et les Mohâdjir.

A la suite de la victoire des Musulmans, un différend, qui eût pu avoir de funestes conséquences, s'éleva auprès du puits de Moraycì, où ils se portaient en foule pour se désaltérer et abreuver leurs montures. Djahdjâh, Arabe issu de Kinâna par Ghifâr, et serviteur d'Omar, fils de Khattâb, menant boire le

cheval de son maître, se prit de dispute avec Sinân, descendant de Djohayna et protégé de la famille d'Auf, fils de Khazradj. Des injures ils en vinrent aux coups. Djahdjâh cria : « A moi les Mohâdjir! » Sinân : « A moi les Ansâr! » Les uns et les autres accoururent en armes. Cependant on sépara les deux champions, et la querelle n'alla pas plus loin. Mais il en resta quelques germes de division fomentés par Abdallah, fils d'Obay, qui trahit en cette occasion sa malveillance contre les Mohâdjir. « Eh bien! les « voici qui s'attaquent à nous, dit-il à quelques An- « sâr; ce sont des rivaux que nous nous sommes « donnés à nous-mêmes. Si nous ne les avions pas « reçus dans notre pays et admis en partage de « nos biens, ils seraient allés chercher un asile ail- « leurs, et ne nous feraient pas concurrence aujour- « d'hui. Mais, patience! nous allons revenir à Mé- « dine, et là, il faudra que le plus fort chasse le « plus faible[1]. »

Zayd, fils d'Arcam, jeune homme de la tribu de Khazradj, rapporta ces paroles à Mahomet. Omar, fils de Khattab, était présent. Il ouvrit l'avis de faire tomber à l'instant la tête du séditieux Abdallah. « Non, dit le prophète, je ne veux point qu'on ré- « pète partout que Mahomet ordonne le meurtre de « ses compagnons. » Pour faire diversion à l'état des esprits, il commanda à sa troupe de lever le camp. Ce n'était point l'heure à laquelle il se mettait ordinairement en marche. Oçayd, fils de Hodhayr, étonné

1 Voy. *Corân*, LXIII, 8.

de cet ordre de départ à une heure inaccoutumée, vint lui en demander le motif. « Ignores-tu, lui dit « Mahomet, les discours tenus par Abdallah, fils « d'Obay? — Ne t'en inquiète point, prophète de « Dieu, répondit Oçayd. Certes, c'est toi qui chas« seras Abdallah de Médine, si tu le veux; car c'est « toi qui es l'homme fort, et lui qui est l'homme « faible. »

Le fils d'Abdallah, fils d'Obay, qui s'appelait aussi Abdallah et était dévoué de tout cœur à l'islamisme, se présenta bientôt à Mahomet, et lui dit : « Ma pitié filiale est connue. Je crains que tu n'en« joignes à quelque Musulman de tuer mon père. Je « ne pourrais m'empêcher de tuer moi-même le « meurtrier, et je m'exposerais à être damné pour « avoir vengé la mort d'un faux Musulman par « celle d'un vrai croyant. Si donc ton intention est « de punir mon père en lui ôtant la vie, dis-moi de « t'apporter sa tête, et je t'obéirai ; c'est le seul moyen « d'assurer le salut de mon âme. — Loin de verser « le sang de ton père, répliqua Mahomet, continue à « lui témoigner le respect et la tendresse que tu « lui dois. »

Abdallah, fils d'Obay, nia ensuite les paroles qui lui étaient attribuées, et Mahomet accepta son désaveu en feignant de le croire sincère[1].

Calomnie contre Aïcha.

Aïcha accusée d'adultère.

A la dernière halte de nuit que firent les Musulmans en regagnant Médine, il arriva une autre aven-

1 *Sirat*, f. 191 v°, 192. *Tarîkh*, f. 209-211.

ture qui causa un vif chagrin à Mahomet. Son épouse chérie, Aïcha, fille d'Abou-Becr, fut accusée d'avoir commis un adultère avec Safwân, fils de Moàttal, Mohâdjir bédouin de la tribu de Soulaym. Elle-même, dans la suite, racontait son histoire en ces termes :

« Quand l'apôtre de Dieu, disait-elle, entreprenait un voyage, il avait coutume de choisir par la voie du sort une de ses femmes pour l'accompagner. Dans son expédition contre les Mostalik, le sort m'ayant favorisée, j'étais partie avec lui. Le devoir de nous soustraire aux regards des hommes nous avait été imposé par le Corân : je voyageais donc dans une litière fermée, portée sur un chameau. Lorsque l'armée s'arrêtait, on déposait à terre la litière pour m'en faire sortir. Au moment du départ, j'y rentrais, puis deux domestiques la soulevaient, et la plaçaient sans effort sur le chameau; car j'étais mince et légère, à cause de ma grande jeunesse et de ma sobriété, vertu alors commune à presque toutes les femmes. La campagne terminée, comme nous approchions de Médine, on campa sur le soir, et l'on se reposa une partie de la nuit. Avant le jour, le prophète donna le signal de la marche, et l'on commença à plier les bagages. Je m'écartai un instant pour satisfaire un besoin. En revenant au camp, je m'aperçus qu'un collier d'onyx de Zhafâr était tombé de mon cou. Je retournai sur mes pas pour le chercher. Je perdis du temps à cette perquisition; enfin, ayant retrouvé mon collier, je me hâtai de regagner le camp. Cependant l'armée s'était mise en mouve-

ment. Les domestiques, chargés du soin de mon chameau, avaient placé la litière sur son dos, croyant que j'étais dedans, et avaient emmené l'animal. Quand j'arrivai, je ne vis plus personne. Je m'enveloppai dans mon voile, et m'assis, espérant qu'on découvrirait bientòt mon absence et qu'on viendrait me prendre.

« Tandis que j'attendais ainsi, Safwàn, fils de Moàttal, qui était resté en arrière, passa près de moi. Il me reconnut; il m'avait vue plusieurs fois avant qu'il nous fût défendu de nous montrer aux regards des étrangers. « Nous sommes à Dieu, s'écria-t-il, et « nous retournerons à lui. C'est l'épouse du pro- « phète! » Il fit agenouiller son chameau, et me dit de monter dessus. J'atteste le ciel qu'il ne me tint pas d'autre discours. Il se retira à l'écart pendant que je montais; ensuite il prit la bride de l'animal, et le conduisit sans m'adresser la parole. Nous ne pûmes rejoindre la troupe qu'à la halte du matin. En nous voyant paraître ensemble, on se livra à des conjectures. D'indignes calomnies se répandirent contre nous. Je les ignorai d'abord complétement; mais elles étaient parvenues aux oreilles du prophète.

« De retour à Médine, je me sentis indisposée, et fus obligée de garder le lit. Je remarquai que le prophète ne me témoignait pas l'intérêt qu'il manifestait ordinairement pour ma santé, quand j'étais souffrante. S'il entrait dans mon appartement, il se contentait de demander à ma mère Oumm-Roumân, qui veillait près de moi : « Comment va votre fille? » Mais il ne me disait pas un mot. Je fus affectée de

cette froideur, et lui dis un jour : « Apôtre de Dieu, « je désire, si vous le permettez, être soignée chez « mes parents. — J'y consens, » répondit-il. On me transféra donc dans la maison de ma mère.

« Au bout de trois semaines, j'étais en convalescence. Je n'avais encore aucun soupçon des bruits qui circulaient contre mon honneur, lorsqu'un soir, une de mes amies, avec laquelle je causais, laissa échapper cette exclamation : « Périsse Mistah! — « Comment, lui dis-je, peux-tu souhaiter du mal à « un Mohâdjir qui a combattu à Bedr pour la cause « de Dieu? — Ne sais-tu pas, fille d'Abou-Becr, ré« pliqua-t-elle, ce qu'il a dit de toi? — Je ne sais « rien, repris-je. » Alors elle m'instruisit de l'accusation articulée contre Safwân et moi par Mistah, par Hamna, fille de Djahch, et par quelques individus de la tribu de Khazradj, dont les principaux étaient Abdallah, fils d'Obay, et Hassân, fils de Thâbit. Aussitôt je courus tout éplorée vers ma mère. « Que Dieu vous pardonne! lui dis-je. Quoi! on dé« chire ma réputation, et vous ne m'avertissez pas! « — Calme-toi, ma fille, répondit-elle. Il est bien « rare qu'une femme jeune et belle, qui est aimée « de son mari et a plusieurs rivales, échappe aux « traits de la médisance. »

« Cependant mon aventure faisait le sujet de toutes les conversations. Les uns me croyaient coupable, d'autres cherchaient à me justifier. Le prophète, mortifié de ce scandale, monta un jour en chaire, et dit : « Musulmans, on tient des propos qui me blessent. « Comment se permet-on d'attaquer une personne

« de ma maison, dont la conduite a toujours été irréprochable, et un homme dont je n'ai jamais eu « qu'à me louer? » A ces mots, Oçayd, fils de Hodhayr, chef des Aus, se leva. « Apôtre de Dieu, dit-« il, si les artisans de la calomnie sont des Aus, « nous-mêmes nous les punirons de mort; s'ils ap-« partiennent à la tribu de nos frères les Khazradj, « ordonne, et nous allons les frapper. — Hypocrite! « s'écria Sàd, fils d'Obâda, chef des Khazradj; par « Dieu! tu ne parles ainsi que parce que tu sais que « ce sont des Khazradj. Si c'étaient des Aus, tu ne « te montrerais pas si sévère. — Tu mens, répliqua « Oçayd; tu es un faux Musulman, et tu défends « ceux qui te ressemblent. » Cette altercation des deux chefs faillit réveiller les anciennes inimitiés des Aus et des Khazradj. Le prophète, ayant non sans peine apaisé le tumulte, descendit de chaire, et rentra chez lui.

« Il appela Ali, fils d'Abou-Tâlib, et Oucâma, fils de Zayd, pour les consulter sur cette affaire, à laquelle il voulait mettre un terme par une décision définitive. Oucâma plaida franchement ma cause, et conseilla de déclarer hautement mon innocence. Ali proposa d'interroger ma suivante Bourayra, pour connaître si je n'avais pas eu quelque relation antérieure d'intimité avec Safwân. Bourayra fut mandée devant le prophète, qui la questionna. Elle protesta que jamais je n'avais manqué à mes devoirs; et, malgré les coups dont Ali l'accablait pour lui arracher des aveux, elle persista dans son témoignage en ma faveur.

Aïcha justifiée ; les calomniateurs punis.

« Après cet interrogatoire, le prophète vint me trouver. J'étais avec mon père, ma mère et une femme de mes amies. Je pleurais, et mon amie mêlait ses larmes aux miennes. Le prophète s'assit à mon côté, prononça la formule, *Louange à Dieu, le maître de l'univers, le clément et le miséricordieux!* et me dit ensuite : « Tu sais, Aïcha, les bruits qui courent « contre toi. Si tu as commis une faute, avoue-la « avec un cœur repentant; Dieu est indulgent, et par- « donne au repentir. » Je ne pus d'abord répondre que par des pleurs; j'espérais que mon père ou ma mère allaient parler pour moi. Voyant qu'ils se taisaient, je fis un effort sur moi-même, et dis : « Je « n'ai rien fait dont je puisse me repentir. Si je m'ac- « cusais, je mentirais à ma conscience. D'autre part, « j'aurai beau nier l'imputation dont on me charge, « on ne me croira point. Dans cette position, je di- « rai comme...» (je m'arrêtai un instant; le nom de Jacob, que je cherchais, ne se présenta pas à ma mémoire, à cause du trouble où j'étais); « je « dirai, repris-je, comme le père de Joseph : *Pa-* « *tience, et que Dieu me soit en aide* [1] ! »

« J'étais loin de me flatter que Dieu prendrait sur-le-champ ma défense, et qu'un passage du Corân descendrait exprès du ciel pour constater l'innocence d'une faible et indigne créature comme moi. Cependant le prophète fut saisi en ce moment d'une de ces défaillances qui précédaient souvent ses révélations. On l'enveloppa dans un manteau, et je lui

[1] *Corân*, XII, 18.

mis un coussin sous la tête. Tandis qu'il était ainsi en communication avec le messager céleste, je n'éprouvai aucune alarme, aucune inquiétude. Je n'étais pas coupable ; j'avais la certitude que Dieu ne pouvait me condamner. Mais mon père et ma mère, dans quelles transes ils étaient ! Je crus qu'ils allaient mourir de crainte que le ciel ne confirmât l'accusation portée contre leur fille. Après quelques instants, le prophète revint à lui. Il essuya son front, couvert de gouttes de sueur, quoique nous fussions en hiver, et me dit : « Réjouis-toi, Aïcha ; ton innocence m'a « été révélée d'en haut. — Dieu soit loué ! » répondis-je ; et le prophète, sortant aussitôt de la maison, récita aux Musulmans les versets du Corân qu'il venait de recevoir du ciel, et qui me justifiaient [1]. »

Cet oracle fit cesser les propos. Les accusateurs confondus devinrent l'objet de la réprobation générale. Mistah, Hamna, Hassân, fils de Thâbit, furent, comme calomniateurs, punis de quatre-vingts coups de verges. Abdallah, fils d'Obay, ne subit point ce châtiment : on le lui épargna en considération de son rang ; mais il perdit beaucoup de l'estime et du crédit dont il avait joui jusqu'alors parmi les siens [2].

Disgrâce du poëte Hassân.

Humilié de la correction qu'il avait reçue, le poëte Hassân, fils de Thâbit, se laissa aller à partager le mécontentement de ceux des Ansâr qui murmuraient sourdement contre les Mohâdjir, et voyaient surtout avec dépit le bon accueil fait par Mahomet aux Bédouins des tribus du Hidjâz et du Nadjd, qui, nou-

1. *Corân*, XXIV, 11 et suiv.
2. *Sirat-erraçoul*, f. 193-194 v°. *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 211 v°-213.

veaux convertis, venaient se fixer à Médine, et étaient traités par le prophète avec autant de faveur que les anciens Musulmans. Hassân, en imputant à Aïcha une intrigue amoureuse avec Safwân, fils de Moàttal, s'était attiré la haine de celui-ci. Des menaces secrètes qu'il sut avoir été proférées contre lui par Safwân, aigrirent son esprit et échauffèrent sa verve. Il avait coutume chaque après-midi de s'asseoir sur un tapis devant la porte de son château de Fârì, et de passer là quelques heures à causer avec une petite société d'amis comme lui mécontents. Un jour il récita dans cette réunion les vers suivants :

[1] « Des gens de rien affluent ici et deviennent d'importants personnages, tandis que le fils de Fourayà est dédaigné.

« Ils jettent sourdement des paroles menaçantes contre moi, comme si j'étais un homme nul qu'on insulte impunément.

« Le fils que j'attaque ou qui tombe entre les griffes du lion est également destiné à être pleuré par sa mère.

« Je sais tuer mon ennemi sans me rendre passible de l'amende du meurtre, ni de la peine du talion.

[1] ارى الخلابيس قد عزّوا و قد كثروا
و ابن الفريعة امسى بيضة البلد
يرمون بالقول سرّا فى مهادنة
تهددا لى كانّى لست من احد
قد ثُكّلت امّه من كنت صاحبه
اوكان منتشبا فى برثن الاسد
ما للقتيل الذى اسمو فاقتله
من دية فيه اعطيها ولا قود

« L'Océan, lorsque ses flots sont soulevés par le vent du nord et qu'il lance son écume contre le rivage,

« n'est pas plus terrible que moi quand la colère m'anime, et que je fonds sur mon adversaire comme un nuage chargé de grêle.

« Et vous, Coraychites, je ne cesserai de vous poursuivre, tant que vous n'aurez pas quitté l'erreur pour la vérité;

« tant que vous n'aurez pas renoncé au culte de Lât et d'Ozza, pour rendre tous hommage au Dieu unique et éternel. »

Ces vers furent rapportés à Mahomet, et excitèrent son indignation : les premiers étaient offensants pour les Mohâdjir, et tendaient à provoquer contre eux l'animosité des Ansâr; les derniers lui semblèrent une sorte d'usurpation de la mission de convertir les Coraychites. « Qui de vous, dit-il aux Musulmans qui « étaient près de lui, ira imposer silence aux mem- « bres du conciliabule de Fârì? — Moi, » dit Safwân, fils de Moàttal, profitant de cette occasion de satisfaire son ressentiment particulier. Il se rendit sur-le-champ au lieu où était réunie la société de Hassân.

ما البحر حين تهبّ الريح شاملة
فيغطئلّ ويرمي العِبْرَ بالزبد
يوما باغلب منى حين تبصرني
افرى من الغيظ فرى العارض البرد
اما قريش فاني لست تاركهم
حتى يبينوا من الغيات بالرشد
و يتركوا اللات والعزّى بمعزلة
ويسجدوا كلهم للواحد الصمد

En le voyant arriver le sabre à la main et l'œil étincelant, chacun se leva, et se hâta de se mettre à l'écart. Mais Hassân n'eut pas le temps de se sauver dans sa maison. Safwân l'atteignit et le frappa, en lui disant :

« Reçois ce coup de sabre. Je suis un homme qui répond à la satire autrement que par des vers [1]. »

Les amis de Hassân se précipitèrent alors sur Safwân, le saisirent, et voulurent le garder prisonnier. Mais Abdallah, fils de Rowâha, d'autres disent Sàd, fils d'Obâda, les obligea à le relâcher. Hassân, grièvement blessé, se fit porter devant Mahomet, qui détourna la tête et lui refusa même un regard. Une seconde tentative de Hassân pour obtenir son pardon ne fut pas plus heureuse. Enfin, apporté une troisième fois devant Mahomet, il lui dit : « Souviens-toi,
« prophète de Dieu, de ces vers que j'ai adressés au
« fils de Zibàra :

[2] « Tu as insulté Mohammed, et moi j'ai pris sa défense;
« Dieu m'en récompensera.
« Que mon honneur, celui de mon père et de mon aïeul,
« ser ventde bouclier à l'honneur de Mohammed contre les at-
« taques de tes pareils! »

Le prophète se laissa enfin toucher. Il rendit son Il obtient son pardon.

1 تلقّ ذباب السيف منى فاننى
غلام اذا هوجيت لست بشاعر

2 هجوتَ محمدا فاجبتُ عنه وعند الله فى ذاك الجزاء
فانّ ابى و والده وعرضى لعرض محمد منكم وفاء

amitié à Hassân, en exigeant qu'il se réconciliât avec Safwân ; et, pour le dédommager de la blessure qu'il avait reçue, il lui fit présent d'un terrain. Plus tard, il lui donna encore une esclave copte nommée Sîrin, sœur de sa concubine Mâria. Hassân eut de Sîrin son fils Abderrahmân, le dernier et le plus connu de ses enfants.

Hassàn chercha ensuite à se disculper envers Aïcha des discours calomnieux qu'on lui reprochait d'avoir tenus contre elle. Il nia ces discours, et célébra les vertus d'Aïcha dans une cacîda qu'il alla lui réciter, et dans laquelle se trouvait ce vers :

« Elle est pudique et sage, le soupçon ne peut l'atteindre. Elle est exempte de l'embonpoint massif qui surcharge les femmes paresseuses [1]. »

Aïcha, l'interrompant à cet endroit, lui dit en riant : « Quant à toi, tu n'es pas exempt de cet em-« bonpoint-là. » Après avoir satisfait sa rancune par cette plaisanterie sur la corpulence de Hassân, elle accepta ses excuses [2].

Voyage à Hodaybiya.

Mahomet annonce le projet d'aller visiter la Càba.

Depuis que Mahomet était venu s'établir à Médine, ni lui ni les Musulmans n'avaient visité la Càba. Les idolâtres seuls avaient continué à faire l'*Omra* et le pèlerinage, *Haddj*. Ces pratiques pieu-

1 حصان رزان لا تزن بريبة
وتصبح غرثى من لحوم الغوافل

2 *Aghâni*, I, 250, 251 v°. *Diwân de Hassân*, f. 69, 81. *Sirat-erraçoul*, f. 195.

ses étaient néanmoins consacrées par le Corân, et les Musulmans aspiraient au moment de s'en acquitter. Mahomet partageait ce désir, et portait ses vues plus loin. Son esprit était occupé de l'idée de soumettre la Mekke, et de reparaître, avec l'éclat de sa nouvelle puissance, dans les lieux où il avait naguère été persécuté. Il eut un songe dans lequel il lui sembla voir qu'il entrait à la Mekke entouré de ses disciples, qu'il prenait en main la clef de la Càba, qu'il faisait autour du sanctuaire les tournées *tawâf*, et accomplissait avec ses compagnons les diverses cérémonies d'usage. Le récit de cette vision excita la joie et l'espoir de tous les Musulmans; ils la regardèrent comme un pronostic indiquant qu'ils entreraient cette année à la Mekke. Le prophète annonça aussitôt l'intention d'aller visiter les lieux saints, et fit ses préparatifs de départ.

Le temple de la Càba était considéré comme une propriété commune à toute la nation arabe. Les Coraychites, gardiens de ce temple, n'étaient point autorisés par le droit public à en interdire l'approche, même à un ennemi de leur tribu, lorsqu'il se présentait sans dessein hostile pour remplir un devoir religieux. Mahomet prévoyait bien cependant que les Mekkois ne le laisseraient point exécuter son projet sans obstacle. Il chercha d'une part à leur rendre l'opposition plus difficile en grossissant son cortége, même d'Arabes encore païens; d'autre part, à calmer leur défiance en faisant connaître d'une manière ostensible le caractère pacifique et pieux du voyage qu'il se proposait.

Il se met en marche vers la Mekke.

Il partit au commencement du mois de Dhou-l-càda (12 février 628), suivi de mille quatre cents Musulmans, et précédé de soixante-dix chameaux ornés de festons et de guirlandes, destinés à être offerts en sacrifice. Sa femme Oumm-Salama l'accompagnait. A Dhou-l-Holayfa, il se constitua solennellement en état d'*ihrâm*, c'est-à-dire, en l'état préparatoire à la visite des lieux saints, consistant principalement à s'abstenir du commerce des femmes, de l'usage des parfums et de toutes les délicatesses de la vie, à laisser croître ses ongles, à ne point se tailler la barbe, à ne se raser ni la tête, ni aucune partie du corps. Les Musulmans imitèrent son exemple. En même temps il envoyait des messagers proclamer parmi les tribus bédouines, répandues dans le voisinage, qu'il allait faire une *Omra*. Il invitait ces Arabes à se joindre à lui pour visiter le sanctuaire construit par Abraham. Un petit nombre de Bédouins répondit à cet appel.

Les Mekkois lui ferment le chemin.

Au bruit de la marche de Mahomet, les chefs coraychites tinrent conseil, et résolurent unanimement de lui fermer le passage. Ils rassemblèrent leurs milices, convoquèrent les Ahâbîch, et formèrent une armée qu'ils conduisirent à Baldah, sur le chemin de Médine. Ils campèrent en cet endroit. Leur avant-garde, composée de deux cents chevaux commandés par Khâlid, fils de Walîd, et Icrima, fils d'Abou-Djahl, se posta à Courâ-el-Ghamîm.

Mahomet, parvenu à Osfân, à une heure de distance de Courâ-el-Ghamîm, apprit par un espion la détermination des Mekkois et les positions qu'ils occupaient. Il voulut d'abord essayer de poursuivre

son entreprise. Il changea de route; et, obliquant à droite pour éviter Courâ-el-Ghamîm, il s'avança par des sentiers âpres et pierreux vers Hodaybiya, lieu situé sur la limite du territoire sacré, à douze heures environ de la Mekke. Mais les cavaliers de Khâlid et d'Ycrima, ayant aperçu de loin la troupe musulmane, coururent aussitôt rejoindre le gros de leur armée, et donner avis de la direction nouvelle prise par Mahomet. Les Coraychites en conséquence se replièrent vers la Mekke pour la couvrir.

Le prophète ne tarda pas à être informé de ce mouvement par ses espions. Il venait alors d'arriver à Thaniyat-el-Morâr, au bas du coteau de Hodaybiya. Sa chamelle Coswa s'arrêta tout à coup, et s'agenouilla. « Comment! dirent les Musulmans, la chamelle du prophète refuse de marcher! Elle est « donc rétive? — Non, dit Mahomet, elle n'est point « rétive de son naturel; mais elle se sent retenue en « ce moment par la main de Dieu, par cette main « qui empêcha autrefois l'éléphant d'Abraha de « mettre le pied dans la Mekke. Si les Coraychites « m'adressent aujourd'hui quelque demande, je la « leur accorderai. Qu'on fasse halte ici. » Ses compagnons lui représentèrent qu'il n'y avait point d'eau en cet endroit; que d'anciens puits abandonnés, qui se trouvaient aux environs, étaient à sec. Mahomet, prenant une flèche dans son carquois, la remit à Nâdjia, conducteur de ses chameaux, et lui commanda de descendre dans un de ces puits et de ficher sa flèche dans le fond. Nâdjia exécuta cet ordre. Après avoir enfoncé la flèche dans le fond du puits,

Mahomet s'arrête près de Hodaybiya.

il la retira ; une eau vive jaillit sur-le-champ, et fournit abondamment aux besoins des Musulmans. Les auteurs arabes, qui rapportent ce fait, ne manquent point de le citer comme un miracle.

Bientôt parut Bodayl, fils de Warcâ, accompagné de quelques-uns des Khozâa qui habitaient dans le voisinage, à Batn-Marr. Ils venaient demander au prophète le motif qui l'amenait. Mahomet leur déclara qu'il n'avait aucune intention belliqueuse; que son unique but était de visiter les lieux saints. Les Khozâa, désirant le servir, se rendirent auprès des Coraychites et leur portèrent cette assurance. Cette démarche officieuse fut mal accueillie. Les Mekkois, soupçonnant la sincérité de Bodayl, envoyèrent vers Mahomet un des leurs, Micraz, fils de Hafs, qui reçut de la bouche du prophète la même déclaration. Ils y ajoutèrent peu de foi, et chargèrent un autre personnage, Djalîs, chef des Ahâbîch, d'aller prendre de nouvelles informations. Djalîs s'approcha du camp musulman. Mahomet, qui le reconnut de loin, ordonna de faire passer sous ses yeux les chameaux destinés aux sacrifices. La vue de ces animaux, dans l'appareil ordinaire des victimes, suffit pour persuader à Djalîs que l'objet du voyage de Mahomet était purement religieux. Il retourna vers les Coraychites, et chercha à leur inspirer sa conviction. On ne l'écouta point : « Tu es, lui dit-on, un Bédouin simple « et ignorant. Quant à nous, nous ne sommes pas « dupes de ces apparences, et nous n'admettrons « point notre ennemi dans nos murs.—Descendants « de Coraych, répondit Djalîs piqué, nous n'avons

« pas fait alliance avec vous pour vous aider, contre « le droit et l'équité, à repousser du temple de la « Càba des hommes qu'y attire un motif de dévotion. « Si vous êtes décidés à employer la force pour met- « tre obstacle à l'accomplissement du pieux désir de « Mahomet, moi et tous les Ahâbîch nous nous sépa- « rons de vous à l'instant. »

Sans s'inquiéter de cette menace, les Mekkois députèrent à Mahomet Orwa, fils de Maçòud, l'un des chefs de leurs alliés les Thakîf, pour lui signifier leur résolution de s'opposer à ce qu'il allât plus loin. Orwa trouva le prophète entouré de ses principaux disciples, dont la plupart avaient la figure cachée sous le *lithâm* (1). « Mahomet, dit-il, viens-tu donc « pour briser l'œuf? Sache au reste que les Coray- « chites sont dans des peaux de tigres, et qu'ils ont « juré de ne point te laisser entrer à la Mekke. Si tu « te hasardes à les combattre, tu verras bientôt se « disperser tous ces gens que tu as ramassés pour « t'escorter. — Tu mens, s'écria Abou-Becr indigné; « nous tiendrons ferme autour du prophète. — Quel « est cet homme? demanda Orwa. — C'est le fils « d'Abou-Cohâfa, répliqua Mahomet. — Il m'a rendu « service autrefois (2), dit Orwa; il m'insulte au- « jourd'hui; je ne lui répondrai pas, et nous sommes « quittes. »

Près de Mahomet était Moghayra, fils de Chòba, jeune Mohâdjir issu de Thakîf, qui avait depuis peu

1 Voy. tome II, liv. VI, p. 554.

2 Abou-Becr avait aidé Orwa à acquitter une dette. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 231 v°.

quitté sa tribu et embrassé l'islamisme, après avoir assassiné plusieurs personnes dont le sang avait été payé par Orwa, son oncle. En continuant à s'entretenir avec Mahomet, Orwa lui passait familièrement la main sur la barbe. « Ne touche pas la barbe du « prophète, dit Moghayra d'un ton courroucé, si tu « veux conserver ta main; » et il écarta rudement le bras d'Orwa. « Quel est ce brutal? » dit Orwa. Mahomet sourit, et répondit : « C'est ton neveu « Moghayra, fils de Chòba. — Ah! c'est toi, traître? « reprit Orwa. As-tu déjà oublié que j'ai payé tes « dettes? »

Dans le cours de la conférence, Mahomet renouvela plusieurs fois ses protestations d'intentions toutes pacifiques à l'égard des Mekkois. Il retint quelque temps Orwa dans son camp, et le congédia ensuite avec honneur.

Orwa avait été témoin des marques de profond respect que les Musulmans donnaient au prophète. Quand Mahomet avait fait son ablution, l'on s'empressait de recueillir l'eau dont il s'était servi. Si un de ses cheveux tombait, on se précipitait pour le prendre. S'il crachait, on se disputait sa salive. De retour vers les Coraychites, Orwa ne put s'empêcher de leur dire : « Je suis allé à la cour des empereurs; « j'ai vu Cayçar et Kesra dans toute la pompe de « leur puissance; mais je n'ai jamais vu de souverain « vénéré par ses sujets comme l'est Mahomet par ses « compagnons (1). »

1 *Sirat-erraçoul*, f. 195 v°-197. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 230-232.

Après le départ du chef de Thakîf, Mahomet voulut envoyer Omar, fils de Khattâb, porter des paroles de paix aux Mekkois. Omar s'en excusa en représentant qu'il avait sujet de craindre quelque violence de la part des Coraychites, parmi lesquels il comptait beaucoup d'ennemis personnels. Mahomet leur députa Othmân, fils d'Affân. Il le chargea de leur assurer officiellement qu'il était loin de sa pensée de commettre contre eux aucune espèce d'hostilité, et que son seul désir était de visiter la Càba. Othmân s'acquitta de cette commission. Les Coraychites lui répétèrent leur refus de permettre à Mahomet l'entrée de la Mekke, et ajoutèrent : « Quant à toi, tu « peux, si tu en as envie, faire les tournées d'usage « autour du temple. — Je ne les ferai, dit Othmân, « qu'avec l'apôtre de Dieu. » Irrités de cette réponse, les Coraychites saisirent Othmân, et le gardèrent prisonnier. Le bruit qu'on l'avait mis à mort se répandit dans le camp des Musulmans; tous furent transportés d'indignation. « Nous ne partirons point « d'ici, s'écria Mahomet, sans avoir vidé nos diffé« rends par les armes. »

Serment de l'arbre, ou serment agréable à Dieu.

Aussitôt on se prépara à combattre. Mahomet, pour fortifier le zèle de ses soldats, les invita à se lier à lui par un nouveau serment. Une acclamation unanime accueillit cette proposition. Tous jurèrent de lui être fidèles et de périr à ses côtés, plutôt que de prendre la fuite; lui-même jura de ne point les quitter tant qu'ils formeraient une assemblée.

Durant cette cérémonie, on apprit la nouvelle que la vie d'Othmân avait été respectée. Le prophète,

voulant associer son gendre absent à l'engagement contracté par ses compagnons, jura pour lui, en mettant sa main gauche dans sa main droite.

Mahomet était placé sous un acacia, *samoura*, lorsqu'il reçut ce serment, que l'on nomma pour cette raison *le serment de l'arbre*; on l'appelle aussi, et plus communément, *le serment agréable à Dieu*, à cause de ce verset du Corân : *Dieu regardait d'un œil satisfait ces croyants qui te donnaient la main sous l'arbre, en signe de fidélité*[1].

Traité avec les Mekkois.

Cependant les Coraychites, revenus de leur premier emportement, avaient réfléchi aux conséquences fâcheuses que devait entraîner leur attentat contre la personne d'un ambassadeur. Ils relâchèrent Othmân, et envoyèrent à Mahomet une députation à la tête de laquelle était Sohayl, fils d'Amr, de la branche d'Amir, fils de Loway. Les instructions de Sohayl l'autorisaient à conclure un accommodement, et à promettre aux Musulmans qu'ils seraient admis à la Mekke l'année suivante; mais elles lui prescrivaient d'exiger qu'ils se retirassent cette année du territoire sacré.

Mahomet accepta ces bases d'un traité dont les articles furent successivement discutés et arrêtés verbalement entre lui et Sohayl. Les Musulmans, témoins de cette conférence, virent cet accord avec un vif déplaisir. Sur la foi du rêve de leur prophète, interprété au gré de leur impatience, ils étaient par-

1 *Corân*, XLVIII, 18. *Sirat-erraçoul*, fol. 197. *Tarikh-el-Khamicy*, fol. 232.

tis de Médine, persuadés qu'ils allaient entrer à la Mekke et s'en rendre maîtres. Il fallait renoncer à la réalisation immédiate de cet espoir. Omar ne put cacher sa mauvaise humeur. Il s'approcha de Mahomet, et lui dit : « N'es-tu pas le prophète de Dieu ? « Ne sommes-nous pas les vrais croyants? Ces gens-« ci ne sont-ils pas des idolâtres? — Certainement, « répondit Mahomet.—Eh bien! reprit Omar, pour-« quoi ravaler notre sainte religion par une paix « humiliante avec des païens?—Je suis le serviteur « de Dieu, répliqua Mahomet avec calme; j'obéis à « ses inspirations; il ne me conduira point dans la « voie de l'erreur. »

Puis il appela Ali, fils d'Abou-Tâlib, pour dresser, sous sa dictée, l'acte du traité. « Écris, lui dit-il : « *Au nom de Dieu clément et miséricordieux!* — « Je ne connais pas cette formule, dit Sohayl. Em-« ployons la formule usitée jusqu'ici : *En ton nom, ô* « *Dieu!*—Soit, reprit Mahomet. Écris : *En ton nom,* « *ô Dieu!* » Il continua : « *Voici les conditions du* « *traité conclu entre Mohammed, apôtre de Dieu....* « — Je n'admets point ces termes, interrompit So-« hayl. Si je te reconnaissais pour apôtre de Dieu, « je né porterais point les armes contre toi. Fais « écrire simplement ton nom et le nom de ton père. » Mahomet céda encore. « Écris donc, dit-il à Ali : « *Voici les conditions du traité conclu entre Mo-* « *hammed, fils d'Abdallah, et Sohayl, fils d'Amr.* »

La convention fut rédigée de la manière suivante :

« I. Une trêve de dix ans sera fidèlement observée entre les Musulmans et les Coraychites.

« II. Tout individu qui abandonnerait les Coraychites pour passer à Mahomet, sans la permission de ses chefs, sera rendu aux Coraychites.

« III. Au contraire, les transfuges qui pourraient abandonner Mahomet pour passer aux Coraychites ne seront point rendus aux Musulmans.

« IV. Les tribus arabes qui voudront s'allier soit à Mahomet, soit aux Coraychites, seront libres de le faire, sans que ni l'une ni l'autre des parties contractantes cherche à s'y opposer.

« V. Mahomet et les siens quitteront cette année le territoire sacré, sans pénétrer plus loin.

« VI. Ils pourront, l'année prochaine, à pareille époque, visiter la Càba; ils entreront à la Mekke avec leurs armes de voyage seulement, c'est-à-dire, avec leurs sabres dans les fourreaux; ils n'y séjourneront que trois jours. »

Divers chefs des Khozâa et des Kinâna de la branche de Bacr-ibn-Abdmonât étaient présents. En vertu de l'article IV du traité, les premiers se déclarèrent sur-le-champ alliés de Mahomet, les seconds, alliés des Coraychites. Les Musulmans ne pouvaient concevoir que le prophète eût consenti aux IIe et IIIe articles. Plusieurs lui en témoignèrent leur étonnement. « Eh quoi! lui dirent-ils, nos transfuges « ne nous seront pas renvoyés, et quand des Mek« kois viendront à nous et feront profession d'isla« misme, nous serons obligés de les repousser! » Mahomet sourit, et répliqua : « Si nous rendons « quelques hommes éclairés par la grâce, Dieu saura « bien les tirer de peine, et leur aplanir les voies

« pour se réunir à la communauté des fidèles. Si « l'un des nôtres nous quitte, c'est un faux frère que « nous devons renier comme indigne de notre so- « ciété. »

En cet instant même, un jeune Mekkois arriva au camp musulman. C'était Abou-Djandal, fils de Sohayl. Il avait embrassé l'islamisme. Retenu enchaîné à la Mekke par ordre de son père qui voulait l'empêcher d'aller joindre Mahomet, il était parvenu à rompre ses liens et à s'échapper. Sohayl l'apercevant va droit à lui, le frappe au visage, et, le saisissant par le collet : « Je reprends ce jeune hom- « me, dit-il; il est arrivé après le traité conclu. — « Musulmans, s'écrie Abou-Djandal, me laisserez- « vous ramener à la Mekke pour y être persécuté à « cause de ma religion? — Patience, Abou-Djandal, « lui dit Mahomet. Dieu tiendra compte à toi, et aux « autres croyants qui seront dans le même cas, de « ce que vous pourrez souffrir, et il pourvoira au « soin de votre délivrance. Quant à présent, un « traité nous engage, nous ne devons pas le violer. »

Sohayl, traînant son fils par le collet, le livra à la garde des Mekkois qui l'accompagnaient. La vue de cette scène causa un profond chagrin aux Musulmans, et augmenta le dépit qu'ils éprouvaient déjà. Sans se troubler de leurs murmures, Mahomet fit apposer sur l'acte du traité les témoignages de ses principaux disciples et de plusieurs idolâtres. Puis les députés mekkois se retirèrent.

L'approche des lieux saints était définitivement interdite cette année aux Musulmans. Le moment

était venu pour eux de renoncer à l'état d'*ihrâm*, et de reprendre les habitudes ordinaires de la vie, *ihlâl*. Mahomet en donna le signal, et dit à haute voix : « Qu'on immole les victimes, et que chacun se « rase la tête. » Mais le mécontentement sembla rendre les Musulmans sourds à cet ordre. Ils gardèrent un morne silence, et demeurèrent immobiles. Alors Mahomet se lève, prend un couteau, et égorge de sa main un des chameaux destinés aux sacrifices. Il s'assied ensuite, et se fait raser la tête. La puissance de l'exemple opère ce que n'avait pu obtenir la parole. Bientôt on immole les victimes et on se fait raser la tête. Quelques-uns cependant s'étaient bornés à se faire tailler les cheveux. Mahomet prononça à ce sujet cette exclamation : « Que Dieu bé« nisse ceux qui ont la tête rasée! — Prophète, lui « dit-on, ajoute : « Et ceux qui ont les cheveux taillés. » Il reprit : « Que Dieu bénisse ceux qui ont la tête « rasée! » On répéta la demande une seconde et une troisième fois. Il répéta la réponse; et enfin, à la troisième fois, il ajouta : « Et ceux qui ont les che« veux taillés. » Tout le monde fut ainsi satisfait [1].

Mahomet resta encore quelques jours à Hodaybiya, avant de reprendre le chemin de Médine. Durant cet intervalle, plusieurs femmes s'enfuirent de la Mekke et vinrent se présenter à son camp, se disant Musulmanes et le priant de les emmener. Leurs maris les réclamèrent, et invoquèrent l'article II du traité. Le prophète, après avoir fait jurer

[1] *Sirat-erraçoul*, 197 v°, 198. *Tarik-el-Khamicy*, f. 232 v°-233 v°.

aux fugitives qu'un motif religieux seul les avait portées à quitter la Mekke, refusa de les rendre. Il déclara que le traité ne concernait point les femmes, et que des Musulmanes ne pouvaient demeurer unies à des idolâtres. Mais il paya aux maris la valeur du cadeau nuptial que chacun d'eux avait donné. L'une de ces fugitives, nommée Soubayà, fut épousée par Omar [1].

A l'égard des hommes qui voulurent abandonner la Mekke et passer de son côté, Mahomet observa fidèlement le traité. Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Le renvoi des transfuges mekkois, clause en apparence favorable aux Coraychites, tourna à leur détriment.

L'islamisme comptait à la Mekke beaucoup de prosélytes que leurs compatriotes idolâtres retenaient par force, comme Abou-Djandal, et qui brûlaient du désir de s'évader. De ce nombre était un certain Abou-Bacîr-Otba. Il trompa la surveillance de ses gardiens, et arriva à Médine au moment où les Musulmans y rentraient. Deux Coraychites, dépêchés sur ses traces, vinrent le redemander à Mahomet, qui le livra entre leurs mains. Tandis qu'on le ramenait à la Mekke, Abou-Bacîr tua un de ses conducteurs, mit l'autre en fuite, et retourna à Médine. Mahomet ne l'y reçut point; mais en lui commandant de s'éloigner, il dit : « C'est un homme déterminé. « Que n'a-t-il avec lui une troupe de braves de sa « trempe! » Ce mot, recueilli et répété de bouche en

1 *Sirat*, f. 199 v°. *Tarikh*, f. 234. *Corán*, LX. 10.

bouche, comme l'étaient toutes les paroles du prophète, parvint aux oreilles des Musulmans de la Mekke. Ils apprirent aussi qu'Abou-Bacîr s'était retiré dans le lieu boisé nommé El-àys, sur la côte de la mer Rouge, dans le canton de Dhou-l-Marwa. Tous ceux qui purent s'échapper, entre autres Abou-Djandal, allèrent se joindre à lui. Ils formèrent une bande de soixante-dix hommes, qui commença à dépouiller ou massacrer les voyageurs coraychites, et à piller les caravanes sorties de la Mekke. Des Bédouins des tribus de Ghifâr, de Djohayna, d'Aslam, attirés à l'islamisme par l'appât du butin, vinrent bientôt grossir ce noyau; et Abou-Bacîr finit par se trouver à la tête de trois cents Musulmans, dont les rapines causèrent tant de tort au commerce des Mekkois, que ceux-ci supplièrent Mahomet d'annuler le IIe article du traité, de garder les transfuges, et d'appeler près de lui toute la troupe d'Abou-Bacîr. Il y consentit, et augmenta ainsi ses forces en paraissant faire un acte de condescendance et de générosité [1].

Ambassades envoyées par Mahomet.

Cachet de Mahomet.

On dit que ce fut au retour de son voyage à Hodaybiya, c'est-à-dire, dans le dernier mois de la sixième année de l'hégire (14 mars-12 avril 628), que Mahomet, ayant formé le dessein d'écrire aux souverains étrangers et à divers princes arabes, pour

1 *Sirat*, f. 199. *Tarîkh*, f. 234 et v°.

les inviter à l'islamisme, se fit faire un cachet d'argent destiné à être apposé sur les lettres qu'il devait leur adresser. Sur ce cachet étaient gravés et disposés en trois lignes les mots : MOHAMMED — APÔTRE — DE DIEU [1].

Ambassade au roi de Perse.

Le premier souverain auquel il envoya un message fut le roi de Perse Kesra Parwiz. La lettre de Mahomet lui fut portée par le Musulman Abdallah, fils de Hodhâfa, Coraychite de la branche de Sahm. Elle commençait ainsi : « Mohammed, fils d'Abdallah, apôtre de Dieu, à Kesra, roi de Perse. »

Depuis que les Persans avaient conquis le Yaman sur les Abyssins, ils considéraient toute l'Arabie comme une dépendance de leur empire. Kesra fut indigné du ton audacieux qu'un Arabe prenait avec lui. « Est-ce ainsi, dit-il, qu'ose m'écrire un homme « qui est mon esclave ? » Et il déchira la lettre. A cette nouvelle, Mahomet dit : « Qu'ainsi son royaume « soit déchiré ! » Imprécation qui ne tarda pas à être exaucée.

Cependant Kesra avait expédié à Bâdhân, son vice-roi dans le Yaman, l'ordre de lui envoyer l'individu qui faisait le prophète dans le Hidjâz. Bientôt deux officiers de Bâdhân arrivèrent à Médine. Ils sommèrent Mahomet de les suivre, lui promettant que s'il obéissait, Bâdhân écrirait en sa faveur à Kesra, et le menaçant, en cas de refus, de toute la colère du monarque. Mahomet remit sa réponse au lendemain.

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 236.

Pendant la nuit même, si l'on en croit les historiens arabes, il apprit par une révélation du ciel la mort de Kesra, assassiné par son fils Chirwayh (Siroës). De grand matin il fit venir les officiers persans, leur annonça cet événement [1], et ajouta : « Sachez que ma religion et ma puissance s'étendront « sur tout l'empire de Kesra. Allez, retournez au« près de Bâdhân, et dites-lui qu'il embrasse l'isla« misme. »

Ils partirent, et rendirent compte à Bâdhân de leur mission. Peu de jours après, Bâdhân reçut une lettre de Chirwayh qui lui faisait part du meurtre de son père et de son propre avénement au trône, et qui lui défendait d'inquiéter Mahomet. Frappé du concours de ces circonstances, le vice-roi du Yaman crut y voir du miracle, et se fit Musulman avec tous les Persans qui se trouvaient dans la contrée [2].

Ambassade au roi d'Abyssinie.

La seconde ambassade envoyée par Mahomet fut adressée au roi d'Abyssinie. Amr, fils d'Omeyya, le

1 On conçoit que Mahomet pouvait avoir été informé du sort de Cosroës par le retour de son député, qui, peut-être, avait quitté la Perse au moment où la révolution s'accomplissait. On sait, par une dépêche officielle de l'empereur Héraclius adressée au sénat de Constantinople, et insérée dans la Chronique paschale (p. 398-402), que Cosroës avait été détrôné et mis à mort par son fils Siroës dans les derniers jours de février 628 de J. C. Il est donc nécessaire d'admettre, contrairement à l'assertion des écrivains arabes, que l'ambassadeur de Mahomet à Cosroës avait été envoyé avant le voyage à Hodhaybiya, qui eut lieu dans la seconde moitié de février 628 (en Dhou-l-càda, an VI de l'hégire). Il est vrai que les auteurs arabes placent la révolution qui coûta la vie à Cosroës au mois de Djoumâdha Ier, de la VIIe année de l'hégire (*Tarîkh-el-Khamicy*, f. 239 v°, et 252), c. à d. entre le 8 août et le 7 septembre 628 de J. C. Mais la date indiquée dans la dépêche d'Héraclius est beaucoup plus certaine.

2 Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 66. *Tarîkh* f. 239. *Sirat* f. 11 v°.

Dhamrite, se rendit auprès du Nédjâchi, et lui présenta la lettre du prophète, qui engageait ce prince à adopter l'islamisme, le priait de fournir aux Musulmans réfugiés dans ses États les moyens de se transporter à Médine, et lui demandait en outre de le marier avec Oumm-Habîba Ramla, l'une des femmes musulmanes réfugiées, alors veuve d'Obaydallah, fils de Djahch. Oumm-Habîba était fille d'Abou-Sofyân, fils de Harb, ce chef mekkois l'un des plus redoutables ennemis de Mahomet. On peut penser que celui-ci espérait désarmer la haine du père en épousant la fille. Elle avait émigré autrefois en Abyssinie avec son mari Obaydallah, fils de Djahch, cet homme qui, après avoir longtemps cherché la religion d'Abraham ou orthodoxie, *Hanîfiya*, avait cru la trouver dans l'islamisme [1]. Mais Obaydallah, ayant connu le christianisme chez les Abyssins, avait jugé que c'était la vraie religion, et s'y était dévoué; il avait depuis persisté jusqu'à sa mort dans sa nouvelle croyance.

Le Nédjâchi accueillit Amr, fils d'Omeyya, avec honneur, et baisa respectueusement la lettre du prophète. On a vu ailleurs que, suivant l'assertion des écrivains arabes, il était déjà Musulman dans le cœur [2]. Ces mêmes historiens prétendent qu'il fit en cette occasion une profession formelle de foi musulmane entre les mains de Djàfar, fils d'Abou-Tâlib, cousin de Mahomet et le personnage le plus consi-

1 Voy. tome I, p. 322, 323.
2 Voy. tome I, p. 395.

dérable d'entre les émigrés. Il célébra ensuite les fiançailles du prophète avec Oumm-Habîba, à laquelle il donna généreusement, au nom de Mahomet, un cadeau nuptial de quatre cents dînar ou pièces d'or. Enfin il mit deux navires à la disposition de Djàfar et de ses compagnons, pour passer en Arabie [1].

Ambassade au gouverneur de l'Égypte.

A cette époque, l'Égypte était gouvernée par le Copte Djarîh, fils de Matta, que les auteurs arabes qualifient de *Macaucas*, titre commun, disent-ils, aux maîtres d'Alexandrie, comme le titre de *Cayçar* (César) aux empereurs romains [2]. Ce Macaucas avait été chargé par Héraclius de recueillir les impôts de l'Égypte. Depuis plusieurs années, profitant des troubles qui agitaient l'empire, pendant qu'Héraclius était occupé de ses campagnes contre les Persans, il retenait les contributions, se faisait appeler prince des Coptes, et, sans avoir ouvertement secoué le joug de l'obéissance, il agissait en souverain indépendant. Il était chrétien de la secte des Jacobites ou partisans d'Eutychès, et haïssait les Grecs orthodoxes qu'on nommait Melkites, c'est-à-dire royalistes, parce qu'ils s'accordaient de croyance avec l'empereur [3].

Mahomet lui écrivit, et députa vers lui Hâtib, fils d'Abou-Baltaà. Le Macaucas reçut la lettre avec respect, l'appliqua sur sa poitrine, et la déposa dans une boîte d'ivoire. Il répondit par une lettre flatteuse, dans laquelle, sans contester au prophète sa mission divine, il demandait du temps pour se décider à le

1 *Tarîkh*, f. 237, 251. *Sirat*, f. 207, 267 v°.
2 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 126 v°.
3 Gagnier, *Vie de Mahomet*, II, 36.

reconnaître. Il accompagna sa réponse de présents, parmi lesquels on remarquait mille *mithcâl* d'or, un cheval, une mule blanche nommée Doldol, un âne gris-argenté appelé Yàfour, et deux jeunes filles de noble extraction. Ces jeunes filles étaient sœurs. Mahomet donna l'une, nommée Sîrîn, au poëte Hassân, fils de Thâbit, et garda l'autre, Mâria la Copte, dont la beauté l'avait impressionné vivement [1].

D'autres ambassades furent ensuite envoyées par Mahomet, dans le courant de la septième année de l'hégire, à l'empereur Héraclius et à divers princes arabes; mais les députés ne partirent qu'après l'expédition de Khaybar, dont je vais parler. Je rendrai compte ailleurs de ces messages, afin d'interrompre le moins possible l'ordre des événements.

An VII de l'ère de l'hégire (12 *avril* 628 — 1er *mai* 629 *de J. C.*).

Conquête de Khaybar.

En paix avec les Coraychites et leurs alliés, Mahomet était libre de porter ses efforts contre ceux de ses adversaires qui lui donnaient le plus d'ombrage. La race juive, malgré les coups dont il l'avait frappée, était encore redoutable. Elle possédait, à la distance de trois ou quatre journées de marche au nord-est de Médine, un territoire fertile en grains, abondant en dattiers, protégé par plusieurs châteaux forts, dont le principal, nommé El-Cammoûs, était situé Khaybar. Sa population.

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 118 v°, 240.

sur une montagne de difficile accès. L'ensemble de ces châteaux était compris sous la dénomination de *Khaybar*, mot signifiant, disent les auteurs arabes, lieu fortifié [1]. La population de Khaybar se composait de diverses familles établies dans le pays depuis un temps immémorial, et auxquelles s'étaient mêlées quelques fractions des Corayzha et des Nadhîr, dès l'époque de l'arrivée de ces deux tribus dans le Hidjâz. Elle s'était accrue ensuite d'une autre fraction des Nadhîr expulsée des environs de Médine.

Les Juifs de Khaybar avaient montré une haine active et implacable au prophète et à ses sectateurs. Unis par une ancienne alliance aux Bédouins issus de Ghatafân, dont ils étaient voisins, ils travaillaient sans relâche à entretenir contre Mahomet l'inimitié de cette grande peuplade et des autres tribus des alentours. Ce fut contre eux que Mahomet résolut de tourner ses armes.

Pendant son retour de Hodaybiya à Médine, voulant ranimer l'esprit des Musulmans peu satisfaits du traité dont ils appréciaient mal la portée, il leur avait promis une conquête prochaine et un riche butin. Un mois après, dans le courant de Mouharram de la septième année de l'hégire (12 avril—12 mai 628 de J. C.), il les mena à Khaybar. Son armée était de quatorze cents hommes, dont deux cents cavaliers.

1 On comptait de Médine à Khaybar huit postes (*Bérid*), ou trois fortes journées de marche. Chaque poste (*Bérid*) était de 4 lieues (*Farsakh*); chaque lieue (*Farsakh*), de trois *mîl*; chaque *mîl*, de 4000 pas (*Khatwa*); chaque pas (*Khatwa*), de 3 pieds ou semelles (*Cadam*). Voy. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 243.

Les Juifs, informés, dit-on, de son projet par un secret avis d'Abdallah, fils d'Obay, avaient demandé des renforts à leurs alliés de Ghatafân. Les Fezâra s'avancèrent à leur secours; mais Mahomet avait fait diligence. Ils le trouvèrent posté entre eux et Khaybar, dans la vallée de Radjî. Ils s'arrêtèrent surpris. Bientôt un bruit confus, qu'ils entendirent sur leurs derrières, leur fit craindre qu'un détachement musulman n'eût fait un circuit pour aller, en leur absence, tomber sur leurs familles et leurs troupeaux. Ils rebroussèrent aussitôt chemin, et abandonnèrent les Juifs à eux-mêmes [1].

Les Musulmans attaquent et prennent successivement les châteaux.

Au lieu de se réunir et de marcher en masse au-devant de l'ennemi, comme le leur conseillait Sellâm, fils de Michcam [2], les Juifs attendirent les attaques, et divisèrent leurs forces pour garder leurs différentes citadelles éparses sur un grand espace. Les Musulmans assaillirent d'abord le château de *Nâìm*, qu'ils emportèrent. Ensuite ils se présentèrent devant celui de *Natât*, situé dans la vallée du même nom, et appartenant à Marhal, fils de Hârith, prince juif de la race de Himyar [3]. La garnison de Natât, qui était nombreuse, opposa une vive résistance. Les Musulmans, pour décourager les assiégés par la vue de la dévastation de leurs propriétés, coupèrent autour de la place quatre cents dattiers. Ce furent les seuls qu'ils détruisirent sur le territoire de Khaybar [4]. Le

1 *Sirat*, f. 200 et v°. *Tarîkh*, f. 243.
2 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 244.
3 *Tarîkh*, f. 245. *Sirat*, f. 201 v°.
4 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 244.

fort, ayant enfin été évacué, tomba en leur pouvoir. De là ils allèrent investir, et conquirent l'un après l'autre, les châteaux de la vallée de *Chikk*.

Cependant ils commençaient à souffrir du manque de vivres. Un jour ils enlevèrent à l'ennemi une trentaine d'ânes. Ils les égorgèrent, et s'empressèrent de les dépecer et d'en faire cuire la chair. Mais Mahomet leur ordonna de la jeter, comme impure. Il fit publiquement une prière pour demander à Dieu de leur livrer le château ennemi le mieux pourvu de provisions, et les mena aussitôt à l'assaut du fort d'Essàb-ibn-Moâdh. Ils s'en emparèrent par une attaque vigoureuse, et y trouvèrent des magasins considérables de grains et de viande.

La conquête de la citadelle *El-Cammoûs*, appartenant à la famille d'Abou-l-Hokayk, et située dans la partie du territoire de Khaybar appelée *Couthayba*, du nom d'un des forts qui la protégeaient, fut celle qui coûta le plus de peine aux Musulmans. Le prince Marhab, et les débris des garnisons chassées des autres châteaux déjà conquis dans les vallées de Natât et de Chikk, s'y étaient retirés. Kinâna, fils de Rabî, fils d'Abou-l-Hokayk, prince des Nadhîr et dépositaire de leurs trésors, y était enfermé avec la plupart des familles des Nadhîr. Le siége dura une douzaine de jours. Mahomet, en proie à une violente migraine, ne pouvait conduire lui-même ses troupes. Il confia le drapeau du commandement à Abou-Becr, qui donna un assaut infructueux. Le jour suivant, Omar prit le drapeau, et dirigea une autre attaque plus vive que celle de la veille, mais sans plus de succès.

« Demain, dit Mahomet, je remettrai l'étendard à « un homme qui aime Dieu et son prophète, et qui « en est aimé, guerrier intrépide qui ne sait point « reculer. C'est à lui qu'est réservée la victoire. »

Ces paroles excitèrent parmi les principaux Musulmans une noble émulation. Chacun d'eux faisait des vœux pour obtenir le drapeau. Le lendemain, tous les Mohâdjir et les Ansâr entourèrent de grand matin la tente du prophète, avides de connaître sur qui tomberait le choix glorieux. Mahomet parut. « Où est Ali? » dit-il. Ali était resté seul dans sa tente. Il n'avait pu jusqu'alors prendre part aux combats : une ophthalmie l'avait forcé à demeurer oisif. On alla le chercher. Un de ses compagnons, le conduisant par la main, l'amena au milieu du cercle. Mahomet détacha le bandeau qui couvrait les yeux d'Ali, les mouilla de sa salive, et lui dit : « Va, tu es guéri. » En même temps il le ceignit de son sabre Dhou-l-fécâr; puis, lui donnant le drapeau, il lui commanda de marcher vers la forteresse.

Ali, plein de confiance, s'avança suivi des Musulmans. Les Juifs firent une sortie, ayant à leur tête le prince Marhab. Ce guerrier, célèbre par sa force et son audace, était revêtu de deux cuirasses; il portait un double turban et un casque; deux sabres pendaient à ses côtés, et sa main brandissait une lance à trois pointes. Il précédait ses soldats en chantant ces vers :

[1] « Khaybar connaît ma valeur; je suis Marhab, armé de toutes pièces, héros éprouvé.

(1) لقد علمت خيبر انى مرحب شاكى السلاح بطل مجرّب

« Je frappe tantôt de la lance, tantôt du sabre, quand le feu de la guerre est allumé. »

Puis il défiait les Musulmans, et leur criait : « Qui veut se battre avec moi? » Ali se présente, et lui répond :

« Moi je suis celui que sa mère, en le mettant au monde, a nommé le Lion. Je vais vous mesurer tous avec mon sabre à la grande mesure [1]. »

Les deux champions se précipitent l'un sur l'autre. Ali, plus heureux ou plus adroit, fend d'un coup de Dhou-l-fécâr le casque et la tête de Marhab, qui roule sans vie sur l'arène [2]. A cette vue, les Juifs, consternés, fuient vers le château, et y rentrent en désordre. Les Musulmans les y attaquent avec fureur, et triomphent enfin de leur résistance. On raconte, sur la foi d'Abou-Râfi, témoin oculaire, que, dans la chaleur de l'action, Ali, ayant laissé échapper son bouclier de son bras, arracha une des portes du château, et continua de combattre tenant cette porte à la main et s'en servant en guise de bouclier, jusqu'à ce que les Musulmans se fussent rendus maîtres du fort.

اطعن احيانا وحينا اضرب اذا الحروب اقبلت تلتهب

(1) انا الذى سمّتنى امى حيدره
اكيلكم بالسيف كيل السندره

Fâtima, fille d'Açad et mère d'Ali, étant accouchée pendant une absence de son mari Abou-Tâlib, avait d'abord appelé son fils *Açad* (lion), du nom de son propre père. Abou-Tâlib, à son retour, n'approuva pas ce nom, et le changea en celui d'*Ali*. Voy. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 246.

2 D'autres disent que Marhab fut tué par Mohammed, fils de Maslama. Voy. *Sirat-erraçoul*, f. 200 v°.

Parmi les femmes que les Musulmans firent captives dans le Cammoûs, on distinguait Safiya, épouse du prince Kinâna, fils de Rabî, et fille de Hoyay, fils d'Akhtab, ce chef des Nadhîr qui avait été décapité à Médine avec les Corayzha. Elle fut amenée devant Mahomet. Un officier musulman, Dihya, fils de Holayfa, avait prié le prophète de la lui accorder. Mais Mahomet, frappé de la beauté de Safiya, la couvrit de son manteau, indiquant ainsi qu'il se la réservait à lui-même. Il dédommagea Dihya en lui octroyant deux cousines de Safiya, qui avaient été prises avec elle. Quelque temps après, Safiya s'étant convertie à l'islamisme, Mahomet l'épousa; et, par un privilége de sa qualité d'envoyé céleste, il ne lui donna d'autre présent nuptial que sa liberté.

Le prince Kinâna, fils de Rabî, était tombé entre les mains des vainqueurs. Sommé de déclarer où il avait enfoui ses trésors, il nia avoir été dépositaire des richesses de sa nation. Un Juif le trahit, et fit connaître un lieu autour duquel il l'avait vu souvent rôder. On fit des fouilles en cet endroit, et l'on y trouva une partie des trésors. Mis à la question, Kinâna refusa obstinément d'avouer où était le reste. Ne pouvant lui arracher son secret, on finit par lui trancher la tête[1].

La prise des châteaux de *Wathh* et de *Soulâlim*, qui capitulèrent après quelques jours de siége, compléta la conquête de Khaybar. Mais Mahomet faillit trouver la mort au sein de son triomphe.

1 *Sirat-erraçoul*, f. 202.

Une femme juive tente de faire périr Mahomet par le poison.

Une femme juive, Zaynab, fille de Hârith, sœur de Marhab, et épouse de Sellâm, fils de Michcam, animée du désir de la vengeance, lui offrit une brebis rôtie, dont la chair était imprégnée d'un poison subtil. Mahomet et l'un de ses convives, le Musulman Bichr, fils d'El-Ala, en portèrent chacun un morceau à leur bouche. Bichr s'aperçut d'un goût étrange, mais n'osa, par respect pour le prophète, rejeter le morceau qu'il avait pris; il l'avala. Mahomet mâcha un instant le sien, et le rejeta, en s'écriant : « Cette brebis m'avertit qu'elle est em« poisonnée. » Mais la malignité du poison avait commencé à agir; et, malgré des ventouses scarifiées qu'il se fit aussitôt appliquer entre les épaules, l'on croit qu'il en ressentit les effets tout le reste de sa vie. Quant à Bichr, il succomba en peu d'heures.

Mahomet fit venir Zaynab, et l'interrogea. Elle avoua sa tentative. « Malheureuse! lui dit-il, quel « motif t'a poussée à ce crime? » Elle répondit : « Tu « es l'auteur du désastre de ma nation. J'ai voulu « me venger, si tu n'es qu'un homme puissant; ou « reconnaître en toi un envoyé du ciel, si Dieu t'a« vertissait du danger. » Ces paroles fermes et adroites lui sauvèrent la vie, suivant quelques auteurs; d'autres disent que Mahomet la livra aux parents de Bichr, qui la firent périr [1].

Les Juifs vaincus avaient d'abord demandé seulement à Mahomet qu'il leur laissât la vie, et s'étaient engagés à quitter le pays. Ils représentèrent ensuite

1 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 247 v°. *Sirat-erraçoul*, f. 202 v°.

que, habitués à cultiver le sol de cette contrée, ils étaient instruits, par une longue pratique, des moyens de le mettre en valeur : ils sollicitèrent donc la permission de rester en possession de leurs terres comme simples fermiers, s'obligeant à donner aux Musulmans propriétaires la moitié des produits. Mahomet leur accorda leur demande; néanmoins il stipula expressément qu'il pourrait les expulser quand il le jugerait à propos. Dans la suite, Omar, devenu calife, usa de cette faculté : ne voulant plus souffrir d'autre religion en Arabie que la religion musulmane, il relégua les Juifs de Khaybar aux environs du Jourdain, où il leur concéda quelques terres à exploiter [1].

La conquête de Khaybar entraîna immédiatement celle de Fadac. C'était un petit bourg peu éloigné et dépendant de Khaybar, muni d'un fort, et habité par des Juifs. Mahomet, dès son entrée sur le territoire de Khaybar, avait envoyé à Fadac le Musulman Mohayyiçà, fils de Maçòud, pour annoncer aux habitants son expédition, et leur dire qu'après avoir réduit Khaybar, il marcherait contre eux, s'ils ne se hâtaient de se soumettre. Ils avaient refusé, croyant que l'effort des Musulmans se briserait contre la résistance de la population de Khaybar. Mais lorsqu'ils apprirent la reddition successive des châteaux, la crainte s'empara d'eux. Cédant enfin aux invitations de Mohayyiçà et d'autres émissaires musulmans, ils députèrent à Mahomet quelques-uns

Soumission de Fadac.

1 *Tarîkh*, ibid. *Sirat*, ibid. Reinaud, *Mon. musul.*, I, 234. Bélâdori, f. 14 v°, et suiv.

de leurs principaux personnages pour lui offrir leur soumission, aux mêmes conditions que les Juifs de Khaybar; proposition que Mahomet s'empressa d'accepter.

Fadac, s'étant rendu sans combat, fut déclaré, comme l'avaient été trois ans auparavant les biens des Nadhîr, propriété particulière du prophète; et les habitants, devenus ses fermiers, cultivèrent le territoire jusqu'au califat d'Omar, qui les expulsa aussi, en leur accordant une indemnité [1].

Partage des dépouilles des Juifs de Khaybar.

Mahomet procéda ensuite au partage des dépouilles des Juifs de Khaybar. Jamais le butin n'avait été si considérable. Il se composait d'immenses approvisionnements de dattes, d'huile, de miel, d'orge; d'une grande quantité de moutons, de bœufs, de chameaux, et d'un nombre infini de bijoux, tels que colliers, bracelets, anneaux, pendants d'oreilles. La moitié fut mise à part pour les frais de la visite des lieux saints, que les Musulmans devaient faire à la fin de cette année; l'autre moitié fut distribuée entre les soldats.

Quant aux terres, la portion appelée Couthayba fut réservée, comme le quint de Dieu, pour le prophète et ses parents, pour les orphelins et les pauvres, enfin pour la subsistance des femmes de Mahomet et celle des hommes dont l'entremise avait amené la reddition de Fadac. Les portions nommées Chikk et Natât furent divisées en lots, pour être tirées au sort entre les Musulmans qui avaient été du

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 250. Béládori, f. 18 et suiv.

voyage de Hodaybiya; c'étaient, au reste, précisément les mêmes qui avaient combattu les Juifs de Khaybar. Ils étaient quatorze cents, et avaient deux cents chevaux. On forma dix-huit cents lots. Chaque homme eut un lot, et chaque cheval en eut deux; ce qui faisait trois lots pour le cavalier. On a vu que, lors de la répartition du butin fait sur les Benou-Corayzha, le prophète avait déjà réglé ainsi les droits des cavaliers et des fantassins. Cette fois il fit en outre une distinction entre ceux de ses compagnons qui avaient des chevaux de pur sang, et ceux qui avaient des chevaux de demi-sang. Il donna aux premiers quelque chose hors part, afin sans doute d'encourager la propagation de la race pure [1].

Soumission de Wâdi-l-Cora et de Taymâ.

Résolu de ne laisser aux Juifs aucune place forte, Mahomet, sans accorder de repos à ses troupes victorieuses, les conduisit aussitôt dans la vallée Wâdi-l-Cora, où les Juifs possédaient un château. Il l'attaqua, et s'en empara apres un ou deux jours de siége. A cette nouvelle, d'autres Juifs qui habitaient à Taymâ, sur les confins du désert de Syrie, craignant pour leur sûreté, envoyèrent faire leur soumission à Mahomet, et se déclarèrent ses tributaires.

Djâfar et autres Musulmans arrivent d'Abyssinie.

En rentrant à Médine, Mahomet y trouva son cousin Djâfar, fils d'Abou-Tâlib, qui revenait d'Abyssinie avec le reste des réfugiés. Charmé de revoir ce parent, pour lequel il avait une tendre affection, il s'écria : « Je ne sais ce qui me cause le plus de sa-« tisfaction, de la conquête de Khaybar, ou de la

1 *Sirat-erraçoul*, f. 203.

« présence de Djàfar! » Dans l'effusion de sa joie, il proposa d'admettre les nouveaux venus d'Abyssinie en participation des dépouilles des Juifs; et l'on déféra avec empressement à son désir. Il consomma ensuite son mariage avec Oumm-Habîba[1].

Nouvelles ambassades. Visite solennelle à la Càba. Première lutte des Musulmans contre la puissance romaine.

Ambassade à Héraclius.

Ce fut au retour de Khaybar que Mahomet adressa un message à l'empereur Héraclius, pour l'inviter à l'islamisme. Il confia sa lettre à Dihya, fils de Holayfa, de la tribu de Kelb, l'un des Musulmans qui avaient pris part à l'expédition contre les Juifs. C'était le même Dihya qui déjà avait négocié avec le gouvernement romain un traité de commerce. Il se rendit d'abord à Bosra, dont le gouverneur le fit parvenir auprès d'Héraclius. Ce prince revenait alors, dans l'été de l'an 628, de sa glorieuse campagne de Perse, qui avait rétabli l'honneur des armes romaines et ruiné la puissance de l'empire persan; il se trouvait dans ses États de Syrie, qu'il traversait en s'acheminant vers Constantinople. Il reçut le député musulman avec égard, plaça la lettre de Mahomet sur un coussin, et chargea Dihya d'une réponse gracieuse[2].

Un auteur byzantin, Zonare, rapporte que Mahomet était venu en personne complimenter Héra-

1 *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 250 et v°. Aboulféda, traduct. de Desvergers, p. 65, 66. Béládori, f. 21 et suiv.

2 Aboulféda, traduct. de Desvergers p. 67.

clius, et qu'il en obtint la possession d'une partie de l'Arabie Pétrée. Cet auteur a probablement confondu Mahomet avec son ambassadeur, et représenté comme une concession de l'empereur la conquête, faite près de deux années plus tard par les Musulmans, de quelques places voisines de la Palestine, telles qu'Ayla, Daumat-Djandal, etc.

Ambassade à Hârith, fils d'Abou-Chammir.

Après l'envoi de cette ambassade à Héraclius, Mahomet tenta de faire reconnaître sa qualité de prophète par les princes ghassanides, qui commandaient aux Arabes de Syrie, sous l'autorité de l'empereur. Il députa d'abord vers leur chef Hârith, fils d'Abou-Chammir, le Musulman Choudjâ, fils de Wahb. Choudjâ rencontra Hârith, au printemps de l'an 629 de J. C. [1], dans le Ghouta de Damas, occupé à préparer des présents et des rafraîchissements pour l'empereur, qui était en route vers Ælia, dénomination que portait Jérusalem depuis sa reconstruction par Hadrien. On sait, en effet, qu'à cette époque Héraclius fit un voyage de Constantinople à Jérusalem, pour y rendre grâces à Dieu de ses victoires sur les Persans, et replacer dans l'église de la Résurrection la sainte croix, enlevée autrefois par les troupes de Kesra.

Hârith ayant lu la lettre de Mahomet, la jeta avec colère, et dit : « Quel est cet homme qui veut « que je me soumette à ses lois et que je lui rési- « gne ma royauté? Je vais marcher contre lui, et je « l'atteindrai, fût-il au fond du Yaman. » Il écrivit

1 Sur la fin de la VII[e] année de l'hégire. Cette date est indiquée par la coïncidence du voyage d'Héraclius à Jérusalem.

aussitôt à Héraclius, lui annonçant qu'il allait partir sans retard pour châtier l'audace de Mahomet. L'empereur lui répondit de ne pas songer à ce projet, et de venir le trouver à Ælia. Hârith congédia alors Choudjâ; et, pour ne point renvoyer un député sans lui donner des marques de sa générosité, quoique le message eût excité son indignation, il fit présent au Musulman de cent mithcâl d'or [1].

Ambassade à Haudha.

Un autre ambassadeur, Salît, fils d'Amr, Coraychite de la branche d'Amir, fils de Loway, que Mahomet avait fait partir pour le Yémâma dans le même temps où Choudjâ se dirigeait vers la Syrie, n'obtint pas plus de succès dans sa mission. Salît était porteur d'une lettre pour Haudha, fils d'Ali, prince de la tribu des Hanîfa, et professant la religion chrétienne. La réponse de Haudha fut qu'il consentirait à se déclarer Musulman, si Mahomet le nommait son successeur; qu'autrement, il ferait la guerre à l'islamisme. Mahomet repoussa dédaigneusement la condition; et, méprisant la menace, il se contenta de dire : « Seigneur, débarrasse-moi de cet « homme! » On remarque que Haudha mourut avant qu'une année se fût écoulée [2].

Omrat-el-Cadha.

Cependant le mois de Dhou-l-Càda (1 février-3 mars 629) était venu. C'était le temps où le traité de Hodaybiya conférait aux Musulmans le droit d'entrer à la Mekke pour visiter les lieux saints. Mahomet voulut faire avec solennité cette visite, qui fut nommée *Omrat-el-Cadha*, visite de l'accom-

1 Nowayri, *Nihâyat-el-erab*, part. VIII.
2 Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 68.

plissement, parce qu'il accomplit alors l'acte pieux qu'il avait projeté l'année précédente, et auquel les Coraychites idolâtres avaient mis obstacle [1].

Tous les Musulmans qui avaient accompagné le prophète dans le voyage de Hodaybiya, le suivirent encore. Beaucoup d'autres se joignirent à eux, et la troupe, composée d'environ deux mille hommes, se mit en marche vers la Mekke. Elle avait avec elle cent chevaux, une grande quantité d'armes de toute espèce, et soixante-dix chameaux destinés pour les sacrifices.

A Dhou-l-Holayfa, Mahomet et tous les siens se constituèrent en état d'Ihrâm. Ils passèrent à Marr-Ezzhohrân, et arrivèrent à Batn-Yâdjedj, lieu situé à huit milles de la Mekke, et d'où l'on apercevait les bornes marquant les limites du *Haram* ou territoire sacré. Là, Mahomet fit déposer les armes et les bagages. Il les confia à la garde d'un Médinois nommé Auf, avec lequel il laissa deux cents hommes.

A son approche, la plupart des Coraychites idolâtres, ne voulant pas être témoins de l'entrée pompeuse du prophète et de son cortége, sortirent de la ville, et se retirèrent sur les montagnes voisines. D'autres, retenus par la curiosité, restèrent pour observer les Musulmans.

Mahomet, entouré de ses nombreux disciples à pied et le sabre au côté, s'avançait monté sur sa chamelle Coswa, dont la bride était tenue par Abdallah, fils de Rowâha. Il pénétra dans la Mekke

1 *Sirat-erraçoul*, f. 209.

par la colline Kéda, qui fait partie du mont Hadjoun, et se dirigea vers la Càba.

Les curieux idolâtres, rangés devant l'hôtel du conseil, *Dâr-ennadwa*, croyaient et disaient malignement que Mahomet et les Musulmans étaient épuisés par la fatigue du voyage. Le prophète voulut les convaincre du contraire. Il mit pied à terre, plaça sous son bras droit le milieu de son manteau, les deux bouts étant croisés sur l'épaule gauche; puis il dit à ses compagnons : « Que Dieu soit propice à « quiconque montrera aujourd'hui qu'il a de la vi« gueur! » Ensuite il se mit à faire les sept tournées, *tawâf*, autour du temple. Il accomplit les trois premières avec promptitude et en sautillant, exemple qui fut imité par tous les Musulmans. Cette pratique, religieusement observée depuis lors, est appelée *Ramal* ou *Harwala*. Il fit d'un pas lent et grave les quatre dernières tournées.

Après le tawâf, le crieur Belâl annonça la prière. Mahomet la célébra au milieu de son cortége, et remonta sur sa chamelle pour aller parcourir sept fois l'espace compris entre les collines Safa et Marwa; c'est ce que l'on nomme le *Saì*. Le lendemain, il se rendit à la vallée de Mina; on y immola les victimes; et les Musulmans se rasèrent la tête, et reprirent l'état d'Ihlâl. Le prophète envoya alors quelques-uns de ceux qui venaient d'achever leur Omra, à Batn-Yâdjedj, avec ordre de relever les deux cents hommes qui gardaient les bagages et les armes. Ceux-ci vinrent à leur tour faire leurs dévotions.

Les cérémonies avaient duré trois jours. Dans la matinée du quatrième, les chefs mekkois firent dire à Mahomet que sa visite des lieux saints étant terminée, il était temps qu'il quittât la ville. Le prophète leur proposa de leur donner un repas avant de s'éloigner. Ils n'acceptèrent pas cette invitation, et insistèrent pour qu'il partît sans retard. Mahomet céda, et alla camper sur le soir à huit milles environ de la Mekke, dans un endroit nommé Charif (ou Sarif).

Pendant son court séjour à la Mekke, et tandis qu'il était encore en état d'Ihrâm, il avait, par un privilége qu'on regarde comme attaché à sa qualité d'apôtre, contracté un nouveau mariage avec Maymouna, fille de Hârith, de la tribu des Benou-Hilâl, branche d'Amir-ibn-Sàssaà. Maymouna était sœur utérine d'Esmâ, fille d'Omays, femme de Djàfar, et sœur consanguine d'Oumm-el-Fadhl, épouse d'Abbâs. C'était Abbâs qui avait rempli les fonctions de *wakîl* ou curateur de Maymouna, et prononcé son union avec le prophète. Mahomet consomma à Charif son mariage avec Maymouna, et reprit le chemin de Médine, où il rentra dans le mois de Dhou-l-Hiddja (3 mars—2 avril 629), douzième de la VIIe année de l'hégire[1]. Cette année est la dernière de celles auxquelles je crois que fut ajoutée une treizième lunaison, nacì.

1 *Sirat-erraçoul*, f. 209. *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 252-254.

An VIII de l'hégire (1er *mai* 629—20 *avril* 630 *de J. C.*).

Conversion d'Othmân, fils de Talha, de Khâlid, d'Amr-ibn-el-As.

L'effet moral produit par ce voyage pacifique fut aussi avantageux à la cause de l'islamisme qu'eût pu l'être une victoire éclatante. L'apôtre, autrefois faible, persécuté, obligé de fuir sa patrie, avait reparu environné de l'appareil d'un souverain dans ces lieux consacrés par la vénération des Arabes. Le nouveau culte avait pris pied à côté de l'ancien, et l'on pouvait prévoir qu'il ne tarderait pas à le renverser. Dès lors beaucoup d'idolâtres, jusque-là restés en suspens, se décidèrent à se déclarer. De nombreux prosélytes de diverses tribus accoururent se donner au prophète.

Les plus remarquables de ces conversions furent celles de trois personnages considérables parmi les Coraychites, qui vinrent à Médine faire profession de foi dans le second mois de la 8e année de l'hégire (juin 629 de J. C.). L'un, Othmân, fils de Talha, de la maison d'Abdeddâr, fils de Cossay, possédait la dignité nommée Hidjâba, qui conférait au titulaire la garde des clefs de la Càba. Les deux autres étaient Amr, fils d'El-As, fils de Wâïl, issu de Sahm, et Khâlid, fils de Walîd, descendant de Makhzoum ; le premier, renommé pour la finesse de son esprit et sa prudence dans les conseils; le second, célèbre par sa brillante valeur. C'était Khâlid qui, au combat d'Ohod, avait décidé la déroute des Musulmans; les exploits qu'il fit ensuite pour la cause de

l'islamisme lui valurent le surnom de *Sayf-Allah*, épée de Dieu. Quant à Amr, on sait qu'il fut plus tard le conquérant de l'Égypte [1].

Bataille de Mouth perdue par les Musulmans.

Fier des accroissements que prenait sa puissance, Mahomet ne craignit pas d'essayer ses forces contre l'empire romain. Il avait député vers un prince ghassanide qui résidait à Bosra et dont on ne cite pas le nom, un Musulman appelé Hârith, fils d'Omayr, de la tige d'Azd. Cet envoyé n'avait pu remplir sa mission : à peine entré dans le Balcâ, il avait été arrêté et mis à mort par un autre prince ghassanide, Chourahbîl, fils d'Amr [2]. Instruit de ce meurtre, Mahomet résolut d'en tirer vengeance. Dans cette vue, il forma une armée de trois mille hommes, dont il donna le commandement à son affranchi Zayd, fils de Hâritha. Ce général, en cas de mort, devait être remplacé par Djàfar, fils d'Abou-Tâlib, et celui-ci par Abdallah, fils de Rowâha. Le prophète accompagna ses soldats, qui sortaient de Médine, jusqu'à la colline des Adieux, Thaniyat-el-Widâ. Là, il leur souhaita un heureux succès, et ils partirent, au mois de Djoumâdha Ier (septembre 629), se dirigeant vers le Balcâ.

Un voyageur coraychite, sans doute un des Mekkois idolâtres ennemis de Mahomet, avertit Théodore, lieutenant d'Héraclius en Palestine, du dessein et de la marche des Musulmans. Théodore ras-

1 *Tarikh*, f. 254. *Sirat*, f. 189.

2 Aboulféda nomme Amr, fils de Chourahbîl, le chef ghassanide qui fit périr Hârith, fils d'Omayr ; c'est vraisemblablement une transposition de noms, au lieu de Chourahbîl, fils d'Amr. Voy. tome II, liv. V, p. 253, 254.

sembla aussitôt toutes les troupes des environs [1]. Chourahbîl, de son côté, mit sur pied un grand nombre d'Arabes, et joignit l'armée de Théodore, composée d'Arabes et de Romains, qui s'était réunie à Maâb [2]. Dans cette armée, que plusieurs auteurs orientaux portent à cent mille hommes, figuraient des Benou-Bahrâ, peuplade dont la majeure partie était alors répandue entre Daumat-Djandal et l'Euphrate [3]; des Codhâïtes des branches de Cayn et de Baliy [4]; des Benou-Lakhm, tribu qui avait donné des rois à Hîra, et dont une fraction était domiciliée près des Benou-Djodhâm, dans l'Arabie Pétrée; enfin des Benou-Bacr et des Benou-Wâïl, familles issues de Djodhâm, frère de Lakhm [5]. Ces diverses bandes étaient sous le commandement de Mâlik, fils de Zâfila, issu de Baliy par Irâcha.

Les Musulmans arrivèrent à Moân, bourgade de la contrée de Charât, à une journée de Chaubak [6], sur la limite du désert, à l'extrémité sud-est de la Syrie. Campés en cet endroit, ils apprirent l'état des forces de l'ennemi. Alarmés d'abord de leur infériorité, ils hésitèrent pendant quelques jours s'ils pour-

1 Théophane, p. 178.

2 Les écrivains musulmans croient qu'Héraclius lui-même était à la tête de ces troupes. Peut-être le Théodore dont il est ici question était-il le frère d'Héraclius, que les Arabes auront confondu avec l'empereur.

3 Une autre fraction de cette tribu était encore en Mésopotamie.

4 Ces Codhaïtes habitaient la région de la longue vallée Wadi-l-Cora la plus rapprochée de Daumat-Djandal. Burckhardt parle des Baliy, qu'il nomme Bili. Il dit que cette tribu est actuellement établie dans les montagnes au sud-est de Mouïla. *Voyage en Arabie*, trad. d'Eyriès, II, 196.

5 Voy. tome II, liv. V, p. 232.

6 Aboulféda, *Géographie*, p. 229, 247.

suivraient leur entreprise. Mais Abdallah, fils de Rowâha, ranima leur courage en leur disant : « Vous « vous êtes mis en campagne pour chercher la vic« toire ou le martyre ; vous allez trouver l'une ou « l'autre. Qu'importe le nombre ? Ce ne sont point « ici des hommes qui vont combattre des hommes ; « c'est la vraie religion qui va combattre la fausse. » Exaltés par ces paroles, ils continuèrent à s'avancer. Ils rencontrèrent les avant-gardes des Romains et des Arabes leurs auxiliaires dans un village du pays de Balcâ appelé *Méchârif*[1]. Après un engagement de peu d'importance, les Musulmans allèrent prendre position un peu en arrière, à *Mouta*, bourgade du Balcâ inférieur, à une petite distance au midi du château de Carak[2], lequel est situé à moins d'une demi-journée au sud de Moâb[3].

Là, ils furent assaillis par toutes les troupes ennemies, et soutinrent une lutte acharnée, dans laquelle le chef de leur aile droite, Cotba, fils de Catâda, issu d'Odhra, perça de sa lance Mâlik, fils de Zâfila. Mais enfin, obligés de céder à la supériorité numérique, ils commencèrent à plier. Leur général Zayd, qui portait le drapeau de l'islamisme, fut tué. Djàfar lui succéda. Un coup de sabre lui abattit la main droite avec laquelle il tenait l'étendard ; il le

Mort de Zayd, de Djàfar, d'Abdallah.

1 Ce village est mentionné dans le *Câmous* et dans un passage du *Merâcid-el-ittilâ*, que M. de Sacy a cité dans sa Chrestomathie, tome III, p. 53. Dans ce passage il faut lire, au lieu de جيش معوية, comme l'a cru M. de Sacy, جيش موتة, c'est-à-dire, l'armée des Musulmans qui combattit à Mouta.

2 Nowayri.

3 Aboulféda, *Géographie*, art. *Maâb*.

prit de la main gauche; elle fut coupée. Il le serra entre ses bras, jusqu'au moment où il tomba frappé à mort. On compta ensuite sur son corps cinquante blessures, toutes reçues par devant. Abdallah, fils de Rowâha, saisit l'enseigne à son tour, et succomba bientôt. Alors les Musulmans déférèrent le commandement à Khâlid, fils de Walîd, qui releva le drapeau, mais ne put, malgré ses efforts et sa valeur, rétablir le combat. Il fut assez heureux cependant pour sauver sa petite armée d'une destruction complète. Il fit retraite, et regagna Médine.

Mahomet, instruit le premier par un avis secret de l'événement de la bataille, fut profondément sensible à la mort de ses généraux. Il se rendit à la maison d'Esmâ, fille d'Omays, et fit amener devant lui les jeunes enfants de Djàfar. Il les embrassa et les pressa contre son cœur l'un après l'autre, en versant des larmes. « Apôtre de Dieu, lui dit Esmâ étonnée, « pourquoi ces pleurs? — Le père de ces enfants « n'est plus, » répondit-il. Ensuite il sortit, et annonça publiquement la triste nouvelle, qui répandit un deuil général dans Médine. Rencontrant sur son passage la fille de Zayd, fils de Hâritha, il se jeta à son cou en sanglotant. A la vue de cette effusion de douleur, Sàd, fils d'Obâda, s'écria : « Qu'est-ce que « ceci, prophète? — Ce sont, dit Mahomet, les re- « grets d'un ami sur la perte d'un ami. »

On sut bientôt que les soldats de l'expédition approchaient. Hommes, femmes, enfants, s'avancèrent à leur rencontre. Mahomet marchait à la tête de ce peuple affligé, tenant entre ses bras le jeune Moham-

med, fils de Djàfar. Quand on se joignit, la douleur de la multitude s'était exaltée jusqu'à la colère. Les Musulmans échappés au désastre de Mouta furent honnis par leurs frères, qui leur jetèrent de la poussière au visage, en les traitant de lâches et de fuyards. Mahomet fit cesser les injustes reproches dont ils étaient l'objet, en déclarant qu'ils s'étaient conduits en braves. Ils avaient rapporté les corps de leurs généraux tués, auxquels on fit de magnifiques funérailles. Hassân, fils de Thâbit, Càb, fils de Mâlik, et autres poëtes, célébrèrent les vertus et le courage de Zayd, de Djàfar et d'Abdallah, dans des élégies funèbres; et Mahomet lui-même honora la mémoire de son cousin Djàfar en prononçant ces mots : « Ne « pleurez plus sur mon cher Djàfar. En vérité, au « lieu des deux mains qu'il a perdues, Dieu lui a « donné deux ailes avec lesquelles il vole maintenant « dans le paradis parmi les anges. » De là est venue la qualification de *Dhou-l-Djenâhayn*, l'homme aux deux ailes, que les Musulmans appliquent à Djàfar, fils d'Abou-Tâlib [1].

Esmâ, fille d'Omays, veuve de Djàfar, fut épousée

1 Hoçayn-ibn-Mohammed, *Tarikh-el-Khamicy*, f. 256 v°-259. Ibn Hichâm, *Sirat-erraçoul*, f. 210-212. Nowayri, *Nihayat-el-erab*, part. VIII. Le récit de la bataille de Mouta, donné par ces auteurs, s'accorde parfaitement avec celui de Théophane (p. 278). Il résulte également du récit très-sommaire d'Aboulféda, que les Musulmans furent vaincus à Mouta et forcés à la retraite. Un seul écrivain arabe, Djennâbi, suivi par Gagnier et Ockley, prétend que les Musulmans furent vainqueurs en cette occasion. Cette assertion, fondée sur une tradition peu authentique d'Ibn-Chehâb-Ezzohri mentionnée dans le *Sirat* (fol. 211 v°), est dénuée de vraisemblance.

par Abou-Becr, et, après la mort d'Abou-Becr, elle devint l'épouse d'Ali [1].

Farwa le Djodhâmite.

Ce fut vraisemblablement à la suite de la bataille de Mouta que l'empereur Héraclius punit la défection d'un chef arabe nommé Farwa, fils d'Amr, fils de Nâfira, de la tribu de Djodhâm et de la branche de Nofâta, qui commandait pour les Romains dans le canton de Moân. Cet officier, né et élevé dans la religion chrétienne, s'était déclaré sectateur de l'islamisme, sans doute à l'époque du passage des Musulmans à Moân, et avait envoyé en présent à Mahomet une mule blanche, en lui écrivant qu'il le reconnaissait pour l'apôtre de Dieu. Il fut arrêté par ordre d'Héraclius, qui voulut d'abord le faire revenir au christianisme en lui promettant le pardon, et même son rétablissement dans son emploi. Farwa répondit fièrement qu'Héraclius savait bien lui-même que Mahomet était le prophète de Dieu, et que la crainte de perdre son rang suprême l'empêchait seule de le reconnaître à la face de tout l'empire. La mort fut le prix de son opiniâtreté [2].

Des Arabes au service des Romains se tournent contre eux.

L'avarice et l'insolence d'un officier romain firent bientôt perdre à Héraclius le fruit du succès que ses armes venaient d'obtenir. Des Arabes, employés à la garde de la frontière du désert, recevaient de l'empire une solde modique. A l'arrivée du trésorier, qui était un eunuque du palais impérial, ils se présentèrent pour la toucher. Mais, loin de les satisfaire, ce

1 *Aghâni*, III, 111 v°.

2 *Sirat-erraçoul*, f. 255. Nowayri, *Nihayat-el-erab*, part. VIII. Gagnier, *Vie de Mahomet*, II, 252, d'après Djennâbi. Lebeau, XI, 83.

courtisan arrogant, ne voyant devant lui que des gens demi-nus et dans un état misérable : « Retirez-« vous, leur dit-il. L'empereur ne trouve qu'avec « peine de quoi payer ses soldats; il n'a rien à distri-« buer à ses chiens. » Ces Arabes, outrés de cette insulte, abandonnèrent aussitôt le service d'Héraclius, allèrent se joindre à des tribus ennemies des Romains, et les guidèrent dans une incursion du côté du mont Sinaï et du territoire de Ghazza [1].

Premières soumissions de tribus bédouines. Prise de la Mekke.

L'échec reçu à Mouta par les armes musulmanes n'affaiblit pas le prestige de gloire qui environnait Mahomet; l'islamisme, continuant à gagner de nouveaux prosélytes, domina bientôt chez les petites tribus de Bédouins les plus rapprochées de Médine, telles que les Mozayna, les Ghifâr, les Djohayna.

Conversion des Soulaym, des Abs, des Dhobyân, etc.

Les Soulaym, tribu plus considérable, répandue dans la région du Nadjd, limitrophe du Hidjâz, vinrent se réunir aux Musulmans au nombre de mille hommes, conduits par leurs chefs, dont le principal était Abbâs, fils de Merdâs. Parmi eux se trouvait El-Khansâ, mère de cet Abbâs, femme célèbre par son talent poétique. Elle récita des vers à Mahomet, qui lui témoigna beaucoup d'estime [2].

Les Achdjà, diverses autres fractions de la peu-

1 Théophane, p. 278, 279. Lebeau, XI, 81.

2 Nowayri, *Nihayat-el-erab*, part. VIII.

plade des Ghatafân, naguère alliés des Juifs de Khaybar, et dont quelques-uns avaient souvent combattu les Musulmans, commencèrent en même temps à céder à l'ascendant du prophète. Les Abs se rangèrent sous sa loi, et lui députèrent dix personnages, entre lesquels on distinguait Hârith, fils de Rabî, fils de Zyâd. Mahomet, qui connaissait l'histoire de toutes les tribus, parla à ces députés d'Antara, le héros des Abs, mort depuis plusieurs années; il leur dit ces paroles que j'ai déjà citées : « Le guerrier bédouin que sa réputation m'eût fait « le plus désirer de voir, c'est Antara [1]. »

Hârith, fils d'Auf, chef des Mourra de Dhobyân, et Oyayna, fils de Hisn, chef des Fézâra, embrassèrent l'islamisme. Tous deux avaient figuré dans l'armée des coalisés qui avaient assiégé Médine trois années auparavant. Oyayna était petit-fils de ce Hodhayfa, fils de Badr, tué avec ses frères dans la guerre de Dâhis; Hârith s'était illustré par sa médiation généreuse pour mettre fin à cette guerre. L'exemple de leur conversion entraîna leurs tribus, non cependant sans quelque difficulté. Un Musulman d'entre les Ansâr, que Mahomet avait envoyé, sous la protection de Hârith, aux Dhobyân, pour les inviter à sa religion, fut assassiné. Hârith s'empressa de payer le prix du sang versé; il fit conduire soixante-dix chameaux à Mahomet, qui les donna aux parents du mort. Les Dhobyân eux-mêmes expièrent bientôt par leur soumission le meurtre du missionnaire. Hâ-

1 Nowayri, loc. cit. *Aghâni*, II, 167.

rith, fils d'Auf, mourut quelques mois après cet événement [1].

Enfin une conquête que Mahomet ambitionnait depuis longtemps, celle de la Mekke, vint mettre le sceau à sa puissance.

Les Mekkois et leurs alliés commettent une infraction au traité.

Il avait été convenu, par le traité conclu à Hodaybiya, qu'il y aurait une trêve de dix ans entre les Musulmans et les Mekkois, et nécessairement aussi entre leurs alliés respectifs. On a vu que les Benou-Bacr-ibn-Abdmonât, branche de Kinâna, avaient déclaré adopter l'alliance des Coraychites, et les Khozâa celle de Mahomet. Ces deux tribus, établies dans le voisinage de la Mekke, étaient divisées par d'anciennes inimitiés nées de meurtres commis de part et d'autre. Pendant longues années, elles avaient été entre elles dans un état d'hostilité qui avait cessé à l'époque du traité de Hodaybiya. Les Khozâa se reposaient sur la foi de la trêve. Voyant leur vigilance endormie, les Doïl [2], famille de Bacr-ibn-Abdmonât, voulurent saisir l'occasion d'une vengeance. Aidés par les Mekkois, qui leur fournirent un secours d'armes et d'hommes, ils tombèrent à l'improviste et à la faveur de la nuit sur des Khozâa campés près de la citerne de Wathîr, située au pied

1 Ibn Cotayba, ap. Rasmussen, *Hist. præc. ar. reg.*, p. 88, note 4. Ibn Nobâta, ap. Rasmussen, *Addit. ad hist. ar.*, p. 40. Les auteurs n'indiquent point l'époque de la conversion d'Oyayna; mais il est certain que ce personnage se fit musulman vers le temps de la prise de la Mekke, dont il va être question; car on le nomme parmi les *Mouallafa couloubouhom*. Voy. plus loin.

2 C'est le nom que j'ai écrit Dayl par erreur dans le tableau VIII, et dans le tome I, p. 253, 301, 315.

des montagnes de la Mekke; ils en massacrèrent une vingtaine, et dispersèrent le reste.

Un Khozâïte nommé Amr, fils de Sâlim, vint le premier annoncer cette nouvelle à Médine. Peu après, Bodayl, fils de Warcâ, chef des Khozâa, arriva avec quarante hommes de sa tribu pour porter plainte au prophète. Mahomet leur promit justice, et les renvoya en leur recommandant de garder le secret sur la démarche qu'ils avaient faite près de lui.

La trêve avait été violée par les alliés des Mekkois et par les Mekkois eux-mêmes. On citait des hommes marquants parmi les Coraychites, tels que Safwân, fils d'Omeyya, et Icrima, fils d'Abou-Djahl, qui avaient pris part à l'attaque contre les Khozâa. Mahomet, dégagé, par cette infraction à la paix, des obligations que lui imposait le traité, résolut d'entreprendre de subjuguer la Mekke, et commença à faire sans bruit ses préparatifs.

Mahomet refuse d'écouter leurs excuses.

Les Coraychites, pressentant le danger, cherchèrent à prévenir les suites de leur faute. Ils envoyèrent Abou-Sofyân à Médine, avec ordre d'offrir des satisfactions, et de demander un renouvellement et une prolongation de la trêve. L'accueil que reçut Abou-Sofyân lui montra bientôt que cette tentative de conciliation était inutile. Étant descendu chez sa fille Oumm-Habîba, l'une des femmes de Mahomet, il voulut s'asseoir sur le tapis qui servait de lit. Elle le plia promptement. « Ma fille, dit-il, me trouves-« tu donc indigne d'y prendre place? — Ce tapis, « répondit-elle, est le lit du prophète, et tu es souillé « d'idolâtrie. — En vérité, reprit-il, tu as perdu

« l'esprit depuis que je ne t'ai vue. » Il alla ensuite se présenter à Mahomet, et lui parla de négociation: il n'en obtint pas un seul mot de réponse. Alarmé de ce silence menaçant, il s'adressa successivement aux personnages les plus distingués d'entre les Mohâdjir, Abou-Becr, Omar, Ali, et les pria d'intercéder en faveur des Mekkois. Il n'essuya que des refus; il reçut seulement d'Ali le conseil de déclarer publiquement qu'il apaiserait le ressentiment des Khozâa en payant le prix du sang de ceux qui avaient péri. Il fit cette déclaration, et retourna à la Mekke plein d'inquiétude sur les projets de Mahomet.

A peine Abou-Sofyân avait quitté Médine, que le prophète annonça aux Musulmans l'expédition qu'il méditait contre la Mekke, et leur commanda de se disposer à partir en diligence. Après leur avoir donné ses ordres, que tous accueillirent avec joie, il prononça cette prière: « Mon Dieu, ne permets « pas que les Coraychites soient avertis de notre « dessein! » Il espérait surprendre les idolâtres avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense, et s'emparer de la Mekke sans coup férir. Il veut surprendre la Mekke.

Hâtib, fils d'Abou-Baltaà, Musulman qui avait combattu à la journée de Bedr, et qui plus tard avait été député au Macaucas, tenta en cette occasion de trahir les intentions de Mahomet. Il écrivit ces mots: « Hâtib, fils d'Abou-Baltaà, aux Coraychites, salut! « Sachez que l'apôtre de Dieu va vous attaquer. « Soyez sur vos gardes. » Sâra, femme mekkoise, affranchie des Benou-Hâchim, qui se trouvait alors à Médine, se chargea pour dix pièces d'or de porter

la lettre. Mahomet eut connaissance de ce message. Il dépêcha Ali, avec quelques cavaliers bien montés, à la poursuite de Sâra. Ils l'atteignirent à douze milles de Médine. On l'arrête, on lui demande sa lettre ; elle proteste qu'elle n'en a point. On la fait descendre de sa chamelle, on visite la sacoche, la selle ; les recherches sont vaines. « Le prophète ne peut « s'être trompé, s'écrie Ali levant son sabre. Tu as « une lettre ; donne-la, ou je vais t'abattre la tête. » Sâra, effrayée, déploie ses longs cheveux, et rend l'écrit caché dans leur épaisseur. Ali le prend, et court le remettre aux mains de Mahomet, laissant Sâra continuer sa route.

Mahomet fit aussitôt venir Hâtib ; et lui montrant la lettre : « Qu'as-tu à alléguer, lui dit-il, pour ta « justification ? — Apôtre de Dieu, répondit le cou- « pable, j'atteste le ciel que je suis vrai croyant ; « mais j'ai à la Mekke, au milieu des infidèles, une « femme et des enfants. Ils y sont sans parents, sans « amis. Je crains pour leur sûreté, et j'ai voulu, par « un service rendu aux Coraychites, faire trouver « des protecteurs aux objets de mon affection. » Omar était présent. « Prophète, dit-il, permets-moi de cou- « per la tête à cet homme ; c'est un hypocrite qui « mérite la mort. — Qui te l'a dit, Omar ? répliqua « Mahomet. Dieu a pu accorder de grandes indul- « gences aux guerriers qui ont soutenu sa cause à « Bedr. Retire-toi, Hâtib ; ta faute est oubliée. »

Toutefois, pour prémunir les Musulmans contre un dangereux exemple, le prophète proclama le verset du Corân où Dieu dit : *O croyants, n'entretenez*

pas de liaison avec mes ennemis et les vôtres! Vous leur montrez de la bienveillance, et ils rejettent la vérité qui vous a été révélée. Ils vous repoussent de leur sein, vous et le prophète, parce que vous avez la foi. Quand vous sortez de vos foyers pour la guerre sainte, pour combattre dans ma voie et obtenir ma satisfaction, leur témoignerez-vous de l'amitié? Je connais ce qui est caché au fond de vos cœurs, et ce que vous produisez au grand jour. Celui qui prend intérêt à la cause des infidèles s'écarte du droit chemin. (Corân, LX, 1).

Les préparatifs étant achevés, Mahomet partit de Médine le 10 du mois de Ramadhân (1er janvier 630 de J. C.), à la tête des Mohâdjir, des Ansâr et de plusieurs corps de Bédouins musulmans. Il avait appelé à prendre part à cette expédition les tribus voisines nouvellement converties, les Soulaym, les Achdjà, les Mozayna, les Djohayna, les Ghifâr et autres. Quelques-unes lui avaient envoyé leur contingent à Médine; d'autres le rejoignirent sur la route. Marche de l'armée musulmane.

En passant à Djohfa, il rencontra son oncle Abbâs, qui venait avec sa famille se réunir à lui. Abbâs, quoique depuis longtemps dévoué à Mahomet, avait résidé jusqu'alors à la Mekke, où il remplissait les fonctions nommées Sicâya, consistant à distribuer l'eau du puits de Zamzam. Mais, après l'infraction du traité de Hodaybiya commise par les Coraychites, il n'avait pas cru devoir continuer à rester parmi eux.

Mahomet reçut aussi, chemin faisant, la soumission de deux Coraychites ses cousins, qui avaient été au-

trefois ses ennemis, et l'avaient souvent insulté de paroles quand il commençait à prêcher sa religion à la Mekke; c'étaient Abou-Sofyân, fils de Hârith, fils d'Abd-el-Mottalib, et Abdallah, fils d'Abou-Omeyya, fils de Moghayra, dont la mère était Atica, l'une des filles d'Abd-el-Mottalib.

Pendant la marche, le prophète et tous les Musulmans observèrent le jeûne du mois de Ramadhân, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Cadîd, entre Osfân et Amadj. Là, Mahomet permit de rompre le jeûne, à cause de la fatigue du voyage.

Parvenue sur le soir à Marr-ezzhohrân, à quatre lieues de la Mekke, l'armée, alors grossie de tous les corps bédouins qui avaient été mandés, et même de quelques partis de Khozâa, de Benou-Açad et de Benou-Témîm, qui avaient spontanément offert leur coopération, établit son camp en cet endroit pour y passer la nuit, et alluma un nombre considérable de feux. Elle se trouvait forte de dix mille hommes. Elle s'était avancée avec tant de promptitude et de secret, que les Coraychites n'avaient que de vagues soupçons de son approche.

Cette même nuit, le principal chef mekkois, Abou-Sofyân, fils de Harb, accompagné de Hakîm, fils de Hezâm, et de Bodayl, fils de Warcâ, chef des Khozâa, qui faisait à la Mekke sa demeure habituelle, sortit de la ville pour aller à la découverte et prendre des informations. D'un autre côté, l'oncle de Mahomet, Abbâs, effrayé du sort que le jour suivant réservait à ses compatriotes les Coraychites, s'ils essayaient de résister à des forces supérieures,

monta sur la mule blanche du prophète, quitta le camp, et se dirigea vers le lieu boisé nommé El-Arâc, sur le mont Arafât, dans l'espoir d'y trouver quelque bûcheron qu'il chargerait d'aller porter à la Mekke l'annonce de la venue de Mahomet et l'invitation pressante de se soumettre volontairement, pour éviter une ruine certaine.

Tandis qu'Abbâs cheminait dans l'obscurité, il entendit la voix d'Abou-Sofyân exprimant à Bodayl les craintes que lui inspirait la vue des feux nombreux brillant sur les collines. Aussitôt il s'arrête, et appelant Abou-Sofyân par son prénom, il lui crie : « Holà! père de Hanzhala! — Est-ce toi, « père de Fadhl? répond Abou-Sofyân, reconnais- « sant aussi la voix d'Abbâs. — Oui, c'est moi. — « Eh bien! quelle nouvelle y a-t-il? — Le pro- « phète est ici avec dix mille Musulmans; il va « vous écraser. — Et que faire en cette conjonc- « ture? — Viens te rendre à Mahomet; j'obtiendrai « ta grâce. Autrement, si tu es pris, tu seras mis à « mort. »

Abou-Sofyân se place en croupe sur la mule d'Abbâs; Hakîm et Bodayl les suivent, et tous quatre gagnent le camp. Comme ils y entraient, Omar, qui faisait une ronde, les voit, et reconnaît Abou-Sofyân. « Tu n'as point de sauvegarde, lui dit-il. Louanges « à Dieu, qui te livre entre mes mains! » Courant à l'instant vers Mahomet, il lui demande la permission de trancher la tête d'Abou-Sofyân. Mais Abbâs arrive sur ses pas, et implore la clémence du prophète. « J'accorde sûreté et protection à Abou-Sof-

« yân, dit Mahomet. Demain matin, Abbâs, tu me « le présenteras. »

Abbâs emmena Abou-Sofyân dans sa tente, et, dès que le jour eut paru, il le conduisit devant le prophète. « Eh bien, Abou-Sofyân, dit Mahomet, con« fesses-tu maintenant qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Al« lah? — Oui, répondit Abou-Sofyân. — Ne con« fesseras-tu pas aussi, ajouta Mahomet, que je suis « l'envoyé d'Allah? — Pardonne à ma sincérité, reprit « Abou-Sofyân; sur ce point, je conserve encore « quelque doute. — Malheur à toi! dit Abbâs. « Rends témoignage au prophète, ou ta tête va « tomber. » La fierté d'Abou-Sofyân céda; il prononça la profession de foi : *Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, et Mohammed est l'envoyé d'Allah*. Hakîm et Bodayl la répétèrent après lui.

Mahomet prenant alors à part son oncle Abbâs, lui dit : « Mène Abou-Sofyân au débouché de la vallée, « pour qu'il voie défiler les troupes de Dieu. — Vo« lontiers, répondit Abbâs; mais octroie-lui, je te « prie, quelque faveur qui satisfasse son amour-pro« pre. » Mahomet approuva l'idée, et fit aussitôt répandre cet ordre : « Que tout Mekkois qui entrera dans « la maison d'Abou-Sofyân soit épargné. Que ceux « qui se réfugieront dans l'enceinte du temple soient « épargnés de même; qu'il en soit ainsi de quiconque « se retirera dans la maison de Hakîm, fils de Hezâm, « ou qui fermera les portes de sa demeure et s'y tien« dra inoffensif. » Il donna ensuite le signal du départ, et toute l'armée se mit en mouvement vers la Mekke.

Abbâs, ayant à côté de lui Abou-Sofyân, s'était posté à l'issue de la vallée. A mesure que les différents corps musulmans passaient, Abou-Sofyân questionnait son compagnon sur chacun d'eux, et Abbâs lui nommait les tribus et leurs chefs. Enfin Mahomet parut, entouré de sa garde d'élite, appelée *El-Khadhrâ*[1], composée de guerriers tellement couverts de leurs armes, qu'on ne leur voyait que les yeux. « Quels sont ces hommes? demanda Abou-« Sofyân. — C'est, dit Abbâs, l'apôtre de Dieu, envi-« ronné de Mohâdjir et d'Ansâr. — En vérité, reprit « Abou-Sofyân frappé de ce spectacle, la royauté « du fils de ton frère est imposante. — La royauté! « répliqua Abbas. Que dis-tu? as-tu déjà oublié que « le fils de mon frère n'est pas un roi, mais un pro-« phète? — C'est vrai! » dit Abou-Sofyân. Là-dessus il prit congé d'Abbâs, et, devançant la marche de l'armée musulmane, il se hâta d'aller à la Mekke engager ses concitoyens à accepter Mahomet pour maître, sans chercher à lui opposer une résistance inutile.

Entrée de Mahomet et de ses troupes à la Mekke, 11 janvier 630.

Quand les Musulmans furent arrivés à Dhou-Touwa, en vue de la Mekke, Mahomet commanda une halte. N'apercevant du côté de la ville aucun indice de défense, il jugea son triomphe assuré; et, sans descendre de sa chamelle Coswa, il fit une inclination profonde, pour rendre grâce à Dieu de la faveur insigne qu'il lui accordait. Ensuite il forma son armée en quatre divisions. Il donna l'aile gauche

1 La noire. L'auteur du Sirat-erraçoul dit qu'on la nommait ainsi parce qu'elle était couverte de fer.

à Zobayr, fils d'Awwâm, et lui enjoignit d'entrer dans la Mekke par le point nommé Coda. Khâlid, fils de Walîd, à la tête de l'aile droite, composée des Soulaym, des Djohayna, des Ghifâr, des Mozayna, des Aslam, et autres bandes de Bédouins, eut ordre de pénétrer par la partie basse qui regarde le couchant. Abou-Obayda, fils de... Djarrâh, conduisant le centre, dut se porter directement sur la partie nord qui lui faisait face. Enfin Sàd, fils d'Obâda, chef des Khazradj, fut désigné pour guider une autre division détachée vers la colline de Kéda. Mais on avertit le prophète que Sàd, dans l'ardeur de son zèle, avait tenu ce propos : « C'est aujourd'hui le « jour du carnage, le jour où rien ne sera respec- « té. » Mahomet, qui voulait éviter l'effusion du sang, lui ôta son commandement, et en investit Ali. Puis, ayant prescrit à ses généraux d'user de la plus grande modération, et de ne combattre que s'ils étaient attaqués, il leur ordonna de marcher en avant.

Zobayr, Ali et Abou-Obayda remplirent leurs instructions sans rencontrer d'obstacles, et occupèrent les quartiers qui leur avaient été indiqués. Les habitants, renfermés dans leurs demeures ou retirés dans l'enceinte du temple, n'essayèrent contre eux aucun mouvement. Mais Khâlid, en approchant des premières maisons de la ville, trouva devant lui une troupe armée. C'étaient des Coraychites, des Benou-Bacr-ibn-Abdmonât et des Ahâbich rassemblés par Icrima, fils d'Abou-Djahl, et par Safwân, fils d'Omeyya. Soit que ces deux chefs eussent l'intention

de provoquer un conflit général, soit qu'ils voulussent seulement se faire jour et s'échapper, ils attaquèrent la division de Khâlid. Les Musulmans, assaillis par une volée de flèches qui leur tua plusieurs hommes, fondirent avec impétuosité sur leurs adversaires, et les taillèrent en pièces. Icrima et Safwân parvinrent néanmoins à se frayer un passage, et se sauvèrent du côté de la mer. Khâlid s'élança dans les rues en poursuivant les fuyards, et, animé par la lutte qu'il venait de soutenir, il se mit à massacrer indistinctement tous les individus qui tombaient sous sa main.

En cet instant, Mahomet, qui avait suivi à peu de distance le corps d'Abou-Obayda, entrait dans la Mekke avec sa garde de Mohâdjir et d'Ansâr. On vint lui annoncer que Khâlid faisait une boucherie impitoyable des Coraychites. Le prophète l'envoya chercher aussitôt, et lui dit d'un ton sévère : « N'a-« vais-je pas défendu de combattre? — Nous avons « été attaqués, répondit Khâlid. J'ai voulu retenir « mon bras, mais je n'en ai pas été le maître. — La « volonté de Dieu a été faite, » reprit Mahomet.

Il continua à s'avancer, ayant à sa droite Abou-Becr, à sa gauche Oçayd, fils de Hodhayr, et derrière lui, en croupe sur sa chamelle, Ouçâma, fils de son affranchi Zayd. Il récitait le chapitre du Corân intitulé *El-Fath*, la conquête, et s'inclinait de temps à autre, en signe d'humilité et d'action de grâces envers Dieu. Sa tête était couverte d'un turban noir, et l'on remarque que ce fut la seule fois qu'il entra dans la ville sainte sans avoir la tête nue et être en

état d'Ihrâm[1]. Il s'arrêta dans l'endroit le plus élevé de la Mekke, où on lui dressa une tente. Là, il fit son ablution et la prière du *Dhoha*[2].

Quoique résolu à traiter avec humanité la population mekkoise, il avait néanmoins prononcé l'arrêt de mort de dix-sept personnes, et ordonné à ses soldats de les tuer en quelque lieu qu'ils les rencontrassent, fussent-elles réfugiées sous les tentures de la Càba. Deux de ces proscrits, poursuivis par Ali, cherchèrent un asile dans la maison de sa sœur Oumm-Hâni, fille d'Abou-Tâlib et femme de Hobayra, fils d'Abou-Wahb. Elle refusa de les livrer; et, ayant fermé la porte sur eux, elle courut vers Mahomet. Le prophète venait d'achever sa prière. Apercevant Oumm-Hâni, il fit quelques pas au-devant d'elle, et lui dit : « Sois la bienvenue, ma cou-« sine. Que désires-tu de moi?—Je te demande, ré-« pondit-elle, la vie de deux hommes qui se sont mis « sous ma protection.—Tes protégés sont les miens, « répliqua Mahomet. Qu'on ne leur fasse aucun « mal! »

Destruction des idoles de la Càba.

Après cet acte de clémence qui calma les craintes qu'un grand nombre de Coraychites avaient conçues pour leur sûreté, Mahomet se rendit à la Càba. Il en fit sept fois le tour, monté sur sa chamelle, et toucha respectueusement la pierre noire avec un bâton recourbé, *mihdjan*, qu'il tenait à la main. Puis il appela Othmân, fils de Talha, et lui demanda la clef du sanctuaire. Il fit ouvrir la porte par Ali, et pé-

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 263.

2 Prière entre le lever du soleil et midi.

nétra dans l'intérieur de l'édifice. Le premier objet qui frappa ses regards fut une colombe de bois suspendue au plafond; il l'arracha, et la brisa. Sur les murailles étaient peints des anges et autres figures auxquelles les Coraychites rendaient un culte. On y voyait entre autres celle d'Abraham; il était représenté consultant le sort avec les flèches *azlâm*. « Insensés, dit Mahomet, qui ont attribué à « notre patriarche les emblèmes de la superstition! « Qu'a de commun Abraham avec les flèches du « sort? » Il commanda de détruire toutes ces images, sortit de la Càba, et recommença à en faire le tour. Trois cent soixante idoles, scellées avec du plomb, en couronnaient le faîte. A mesure qu'il passait devant ces fausses divinités, il levait son bâton contre chacune d'elles, en proférant ces paroles : « La vérité est venue; que le mensonge disparaisse! » A l'instant elles étaient renversées et mises en pièces.

La plupart des Mekkois, rassemblés aux environs du temple, assistaient en silence à cette exécution. Mahomet leur adressa ce discours : « Il n'y a point « d'autre dieu qu'Allah : il n'a pas d'associé. Il a « rempli ses promesses, et fait triompher son servi« teur de tous ses ennemis. Coraychites, plus de « fierté païenne; plus d'orgueil fondé sur les ancêtres. « Tous les hommes sont enfants d'Adam, et Adam a « été formé de poussière. » Ici, il récita ce verset du Corân : *Mortels, nous vous avons procréés d'un homme et d'une femme; nous vous avons partagés en familles et en tribus. Le but commun de votre*

existence est une société fraternelle. Le plus estimable aux yeux de Dieu est celui qui le craint davantage. A Dieu appartiennent la sagesse et la science infinie (Corân, XLIX, 13). « Descendants « de Coraych, ajouta-t-il, comment pensez-vous que « j'agirai à votre égard?—Avec bonté, répondirent- « ils; tu es un frère généreux.—Allez, reprit-il, vous « êtes amnistiés. »

Par son ordre, le crieur Bélâl monta sur la Càba, et annonça la prière de midi. Mahomet la fit dans le sanctuaire. Quand il l'eut terminée, il s'avança vers quelques Mekkois placés dans le parvis; il dit à l'un, nommé Attâb, fils d'Açîd : « Tout à « l'heure ne disais-tu pas : « Dieu a fait une grâce « à mon père, de le retirer de ce monde avant qu'il « entendît Bélâl crier du haut de la Càba des paro- « les qui l'auraient indigné? » et, s'adressant à un autre : « Si je savais, as-tu dit, que la religion de « Mahomet fût la véritable, je n'hésiterais pas à l'a- « dopter. — Personne, répondirent-ils étonnés, n'a pu « entendre et te rapporter ces propos. Comment donc « en es-tu instruit? Oui, tu es vraiment le prophète de « Dieu; » et aussitôt ils se déclarèrent Musulmans.

Abolition des dignités ou prérogatives d'institution païenne, à l'exception du Hidjâba et du Sicâya.

Mahomet s'assit quelques moments devant la Càba. Ali, qui en tenait encore la clef et qui peut-être espérait être chargé de la garder, le pria de réunir dans la maison de Hâchim la dignité du Hidjâba à celle du Sicâya, dont Abbâs était revêtu. Mais le prophète, ne voulant pas mécontenter la maison d'Abd-Eddâr, fit approcher Othmân, fils de Talha : « Reprends cette clef, lui dit-il, et qu'elle

« reste à jamais dans ta famille! » Il confirma aussi son oncle Abbâs dans ses fonctions de distributeur des eaux de Zamzam, et déclara qu'à l'exception du Hidjâba et du Sicâya, toutes les dignités et prérogatives d'institution païenne étaient abolies.

Abou-Becr parut alors, conduisant par le bras un vieillard aveugle qui marchait avec peine. C'était son père Abou-Cohâfa, âgé de quatre-vingt-sept ans. Il le présenta à Mahomet. « Pourquoi, dit celui-ci, avoir fait sortir ce vénérable chaykh de sa « demeure? je serais moi-même allé l'y visiter. — « C'était à lui de venir, » répondit Abou-Becr. Mahomet fit asseoir près de lui Abou-Cohâfa, et, lui passant affectueusement la main sur la poitrine, il lui proposa d'embrasser l'islamisme. Le vieillard prononça à l'instant la profession de foi.

Les Mekkois prêtent serment à Mahomet.

De là Mahomet se transporta sur la colline de Safa, où se préparait une cérémonie importante. Toute la population de la Mekke avait été avertie de se rendre en ce lieu pour reconnaître le prophète, et lui prêter serment d'obéissance. Tandis qu'avant de procéder à cette inauguration Mahomet récitait une prière, des Musulmans de Médine, qui l'entouraient, se disaient tout bas entre eux : « Maintenant que l'apôtre de Dieu est maître de sa « patrie, ne voudra-t-il pas désormais s'y fixer? » Mahomet avait remarqué sur leur figure une expression d'inquiétude; il voulut savoir ce qu'ils avaient dit. Ils lui avouèrent l'appréhension qu'ils concevaient de le voir abandonner le séjour de Médine. « Loin de moi cette pensée! leur répondit-

« il. Je veux vivre et mourir au milieu de vous. »

Puis il se plaça sur un siége élevé, pour recevoir les serments. Omar, fils de Khattâb, assis au-dessous de lui, et agissant comme son représentant, donnait la main à ceux qui venaient jurer, et prenait, au nom du prophète, l'engagement de protéger chacun et de gouverner avec justice. Le serment fut prêté d'abord par les hommes, ensuite par les femmes. Ceux-là promettaient une obéissance absolue aux commandements de Mahomet; celles-ci s'obligeaient à n'adorer qu'Allah, à ne point commettre de larcin, d'adultère, d'infanticide, à s'interdire le mensonge et la médisance. Cet acte solennel termina la journée [1], qui était celle du vendredi 20 (ou plutôt 21) de Ramadhân [2] (11 janvier 630 de J. C.).

Le lendemain, un Bédouin idolâtre, de la tribu de Hodhayl, nommé Ibn-el-Athwagh, qui avait tué, quelques années auparavant, Ihmarra-Bâçan, guerrier célèbre de la tribu d'Aslam, vint à la Mekke, attiré par la curiosité, pour voir ce qui s'y passait. Quelques-uns des Khozâa, alliés de Mahomet, le rencontrèrent et l'entourèrent. « N'est-ce pas toi, lui « demandèrent-ils, qui as tué Ihmarra-Bâçan? — « Oui, répondit-il fièrement. — Écartez-vous de cet « homme, » dit le Khozâïte Khirâch, fils d'Omeyya; et, s'approchant d'Ibn-el-Athwagh, il lui plongea son sabre dans le ventre.

Mahomet, informé de ce meurtre, s'écria : « Khi-

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 260-266. *Sirat-erraçoul*, f. 212 v°-218. Béládori, f. 23 et suiv.

2 Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 74. *Tarikh*, f. 271.

« râch est coupable d'homicide! j'indemniserai moi-« même les parents de la victime. » Il fit aussitôt assembler les Khozâa, et leur dit : « Cessez de verser « le sang; il n'y en a déjà eu que trop de répan-« du; » et, s'adressant à tous les Musulmans, il ajou-ta : « Quand le Seigneur a créé la terre, il a ac-« cordé à la Mekke le privilége d'être à perpétuité « un lieu d'asile, où aucun de ceux qui croient en « Dieu et au jour de la résurrection ne doit ni exer-« cer de vengeance, ni même couper un arbre. Ce « privilége, personne n'a pu avant moi et personne « ne pourra après moi le violer sans crime; sus-« pendu un instant pour moi seul, il va bientôt re-« couvrer son intégrité pleine et entière [1]. »

En effet, à l'exception d'un très-petit nombre de proscrits qui avaient été mis à mort la veille, ou qui furent exécutés en cette seconde journée, tous les autres obtinrent leur grâce. Les principaux étaient : Abdallah, fils de Khatal, de la famille de Taym-ibn-Ghâlib; Mikyas, fils de Soubâba; Abdallah, fils de Sàd, fils d'Abou-Sarh, descendant d'Amir, fils de Loway; Howayrith, fils de Noçayd, issu d'Abd, fils de Cossay; Habbâr, fils d'Aswad [2]; Safwân, fils d'O-meyya; Icrima, fils d'Abou-Djahl; Abdallah, fils de Zibàra; et Wahchi, cet esclave noir qui avait percé Hamza de sa pique au combat d'Ohod. Pardon à la plupart des proscrits.

Les trois premiers étaient allés joindre Mahomet

1 *Sirat*, f. 218 et v°. *Tarikh*, f. 266 et v°.

2 Cet Aswad, père de Habbâr, était vraisemblablement Aswâd, fils de Mottalib, fils d'Açad, fils d'Abd-el-Ozza, personnage qui a déjà été cité. Habbâr devait ainsi être cousin de Khadîdja.

à Médine, et avaient quelque temps professé l'islamisme. Abdallah, fils de Khatal, et Mikyas, après avoir l'un et l'autre assassiné un Musulman, avaient apostasié, et étaient revenus à la Mekke. Tous deux subirent l'arrêt prononcé contre eux. Abdallah, fils de Sàd, communément appelé Ibn-abi-Sarh, possédait une grande habileté dans l'art de l'écriture, et était l'un des meilleurs cavaliers coraychites. Il avait été secrétaire de Mahomet; et quand le prophète lui dictait ses révélations, il en changeait les mots et en dénaturait le sens. Cette infidélité ayant été découverte, il s'était enfui, et était retourné à l'idolâtrie. Le jour de la prise de la Mekke, il se mit sous la protection d'Othmân, fils d'Affân, qui était son frère de lait. Othmân le tint caché jusqu'à ce que les premiers moments de confusion fussent passés. Alors il le conduisit au prophète, et sollicita son pardon. Mahomet détourna la tête sans répondre. Plusieurs fois Othmân réitéra ses instances. Enfin Mahomet dit : « Je lui pardonne, » et il lui tendit la main. Ibn-abi-Sarh prêta serment, et renouvela sa profession de foi. Quand il se fut retiré avec son protecteur, Mahomet dit aux Musulmans qui étaient près de lui : « Je gardais le silence, pour que l'un « de vous se levât et tuât cet homme. » Ils répondirent : « Nous attendions un signe de ta part. — Un « signe, reprit-il, a quelque chose de perfide qui ne « sied pas à un prophète [1]. »

Howayrith et Habbâr avaient blessé Mahomet

1 *Sirat-erraçoul*, f. 217. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 266 v°.

dans ses plus chères affections. En la première année de l'hégire, Abbâs s'était chargé de mener à Médine les filles de Mahomet, Fâtima et Oumm-Colthoum. Howayrith avait voulu empêcher leur départ; et, sans pitié pour la faiblesse de leur sexe, il les avait frappées et renversées à terre. Il fut tué par Ali, époux de Fâtima [1].

Une brutalité semblable de Habbâr avait causé la mort de Zaynab, autre fille de Mahomet. Lorsque, après le combat de Bedr, Abou-l-As, fils de Rabî, mari de Zaynab, remplissant un engagement que le prophète lui avait imposé, la faisait partir de la Mekke pour aller se réunir à son père, Habbâr, la poussant avec le talon de sa lance, l'avait jetée en bas de son chameau. Zaynab était alors enceinte. Sa chute, suivie d'un avortement, lui avait occasionné une grave maladie à laquelle elle venait enfin de succomber. On chercha Habbâr dans la Mekke et dans tous les alentours. Il fut assez heureux pour se soustraire aux perquisitions; et, deux mois après, il osa aller se mettre entre les mains de Mahomet à Médine. Il l'aborda en lui disant qu'il embrassait l'islamisme avec une foi sincère et un profond repentir du passé. « Va, lui dit Mahomet, « tout est effacé par ta conversion [2]. »

Safwân, fils d'Omeyya, et Icrima, fils d'Abou-Djahl, étaient en fuite; ils avaient gagné, chacun de leur côté, le rivage de la mer, dans le dessein de s'embarquer pour le Yaman. On sut que Safwân at-

1 *Sirat-erraçoul*, ibid. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 267 v°.
2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 268.

tendait à Djoudda le départ d'un navire. Omayr, fils de Wahb, Coraychite de la branche de Djoumah, dit à Mahomet : « Apôtre de Dieu, Safwân est le sayyid « de ma famille : comprends-le dans l'amnistie.— J'y « consens, répondit Mahomet. — Donne-moi donc, « reprit Omayr, un gage de ta parole, que je puisse « montrer à Safwân pour le rassurer. » Mahomet lui remit le turban noir qu'il avait porté le jour de son entrée à la Mekke. Omayr courut aussitôt à Djoudda, atteignit Safwân au moment où celui-ci allait quitter la terre, et lui dit : « L'apôtre de Dieu te pardonne; « voici le gage de sa clémence. — Éloigne-toi, ré- « pliqua Safwân, je ne veux pas t'entendre. » Omayr insistant, ajouta : « Mahomet est le plus généreux, le « plus bienveillant des hommes; il est de ta tribu, « il est ton compatriote; sa gloire est la tienne; tu « as une part dans sa grandeur et sa puissance. » Safwân se laissa enfin persuader. Amené par Omayr devant Mahomet, il demanda deux mois de délai avant de se soumettre à la loi musulmane; le prophète lui en accorda quatre[1].

Icrima avait trouvé un bâtiment prêt à mettre à la voile, et s'était jeté dedans. Il était déjà en vue de la côte du Yaman, quand le navire fut joint par une barque; elle portait une femme tenant à la main une pièce d'étoffe blanche qu'elle agitait. Icrima reconnut son épouse, Oumm-Hakîm, fille de Hârith, fils de Hichâm. Elle avait obtenu la grâce de son mari, et venait le chercher. Ils retournèrent ensem-

1 *Tarikh-el-Khamicy*, ibid. *Sirat-erraçoul*, f. 219.

ble à la Mekke. Comme ils approchaient, Mahomet, craignant que le souvenir des outrages qu'il avait reçus autrefois d'Abou-Djahl n'attirât au fils de son ancien ennemi quelques paroles amères, dit à ses compagnons : « Voici Icrima qui va embrasser l'isla-« misme. Que personne ne tienne jamais devant lui « aucun propos injurieux à la mémoire de son père. « Insulter les morts, c'est blesser les vivants. » Quand Icrima parut, le prophète l'accueillit avec des témoignages de joie et d'amitié. Il se leva, et lui dit d'un ton affectueux : « Sois le bienvenu, fugitif. — J'ad-« mire ta bonté et ta générosité, s'écria Icrima, et je « confesse qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, et que « tu es son serviteur et son envoyé. — Demande ce « que tu voudras, reprit Mahomet, et je m'empres-« serai de te satisfaire. — Prie Dieu, répondit Icrima, « de me pardonner tout ce que j'ai fait d'hostile « contre lui et contre l'islamisme. » Mahomet prononça à l'instant cette prière : « Mon Dieu, par-« donne à Icrima d'avoir été ton ennemi et le mien ! « — Mes biens et ma vie, dit Icrima, sont mainte-« nant au service de la bonne cause. » En effet, il se montra depuis zélé Musulman [1].

Abdallah, fils de Zibàra, poëte coraychite de la branche de Sahm, avait constamment poursuivi Mahomet et ses principaux disciples de satires virulentes, et excité les idolâtres à combattre sans relâche la religion rivale de leur culte. Il s'était échappé de la Mekke pendant que les Musulmans y entraient, et

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 267.

avait choisi pour asile la ville de Nadjrân, dans le Yaman. Après y être demeuré quelque temps, il apprit que Hassân, fils de Thâbit, lui avait adressé ce vers :

« Que Dieu conserve, pour ton propre bonheur, cet homme que tu détestes, insensé qu'une haine aveugle retient misérablement exilé à Nadjrân [1] ! »

Il se décida alors à se rendre auprès de Mahomet, qu'il salua du titre de prophète de Dieu. Sa grâce fut le prix de sa conversion.

Wahchi, meurtrier de Hamza, s'était enfui chez les Thakîf, à Tâïf. L'année suivante, lorsque des députés des Thakîf vinrent offrir à Mahomet la soumission de leur tribu, Wahchi se mêla parmi eux, et prononça avec eux la profession de foi musulmane. Mahomet, le regardant attentivement, lui dit : « C'est « toi qui as tué Hamza? — Il est vrai, apôtre de « Dieu, répondit Wahchi. — Et comment un guer- « rier tel que Hamza a-t-il pu tomber sous tes coups? » dit Mahomet. Wahchi raconta les circonstances de l'événement. « Va, reprit Mahomet, tu es libre; « mais épargne-moi désormais ta vue [2].

Plusieurs femmes aussi avaient été proscrites, telles que Hind, fille d'Otba, épouse d'Abou-Sofyân, qui s'était signalée par d'atroces mutilations exercées sur les cadavres de Hamza et des autres Musulmans gisant sur le champ de bataille d'Ohod; Sâra, cette affranchie complice de la trahison de Hâtib; et une mu-

1 لا تَعْدَمَنْ رجلا احلّك بغضه نجرانَ فى عيش احذّ لئيم
Sirat-erraçoul, f. 219.

2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 268 v°.

sicienne appartenant à Abdallah, fils de Khatal, nommée Fertena, qui chantait habituellement des vers satiriques contre Mahomet. Cette dernière seule fut mise à mort. Hind, cachée sous un déguisement, s'était confondue parmi les femmes qui prêtaient serment au prophète. S'apercevant que Mahomet la reconnaissait, elle s'écria : « Oui, je suis Hind. Par-« donne-moi le passé. » Son pardon lui fut accordé. De retour dans sa maison, elle y brisa l'idole particulière à sa famille, en disant : « Être impuis-« sant! quelle était notre folie de compter sur ton « secours[1]. »

Mahomet resta environ deux semaines à la Mekke, occupé à régler les affaires du gouvernement et de la religion, à s'assurer de l'obéissance des habitants, et à étendre son pouvoir au dehors. On remarqua que pendant ce temps il abrégeait la prière, et la réduisait à deux *rekà* au lieu de quatre[2], c'est-à-dire qu'il faisait la prière du voyageur ou du soldat en campagne.

Divers temples d'idoles détruits.

Un de ses premiers soins avait été d'envoyer détruire quelques temples d'idoles situés dans les alentours. Ozza, divinité adorée à Nakhla par la postérité de Modhar, notamment par les Coraychites et autres descendants de Kinâna, et dont le temple était confié à la garde de la famille de Chaybân, branche des Soulaym, fut renversée par Khâlid, fils de Walîd. Amr, fils d'El-As, abattit l'idole Souwâ, objet particulier du culte des Hodhayl; le temple de Souwâ

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 266.

2 *Sirat* f. 222 v° Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 79.

était à Rohât, à trois *marhala* ou étapes de la Mekke[1]. Enfin le temple de Monât (ou Manât), élevé à Kodayd, entre la Mekke et Médine, fut démoli par Sàd, fils de Zayd, de la famille d'Abd-el-Achhal; d'autres disent par Ali, fils d'Abou-Tâlib. La déesse Monât, honorée autrefois par les Aus, les Khazradj, les Hodhayl et les Khozâa, ne recevait plus, depuis l'hégire, que les hommages de ces deux dernières tribus[2].

Acte de cruauté de Khâlid envers les Djadhîma.

Ces expéditions achevées, Mahomet ordonna à différents corps de cavalerie de se répandre de tous côtés dans le pays, et d'appeler à l'islamisme les Bédouins qui y campaient. Il voulait que cette mission fût toute pacifique; et il avait défendu aux soldats de faire usage de leurs armes, à moins d'une nécessité pressante.

Khâlid, fils de Walîd, à la tête d'un de ces corps composé de trois cent cinquante hommes, la plupart de la tribu de Soulaym, se dirigea vers les Djadhîma-ibn-Amir, petite peuplade issue de Kinâna, et alors établie au-dessous de la Mekke près des monts Yélamlam, dans un lieu nommé Ghoumayçâ. Il avait un ancien ressentiment contre les Djadhîma. Vingt années auparavant, son oncle El-Fâkih, fils de Moghayra, revenant d'un voyage dans le Yaman avec plusieurs Coraychites parmi lesquels étaient Abderrahmân et son père Auf, avait été attaqué par une bande de ces Bédouins. Il avait péri dans le combat, ainsi qu'Auf. Abderrahmân, après avoir percé de sa

1 *Câmous*. Le *Tarîkh-el-Khamîcy* dit : à trois milles de la Mekke.
2 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 269 v°, 270.

lance le meurtrier de son père, était parvenu à se sauver. Cette affaire, qui faillit donner naissance à une guerre entre les Coraychites et les Djadhîma, avait ensuite été assoupie moyennant des satisfactions offertes par ceux-ci.

A l'approche de Khâlid, les Djadhîma s'armèrent, et se préparèrent à la défense. « Toute la contrée « s'est soumise à l'islamisme, leur dit Khâlid; imitez « les autres, et déposez vos armes. » Les Djadhîma hésitèrent. Enfin ils jetèrent leurs armes; mais, au lieu de dire, « Nous sommes Musulmans, » ils dirent : « Nous sommes Sabéens. » Les idolâtres avaient jusqu'alors désigné les Musulmans par cette qualification. Khâlid, prenant prétexte de cette expression équivoque, et sans leur demander d'explication, leur fit lier les mains derrière le dos, et commanda de leur trancher la tête. Une partie fut massacrée par les Soulaym; les autres furent sauvés par des Mohâdjir et des Ansâr, qui refusèrent d'exécuter cet ordre barbare.

Mahomet, instruit bientôt de cette nouvelle, leva les mains au ciel en s'écriant : « Mon Dieu! je suis « innocent de ce qu'a fait Khâlid. » Il dépêcha aussitôt Ali vers les restes des malheureux Djadhîma, avec une somme d'argent considérable. Ali paya le prix du sang versé et des objets enlevés; et, après avoir satisfait à toutes les réclamations, il distribua le surplus de la somme qu'il avait apportée entre les parents des victimes, afin d'adoucir leurs peines.

Khâlid, à son retour, fut vivement interpellé, au sujet de sa conduite cruelle, par Abderrahmân, fils

d'Auf, qui lui dit : « Tu as commis, toi Musulman, « l'action d'un païen. — J'ai vengé ton père, répli- « qua Khâlid. — Tu mens, reprit Abderrahmân; « celui qui a tué mon père est mort autrefois de ma « main. C'est ton oncle El-Fâkih que tu as voulu « venger. » Cette altercation allait devenir une querelle sanglante, lorsque Mahomet en fut prévenu. Il manda à l'instant Khâlid en sa présence. « Khâ- « lid, lui dit-il, garde-toi de discuter contre mes an- « ciens et fidèles compagnons. Par le Dieu tout-puis- « sant! quand tu aurais un monceau d'or pareil à la « montagne d'Ohod, et que tu l'emploierais au service « de la religion, tu ne saurais obtenir les mérites « que le moindre d'entre eux acquiert dans l'espace « d'un matin ou d'un soir [1]. »

Guerre contre les Hawâzin.

Projets hostiles des Hawâzin bédouins et des Thakîf contre Mahomet.

Les tribus voisines des Coraychites avaient accepté sans résistance la loi de Mahomet. Les Hawâzin, grande peuplade limitrophe du territoire mekkois, et leurs frères les Thakîf qui possédaient la ville forte de Tâïf, se montrèrent seuls disposés à combattre pour leur indépendance. A la nouvelle de la conquête de la Mekke, ils s'assemblèrent, et tinrent conseil. « Les Coraychites, se dirent-ils entre « eux, sont des marchands qui ne savent pas faire la « guerre. Mahomet les a domptés sans peine; fier de « son facile succès, il va vouloir nous subjuguer.

1 *Sirat-erraçoul*, f. 221 et v°. *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 270.

« Prévenons ses desseins, et marchons contre lui « avant qu'il vienne nous attaquer. »

Les Càb et les Kilâb refusèrent néanmoins de prendre part à cette expédition. Toutes les autres branches des Hawâzin bédouins, telles que les Nasr-ibn-Moâwia, les Sàd-ibn-Bacr chez lesquels le prophète avait été nourri, les Hilâl, les Djocham et autres, se réunirent sous le commandement de Mâlik, fils d'Auf, le Nasrite; les Thakîf, sous la conduite de Cârib, fils d'Aswad [1], et de Dhou-l-Khimâr Soubay, fils de Hârith, les joignirent; et tous ensemble s'avancèrent vers la Mekke.

Mâlik était le général en chef. Par son ordre, les femmes, les enfants et les troupeaux des Hawâzin avaient suivi l'armée. Elle fit halte dans la vallée d'Autâs, entre Tâïf et Honayn [2]. Dourayd, fils de Simma, se trouvait parmi les Djocham. Presque nonagénaire, et privé de la vue, il était dans une litière portée sur un chameau. Son bras ne pouvait plus manier le sabre; mais sa longue expérience et ses conseils pouvaient encore être utiles à sa tribu. « Où sommes-nous? demanda-t-il. — A Autâs. — « C'est un bon champ de bataille pour la cavalerie : « le terrain n'est ni un sol rocailleux, ni un sable « mouvant.

« Que ne suis-je maintenant un jeune étalon alerte et vi-« goureux [3] ! »

1 Fils de Maçòud, fils de Moàttib.
2 *Tarikh-el-Khamícy*, f. 275.
3 يا ليتني فيها جذع اخبّ فيها و اضع

« Mais j'entends des brebis bêler, des ânes braire, « des enfants pleurer : qu'est-ce que cela ? — Nous « avons amené avec nous nos troupeaux et nos fa- « milles; Mâlik l'a voulu ainsi. — Où est Mâlik? « s'écria le vieillard; il faut que je lui parle. » On avertit le général, qui vint aussitôt. « Mâlik, lui dit « Dourayd, tu es aujourd'hui le chef de la tribu; la « bataille qui se prépare décidera du sort de tous « tes frères; une grande responsabilité pèse sur toi. « Pourquoi ce cortége de femmes et d'enfants? « Pourquoi cet attirail de bestiaux? — Afin que « chacun, ayant derrière lui sa famille et ses biens, « soit forcé de combattre courageusement pour les « défendre. — Bah! répliqua Dourayd avec un geste « de mépris, quand la peur prend le soldat, rien ne « saurait l'empêcher de fuir. Si nous devons être « vainqueurs, ces femmes, ces enfants, ces trou- « peaux, ne sont pour nous qu'un embarras; en cas « de défaite, ils deviennent la proie de l'ennemi, « nous sommes ruinés et déshonorés. » Puis il ajouta : « Et quels sont ceux de nos frères présents sous « les drapeaux? » On lui nomma d'abord les Amr-ibn-Amir, les Auf-ibn-Amir. « Ce sont, interrompit- « il, les moins vaillants des enfants d'Amir. Où sont « les Càb et les Kilâb? — Absents. — Absente aussi « la fortune! S'il y avait ici de la gloire à acquérir, « les Càb et les Kilâb seraient avec nous. Mâlik, ren- « voie ces troupeaux et ces femmes; mets-les en sû- « reté dans nos montagnes. Ne garde avec toi que les « hommes de guerre. Il ne faut pour vaincre que « des sabres, des lances et de l'énergie; et un échec

« ne nous accablera pas, si nos biens et nos familles « sont hors d'atteinte. »

Mâlik vit que ce discours faisait quelque impression sur les Hawâzin. Craignant, s'il déférait à l'avis du vieillard, de perdre une partie de l'honneur du succès qu'il espérait, il s'écria : « Enfants de Hawâ- « zin, ne l'écoutez point ; l'âge affaiblit son esprit. « Obéissez-moi, ou je vais à vos yeux me passer mon « sabre au travers du corps. » On lui répondit de toutes parts : « Nous t'obéirons! » et l'on continua la marche vers la Mekke.

Mahomet, informé par ses espions de l'attaque dont il était menacé, se hâta d'aller en personne la repousser. Après avoir nommé gouverneur de la Mekke, en son absence, Attâb, fils d'Oçayd, jeune homme de vingt et un ans, appartenant à la maison d'Omeyya, fils d'Abdchams, et avoir désigné Moâdh, fils de Djabal, pour imâm chargé d'enseigner au peuple les devoirs de la religion, il se mit en campagne, le 5 ou le 6 de Chewwâl (27 ou 28 janvier 630), avec les dix mille hommes de troupes qu'il avait amenés, renforcés de deux mille Coraychites, ses nouveaux sujets. Parmi ceux-ci on distinguait Abou-Sofyân, fils de Harb; Safwân, fils d'Omeyya; son frère utérin Calada; Chayba [1], fils d'Othmân, fils d'Abou-Talha, et

1 Ce Chayba eut le surnom ou titre d'*El-Hadjabi*, parce qu'il fut investi de la dignité du Hidjâba après son cousin germain Othmân, fils de Talha, qui mourut apparemment sans postérité. Le Hidjâba, devenu l'héritage des enfants de Chayba (Benou-Chayba), se transmit parmi eux de génération en génération pendant une longue suite de siècles. (Wâkedi cité dans le *Tarikh-el-Khamicy*, f. 266. Conf. *Commentaire* de M. de Sacy sur la 32e Mécâma de Hariri.)

autres personnages marquants. Leur ancienne haine contre le prophète était comprimée plutôt qu'éteinte; ils s'intéressaient peu au succès de sa cause, mais n'avaient pas osé refuser de le suivre. Tous n'avaient point embrassé l'islamisme; plusieurs avaient obtenu un délai, comme Safwân, fils d'Omeyya. Ce dernier avait prêté, non sans regret, pour équiper une partie du contingent mekkois, une quantité considérable de cuirasses et d'armes de toute espèce qu'il avait en sa possession.

L'armée de Mahomet présentait une masse si imposante, qu'il échappa à un musulman (quelques-uns croient que ce fut au prophète lui-même) de s'écrier : « Avec de telles forces, comment ne serions-« nous pas vainqueurs? » Cette confiance dans la puissance des moyens humains, confiance que les chefs et les soldats partageaient, fut bientôt après blâmée par un verset du Corân (IX, 25), et faillit être punie par l'événement.

Bataille de Honayn. On était parvenu à Honayn, vallée étroite et profonde, à dix milles de la Mekke, derrière le mont Arafat [1], dans la direction d'Autâs et de Tâïf. A peine l'armée avait franchi le défilé formant l'entrée de la vallée, et commençait à s'engager dans le fond, que soudain des nuées de cavaliers, descendant des collines ou débouchant des gorges latérales, l'assaillirent de tous les côtés à la fois. C'étaient les Hawâzin; arrivés à Honayn avant Mahomet, ils s'étaient embusqués pour l'attendre au passage. Surpris par

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 271.

cette attaque subite et impétueuse, les Musulmans se troublent, la confusion se met dans leurs rangs, une terreur panique les saisit; ils tournent le dos, et se précipitent vers l'issue du vallon, ne songeant plus qu'à échapper au fer de l'ennemi. Mahomet, monté sur sa mule Doldol, se tire de cette mêlée, et, se plaçant sur la droite au pied d'un coteau, il cherche à retenir les fuyards. « Où allez-vous? leur « crie-t-il. Venez à moi! je suis l'apôtre de Dieu! je « suis Mohammed, fils d'Abdallah! » Mais les soldats, sourds à sa voix, continuent à fuir.

La plupart des Mekkois voyaient cette déroute avec une joie maligne, et laissèrent éclater en cette occasion la malveillance qu'ils nourrissaient au fond de leurs cœurs contre les Musulmans. « Ils courront « jusqu'à ce que la mer les arrête, » dit ironiquement Abou-Sofyân, fils de Harb. Il n'avait abjuré qu'en apparence les superstitions païennes, et portait même en ce moment dans son carquois les flèches Azlâm, destinées à consulter le sort. « Aujourd'hui, dit Ca- « lada, Mahomet est à bout de sa magie. » Safwân, quoique idolâtre, fut indigné de ces propos railleurs. « Taisez-vous, s'écria-t-il; si nous devons avoir un « maître, ne vaut-il pas mieux obéir à un Coraychite « comme nous qu'à un Bédouin de Hawâzin? »

Cependant Mahomet ne cessait de répéter : « A « moi, Musulmans! je suis l'apôtre de Dieu! » Ses cris étaient couverts par le tumulte. Un petit nombre seulement de ses parents et de ses plus fidèles disciples s'étaient réunis autour de lui. Ses cousins Ali et Abou-Sofyân, fils de Hârith, son oncle Abbâs,

Fadhl, fils d'Abbâs, Abou-Becr, Omar, Ouçâma, fils de Zayd, et quelques autres Mohâdjir et Ansâr, tenaient ferme à ses côtés, et combattaient vaillamment pour sa défense. Plusieurs furent tués sous ses yeux. Le péril devenait à chaque instant plus imminent. Le fruit de tant d'années de travaux et de conquêtes allait être perdu. Dans cette extrémité, préférant sans doute une mort honorable à l'humiliation d'une défaite, Mahomet fait sentir l'éperon à sa monture, et veut se jeter au milieu des ennemis. Abbâs et Abou-Sofyân, fils de Hârith, l'empêchent d'exécuter ce dessein, et retiennent la mule par la bride. Alors il essaye un dernier moyen de rappeler ses soldats; il ordonne à son oncle Abbâs, qui avait une voix forte et sonore, de crier : « Par ici, Ansâr! Par ici, « vous tous qui avez juré sous l'acacia [1] ! » Aussitôt Abbâs, déployant la puissance de son organe, fait retentir ces mots dans le vallon. Les fuyards les entendent, et s'arrêtent. « Nous voici! nous voici! » répondent-ils; et, animés du désir d'effacer la honte de leur lâcheté, ils accourent en foule vers le prophète, et commencent à charger l'ennemi. La lutte s'engage terrible et acharnée, tandis que Mahomet, se levant sur ses étriers pour contempler le choc des combattants, s'écrie avec satisfaction : « Enfin la « fournaise est allumée! »

En tête du principal corps des Hawâzin, un Bédouin gigantesque, monté sur un chameau de haute taille,

1 C'est-à-dire qui avez juré, sous l'acacia de Hodhaybia (voy. précédemment, p. 182), de périr aux côtés du prophète plutôt que de prendre la fuite. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 273.

portait un drapeau attaché au bout d'une lance. Excitant ses compagnons par son exemple, tantôt il abaissait sa lance pour frapper, tantôt il la redressait pour faire flotter sa bannière. Ali se précipite vers lui, et d'un coup de sabre coupe les jarrets du chameau. L'animal tombe, et le Bédouin renversé est percé par le fer d'un Musulman.

En ce moment Mahomet dit à sa mule : « Couche-« toi, Doldol. » La mule obéissante se met ventre à terre. Le prophète, renouvelant contre ses adversaires le mode d'imprécation qu'il avait déjà employé à la journée de Bedr, ramasse une poignée de poussière, et la jette contre les idolâtres, en criant : « Que « leurs faces soient couvertes de confusion ! » Les Musulmans redoublent d'efforts. Bientôt les Hawâzin sont enfoncés et rompus ; ils fuient, laissant la vallée jonchée de leurs morts, et entraînent leur général Mâlik, fils d'Auf. Cârib se sauve avec la division des Thakîf qu'il commandait. L'autre division des Thakîf, formée de la branche des Benou-Mâlik, résiste encore ; mais son chef Dhou-l-Khimâr est tué ; un autre chef, Othmân, fils d'Abd-el-Lât, lui succède, et succombe aussi ; les Benou-Mâlik consternés plient, et se dispersent.

L'affaire avait été si promptement décidée, qu'un assez grand nombre de Musulmans, qui avaient lâché pied au commencement de l'action, ne partagèrent pas l'honneur de la victoire. En arrivant auprès du prophète, ils le trouvèrent déjà entouré de prisonniers qu'on lui amenait garrottés. Pour récompenser ceux qui étaient revenus les premiers

et qui avaient combattu, Mahomet déclara que chaque soldat aurait la dépouille de l'ennemi tué de sa main.

Mort de Dourayd, fils de Simma.

Cependant les vainqueurs poursuivaient les fuyards. Le jeune Rabîa, l'un des Soulaym, rencontre le chameau qui portait la litière de Dourayd. Il l'arrête, et, croyant s'emparer d'une femme, il ouvre la litière pour considérer sa capture. Irrité de sa méprise à la vue d'un vieillard décrépit, il l'arrache de son siége, et le jette à terre. « Qui es-tu? et que veux-tu? lui « demande Dourayd. — Je suis Rabîa, fils de Réfî, « de la tribu de Soulaym, et je veux te donner la « mort. » A ces mots, Rabîa le frappe de son sabre; mais le coup, quoique vigoureusement asséné, ne fait qu'une blessure légère. « Enfant, dit Dourayd, « ta mère t'a armé d'un sabre mal affilé. Prends le « mien; il est dans le fond de ma litière. Frappe-« moi ensuite entre les os du chignon et ceux du « crâne; c'est ainsi qu'autrefois j'ai abattu bien des « têtes. Et quand tu reverras ta mère, dis-lui que tu « as ôté la vie à Dourayd, fils de Simma : elle t'ap-« prendra ce que me doivent certaines femmes de « Soulaym. »

En achevant ces paroles, Dourayd tend le cou. Rabîa tire l'arme de la litière, et fait rouler sur le sable la tête du vieillard. En dépouillant son cadavre, il remarqua que ses cuisses et ses jambes, velues à l'extérieur, étaient intérieurement lisses comme du parchemin. La peau de ce guerrier, qui avait pour ainsi dire vécu à cheval, était usée par le contact de la selle. Quelque temps après, Rabîa raconta à sa mère

cequi s'était passé entre lui et Dourayd. « Hélas! dit-elle, « tu as versé le sang d'un homme qui avait délivré « de captivité trois femmes d'entre tes ancêtres [1] ! »

Les débris de l'armée vaincue se retiraient en désordre du côté de Tâïf. Quelques bandes de Hawâzin s'arrêtèrent dans la vallée d'Autâs. Mahomet détacha contre elles Abou-Amir-el-Achàri avec un corps de troupes. Dès le premier choc, percé d'une flèche lancée par Salama, fils de Dourayd, Abou-Amir tomba expirant. Son neveu, Abou-Mouça-el-Achàri, prit le drapeau du commandement, attaqua vigoureusement les ennemis, les força à fuir dans les montagnes, et revint joindre Mahomet avec de nombreux prisonniers. Combat d'Autâs.

Les Thakîf et d'autres Hawâzin, avec leur général Mâlik, fils d'Auf, gagnèrent la ville de Tâïf, et s'y renfermèrent [2].

Le succès obtenu par les Musulmans à Honayn et Autâs avait été complet. Les femmes, les enfants, les troupeaux des vaincus, étaient tombés en leur pouvoir. Une captive, que des soldats entraînaient avec rudesse, s'écria : « Respectez-moi, je tiens de près à « votre chef. » On la conduisit à Mahomet. « Pro- « phète de Dieu, lui dit-elle, je suis ta sœur de lait; « je suis Chaymâ, fille de Halîma ta nourrice, de la « tribu des Benou-Sàd. — Quelle preuve me donne- « ras-tu de cela ? demanda Mahomet. — Une morsure « que tu me fis à l'épaule, répondit-elle, un jour que « je te portais sur mon dos. » Et elle montra la ci-

1 *Sirat,* f. 222 v°-226. *Tarikh,* f. 271-275. *Aghâni* II, 287, 288.
2 *Sirat,* f. 225 v°, 226. *Tarikh,* f. 275.

catrice. Cette vue, rappelant à Mahomet le souvenir de sa première enfance et des soins qu'il avait reçus dans une pauvre famille de Bédouins, l'émut d'attendrissement. Quelques larmes mouillèrent ses yeux. « Oui, tu es ma sœur, » dit-il à Chaymâ; et, se dépouillant de son manteau, il l'étendit à terre, et la fit asseoir dessus. Puis il reprit : « Si tu veux rester « désormais près de moi, tu vivras tranquille et « honorée parmi les miens; si tu aimes mieux re- « tourner dans ta tribu, je te mettrai en état d'y « passer tes jours dans l'aisance. » Chaymâ témoigna qu'elle préférait le séjour du désert; et Mahomet la renvoya comblée de ses dons [1].

Les prisonniers, hommes, femmes et enfants, et les troupeaux de chameaux et de moutons enlevés à l'ennemi, furent rassemblés et déposés, sous la garde d'un fort détachement, dans un lieu voisin, nommé Djaïrrâna, en attendant qu'on en fît le partage. Mahomet avait résolu de profiter de l'ardeur inspirée à ses troupes par la victoire, pour les conduire à Tâïf, et essayer de s'emparer de cette place. Mais comme elle était défendue par des murailles, et qu'il prévoyait la difficulté de ce siége, il voulut se procurer des machines de guerre et des hommes habiles à s'en servir. Les plus capables en ce genre, parmi les Arabes du Hidjâz, étaient les Daus, fraction des Azdites domiciliés au sud de la Mekke, dans les montagnes limitrophes du Yaman. L'un des personnages les plus influents de cette tribu, Tofayl, fils d'Amir,

1 *Sirat*, f. 227. *Tarîkh*, f. 275 v°.

poëte guerrier depuis longtemps attaché à la foi musulmane, se trouvait dans l'armée. Mahomet l'envoya vers ses compatriotes, avec mission de les convertir à l'islamisme et de lui en amener le plus grand nombre possible. Il le chargea en même temps de détruire une idole nommée *Dhou-l-Caffayn*, qui était adorée dans la contrée des Daus, et lui donna rendez-vous devant Tâïf. Il se mit ensuite en marche, et passa successivement à Nakhlat-el-Yamâniya, à Carn, à Moulayh, et dans la vallée de Liyya. Il séjourna quelques jours dans ce dernier endroit, où il fit démolir un château appartenant au chef des Bédouins Hawâzin, Mâlik, fils d'Auf. Enfin il campa devant Tâïf.

Cette ville, dont l'ancien nom arabe était *Wadj*, avait ensuite été appelée Tâïf, depuis qu'on l'avait environnée de murs [1]. Le territoire qui en dépendait était alors, comme il est encore aujourd'hui, le plus fertile de tout le Hidjâz. Véritable oasis au milieu de montagnes stériles, il abondait en fruits de toute espèce, et particulièrement en raisins. Les qualités du sol, et ses productions semblables à celles des campagnes situées aux environs de Damas, faisaient dire aux Arabes que c'était un canton de Syrie transporté dans le Hidjâz par la main de Dieu. Ses habitants, les Thakîf, étaient renommés pour leur bravoure et leur esprit. Ils avaient avec les Coraychites de nombreux liens d'affinité : ainsi la femme de Ghaylân, fils de Salama, l'un de leurs chefs, était de la maison d'Omeyya, fils d'Abdchams ; Orwa, fils de Maçoud,

Siége de Tâïf.

1 Béládori, f. 34 v°.

autre chef, cousin de Ghaylân, avait épousé Amina, fille d'Abou-Sofyân et sœur d'Oumm-Habîba, l'une des femmes de Mahomet. Ghaylân et Orwa se trouvaient alors absents de Tâïf; ils s'étaient rendus à Djorach dans le Yaman, pour s'y instruire dans la fabrication et l'usage de certaines machines de guerre. La ville était sous le commandement de Câril, fils d'Aswad, et de Mâlik, fils d'Auf, qui avaient ajouté à la hâte de nouveaux ouvrages aux fortifications, et placé des balistes sur les murailles.

Mahomet établit d'abord son armée à si peu de distance de la ville, que les flèches des ennemis lui tuèrent quelques soldats au milieu de son camp. Il sentit sa faute, et prit position un peu en arrière. Il fit dresser deux tentes pour ses femmes, Oumm-Salama et Zaynab, qui l'avaient accompagné dans cette expédition; et, pendant toute la durée du siége, il fit la prière entre ces deux tentes. Ce fut en ce lieu que plus tard, lorsquè les Thakîf se furent convertis à l'islamisme, Amr, fils d'Omeyya (fils de Wahb, fils de Moàttib), bâtit une mosquée qui, agrandie et embellie ensuite par divers califes, devint la principale mosquée de Tâïf.

Les Musulmans se bornèrent pendant les premiers jours à tirer des flèches contre les assiégés. Ceux-ci, à l'abri de leurs remparts, ripostaient avec avantage.

Cependant Tofayl avait heureusement rempli sa mission : il avait brûlé Dhou-l-Caffayn, qui était un bloc de bois; la vénération des Daus pour cette idole s'était changée en mépris, dès qu'ils avaient vu leur divinité se laisser consumer par les flammes; ils

avaient accepté les croyances musulmanes, et offert leurs services à la cause du prophète. Tofayl amena à Mahomet quatre cents hommes de cette tribu, munis d'instruments à saper, de balistes et de machines nommées *Debbâba*, espèces de grands boucliers destinés à protéger les soldats qui s'approcheraient des murs pour y faire brèche. Le siége alors fut poussé avec plus de vigueur; mais la défense fut aussi énergique que l'attaque. Si les Musulmans, se couvrant des Debbâba, venaient au pied des remparts pour les démolir, les Thakîf lançaient avec leurs balistes des piquets de fer rougis au feu, qui perçaient ces boucliers, et forçaient les travailleurs à se retirer.

Irrité de cette opiniâtre résistance, Mahomet voulut s'en venger en commandant de détruire les vignes qui environnaient Tâïf. Cet ordre ne fut exécuté qu'en partie. Les Thakîf adjurèrent le prophète, au nom d'Allah et des liens qui les unissaient aux Coraychites et à lui-même, d'épargner leurs vignobles. Il céda à cette prière, et arrêta l'œuvre de dévastation; mais en même temps il essaya de porter un autre coup aux assiégés, en faisant publier que tout individu de condition serve qui s'échapperait de la ville serait déclaré libre. Beaucoup d'esclaves, malgré les précautions prises contre eux, s'évadèrent, et vinrent chercher la liberté au camp musulman. Ces désertions, néanmoins, n'affaiblirent point le courage des défenseurs de Tâïf; et Mahomet, après vingt jours d'inutiles efforts, se détermina enfin à lever le siége.

Il annonça cette résolution avec un calme qui ne Levée du siége.

laissait entrevoir aucun dépit; et comme on l'engageait à invoquer au moins contre les Thakîf le courroux céleste, il se contenta de dire : « Mon Dieu, « éclaire les Thakîf, et inspire-leur la pensée de « venir spontanément reconnaître ton apôtre! » On verra que ce souhait fut exaucé dans le cours de l'année suivante [1].

En s'éloignant de Tâïf, le prophète alla camper avec son armée à Djaïrrâna, où étaient déposés les captifs et le butin. Là, il reçut, de la part des Nasr-ibn-Moâwia, des Sàd-ibn-Bacr, des Djocham, et autres Bédouins Hawâzin, battus à Honayn et Autâs, une députation chargée de lui annoncer leur soumission à la loi musulmane, et d'implorer sa générosité pour qu'il leur restituât leurs biens et leurs familles. Un de ces députés, vieillard considéré parmi les Benou-Sàd, lui dit : « Prophète de Dieu, « tu as été élevé au milieu de nous. Ces femmes, « que le sort de la guerre a mises en ton pouvoir, « sont les tantes, les sœurs, les cousines de ta nour« rice, de ta seconde mère. Par le lait que tu as sucé, « tu es devenu leur parent. Accorde-leur la liberté, « ce sera un bienfait digne de ton caractère. Si nous « parlions à un roi de Hîra ou de Ghassân qui fût « uni avec nous par les mêmes liens, il ne repousse« rait pas notre demande. Pourrions-nous craindre « de toi un refus? » Mahomet répondit : « Je ne « saurais exiger de mes compagnons qu'ils se pri« vent entièrement des fruits de leur victoire; mais

1 *Sîrat-erraçoul*, f. 230 v°-232. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 276-277 v°. Béládori, f. 34.

« je vous offre le choix entre la restitution de vos « familles et celle de vos biens. » Les Hawâzin optèrent pour leurs familles.

Il fallait que les soldats renonçassent à leurs droits sur les captifs. Quand Mahomet eut célébré la prière de midi, à la tête de son armée assemblée, les députés, d'après des instructions qu'il leur avait données, se présentèrent, et dirent : « Nous supplions le pro-« phète d'intercéder auprès des Musulmans, et les « Musulmans d'intercéder auprès du prophète, pour « que nos femmes, nos enfants, nos frères, nous « soient rendus. » Mahomet, prenant aussitôt la parole et s'adressant aux députés, leur dit : « Ma « part des captifs et la part des fils d'Abd-el-Motta-« lib sont à vous dès cet instant. — Nous abandon-« nons aussi notre part, dirent successivement les « Mohâdjir et les Ansâr. — Pour moi et les Fézâra, « s'écria Oyayna, fils de Hisn, nous prétendons « garder la nôtre. » Abbâs, fils de Merdâs, fit la même déclaration qu'Oyayna, en son nom et au nom des Soulaym; mais, à la grande confusion d'Abbâs, les Soulaym le désavouèrent.

Captifs rendus aux Hawâzin.

Mahomet acheta le consentement des récalcitrants par la promesse d'un dédommagement prochain, et remit les captifs, au nombre de six mille, entre les mains des députés. Il retint seulement la famille de Mâlik, fils d'Aus, qui s'était enfermé dans Tâïf avec les Thakîf. Voulant attirer ce chef à son parti, il dit aux Hawâzin, en les congédiant : « Faites savoir à Mâlik « que s'il vient à moi et embrasse l'islamisme, je lui « rendrai sa famille et ses biens, et lui ferai en outre

« un don de cent chameaux. » Sur cette assurance, qui bientôt lui fut transmise, Mâlik s'enfuit de Tâïf pendant la nuit, et gagna le camp musulman. Il fit la profession de foi; et Mahomet, après avoir accompli la parole qu'il lui avait donnée, le nomma son lieutenant, *Amil*, parmi les Hawâzin nouvellement convertis, en lui confiant le soin de lever sur eux la dîme aumônière ou impôt (*Zécât*, *Sadaca*). Mâlik ne se borna pas à remplir fidèlement ces fonctions : il se mit à faire des courses aux alentours de Tâïf, enlevant les bestiaux qui sortaient de la ville pour aller à la pâture; il tint ainsi les Thakîf dans de continuelles alarmes[1].

Partage du butin enlevé aux Hawâzin.

Il restait à partager le butin de Honayn et d'Autâs, consistant en vingt-quatre mille chameaux, plus de quarante mille brebis, et quatre mille onces d'argent. Mahomet en fit diviser une portion en lots égaux, qui furent répartis entre tous ses soldats, et réserva l'autre portion pour l'employer en gratifications, qu'il distribua sans consulter d'autres règles que les vues de sa politique. Il lui importait de gagner à l'islamisme quelques chefs coraychites, encore partisans du culte idolâtre; d'en affermir d'autres, prosélytes nouveaux et peu sûrs, dans l'attachement qu'ils commençaient à témoigner pour ses intérêts; enfin, d'exciter le zèle des chefs bédouins de son armée, dont le dévouement devait lui garantir la fidélité de leurs tribus. Guidé par ces considérations, il fit une répartition de la portion réser-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 233. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 277 v°, 278.

vée de butin tout à l'avantage des Mekkois et des Bédouins. Les personnages principaux, dont il voulait conquérir les cœurs, et qui furent, pour cette raison, qualifiés de *Mouallafa-couloub-houm*, reçurent chacun de cinquante à cent chameaux, ou de cinq cents à mille brebis, et plusieurs onces d'argent. Parmi les plus favorisés étaient Abou-Sofyân, fils de Harb, qui avait perdu un œil au siége de Tâïf; ses fils Yazîd et Moâwia; Safwân, fils d'Omeyya; Icrima, fils d'Abou-Djahl; Hârith, fils de Hichâm, frère d'Abou-Djahl; Sohayl, fils d'Amr, tous Coraychites; Oyayna, fils de Hisn, des Benou-Fézâra; El-Acrà, fils de Hâbis, des Benou-Témîm, etc.

Comme le prophète achevait de disposer ainsi du butin, un Arabe de Témîm, nommé Dhou-l-Khowayçara, s'approcha, et lui dit : « Tu ne t'es pas « montré juste.—Malheur à toi! répondit Mahomet « indigné. Qui donc serait juste, si je ne le suis « pas? » Omar, toujours porté à la violence, s'écria : « Je vais tuer cet insolent.—Non, reprit Ma« homet, laisse-le aller. La Providence a des desseins « sur cet homme : de lui doit naître une secte qui « voudra s'enfoncer si avant dans les profondeurs « de la religion, qu'elle en sortira comme une flèche « sort du but qu'elle a traversé de part en part. » Cette prédiction se réalisa dans la suite; car Harcous, fils de Zobayr, de la tribu de Badjîla, communément appelé Dhou-l-Thadya, qui fut le premier Imâm des *Khâridji* ou hérétiques musulmans, descendait, par les femmes, de Dhou-l-Khowayçara.

Abbâs, fils de Merdâs, n'avait pas été aussi avantagé

dans la distribution que d'autres chefs bédouins. Il en conçut du dépit, et l'exhala dans une pièce de vers, où il vantait ses services, et ajoutait, en s'adressant au prophète :

« [1] Le butin que j'ai conquis, moi et mon coursier Obayd, tu en gratifies Oyayna et El-Acrà!

« Leurs pères Hisn et Hâbis n'avaient pourtant point, dans les assemblées, un rang au-dessus du rang de mon père.

« Oyayna et El-Acrà valent-ils donc mieux que moi? Songe que celui que tu abaisses aujourd'hui ne se relèvera jamais. »

Mahomet fit venir Abbâs, et lui dit : « C'est toi « qui as fait ces vers :

« Le butin que j'ai conquis, moi et mon coursier Obayd, « tu en gratifies *El-Acrà et Oyayna !...* »

Il intervertissait, sans s'en apercevoir, l'ordre de ces deux noms, et détruisait ainsi la mesure. « Ce « n'est pas cela, prophète, interrompit Abou-Becr « qui se trouvait présent; dis donc :

« ..... tu en gratifies *Oyayna et El-Acrà !* »

« — N'importe, répliqua Mahomet, c'est la même « chose. — Ah! reprit Abou-Becr, tu justifies bien « cette parole de Dieu dans le Corân : *Nous n'a-* « *vons pas enseigné la versification à notre apô-* « *tre* [2]. » Abbâs se reconnut l'auteur des vers.

[1] فاصبح نهبي ونهب العبيد بين عيينة والاقرع
وما كان حصن ولا حابس يفوقان شيخي في مجمع
وما كنت دون امرء منهما ومن تضع اليوم لا يرفع

[2] Corân, XXXVI, 69.

« Coupons cette langue qui m'attaque, » dit Mahomet; et il augmenta le lot d'Abbâs d'autant de chameaux qu'il en fallut pour le satisfaire.

Mécontentement des Ansâr calmé par Mahomet.

D'autres mécontents murmuraient : c'étaient les Ansâr. Ces fidèles serviteurs du prophète n'avaient eu aucune part aux dons qu'il avait répandus. Jaloux surtout des faveurs accordées aux Mekkois, ils se disaient entre eux : « L'apôtre nous oublie; il n'a « plus d'yeux que pour ses compatriotes. » Ces propos parvinrent bientôt aux oreilles de Mahomet. Il convoqua aussitôt les Ansâr dans une vaste enceinte. Lorsque tous y furent réunis, il se présenta devant eux; et, après avoir engagé les personnes étrangères aux tribus d'Aus et de Khazradj, qui pouvaient se trouver mêlées dans la foule, à se retirer de l'assemblée, il dit : « Je connais les discours « que vous avez tenus, et le chagrin que vous « éprouvez. Quand je suis venu à vous, il y a huit « années, vous étiez dans l'erreur, et Dieu vous a « dirigés; vous souffriez, Dieu vous a fait prospé- « rer; vous étiez ennemis les uns des autres, Dieu « a mis la concorde entre vous. Cela n'est-il pas « vrai Répondez-moi.—Oui, dirent-ils, nous étions « plongés dans les ténèbres, tu nous as apporté la « lumière; nous étions sur le bord d'un abîme de « feu, Dieu nous a sauvés par ta main; nous étions « faibles, par toi Dieu nous a rendus forts et glo- « rieux. Tes bienfaits ont droit à toute notre re- « connaissance.—Vous eussiez pu, reprit Mahomet, « me répondre autrement, et me dire : « Tu es venu « à nous fugitif, et nous t'avons accueilli; aban-

« donné des tiens, et nous t'avons secouru; pauvre, « et nous t'avons offert ce que nous possédions; « accusé d'imposture, et nous avons cru ta parole; « nous avons accepté ta loi, que tout le monde re- « poussait. » Vous eussiez pu me parler ainsi, et « vous eussiez dit la vérité. — Ah! s'écrièrent les « Ansâr, tu ne nous dois rien; c'est nous qui de- « vons tout à Dieu, et à toi son apôtre. »

A cette exclamation, que mille bouches avaient proférée à la fois, succéda un moment de silence causé par l'attendrissement. Des larmes coulaient de tous les yeux; Mahomet en versa aussi; puis, surmontant son émotion, il reprit : « Amis, vous vous « êtes affligés de n'avoir point participé aux dons « que j'ai faits de quelques biens périssables de ce « monde à des hommes qu'il fallait conquérir à « notre cause. Vous êtes fermes dans votre foi; je « n'avais pas besoin d'employer avec vous une pa- « reille séduction. Que d'autres emmènent chez eux « des troupeaux de brebis et de chameaux : ne vous « suffit-il pas, à vous, de retourner dans vos foyers, « ayant au milieu de vous le prophète de Dieu? « Par celui qui tient en ses mains l'âme de Maho- « met! j'appartiens aux Ansâr, je serai toujours « avec eux. Mon Dieu, sois propice aux Ansâr! « Étends ta miséricorde sur leurs enfants, de géné- « ration en génération! »

Ces mots excitèrent un transport dans l'assemblée. « Prophète de Dieu, criait-on de tous côtés, « nous sommes contents de notre partage; » et les larmes recommencèrent à couler avec tant d'abon-

dance, que toutes les barbes en furent baignées. On se sépara ensuite; et les Ansâr, heureux des paroles que l'apôtre leur avait adressées, demeurèrent bien plus satisfaits que s'ils avaient obtenu les meilleures portions du butin [1].

Mahomet resta douze jours à Djaïrrâna. Ce fut pendant ce temps, selon quelques historiens, qu'il députa El-Ala, fils d'El-Hadhrami, vers Moundhir, fils de Sâwa, prince chrétien de la tribu d'Abdelcays, qui gouvernait, comme lieutenant du roi de Perse, les Arabes de la contrée de Bahrayn. El-Ala était chargé d'une lettre par laquelle le prophète invitait Moundhir à embrasser l'islamisme. Dernières ambassades.

On peut rapporter à peu près à la même époque deux autres messages semblables que Mahomet confia, l'un, au frère de sa femme Oumm-Salama, nommé El-Mohâdjir, fils d'Abou-Omeyya, Coraychite de la branche de Makhzoum; l'autre, à Amr, fils d'El-As. El-Mohâdjir fut envoyé en ambassade vers Hârith, fils d'Abd-Kélâl, prince himyarite de Mahra, dans le Yaman; Amr, fils d'El-As, vers deux frères de la tribu d'Azd, Djayfar et Abd ou (Ayâdh), fils de Djalanda, qui régnaient ensemble dans l'Omân [2].

Enfin, Mahomet quitta Djaïrrâna le 18 du mois de Dhou-l-Càda (9 mars 630). Il se constitua en état d'ihrâm pour se rendre à la Mekke et y faire une visite des lieux saints, *Omra*. Après avoir accompli cet acte de dévotion, il confirma Attâb, fils d'Oçayd, et Moâdh, fils de Djabal, dans les fonctions Retour de Mahomet à Médine.

1 *Aghâni,* III, 278 et v°. *Sirat,* f. 233-235. *Tarikh,* f. 278, 279.

2 *Tarikh-el-Khamicy,* f. 279 v°. *Sirat-erraçoul,* f. 259.

dont il les avait investis [1]. Il assigna au premier un dirham d'appointements par jour, et reprit immédiatement la route de Médine.

Attâb, en qualité de gouverneur de la Mekke, présida, le mois suivant, aux cérémonies du pèlerinage, à la tête des Musulmans qui s'en acquittèrent. Ces cérémonies eurent lieu selon l'ancien usage des Arabes, c'est-à-dire que les idolâtres n'en furent point exclus, et qu'on vit des Bédouins se dépouiller de leurs vêtements pour faire le Tawâf [2].

Conversion et mort d'Orwa, fils de Maçoud.

Orwa, fils de Maçoud, qui se trouvait dans le Yaman lorsque Mahomet avait assiégé Tâïf, était revenu de son voyage peu après la levée du siége. Animé du désir de se vouer au service du prophète, pour lequel il avait conçu une haute vénération depuis la conférence qu'il avait eue avec lui à Hodaybiya, il suivit les traces de l'armée musulmane, et atteignit Mahomet non loin de Médine. Il embrassa l'islamisme avec une foi vive, et, dans l'ardeur de son zèle, il offrit d'aller à Tâïf convertir ses compatriotes : il comptait sur l'influence qu'il avait exercée jusqu'alors sur les Thakîf, dont il était le principal chef. Mahomet lui représenta le danger de cette entreprise; Orwa persista à vouloir la tenter. Il retourna à Tâïf, déclara publiquement qu'il avait abjuré l'idolâtrie, et invita le peuple à imiter son exemple. Tandis que, placé à une fenêtre de sa maison, il prêchait les Thakîf, quelques flèches furent tirées contre lui; une d'elles le frappa à mort.

1 Voy. précédemment, p. 247.

2 *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 279 v°, 280. *Sirat-erraçoul*, f. 235 et v°.

Il expira en remerciant Dieu de l'avoir gratifié du martyre, et priant ses parents de l'enterrer auprès des Musulmans qui avaient péri devant Tâïf[1].

Mahomet rentra à Médine à la fin du mois de Dhou-l-Càda. Peu de jours après, c'est-à-dire, dans les commencements du mois de Dhou-l-Hiddja (fin de mars 630), Mâria la Copte, son esclave et sa concubine, accoucha d'un fils. Le prophète ressentit de cet événement une joie d'autant plus grande qu'il avait perdu ses autres enfants mâles, et que, depuis la mort de Khadîdja, aucune de ses femmes ne l'avait rendu père. Il nomma ce fils Ibrahîm, célébra sa naissance par un festin; et, élevant Mâria au-dessus de la condition d'esclave, il déclara que l'enfant affranchissait la mère[2]. L'honneur d'allaiter le fils du prophète, ambitionné par toutes les femmes de Médine, fut accordé à Oumm-Borda, fille de Moundhir, épouse d'El-Bérâ, fils d'Aus. Mahomet témoigna sa tendre affection pour le jeune Ibrahîm en allant fréquemment le visiter dans la maison de sa nourrice[3]. Mais il n'eut point la satisfaction de le conserver : Ibrahîm mourut au bout d'une année; et, à cette occasion, un certain El-As, fils de Wâïl, ennemi de Mahomet, lui appliqua le sobriquet d'*Abtar*, sans-queue, c'est-à-dire, sans postérité mâle[4].

Naissance et mort d'Ibrahîm, fils de Mahomet.

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 280.
2 *Tarikh-el Khamîcy*, f. 118 v°.
3 *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 280 v°.
4 Gagnier, *Vie de Mahomet*, II, 251.

An IX de l'ère de l'hégire (20 *avril* 630—9 *avril* 631 *de J. C.*).

Année des députations.

Mahomet se brouille avec ses femmes à l'occasion de Mâria la Copte.

La naissance d'Ibrahîm avait rendu Mâria plus chère au prophète, et excité la jalousie de ses épouses en titre. Pour ménager leur susceptibilité, Mahomet couvrait des voiles du mystère les relations intimes qu'il continuait à entretenir avec la jeune Copte; relations qui d'ailleurs pouvaient être un objet de scandale depuis qu'il avait prononcé l'affranchissement de Mâria, car elles n'avaient plus l'excuse de la coutume autorisant le maître à jouir de son esclave. Elles furent bientôt découvertes cependant; et il en résulta une querelle de ménage, dont le Corân a perpétué le souvenir.

Mahomet passait les nuits dans les appartements de chacune de ses femmes alternativement; et cet usage constituait pour elles un droit, dont aucune n'était disposée à se départir. Selon le rapport de quelques auteurs, il arriva une fois que Mâria obtint une nuit qui devait appartenir à Hafsa, fille d'Omar; d'autres disent que Hafsa, rentrant un jour dans son appartement, d'où elle s'était absentée pour aller voir son père, trouva sur son lit Mâria entre les bras du prophète. Quoi qu'il en soit de ces deux versions, Hafsa se livra à toute l'indignation d'une épouse offensée : elle éclata en reproches. Mahomet, pour l'apaiser, lui jura de n'avoir désormais avec Mâria aucun commerce, et lui recommanda le si-

lence sur ce qui s'était passé. Mais Hafsa ne put se taire : elle alla tout raconter à Aïcha, qui était son amie particulière. Aïcha prit sa part de l'injure, en parla aux autres femmes de Mahomet, et l'aventure ne tarda pas à être connue de tout le monde.

Le prophète alors, renonçant à des ménagements devenus inutiles, manifesta son penchant pour Mâria, et le justifia en publiant ces versets du Corân, qui le relevaient du serment de rompre avec elle: *O apôtre de Dieu! pourquoi, dans la vue de complaire à tes femmes, t'abstiendrais-tu de ce que le ciel te permet? — Le Seigneur est bon et miséricordieux; il annule des serments inconsidérés. Il est votre maître; il a la science et la sagesse.* (Corân, LXVI, 1, 2.) Puis, ayant sévèrement réprimandé Hafsa de son indiscrétion, que Dieu, disait-il, lui avait révélée, il la répudia. Il fit sentir aussi son mécontentement à Aïcha et à ses autres épouses : il se tint éloigné d'elles pendant un mois, qu'il donna tout entier à Mâria.

Cependant ses beaux-pères Abou-Becr et surtout Omar étaient vivement affectés de l'humiliation de leurs filles. Mahomet ne voulut pas affliger plus longtemps des hommes justement considérés, auxquels il avait d'importantes obligations. Il reprit Hafsa, et réhabilita Aïcha et ses autres femmes dans tous leurs droits, après les avoir admonestées par ces versets du Corân : *Si vous vous opposez au prophète, sachez que Dieu se déclare pour lui.— Il ne tiendrait qu'à lui de vous répudier toutes; et le Seigneur lui donnerait des épouses meilleures que vous, de*

bonnes Musulmanes, pieuses, soumises, dévouées. (Corân, LXVI, 4, 5.)

Cet épisode de la vie privée du prophète eut lieu dans le cours de la neuvième année de l'hégire[1].

Conversion des Benou-Témîm à l'islamisme.

Au commencement de cette même année, le Musulman Bichr, fils de Sofyân de la tribu de Khozâa, chargé d'aller recueillir la dîme, *zécât* ou *sadaka*, sur les biens des Benou-Càb, branche de cette tribu soumise au prophète, fut maltraité par des Benou-Témîm qu'il trouva campés auprès des Benou-Càb, et qui s'opposèrent à la levée de l'impôt sur leurs voisins. Mahomet envoya Oyayna, fils de Hisn, punir cette insulte. A la tête d'une troupe de cavaliers bédouins, Oyayna fit une incursion contre les Témîm, surprit un de leurs camps, et leur enleva une cinquantaine de prisonniers, hommes, femmes et enfants.

Bientôt une grande députation de la tribu de Témîm arriva à Médine pour redemander ces captifs. Elle se composait de soixante-dix à quatre-vingts personnages, dont les plus marquants étaient : Cays, fils d'Acim; Zibricân, fils de Badr; Otârid, fils de Hâdjib, fils de Zorâra; Amr, fils d'El-Ahtam; El-Acrà, fils de Hâbis. Ce dernier, déjà musulman, et qui avait assisté à la prise de la Mekke et à la bataille de Honayn, s'était joint à ses frères pour les appuyer. Loin de paraître en suppliants, ces députés se présentèrent fièrement dans l'enceinte de la mosquée, et, s'approchant des appartements du prophète

1 *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 282 v°. Gagnier, *Vie de Mahomet*, II, 73-77.

et de ses femmes, *El-Hadjarât*, ils crièrent à haute voix : « Sors, Mahomet, et montre-toi à nous. Nous « venons te proposer une lutte de gloire (*Moufâ-* « *khara*); nous amenons notre poëte et notre ora- « teur. » Mahomet sortit aussitôt, s'assit, et l'on prit place autour de lui. Otârid, orateur des Benou-Témîm, commença par exalter, en prose rimée, la puissance de sa tribu. Le Khazradjite Cays, fils de Thâbit, fils de Chemmâs, chargé par Mahomet de lui répondre, vanta sur le même ton les avantages que le ciel avait accordés aux Musulmans. Le poëte Zibricân, fils de Badr, récita ensuite une cacîda à la louange des Benou-Témîm. Hassân, fils de Thâbit, sur l'ordre de Mahomet, répliqua par une cacîda en l'honneur des Musulmans, improvisée sur le même mètre et avec la même rime que la cacîda de Zibricân. L'orateur Otârid, prenant alors le rôle de poëte, fit l'éloge particulier de sa famille, les Benou-Dârim, branche de Témîm, et dit :

[1] « Nous sommes venus pour faire reconnaître nos droits à « la prééminence dans les assemblées solennelles;
« pour établir que nous sommes les plus nobles des Arabes, « et qu'aucune famille dans le Hidjâz ne peut entrer en pa- « rallèle avec les enfants de Dârim.

اتيناك كيما يعلم الناس فضلنا
اذا احتفلوا عند احتضار المواسم
بانّا فروع الناس فى كل موطن
وان ليس فى ارض الحجاز كدارم

« Nous savons réprimer l'orgueil de ceux qui nous dispu-
« tent la supériorité, et nous brisons la tête qui veut s'élever à
« la hauteur de la nôtre. »

Hassân riposta à l'instant par l'éloge des Ansâr, et s'exprima en ces termes :

[1] « La gloire, c'est l'antiquité de la noblesse, la générosité,
« la dignité royale, la fermeté à braver les périls (tous ces
« avantages sont à nous).

« Nous avons offert parmi nous un asile à Mohammed, en
« dépit de tous ses ennemis de la race de Maàdd.

« Il a trouvé en nous, pour soutenir sa cause, des hommes
« qui peuvent s'enorgueillir d'être les frères du roi qui siége
« à Djâbia dans le Djaulân, au milieu des barbares (du roi de
« Ghassân).

« Consacrant nos bras au prophète devenu notre hôte,
« nous avons combattu ses injustes agresseurs.

وانّا نذود المُعلِميين اذا انتخوا
و نضرب راس الاصيد المتفاقم

1 هل المجد الا السودد العود و الندى
وجاه الملوك واحتمال العظايم
نصرنا و اوينا النبي محمدا
على انف راضٍ من معدّ وراغم
بحيّ حريد عزه و ثناؤه
بجابية الجولان وسط الاعاجم
نصرناه لما حلّ بين بيوتنا
باسيافنا من كل باغٍ وظالم

« Pour défendre ses jours, nous avons exposé ceux de nos « fils et de nos filles ; et, après la victoire, nous lui avons abandonné le butin conquis.

« Nos sabres ont forcé ses adversaires à se ranger successi- « vement sous les lois de sa religion.

« Enfin, notre sang ne circule-t-il pas dans les veines du « plus illustre des Coraychites, du prophète issu de Hâchim « (allusion au mariage de Hâchim avec Solma) ?

« Descendants de Dârim, cessez de vous glorifier : votre « jactance ne peut que tourner à votre honte.

« Quoi ! vous osez parler de gloire devant nous, vous qui « êtes, à notre égard, dans une condition de domesticité ! vous, « familles qui fournissez des nourrices à nos enfants, des servi- « teurs à nos maisons !

« Vous êtes venus ici pour demander qu'on épargne vos « vies, qu'on ne ravisse pas vos biens pour les partager entre « nos guerriers.

جعلنا بنينا دونه و بناتنا
وطبنا له نفسا بفيء المغانم
ونحن ضربنا الناس حتى تتابعوا
على دينه بالمرهفات الصوارم
ونحن ولدنا من قريش عظيمها
ولدنا نبي الخير من ال هاشم
بني دارم لا تفخروا ان فخركم
يعود وبالا عند ذكر المكارم
هبلتم علينا تفخرون وانتمُ
لنا خَوَل من بين ظير وخادم
فان كنتمُ جيتم لحقن دمائكم
واموالكم ان يقسموا في المقاسم

« Renoncez donc à donner des associés au Dieu très-haut;
« entrez dans le sein de l'islamisme, et dépouillez-vous des su-
« perstitions qui vous rapprochent des nations étrangères. »

Cette vive apostrophe terrassa les Benou-Témîm. Ils se dirent entre eux : « Mahomet est véritable-« ment un homme favorisé du ciel : son orateur et « son poëte ont vaincu les nôtres. » Le triomphe des champions de l'islamisme dans cette conférence entraîna la conversion de tous les députés de Témîm. Ils firent la profession de foi musulmane, et prêtèrent serment d'obéissance à Mahomet, qui leur distribua des présents et leur rendit les captifs[1].

Amr, fils d'El-Ahtam, le plus jeune des envoyés témîmites, avait été laissé par ses compagnons à la garde de leurs chameaux. Mahomet voulut aussi le voir; il le fit venir, et s'entretint avec lui quelques instants. Charmé du langage élégant et spirituel de ce jeune homme, il dit ce mot, devenu proverbial: « *Il y a dans l'éloquence une magie*[2]. »

De retour dans leur tribu, les députés engagèrent leurs frères à suivre la loi du prophète, et bientôt tous les Benou-Témîm devinrent musulmans. Leur conversion toutefois fut principalement due à l'exemple et aux conseils d'Abou-Bahr-Dhahhâc, fils de

فلا تجعلوا لله ندّا واسلموا
ولا تلبسوا زيّا كزىّ الاعاجم

1 *Sirat-erraçoul*, f. 249, 250. *Aghâni*, I, 255, 256. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 280 v°, 281. Mawayri, *Nihayat-el-Erab*, part. 8°. *Diwân* de Hassân, f. 45 v°, 47.

2 ان من البيان لسحرا Voy. ce proverbe dans *Maydâni*. Quatremère, *Nouv. journ. asiat.*, tom. I, p. 206.

Cays, plus généralement connu sous le sobriquet d'*El-Ahnaf* (c'est-à-dire qui marche les pieds en dedans). Ce personnage, quoique jeune alors, se faisait déjà remarquer par son esprit et sa sagesse, et commençait à exercer une grande influence sur sa tribu, dont il devint le chef dans la suite. Mahomet, informé du zèle qu'El-Ahnaf avait mis à servir sa cause, le récompensa en disant : « Mon Dieu, fais « miséricorde à El-Ahnaf[1] ! »

Conférence et défi entre Mahomet et des chrétiens de Nadjrân.

A quelque temps de là, Mahomet soutint lui-même contre des docteurs chrétiens une dispute théologique, dont l'issue fut également à son avantage. Le bruit de ses succès toujours croissants, répandu dans toute l'Arabie, avait inspiré aux chefs des Benou-l-Hârith-ibn-Càb, habitants de Nadjrân, et particulièrement au clergé de cette ville, où le christianisme était professé par la majorité de la population, le désir de voir et de juger le prophète du Hidjàz. Quarante ecclésiastiques et une vingtaine de laïcs partirent de Nadjrân dans cette intention, et se rendirent en corps à Médine. Ils étaient conduits par trois principaux dignitaires : l'*Akib* ou *Émir*, Abdelmacîh, l'un des enfants d'Abdelmadân, fils de Deyyân ; le *Sayyid*, Ayham, espèce d'intendant ; et l'évêque, Abou-Hâritha, fils d'Alcama. Ce dernier, issu de la race de Bacr-ibn-Wâïl, passait pour un homme profondément instruit ; sa réputation de science et de vertu lui avait attiré souvent des mar-

1 Ibn-Nobâta, ap. Rasmussen, *Additam. ad Hist. Ar.*, p. 15. El-Ahnaf mourut, suivant Aboulféda, entre les années 67 et 71 de l'hégire (686-690 de J. C.).

ques d'estime et des dons considérables de la part des empereurs romains.

Ces personnages, revêtus de costumes dont la magnificence étonna les Musulmans, furent reçus par Mahomet dans la mosquée. Ils y prièrent en se tournant vers l'orient, à la manière des chrétiens. Ils entamèrent ensuite une conférence avec le prophète. Elle roula tout entière sur Jésus-Christ, qu'ils appelaient Dieu, fils de Dieu, seconde personne de la Trinité. Mahomet, repoussant ces qualifications, répondait aux citations de l'Évangile par des versets du Corân : « *Jésus, comme Adam*, disait-il, *a été* « *formé de poussière. Dieu lui dit : Sois, et il fut*[1]... « *Jésus était un homme, un serviteur du Très-* « *Haut... Dieu est unique; il n'a point de fils, point* « *d'associé*[2]. — Comment peux-tu prétendre, lui « dit enfin l'évêque, que Dieu t'a révélé des choses « différentes de ce qui est écrit dans l'Évangile, que « tu reconnais comme un livre divin? » En cet instant, selon les auteurs musulmans, Mahomet reçut du ciel ce verset : *A ceux qui disputeront contre toi, après que nous t'avons donné la connaissance parfaite de la vérité, réponds : Venez, amenons en présence nos enfants, nos familles; puis, adjurons ensemble le Seigneur, et appelons sa malédiction sur ceux qui mentent.* (Corân, III, 54.) Il répliqua donc à l'argument de l'évêque en provoquant les chrétiens à subir avec lui l'épreuve du jugement de Dieu par une cérémonie imprécatoire, *Moubâhela* ou *Liân*.

1 *Corân*, III, 52.
2 *Corân*, IV, 169, 170.

Le défi fut accepté : l'on prit rendez-vous pour le lendemain matin, dans un lieu découvert, hors de Médine. Mahomet s'y présenta, accompagné de sa fille Fâtima, de son gendre Ali, et de ses petits-enfants Haçan et Hoçayn, qu'il tenait par la main. Mais ses adversaires avaient changé de résolution pendant la nuit. Leur évêque lui-même, persuadé intérieurement, dit l'historien Ibn-Hichâm, de la mission prophétique de Mahomet, qu'il ne refusait de reconnaître que pour ne point perdre les bonnes grâces de l'empereur, les avait détournés d'un acte qui, d'après les idées du temps, devait attirer sur leurs têtes un châtiment terrible, si la vérité n'était point de leur côté. Ils ne vinrent au rendez-vous que pour prier Mahomet d'annuler le défi. Le prophète y consentit, à condition qu'ils abjureraient la religion chrétienne, ou qu'ils payeraient un tribut annuel de deux mille vêtements, trente cuirasses, trente chevaux, et un certain nombre d'onces d'or. Ils préférèrent payer le tribut, et en prirent l'engagement pour eux et leurs compatriotes chrétiens. Quant à la portion païenne de la population de Nadjrân, elle restait en dehors de ce pacte. L'année suivante, une armée commandée par Khâlid, fils de Walîd, parut devant Nadjrân, et exigea, au nom du prophète, que ceux d'entre les Benou-l-Hârith et autres habitants qui étaient encore adonnés au culte idolâtre, adoptassent l'islamisme. Ils cédèrent, et devinrent musulmans [1]. Soumission de Nadjrân.

1 *Sirat-erraçoul*, f. 102-105, 255 v°. *Aghâni*, III, 59, 60. *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 293, 317.

Expédition contre les Tay. Députation envoyée par cette tribu.

Au mois de Rabî II (juillet-août 630), Mahomet envoya Ali, fils d'Abou-Tâlib, avec une troupe de cavaliers détruire l'idole nommée Fouls, adorée dans la tribu de Tay, et dont le temple s'élevait entre les montagnes Adja et Selma. Ceux des Tay qui habitaient en cet endroit voulurent défendre leur divinité. Ali les attaqua, les vainquit, brisa l'idole, et renversa le temple, où il trouva, entre autres objets précieux, trois sabres, le Raçoub, le Mikhdam et le Yamâni. Il les rapporta au prophète, qui lui donna les deux premiers[1].

Ali avait aussi ramené des femmes captives. L'une d'elles, paraissant encore dans la fleur de l'âge, distinguée par sa beauté et la noblesse de ses manières, dit à Mahomet : « Apôtre de Dieu, mon père « n'est plus; à l'approche de tes guerriers, mon unique protecteur et mon seul parent, mon frère, a « fui loin de nos montagnes. Je ne puis espérer d'être rachetée de la servitude; c'est de ta générosité « que j'implore ma délivrance. Mon père était un « homme illustre, le prince de sa tribu, un homme « qui rendait la liberté aux prisonniers, protégeait « l'honneur des femmes, accueillait les hôtes, nourrissait les pauvres, consolait les affligés, ne rejetait jamais une demande. Je suis Sofâna, fille de « Hâtim. — Ton père, répondit Mahomet, avait les « vertus d'un Musulman. S'il m'était permis d'invoquer la miséricorde de Dieu sur une vie passée « dans l'idolâtrie, je dirais : Que Dieu ait pitié de

1 *Sirat-erraçoul*, f. 13 v°. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 282.

« Hâtim! » Puis, s'adressant aux soldats, il ajouta : « Laissez aller la fille de Hâtim : elle est libre. Son « père était humain et libéral; Dieu aime et récom- « pense la bienfaisance[1]. »

Adi, frère de Sofâna, professait le christianisme. Il s'était retiré en Syrie parmi ses coreligionnaires arabes. Sa sœur alla le rejoindre, et lui raconta l'obligation qu'elle avait à Mahomet. Adi, touché de reconnaissance, vint à Médine remercier le prophète, et se fit musulman. Il retourna ensuite dans sa tribu, et sut, par l'influence de ses conseils, la déterminer à passer sous la loi de l'islamisme[2].

Bientôt des députés de Tay apportèrent leurs hommages à Mahomet. Il fut frappé de la haute stature, de l'air mâle et imposant, du ton grave du chef de cette députation, et lui demanda son nom. « Je suis, répondit le chef, Zayd-el-Khayl (Zayd des « chevaux), fils de Mohalhil. » Mahomet connaissait depuis longtemps, de réputation, ce guerrier poëte. « Appelle-toi désormais Zayd-el-Khayr (Zayd l'hom- « me de bien), lui dit-il. Grâces soient rendues à « Dieu, qui a amolli ton cœur et l'a disposé à rece- « voir la vérité! Jusqu'ici, toutes les fois qu'il m'est « arrivé de voir un homme qu'on m'avait beaucoup « vanté, je l'ai trouvé au-dessous de l'idée que j'avais « conçue de lui; mais toi, Zayd, je te trouve au- « dessus du portrait qu'on m'avait fait de ta per- « sonne[3]. »

1 *Aghâni*, IV, 39 v°.
2 Nowayri, *Nihâyat-el-erab*.
3 *Sirat*, f. 252 et v°. *Tarikh*, f. 316 v°. *Aghâni*, IV, 17 v°.

Peu de jours après avoir quitté Mahomet, Zayd-el-Khayl mourut d'une fièvre maligne, laissant deux fils, dont l'un, nommé Orwa, comme lui poëte et guerrier, se distingua dans la suite à la bataille de Câdeciya et à celle de Siffîn, où il combattit dans l'armée d'Ali [1].

Càb, fils de Zohayr.

Une autre conversion, isolée, mais célèbre, eut lieu vers le même temps que celle des Benou-Tay. Càb, poëte distingué de la tribu de Mozayna, héritier du talent de son père Zohayr, fils d'Abou-Solma, auteur d'une des moàllacât, avait un frère, nommé Bodjayr, qui, ayant embrassé l'islamisme, ainsi que la plupart des Mozayna, avait quitté sa famille pour venir se mêler aux compagnons du prophète. Càb fit à ce sujet une pièce de vers, dans laquelle, reprochant vivement à son frère d'avoir renoncé au culte de leurs ancêtres, il parlait de Mahomet et de sa religion en termes ironiques et méprisants. Mahomet irrité proscrivit le poëte imprudent. Bodjayr écrivit aussitôt à Càb, lui annonça l'arrêt de mort porté contre lui, et l'engagea à venir se remettre lui-même entre les mains du prophète, et à se déclarer musulman ; il l'assurait que c'était le moyen le plus certain d'obtenir sa grâce.

Càb suivit ce conseil : il se rendit à Médine, fit agenouiller sa chamelle devant la porte de la mosquée, mit pied à terre, et entra. Au milieu d'un groupe nombreux de Mohâdjir et d'Ansâr, assis sur plusieurs rangs, il vit un personnage qui, se tournant

1 *Aghâni*, IV, 17 v°, 19 v°.

tantôt vers les uns, tantôt vers les autres, pour leur adresser la parole, était écouté de tous avec un respect religieux. Il reconnut le prophète. Alors, pénétrant dans le cercle, il dit : « Apôtre de Dieu, si je « t'amenais Càb musulman, lui pardonnerais-tu ? — « Oui, répondit Mahomet.—Eh bien ! c'est moi qui « suis Càb, fils de Zohayr. » Quelques Ansâr se levèrent en s'écriant : « Prophète, laissez-nous tuer cet « homme.—Non, dit Mahomet, je lui ai fait grâce. » Càb, ayant ensuite demandé à Mahomet la permission de lui faire entendre des vers qu'il venait de composer en son honneur, récita la cacîda, si connue depuis et regardée comme un chef-d'œuvre, dont le début est :

« Soâd s'est éloignée de moi ; mon cœur languissant, éperdu, la suit comme un captif qu'elle traîne enchaîné [1]. »

Quand il fut arrivé à ce passage :

« Le prophète est un flambeau qui éclaire le monde ; c'est un glaive que Dieu a tiré pour frapper l'impiété [2]. »

Mahomet, se dépouillant de son manteau, le lui jeta, en témoignage de satisfaction. De là vient le nom de poëme du Manteau, *Cacîdat-el-Borda*, que l'on a donné à cette pièce. Après la mort de Càb, ce manteau fut acheté à sa famille par le calife Moâ-

1 بانت سعاد فقلبي اليوم متبول
متيم اثرَها لم يُفدَ مكبول

2 ان الرسول لنور يُستضاء به
وصارم من سيوف الله مسلول

wia pour la somme de 40,000 dirham. Il passa successivement en la possession de divers califes omeyyades et abbâcides, qui le conservèrent comme une relique précieuse, jusqu'au jour où il fut pris par les Tartares [1].

Expédition de Tabouk. Octobre 630.

Dans le mois de Djoumâda II de cette même année, neuvième de l'hégire (15 sept.-14 oct. 630), des marchands syriens, qui apportaient à Médine de la farine et de l'huile, y répandirent la nouvelle que des troupes considérables de Romains et d'Arabes chrétiens se rassemblaient dans la contrée de Balcâ pour agir contre les Musulmans. Mahomet résolut d'aller à la rencontre de cette armée. Il expédia aussitôt aux Mekkois, et à toutes les tribus soumises à l'islamisme, l'ordre de venir se joindre à lui. Le plus souvent, lorsqu'il préparait une expédition, il annonçait un projet différent de celui qu'il méditait réellement, afin que l'ennemi ne pût être averti. Cette fois, une semblable précaution était inutile. Il pu-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 235 v°-237. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 282. *Aghâni*, III, 480. Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 84. Ahmed Dimichki relate diverses opinions au sujet du sort de ce manteau : les uns disent qu'il fut brûlé par ordre du khan des Tartares, Holagou ; d'autres assurent qu'il avait été enterré avec le calife Moâwia, auquel il avait servi de linceul. Suivant ces derniers, le manteau que possédaient les califes abbâcides n'était point celui que Câb avait reçu, mais un autre donné par Mahomet aux habitants d'Ayla, et qui avait ensuite été acheté pour 300 dinâr par Abou-l-Abbâs-Seffâh. Quoi qu'il en soit, un manteau qu'on croit avoir appartenu au prophète, manteau trouvé au Caire lors de la conquête de l'Égypte par Sultan Sélim, et rapporté à Constantinople, est conservé, sous le nom de *Khircaï chérifé*, dans le palais des sultans ottomans. Les Turcs sont généralement persuadés que c'est le manteau dont Mahomet avait gratifié le poëte Càb, fils de Zohayr. Voy. d'Ohsson, *Tabl. de l'Emp. ott.*, II, 390.

blia qu'il allait marcher contre les Romains. Pour combattre d'aussi puissants adversaires, tous les Musulmans devaient se lever en masse; la distance à franchir, la longueur présumée de la campagne, nécessitaient d'ailleurs des approvisionnements plus qu'ordinaires. Malheureusement le Hidjâz et le Nadjd avaient été affligés d'une grande sécheresse; la disette régnait partout; beaucoup de bestiaux avaient péri, faute de pâture; les chameaux, principal moyen de transport du soldat arabe, étaient rares et chers; une chaleur excessive faisait en outre désirer l'ombre et le repos; enfin les fruits étaient mûrs, et chacun aurait voulu rester chez soi pour faire sa récolte et en jouir. Aussi les Musulmans firent-ils à regret leurs préparatifs. Un grand nombre, surtout parmi les Arabes bédouins, dont la foi était moins vive, demandèrent à être dispensés de partir. Le prophète n'admit d'excuse que pour les infirmes, les vieillards, et quelques individus pauvres qui furent surnommés les pleureurs, *El-Beccâoun*, parce qu'ils témoignèrent par des larmes leur chagrin de ne pouvoir se procurer des provisions et des montures.

L'ancien parti des Mounâficoun ou hypocrites subsistait encore à Médine. Ces hommes, qui n'étaient musulmans que de nom, cherchaient à entretenir la répugnance générale qu'inspirait l'expédition projetée. C'est à leurs menées, en cette conjoncture, que fait allusion ce verset du Corân : *Ils disaient : N'allez point à la guerre pendant ces chaleurs. Réponds : La chaleur du feu de la géhenne qui vous attend sera bien plus brûlante* (Corân, IX,

82). Mahomet sut qu'ils se réunissaient pour cabaler dans la maison d'un certain juif, nommé Souwaylim. Il envoya Talha, fils d'Obaydallah, avec quelques gens dévoués, brûler et détruire cette maison. Par ce coup d'autorité, il mit fin aux intrigues des opposants.

Il avait invité les plus riches de ses disciples à contribuer, par des subventions volontaires, aux frais de la campagne. Abou-Becr donna l'exemple, et offrit tout son bien. Omar céda la moitié de ce qu'il possédait. Abbâs apporta une somme considérable; et Othmân, fils d'Affân, qui avait apparemment d'immenses richesses, équipa et fournit de vivres dix mille soldats, selon le rapport, peut-être exagéré, de quelques historiens. Mahomet dit à cette occasion : « Othmân s'est assuré la miséricorde de Dieu pour « tous les péchés qu'il pourra commettre désor- « mais. » Une émulation de générosité s'empara alors de tous les Musulmans aisés : chacun sacrifia une partie de sa fortune; on vit les femmes elles-mêmes se dépouiller de leurs bijoux et prier le prophète de les accepter, pour en consacrer le prix aux besoins publics. Grâce à ces dons, Mahomet put réunir une armée de trente mille hommes; c'était vraisemblablement la plus nombreuse que l'Arabie eût jamais mise sur pied. En raison des circonstances difficiles dans lesquelles elle avait été formée, elle fut appelée *Djaych-el-òusra*, armée de la détresse.

Elle se rassembla autour du prophète sur la colline des Adieux, hors de Médine. Abdallah, fils d'Obay, et les autres Mounâficoun, y figuraient. Elle

partit dans les premiers jours du mois de Radjab (mi-octobre 630); mais Abdallah et la plupart de ses amis ne la suivirent point : ils restèrent en arrière, et, aussitôt que le prophète fut à quelque distance en avant, ils rentrèrent dans la ville. Mahomet y avait laissé Ali. Les Mounâficoun semèrent le bruit que le prophète n'avait pas emmené son gendre, parce que sa compagnie lui eût été importune. Affligé de ces propos, Ali prit ses armes, rejoignit l'armée, et raconta à Mahomet ce qu'on disait à Médine. « C'est un mensonge, s'écria celui-ci; je t'ai « laissé pour tenir ma place, et veiller sur ma maison « et ma famille. Va reprendre ton poste. N'est-il « pas beau d'être pour moi ce qu'Aaron était pour « Moïse? » Ali s'en retourna, satisfait de ces flatteuses paroles.

L'armée, pendant sa route, eut beaucoup à souffrir de la chaleur et de la soif. Arrivés dans la vallée de Hidjr, demeure des anciens Thamoudites, les soldats trouvèrent un puits, et voulurent s'y désaltérer. « Gardez-vous de boire de cette eau, leur cria « Mahomet; elle a été souillée par l'impiété du peu- « ple qui habitait ces lieux. Fuyez ce séjour de ma- « lédiction! » En disant ces mots, il ramena son manteau par-dessus son visage, mit sa monture au galop, et franchit rapidement la vallée. Bientôt une pluie abondante, que l'on attribua aux prières du prophète, vint rafraîchir les Musulmans; les outres furent remplies, et l'armée, après avoir traversé des déserts arides et supporté encore bien des fatigues, parvint enfin à Tabouk. Cet endroit, situé à mi-

chemin entre Médine et Damas, offrait des sources, de l'herbe et des arbres. Les Musulmans y campèrent.

Soumission d'Ayla, de Daumat-Djandal, etc.

Là, on apprit que la nouvelle, donnée par les marchands syriens, d'une réunion de troupes romaines dans le Balcâ, était sans fondement. Mahomet, n'ayant point d'ennemis à combattre, profita de l'effroi que la présence de son armée avait jeté sur les frontières de Syrie, pour soumettre les pays voisins de Tabouk. Les petites villes de Djarba et d'Adhroh, dans la contrée de Charât, reconnurent son autorité, et s'engagèrent à lui payer chacune un tribut annuel de cent dinâr. Youhanna (Jean), fils de Rouba, seigneur de la ville commerçante d'Ayla, sur la mer Rouge, au fond du golfe Élanite, vint en personne se déclarer son vassal, et lui promettre, en son propre nom et au nom des habitants d'Ayla, un tribut de 300 dinâr. Mahomet fit présent d'un manteau à ce prince, et lui donna un écrit par lequel il assurait sa protection au commerce de terre et de mer des Arabes d'Ayla.

La forteresse de Daumat-Djandal n'était pas très-éloignée de Tabouk. Mahomet chargea Khâlid, fils de Walîd, de tenter un coup de main contre cette place. Khâlid s'en étant approché pendant la nuit avec une troupe de cavaliers, se mit en embuscade. Le hasard voulut que, cette nuit même, le prince chrétien Ocaydir, fils d'Abdelmalik, issu de Kinda, qui commandait à Daumat-Djandal, sortît accompagné de son frère Hassân et de quelques-uns de ses gens, pour prendre, à la clarté de la lune, le plaisir

de la chasse aux antilopes. Khâlid tomba sur eux, tua Hassân, et enleva Ocaydir, qu'il conduisit à Mahomet. Ocaydir obtint la vie et la liberté, moyennant un tribut qui lui fut imposé.

Après avoir séjourné à Tabouk plus de vingt jours, le prophète ramena son armée à Médine, où il rentra dans les commencements du mois de Ramadhân (mi-décembre 630). Les Mounâficoun, qui ne l'avaient point suivi, s'empressèrent de chercher à se justifier, et alléguèrent mille prétextes pour pallier leur conduite. Il dédaigna de leur témoigner son ressentiment; mais il se montra sévère à l'égard de trois Ansâr qui, malgré la sincérité bien connue de leur foi, s'étaient dispensés de prendre part à l'expédition. C'étaient : le poëte Càb, fils de Mâlik; Morâra, fils de Rabî, et Hilâl, fils d'Omeyya. Ils avouaient leur faute, et en demandaient pardon humblement. Le prophète, sans se laisser toucher par leur repentir, les exclut de la société des Musulmans, et défendit qu'on leur parlât. Les trois coupables passèrent cinquante jours dans un état cruel d'isolement. Enfin leur grâce leur fut accordée, et annoncée par un verset du Corân (IX, 119)[1].

Conversion des Thakîf.

Une semaine s'était à peine écoulée depuis le retour de Mahomet à Médine, lorsqu'arriva une députation des habitants de Tâïf, composée de six personnages, dont le chef était Abd-Yâlîl, fils d'Amr. Continuellement harcelés par les Hawâzin de Mâlik, fils d'Auf, les Thakîf s'étaient décidés à faire leur

1 *Sirat-erraçoul*, f. 237 v°-243. *Târikh-el-Khamîcy*, f. 283-286.

soumission au prophète; mais ils voulaient conserver encore pendant trois ans leur idole Lât. Cette condition fut rejetée. Alors ils réduisirent successivement leur demande à garder Lât pendant un an, pendant six mois, pendant un mois. Mahomet refusa, et exigea qu'ils se fissent musulmans sans délai. Leur fierté désirait obtenir une concession; ils réclamèrent l'exemption des prières. « Eh! qu'est-ce qu'une reli-« gion sans prières? » leur répondit Mahomet. Ils consentirent enfin à embrasser l'islamisme, et à en observer sans réserve les préceptes. En congédiant les députés des Thakîf, le prophète envoya avec eux Abou-Sofyân, fils de Harb, et Moghayra, fils de Chòba, pour détruire Lât. Cette commission fut exécutée par Moghayra, au milieu des lamentations et des cris de désespoir des femmes de Tâïf[1].

Soumission des princes de Mahra, d'Omân; des Abdelcays, des Bacr-Wâïl, des Hanifa.

Le grand nombre de députations reçues par Mahomet pendant le cours de la neuvième année de l'hégire a fait nommer cette année, par les historiens, *l'année des députations*. Les principales adhésions à l'islamisme, qui suivirent immédiatement la conversion des Thakîf, furent celles de Zourà-Dhou-Yazan, petit prince himyarite qui gouvernait un *Mikhlâf* ou district du Yaman; de Hârith, fils d'Abdkélâl, et autres princes himyarites de la province de Mahra; des princes d'Omân, Djayfar et Abd (ou Ayâdh), fils de Djalanda; de Moundhir, fils de Sâwa, prince de la contrée de Bahrayn et chef de la tribu des Abdelcays; des Benou-Bacr-ibn-Wâïl, qui habitaient

1 *Sirat*, f. 243 v°-245. *Tarikh*, f. 288 v°-290.

dans le voisinage des Abdelcays ; enfin des Hanîfa, domiciliés dans le Yémâma. Parmi les députés des Abdelcays, on remarquait le chrétien El-Djâroud, fils d'Amr (ou de Moàlla), qui depuis se distingua par son zèle pour la foi musulmane. Parmi ceux des Hanîfa se trouvait Moçaylama, fils de Habîb ; ce personnage osa, quelque temps après, s'ériger en prophète et se constituer en rivalité avec Mahomet, entreprise téméraire qui causa sa perte, comme on le verra plus loin, et fit attacher à son nom l'épithète d'*El-Keddhâb*, l'imposteur [1].

Vers cette époque, un message singulier fut apporté à Mahomet par le poëte Labîd, fils de Rabîa, de la tribu d'Amir-ibn-Sàssaà, auteur d'une des moàllacât. Son oncle Abou-Bérâ Moulâìb-el-Acinna, alors très-avancé en âge, étant attaqué d'une maladie d'entrailles, *Doubayla*, l'avait chargé d'aller, de sa part, offrir à Mahomet un présent de chameaux, et lui demander un remède à son mal. Mahomet refusa le présent, en témoignant toutefois de l'estime pour Abou-Bérâ. « Si j'acceptais quelque chose d'un ido- « lâtre, dit-il, ce serait de Moulâìb-el-Acinna. » Puis il ramassa une motte de terre, cracha dessus, et la remit à Labîd, en lui recommandant de la délayer dans de l'eau, et de faire boire cette dissolution à son oncle. La prescription fut exécutée, et opéra, dit-on, l'effet désiré ; mais à peine guéri de son mal, Abou-Bérâ mourut de vieillesse. Labîd, pendant son court séjour à Médine, avait été charmé des discours

Message d'Abou-Bérâ.

1 Nowayri, *Nihâyat-el-erab*, part. 8e. *Tarikh*, f. 290. *Sirat*, f. 251 v°, 252.

de Mahomet et des beautés du Corân, dont il avait copié un chapitre intitulé *Errahmân*, le miséricordieux [1]. Il conçut dès lors du goût pour l'islamisme, qu'il embrassa un peu plus tard [2].

Mort d'Abdallah, fils d'Obay.

Le mois de Dhou-l-Càda (février 631) fut marqué par le décès d'Abdallah, fils d'Obay, chef des Mounâficoun. Après lui, ce parti s'éteignit; du moins on ne voit plus, dans les récits des historiens, qu'il ait donné signe d'existence. On dit qu'à ses derniers moments Abdallah envoya supplier Mahomet de lui rendre lui-même les devoirs funèbres. Le prophète ne rejeta pas les vœux d'un mourant; et, malgré les remontrances d'Omar, qui lui rappelait toutes les occasions où Abdallah avait fait preuve d'opposition contre lui, il pria sur le corps de son ennemi, et l'ensevelit de ses propres mains [3].

Déclaration aux Arabes païens.

Trois cents Musulmans de Médine se disposaient cette année à faire le pèlerinage de la Càba. Ils partirent, dans le courant de Dhou-l-Càda, sous la conduite d'Abou-Becr, revêtu du titre d'*Emîr-el-Haddj*. Ali accompagna cette caravane, avec la mission spéciale de lire aux Arabes rassemblés une déclaration contenue en partie dans les premiers versets du chapitre du Corân intitulé *El-Barât* (c'est le chap. IX). Elle supprimait l'ancien pacte ou droit public de la nation arabe, en vertu duquel la faculté de visiter la Càba appartenait à tous également : à l'avenir, les

1 C'est le chapitre LV.

2 *Aghâni*, III, 474 v°.

3 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 291 v°.

idolâtres devaient être exclus de la cité sainte; un délai de quatre mois leur était accordé pour se convertir; ce terme passé, ils étaient avertis qu'on les poursuivrait, qu'on les exterminerait en tous lieux et par tous les moyens.

Au jour solennel des sacrifices dans la vallée de Mina (20 mars 631), Ali lut cette déclaration, et proclama en outre que désormais nul ne serait admis, sans être vêtu, à faire les tournées, *tawâf*, autour de la Càba [1].

An X de l'ère de l'hégire (9 *avril* 631—29 *mars* 632 *de J. C.*).

Complément des soumissions des tribus du Yaman et du Nadjd.

La conquête de la Mekke, de cette ville jusqu'alors centre du culte idolâtre; la soumission des Coraychites, dont l'exemple exerçait depuis longtemps sur la nation une haute influence, avaient produit une impression profonde sur les Arabes encore païens, et disposé leurs esprits à reconnaître en Mahomet la qualité d'envoyé céleste. La menace d'une guerre d'extermination acheva de décider à entrer dans le sein de l'islamisme la plupart de ceux qui balançaient encore.

Conversion des Mourâd, des Zobayd, des Badjila, etc.

De nouvelles députations arrivèrent dans les premiers mois de la dixième année de l'hégire qui s'ouvrait. Les Mourâd et les Zobayd, issus de Cahlân

1 *Sirat-erraçoul*, f. 245. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 291 v°, 292.

par Madhidj, et habitant la côte du Yaman sur la mer Rouge ; les Khaulân, autre tribu de la race de Cahlân, répandue dans les montagnes de la même contrée ; les Badjîla, originaires du Hidjâz, mais établis dans le Yaman près des Khaulân, envoyèrent leurs hommages au prophète. Farwa, fils de Mouçayk, chef des Mourâd, et Amr, fils de Màdi-Carib, guerrier fameux, chef des Zobayd, vinrent en personne lui prêter serment. Mahomet nomma Farwa, fils de Mouçayk, son lieutenant parmi les descendants de Madhidj ; Amr en conçut de la jalousie, et ce sentiment, joint à la turbulence naturelle de son caractère, contribua à l'entraîner peu de temps après dans une révolte [1].

Les députés de Badjîla étaient conduits par Djarîr, fils d'Abdallah-el-Badjali ; Mahomet lui donna mission d'aller à Tebâla détruire le temple appelé la Càba du Yaman, et consacré à l'idole Dhou-l-Kholoça, qu'adoraient encore les Khathàm, frères des Badjîla [2]. Djarîr, au retour de cette expédition, fut chargé d'un message du prophète pour un prince himyarite riche et puissant, qui habitait un château situé dans les montagnes au sud de Tâïf. Ce prince, nommé Dhou-l-Kelâ, était de la race de Hassân, fils de Tobbà. Il se rendit à l'invitation d'embrasser l'islamisme, et fit la profession de foi entre les mains de Djarîr [3].

Les Sélâmân et autres Azdites du Yaman, ou Az-

1 *Sirat*, f. 253 v°. *Tarikh*, f. 316 v°, 318 v°. *Aghâni*, III, 335 v°.

2 *Tarikh*, f. 318 v°. *Sirat*, f. 13 v°.

3 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 294.

dites du Sarât, s'étaient déclarés musulmans. Mahomet ordonna à leur chef, Sourad, fils d'Abdallah, de combattre ceux de ses voisins qui persistaient dans leur ancienne religion. Sourad attaqua les Khathàm et les Arabes de Djorach; et bientôt ces peuplades, ayant essuyé une défaite sanglante, envoyèrent des députés porter leur soumission à Médine [1].

Conversion des Kinda.

En même temps, le Hadhramaut acceptait la loi de l'islamisme. Wâïl, fils de Hodjr, le plus marquant des princes ou *cayl* du littoral de cette province, et El-Achàth, chef des Kinda répandus dans l'intérieur du pays, venaient assurer Mahomet de leur obéissance. El-Achàth, qui se décorait du titre de roi de Kinda, parut escorté de quatre-vingts cavaliers de sa tribu, tous couverts de manteaux garnis de bordures de soie. Mahomet leur prescrivit de supprimer cet ornement, comme contraire à la simplicité musulmane [2]. En témoignage de son désir de rester fidèlement attaché à la cause qu'il adoptait, El-Achàth demanda la main d'Oumm-Farwa, sœur d'Abou-Becr. Elle lui fut accordée. L'union conclue, il voulut emmener sa femme dans le Hadhramaut. Les parents s'y étant opposés, il repartit sans avoir usé de ses droits d'époux [3].

Mission de Moàdh dans le Yaman.

Il fallait instruire tant de nouveaux prosélytes, leur faire connaître le Corân, leur en expliquer les préceptes. Ce soin fut confié à des missionnaires, qui durent aussi recueillir les *Sadakât* ou impôts.

1 *Sirat-erraçoul*, f. 254.
2 *Sirat*, f. 254. *Tarikh*, f. 316 v°. Nowayri, *Nihâyat-el-erab*.
3 *Boghyat-ettalab*, f. 160 v°.

Moâdh, fils de Djabal, rappelé de la Mekke, et Abou-Mouça-el-Achàri, furent choisis pour remplir ce ministère dans le Yaman. Mahomet, pour indiquer la supériorité de rang qu'il conférait à Moâdh, lui ceignit la tête d'un turban, de ses propres mains; il l'aida à monter sur son chameau de voyage, et l'accompagna à pied un assez long espace de chemin, en lui donnant ses instructions. Moâdh, confus, voulait descendre. « Reste, mon ami, lui dit le prophète; « j'accomplis l'ordre du ciel, et je satisfais mon « cœur. Il est nécessaire que l'homme investi d'importantes fonctions soit honoré. Hélas! ajouta-t-il « en soupirant, si je pouvais espérer de te revoir, « j'abrégerais cet entretien; mais c'est probablement « la dernière fois que je te parle. Nous ne nous retrouverons plus peut-être qu'au jour de la résurrection. » Ils se séparèrent, et ne se revirent plus [1].

Mission d'Ali.

Les Nakhà, les Hamadân et quelques branches de la tige de Madhidj, étaient les seules peuplades du Yaman qui n'eussent point encore subi le joug. Ali fut chargé d'aller leur prêcher la foi à la tête d'une armée. Le prophète lui conféra en même temps les fonctions de juge, dont il avait revêtu également Moâdh, fils de Djabal, et Abou-Mouça-el-Achàri. La modestie d'Ali fut alarmée de la responsabilité que cette magistrature ferait peser sur lui. « Apôtre de « Dieu, dit-il, je suis jeune; comment oserai-je « trancher des contestations entre des hommes respectables par leur âge et leur savoir? » Mahomet,

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 292 v°.

lui posant sa main sur la poitrine, fit cette invocation : « O Dieu, éclaire son esprit et inspire sa « parole ! » Il ajouta cette recommandation expresse: « O Ali, quand tu auras un jugement à prononcer, « ne donne jamais gain de cause à une partie sans « avoir entendu la partie adverse ! »

Ali se mit en route. Les familles insoumises de Madhidj, après quelque résistance, cédèrent à ses armes. Il obtint, par une simple sommation, la conversion de la tribu de Hamadân; et bientôt les Nakhà, entraînés par l'exemple, jurèrent obéissance au prophète entre les mains de Moâdh, fils de Djabal, qui se trouvait alors dans le voisinage de leur pays [1].

Entrevue d'Amir, fils de Tofayl, avec Mahomet.

Parmi les tribus du Nadjd, une fraction considérable des Hawâzin gardait encore son indépendance et son culte; c'étaient les Benou-Amir-ibn-Sàssaà, dont les principales familles, les Càb et les Kilâb, n'avaient point pris part à la bataille de Honayn. Amir, fils de Tofayl, guerrier fier et ambitieux, chef de tous les enfants d'Amir-ibn-Sàssaà, les empêchait, par son influence, d'imiter les autres peuplades, et de briser leurs idoles. Ennemi de Mahomet, dont il jalousait la puissance, il forma le projet de l'assassiner. Dans cette intention perfide, il se rendit à Médine avec quelques hommes déterminés. De ce nombre était un frère utérin du poëte Labîd, nommé Arbad, qui s'était engagé à porter le premier coup; il devait frapper le prophète, tandis qu'Amir, fils de

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 312, 293 v°, 294, 318.

Tofayl, l'entretiendrait, et occuperait son attention. Amir, escorté de ses compagnons, se présenta à Mahomet dans le parvis de la mosquée, et lui demanda son alliance et son amitié. « La foi en la doc-« trine de l'islamisme, répliqua Mahomet, est la « condition de mon alliance. » Amir se défendit d'abjurer la religion de ses ancêtres, et répéta plusieurs fois sa demande, attendant qu'Arbad exécutât sa promesse. Voyant qu'Arbad n'agissait point, il ajouta : « Et si j'embrasse l'islamisme, quel sera mon « rang ? — Celui des autres Musulmans, dit Maho-« met; tu auras les mêmes droits et les mêmes de-« voirs que tous. — Cette égalité ne me suffit point. « Déclare-moi ton successeur dans le commandement « de la nation, et j'adhère à tes croyances. — Il ne « m'appartient pas de disposer du commandement « après moi; Dieu le donnera au personnage qu'il « lui plaira de choisir. — Eh bien ! partageons main-« tenant le pouvoir ; règne sur les villes, sur les Ara-« bes à demeures fixes; et moi, sur les Bédouins. » Mahomet sourit de dédain à cette proposition. Amir, furieux, se retira en le menaçant de soulever contre lui tous les Bédouins du Nadjd. « Dieu, lui dit le pro-« phète, saura mettre obstacle à tes desseins. »

Mort d'Amir. Conversion des Benou-Amir-ibn-Sàssaà.

Amir, en s'éloignant, fit des reproches à Arbad. Celui-ci jura qu'il avait en vain essayé de tirer son sabre, et qu'une force surnaturelle avait retenu son bras. Peu de jours après, Arbad fut écrasé par le tonnerre. Amir, avant d'arriver à sa tribu, attaqué d'une maladie pestilentielle, fut obligé de s'arrêter dans la tente d'une vieille femme des Benou-Saloul,

famille pauvre et méprisée. Un énorme anthrax lui faisait éprouver des douleurs atroces. Au milieu de ses souffrances, il s'écriait avec désespoir : « *Avoir « un bubon pareil à un bubon de chameau, et mou- « rir sous la tente d'une femme de Saloul*[1] ! » Ces mots sont devenus une locution proverbiale, que les Arabes emploient en parlant de la réunion de deux calamités également affligeantes [2]. Amir succomba bientôt. Sa fin et celle d'Arbad, regardées comme des punitions miraculeuses de l'attentat qu'ils avaient médité, amenèrent la conversion des Benou-Amir-ibn-Sàssaà, qui l'annoncèrent au prophète par des députés. L'un de ces députés était le poëte Labîd. Il ne retourna plus dans sa tribu, et s'établit à Médine [3].

Pèlerinage d'adieu.

L'islamisme n'avait pas encore étendu ses conquêtes sur les races arabes répandues dans l'Irâk, la Mésopotamie et la Syrie, races attachées en général à la foi de Jésus-Christ; mais toute l'Arabie était soumise au prophète : l'idolâtrie y était détruite; un petit nombre de chrétiens et de juifs, épars au milieu de l'immense majorité musulmane, étaient assujettis au tribut. L'empire de l'islamisme était définitivement fondé. Les versets du Corân, successivement publiés depuis vingt années, et recueillis

Mahomet fait avec solennité le pèlerinage de la Câba.

1 غدة كغدة البعير و موت في بيت سلولية

2 *Aghâni*, III, 474, 475. *Sirat*, f. 250. *Tarîkh*, f. 316. Maydâni.
3 *Aghâni*, III, 368 v°.

par les secrétaires de Mahomet, avaient constitué le dogme et la morale de la religion nouvelle, et présentaient dans leur ensemble toutes les bases d'un code religieux et civil. L'œuvre de Mahomet était achevée; il voulut la couronner par un pèlerinage solennel. Depuis l'hégire, il avait accompli deux fois[1] la visite des lieux saints appelée *Omra*, ou petit pèlerinage, *El-Haddj-el-asghar*, qui pouvait se faire dans tous les mois de l'année indistinctement. Il lui restait à donner la consécration de son exemple personnel au pèlerinage proprement dit, *El-Haddj*, ou grand pèlerinage, *El-Haddj-el-acbar*, prescrit par le Corân aux fidèles, et dont un usage immémorial avait fixé la célébration au dixième jour de Dhou-l-Hiddja, douzième mois de l'année. Pressentant, d'après certains indices encore peu apparents pour tout autre que lui, qu'il touchait au terme de sa carrière, Mahomet éprouvait sans doute aussi le désir de revoir une dernière fois sa patrie.

L'annonce qu'il fit proclamer de son intention produisit une sensation générale dans le Hidjâz et le Nadjd. Une immense multitude de Musulmans accourut à Médine pour l'accompagner. Il partit le 25 de Dhou-l-Càda (23 février 632), suivi de quatre-vingt-dix mille hommes, quelques-uns disent de cent quatorze mille. Il menait avec lui toutes ses femmes, renfermées dans des litières, et un grand nombre de chameaux destinés aux sacrifices et ornés de festons.

1 En comptant, comme le font les auteurs musulmans, le voyage de Hodaybiya pour une Omra.

Il passa la première nuit à Dhou-l-Holayfa. Là, comme il avait fait en deux occasions précédentes, il se constitua dans l'état pénitentiel *Ihrâm*. Tous les Musulmans l'imitèrent, et prononcèrent avec lui la prière *Telbiyé*, consistant en ces mots : « Me voici « devant toi, ô mon Dieu! A toi appartiennent la « louange, la grâce, la puissance. Tu n'as pas d'asso- « cié. » Il continua ensuite sa route vers la Mekke. Il était vêtu de deux pièces d'étoffe, dont l'une, *Izâr*, lui enveloppait la partie inférieure du corps; l'autre, *Ridâ*, lui couvrait les épaules et la poitrine [1].

Arrivé à la Mekke le matin du quatrième jour de Dhou-l-Hiddja (3 mars 632), il se rendit immédiatement à la Càba, baisa respectueusement la pierre noire, et fit les sept tournées, *tawâf*, autour du temple : les trois premières, d'un pas précipité; le reste, plus lentement, comme lors de l'Omrat-el-Cadhâ. Après avoir récité une prière près du Macâm-Ibrahîm, il revint baiser de nouveau la pierre noire. Puis, sortant de l'enceinte du temple, il alla prier sur la colline de Safa, et termina la journée par le *Saì*, c'est-à-dire, en parcourant sept fois l'espace compris entre cette colline et celle de Marwa. S'adressant ensuite à tous les Musulmans qui avaient formé son cortége, il leur dit ; « Que ceux d'entre « vous qui n'ont point amené de victimes repren- « nent l'état d'*Ihlâl*, et fassent de leur voyage une « simple visite, Omra. » On obéit, quoique à regret; et ses femmes elles-mêmes durent renoncer au grand

1 *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 295 v°.

pèlerinage. Le prophète, et un petit nombre de ses disciples qui avaient conduit avec eux des victimes, demeurèrent seuls en état d'*Ihrâm*.

Sur ces entrefaites, Ali, revenant du Yaman, parut à la Mekke. Il était en état d'ihrâm, et avait amené quelques chameaux destinés à être sacrifiés par le prophète; mais il ne s'était point pourvu de victimes pour lui-même. Mahomet, après avoir entendu le compte qu'il lui rendit du succès de sa mission, lui dit : « Va faire les tournées autour de la Câba, et « ensuite reprends l'état d'ihlâl, comme ont fait les « Musulmans qui m'ont accompagné. — Apôtre, ré- « pondit Ali, en entrant sur le territoire sacré j'ai « prononcé ce vœu : O mon Dieu! je m'engage à « accomplir en cette circonstance le même acte reli- « gieux qu'accomplira ton prophète, ton serviteur et « ton envoyé, Mohammed. — Cela étant, reprit Ma- « homet, reste en état d'ihrâm; je t'admets en par- « tage des chameaux que je dois immoler; tu feras « comme moi le Haddj[1]. »

Le 8 de Dhou-l-Hiddja (7 mars), jour nommé *Yaum-etterwiyé*, Mahomet, entouré de la foule de peuple qui se pressait autour de lui, se transporta dans la vallée de Mina, où on lui dressa une tente. Il fit en ce lieu les prières de midi, *Ezzhohr;* de l'après-midi, *El-àsr;* du coucher du soleil, *El-maghrib;* de la nuit close, *El-àcha;* et enfin celle de l'aurore, *El-fedjr*, c'est-à-dire qu'il s'y arrêta jusqu'au lendemain matin, 9 de Dhou-l-Hiddja. Puis,

1 *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 296. *Sirat-erraçoul*, f. 257 v°.

lorsque le soleil était déjà élevé sur l'horizon, il monta sa chamelle Coswa, et s'achemina vers le Djabal-Arafât.

Placé sur une plate-forme de cette montagne, et sans descendre de sa chamelle, il adressa au peuple une allocution. Après chaque phrase, il faisait une pause, et les mots qu'il avait prononcés étaient répétés d'une voix retentissante par le Coraychite Rabîa, fils d'Omeyya, fils de Khalaf. Voici les principaux passages de ce discours, que la tradition a conservés :

Allocution de Mahomet. Abolition du Naci; rétablissement du calendrier lunaire vague.

« O hommes, écoutez mes paroles! car je ne sais « si une autre année encore il me sera donné de me « retrouver avec vous en ce lieu. Soyez humains et « justes entre vous. La vie et les biens de chacun « doivent être sacrés pour les autres, comme ce mois « et ce jour sont sacrés pour tous. Vous paraîtrez « devant votre Seigneur, et il vous demandera compte « de vos actions.

« Que tout dépositaire restitue fidèlement le dépôt « qui lui a été confié. Désormais plus d'usure : le dé- « biteur ne rendra que le capital reçu. L'intérêt des « sommes prêtées est supprimé, à commencer par « l'intérêt de toutes les sommes dues à mon oncle « Abbâs, fils d'Abd-el-Mottalib. Il est interdit de « poursuivre la vengeance des meurtres commis dans « le paganisme, à commencer par le meurtre de mon « cousin Rabîa, fils de Hârith, fils d'Abd-el-Mot- « talib [1].

1 Ce Rabîa, étant encore enfant, avait été tué par des Arabes de la

« Certes le *Naci*[1] est un surcroît d'impiété qui « entraîne les infidèles dans l'égarement. Une année « on autorise le Naci[2], une autre année on le dé« fend[3]; en sorte qu'on tend à observer le précepte « divin quant au nombre des mois saints, mais « qu'en effet on profane ce que Dieu a déclaré in« violable, et l'on sanctifie ce que Dieu a déclaré « profane. Certes le temps, dans sa révolution, est re« venu tel qu'il était le jour de la création des cieux « et de la terre[4]. Aux yeux de Dieu, le nombre des « mois est de douze[5]. Parmi ces douze mois, quatre « sont sacrés, savoir : Radjab de Modhar, qui est isolé « entre Djoumâda et Châbân, et trois autres consé« cutifs[6].

« O hommes, vous avez des droits sur vos femmes, « et vos femmes ont des droits sur vous! Leur de« voir est de ne point souiller votre couche par un « commerce adultère. Si elles y manquent, Dieu vous « permet de ne plus cohabiter avec elles et de les « battre, mais non jusqu'au point de mettre leur vie

tribu de Hodhayl, tandis qu'il était confié aux soins d'une famille des mêmes Benou-Sàd, chez lesquels Mahomet avait été élevé.

1 Le surcroît d'un mois ajouté à une année lunaire, ou la transposition du privilége de Mouharram à Safar. Voy. t. I, p. 242-246.

2 On retarde Mouharram, soit par transposition, soit par intercalation.

3 On ne fait ni transposition ni intercalation.

4 C.-à-d. que le pèlerinage, et en général les mois de l'année présente, se trouvaient correspondre aux mêmes époques que si, depuis le principe des choses, le cours des années lunaires pures n'eût jamais été interrompu par le *Naci* (Ibn-el-Athîr, *Mém. de l'Acad.*, vol. 48, p. 621).

5 Donc plus d'années embolismiques de treize lunaisons.

6 Donc plus de mois intercalaires entre Dhou-l-Hiddja et Mouharram, ni de transposition d'inviolabilité de Mouharram à Safar, deux choses qui dérangent cet ordre consécutif.

« en danger. Si elles se conduisent bien, vous devez « les nourrir et les vêtir convenablement. Traitez-les « avec bonté et affection. Souvenez-vous qu'elles « sont dans votre maison comme des captives qui ne « possèdent rien en propre. Elles vous ont livré leur « personne sous la foi de Dieu ; c'est un dépôt que « Dieu vous a confié.

« Écoutez mes paroles, et fixez-les dans vos esprits. « Je vous laisse une loi qui, si vous y restez fermement attachés, vous préservera à jamais de l'erreur ; une loi claire et positive, un livre dicté par « le ciel.

« O hommes, écoutez mes paroles, et fixez-les dans « vos esprits ! Sachez que tous les Musulmans sont « frères. Nul ne doit s'approprier ce qui appartient « à son frère, à moins que celui-ci ne le lui concède « de son plein gré. Gardez-vous de l'injustice ; elle « entraînerait votre perte éternelle. »

Il termina en s'écriant : « O mon Dieu ! ai-je rem- « pli ma mission ? » Mille voix s'élevèrent pour lui répondre : « Oui, tu l'as remplie. » Il ajouta : « O « mon Dieu, entends ce témoignage[1] ! »

Le passage de cette allocution relatif au Naci, c'est-à-dire, à l'embolisme triennal et à la remise de l'observation de Mouharram à Safar, usages qui s'étaient conservés depuis plus de deux siècles parmi les Arabes, est reproduit presque textuellement dans des versets du Corân (IX, 36, 37) que Mahomet publia à l'époque même de ce pèlerinage, ou qu'il avait dictés peut-être à la fin de l'année précédente. Déjà,

1 *Sirat-erraçoul*, f. 258. *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 296 v°.

en l'an VIII de l'hégire, après la conquête de la Mekke, il avait aboli d'une manière générale, à l'exception du Hidjâba et du Sicâya, toutes les fonctions d'institution païenne qui appartenaient, comme priviléges héréditaires, à certaines familles. Le ministère du Naci, jusque-là possédé par la famille d'Abd-Focaym, avait nécessairement été compris dans cette suppression. En condamnant formellement, dans le Corân et dans le discours qui vient d'être rapporté, la pratique même du Naci, et déclarant le nombre des mois invariablement fixé à douze, Mahomet interdit l'embolisme, et rétablit le calendrier lunaire vague, que les Arabes avaient suivi dans les temps les plus reculés [1].

Quant aux mois sacrés, bien que leur caractère de sainteté fût maintenu, ils perdirent par le fait leur privilége d'inviolabilité, en conséquence de ces mots du Corân : *Pendant ces mois, n'agissez point avec iniquité envers vous-mêmes* (c'est-à-dire, évitez soigneusement le péché); *mais combattez les infidèles dans tous les temps, comme ils vous combattent dans tous les temps* (IX, 36). Déjà, un an auparavant, Mahomet avait fait l'expédition de Tabouk contre les Romains au mois de Radjab. D'après cet exemple et ce précepte du Corân, les mois sacrés cessèrent d'être regardés comme un intervalle de paix obligée; leur sainteté ne consista plus que dans l'idée d'une gravité plus grande attachée aux péchés commis pendant leur durée.

1 Macrizi et Mohammed-Djarcaci, cités par M. de Sacy, *Mém. de l'Acad.*, t. 48, p. 617, 619.

Mahomet, ayant achevé son discours, mit pied à terre, et fit la prière de midi, ensuite celle de l'asr; et, remontant sur sa chamelle Coswa, il alla faire une station dans un autre endroit du mont Arafât, nommé *Essakharât*[1]. Ce fut là qu'il annonça le verset du Corân où Dieu dit : *Aujourd'hui j'ai terminé l'œuvre de votre loi religieuse. Ma grâce pour vous est accomplie. L'islamisme est la foi que j'agrée de votre part* (V, 5). Abou-Becr, lorsqu'il entendit ces mots, versa des larmes; il songeait qu'après l'accomplissement de la grâce, elle ne pouvait plus que décroître, et que le ciel, indiquant au prophète que sa mission était terminée, l'avertissait de sa mort prochaine[2].

Au coucher du soleil, Mahomet, ayant pris Ouçâma, fils de Zayd, en croupe sur sa chamelle, quitta le mont Arafât, et se rendit à Mouzdélifa, où il fit la prière du Maghrib et passa la nuit.

Le lendemain, 10 de Dhou-l-Hiddja (9 mars 632), après la prière de l'aurore, il fit une station au lieu nommé *El-Mechâr-el-Harâm;* puis il traversa à la hâte le vallon appelé *Batn-Mohassar*, et entra dans la vallée de Mina. En passant près de certains endroits (*Djamra*, plur. *Djamarât*), où le démon s'était montré, dit-on, à Abraham, il lança contre chacun de ces endroits sept petits cailloux, et gagna la tente qui était dressée pour lui depuis l'avant-veille. Alors il se fit amener les chameaux destinés au sacrifice.

1 *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 296 v°.
2 Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 89.

Il en immola de sa main soixante-trois, et donna la liberté à soixante-trois esclaves, nombre égal aux années de son âge[1] comptées en années lunaires; il faisait voir ainsi que les embolismes effectués depuis sa naissance dans les années arabes, pratique qu'il avait déclarée impie, étaient à ses yeux comme non avenus. Trente-sept autres chameaux furent immolés par Ali.

Après ce pompeux sacrifice, le prophète appela un barbier, qui lui rasa la tête, en commençant par le côté droit. Ses cheveux, à mesure qu'ils tombaient sous le rasoir, étaient répartis entre ses disciples. Khâlid, fils de Walîd, en obtint une petite touffe, qu'il plaça dans son bonnet, *calansoua;* et l'on remarqua dans la suite que la victoire fut fidèle à ce vaillant guerrier dans tous les combats où il figura portant cette précieuse relique.

Cependant une partie de la chair des victimes avait été apprêtée. Mahomet en mangea avec Ali, en envoya à ses femmes, et ordonna de distribuer le reste aux assistants. Enfin il retourna à la Mekke, et fit la prière de midi, ensuite le tawâf autour de la Càba, avant de rentrer dans son logis[2].

Telle est la relation que les historiens nous ont laissée de ce pèlerinage. Ils le nomment pèlerinage de l'enseignement, *Haddjet-el-bélâgh,* parce que le prophète, par son exemple et ses discours, enseigna et fixa tous les rites dont cet acte de dévotion doit

1. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 296 v°.
2. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 297.

se composer. On l'appelle aussi *Haddjet-el-islâm*, pèlerinage de l'islamisme, soit comme ayant été le seul que Mahomet ait accompli après la propagation de sa doctrine, soit comme ayant complété l'œuvre de l'institution de la religion musulmane. Enfin, on le nomme plus communément encore pèlerinage d'adieu, *Haddjet-el-widâ*, parce que Mahomet sembla, en cette occasion, faire ses adieux aux Musulmans et à la Mekke sa patrie, qu'il voyait en effet pour la dernière fois.

Peu de jours après, il reprit le chemin de Médine, où il arriva avant la fin du mois de Dhou-l-Hiddja. A peine rentré en cette ville, il éprouva un dérangement de santé assez notable pour être visible à tous les yeux [1]. La nouvelle s'en répandit promptement en Arabie, et commença à relâcher le lien de la crainte qui attachait à l'islamisme quelques peuplades récemment soumises.

An XI de l'hégire (29 mars 632—18 mars 633 de J. C.).

Les trois faux prophètes. Maladie et mort de Mahomet.

Lieutenants de Mahomet dans les provinces.

Bâdhân, autrefois vice-roi du Yaman pour Kesra, et auquel Mahomet avait conféré le gouvernement général de cette contrée depuis qu'elle s'était rangée sous sa loi, venait de mourir. Privé du concours de cet homme, qui, par un long exercice de l'autorité,

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 298 v°. Ibn-Khaldoun, f. 184.

avait acquis une haute influence non-seulement sur ses compagnons d'origine persane appelés les *Ebnâ*, mais encore sur les Arabes du pays, Mahomet avait partagé son gouvernement entre plusieurs officiers. Il avait distribué ainsi les commandements : Sanâ, capitale du Yaman, au fils de Bâdhân, nommé Chahr; Nadjrân, à Amr, fils de Hazm; la région comprise entre Nadjrân, Zamà et Zebîd, au Coraychite Khâlid, fils de Saïd, fils d'El-As; le pays d'Akk et d'Achàr, à Tâhir, fils d'Abou-Hâla; Mareb, à Abou-Mouça-el-Achàri; le district de Djanad, à Yàla, fils d'Omeyya; le territoire de la tribu de Hamadân, à Amir le Hamadâni.

Dans le Hadhramaut, il avait nommé pour ses lieutenants : Occâcha, fils de Thaur, chez les Sacâcik et les Sacoun; chez les Moâwia-ibn-Kinda, El-Mohâdjir, fils d'Abou-Omeyya; chez le reste des Kinda et autres Arabes du Hadhramaut, Zyâd, fils de Labîd, de la famille médinoise des Benou-Beyâdha. Une maladie ayant empêché El-Mohâdjir de se rendre à son poste, ses fonctions étaient remplies par Zyâd, fils de Labîd. Moâdh, fils de Djabal, continuait à être chargé du ministère de l'instruction religieuse, et circulait dans le Hadhramaut et le Yaman proprement dit [1].

Parmi les autres officiers de Mahomet répandus en diverses parties de l'Arabie, les principaux étaient : dans le Bahrayn, El-Ala, fils d'El-Hadhrami; Adi, fils de Hâtim, chez les Benou-Tay et les

1 Tabari de Kosegarten, I, 54. Ibn-Khaldoun, f. 183.

Benou-Açad; Mâlik, fils de Nowayra le Yarbouite, chez les Hanzhala, branche de Témîm; Cays, fils d'Acim, et Zibricân, fils de Badr, chez les Benou-Sàd, autre branche de Témîm, etc. [1].

El-Aswad-el-Ansi, Moçaylama et Toulayha s'érigent en prophètes.

Tous ces officiers percevaient pour le prophète les dîmes, *zécat* ou *sadakât*, impôt dont l'obligation paraissait d'autant plus onéreuse à beaucoup de tribus, que leur conversion était moins ancienne et leur foi moins affermie. Profitant de cette disposition des esprits, et enhardis par l'annonce du déclin de la santé de Mahomet [2], trois hommes ambitieux entreprirent, sur des points différents et éloignés de Médine, de se former une puissance indépendante. Tous trois, à l'imitation de Mahomet, dont chacun d'eux se flattait de recueillir bientôt la succession, se prétendirent inspirés du ciel, et travaillèrent, d'abord sourdement, à se faire des sectateurs.

L'un, Toulayha, fils de Khouwaylid, appartenait à la tribu d'Açad-ibn-Khozayma, l'une des peuplades du Nadjd. C'était un vaillant guerrier, qui, suivant une expression hyperbolique des Arabes, était compté pour mille hommes dans une armée. Une troupe de Benou-Açad, qu'il conduisait un jour à travers les déserts, étant pressée par la soif, il dit qu'on trouverait une source en creusant la terre dans un certain endroit. L'indication se rencontra juste; elle fut regardée comme une révélation que

1 Ibn-Khaldoun, ibid. *Sirat-erraçoul*, f. 257.
2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 298 v°. Ibn-Khaldoun, f. 184.

Dieu lui avait faite. Telle fut l'origine du crédit qu'il acquit dans le Nadjd [1].

L'autre, nommé Abou-Thoumâma-Haroun, fils de Habîb, et communément appelé Moçaylama, était habitant du Yémâma. Petit et laid, mais doué du talent de la parole, il jouissait de quelque influence sur ses compatriotes, les Hanîfa. Il avait fréquenté les foires de Hîra, d'Obolla, d'Anbâr, et cherché à connaître les secrets des charlatans persans qu'il y avait vus exécuter des tours. Lorsque, après avoir fait partie de la députation des Hanîfa à Mahomet, il revint dans le Yémâma, il y répandit le bruit qu'il était en communication avec l'ange Gabriel, et que Dieu l'avait associé à la mission de Mahomet. Il se mit à débiter des discours sentencieux, en phrases rimées, qu'il donnait comme des versets d'un second Corân [2]. Pour appuyer sa qualité de prophète par l'apparence d'un miracle, il montrait une fiole à goulot étroit, dans laquelle il avait fait entrer un œuf au moyen d'un procédé qu'il avait appris d'un jongleur dans ses voyages [3]. Il en imposa ainsi à la crédulité de quelques gens simples et grossiers. Mais ce qui contribua surtout au succès de ses desseins fut la déclaration d'un de ses compa-

1 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 301.

2 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 299 v° 300 — v°.

3 Ce procédé, dit un auteur arabe, consiste à mettre d'abord l'œuf dans du vinaigre mélangé d'une forte dose de sel ammoniac, ce qui en ramollit la coque, et permet de donner à l'œuf une forme aussi allongée que l'on veut. On l'introduit ensuite dans une bouteille, et, en agitant cette bouteille, on fait reprendre à l'œuf sa forme première; puis, avec de l'eau froide, on rend à la coque sa dureté. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 300 v°.

triotes, nommé Reddjâl, qui avait séjourné à Médine, et qui affirma avoir entendu Mahomet le désigner comme son collègue actuel et son successeur futur. Ce témoignage décida la plupart des Hanîfa à reconnaître Moçaylama pour chef et pour apôtre. Afin de les attacher à sa cause en flattant leurs passions, Moçaylama leur permit l'usage du vin et la fornication [1].

Le plus dangereux de ces imposteurs, celui qui manifesta le premier ses prétentions, et le seul qui prit l'initiative de la force des armes pour les soutenir, fut un seigneur du Yaman, Ayhala, fils de Càb, plus connu sous le nom d'El-Aswad, auquel on ajoute l'épithète d'El-Ansi, parce qu'il était de la tribu d'Ans. A d'immenses richesses il joignait une éloquence entraînante et une grande sagacité à prévoir les événements, qualité qui l'avait fait passer pour devin. Habile prestigiateur, il possédait certains secrets de fantasmagorie. Il se servit de son art pour persuader au vulgaire qu'il opérait des merveilles, et qu'il était en rapport avec des esprits célestes [2]. El-Aswad s'empare du Yaman.

Il eut bientôt séduit sa tribu, les Benou-Ans. Il envoya alors des messages à différents chefs de la race de Madhidj, pour les attirer à lui. S'étant assuré d'eux, il leva le masque, signifia aux officiers musulmans qu'ils eussent à évacuer le pays [3], et donna ordre à ses partisans de les chasser. Aussitôt Cays,

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 300 v°.
2 *Tarikh-el-Khamicy*, fol. 299. Ibn-Khaldoun, f. 183.
3 Tabari de Kosegarten, I, 56.

fils d'Abd-Yaghouth, fils de Mekchouh, à la tête d'une partie des Mourâd, attaqua son cousin Farwa, fils de Mouçayk le Mourâdi, qui commandait pour Mahomet les Arabes de Madhidj, et le rejeta hors du territoire des Mourâd. En même temps les Zobayd, soulevés par Amr, fils de Mâdi-Carib, menaçaient Khâlid, fils de Saïd. Cet officier, obligé de se retirer à la hâte, escorté d'un petit nombre de Musulmans fidèles, fut rencontré par Amr, fils de Màdi-Carib, qui tenta de l'arrêter. On se battit. Amr eut le dessous, et, pour rançon d'une de ses sœurs que Khâlid, fils de Saïd, avait faite prisonnière, il fut contraint de livrer son sabre fameux, nommé Samsâma[1].

A Nadjrân, les Benou-l-Hârith, travaillés par les émissaires d'El-Aswad, commençaient à se mettre en révolte contre le gouverneur musulman Amr, fils de Hazm. El-Aswad s'avance vers la ville, accompagné d'un corps d'Arabes de Madhidj. A son approche, Amr, fils de Hazm, expulsé par le peuple, prend la fuite. El-Aswad entre triomphant. Excité par ce succès, il marche sur Sanâ avec sept cents cavaliers. Les Ebnâ, conduits par Chahr, fils de Bâdhân, sortent pour le repousser. Il tombe sur eux, les met en déroute, tue Chahr, et pénètre dans Sanâ, dont la population arabe ne lui oppose point de résistance. Les Ebna eux-mêmes sont forcés de se soumettre. Il crut se les concilier en leur donnant pour chefs deux hommes de leur race, Dâdawayh et Firouz le Daylémite, et en épousant une persane,

1 Ibn-Khaldoun, f. 183. *Aghâni*, III, 336.

veuve de Chahr et cousine de Firouz, nommée Azâd et surnommée El-Marzebâna, dont le père avait péri dans le combat qui venait d'avoir lieu devant Sanâ. Mais ce calcul ne lui réussit point. Les Ebnâ n'eurent pour lui qu'une apparence de dévouement; et El-Marzebâna, qui voyait en lui le meurtrier de son père et de son mari, conçut contre lui une haine dont il devait plus tard ressentir les effets.

Cependant son pouvoir continua d'abord à grandir rapidement. Il avait récompensé les services de Cays, fils d'Abd-Yaghouth, et d'Amr, fils de Mâdi-Carib, en nommant le premier général de toutes ses troupes, et le second son lieutenant sur les Arabes de Madhidj. Ses cavaliers, se répandant de tous côtés, lui faisaient chaque jour de nouvelles conquêtes; et sa domination, se propageant comme un vaste incendie, ne tarda pas à s'étendre sur tout le Yaman proprement dit. Les officiers de Mahomet, Moâdh, fils de Djabal, et Abou-Mouça-el-Achàri se réfugièrent dans le Hadhramaut : Moâdh, chez les Sacoun; Abou-Mouça, chez les Sacâcik, près d'Ozhfour et d'Ezhfâra. Tâhir, fils d'Abou-Hâla, et Amir le Hamadâni se maintinrent dans les contrées habitées par les tribus d'Akk et de Hamadân [1].

Mahomet désigne Ouçâma pour commander une expédition en Syrie.

Tandis que ces choses se passaient, la santé de Mahomet avait paru se rétablir. Ignorant encore les menées et les mouvements des rivaux qui venaient de surgir contre lui en Arabie, il avait conçu le pro-

[1] Ibn-Khaldoun, f. 183 et v°. *Tarîkh-el-Khamîcy*, fol. 299 et v°. Tabari de Kosegarten, I, 56.

jet d'une nouvelle expédition contre les possessions romaines. Les personnages les plus considérables parmi les Mohâdjir et les Ansâr s'offrirent pour faire cette campagne. Mahomet désigna pour général Ouçâma, fils de son affranchi Zayd, qui avait péri à la bataille de Mouta. Ouçâma était un jeune homme de vingt ans. « Va, lui dit Mahomet en lui remettant le drapeau du commandement, va porter la « guerre dans la contrée de Balcâ, et signaler ta va-« leur aux lieux où a succombé ton père[1]. »

Maladie de Mahomet.

On était alors au milieu du mois de Safar de l'année onzième de l'hégire (en mai 632). Une nuit que Mahomet couchait dans l'appartement d'Aïcha, agité par un malaise qui l'empêchait de fermer l'œil, il se leva, éveilla un de ses serviteurs, Abou-Mowayhiba, et sortit avec lui. Il se rendit au cimetière *Bakî-el-Gharcad*. « Salut, dit-il, habitants des tom-« beaux! Reposez en paix, à l'abri des épreuves qui « attendent vos frères! » Il pria ensuite pendant plusieurs heures pour les âmes des Musulmans inhumés en ce lieu. Il était en proie à la fièvre quand il rentra le matin chez Aïcha. Il la trouva souffrante, et se plaignant d'un violent mal de tête. « Ah! lui « dit-il, ce serait plutôt à moi à me plaindre! » Il ajouta : « Ne serais-tu pas satisfaite de mourir avant « moi, et de savoir que ce serait moi qui t'envelop-« perais dans le linceul, qui prierais sur toi, qui te « déposerais dans la tombe?—J'aimerais assez cela, « répondit Aïcha, si je n'avais l'idée qu'au retour

1 *Sirat-erraçoul*, f. 266 v°. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 298 et v°.

« de mon enterrement, tu viendrais ici te consoler « de ma perte avec quelque autre de tes femmes. » Cette saillie fit sourire Mahomet [1].

Lettre de Moçaylama; réponse de Mahomet.

De ce moment, la fièvre ne le quitta plus. Sa maladie commençait, quand l'arrivée à Médine de Khâlid, fils de Saïd, et des lettres de Farwa, fils de Mouçayk, et de divers Musulmans du Yemâma et du Nadjd, lui apprirent les entreprises d'El-Aswad-el-Ansi, de Moçaylama et de Toulayha [2]. Moçaylama lui adressa même un message ainsi conçu : « Moçaylama, prophète de Dieu, à Mohammed, prophète de Dieu, salut! Je suis ton associé; le pouvoir doit être partagé entre nous : à moi la moitié de la terre, à vous autres Coraychites l'autre moitié. Mais les Coraychites sont des gens avides, qu'un partage équitable ne saurait sans doute contenter. » Deux hommes du Yémâma, porteurs de cette lettre, la présentèrent à Mahomet. « Sans le caractère inviolable de « députés, dont vous êtes revêtus, leur dit-il, je vous « ferais trancher la tête. » Il les chargea de cette réponse : « Mohammed, prophète de Dieu, à Moçaylama l'imposteur. Salut à ceux qui suivent la voie droite! La terre appartient à Dieu; il en donne la possession à qui il lui plaît. Ceux-là seuls prospèrent qui craignent le Seigneur [3]! »

El-Aswad est tué.

En même temps il écrivit aux Musulmans restés fidèles dans le Yaman, le Nadjd, le Yémâma, pour leur enjoindre de s'opposer aux progrès de ses ad-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 266 v°, 267.
2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 298 v°.
3 *Sirat*, f. 257. *Tarikh*, f. 299 v°.

versaires. El-Aswad était le seul qui lui donnât des inquiétudes sérieuses. Des lettres expédiées à Tâhir, fils d'Abou-Hâla, à Moâdh, fils de Djabal, à Amir le Hamadâni, leur commandèrent d'employer tous les moyens de force ouverte ou de surprise pour se défaire d'El-Aswad. Des ordres semblables furent portés en diligence par Djarîr, fils d'Abdallah, aux cayl himyarites Dhou-l-Kelâ, Dhou-Zhoulaym, Dhou-Mourrân, tandis que Wabr, fils de Youhannés, Khozaïte adroit et déterminé, se rendait à Sanâ même, pour exciter les Ebnâ contre El-Aswad.

Wabr remplit sa mission avec autant de célérité que de succès. Les circonstances le favorisèrent. El-Aswad, enorgueilli par la prospérité, avait cessé de ménager Cays, fils d'Abd-Yaghouth, Dâdawayh et Firouz. Ces chefs étaient mécontents. Wabr s'introduisit secrètement à Sanâ, et se présenta à Dâdawayh, qui le cacha dans sa maison, et le mit en communication avec Cays et Firouz. Un complot se forma entre ces hommes. Les principaux officiers des Ebnâ y furent facilement attirés. On fixa un jour pour faire éclater la conjuration, et on en transmit l'avis aux cayl himyarites, afin qu'ils vinssent avec leurs gens soutenir les Ebnâ au moment critique. Mais il fallut agir avant le jour marqué. El-Aswad avait des soupçons. Un soir, en présence de sa femme, il ordonna à ses affidés d'arrêter, le lendemain matin, Cays, Dâdawayh et Firouz. El-Marzebâna était d'intelligence avec eux; elle prévient aussitôt son cousin Firouz, et lui indique un plan à suivre. Une garde nombreuse veillait pen-

dant la nuit à la porte de la maison d'El-Aswad. Les conjurés percent un mur de derrière, et pénètrent dans la maison. Guidés par El-Marzebâna qui avait enivré son mari, ils arrivent à l'appartement d'El-Aswad, et le surprennent plongé dans un profond sommeil. Firouz l'égorge, et lui tranche la tête. L'aurore était sur le point de paraître. Firouz et ses compagnons entonnent à grands cris l'annonce de la prière musulmane. A ce signal, les Ebnâ restés en dehors fondent sur la garde, en criant : « Mohammed est le prophète de Dieu, et Ayhala un « imposteur ! » Tous ceux qui étaient demeurés attachés à l'islamisme parmi la population de Sanâ, entendant le tumulte, accourent, et prennent part au combat. Firouz jette au milieu des soldats d'El-Aswad la tête de leur maître. Déconcertés par cette vue, ils n'opposent plus qu'une faible résistance; bientôt ils sont dispersés, et Sanâ rentre sous l'obéissance de Mahomet [1].

Cet événement précéda de deux jours seulement la mort de Mahomet, qui néanmoins, selon l'opinion des auteurs musulmans, eut la satisfaction de le connaître par une révélation du ciel.

Mahomet presse les préparatifs de l'expédition de Syrie.

Sa maladie n'avait point diminué l'activité de son esprit. Confiant dans l'efficacité des mesures qu'il venait de prendre pour comprimer ses ennemis d'Arabie, il persistait dans son projet d'expédition en Syrie, et pressait les préparatifs de la campagne. Il sut que le choix du général excitait quelques murmu-

1 Ibn-Khaldoun, f. 183 v°, 184. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 299 et v°. Tabari de Kosegarten, I, 56-68.

res ; plusieurs Musulmans voyaient avec chagrin un jeune homme de vingt ans chargé de conduire tant de vieux guerriers, et ce sentiment refroidissait leur ardeur. Mahomet, qui, malgré ses souffrances, se rendait encore chaque jour à la mosquée pour présider à la prière, monta en chaire à cette occasion, et dit : « Musulmans, on tient des propos sur le choix « que j'ai fait d'Ouçâma. On en avait tenu également « lorsque j'ai élevé son père aux fonctions de géné« ral ; et cependant son père s'est montré vraiment « digne du commandement. Le fils en est digne aussi ; « je connais Ouçâma, je l'estime et je l'aime. Exé« cutez mes ordres avec confiance. » Ce peu de mots apaisa les murmures ; les hommes qui devaient faire partie de l'expédition s'empressèrent de se préparer, et de se réunir autour d'Ouçâma, qui alla planter son drapeau et former son camp à l'endroit nommé Djorf, à une lieue au nord de Médine. L'armée y fut bientôt au complet, et allait se mettre en marche, quand l'état du prophète, devenu plus alarmant, et l'inquiétude du général et des soldats sur une santé si précieuse, firent différer le départ [1].

Sa maladie s'aggrave.

Mahomet avait continué jusqu'alors à passer les nuits tour à tour dans l'appartement de chacune de ses femmes. Il était dans celui de Maymouna, lorsque, sentant son mal s'aggraver, il les assembla toutes, et leur demanda leur agrément pour s'établir à demeure et être soigné dans l'appartement de l'une d'elles. Elles y consentirent, et il s'installa dans le lo-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 268 v°. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 298 v°.

gement d'Aïcha [1]. Là, il fit venir un jour ses parents et ses plus intimes amis : « Le moment de notre sé-« paration s'approche, leur dit-il. Soyez fidèles à « Dieu ; je vous recommande à lui. » A l'instant tous les yeux se mouillèrent de larmes ; Mahomet lui-même s'attendrit. « Prophète de Dieu, lui dit-on, comment « t'ensevelirons-nous ? — Dans les vêtements que je « porte, répondit-il, ou dans des étoffes du Yaman. « — Et qui priera sur toi ? ajouta-t-on. — Quand « vous m'aurez lavé et enseveli, reprit-il, vous me « poserez sur ce lit, au bord de ma tombe, qui « sera creusée dans cette chambre même, à la place « où je suis. Puis vous sortirez, et, me laissant seul, « vous attendrez que l'ange Gabriel et tous les anges « du ciel aient prié sur moi. Vous rentrerez ensuite « pour prier sur moi à votre tour, en vous présen-« tant par groupes successifs, d'abord les hommes « de ma famille, après eux leurs femmes, enfin le « reste des Musulmans. Je vous donne la paix, à vous « qui m'écoutez ; je la donne aussi à tous mes com-« pagnons absents, et à tous les hommes qui suivront « ma religion dans les siècles à venir [2]. »

Une des dernières fois qu'il parut à la mosquée, il entra soutenu par ses cousins Ali et Fadhl, fils d'Abbâs. Il se plaça sur la chaire, et, après avoir payé à Dieu un tribut de louanges, il parla ainsi : « Musulmans, si j'ai frappé quelqu'un de vous, voici « mon dos : qu'il me frappe. Si quelqu'un a été ou-

1 Abulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 89.
2 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 301.

« tragé par moi, qu'il me rende injure pour injure.
« Si j'ai pris à quelqu'un son bien, tout ce que je
« possède est à sa disposition : qu'il reprenne ce qui
« lui est dû. Qu'on ne craigne pas en cela de s'atti-
« rer ma haine ; la haine n'est pas dans mon carac-
« tère. » Il descendit alors, et fit la prière de midi. Puis il remonta en chaire ; et comme il répétait les paroles qu'il venait de prononcer, un individu réclama de lui le payement d'une dette de trois dirham, que Mahomet lui restitua aussitôt, en disant : « Mieux
« vaut la honte en ce monde que dans l'autre. » Il pria ensuite pour les Musulmans qui avaient péri au combat d'Ohod, et implora en leur faveur le pardon céleste. Il ajouta, en faisant allusion à lui-même et à son état : « Dieu a donné à son serviteur le choix
« entre le monde et le ciel, et le serviteur a choisi
« le ciel. » A ces mots, Abou-Becr s'écria en pleurant : « Que ne pouvons-nous te conserver au prix
« de notre vie ! » Mahomet termina son discours en recommandant aux égards de tout son peuple les Musulmans de Médine, les fidèles Ansâr : « Honorez et
« respectez, dit-il, ces hommes qui ont donné asile
« au prophète fugitif, et fondé le succès de sa cause [1]. »

Enfin sa maladie ayant fait de nouveaux progrès, il se trouva dans l'impossibilité de passer de sa chambre dans la mosquée pour présider à la prière, bien que sa maison, contiguë à la mosquée, y communiquât par une porte. Le crieur Bélâl lui ayant annoncé que l'heure de la prière était venue, il dit :

1 Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 91. *Sirat-erraçoul*, f. 268 v°, 269. Ibn-Khaldoun, f. 184.

« Qu'on aille avertir Abou-Becr de faire la prière « au peuple. » Abou-Becr s'acquitta de la fonction d'*Imâm*, à la place du prophète, durant trois jours [1].

Pendant ce temps Mahomet, s'affaiblissant de plus en plus, avait de fréquentes défaillances, quelquefois le transport au cerveau. Pour tempérer l'ardeur de la fièvre qui le dévorait, il trempait ses mains dans un vase d'eau froide, et les appliquait sur son front. « Mon Dieu, disait-il, fortifie-moi contre le trouble de « l'âme aux approches de la mort! » Dans les intervalles entre ses crises, il recevait ses principaux disciples, et leur donnait encore des instructions. Les dernières recommandations qu'il leur adressa étaient d'expulser de l'Arabie tous ceux qui ne professaient point l'islamisme; d'accueillir les nouveaux prosélytes et de les traiter honorablement, comme il avait toujours fait lui-même; d'être exacts à remplir le devoir de la prière. Une fois il s'écria tout à coup : « Apportez-moi de l'encre et du papier; je veux vous « écrire un livre qui vous préservera à jamais de « l'erreur. » Ces paroles frappèrent de surprise les assistants. « Le prophète est en délire, dit Omar: « n'avons-nous pas le Corân, le livre de Dieu? — « N'importe, dirent quelques-uns, voyons quel sera « le nouveau livre qu'il veut écrire. Donnons-lui ce « qu'il demande. » D'autres s'y opposaient, partageant l'avis d'Omar. Au bruit de la contestation, Mahomet reprit ses esprits. « Retirez-vous, dit-il; il

1 Aboulféda, ibid. *Sirat*, f. 269.

« ne convient pas de se disputer ainsi en présence « de l'apôtre de Dieu [1]. »

Mort de Mahomet, 8 juin 632 de J. C.

Le lundi 12 du mois de Rabî Ier [2] (8 juin 632 de J. C.), tandis qu'Abou-Becr, à la tête de l'assemblée des fidèles réunis dans la mosquée, faisait la prière du matin, la porte communiquant avec la maison du prophète s'ouvrit, et Mahomet s'avança, le front enveloppé d'un bandeau, s'appuyant d'un côté sur Ali, de l'autre sur Fadhl, fils d'Abbâs. L'émotion produite par cette vue causa un mouvement dans l'assemblée; Abou-Becr interrompit la prière qu'il récitait. Le prophète, s'approchant, lui commanda par un geste de continuer, et s'assit à sa droite. Quand la prière fut finie, Mahomet se leva, et dit: « Musulmans, de rudes épreuves vous attendent; « elles vont fondre sur vous comme des nuées ora- « geuses. Que le Corân vous serve toujours de guide! « Faites ce qu'il vous prescrit ou vous permet; évitez « ce qu'il vous défend. » Il parlait d'une voix ferme et sonore; sa figure était sereine; la vie semblait s'être ranimée en lui. « Apôtre de Dieu, lui dit « Abou-Becr, grâce au ciel, tu es mieux aujourd'hui. « Puis-je m'absenter pour aller voir Bint-Khâridja?

1 Aboulféda, ibid. *Tarîkh*, f. 309 v°. Ibn-Khaldoun, f. 184.

2 Ce jour est celui de la mort de Mahomet. Une tradition unanimement admise comme authentique témoigne que Mahomet mourut un lundi; mais il y a quelques légères divergences d'opinion sur le quantième du mois de Rabî I, auquel tombait ce lundi. Selon le sentiment le plus généralement accrédité, c'était le 12 de Rabî I. Néanmoins la véritable date semble devoir être le 13, correspondant au 8 juin, qui était un lundi. Les Arabes, qui réglaient leurs mois sur l'apparition de la lune, pouvaient facilement être en retard d'un jour dans la supputation du quantième; de là sera venue l'indication du 12 au lieu du 13.

« — Va, » lui répondit Mahomet. Abou-Becr se retira aussitôt, et se rendit au faubourg de Sounh, où Bint-Khâridja, femme de Médine qu'il avait épousée, habitait parmi ses parents les Benou-l-Hârith, branche des Khazradj[1].

Mahomet rentra dans son appartement, et y resta seul avec Aïcha. L'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé. Il s'étendit sur son lit, et demeura affaissé quelques heures. Puis il prononça des mots entrecoupés : « Mon Dieu!... oui... avec le compagnon d'en « haut (l'ange Gabriel). » En ce moment, Aïcha, qui tenait sur ses genoux la tête du malade, la sentit s'appesantir. Elle regarda ses yeux ; ils étaient fixes et éteints. Alors elle posa sur un coussin la tête du prophète, et se mit à gémir et à se frapper le visage. Les autres femmes de Mahomet accoururent, et firent éclater leur douleur de la même manière.

Bientôt le bruit de la mort de Mahomet se répand au dehors, et jette le trouble dans Médine. Le peuple ne pouvait croire à la réalité de cette triste nouvelle. Une foule nombreuse se rassemble aux abords de la maison et dans la mosquée contiguë, pour s'assurer de la vérité. « Comment serait-il mort, disaient quel- « ques-uns, celui qui doit rendre témoignage de nos « actions au jour du jugement dernier? — Non, « s'écrie Omar, Mahomet n'est point mort; il est « allé visiter le Seigneur, comme autrefois Moïse, « qui, après une absence de quarante jours, reparut « aux yeux de sa nation. Mahomet nous sera rendu

1 *Sirat-erraçoul*, f. 269 v°, 270. Ibn-Khaldoun, f. 184 v°.

« de même. Ceux qui le prétendent mort sont des « traîtres, des faux Musulmans ; mettons-les en « pièces. »

Abou-Becr, sur un avis qu'on lui avait transmis en diligence, s'était hâté de revenir de Sounh. Il arrive au milieu du tumulte excité par les paroles d'Omar. Il pénètre dans l'appartement où gisait le corps de Mahomet, soulève le manteau qui le couvrait, baise en pleurant ses joues froides, et pose la main sur son cœur qui avait cessé de battre. « O toi, dit-il, qui « m'étais plus cher que les auteurs de mes jours, tu « n'es plus, tu as goûté la mort que Dieu t'avait des- « tinée! » Ensuite il sort, et, se présentant à la foule qu'Omar continuait à haranguer avec véhémence, il parvient à se faire écouter, et dit : « Musulmans, « si vous adoriez Mohammed, sachez que Moham- « med est mort; si c'est Dieu que vous adoriez, « Dieu est vivant, il ne meurt point. Oubliez-vous « donc ce verset du Corân : *Mohammed n'est qu'un « homme chargé d'une mission ; avant lui sont « morts d'autres hommes qui avaient aussi reçu « des missions célestes*[1] ; et cet autre verset : *Tu « mourras, Mohammed, et eux aussi mourront*[2]? » Ce discours calma l'agitation des esprits. Devant la déclaration d'Abou-Becr et l'autorité du livre saint, les doutes se dissipèrent, et Omar lui-même reconnut son erreur[3].

Abou-Becr est choisi pour lui succéder.

Mais à l'instant s'éleva une grave question qui

1 *Corân,* III, 138.
2 *Corân,* XXXIX, 31.
3 *Sirat-erraçoul*, f. 270 et v°. Ibn-Khaldoun, f. 184 v°

faillit d'enfanter la discorde. Il s'agissait de savoir qui succéderait à Mahomet. Il était nécessaire de faire promptement un choix, pour ne point laisser aux ambitions particulières le temps de former des factions. Ali, cousin et gendre de Mahomet, avait des prétentions qui pouvaient paraître légitimes : craignant peut-être qu'on ne lui opposât sa jeunesse, il ne se montra point, et s'enferma dans la maison de sa femme Fâtima avec les Coraychites Zobayr, fils d'Awwâm, et Talha, fils d'Obaydallah. Quelques autres Mekkois émigrés se tinrent également à l'écart. A l'exception de ce petit nombre, tous les Mohâdjir Coraychites se groupèrent autour d'Abou-Becr, et portèrent sur lui leurs suffrages.

Pendant ce temps, une nombreuse réunion, formée des principaux d'entre les Ansâr, délibérait dans le lieu nommé la *Sakîfa* des Benou-Sâïda, et se disposait à élire le Khazradjite Sàd, fils d'Obâda. Abou-Becr en fut averti. Aussitôt il se rendit à la Sakîfa, accompagné d'Omar, d'Abou-Obayda, fils.... de Djarrâh, et de quelques autres Mohâdjir. Ils s'assirent dans l'assemblée, et entendirent un orateur exposer les droits que s'attribuaient les Ansâr à ce que le successeur de Mahomet fût tiré de leur sein. « C'est « nous, disait-il, qui avons donné asile au prophète ; « nous avons été les soutiens de la cause de Dieu ; « c'est par nos armes que l'islamisme a triomphé. « Vous, Mohâdjir, vous êtes nos hôtes. L'accrois- « sement progressif de votre nombre vous inspirerait- « il aujourd'hui la prétention de dominer sur nous ? » Omar voulait répondre. Abou-Becr lui imposa silence,

et prit lui-même la parole. « Ansâr, dit-il, les services « que vous avez rendus à l'islamisme sont incontes- « tables, et ne sauraient être assez loués. Mais nous « sommes la famille du prophète; de tout temps « d'ailleurs les Arabes ont reconnu à la tribu de Co- « raych une supériorité de noblesse et de rang; et « la nation ne peut se réunir que sous l'autorité d'un « Coraychite. Voici deux hommes que je vous pré- « sente, » ajouta-t-il en prenant la main d'Omar et celle d'Abou-Obayda, entre lesquels il était placé : « choisissez celui des deux que vous voudrez; l'un et « l'autre sont dignes du pouvoir suprême. — C'est « à toi, Abou-Becr, dirent Omar et Abou-Obayda, « que le pouvoir doit appartenir, à toi l'ami parti- « culier du prophète, et son compagnon dans la ca- « verne du mont Thour. Il t'a désigné lui-même pour « son successeur en te chargeant de présider à la « prière en sa place, lorsqu'il a vu approcher sa « fin. »

Béchîr, père de Nòmân, l'un des Benou-Càb-Ibn-el-Khazradj, fut le premier des Ansâr à confesser la validité des titres des Coraychites, et spécialement d'Abou-Becr. « Béchîr, lui dit le Khazradjite Houbâb, « fils de Moundhir, tu désertes par jalousie la cause « de ton cousin Sàd, fils d'Obâda. — Je ne suis point « jaloux, repartit Béchîr, mais je cède à la voix de « la justice. — Eh bien! ajouta Houbâb, nommons « deux chefs, l'un choisi parmi les Coraychites, « l'autre parmi les Ansâr. Si les Mohâdjir n'accep- « tent pas ce partage du commandement, que le sabre « décide entre nous. » Omar et d'autres Coraychites

s'élevèrent vivement contre cette proposition, que Houbâb et plusieurs des Khazradj, partisans de Sàd, soutinrent avec une égale vivacité. La querelle s'échauffa; on semblait près d'en venir aux mains.

Cependant les paroles de Béchîr avaient fait impression sur quelques Ansâr. Les Aus d'ailleurs, se rappelant leurs vieilles inimitiés avec les Khazradj, commencèrent à sentir de la répugnance pour se soumettre à Sàd, fils d'Obâda, l'un de leurs anciens rivaux. Omar s'aperçut de cette disposition des esprits. « Étends la main, Abou-Becr! » s'écria-t-il. Abou-Becr étendit la main; Omar, la saisissant, déclara à haute voix qu'il le reconnaissait pour chef de la nation, et lui prêta serment de fidélité. Ce mouvement, imité par les Mohâdjir et par Béchîr, père de Nòmân, entraîna les Ansâr. Aus et Khazradj, tous se précipitèrent vers Abou-Becr, et lui rendirent hommage. L'impulsion une fois donnée, l'empressement fut tel, que Sàd, fils d'Obâda, renversé et foulé aux pieds, faillit être écrasé par ceux-là même qui, un instant auparavant, voulaient lui conférer le commandement. Tabari rapporte que Sàd, surmontant le dépit que lui causaient ses espérances déçues, se résigna à reconnaître Abou-Becr; d'autres affirment qu'il refusa le serment, et qu'il continua de résider à Médine, vivant isolé du reste des Musulmans; quelques auteurs enfin prétendent qu'il se retira en Syrie, où il mourut[1].

L'élection d'Abou-Becr avait eu lieu dans la soirée

1 Ibn-Khaldoun, f. 185 et v°. *Sirat-erraçoul*, f. 270 v°-271 v°. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 304 v°, 305.

du lundi, jour de la mort de Mahomet [1]. Le lendemain mardi, toute la population de Médine, convoquée en assemblée générale pour l'inauguration du nouveau chef, se porta dès le matin à la mosquée. Abou-Becr s'assit dans la chaire, *minbar*, et Omar adressa aux assistants ces paroles : « Musulmans, « j'ai tenu hier devant vous un discours dénué de « fondement, et contraire au texte du livre saint. Je « croyais que l'apôtre de Dieu devait nous survivre « à tous. Il a plu à Dieu de nous l'enlever pour tou- « jours ; mais le Corân nous reste. Ce livre, que « Dieu avait donné pour guide à son prophète, nous « maintiendra dans la bonne voie, si nous nous at- « tachons à en observer les préceptes. Aujourd'hui « Dieu met à notre tête le meilleur d'entre nous, « l'ami de Mahomet, son compagnon dans la ca- « verne. Venez donc prendre la main d'Abou-Becr, « et lui jurer solennellement obéissance et fidélité [2]. »

Tout le monde déféra aussitôt à cette invitation. L'on remarquait cependant l'absence d'Ali, qui continuait à se tenir enfermé dans la maison de Fâtima avec quelques autres descendants de Hâchim. Suivant plusieurs auteurs, Omar, escorté d'une troupe de Mohâdjir et d'Ansâr, alla le presser de venir prendre part à l'acte qui s'accomplissait, menaçant de mettre le feu à la maison, si Ali et ses partisans n'en sortaient pour se réunir à l'assemblée des Musulmans. Ali céda, disent les mêmes historiens, et alla rendre

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 305.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 271 v°. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 305 v°.

hommage à Abou-Becr. D'autres assurent au contraire qu'il persista à refuser de reconnaître Abou-Becr jusqu'au moment où il perdit sa femme Fâtima, qui survécut six mois à Mahomet son père [1].

Abou-Becr, après avoir reçu les serments, s'exprima en ces termes : « Me voici chargé du soin de « vous gouverner. Je ne suis pas le meilleur d'entre « vous ; j'ai besoin de vos avis et de votre concours. « Si je fais bien, aidez-moi ; si je fais mal, redres-« sez-moi. Dire la vérité au dépositaire du pouvoir « est un acte de zèle et de dévouement ; la lui cacher « est une trahison. Devant moi, l'homme faible et « l'homme puissant sont égaux ; je veux rendre à « tous impartiale justice. Tant que j'obéirai à Dieu « et à son prophète, obéissez-moi : si jamais je m'é-« carte des lois de Dieu et de son prophète, je cesse « d'avoir droit à votre obéissance. » Ensuite il descendit du minbar, et célébra la prière [2].

Funérailles de Mahomet.

L'inauguration d'Abou-Becr terminée, on s'occupa immédiatement des funérailles de Mahomet. Son oncle Abbâs présida à cette cérémonie. Il fit placer le corps sous un dais fermé de rideaux. Les membres de la famille de Hâchim s'assirent en cercle autour de ce dais, dans lequel entrèrent Abbâs, ses deux fils Fadhl et Cotham, Ali, et deux affranchis de Mahomet, Ouçâma et Choukrân. Ces six personnages procédèrent à la lotion funéraire. Par respect pour le prophète, ils ne mirent point son corps à nu pour

1 *Abulfedæ Annales*, I, 206. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 305 et v°.
2 *Sirat-erraçoul*, f. 271 v°. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 305 v°.

le laver, comme cela se pratiquait pour les morts ordinaires; on le lava par-dessus sa tunique. Ce fut Ali qui exécuta cette opération, tandis qu'Ouçâma et Choukrân versaient l'eau nécessaire, et qu'Abbâs, aidé de ses fils, retournait le corps. Ensuite ils l'oiguirent de parfums, le couvrirent d'aromates, et l'enveloppèrent dans trois linceuls d'étoffes de Sohâr [1] et du Yaman. Puis ils le transportèrent hors du dais, et le déposèrent sur une estrade préparée dans l'appartement. Alors commencèrent les prières. Elles eurent ceci de particulier, que personne ne remplit l'office d'Imâm. Abbâs, Ali et les autres membres de la famille de Hâchim, prièrent d'abord ensemble sur le prophète; après eux, des groupes formés de Mohâdjir, d'Ansâr, de leurs femmes, de leurs enfants, furent successivement introduits, et répétèrent les prières.

Quand il fut question de l'inhumation, différents avis furent ouverts. Des Coraychites voulaient que le corps fût transféré à la Mekke; des Ansâr insistaient pour qu'on l'enterrât dans la mosquée de Médine ou dans le cimetière Bakî, où reposaient déjà les principaux disciples de l'islamisme morts depuis l'hégire. Abou-Becr mit fin à ce débat en affirmant avoir entendu dire à Mahomet qu'un prophète devait être inhumé dans le lieu même de son décès. En conséquence, et conformément au désir que Mahomet avait témoigné devant quelques-uns de ses proches, on creusa le sol dans l'appartement d'Aïcha, sous le

1 Ville du pays d'Omân.

lit où il avait rendu le dernier soupir, et son corps fut placé dans la fosse par Ali et les deux fils d'Abbâs. La cérémonie funèbre fut achevée au milieu de la nuit du mardi au mercredi [1].

Opinion sur l'âge de Mahomet.

On n'est pas d'accord sur l'âge qu'avait Mahomet au moment de son décès. Divers historiens arabes lui donnent, sans préciser en quelle sorte d'années ils s'expriment, soixante, soixante-un, soixante-deux, soixante-deux et demi, soixante-trois, et jusqu'à soixante-cinq ans [2]. Le plus grand nombre des auteurs paraît s'être attaché au chiffre soixante-trois; mais Ibn-Hichâm, le plus estimé des biographes du prophète, ne se prononce pas sur ce point. Une des causes de cette incertitude est probablement le changement apporté au calendrier lors du pèlerinage d'adieu, et le défaut de notions positives sur l'ancien système d'années arabes en vigueur pendant la vie de Mahomet; système tombé dans l'oubli, et depuis longtemps remplacé par le calendrier lunaire pur, à l'époque où ont écrit les biographes. Pour moi, en combinant ensemble les diverses données fournies par les auteurs, et la constitution des années arabes telle que je la conçois jusqu'au temps du pèlerinage d'adieu, je pense que Mahomet, au jour de sa mort, devait avoir soixante-deux de ces années arabes inégales avec embolisme triennal [3], autrement soixante-

1 *Sirat-erraçoul*, f. 272 et v°. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 305 v°-306 v°. Ibn-Khaldoun, f. 185.

2 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 304. Aboulféda, *Vie de Mahomet*, traduct. de Desvergers, p. 93.

3 Il était né, dit-on, le 12 de Rabi I (voy. tom. I, p. 282, 283), et

trois ans et huit mois en années lunaires [1], ou enfin un peu plus de soixante-un ans et neuf mois en années solaires.

Pour compléter l'idée qu'on a pu se faire de Mahomet par le récit de sa vie, il me reste à rassembler quelques traits qui n'ont point trouvé place ailleurs.

Son portrait; divers traits de son caractère.

Mahomet était d'une taille moyenne; il avait la tête large et forte, la barbe épaisse, les mains et les pieds rudes; sa charpente osseuse annonçait la vigueur. Son teint était coloré, ses yeux noirs, ses cheveux plats, ses joues unies, son cou blanc et gracieux [2].

Ordinairement recueilli, il parlait peu, et se plaisait dans le silence. Son front était toujours serein, sa physionomie bienveillante, son humeur douce, affable, égale [3], sa conversation agréable et parfois enjouée. La plaisanterie même n'était pas étrangère à son caractère. Un jour, une vieille femme étant venue le prier de demander pour elle à Dieu le paradis, il répondit que le paradis n'était pas fait pour les vieilles femmes. A ces mots, celle qui lui parlait

mort le 12 ou le 13 de Rabî I; il devait donc avoir un nombre rond d'années, suivant cette manière de compter.

1 Lorsqu'en son pèlerinage d'adieu, trois mois avant sa mort, il avait immolé 63 chameaux et donné la liberté à 63 esclaves, nombre égal aux années de son âge comptées en années lunaires, il avait indiqué que, dès cette époque, il avait 63 années lunaires accomplies; il ne les aurait pas eues encore, s'il fût né au mois d'avril 571 de J. C., comme l'a pensé M. de Sacy (*Mém. de l'Acad.*, vol. 48, p. 530); mais il est vrai que pour les atteindre il ne lui aurait manqué que deux mois.

2 Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 94.

3 Aboulféda, *ibid.*

s'étant mise à pleurer, il reprit : « Non, le paradis « n'est pas fait pour les vieilles femmes, car, avant « de les y admettre, Dieu les rendra jeunes et belles, « dignes de l'époux céleste qui leur sera destiné [1]. »

Mahomet était de la plus grande simplicité dans son costume et dans ses habitudes. Il s'était d'abord vêtu d'étoffes de coton; trouvant ensuite que c'était là une recherche de délicatesse, il s'interdit l'usage du coton, et s'habilla de laine [2]. Il prenait souvent la peine de traire ses brebis; il s'asseyait à terre, raccommodait de sa main ses vêtements et ses chaussures, allumait son feu, balayait sa chambre, enfin se servait lui-même [3].

Il ne négligeait pas cependant le soin de sa personne, et semblait même en certaines occasions n'être pas exempt d'une sorte de coquetterie. A l'exemple d'un grand nombre de ses compatriotes, il se teignait en noir les sourcils et les paupières avec le *cohl*, et les ongles en rouge avec le *hinné* [4]. Il passait souvent le peigne dans ses cheveux et sa barbe, se regardait au miroir, ou, à défaut de miroir, dans un vase plein d'eau, pour arranger son turban [5]. Quel-

1 Reinaud, *Monuments arabes*, etc., I, 272. Gagnier, *Vita Mohammedis*, p. 145.

2 Reinaud, *Monuments arabes*, etc., I, 273.

3 Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 95.

4 Reinaud, *Monuments arabes*, I, 275. Aboulféda, *Vie de Mahomet*, p. 94.

5 وكان ينظر فى المرآة ويرجّل جمّته ويتمشط وربّما نظر فى الماء يسوّى فيه عِمّتهُ. C'est ainsi que doit être rétabli un texte cité d'une manière fautive par Gagnier.

qu'un de ses amis lui ayant un jour adressé une observation à ce sujet, il répondit : « C'est faire une « chose agréable à Dieu et convenable envers les « hommes, que de soigner son extérieur quand on « doit paraître en public [1]. »

Sa sobriété était extrême; un morceau de pain d'orge et quelques dattes, tels étaient ses repas ordinaires. Sur la part qu'il recevait du butin conquis, sur les produits des terres qu'il possédait, il ne gardait que le strict nécessaire pour lui et sa famille; le reste était distribué à ses compagnons et aux indigents. Suivant l'expression de ses historiens, il avait reçu de Dieu la clef des trésors du monde, et il avait préféré la pauvreté à l'opulence [2].

Il aimait les pauvres et les honorait. Des hommes réduits à la misère, n'ayant ni famille ni asile, dormaient la nuit dans la mosquée contiguë à sa maison, et s'y abritaient pendant le jour. On les nommait *Ahl-essoffa*, les gens du banc, parce qu'un banc régnant le long de l'enceinte de la mosquée était pour ainsi dire leur domicile. Chaque soir Mahomet, lorsqu'il allait souper, en appelait quelques-uns pour souper avec lui; et il envoyait les autres à ses principaux disciples, pour que ceux-ci pourvussent à leur nourriture. Plusieurs de ces gens du banc sont devenus célèbres comme rapporteurs de *Hadîth*, ou paroles recueillies de la bouche du pro-

1 Gagnier, *Vita Mohammedis*, p. 146.

2 Reinaud, *Monuments arabes*, I, 273, 274. Gagnier, *Vita Mohammedis*, p. 145.

phète : tels sont Abou-Horayra et Abou-Dhourr [1].

Accessible à tout instant et pour tout le monde, Mahomet écoutait avec une patience inaltérable tout ce qu'on lui disait. Soit qu'il fût assis ou debout, et quel que fût le sujet dont on l'entretînt, il attendait toujours que son interlocuteur, en se levant ou s'éloignant, mît fin lui-même à la conversation. Lorsqu'on lui serrait la main en l'abordant, il répondait cordialement à cette étreinte amicale, et jamais il ne retirait sa main le premier [2].

Il visitait fréquemment ses compagnons d'armes, s'informait avec intérêt de leurs affaires, et les questionnait sur ce qui se passait entre eux [3]. Ami fidèle et dévoué, maître indulgent et facile pour ses serviteurs [4], il était pour ses filles et ses petits-enfants un père d'une tendresse pleine de bonhomie. Souvent, prenant par la main Haçan et Hoçayn, nés du mariage d'Ali avec sa fille Fâtima, il les faisait sauter et danser, en leur répétant des paroles enfantines [5].

Un jour qu'il faisait la prière de l'après-midi avec plusieurs personnes de sa famille dans l'intérieur de son appartement, Hoçayn, qui jouait près de lui, monta sur son dos tandis qu'il était prosterné la face contre terre. Mahomet resta dans cette position jusqu'à ce qu'il plût à l'enfant de descendre. Alors seulement il se releva; et quand la prière fut finie, il

1 Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 99.
2 Aboulféda, trad. de Desvergers, p. 95.
3 Aboulféda, *ibid.*
4 Reinaud, *Monuments arabes*, I, 274, 277.
5 *Commentaire sur Harîri*, publié par M. de Sacy, p. 541.

dit : « Mon fils était à cheval sur mon dos, je n'ai « pas voulu le déranger[1]. »

Après la conversion des Benou-Témîm à l'islamisme, un de leurs principaux chefs, Cays, fils d'Acim, étant à Médine, entra une fois chez Mahomet, et le trouva tenant sur ses genoux une petite fille qu'il couvrait de baisers. « Qu'est-ce que cette brebis « que tu flaires? demanda-t-il. — C'est mon enfant, « répondit Mahomet. — Par Dieu! reprit Cays, j'en « ai eu beaucoup de petites filles comme celle-ci; « je les ai toutes enterrées vivantes, sans en flairer « aucune. — Malheureux! s'écria Mahomet, il faut « que Dieu ait privé ton cœur de tout sentiment « d'humanité. Tu ne connais pas la plus douce jouis-« sance qu'il soit donné à l'homme d'éprouver[2]. »

Mahomet disait quelquefois : « Les choses de ce « monde qui ont pour moi le plus d'attrait sont les « femmes et les parfums; mais je ne goûte de félicité « pure que dans la prière[3]. »

Il mérita en certains points, comme législateur, la reconnaissance du sexe dont les charmes le touchaient vivement. Outre qu'il abolit l'affreuse coutume de l'inhumation des filles au moment de leur naissance, coutume encore en vigueur parmi quelques tribus, lorsque sa puissance commença à s'étendre, il améliora le sort et releva l'état de la femme

1 *Commentaire sur Hariri*, publié par M. de Sacy, p. 521.

2 *Aghâni*, III, 236.

3 أُحبب لى من الدنيا النساء والطيبُ وجُعلت قرّة عينى فى الصلاة.

en Arabie par plusieurs lois consignées dans le Corân.

Chez les Arabes, au temps du paganisme, les filles n'héritaient point de leurs parents[1]; Mahomet leur attribua la moitié de la portion d'un héritier mâle[2].

Tout en maintenant le pouvoir marital dans sa plénitude, il déclara que la femme et le mari avaient des droits égaux l'un envers l'autre à une affection et à des égards réciproques[3]. Avant lui, ainsi que je l'ai dit ailleurs, la femme était considérée comme faisant partie de l'héritage de son mari décédé. Il affranchit les veuves de cette condition humiliante; il assura leur entretien aux frais de la succession pendant une année[4], et leur assigna, en outre de leur *mahr* ou *sadâk*, don nuptial, une portion des biens laissés par le mari[5].

Il recommandait aux enfants l'amour, le respect, l'humilité envers leur mère plus spécialement encore qu'envers leur père; idée qu'il exprimait énergiquement par ce mot : « Un fils gagne le paradis « aux pieds de sa mère[6]. »

Il réduisit à quatre[7] le nombre, auparavant illimité, des épouses qu'un Arabe pouvait prendre, et conseilla, comme un acte louable, de se borner à une

1 Abderrahmân Soyouti, *Commentaire* sur le verset 8 du chap. IV du Corân.

2 *Corân*, IV, 8, 12.

3 *Corân*, II, 228.

4 *Corân*, II, 241.

5 *Corân*, IV, 14.

6 الجنّة تحت اقدام الامّهات.

7 *Corân*, IV, 3.

seule. Par un privilége de sa qualité de prophète [1], il ne s'astreignit pas lui-même à la loi qu'il imposait aux autres. Il épousa quinze femmes, et eut commerce avec onze ou douze d'entre elles [2]. La recherche des plaisirs sensuels, auxquels son tempérament le portait, ne paraît pas, au reste, avoir été l'unique cause de ces unions multipliées. On reconnaît facilement des vues politiques dans son mariage avec Hâfsa, fille d'Omar, Oumm Habîba, fille d'Abou-Sofyân, et plusieurs autres.

Quelques-unes de ses femmes le précédèrent au tombeau; neuf d'entre elles lui survécurent, savoir: Aïcha, fille d'Abou-Becr; Hafsa, fille d'Omar; Sauda, fille de Zamà; Zaynab, fille de Djahch; Maymouna, fille de Hârith; Safiya, fille de Hoyay; Djouwayriya, fille de Hârith; Oumm-Habîba, fille d'Abou-Sofyân, et Oumm-Salama, fille d'Abou-Omeyya [3]. Il était interdit aux Musulmans de prétendre à leur main, par ce verset du Corân : *Ne faites pas injure au prophète, et n'épousez point les femmes qui ont partagé sa couche* (Corân, XXXIII, 53). Aucune d'elles ne se remaria. Elles vécurent environnées de respects, et honorées du titre de *Oummehât-el-Mouminîn*, mères des fidèles.

La maison de Mahomet, un troupeau de chamelles et de brebis qu'il possédait, ses domaines de Fadac et de Zohara, ancien village des Nadhîr, devinrent, après sa mort, la propriété de l'État, en vertu

1 *Corân*, XXXIII, 49, 50.
2 Aboulféda, *Vie de Mahomet*, trad. de Desvergers, p. 96.
3 Aboulféda, *Vie de Mahomet*, ibid.

de ces paroles qu'il avait un jour prononcées devant Abou-Becr et quelques autres : « Un prophète ne « laisse point d'héritage à sa famille ; ses biens ap- « partiennent à la nation. » Des pensions convenables furent allouées par Abou-Becr, sur le trésor public, aux femmes de Mahomet, à sa fille Fâtima, à ses proches, à ses serviteurs, à toutes les personnes enfin à l'entretien desquelles il pourvoyait de son vivant [1].

1 *Tarikh el-Khamicy*, f. 307 v°.

LIVRE IX.

ABOU-BECR.

Insurrections.

En élevant Abou-Becr au rang suprême, on lui avait déféré le titre de vicaire ou successeur de l'envoyé de Dieu, *Khalîfat-raçoul-Allah*[1], d'où nous avons fait le mot calife. Ce titre, qui rappelait aux Musulmans la mémoire de leur prophète, et consacrait la réunion du pouvoir religieux au pouvoir politique dans la main du chef de la nation, était en même temps le plus simple et le plus beau que l'on pût choisir.

On donne à Abou-Becr le titre de calife.

Le premier usage que fit Abou-Becr de son autorité fut d'ordonner le départ immédiat des troupes placées sous le commandement d'Ouçâma[2], et destinées par Mahomet à faire une incursion dans le Balcâ. Omar, qui était enrôlé dans cette armée, fut chargé par ses compagnons d'adresser à ce sujet des représentations au calife. Le bruit d'une agitation menaçante régnant parmi les Arabes du dehors commençait à se répandre dans Médine; on pré-

Il fait partir pour le Balcâ les troupes d'Ouçâma.

1 *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 319.

2 *Tarîkh*, f. 319 v°. Ibn-Khaldoun, f. 185 v°. Tabari de Kosegarten, I, 42, 46.

voyait que tant de tribus, peu affermies dans la foi et naguère encore ennemies des Musulmans, ne se soumettraient pas sans résistance à un successeur de Mahomet, élu sans leur concours; on craignait que, n'étant plus contenues par l'ascendant du prophète, elles ne saisissent l'occasion de secouer le joug de l'islamisme, et ne formassent quelque tentative contre Médine pour renverser l'œuvre des Ansâr et des Mohâdjir. Omar, au nom des soldats, pria Abou-Becr d'ajourner l'expédition, et de ne pas éloigner de sa personne des forces nécessaires à sa défense dans les circonstances critiques qui pouvaient surgir. Abou-Becr répondit : « Je ne révoquerai point un « ordre qu'a donné le prophète. Quand Médine de« vrait rester exposée à l'invasion des bêtes féroces, « il faut que les troupes d'Ouçâma exécutent la vo« lonté de Mahomet.—Eh bien, ajouta Omar, puis« que tu persistes dans cette détermination, l'armée « te demande au moins de mettre à sa tête un homme « qui ait plus d'âge et d'expérience qu'Ouçâma. » Ces mots excitèrent l'indignation d'Abou-Becr. Il se leva vivement, et, prenant Omar par la barbe : « Que « dis-tu, fils de Khattâb? s'écria-t-il; tu veux que je « destitue un général nommé par le prophète! » Puis, ayant renvoyé Omar porter ces réponses aux troupes réunies à Djorf, il se rendit lui-même au camp, et mit l'armée en marche. Placé à côté du général Ouçâma qui était à cheval, il l'accompagna à pied pendant quelque temps. Au moment de le quitter, il lui dit : « Je désirerais garder Omar près de « moi pour m'aider de ses lumières. Vois donc si tu

« peux me le laisser. » Ouçâma accorda aussitôt le congé d'Omar. Alors Abou-Becr dit aux soldats : « Arrêtez-vous un instant, et écoutez les recom- « mandations que j'ai à vous faire : Combattez bra- « vement et loyalement; n'usez pas de perfidie en- « vers vos ennemis; ne mutilez pas les vaincus; ne « tuez ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes; « ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les « moissons, ne coupez pas les arbres fruitiers, n'é- « gorgez pas le bétail, à l'exception de ce qu'il faudra « pour votre nourriture. Vous trouverez sur votre « route des hommes vivant dans la solitude et la « méditation, voués à l'adoration du Seigneur; ne « leur faites point de mal. Vous en rencontrerez « d'autres, dont la tête tonsurée présente une cou- « ronne de cheveux au-dessous d'un sommet rasé; « ceux-là, frappez-les de vos sabres, et ne leur faites « point de quartier[1]. » Après cette allocution, Abou-Becr retourna à la ville, et les troupes continuèrent leur marche vers le Balcâ.

Mouvements en Arabie.

On était à la fin du mois de Rabi Ier[2] (24 juin 632). Deux semaines étaient passées depuis la mort de Mahomet. L'annonce de cet événement, déjà répandue dans le Hidjâz et le Nadjd, se propageait rapidement de proche en proche dans les contrées plus éloignées, et excitait une émotion générale parmi les Arabes. Les uns se dirent : « Si Mahomet eût été « vraiment un prophète, il ne serait pas mort[3]; » et

1 Tabari de Kosegarten, I, 46, 48. Ibn-Khaldoun, f. 185 v°.

2 Tabari, I, p. 74.

3 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 320. Ibn-Khaldoun, f. 187.

aussitôt ils abjurèrent l'islamisme. Les autres, sans renoncer absolument aux croyances et pratiques musulmanes, résolurent de s'affranchir du précepte qui ordonne de payer l'impôt *zécât* ou *sadaka*. C'était une demi-apostasie, car le payement de l'impôt ou dîme aumônière est une des obligations fondamentales prescrites par le Corân. Quelques-uns persévérèrent dans leur foi, et adhérèrent à l'élection du calife, mais non sans avoir hésité.

A la Mekke, la populace se souleva contre le gouverneur Attâb, fils d'Oçayd, et voulut revenir au culte des idoles. La fermeté de Sohayl, fils d'Amr, réprima ce mouvement. Soutenu de quelques braves, il fit tête à l'émeute. « Le prophète n'est plus, dit-il; « mais la religion qu'il a fondée subsiste, son empire « va s'affermir et s'étendre; nous taillerons en pièces « quiconque tentera de s'y soustraire. » Les rebelles, intimidés, se dispersèrent. Attâb, qui avait été obligé de se cacher, reparut, reprit ses fonctions, et fit reconnaître Abou-Becr [1].

Les habitants de Tâïf étaient ébranlés. Leur chef, Othmân, fils d'Abou-l-As, leur dit : « Enfants de « Thakîf, vous avez été les derniers à embrasser « l'islamisme; ne soyez pas les premiers à l'abandonner. » Ils cédèrent à sa voix, et promirent obéissance au calife [2].

Plusieurs tribus du Hidjâz, établies entre la Mekke et Médine ou aux environs de ces deux villes, les Mozayna, les Ghifâr, les Djohayna, suivirent res

1 *Tarikh*, f. 319 v°.
2 *Tarikh*, f. 320 v°. Aboulféda.

exemples. Mais beaucoup de Kinâna bédouins, un grand nombre de Codhâïtes de la région de Wâdi-l-Cora, tels que les Cayn et les Sàd-Hodhaym, et la plupart de ceux d'entre les Benou-Kelb, voisins de Daumat-Djandal, qui s'étaient soumis à Mahomet, firent défection à son successeur [1].

Des révoltes éclatent de tous côtés.

Parmi les tribus du Nadjd l'insurrection fut presque universelle. Chez les Benou-Témîm elle gagna les Yarboù, les Dârim, les Moucâïs et autres, avec leurs chefs Mâlik, fils de Nowayra, El-Acrà, fils de Hâbis, Cays, fils d'Acim. Dans la race de Ghatafân, les Abs, les Thàlabat-ibn-Sàd, les Fezâra et autres rameaux de Dhobyân, entraînés par Oyayna, fils de Hisn; dans la race de Khaçafa, la moitié de la branche de Soulaym, une fraction considérable de la branche de Hawâzin, les Amir-ibn-Sàssaà ayant à leur tête Alcama, fils d'Olâtha, se mirent en révolte ouverte. Les autres Bédouins de Hawâzin, tels que les Nasr, les Djocham, les Sàd-ibn-baer, restèrent incertains, attendant pour se décider les chances de la lutte qui se préparait, mais retenant provisoirement l'impôt. La majorité des Benou-Tay adopta la même conduite [2].

Toulayha et Moçaylama, ces deux imposteurs qui, du vivant même de Mahomet, s'étaient constitués en rivalité contre lui et avaient entrepris de jouer le rôle de prophètes, virent s'augmenter le nombre de leurs adhérents. Tous les Benou-Açad, et beaucoup de Bédouins de Tay, se jetèrent dans le parti de Tou-

1 *Tarîkh*, f. 320 v°. Tabari, I, 80.
2 *Tarîkh*, *ibid*. Tabari, *ibid*.

layha ; tous les Hanîfa, à l'exception de quelques individus que Thoumâma, fils d'Othâl, maintint dans l'islamisme, se donnèrent à Moçaylama [1].

Dans le Yaman, les Himyarites, les Ebnâ de Sanâ, les Benou-l-Hârith, habitants de Nadjrân, les Mourâd, sous le commandement de Farwa, fils de Mouçayk, demeurèrent fidèles. Il n'y eut que des mouvements partiels et promptement comprimés chez les Badjîla, les Khathàm et les Azdites répandus dans les montagnes Sarawât ; mais les Ans, les Zobayd et autres descendants de Madhidj, qui avaient embrassé avec Amr, fils de Màdicarib, la cause d'El-Aswad-el-Ansi, continuèrent après la mort d'El-Aswad à se tenir en hostilité contre les Musulmans ; leur parti acquit de nouvelles forces, et bientôt Cays, fils d'Abd-yaghouth, fils de Mekchouh, qui avait contribué à la fin tragique d'El-Aswad, fomenta pour son propre compte une seconde faction [2].

Dans le Hadhramaut, les Benou-Moâwia, branche principale des Kinda, se révoltèrent contre le lieutenant de Mahomet, Zyâd, fils de Labîd. Ils refusèrent d'acquitter l'impôt, et prirent les armes [3].

De semblables rébellions éclatèrent chez les Arabes de Mahra et d'Omân. Dans cette dernière contrée, un Azdite, nommé Dhou-ttâdj-Lakît, fils de Mâlik, qui, déjà avant l'islamisme, avait exercé sur ses compatriotes une influence rivale de celle du prince Djalanda, s'érigea en prophète, et gagna un si

1 Tabari, I, 80.

2 *Tarîkh*, f. 320 v°. Tabari, I, 216, 218.

3 Tabari, I, 234.

grand nombre de partisans, qu'il obligea les Musulmans et leurs chefs, Abd (ou Ayâdh) et Djayfar, fils de Djalanda, à lui céder la place, et à se retirer vers les montagnes[1].

Dans le Bahrayn, le prince Moundhir, fils de Sâwa, l'Abdi, qui avait commandé, au nom de Mahomet, aux Abdelcays et aux Bacrites, venait de succomber à une maladie. Les Arabes de ce pays, livrés à eux-mêmes, renièrent d'abord en masse la foi musulmane. Djâroud... fils de Moàlla, l'un de ceux qui avaient porté les hommages de sa tribu à Mahomet deux années auparavant, réussit à ramener les Abdelcays à l'islamisme, et sut leur persuader de se ranger sous la loi d'Abou-Becr. Mais les Bacrites persistèrent dans leur apostasie. Ils voulurent se créer un roi; leur ancien attachement pour les Moundhir de Hîra fit tomber leur choix sur un membre de cette famille alors déchue, qui vivait obscur parmi eux[2].

Médine menacée par les rebelles du Nadjd.

Lés nouvelles de tant de soulèvements, parvenant successivement à Médine après le départ des troupes d'Ouçâma, répandaient dans les esprits de vives inquiétudes. Chaque jour, on voyait revenir quelques-uns des officiers, Mohâdjir ou Ansar, que Mahomet avait envoyés pour percevoir les *Sadaka*, et que l'on avait chassés, après avoir arraché de leurs mains ce qu'ils avaient recueilli[3].

Bientôt on apprit que les Ghatafân, coalisés avec

1 Tabari, I, 202.
2 Tabari, I, 182, 186.
3 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 320 v°.

les Benou-Açad, les Tay et les Kinâna de la branche de Bacr-ibn-Abdmonât, s'étaient avancés jusqu'à un *bérîd* (cinq ou six lieues) de Médine, et avaient établi des camps sur l'extrême limite du Nadjd. Les Abs et les trois branches de Dhobyân, les Thàlabat-ibn-Sàd, les Mourra et les Fezâra, c'est-à-dire, toute la race de Ghatafân, moins les Achdjà, s'étaient postés à El-Abrak, dans le canton de Rabadha; les Kinâniens des sous-tribus de Layth, de Doïl et de Madledj, soutenus d'un corps de Benou-Açad, étaient à Dhou-l-Cassa; et un peu en arrière de ces deux points, Toulayha, avec le gros des Benou-Açad, avait pris position à Soumayrâ [1].

Fermeté d'Abou-Becr.

En même temps on vit arriver à Médine une députation composée de chefs des Arabes du Nadjd, parmi lesquels on distinguait Oyayna, fils de Hisn, et El-Acrà, fils de Hâbis. Ils logèrent chez les plus notables habitants de la ville. Ils venaient déclarer, au nom de leurs tribus, qu'elles ne payeraient plus l'impôt, mais qu'elles consentaient à continuer de faire les prières musulmanes. Ils proposaient la paix à ces conditions, et ajoutaient qu'ils s'engageaient à maintenir leurs tribus tranquilles, si on voulait leur allouer à eux-mêmes des pensions. Omar et les principaux Mohâdjir et Ansâr, présents à Médine, convoqués par Abou-Becr pour délibérer sur ce message, étaient d'avis de ne point rebuter ces députés. Ils dirent « qu'en l'absence des troupes d'Ouçâma, l'on n'avait pas assez de forces pour faire la guerre à

1 Tabari, I, 82.

tous les Arabes du Nadjd; qu'il fallait tâcher de les ramener par la douceur et par des concessions, leur remettre au moins l'impôt de l'année échue. » Ils élevèrent même des doutes sur la légitimité de l'emploi des armes contre des hommes qui professaient l'unité de Dieu et accomplissaient les prières prescrites par Mahomet. Abou-Becr répondit « que la loi de l'islamisme était une et indivisible, et n'admettait pas de distinction entre les préceptes; que les Arabes qui refusaient de se soumettre à l'obligation de la Zécât étaient des apostats; qu'à ce titre, on ne pouvait pactiser avec eux; qu'on devait les combattre et les réduire; que, pour lui, plein de confiance dans les destinées de l'islamisme, il serait le premier à marcher contre eux, sans s'inquiéter de leur nombre, et à l'imitation du prophète, qui n'avait jamais compté ses ennemis. » Cette fermeté fit impression. « Abou-Becr, dit Omar, a plus de foi à « lui seul que nous tous ensemble. » On déféra au sentiment du calife, et les députés furent renvoyés [1].

Ils avaient remarqué le vide laissé dans Médine par le départ des troupes d'Ouçâma, et ne manquèrent pas d'instruire leurs tribus de cette circonstance. Les Ghatafân, se flattant d'un pillage facile, formèrent aussitôt le projet d'un coup de main nocturne. Ils partirent de leur camp d'El-Abrak, et s'acheminèrent sans bruit vers Médine.

Abou-Becr, qui avait prévu une attaque prochaine, s'était empressé, après le renvoi des députés, de prendre Il bat l'ennemi.

1 *Tarikh-el-Khamîcy*, f. 320.

des mesures de sûreté. Il avait fait armer tous les hommes en état de combattre, et avait placé comme gardes avancées, au dehors de la ville, sur les points par lesquels l'ennemi pouvait se présenter, différents petits corps commandés par Ali, Zobayr, Talha, et Abdallah, fils de Maçoud. Le reste des guerriers attendait ses ordres, rassemblé autour de la mosquée du prophète [1].

Les Ghatafân furent arrêtés d'abord par les gardes avancées, qui envoyèrent à l'instant prévenir Abou-Becr. Le calife fit monter ses gens sur des chameaux, et se porta rapidement avec eux à la rencontre des ennemis. Ceux-ci n'opposèrent qu'une courte résistance, et lâchèrent pied. Les Musulmans les poursuivirent jusqu'à Dhou-Hiça. Là, ils se trouvèrent face à face avec un corps de piétons que les Ghatafân avaient laissés en ce lieu pour protéger leur retraite en cas d'insuccès. Un singulier moyen de défense avait été préparé par ces piétons. Ils jetèrent devant eux des outres gonflées d'air, et attachées à de longues cordes dont ils tenaient le bout. A la vue de ces ballons qui s'agitaient, les chameaux des Musulmans furent tellement effrayés, qu'ils rebroussèrent chemin et s'enfuirent vers Médine, sans que leurs maîtres pussent les retenir [2].

Le lendemain, les Ghatafân, s'étant joints aux Kinâna et Benou-Açad du camp de Dhou-l-Cassa, voulurent renouveler leur tentative de la veille. Abou-Becr, de son côté, dans l'intention de les sur-

1 Tabari, I, 82.
2 Tabari, I, 84.

prendre, était sorti au milieu de la nuit avec ses troupes. Les deux partis se rencontrèrent dans l'obscurité. Les Bédouins, qui ne s'attendaient pas à être attaqués, marchaient sans précaution. Abou-Becr, tombant sur eux à l'improviste, en tua plusieurs, et mit les autres dans une déroute complète. Les fuyards se divisèrent pour regagner leurs camps. Abou-Becr, s'attachant à la poursuite des Kinâniens et Benou-Açad, arriva sur leurs pas à Dhou-l-Cassa; il les dispersa au loin, s'empara de leurs tentes, de leurs bagages, de leurs chameaux; et, voulant conserver une position qu'il jugeait importante, il laissa à Dhou-l-Cassa un détachement de ses gens sous le commandement de Nòmân, fils de Moucarrin, et rentra lui-même à Médine avec son butin[1].

Les Ghatafân et leurs alliés, furieux de cet échec, déchargèrent leur colère sur ceux d'entre leurs propres frères qui étaient restés fidèles à l'islamisme. Ils les massacrèrent; et Abou-Becr, informé de ces meurtres, jura d'en tirer une vengeance éclatante[2].

L'avantage que les Musulmans venaient d'obtenir anima leur courage, rabattit la fierté des rebelles du Nadjd, et diminua la confiance qu'ils avaient eue d'abord en leurs forces. Quelques signes de dispositions partielles à reconnaître le calife commencèrent même à se manifester par le payement de l'impôt, qui s'acquittait ordinairement en chameaux: deux chefs témîmites, Safwân, fils de Safwân, et Zib-

1 Tabari, I, 86.
2 Tabari, *ibid.*

ricân, fils de Badr, firent passer à Médine, l'un la zécât des Benou-Amr, l'autre la zécât des Rebâb et des Auf-ibn-Càb; Adi, fils de Hâtim, envoya celle des Benou-Tay, et vint ensuite offrir ses services personnels à Abou-Becr[1].

Des troupes musulmanes se rassemblent à Médine. Retour de l'armée d'Ouçâma.

Sur ces entrefaites arrivèrent à Médine de nombreux contingents d'hommes et de chevaux, fournis par les Coraychites de la Mekke, par les Mozayna, les Ghifâr, les Djohayna, et autres tribus du Hidjâz[2]. Enfin Ouçâma revint avec son armée, après une campagne d'environ deux mois[3]. D'abord, en passant dans la vallée Wâdi-l-Cora, où habitaient diverses hordes codhâïtes, il les avait appelées à le seconder. Mais ayant trouvé les Sàd-Hodhaym et les Cayn en état de rébellion, il avait lancé contre eux des partis de cavalerie. Les deux tribus s'étaient sauvées vers Daumat-Djandal, et là elles s'étaient jointes à Wadîa, chef des Benou-Kelb également révoltés. Ouçâma, continuant de s'avancer vers le Balcâ, avait détaché contre les Benou-Kelb, et autres Codhâïtes réunis autour de Wadîa, des cavaliers qui leur avaient fait éprouver des pertes; ensuite il avait lui-même battu, sur les frontières du Balcâ, plusieurs familles de Djodhâm, de Lakhm et d'Arabes d'Oubna; et ses troupes, sans avoir reçu aucun échec, rapportaient de leur expédition une grande quantité de butin[4].

1 Tabari, I, 86, 126.
2 Tabari, I, 321 v°.
3 Tabari, I, 88.
4 Tabari, I, 82.

Le calife se vit alors à la tête d'une masse d'hommes de guerre considérable, et suffisante pour lui permettre de commencer l'exécution du dessein qu'il avait formé de réduire tous les rebelles. Mais il fallait laisser aux troupes récemment arrivées le temps de se remettre de leurs fatigues. Impatient néanmoins de rejeter loin de Médine les Ghatafân encore campés à El-Abrak, et auxquels s'étaient ralliés les Kinâna de la branche de Bacr-ibn-Abdmonât, Abou-Becr prit avec lui les Musulmans qui avaient déjà combattu sous ses ordres à la journée de Dhou-l-Cassa, et marcha sur El-Abrak. Après un engagement assez vif, il dissipa les ennemis, et les chassa du canton de Rabadha. Ce canton avait appartenu jusque-là aux Dhobyân; Abou-Becr le déclara pour toujours annexé au territoire de Médine. Les Ghatafân vaincus se retirèrent en désordre auprès de Toulayha. Celui-ci, alarmé de ce nouveau succès du calife, abandonna son camp de Soumayrâ, et, faisant un mouvement rétrograde, il alla s'établir avec tout son monde dans un lieu nommé Bouzâkha [1].

Tandis que ces choses se passaient, un personnage étrange bouleversait la contrée des Benou-Témîm, envahissait le Yémâma, et mettait Moçaylama en péril. Ce personnage était une femme, une prétendue prophétesse, nommée Sedjâh. Elle était d'une famille témîmite, de la branche de Yarboù; mais elle avait été élevée en Mésopotamie, chez les Taghlib. Douée d'une âme ardente et du talent de la parole, habile

Histoire de la prophétesse Sedjâh.

1 Tabari, I, 88.

à donner à son langage l'apparence de l'inspiration, elle avait acquis un empire extraordinaire sur les peuplades de Mésopotamie. Au milieu de l'agitation produite en Arabie par la mort de Mahomet et l'élection d'Abou-Becr, elle parut tout à coup dans le pays de Témîm, traînant à sa suite une multitude de Taghlibites, d'Iyâdites et de Codhâïtes, conduits, les premiers par Hodhayl, fils d'Imrân, les seconds par Zyâd, les derniers par Akka, fils de Hilâl. Elle annonçait qu'elle allait faire la guerre à Abou-Becr. Elle invita les Benou-Témîm, les Dhabba et autres Rebâb qui vivaient dans la même région, à se joindre à elle, et à la reconnaître pour prophétesse. Les Yarboù, avec leur chef Mâlik, fils de Nowayra, une autre fraction des Hanzhala dont le chef se nommait Wakî, et diverses familles de Sàd-ibn-Zayd-Monât, entrèrent aussitôt dans son parti. Mais elle ne réussit à gagner ni Cays, fils d'Acim, qui commandait aux Moucâïs, ni les Benou-Amr-ibn-Témîm, ni les Rebâb.

La division se mit alors parmi les Témîm. Ceux d'entre eux qui soutenaient Sedjâh, réunis avec les Arabes qu'elle avait amenés de Mésopotamie, attaquèrent d'abord les Rebâb, ensuite les Benou-Amr, pour les obliger de se soumettre à la prophétesse. Plusieurs combats acharnés se livrèrent; il y eut de part et d'autre beaucoup de morts et de prisonniers, sans avantage décidé. Sedjâh, voyant qu'elle rencontrait des résistances difficiles à vaincre, et que ses adhérents parmi les Témîm commençaient à témoigner de la répugnance pour combattre leurs frè-

res opposants, donna les mains à un accommodement. On échangea les prisonniers, le sang des morts fut payé, on promit de ne pas s'inquiéter mutuellement, et la prophétesse consentit à s'éloigner avec son armée.

Cet accord conclu, les généraux de Sedjâh lui dirent : « Où veux-tu nous conduire maintenant? — « Au Yémâma, répondit-elle; c'est là qu'une con- « quête glorieuse vous est destinée. » A l'instant elle partit la première; et les hordes qui lui obéissaient, marchant sur ses pas, s'avancèrent comme un torrent vers le Yémâma.

Leur approche jeta Moçaylama dans une grande perplexité. S'il menait à leur rencontre les troupes qu'il avait rassemblées autour de lui dans Hadjr, cette ville, centre de sa puissance, allait se trouver dégarnie, et il avait lieu de craindre qu'elle ne lui fût enlevée, soit par la faction de Thoumâma, fils d'Othâl, qui le tenait en alarme, soit par Chourahbîl, fils de Haçana, chef kindien qui le menaçait d'un autre côté. L'adresse lui parut le plus sûr moyen de détourner l'orage. L'armée de Sedjâh, arrivée en vue de Hadjr, venait de camper dans la plaine environnante. Il envoya des présents à la prophétesse, et lui demanda une conférence particulière, qui lui fut accordée. Une tente magnifique fut dressée entre la ville et le camp; des parfums y brûlaient, des vins exquis y étaient préparés pour une collation. Moçaylama et Sedjâh s'y rendirent, accompagnés chacun d'une escorte qui resta au dehors. L'entretien fut un long tête-à-tête, dans lequel Moçaylama persuada à

Sedjâh de l'épouser. Le mariage, consommé sur-le-champ, fut suivi d'une convention par laquelle Sedjâh s'engagea à se retirer en Mésopotamie, et Moçaylama à lui donner une année des revenus du Yémâma ; il lui en livra même la moitié comptant, afin d'accélérer son départ, et promit de remettre bientôt l'autre moitié à des officiers de confiance qu'elle laisserait près de lui, pour en recevoir le montant.

Après trois jours passés dans les plaisirs de l'hymen, les deux époux se séparèrent. Moçaylama se renferma dans Hadjr. Sedjâh étant rentrée dans son camp, ses soldats s'empressèrent de la questionner sur le résultat de son entrevue avec Moçaylama. Elle leur répondit : « J'ai reconnu en lui un véritable « prophète, et je l'ai épousé. » Elle avait toujours sous ses drapeaux un grand nombre de Benou-Témîm, parmi lesquels certains historiens citent Zibricân, fils de Badr; Otârid, fils de Hâdjib; Amr, fils d'El-Ahtam. « Moçaylama nous donne-t-il un cadeau « de noces? demandèrent les Témîmites. — Il n'a « point parlé de cela, répliqua Sedjâh. — Ce serait « une honte pour toi et pour nous, reprirent-ils, « qu'il épousât notre prophétesse sans nous rien « donner. Retourne vers lui, et réclame pour nous « un cadeau. » Sedjâh alla se présenter à la porte de Hadjr, et, la trouvant fermée, elle fit appeler Moçaylama par son héraut Chabath, fils de Ribì, yarboûïte de la famille de Riâh. Moçaylama se montra sur le rempart. « Que me veut-on ? » dit-il. Le héraut lui exposa la réclamation que Sedjâh avait à lui faire. « Fort bien, répondit Moçaylama;

« vous serez satisfaits. Je te charge de publier la « proclamation suivante : *Moçaylama, fils de Habîb, prophète de Dieu, accorde exemption aux « Benou-Témîm de la première et de la dernière « des cinq prières que son confrère Mohammed « leur a prescrit d'accomplir chaque jour.* » En achevant ces mots, il disparut. Les Benou-Témîm, dit-on, prirent cette dispense au sérieux ; et l'on prétend que depuis lors ils n'ont plus fait la prière de l'aurore ni celle de la nuit.

Sedjâh laissa dans le Yémâma ses trois généraux Akka, Hodhayl et Zyâd, pour recueillir le reste de la somme que lui devait Moçaylama ; et elle regagna la Mésopotamie, abandonnant à eux-mêmes les Témîm, qui s'étaient compromis en se déclarant ses partisans. Elle continua à vivre chez les Benou-Taghlib, professant le christianisme comme la plupart des Arabes de cette tribu. Dans la suite, elle embrassa la religion musulmane. A l'époque où le calife Moâwia transféra diverses familles taghlibites dans les villes nouvelles de Coufa et de Basra, Sedjâh alla se fixer dans cette dernière, où elle mourut [1].

Abou-Becr met ses troupes en campagne.

Le dessein de faire la guerre à Abou-Becr, naguère pompeusement annoncé par cette femme singulière, venait ainsi d'avorter, quand les contingents expédiés à Médine par les tribus fidèles du Hidjâz, et les soldats qui avaient fait avec Ouçâma la campagne du Balcâ, ayant pris un repos suffisant, se rassemblèrent à Dhou-l-Cassa pour y recevoir les ordres du

1 Tabari, I, 128-138. Abulfedæ *Annales*, I, 208-212.

calife. Abou-Becr, s'étant rendu au milieu de ses troupes, les partagea en plusieurs divisions, dont la principale fut destinée à agir immédiatement contre Toulayha. Un grand nombre de Mohâdjir et d'Ansâr en faisaient partie. Abou-Becr en offrit le commandement à Zayd, fils de Khattâb, frère d'Omar. Zayd se défendit de l'accepter. « Le devoir d'un général, « dit-il, est de ménager sa personne; moi, je veux « combattre et mourir martyr de la foi musulmane. » Abou-Hodhayfa, fils d'Otba, fils de Rabîa, et son affranchi Sâlim, ayant refusé successivement par le même motif les fonctions de chef de l'expédition, elles furent déférées à Khâlid, fils de Walîd [1]. Placé à la tête d'un second corps, Icrima, fils d'Abou-Djahl, fut chargé de marcher contre Moçaylama.

D'autres généraux tels que El-Mohâdjir, fils d'Abou-Omeyya; Arfadja, fils de Harthama; Hodhayfa, fils de Mouhsan; El-Ala, fils d'El-Hadhrami, furent désignés pour aller combattre les révoltés du Yaman et du Hadhramaut, du Mahra, de l'Omân, du Bahrayn [2]; mais Abou-Becr les retint provisoirement près de lui, jusqu'à ce que la rébellion fût étouffée chez les tribus du Nadjd voisines de Médine. Quand ce résultat fut acquis, il les achemina successivement vers leur destination, chacun d'eux n'ayant avec lui qu'une troupe faible en nombre, mais devant se grossir par l'adjonction de tous les Musulmans fidèles qu'elle rencontrerait sur son passage.

1 *Tarikh-el-Khamicy*, f. 321 v°.
2 Tabari, I, 90.

Expéditions de Khâlid, fils de Walîd, dans le Nadjd et le Yémâma.

Avant de congédier Khâlid, fils de Walîd, Abou-Becr avait envoyé Adi, fils de Hâtim, sommer les Benou-Tay de reconnaître son autorité. La majorité de cette peuplade n'étant point décidément hostile, il espérait qu'Adi obtiendrait facilement la soumission de ses frères, et que Khâlid pourrait tirer d'eux d'utiles secours. Il ordonna donc à ce général de se diriger d'abord vers les montagnes de Tay, et de rabattre ensuite sur Bouzâkha, où était Toulayha avec les Benou-Açad et les Ghatafân. Il lui recommanda de consulter en toute circonstance les Mohâdjir et Ansâr qui l'accompagnaient, d'avoir de la déférence pour leurs avis, enfin d'exiger trois choses des tribus sur le territoire desquelles il passerait : la profession de foi musulmane, la prière et la zécât. « Lorsque « vous approcherez d'un village ou d'un groupe de « tentes, lui dit-il, proclamez l'annonce de la prière, « *Edhân* : si l'on ne répond pas à votre appel, atta-« quez à l'instant; si l'on y répond et qu'on fasse la « prière avec vous, demandez la zécât; si l'on s'em-« presse de la donner, ne faites de mal à personne; « si on la refuse, tuez les hommes, réduisez en cap-« tivité les enfants et les femmes. Quant à ceux qui « ont massacré leurs frères musulmans, détruisez-« les sans pitié par le fer, par le feu, par tous les « genres de supplices [1]. »

Instructions données à Khâlid, fils de Walîd.

Khâlid, étant entré dans le Nadjd avec sa division,

1 Tabari, I, 94, 98. *Tarîkh-el-Khamicy*, f. 322.

Les Tay se soumettent et se joignent à Khâlid.

laissa Bouzâkha sur sa droite, et, longeant le canton de Khaybar, il prit sa route vers les montagnes d'Adja et de Selma. Pendant ce temps les Ghauth, l'une des branches de Tay, cédant aux conseils d'Adi, fils de Hâtim, rappelaient ceux de leurs gens qui s'étaient joints à Toulayha, et donnaient à Adi cinq cents hommes pour les conduire à Khâlid. Celui-ci était arrivé à Essounh quand il reçut ce renfort. Il se porta de là sur Ansor, dans l'intention de tomber sur les Djadîla. « Aimes-tu mieux, lui dit Adi, que nous « combattions pour toi avec un seul bras ou avec « deux? — Avec deux, répondit Khâlid. — Eh bien, « reprit Adi, les Djadîla sont un des bras de Tay. « Laisse-moi le temps d'aller les trouver; j'espère les « déterminer à se soumettre spontanément, comme « les Ghauth. » Khâlid consentit à attendre quelques jours; et bientôt Adi, ayant réussi à persuader aux Djadîla de prêter serment de fidélité au calife, amena au camp mille guerriers de cette tribu, prêts à suivre Khâlid avec zèle [1].

Khâlid défait Toulayha.

Alors Khâlid tourna vers Bouzâkha, et vint camper à peu de distance de ce lieu. Escorté de quelques cavaliers, il s'approcha des Benou-Açad, et cria qu'il voulait parler à Toulayha. « A notre prophète? lui « répondit-on. Appelle-le Talha, et ne donne point « à son nom cette forme diminutive. » Toulayha ne tarda pas à se présenter. « Le calife Abou-Becr, lui « dit Khâlid, te somme par ma bouche de déclarer « qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et que Mo-

1 Tabari, I, 100. *Tarikh*, f. 322.

« hammed est son envoyé et son prophète. — Je « déclare, répliqua Toulayha, qu'il n'y a point d'autre « Dieu qu'Allah, et que je suis moi-même son envoyé « et son prophète. » Ces mots coupèrent court à la conférence. Les deux chefs se séparèrent à l'instant, et allèrent prendre leurs dispositions pour le combat ; il s'engagea le lendemain matin.

Au début de l'action, tandis que le gros des Benou-Açad et des Ghatafân faisait tête à l'armée de Khâlid, un escadron de jeunes cavaliers intrépides, conduits par Toulayha, la prit en flanc, la traversa de la droite à la gauche, et y jeta la confusion. A cette vue, Khâlid, qui s'était d'abord tenu en arrière, poussa son cheval dans la mêlée, et, fondant sur l'escadron ennemi, il tua de sa main plusieurs cavaliers. Animés par son exemple, les Musulmans s'étaient ralliés. « Retourne à ton poste, dirent-ils à Khâlid. A nous « le devoir de soldats ; à toi celui de général. — Je « ne connais plus cette distinction, répondit-il, quand « mes gens ont lâché pied ; » et il continua de combattre comme un lion.

La victoire, vivement disputée, commença à pencher pour les Musulmans : les Benou-Açad plièrent ; mais les Ghatafân, et parmi eux surtout les Fezâra, commandés par Oyayna, fils de Hisn, luttaient encore bravement. Toulayha s'était retiré du champ de bataille, et, enveloppé dans un manteau, il attendait, disait-il, des inspirations du ciel. De temps en temps on venait lui demander des ordres; il répondait : « Je n'ai pas encore reçu l'inspiration. » Enfin les Ghatafân, obligés eux-mêmes de céder aux efforts

des Musulmans, se ruèrent en désordre vers l'endroit où était leur prophète. « Que faut-il faire? lui crièrent-ils. — Faites comme moi, si vous pouvez, » répliqua Toulayha; et, sautant sur son cheval, il s'enfuit à toute bride. Il parvint à gagner le désert de Syrie, et trouva un asile chez les Benou-Kelb, d'autres disent chez les princes de Ghassân [1].

Un grand nombre de prisonniers, entre autres le chef des Fezâra, Oyayna, fils de Hisn, tombèrent entre les mains des vainqueurs, et furent mis à mort comme apostats. Oyayna néanmoins fut provisoirement épargné; on le réserva pour l'envoyer au calife, qui déciderait de son sort [2].

Soumission des Benou-Açad, des Ghatafân, des Hawâzin, des Soulaym.

Khâlid resta un mois à Bouzâkha, faisant battre la campagne par des cavaliers qui ramassaient les débris de l'armée vaincue. Les Benou-Açad et les Ghatafân ne songeaient plus à résister. Ils députèrent à Khâlid pour lui annoncer qu'ils rentraient dans le sein de l'islamisme, et qu'ils seraient désormais sujets fidèles du calife. Khâlid n'accepta leur soumission qu'à la condition qu'on lui livrerait les individus qui avaient trempé dans le massacre des Musulmans, après l'affaire de Dhou-l-Cassa. Les coupables lui ayant été livrés en effet, furent tous lapidés, précipités du haut des rochers, brûlés, ou noyés dans des puits [3].

Beaucoup de Bédouins de la race de Khaçafa campaient alors dans les cantons voisins de Bouzâkha.

1 *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 322 et v°. Tabari, I, 104, 112.

2 *Tarîkh*, f. 323. Tabari, I, 116.

3 *Tarîkh*, *ibid*. Tabari, *ibid*.

C'étaient les Benou-Amir-ibn-Sàssaà et diverses autres tribus de Hawâzin et de Soulaym. Celles-ci avaient renié absolument l'islamisme, celles-là avaient seulement refusé la zécât, quelques-unes étaient incertaines et en balance sur ce qu'elles devaient faire; toutes s'étaient rapprochées du lieu où Toulayha allait mesurer ses forces contre les Musulmans, avec l'intention de passer dans le parti qui triompherait. La victoire de Khâlid éteignit chez les unes l'esprit de rébellion, et fixa les irrésolutions des autres. La plupart, sans attendre les sommations que des détachements des troupes de ce général portaient dans toutes les directions, s'empressèrent de l'assurer de leur dévouement à l'islamisme et au calife. Khâlid, peu confiant dans la sincérité des sentiments des Benou-Amir, leur ôta toutes les armes qu'ils n'eurent pas le soin de cacher, et saisit un de leurs chefs, Courra, fils de Hobayra, soupçonné d'avoir été le principal instigateur de leur révolte. Courra et Oyayna furent conduits, chargés de chaînes, à Abou-Becr, qui leur fit grâce. Un autre chef des Benou-Amir qui s'était gravement compromis, Alcama, fils d'Olâtha, avait pris la fuite; il revint quelque temps après, et alla se présenter à Abou-Becr, qui lui pardonna également. Environ deux années plus tard, Toulayha lui-même, ayant quitté sa retraite, parut à Médine, et obtint d'Omar, successeur d'Abou-Becr, l'oubli du passé, et la permission de retourner dans sa tribu [1].

1 Tabari, I, 104, 110, 112, 114 et suiv. *Tarikh-el-Khamicy*, f. 323 et v°.

Khâlid marche contre les Hanzhala.

La destruction du schisme élevé par Toulayha, et la soumission des Tay, des Benou-Açad, des Ghatafân, des Hawâzin et des Soulaym, étant ainsi achevées, Khâlid commença à faire filer ses troupes vers un canton du territoire de Témîm, nommé El-Bitâh, sur lequel étaient rassemblés les Yarboù et autres sous-tribus de la branche de Hanzhala, qui avaient montré le plus d'ardeur à seconder l'entreprise de la prophétesse Sedjâh. Des instructions émanées d'Abou-Becr lui prescrivaient de réduire ces Bédouins de Hanzhala, et de marcher ensuite sur le Yémâma, où Moçaylama devenait de plus en plus redoutable [1].

Icrima battu dans le Yémâma.

Icrima, fils d'Abou-Djahl, n'avait pas obtenu dans le Yémâma les mêmes succès que Khâlid dans le Nadjd. D'abord, en arrivant sur les confins du pays des Hanîfa, il avait reçu d'Abou-Becr l'ordre d'attendre un renfort que devait lui amener Chourahbîl, fils de Haçana; mais, ne voulant point partager avec Chourahbîl l'honneur d'une victoire qu'il se flattait de remporter, Icrima continua de s'avancer, attaqua Moçaylama, et fut complétement battu. Le calife, informé de sa désobéissance et de sa défaite, lui écrivit : « Fils de la mère d'Icrima, tu as commis une grande faute. Si tu ne parviens à l'effacer, tu ne reparaîtras jamais devant moi. Quitte le Yémâma, et va donner la main à Hodhayfa et Arfadja, qui sont en route vers le Mahra et l'Omân. Si quelque obstacle, ayant retardé leur marche, t'empêchait de les rencontrer, va te rallier dans le Yaman à El-Mohâdjir, fils d'A-

1 *Tarikh el-Khamicy*, f. 323 v°.

bou-Omeyya. » Une autre lettre, adressée par Abou-Becr à Chourahbîl, lui enjoignait de s'arrêter dans la position où il se trouvait, et de rester immobile sur la défensive jusqu'à nouvel avis [1].

El-Ala marche vers le Bahrayn. La plupart des Témîm se joignent à lui.

En même temps le général El-Ala, fils d'El-Hadhrami, chargé d'opérer dans le Bahrayn, mettait sa division en mouvement, traversait la région du Nadjd où la loi musulmane venait de reprendre son empire, côtoyait le Yémâma, recueillait en passant Thoumâma, fils d'Othâl, que Moçaylama avait réduit aux abois, et arrivait enfin sur la partie du territoire de Témîm qui se prolongeait entre le Yémâma et le Bahrayn. Les Rebâb, les Auf-ibn-Càb, les Amr-ibn-Témîm, dont les zécât avaient déjà été expédiées à Médine, accoururent en amis à sa rencontre, et s'offrirent à l'accompagner. Bientôt ses forces s'augmentèrent encore par une adhésion importante. Cays, fils d'Acim, qui commandait aux Moucâïs et à d'autres fractions de Sàd-ibn-Zayd-Monât comprises sous la dénomination de *Botoun*, avait manifesté d'abord une vive opposition contre le calife; après avoir levé la zécât au nom de Mahomet, il avait rendu à ses gens les chameaux qui lui avaient été remis en payement de cet impôt, dès qu'il avait connu l'élection d'Abou-Becr; depuis, il s'était repenti de cette conduite; il saisit pour la réparer l'occasion de la présence d'El-Ala : il réunit le nombre de chameaux nécessaire pour former la zécât des sous-tribus dont il était le chef, les mena à ce général, et s'enrôla sous

1 Tabari, I, 148.

ses drapeaux avec la plupart des Moucâïs et des Botoun [1].

Khâlid soumet les Hanzhala.

Dans toute la postérité de Témîm, il n'y avait plus de réfractaires que les familles issues de Hanzhala, quand les troupes de Khâlid parurent sur la lisière du canton d'El-Bitâh. A leur approche, les Benou-Dârim et les Barâdjim, effrayés du danger, se hâtèrent de le prévenir par des démonstrations d'obéissance : ayant à leur tête Wakî, naguère l'un des plus chauds partisans de Sedjâh, ils allèrent au-devant de Khâlid, et déposèrent leur zécât entre ses mains [2].

Les Yarboù, demeurés seuls [3], étaient encore indécis. Réunis autour de Mâlik, fils de Nowayra, ils lui demandèrent conseil. « Dispersez-vous, leur dit Mâlik; « la résistance est impossible ; la cause que nous « avions embrassée est perdue. Rentrez dans l'isla- « misme, dont nous n'aurions jamais dû nous écarter, « et soumettez-vous au calife. » Les Yarboù se disséminèrent dans les environs ; leurs diverses familles donnèrent successivement leur foi à Khâlid, et lui remirent leur zécât. Cependant Mâlik, ne pouvant se résoudre lui-même à une démarche humiliante pour sa fierté, s'était retiré dans un endroit isolé; un petit nombre de parents et d'amis étaient groupés près de lui; ils attendaient avec calme la venue des Musulmans. Des soldats de Khâlid, parcourant le

1 Tabari, I, 188.

2 Tabari, I, 141.

3 Les Dârim, les Barâdjim et les Yarboù composaient la tribu des Hanzhala. Voy. tom. II, liv. VI, p. 462.

pays, s'emparèrent d'eux, de leurs femmes et de leurs enfants, et les traînèrent devant le général. « Ces « hommes, dit Khâlid, ont-ils répondu à l'*Edhân ?* « Les a-t-on vus faire la prière ? » Les témoignages des soldats à cet égard s'étant trouvés contradictoires, Khâlid retint prisonniers Mâlik et ses compagnons [1].

Massacre de Mâlik, fils de Nowayra, et de ses compagnons.

La nuit vint, et avec elle un froid piquant. Le crieur de Khâlid proclama dans le camp un ordre ainsi conçu : *Dâfiou asracoum* [2]. Ces expressions, suivant la différence des dialectes, pouvaient signifier, « Tuez vos prisonniers, » ou, « Vêtez-les chaudement. » Elles furent interprétées dans le premier sens, et on mit les prisonniers en pièces. Au bruit du tumulte produit par cette sanglante exécution, Khâlid accourut, mais trop tard ; la boucherie était terminée [3].

Plusieurs historiens rapportent une autre version de ce fait [4]. Khâlid, disent-ils, ayant interrogé lui-même les prisonniers sur leurs sentiments, fut choqué du langage de Mâlik, fils de Nowayra, qui répondait au nom de ses compagnons. Mâlik voulut discuter sur l'obligation de la zécât ; de plus, en parlant de Mahomet, il ne le désignait jamais par la qualité de prophète ; il disait : « Votre maître a commandé... » ou, « Votre maître a défendu telle chose. — Notre « maître ! dit Khâlid ; il n'est donc point le vôtre ? vous

1 Tabari, I, 142.

2 دافئوا اسراكم

3 Tabari, I, 144. *Aghâni*, III, f. 355 v°.

4 Tebrîzi, dans son commentaire sur le Hamâça, donne encore une troisième version. Voy. *Hamâça*, édit. de Freytag, p. 371.

« n'êtes donc pas disciples de l'islamisme? » Et, se tournant vers ses soldats : « Tirez vos sabres, » ajouta-t-il. En ce moment la femme de Mâlik, Layla, autrement appelée Oumm-Moutemmem, se jeta aux pieds de Khâlid, les cheveux épars et le visage découvert, implorant la grâce de son mari. Elle était d'une grande beauté, et l'on prétend que Khâlid l'avait aimée autrefois [1]. « Ah! s'écria Mâlik à la vue « de sa femme, voilà la cause de ma mort ! — La « cause de ta mort, reprit Khâlid, c'est ton apos« tasie. C'est la main de Dieu qui te frappe. » A ces mots il fit un signe, la tête de Mâlik et celles des autres prisonniers furent aussitôt abattues [2].

Plaintes portées contre Khâlid.

Quelques officiers de l'armée, surtout Abdallah, fils d'Omar, et Abou-Catâda, persuadés de l'innocence de ces victimes, accusèrent le général de barbarie. « Khâlid, disaient-ils, a fait périr des hommes « qui étaient Musulmans; il a voulu se défaire de « Mâlik, fils de Nowayra, pour posséder sa veuve. » La conduite de Khâlid autorisait en effet ce soupçon; car, dès le lendemain de la mort de Mâlik, il avait déclaré prendre Layla pour épouse. Abou-Catâda, dans son indignation, abandonna le drapeau, vola à Médine, et porta plainte au calife. En même temps Moutemmem, fils de Nowayra, poëte distingué et frère de Mâlik, auquel il avait été uni par la plus tendre affection, vint demander justice à Abou-Becr du meurtre de son frère chéri, et exhaler sa douleur

1 *Aghâni*, III, f. 355.

2 Tabari, I, 146. Ibn-Nobâta de Rasmussen, p. 5, 6. Abulfedæ *Annales*, I, 214.

dans des vers touchants, dont tous les cœurs furent émus. Abou-Becr accueillit mal la dénonciation d'Abou-Catâda; il le blâma sévèrement d'avoir quitté l'armée, et l'y renvoya sur-le-champ. Il se montra sensible au désespoir de Moutemmem, paya le prix du sang de Mâlik et des Yarbouïtes massacrés, et ordonna la mise en liberté de leurs femmes et de leurs enfants; mais il résista aux instances d'Omar, qui réclamait avec ardeur la punition du général accusé. « Khâlid a tué des Musulmans, disait Omar; il mé« rite la mort. — Je ne la prononcerai pas contre lui, « répondit Abou-Becr; il a pu commettre une erreur, « et non pas un crime. — Au moins dépose-le, re« prit Omar; c'est un homme sanguinaire qu'il faut « priver de commandement. » Abou-Becr répliqua : « Je ne remettrai pas dans le fourreau un glaive que « Dieu a tiré contre les infidèles [1]. » Cependant il expédia un courrier à Khâlid, pour lui enjoindre de venir se justifier.

Khâlid arriva bientôt. Il entra dans Médine, vêtu d'une tunique tachée de rouille par le contact de la cuirasse; quelques flèches, retenues dans les volutes de son turban, hérissaient sa tête. Il passa devant un groupe de Musulmans, parmi lesquels était Omar. Celui-ci, s'élançant à sa rencontre, arracha les flèches de son turban, les brisa, et lui dit : « Te voilà « donc, toi qui as tué un Musulman pour jouir de sa « femme! Va, il ne tiendra pas à moi que tu ne sois « lapidé. » Khâlid demeura impassible, et, sans ré- Abou-Becr l'excuse.

1 Tabari, I, 144. *Aghâni*, III, 355 v°. Ibn-Nobâta de Rasmussen, p. 6. Abulfedæ *Annales*, I, 216, 218.

pondre un mot, il se rendit en la présence du calife. Ses explications furent agréées par Abou-Becr, qui le confirma dans ses fonctions de général, et lui renouvela l'ordre d'aller combattre les partisans de Moçaylama. En sortant de cette audience, Khâlid passa une seconde fois devant Omar, et lui dit : « Fils d'Oumm-Chamla, as-tu maintenant quelque « chose à démêler avec moi? » Omar comprit qu'il s'était disculpé aux yeux du calife, et garda à son tour le silence; mais il ne revint jamais de l'opinion qu'il avait conçue de Khâlid, et lui fut toujours hostile dans la suite [1].

Khâlid s'avance vers le Yémâma.

De retour à son camp d'El-Bitâh, Khâlid y attendit quelque temps des recrues qu'on levait à Médine [2]. Lorsqu'il eut reçu ces renforts, il s'achemina vers le Yémâma. Les généraux de Sedjâh, Akka, Hodhayl et Zyâd, étaient encore sur la lisière nord-est de cette contrée, avec leurs Arabes de Mésopotamie; Moçaylama les avait retenus, en ne se pressant pas de leur livrer les sommes promises à leur maîtresse. Khâlid voulut d'abord se débarrasser d'eux, afin qu'ils ne pussent le tourner et le prendre à dos, tandis qu'il pénétrerait dans le Yémâma. Il envoya contre eux des cavaliers qui les obligèrent à s'éloigner, et les rejetèrent dans le pays des Benou-Témîm; ceux-ci, sur l'ordre de Khâlid, harcelèrent et poursuivirent les fuyards, qui rentrèrent précipitamment dans la Mésopotamie [3].

1 Tabari, I, 146.
2 Tabari, I, 148.
3 Tabari, I, 150.

A la nouvelle de l'approche de l'armée de Khâlid, Chourahbîl, fils de Haçana, qui était campé sur la limite nord-ouest du Yémâma, et auquel le calife avait prescrit de ne rien entreprendre, ne put contenir son impatience de combattre. Il attaqua les Hanîfa, et sa désobéissance, comme celle d'Icrima, fut punie par une déroute. Khâlid, étant arrivé sur ces entrefaites, rallia les débris de sa troupe, et s'avança vers Hadjr [1]. Chourahbîl battu par Moçaylama.

A une journée de distance de cette ville, son avant-garde rencontra et fit prisonniers une quarantaine de Hanîfa, qu'on trouva couchés par terre et endormis, tenant en main la bride de leurs chevaux. Tous eurent la tête tranchée, à l'exception de leur chef Modjâa, fils de Merâra. C'était un homme très-influent dans sa tribu, et qui pouvait être utile pour une négociation. Par cette considération, Khâlid lui accorda la vie. Il le fit charger de chaînes; mais il le traita du reste avec égards, et le recommanda aux soins de sa femme Layla, veuve de Mâlik, fils de Nowayra [2]. Khâlid fait Modjâa prisonnier.

Cependant Moçaylama était sorti de Hadjr, et avait rassemblé toutes ses forces à *Acrabâ*, lieu voisin de Hadjr, et situé à l'extrémité des champs cultivés et des plantations de dattiers qui environnaient cette ville. Son armée, qui formait une masse d'hommes très-considérable, avait deux généraux, Mohaccam, fils de Tofayl, et Reddjâl, fils d'Onfoua. Ce dernier était le même qui avait déterminé la majeure partie Journée d'Acrabâ ou du Yémâma.

1 Tabari, I, 150.
2 Tabari, I, 156, 158, 160. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 324 v°.

des Hanîfa à reconnaître Moçaylama pour prophète et pour chef, en témoignant avoir entendu Mahomet le déclarer son successeur [1].

Les Musulmans, parvenus à Acrabâ, établirent leur camp en face de celui des ennemis; et les deux armées ne tardèrent pas à en venir aux mains. Le combat fut des plus acharnés. Dès le premier choc, Reddjâl fut tué par Zayd, fils de Khattâb; mais cette perte n'empêcha point les Hanîfa de prendre d'abord l'avantage. Ils poussent les Musulmans jusque dans leur camp, y entrent avec eux, et pénètrent dans la tente de Khâlid, où était sa femme Layla avec le prisonnier Modjâa. Un soldat levait le bras pour frapper Layla. « Arrête! lui crie Modjâa; cette femme « est sous ma sauvegarde. » En ce moment, des Musulmans accourent, chassent les Hanîfa de la tente du général, et ressaisissent Modjâa, que les siens emportaient sur leurs épaules, n'ayant pu briser les fers qui enchaînaient ses pieds. « Tuons cet homme, dit « une voix; c'est l'espoir de le délivrer qui excite « l'ardeur de nos adversaires. » Layla, entendant ces mots, se jette au-devant du furieux qui allait percer Modjâa, et sauve à son tour la vie à celui qui venait de protéger la sienne [2].

Animés par l'exemple de Khâlid et de leurs autres chefs, les Musulmans avaient ramené l'ennemi dans la plaine qui séparait les deux camps. Une mêlée terrible s'y était engagée. Là périrent Thâbit, fils de Cays, fils de Chemmâs, qui portait le drapeau des

1 Tabari, I, 156, 158. Voy. précédemment liv. VIII, p. 310, 311.
2 Tabari, I, 160. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 325.

Ansâr; Zayd, fils de Khattâb, Sâlim et Abou-Hodhayfa, qui tous trois avaient tenu successivement l'étendard des Mohâdjir. Enfin les Hanîfa, après plusieurs heures d'une vigoureuse défense, sont enfoncés de toutes parts; ils reculent vers leurs tentes; leur camp est envahi, ils se débandent, et commencent à fuir. A peu de distance derrière eux, était un vaste terrain ceint d'un mur épais et muni d'une porte solide, nommé *Hadîcat-errahmân*, le clos de Rahmân. Mohaccam, fils de Tofayl, voyant leur déroute, leur crie : « Au clos! au clos! je couvrirai votre retraite. » Tandis que les Hanîfa, entraînant avec eux Moçaylama, s'élancent vers le clos et s'y précipitent en tumulte, Mohaccam, à la tête de quelques braves, s'efforce d'arrêter les Musulmans. Un coup de lance de Khâlid, d'autres disent une flèche d'Abderrahmân, fils d'Abou-Becr, le renverse mort, ses gens se dispersent, et les Musulmans arrivent au clos sur les pas des Hanîfa. Ceux-ci avaient eu le temps de s'y enfermer. Les soldats de Khâlid, montant les uns sur les autres pour s'élever à la hauteur du mur, échangent d'abord avec eux quelques volées de traits. Bientôt Abou-Doudjâna-Semmâk et El-Berâ, fils de Mâlik [1], se laissant tomber du haut de la muraille dans l'intérieur du clos, essayent d'en ouvrir la porte. Abou-Doudjâna, criblé de blessures, succombe à l'instant. El-Berâ, plus heureux, arrache la clef, et la jette par-dessus le mur à ses compagnons. La porte s'ouvre, les Musulmans entrent comme un torrent. Alors dans

1 Frère d'Anas, fils de Mâlik, célèbre rapporteur de traditions, qui avait été serviteur de Mahomet.

Moçaylama est tué.

cette arène, où la fuite n'était pas possible, s'engage une nouvelle lutte, plus sanglante que celle d'auparavant. D'un côté le désespoir, de l'autre l'exaltation d'un premier succès, enflamment les courages. Mais Moçaylama est tué. Les Hanîfa, consternés de la mort de leur chef, ne résistent plus que faiblement. Les Musulmans les taillent en pièces, et les massacrent jusqu'au dernier. Le lieu où s'était passé cette scène de carnage fut depuis lors appelé *Hadîcat-el-Maut*, le Clos de la mort [1].

Plusieurs des Ansâr et des Mohâdjir se disputèrent l'honneur d'avoir versé le sang de Moçaylama. L'opinion la plus accréditée est que cet imposteur périt de la main du nègre Wahchi. On rapporte que Wahchi disait dans la suite, en montrant une courte pique ou javelot qui était son arme ordinaire: « C'est avec ceci que j'ai tué le meilleur et le pire « des hommes. » Ce javelot était celui dont il avait percé Hamza, oncle de Mahomet, à la bataille d'Ohod, et Moçaylama à la journée d'Acrabâ [2]. Cette journée, qui porte aussi le nom de journée du Yémâma, avait coûté la vie à dix mille, ou, suivant un autre témoignage, à vingt mille d'entre les Hanîfa, et à douze cents ou dix-huit cents Musulmans [3].

Capitulation de Hadjr.

Dès le lendemain de sa victoire, Khâlid envoya des cavaliers parcourir et nettoyer le pays environnant. Ils trouvèrent les villages sans défense, la plupart des hommes ayant été appelés à se joindre à

1 Tabari, I, 160-170. *Tarîkh*, f. 325-327.

2 *Tarîkh*, f. 327. Abulfedæ *Annales*, I, 212.

3 *Tarîkh*, f. 328 v°.

l'armée de Moçaylama, qui venait d'être détruite. Ceux qui restaient encore furent emmenés prisonniers avec leurs familles. Pendant ce temps, Khâlid avait transporté son camp sous les murs de Hadjr, qu'il se préparait à attaquer. Modjâa lui dit : « Tu « n'as vaincu hier qu'une partie des guerriers des « Hanîfa; leurs forces principales sont dans la ville. « Au lieu d'entreprendre un siége dont l'issue est « au moins douteuse, emploie la voie de la négocia- « tion. Je te servirai d'intermédiaire, et je déciderai « mes compatriotes à capituler. » Khâlid accueillit cette ouverture; il chargea Modjâa d'aller dire aux Hanîfa qu'il leur promettait la vie et la liberté, s'ils rentraient sous la loi de l'islamisme; mais qu'il exigeait que tous leurs biens meubles et immeubles lui fussent livrés.

Modjâa, ayant porté ce message, revint annoncer à Khâlid que ses conditions avaient paru trop dures, et que les Hanîfa, plutôt que de s'y résigner, étaient prêts à soutenir bravement la lutte. En parlant ainsi, il montrait les remparts, qui se couvraient d'une multitude de gens armés. Ce n'était qu'un simulacre de défensive. Il ne restait en effet dans la ville que des vieillards infirmes, des femmes, des enfants, et un très-petit nombre d'hommes valides. Tous, jusqu'aux femmes, avaient, par le conseil de Modjâa, endossé le casque et la cuirasse; et, montés sur les murailles, ils présentaient de loin l'aspect d'une garnison formidable. Trompé par cette apparence, et voyant d'ailleurs qu'une grande quantité de ses propres soldats étaient blessés et hors d'état de com-

battre, le général musulman craignit d'avoir trop de difficulté à emporter la place, et consentit à relâcher quelque chose de sa rigueur. Il demanda qu'on lui abandonnât l'or, l'argent, les armes, les chevaux, et une certaine portion des terrains plantés et des champs cultivés du pays; il s'engageait en retour à restituer la moitié des captifs que ses cavaliers avaient enlevés dans les hameaux voisins. « Maintenant, dit-« il à Modjâa, va avertir tes frères que je ne leur « ferai pas d'autre concession. Je leur laisse trois « jours pour réfléchir. Ce terme expiré, si la ca-« pitulation n'est pas conclue, ils n'auront plus à « attendre de moi que la mort. »

Les Hanîfa délibérèrent sur l'ultimatum de Khâlid. Un jeune chef, nommé Salama, fils d'Omayr, voulut les dissuader de l'accepter. « Nos murailles « sont bonnes, dit-il, nos provisions abondantes; « nous ne sommes qu'une poignée de guerriers, il « est vrai, mais nos ennemis sont affaiblis par leurs « pertes : d'ailleurs voici l'hiver[1], les intempéries de « la saison les forceront à s'éloigner. — N'écoutez « pas ce téméraire, répliqua Modjâa; vous n'avez « aucune chance de résister : vous succomberiez dès « le premier assaut. Soumettez-vous à la nécessité, « et estimez-vous heureux d'obtenir par stratagème « une capitulation que vous n'aviez pas lieu d'espé-« rer, sans laquelle demain vos têtes tomberaient, « et vos femmes, vos filles subiraient les outrages de « la servitude. » Cet avis prévalut : sept des plus

1 Il est probable qu'on était alors vers le milieu du mois de Ramadhân (XI[e] année de l'hég.), correspondant aux premiers jours de décembre 632.

notables habitants de Hadjr suivirent Modjâa au camp musulman pour conclure la capitulation. Khâlid leur remit un écrit ainsi conçu :

« Les Hanîfa livreront leur or, leur argent, leurs armes, leurs chevaux, et une portion des champs et plantations de chaque village. Ils jureront d'être désormais fidèles à la loi musulmane. A ces conditions, leur vie et leur liberté seront respectées; ils jouiront paisiblement du reste de leurs biens, la moitié des captifs leur sera rendue, amnistie entière leur sera accordée pour le passé; Khâlid, fils de Walîd, Abou-Becr, vicaire du prophète, et tous les Musulmans, leur en donnant leur foi. »

Soumission des Hanîfa.

Les députés, munis de cet écrit, étant retournés à la ville, en firent ouvrir les portes. Khâlid y entra. Surpris de ne voir presque devant lui que des enfants et des femmes, il comprit l'artifice dont on avait usé à son égard. « Tu m'as trompé! dit-il à Modjâa. — « Oui, répondit celui-ci; mon premier devoir était « de servir mes compatriotes. » Khâlid ne témoigna pas de ressentiment. Le même jour, un courrier de Médine lui apporta une lettre dans laquelle Abou-Becr lui disait : « Si Dieu te donne la victoire et met en tes mains la vie des Hanîfa rebelles, extermine tous les hommes, sans faire grâce à aucun. » Malgré cet ordre, Khâlid ne voulut point violer sa parole. Il reçut, au nom du calife, les serments des Hanîfa, en leur confirmant l'assurance d'une pleine amnistie; et la convention fut littéralement exécutée. Les Hanîfa demeurèrent en possession de leurs habitations, de leurs bestiaux, et d'une grande partie de leurs terres.

Leurs richesses monnayées, leurs armes, leurs chevaux, furent distribués en lots et partagés entre les soldats musulmans, après qu'on eut prélevé le quint destiné à être envoyé au chef de l'État[1].

Abou-Becr, instruit par le retour de son courrier de la défaite et de la mort de Moçaylama, et des circonstances qui avaient accompagné la capitulation des faibles restes des Hanîfa, ratifia ce qu'avait fait Khâlid; mais, apprenant en même temps que ce général venait d'épouser la fille de Modjâa, il lui écrivit à ce sujet une lettre sévère. « N'as-tu pas honte, lui disait-il, de chercher des plaisirs dans un nouveau mariage, quand le sang de tant de Musulmans fume encore près de ta tente[2]? »

Abou-Becr réunit les fragments épars du Corân.

Les douloureux regrets que la mort de ces braves causait au calife, mêlaient d'amertume la joie qu'il éprouvait de la chute d'un ennemi redoutable. Il n'était pas une famille de Médine qui n'eût à pleurer quelqu'un de ses membres; plus de six cents Mohâdjir et Ansâr, qualifiés de l'honorable dénomination d'*Ashâb* ou compagnons de Mahomet, avaient péri sur le champ de bataille; et dans ce nombre on comptait plusieurs personnages décorés du titre de *Courrâ*[3], lecteurs, ou de *Hamalat-el-Courân*[4], porteurs du Corân, parce qu'ils savaient par cœur la totalité ou une grande partie du Corân, et qu'en ayant entendu prononcer les versets de la bouche

1 Tabari, I, 174-178. *Tarîkh-el-Khamîcy*, f. 327 v°-328 v°.
2 Tabari, I, 180. *Tarîkh*, f. 328.
3 Au singulier, *Câri*.
4 Au singulier, *Hâmil-el-Courân*.

même du prophète, ils conservaient la tradition de la manière dont chaque passage devait être lu[1].

Jusqu'alors on ne possédait pas d'exemplaire complet du Corân; l'on n'en avait que des fragments épars, écrits les uns sur des peaux, les autres sur des branches de palmier; quelques parties même de ce livre n'avaient point été écrites, et n'existaient que dans la mémoire des Ashâb. La perte des Courrâ tués à la journée d'Acrabâ fit sentir au calife la nécessité de réunir le Corân en un corps d'ouvrage, pour que le dépôt de la loi musulmane, laissé par Mahomet à ses contemporains, pût être transmis dans son intégrité aux générations suivantes. Une commission, composée des Courrâ survivants et des Ashâb les plus instruits, fut chargée de recueillir tous les fragments du livre saint, et d'en former un ensemble. Abou-Becr confia l'exemplaire type, rédigé par les soins de cette commission, à la garde de Hafsa, fille d'Omar, l'une des veuves de Mahomet[2].

Campagne d'El-Ala dans le Bahrayn.

L'expédition de Khâlid, fils de Walîd, dans le Yémâma, et celle d'El-Ala, fils d'El-Hadhrami, dans le Bahrayn, avaient été combinées de manière à ce qu'elles fussent effectuées simultanément, et que les rebelles de l'une et de l'autre contrée, bien qu'unis par le lien d'une commune origine (étant tous en-

1 *Tarîkh*, f. 325, 328 v°. Abulfedæ *Annales*, I, 212.

2 Abulfedæ *Annales*, I, 212.

fants de Bacr-Wâïl), ne pussent mutuellement se secourir.

Hotam chef des Bacrites; le prince El-Gharour.

Le chef principal des insurgés du Bahrayn était un certain Hotam, fils de Dhobaya, l'un des Benou-Cays-ibn-Thàlaba. A la tête des Benou-Cays et de diverses autres sous-tribus de Bacr qui s'étaient déclarées ouvertement hostiles à l'islamisme et au successeur de Mahomet, Hotam s'était rendu maître d'El-Catîf, et de la plupart des bourgades comprises sous le nom général de Hédjer. Il avait soulevé et entraîné dans son parti tous les habitants du littoral, *Khatt*, et notamment les *Sebâbidja* et les *Zoutt*, familles de race indienne; enfin il avait envoyé une bande de ses gens prendre possession de l'île de Dârayn, située à peu de distance de la côte. Son projet était de restaurer la maison royale de Nasr, et de lui constituer dans le Bahrayn une puissance pareille à celle qu'elle avait exercée à Hîra pendant plusieurs siècles. Hotam avait présenté aux Bacrites et fait reconnaître pour roi un prince de cette illustre maison, appelé El-Gharoûr, et auquel on donnait, peut-être comme un titre honorifique, la qualification d'El-Moundhir; c'était, au rapport d'Ibn-Ishâk, un fils de Nòmân-Abou-Câbous, dernier roi nasrite de Hîra; d'autres historiens affirment qu'El-Gharoûr était fils de Souwayd, frère de Nòmân-Abou-Câbous [1].

Hotam avait installé El-Gharour dans le bourg de Djowâtha, et s'occupait à guerroyer contre les Abd-

1 Tabari, I, 186. *Aghâni,* III, 345 et v°.

elcays. Ceux-ci, affermis dans la foi musulmane par Djâroûd..., fils de Moàlla, résistaient aux efforts de l'insurrection; mais, bloqués dans les villages qui leur restaient, ils commençaient à manquer de vivres et à souffrir de la famine[1]. Quelques hordes bacrites, et particulièrement les Benou-Chaybân, se tenaient sur la réserve, et gardaient la neutralité.

Tel était dans le Bahrayn l'état des choses, quand le corps de troupes musulmanes parti de Médine sous la conduite d'El-Ala, fils d'El-Hadhrami, arriva, comme on l'a vu précédemment[2], chez les Benou-Témîm. Il s'accrut du double à son passage sur le territoire de cette peuplade. Les Sàd-ibn-Zayd-Monât, les Amr-ibn-Témîm, les Rebâb, avaient offert leur concours avec d'autant plus d'empressement que l'expédition était dirigée contre des tribus bacrites, longtemps ennemies de la race de Témîm[3].

Les Musulmans traversent le désert Dahnâ.

El-Ala et son armée s'enfoncèrent dans le Dahnâ, vaste et aride désert contigu au Bahrayn, et qu'ils devaient franchir pour gagner en droite ligne Djowâtha. Pendant une halte de nuit, au moment où l'on allait décharger les chameaux qui portaient les tentes, les outres d'eau et les vivres, ces animaux, émus tout à coup par une cause inconnue, s'effarouchèrent, et s'enfuirent avec leurs charges. L'obscurité ne permettant pas de suivre leurs traces, les soldats demeurèrent consternés de cet accident. S'attendant à périr de soif et de faim, ils se livraient au

1 Tabari, I, 186.
2 *Voy.* p. 365.
3 Tabari, I, 190.

désespoir. Le général calma leurs esprits. « Pourquoi « vous décourager? leur dit-il; n'êtes-vous pas Mu- « sulmans? Ne marchez-vous pas dans la voie du « Seigneur? Soyez donc sans inquiétude; Dieu ne « peut vous abandonner. » Aux premières lueurs du jour, il fit proclamer la prière, et la célébra à la tête de toute son armée. Comme il l'achevait, on crut apercevoir de l'eau dans le lointain. On y courut; c'était un effet de mirage. Deux fois la même illusion se renouvela. Enfin des éclaireurs crièrent : « De l'eau! » On s'avança du côté qu'ils indiquaient, et l'on trouva un étang. Les soldats s'y désaltérèrent, et bientôt ils virent paraître leurs chameaux qui venaient boire. Ils les reprirent tous, sans qu'il en manquât un seul. Les Bédouins de Témîm les plus accoutumés à fréquenter ces lieux ne connaissaient point cet étang, et déclaraient être certains qu'il n'existait pas auparavant. L'armée, persuadée qu'elle avait été sauvée par un miracle, continua sa route, pleine d'ardeur et d'espérance de succès. On assure que l'étang se dessécha ensuite, et que cet endroit ne présenta plus que des sables aux yeux des voyageurs[1].

Les insurgés défaits à Djowâtha.

El-Ala étant entré enfin dans le Bahrayn, alla camper devant Djowâtha. Aussitôt Hotam réunit tous les détachements de ses troupes dispersés dans le pays, et les amena sur ce point, pour faire tête aux Musulmans, laissant seulement une petite garnison dans l'île de Dârayn. Les Abdelcays débloqués

1 Tabari, I, 190, 192. *Aghâni*, III, 345 v°.

sortirent de leurs villages, et joignirent El-Ala. Les deux armées s'entourèrent de fossés profonds, et restèrent pendant un mois en face l'une de l'autre, escarmouchant tous les jours, mais sans en venir à un engagement général. Une nuit, les Musulmans entendirent des cris et du tumulte parmi les rebelles. El-Ala ayant envoyé à la découverte un Témîmite qui avait épousé une femme bacrite de la tribu d'Idjl, celui-ci s'approcha du fossé des ennemis, et, appelant un des parents de sa femme, auquel il annonçait vouloir parler, il parvint à s'introduire dans le camp. Il revint bientôt vers les Musulmans; il leur apprit que le bruit dont leurs oreilles étaient frappées était celui d'une orgie, et que les Bacrites étaient tous plongés dans l'ivresse. A l'instant, El-Ala fait prendre les armes à ses soldats, et les conduit à l'attaque. Les sentinelles bacrites, à moitié endormies, sont égorgées, le fossé est franchi sans obstacle; les rebelles, surpris et déjà vaincus par le vin, ne peuvent opposer de résistance; les uns se dérobent à la mort par la fuite, les autres sont passés au fil de l'épée.

Hotam avait le pied à l'étrier pour monter à cheval et se sauver, quand un chef témîmite, nommé Afîf, fils de Moundhir, lui coupa la jambe d'un coup de sabre. Cays, fils d'Acim, survenant, lui enfonça sa lance dans le cœur. Le prince El-Gharour, fait prisonnier par Afîf, dut la vie à la circonstance que sa grand'mère appartenait à une famille d'entre les Rebâb. A la sollicitation de ces alliés constants de Témîm, Afîf l'épargna, et le présenta au général

Mort de Hotam; prise d'El-Gharour.

musulman comme un homme auquel il avait accordé protection. El-Ala, faisant allusion au nom d'*El-Gharour*, qui signifie le séducteur, dit au prisonnier : « C'est toi qui as séduit les Bacrites et les as « entraînés dans la rébellion? — Je ne suis point le « séducteur, mais le séduit, *El-Maghrour*, » répondit le prince, qui, en effet, n'avait joué qu'un rôle secondaire et passif dans l'insurrection dont Hotam était le véritable fauteur. — « Embrasse l'islamisme, « reprit El-Ala; ton salut est à ce prix. » El-Gharour fit aussitôt la profession de foi musulmane. On le relâcha, et, depuis lors, il vécut tranquillement à Hédjer, où on l'appela communément El-Maghrour [1].

Les restes de l'armée de Hotam, échappés au massacre, erraient dans les environs. El-Ala mit ses troupes à leur poursuite, et expédia des messages aux tribus bacrites, qui jusqu'alors étaient demeurées neutres, pour les sommer de se déclarer en faveur de la cause de l'islamisme, et de fermer tous les passages aux fuyards. Elles s'empressèrent d'obéir; et les Benou-Chaybân surtout, commandés par Mothanna, fils de Hâritha, empêchèrent l'évasion d'un grand nombre de rebelles. Une partie de ceux-ci offrit de se soumettre, et fut reçue à composition; les autres atteignirent le rivage de la mer, se jetèrent dans des bateaux, et passèrent à Dârayn.

Prise de l'île de Dârayn.

El-Ala n'avait plus à conquérir que cette île, dernier refuge des insurgés. La conduite des Benou-Chaybân et des autres familles bacrites qui venaient

1 Tabari, I, 192, 194, 196. *Aghâni*, III, 346.

de le seconder en interceptant aux fugitifs les voies de retraite dans les contrées limitrophes, lui donnant l'assurance qu'il pouvait traverser le Bahrayn sans avoir à redouter d'être pris par derrière, il s'avança jusqu'à la côte située vis-à-vis Darâyn, dans l'intention d'attaquer l'île. Elle était séparée du continent par un bras de mer que les barques mettaient souvent une journée entière à franchir. Les Musulmans n'avaient aucun moyen de transport. « Dieu, « qui a fait pour vous un prodige dans le désert, « leur dit le général, en fera ici un autre pour vous « livrer les ennemis de sa religion. Marchez sans « crainte au milieu des flots, en invoquant le nom « du Seigneur. » Excités par ces paroles, et pleins de confiance dans le secours du ciel, les soldats entrèrent dans la mer, les uns à pied, les autres à cheval ou sur des chameaux; et, criant, « O Dieu clément! « Dieu bon! Dieu généreux! Dieu unique! Dieu « éternel! Dieu vivant! Dieu qui ressuscite les « morts! » ils parvinrent sans accident à gagner l'île. Ils tuèrent tous les hommes qu'ils y trouvèrent, s'emparèrent des femmes et des enfants, et firent un immense butin; car les insurgés avaient rassemblé à Dârayn, comme dans un lieu de sûreté, leurs familles et tout ce qu'ils possédaient de précieux[1].

L'armée repassa ensuite sur la terre ferme; et l'autorité du calife étant solidement établie dans le Bahrayn, les troupes de Khâlid, alors maîtresses du Yémâma, n'ayant pas besoin d'assistance, El-Ala

1 Tabari, I, 198. *Aghâni*, III, 346 v°.

congédia les Benou-Témîm, et renvoya à Médine les soldats qu'il avait amenés du Hidjâz [1]. Il resta lui-même dans le Bahrayn, comme gouverneur de cette province au nom d'Abou-Becr.

Mort de Thoumâma.

Le Hanéfite Thoumâma, fils d'Othâl, qui s'était toujours distingué par son zèle pour la foi musulmane, périt malheureusement à l'issue de cette campagne. Dans la part de butin qu'il avait obtenue, était une riche tunique de soie qui avait appartenu à Hotam. Comme il retournait dans le Yémâma sa patrie, il rencontra sur la route un camp de Benou-Cays-ibn-Thàlaba. Ces Bédouins, le voyant revêtu de cette tunique, la reconnurent; et aussitôt, jugeant que celui qui portait la dépouille de Hotam devait avoir été son meurtrier, ils assassinèrent Thoumâma, pour venger la mort de leur frère et de leur chef [2].

Défaite des rebelles de l'Omân et du Mahra.

Jonction d'Icrima avec Arfadja et Hodhayfa.

L'extinction de la révolte dans les pays d'Omân et de Mahra suivit de près la soumission du Bahrayn. Icrima, fils d'Abou-Djahl, que l'on a vu quitter le Yémâma quelque temps avant l'arrivée de Khâlid dans cette contrée, avait opéré sa jonction avec Arfadja, fils de Harthama, et Hodhayfa, fils de Mouhsan; celui-ci était himyarite, celui-là azdite de la branche de Bârik. Ces trois généraux se dirigèrent de concert vers l'Omân. Conformément à des ins-

1 Tabari, I, 198.
2 Tabari, I, 200.

tructions écrites émanées du calife, Icrima devait aider d'abord ses deux collègues à pacifier l'Omân, dont le gouvernement était donné à Hodhayfa; ensuite prendre le commandement supérieur des troupes, rabattre sur le Mahra, et de là se rendre dans le Yaman pour se mettre sous les ordres d'El-Mohâdjir [1].

Ils battent Lakît et prennent Daba.

Après un long et pénible voyage, on s'arrêta sur les limites de l'Omân, dans un lieu nommé Ridjâm. Les chefs musulmans ayant fait avertir de leur présence les princes azdites Abd et Djayfar, fils de Djalanda, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes du pays, ceux-ci sortirent de leur retraite, et prirent position avec leurs gens à *Sohâr*, où Icrima et ses collègues vinrent se rallier à eux. De son côté, le soi-disant prophète Lakît Dhou-Ttâdj réunit ses adhérents à *Daba*, qui était la ville principale et le marché le plus considérable de la province. Les généraux d'Abou-Becr commencèrent par négocier avec différentes tribus issues d'Azd par Amr Mozaykiya, et répandues dans le voisinage de Sohâr et de Daba. Ayant réussi à en détacher plusieurs des intérêts de Lakît, ils marchèrent sur Daba, et livrèrent bataille à l'ennemi. Tandis que les deux armées étaient aux prises, et se disputaient l'avantage avec une bravoure et des chances égales, un gros corps de Benou-Abdelcays arrivant du Bahrayn, et la tribu azdite des Benou-Nâdjia, vinrent soutenir les Musulmans. Les rebelles furent écrasés; dix mille d'entre eux périrent; la ville

1 Tabari, I, 202, 204.

de Daba, avec ses habitants et toutes les marchandises que le commerce y avait accumulées, devint la proie des vainqueurs [1].

Soumission de l'Omân.

Arfadja, chargé de porter au calife la cinquième partie du butin, et de lui conduire la cinquième partie des prisonniers, s'achemina aussitôt vers Médine avec 800 captifs, hommes, femmes et enfants. Hodhayfa demeura dans le pays pour achever d'y effacer les traces de la révolte; et Icrima, fils d'Abou-Djahl, à la tête de la majeure partie des troupes du Hidjâz qui avaient fait cette expédition dans l'Omân, se mit en marche vers le Mahra, accompagné de deux corps auxiliaires fournis par les Abdelcays et les Nâdjia, et d'un troisième que lui envoya la tribu de Sàd-ibn-Zayd-Monat-ibn-Témîm [2].

Icrima soumet le Mahra.

Icrima trouva la population insurgée du Mahra divisée en deux factions, dont chacune aspirait à dominer. L'une, ayant pour chef un personnage nommé Sikhrît, occupait le canton de *Khabaroût*. L'autre était maîtresse du district appelé le *Nadjd de Mahra*, et son chef se nommait Mouçabbih. Cette désunion facilita le succès aux Musulmans. Sikhrît, très-inférieur en forces à son rival, écouta volontiers des propositions qui lui furent adressées par Icrima; il fit sa soumission, et se joignit à l'armée musulmane pour accabler Mouçabbih et son parti. Un combat, plus rude encore que celui de Daba, s'engagea dans le Nadjd de Mahra. Mouçabbih y fut tué, et sa faction anéantie. Parmi le bétail des vaincus, dont les Musul-

1 Tabari, I, 204, 206.
2 Tabari, I, 206.

mans s'emparèrent en cette occasion, on compta deux mille chamelles d'une race particulière à la province de Mahra, et renommée dans toute l'Arabie [1].

Icrima fit alors publier l'ordre à tous les Arabes de Mahra de se rassembler pour reconnaître solennellement l'autorité du calife et la loi du Corân. Les habitants des cantons de Khabaroût, de Riâdhat-erraudha, de Zhohoûr-essahar, de Sabarât, de Nayàb, de Dhât-el-Khaym, ceux du Sâhil ou littoral et des îles voisines de la côte, enfin les cultivateurs qui recueillaient l'encens et la myrrhe, accoururent en foule apporter au général leurs serments d'obéissance. Après avoir tiré d'eux quelques renforts de soldats et s'être abondamment pourvu de vivres, Icrima continua sa marche vers le Yaman. Pressé d'arriver à la destination que lui avait marquée Abou-Becr, il traversa rapidement le Hadhramaut en longeant le rivage de la mer, et laissant sur sa droite, sans chercher à les réduire, les insurgés de la tribu de Kinda. Il gagna ainsi la ville d'Aden-Abyan. Sa présence fit prendre la fuite à quelques hommes turbulents qui travaillaient à soulever les Himyarites et les Nakhà de ce district. Ayant sans peine rétabli la tranquillité dans le territoire d'Aden, il attendit qu'El-Mohâdjir lui indiquât dans quelle direction il devait se porter [2].

Il se rend à Aden

1 Tabari, I, 206, 208. Au lieu de الفَىْ بختية que porte le texte imprimé par Kosegarten, et qui signifierait deux mille chamelles de l'espèce bokhti (originaire de la Bactriane), il faut lire الفَىْ نجيبة; c'est la leçon donnée par Ibn-Khaldoun, qui reproduit ce passage de Tabari. Voy. Ibn-Khaldoun, f. 188.

2 Tabari, I, 208, 224.

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur ce qui s'était passé dans le Yaman depuis que Mahomet n'était plus.

Affaires du Yaman.

État du Yaman à la mort de Mahomet.

On se souvient que le prétendu prophète El-Aswad-el-Ansi, après avoir élevé un schisme dans le Yaman, et s'être rendu maître de Nadjrân, de Sanâ et d'une portion considérable de la contrée, avait été tué par Firoûz, Dâdawayh et Cays, fils d'Abd-Yaghouth, fils de Mekchouh, l'avant-veille même du jour où Mahomet terminait sa carrière à Médine [1]. Nadjrân et Sanâ étaient rentrées aussitôt sous la domination musulmane. Les trois chefs du complot dont El-Aswad avait été la victime avaient pris le gouvernement de Sanâ, et l'exerçaient conjointement [2]. Firouz et Dadawayh appartenaient l'un et l'autre à la race persane des Ebnâ; Cays était Arabe de la tribu de Mourâd.

Mais le parti d'El-Aswad, éteint dans Sanâ et Nadjrân, subsistait encore dans le pays. De nombreuses bandes de cavaliers, qui s'étaient attachés à la cause de cet imposteur, étaient répandues sur toute la zone intermédiaire entre ces deux villes, et tenaient les Musulmans en alarme. A l'extrémité nord-ouest de cette zone, Amr, fils de Màdicarib, avec les Zobayd rebelles, faisait face aux Mourâd commandés par Farwa, fils de Mouçayk [3].

1 Voy. liv. VIII, p. 316, 317.
2 Tabari, I, 210.
3 Tabari, *ibid.*

L'annonce de la mort de Mahomet fit naître quelques soulèvements nouveaux dans la région du Yaman la plus voisine du Hidjâz. Diverses fractions des Azdites de Ghonoua, des Khathàm et des Badjîla, se réunirent en armes dans le Sarât des Azdites. En même temps une troupe de Benou-Akk et de Benou-Achàr se posta dans le lieu nommé Alâb, sur le chemin qui conduit du Hidjâz dans le Yaman le long de la mer, et ferma cette voie de communication entre les deux provinces. Un corps de Benou-Thakîf, envoyé par Othmân, fils d'Abou-l-As, gouverneur de Tâïf, dissipa le premier de ces rassemblements; le second fut détruit par Tâhir, fils d'Abou-Hâla. Cet officier, qui commandait dans la contrée des Benou-Akk et des Benou-Achàr, ayant appelé à lui tous les Musulmans fidèles de ces deux tribus, marcha contre les révoltés, et en fit un si grand carnage, que la route passant à Alâb fut couverte de morts, et pendant longtemps empestée par les émanations putrides qui s'exhalaient des cadavres. Cette route fut nommée depuis lors *Tarîk-el-Akhâbith*, le chemin des méchants [1].

Abou-Becr renouvelle le pacte de Mahomet avec les chrétiens de Nadjrân.

A Nadjrân, à Sanâ et dans les autres principales cités, l'élection d'Abou-Becr avait été acceptée sans opposition. La population de Nadjrân se composait moitié de Musulmans et moitié de chrétiens. Les Musulmans étaient la partie naguère idolâtre des Benou-l-Hârith qui avait été obligée de se convertir à l'islamisme en l'année précédente, X^{e} de l'hégire [2].

1 Tabari, I, 212.
2 Voy. liv. VIII, p. 277.

Les chrétiens, enfants des martyrs de la cruauté de Dhou-Nowâs, avaient conclu, en la même année, un pacte avec Mahomet, qui leur avait permis le libre exercice de leur culte, à condition qu'ils payeraient un tribut annuel. Ils députèrent vers le calife pour lui demander le renouvellement de ce pacte. Abou-Becr, au milieu des difficultés qui entouraient les commencements de son règne, ne crut pas devoir tenter d'exécuter la dernière volonté de Mahomet, qui avait prescrit à ses successeurs de ne pas tolérer dans l'Arabie d'autre religion que celle du Corân. Il donna aux chrétiens de Nadjrân un écrit par lequel il leur confirmait la jouissance de leur liberté civile et religieuse [1].

Il nomme Firouz gouverneur de Sanâ.

C'était le moment où Abou-Becr entrait en lutte avec les rebelles du Nadjd. N'ayant point de forces disponibles qu'il pût acheminer de Médine contre les restes redoutables du parti d'El-Aswad, il se borna à adresser des messages aux chefs musulmans du Yaman, pour leur recommander de tenir tête à la révolte avec les troupes qu'ils auraient levées dans leurs districts respectifs, en attendant que les circonstances lui permissent de leur envoyer une armée. Il écrivit en ce sens aux petits princes himyarites Omayr-Dhou-Mourrân, Saîd-Dhou-Zoud, Samayfâ-Dhou-l-Kelâ, Haucheb-Dhou-Zhoulaym et Chahr-Dhou-Niâf, qui habitaient des châteaux situés dans les montagnes Sarawât. Il leur enjoignit en outre d'obéir à Firouz, auquel il conférait

1 Tabari, I, 214.

le gouvernement de la ville et du territoire de Sanâ[1].

Révolte de Cays. Il s'empare de Sanâ.

La nomination de Firouz à ces hautes fonctions excita l'envie de Cays, petit-fils de Mekchouh, qui sans doute s'était flatté d'en être investi. Dans son dépit, il conçut le projet de tuer Firouz, Dâdawayh et les autres chefs des Ebnâ, d'expulser du Yaman cette race étrangère, et de se mettre en possession du pouvoir. Il communiqua son dessein aux princes himyarites. Ceux-ci ne voulurent point y participer; mais, probablement jaloux eux-mêmes des Ebnâ, ils répondirent qu'ils demeureraient tranquilles et laisseraient faire. Cays se tourna alors du côté de ces bandes d'anciens partisans d'El-Aswad, qui parcouraient le pays en vivant de pillage. Il négocia avec elles, et les engagea facilement à se joindre à lui pour chasser les Ebnâ, leurs constants adversaires. Elles se rassemblèrent, et parurent tout à coup aux portes de Sanâ. Le complot avait été tramé avec un si profond secret, que Firouz n'en avait aucun soupçon. Cays, feignant d'être effrayé à l'approche de l'ennemi, se montra empressé de concourir aux préparatifs de défense; et, toutes les mesures nécessaires pour repousser une attaque ayant été prises, il invita Firouz, Dâdawayh et les officiers supérieurs des Ebnâ, à souper chez lui. A l'heure marquée pour le repas, des gens qui lui étaient dévoués, et auxquels il avait fait confier la garde d'une porte, introduisirent sans bruit les ennemis dans la ville. Pendant ce

1 Tabari, I, 216.

temps, Dâdawayh, arrivé le premier à la maison de Cays, était assassiné. Mais Firouz et les autres officiers, avertis, par un heureux hasard, du piége qui leur était tendu, évitèrent d'y tomber, et se sauvèrent. Ils gagnèrent la campagne, et, favorisés par l'obscurité, ils échappèrent aux poursuites. Après des peines infinies et à travers mille dangers, ils parvinrent à atteindre les montagnes des Benou-Khaulân. Là ils trouvèrent un asile assuré, à cause d'un lien de parenté qui existait entre les Arabes de Khaulân et Firouz, dont la mère était une femme de cette tribu. Un assez grand nombre d'Ebnâ réussirent à s'enfuir de Sanâ, et vinrent se grouper autour de Firouz. Les autres se soumirent forcément à Cays, qui demeura maître de la ville et de toute la région environnante[1].

El-Mohâdjir marche vers le Yaman.

A la nouvelle de cet événement, Abou-Becr fit partir El-Mohâdjir pour le Yaman. Ce général n'avait point d'armée. Le calife, dont toutes les troupes étaient alors ou occupées dans le Yemâma et le Bahrayn, ou en chemin vers l'Omân, n'avait pu lui en donner une; mais il avait commandé des levées d'hommes à la Mekke, à Tâïf et dans tout le Tihâma. Par ses ordres, Djarîr, fils d'Abdallah, enrôlait ses compatriotes les Badjîla. El-Mohâdjir, à son passage, devait ramasser tous ces soldats, et se présenter ainsi dans le Yaman avec une force imposante[2].

Firouz reprend Sanâ.

De son côté, Firouz ne restait pas inactif dans sa retraite. Il obtint des secours des Benou-Ocayl, tribu

1 Tabari, I, 216, 218.
2 Tabari, I, 216.

de la branche d'Amir-ibn-Sàssaà; et Tâhir, fils d'A-bou-Hâla, lui ayant amené un corps de Benou-Akk, il marcha sur Sanâ, battit les troupes de Cays qui étaient sorties à sa rencontre, et rentra triomphant dans la ville[1].

Cays et Amr prisonniers d'El-Mohâdjir.

Cays fut alors réduit à errer avec ses adhérents aux alentours de Sanâ. Toujours guerroyant contre les cavaliers que Firouz envoyait à sa poursuite, il épiait l'occasion de surprendre son adversaire, quand il apprit l'arrivée à Aden d'Icrima, fils d'Abou-Djahl. Craignant d'avoir bientôt sur les bras ce nouvel ennemi, il se décida à s'éloigner, et alla s'unir au chef des Zobayd, Amr, fils de Màdicarib, qui continuait de tenir en échec Farwa, fils de Mouçayk, et les Mourâd, à l'ouest de Nadjrân. La bonne intelligence dura peu entre les deux alliés. Chacun voulait avoir la prédominance; ils se querellèrent, et après s'être lancé réciproquement quelques satires, car l'un et l'autre étaient poëtes, ils en vinrent à une rupture ouverte, et se séparèrent[2].

Sur ces entrefaites, El-Mohâdjir ayant recueilli les différents corps organisés à la Mekke, à Tâïf, chez les Badjîla et autres tribus placées sur sa route, arriva sur le territoire des Mourâd, et rallia Farwa, fils de Mouçayk. Amr, fils de Màdicarib, se sentant trop faible pour résister à l'armée qui le menaçait, songea aussitôt à faire sa paix avec les Musulmans; et, pour se concilier la bienveillance du général, il fondit à l'improviste sur Cays, qui était campé non

1 Tabari, I, 220.
2 Tabari, I, 224.

loin de là, le fit prisonnier, et le mena enchaîné à El-Mohâdjir. Celui-ci, auquel Amr avait négligé de demander un sauf-conduit, le retint captif lui-même, le chargea de fers, et l'envoya à Médine avec Cays. Le calife leur fit grâce à tous deux, et leur permit de retourner dans leurs tribus, après avoir reçu leurs serments de fidélité[1].

Destruction des restes du parti d'El-Aswad.

Les débris des bandes d'El-Aswad, qui s'étaient associées aux entreprises de Cays, proposèrent en vain à El-Mohâdjir de mettre bas les armes. Ce général ne voulut leur accorder aucun quartier; il les poursuivit sans relâche, jusqu'à ce qu'il les eût exterminés. Ensuite il entra dans Sanâ. Il laissa prendre à son armée quelques jours de repos dans cette ville, et se porta vers Mareb, où il avait donné rendez-vous à Icrima, pour passer de là dans la Hadhramaut[2].

Rebelles de Kinda dans le Hadhramaut.

Les officiers musulmans placés par Mahomet dans le Hadhramaut, et confirmés depuis par Abou-Becr, étaient Occâcha, fils de Mouhsan, et Zyâd, fils de Labîd, Médinois de la famille de Beyâdha. Ils avaient été chargés de commander, celui-ci aux Hadhârema ou indigènes de la contrée et aux Kinda de la branche de Moâwia fils de Hârith-el-Wellâda, celui-là aux Sacâcik et aux Sacoûn, autres branches de Kinda. Les Benou-Moâwia, qui se partageaient en Benou-Amr-ibn-Moâwia et Benou-l-Hârith-ibn-Moâwia, ayant refusé de payer la zécât, étaient en hostilité, depuis l'avénement d'Abou-Becr, contre Zyâd, fils de

1 Tabari, I, 226, 228.
2 Tabari, I, 228.

Labîd. Zyâd, soutenu par les Hadhârema et les Sacoûn, avait livré plusieurs combats aux rebelles, et obtenu même un avantage important sur les Benou-Amr-ibn-M âwia ; mais les Benou-l-Hârith-ibn-Moâwia, sous la conduite d'El-Achàth, fils de Cays, avaient résisté à tous ses efforts. La lutte se prolongeait, et commençait à prendre une tournure inquiétante pour Zyâd. Les troupes d'El-Achàth, renforcées par l'adjonction des Benou-Amr et d'une partie des Sacâcik, gagnaient du terrain ; et Zyâd, malgré l'aide que lui donnait Occâcha, n'était plus en état d'arrêter leurs progrès. Dans cette situation, il écrivit à El-Mohâdjir de se hâter d'arriver à son secours [1].

Ils sont réduits par El-Mohâdjir.

L'armée d'El-Mohâdjir venant de Sanâ, et celle d'Icrima venant d'Aden, après s'être rencontrées et réunies, à Mareb, avaient fait route de concert à travers le désert nommé Sayhad, qui sépare Mareb du Hadhramaut. Elles achevaient de franchir ce désert, quand le messager porteur de la lettre de Zyâd se présenta à El-Mohâdjir. Aussitôt ce général, laissant le gros de ses troupes sous les ordres d'Icrima, prit avec lui les cavaliers les mieux montés, et s'avança en diligence vers le canton de Riâdh, où Zyâd était campé vis-à-vis des rebelles. Ceux-ci occupaient une position appelée *Mahdjer-ezzibricân*, le verger de Zibricân. El-Mohâdjir les y attaqua, en tua un grand nombre, et mit le reste en déroute. Une portion des vaincus se dispersa; les autres, avec leur chef El-Achàth, se retirèrent dans une forteresse

1 Tabari, I, 230-238.

nommée Noudjayr. Ils y furent assiégés par El-Mohâdjir et Zyâd. Bientôt les forces musulmanes conduites par Icrima étant arrivées, El-Achàth et ses gens se trouvèrent étroitement bloqués, et privés de toute communication avec le dehors. Les vivres commençant à leur manquer, ils tentèrent une sortie; mais ils furent repoussés avec perte. Ils se décidèrent alors à capituler. El-Achàth sollicita la médiation d'Icrima, qui avait épousé une femme kindienne, Esmâ, fille de Nòmân, fils d'El-Djaun. Par l'entremise et sous la protection de cet officier, il eut une conférence avec le général en chef El-Mohâdjir. Tout ce qu'il en put obtenir fut une promesse d'amnistie pour dix personnes, lui-même et neuf de ses compagnons à son choix, sous la condition que les portes du château seraient ouvertes à l'instant. « Écris cette convention, lui dit El-Mohâdjir, « et désigne nominativement ceux des tiens auxquels « j'assure leur grâce. » El-Achàth, dans son trouble, oublia de mettre son propre nom sur la liste des amnistiés. Il emporta l'écrit revêtu du sceau d'El-Mohâdjir, et fit ouvrir les portes de la forteresse. Les Musulmans, y étant entrés sur-le-champ, s'emparèrent des hommes et des femmes qui y étaient enfermés. Les femmes, au nombre de mille environ, furent faites captives; les hommes eurent la tête tranchée, à l'exception des individus dont les noms étaient inscrits dans la convention conclue avec El-Achàth. El-Mohâdjir, qui présidait à l'exécution et tenait à la main la liste des amnistiés, s'aperçut qu'El-Achàth n'y était pas compris, et s'écria :

« Louange à Dieu, qui livre l'impie au châtiment! » et il voulut mettre à mort El-Achàth. Icrima prit sa défense. « Tu lui as promis la vie sauve, dit-il à El-« Mohâdjir; l'omission qu'il a faite de son nom ne « te dégage pas de ta parole. — Je me crois en droit « de le tuer, répliqua le général; mais puisqu'en ce « point ton opinion diffère de la mienne, le calife « décidera la question [1]. »

El-Achàth obtient son pardon.

El-Achàth, envoyé à Médine et amené devant Abou-Becr, lui jura qu'il n'avait jamais renié l'islamisme, et qu'il avait seulement refusé l'impôt. « En « cela, ajouta-t-il, j'ai été bien criminel; mais ne « sois pas plus rigoureux à mon égard que tu ne « l'as été envers d'autres coupables; conserve-moi « pour combattre les ennemis du Corân, et renoue « mon union avec ta sœur, Oumm-Farwa; tu n'auras « pas désormais de serviteur plus fidèle que moi. » Cette union contractée un an auparavant, à l'époque où El-Achàth était venu offrir les hommages de sa tribu à Mahomet [2], n'avait pas été consommée. Oumm-Farwa, sœur cadette d'Abou-Becr, était restée à Médine, tandis qu'El-Achàth retournait vers les Kinda. Le mariage se trouvait alors légalement dissous par le fait de la révolte du mari. Le calife, non-seulement accorda généreusement à El-Achàth son pardon, mais encore il fit délivrer de captivité les femmes et les enfants qui composaient sa famille; et enfin il lui rendit, par un nouveau

1 Tabari, I, 232, 238, 240-244.
2 Liv. VIII, p. 293.

mariage, Oumm-Farwa, qui bientôt devint mère de Mohammed-ibn-el-Achàth [1].

An XII de l'hégire (18 *mars* 633 — 7 *mars* 634.)

Première conquête de l'Irâk occidental.

Iyâdh et Khâlid, fils de Walîd, envoyés en Irâk.

La destruction des insurgés de Kinda complétait l'œuvre de répression entreprise par Abou-Becr. A l'exception de la forteresse de Daumat-Djandal, située dans le désert entre la Syrie et l'Irâk, et occupée par des Sacoûn et des Benou Kelb, qui, après avoir été tributaires des Musulmans depuis l'expédition de Tabouk, s'étaient affranchis de cette condition, toutes les parties de l'Arabie qui avaient obéi à Mahomet étaient soumises au vicaire du prophète. Le pouvoir du calife, cimenté par les victoires de ses généraux, n'avait plus d'opposition intérieure à redouter. Abou-Becr songea à étendre au dehors l'empire de l'islamisme.

La portion de l'Irâk en deçà du Tigre, habitée par des races arabes, et formant naguère le royaume de Hîra, attira d'abord ses regards. Il résolut de l'enlever aux Persans, et de l'attaquer à la fois par le nord et par le sud. Une armée guidée par Iyâdh, fils de Ghanam, le Fihrite, et chargée de réduire en passant Daumat-Djandal, fut dirigée vers les bords de l'Euphrate, pour entrer dans l'Irâk par Mouçayyakh, qui était la limite supérieure ou nord-ouest de cette

1 *Boghyat ettalab*, fol. 158 v°-160 v°.

contrée; Khâlid, fils de Walîd, avec les troupes qu'il commandait dans le Yémâma, reçut ordre de se porter vers Obolla, ville voisine du golfe Persique, à l'extrémité inférieure ou sud-est de l'Irâk; de là il devait remonter vers Hîra. Cette capitale de la province était le but marqué aux deux généraux marchant en sens inverse. Abou-Becr promit à celui des deux qui y arriverait le premier la supériorité de grade sur son émule, et le gouvernement de tout le pays conquis [1].

Au mois de Mouharram de la douzième année de l'hégire (mars-avril 633 de J. C.), Khâlid, fils de Walîd, partit du Yemâma à la tête de dix mille hommes, Mohâdjir et Ansâr, Mozayna, Benou-Tay et Benou-Temîm. Parvenu à Nibâdj, sur les confins du Bahrayn, il écrivit à différents chefs bacrites, qui étaient campés à Khaffân, de venir se joindre à lui. Ces chefs, dont le principal était Mothanna, fils de Hâritha, le Chaybânite, après avoir contribué activement au succès d'El-Ala, fils d'El-Hadhrami, dans le Bahrayn, avaient demandé au calife et obtenu l'autorisation de faire des incursions sur les domaines de la Perse. Déjà plusieurs fois ils avaient pénétré dans le canton de Cascar et pillé des hameaux. Ils amenèrent huit mille hommes à Khâlid. L'armée, forte alors de dix-huit mille combattants, s'avança vers El-Hafîr sur trois colonnes : la première, ou colonne d'avant-garde, était conduite par Mothanna, fils de Hâritha; la seconde, par Adi, fils de Hâtim; la troisième, par Khâlid lui-même [2].

1 Tabari, II, 8, 10, 54.
2 Tabari, II, 2, 4, 10.

Victoires de Khâlid.

Le gouverneur persan de la région inférieure ou maritime de l'Irâk se nommait Hormouz. Instruit de la marche des Musulmans, il en transmit l'avis à son souverain Ardchir Kesra, fils de Chîra (autrement de Chîrawayh), et se hâta d'aller s'établir à El-Hafîr avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Khâlid en fut informé. Aussitôt, changeant de direction, il tourna vers Câzhima, espérant surprendre cette bourgade. Mais Hormouz, attentif à ses mouvements, l'y avait devancé, et l'attendait rangé en bataille. La lutte commença par un combat singulier entre les deux généraux. Khâlid ayant tué son adversaire, les Musulmans tombèrent avec furie sur les Persans, en firent un grand carnage, les mirent en déroute, et les poursuivirent jusqu'à la nuit. Cette journée fut appelée *Dhât-Essélacil*, la journée des chaînes, parce que beaucoup de soldats persans s'étaient enchaînés les uns aux autres, avec la résolution de périr à leur poste plutôt que de fuir. Dans le partage du butin, la mitre ou tiare de Hormouz fut adjugée à Khâlid. Elle était ornée de pierreries, et valait cent mille dirham. Le plus ou le moins de magnificence de la coiffure indiquait chez les Persans les différents degrés de noblesse. Les seigneurs du plus haut rang avaient seuls le droit de mettre sur leur tête une tiare du prix de celle de Hormouz[1].

Après cette victoire, Khâlid s'enfonça dans le pays ennemi. Il détacha Mothanna sur les traces des vaincus qui se retiraient vers Medâïn, et envoya Màkil,

1 Tabari, II, 10, 12, 14. Ibn-Khaldoun, f. 188 et v°.

fils de Moucarrin, de la tribu de Mozayna, faire une tentative contre Obolla, tandis que lui-même gagnait le lieu où est aujourd'hui le grand pont de Basra, sur le fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate, et nommé *Chatt-el-Arab*, ou *Didjlet-el-Ghaur*[1]. Partout, sur son passage, il épargnait la population agricole et inoffensive, et se contentait de lui imposer tribut. Ses officiers, Mothanna et Màkil, avaient ordre d'agir de même. Le premier prit un château fort dans lequel commandait une femme qui capitula et qui adopta l'islamisme; le second, au rapport de quelques auteurs, s'empara d'Obolla[2].

Cependant une seconde armée persane, qu'Ardchîr avait acheminée de Médâïn pour soutenir Hormouz, était en marche sous la conduite de Cârin, fils de Feryânous. Arrivée à Médhâr, bourg considérable de la contrée de Mayçân (la Mésène), situé entre les emplacements où s'élevèrent plus tard les villes de Basra et de Wâcit, elle y rencontra les débris des troupes de Hormouz qui s'étaient ralliés autour de deux officiers de ce général, Cobâd et Anouchedjân, personnages de distinction et parents d'Ardchîr. Mothanna, qui n'avait point cessé de suivre les pas des fuyards, s'empressa d'avertir Khâlid. Celui-ci accourut, et livra bataille aux ennemis devant Médhâr. Il les tailla en pièces, et les jeta dans une rivière à laquelle il les avait acculés. Cârin, Cobâd, Anouchedjân et trente mille Persans, dit-on, périrent dans cette journée, qu'on nomma *journée de*

1 *Merâcid-el-Ittilâ.*
2 Tabari, II, 14. Ibn-Khaldoun, f. 188 v°.

Médhâr ou *du Thini*, c'est-à-dire, de la rivière. L'action avait eu lieu dans le courant du mois de Safar (avril-mai 633)[1].

A peu de jours de là, Khâlid battit à Waladja, dans le canton de Cascar, un autre général persan, El-Andezghar (ou El-Anderzaàzz), qui avait rassemblé contre lui une multitude de Bédouins et de cultivateurs des territoires de Cascar et de Hîra[2].

De Waladja il mena son armée à Ollays. Des bandes de Bacrites, professant le christianisme et appartenant aux tribus de Taym-Allât, de Idjl et de Dhobayà, tribus dont la majeure partie était musulmane et servait sous Khâlid, s'étaient concentrées en cet endroit avec des intentions hostiles, et faisaient cause commune avec les Persans. Ardchîr avait ordonné à un de ses généraux, Bahman Djâdhouwayh, qui se trouvait alors à Cosyâtha, d'aller prêter secours aux Arabes d'Ollays. Djâdhouwayh, au lieu d'obéir, avait envoyé à sa place un officier nommé Djâbân, et s'était rendu lui-même à Médâïn, pour voir Ardchîr qui était malade, et conférer avec lui. Abdjar et Abd-el-Aswad, chefs des chrétiens bacrites, secondés par les soldats persans de Djâbân, soutinrent bravement le choc des Musulmans, et balancèrent longtemps la victoire. Khâlid, irrité d'une résistance si opiniâtre, jura de massacrer, en cette circonstance, tous les ennemis qui tomberaient entre ses mains, si Dieu lui accordait l'avantage. Ses troupes ayant enfin triomphé et fait un grand nom-

1 Tabari, II, 18-20. Ibn-Khaldoun, f. 188 v°.
2 Tabari, II, 22, 24. Ibn-Khaldoun, f. 188 v°.

bre de prisonniers, tous ces malheureux eurent la tête tranchée sur le bord d'une rivière ou canal d'irrigation qui passait près d'Ollays. Cette boucherie dura un jour et une nuit. Le canal, dont les eaux avaient été rougies du sang de tant de victimes, fut appelé depuis lors *Nahr-Eddam*, la rivière de sang [1].

A quelque distance d'Ollays était Amghichiya, cité importante, presque rivale de Hîra, et assise à l'extrémité inférieure d'un bras de l'Euphrate, qu'on désignait sous le nom de *Fourât Bâdacla*, Euphrate de Bâdacla (et qui prenait son origine à la hauteur de Hîra, dans le voisinage de cette ville). Khâlid parut si soudainement devant Amghichiya, que les habitants, frappés de surprise et d'effroi, s'enfuirent sans essayer de se défendre, et sans avoir le temps d'emporter leurs effets précieux. Les Musulmans pillèrent les maisons, et les rasèrent de fond en comble. Déjà enrichis de dépouilles par leurs succès précédents, ils recueillirent en cette seule occasion une telle quantité de butin, que la part de chaque cavalier s'éleva à la valeur de quinze cents dirham d'argent [2]. Destruction d'Amghichiya.

Khâlid ayant fait embarquer son infanterie et ses bagages sur des bateaux, s'avança par terre avec sa cavalerie du côté de Hîra, en suivant la rive du Fourât Bâdacla, que sa flottille remontait. A la nouvelle de son approche, le marzebân ou satrape de Hîra, El-Azâdouba, établit un camp, pour protéger Marche de Khâlid sur Hîra.

1 Tabari, II, 24, 26, 28. Ibn-Khaldoun, f. 188 v°.

2 Tabari, II, 32.

la ville, aux deux mausolées *Gharyâni*, et envoya son fils avec un corps de troupes garder la tête du Fourât Bâdacla. Ce corps, d'après les instructions du satrape, ferma par une digue l'extrémité supérieure du Fourât Bâdacla, de manière à détourner toute la masse des eaux dans l'autre bras du fleuve, et ouvrit les écluses de tous les canaux d'irrigation dérivés du bras de Bâdacla. Par ce moyen les eaux de ce dernier bras furent promptement épuisées, et les navires des Musulmans se trouvèrent tout à coup à sec.

Khâlid prend aussitôt son parti. Laissant là sa flottille arrêtée, il vole en avant avec sa cavalerie. A l'endroit nommé *Fam-el-Atîk* (bouche de l'ancien lit), il rencontre et écrase un premier détachement des soldats du fils d'El-Azâdouba ; les autres étaient postés un peu plus loin, à la tête du Fourât Bâdacla, *Fam-Fourât-Bâdacla*. Abordés vivement et à l'improviste, ils sont taillés en pièces ; leur jeune chef est tué. Khâlid détruit la digue, ferme les canaux ; les eaux reprennent leur cours ordinaire, et les navires musulmans, remis à flot, amènent bientôt l'infanterie et les bagages [1].

A peine le débarquement effectué, les Musulmans allèrent se présenter devant le château de Khawarnak, et s'en rendirent maîtres presque sans coup férir. De là ils arrivèrent à Hîra, qui en était éloignée de trois milles [2]. El-Azâdouba n'avait osé les attendre. Consterné de la mort de son fils et de celle du

1 Tabari, II, 34. Ibn-Khaldoun, f. 188 v°.

2 Schultens, *Mon. vet. Ar.*, p. 56.

roi Ardchîr, qu'il venait d'apprendre en même temps, il avait fui vers la Perse. Khâlid fit camper son armée dans le lieu même où le satrape campait la veille; et, après avoir adressé aux habitants de Hîra une sommation qui resta sans effet, il se mit immédiatement en devoir d'assiéger la ville [1].

Capitulation de Hîra

Les châteaux qui faisaient la seule force de Hîra résistèrent quelque temps aux attaques; mais Khâlid s'étant emparé des couvents chrétiens situés aux alentours, les religieux expulsés de ces asiles engagèrent les défenseurs des châteaux à capituler. Iyâs, fils de Cabîssa, et Amr, fils d'Abdelmacîh [2], sortirent des châteaux nommés El-Casr-el-Abyadh et Casr-ibn-Bakîla, où ils s'étaient renfermés; et, accompagnés des principaux personnages de Hîra, parmi lesquels était un Adi, petit-fils du poëte et fils de ce Zayd (ou Amr) tué à Dhou-Câr [3], ils se rendirent auprès de Khâlid, pour sonder ses dispositions. Ce général leur laissa l'option entre trois partis : embrasser l'islamisme, ou payer un tribut annuel, ou se battre à outrance. Ils préférèrent conserver le culte chrétien et devenir tributaires. « Insensés! leur dit Khâlid; « vous êtes des voyageurs égarés dans un désert : « deux guides s'offrent à vous, l'un étranger, l'autre « de votre nation, et c'est l'étranger que vous sui- « vez! » Pendant l'entretien, remarquant un petit sachet suspendu à la ceinture d'Amr, fils d'Abdel-

1 Tabari, II, 34. Ibn-Khaldoun, f. 189.

2 Ou, selon l'*Aghâni*, Abdelmacîh, fils d'Amr, fils de Cays, fils de Hayyân, fils de Hârith, autrement appelé Bakîla.

3 Voy. tom. II, p. 161, 182.

macîh, il le prit, l'ouvrit, et en versa le contenu dans sa main. C'étaient des grains ou pilules d'une substance qu'il ne connaissait pas. « Qu'est-ce ceci ? « demanda-t-il. — C'est, répondit Amr, un poison « dont l'action est instantanée. — Et que voulais- « tu faire de ce poison ? — Je le destinais à m'ôter la « vie à moi-même, si nous te trouvions intraitable. « — Le moment de la mort, dit Khâlid, est fixé « pour chacun ; nul ne peut l'avancer ni le retarder. » Et, portant les pilules à sa bouche, il ajouta : « Au « nom du Dieu clément et miséricordieux ! Rien ne « saurait nuire à l'homme qui invoque ce nom avec « une foi ferme. » A ces mots, et malgré la promptitude des assistants à se précipiter vers lui pour détourner sa main, il avala toute la dose. Peu après il éprouva un malaise ; mais il se remit bientôt. Il essuya la sueur qui avait couvert son front, et la santé reparut brillante sur son visage. Les députés furent saisis d'étonnement. « Si tous les Musulmans, lui « dit Amr, fils d'Abdelmacîh, sont des hommes pa- « reils à toi, vous devez conquérir le monde[1]. »

A la suite de cette conférence, les habitants de Hîra firent leur soumission à Khâlid, qui leur accorda la paix moyennant un tribut fixé à cent quatre-vingt-dix mille, d'autres disent à deux cent quatre-vingt-dix mille dirham, outre une taxe personnelle de quatre dirham par tête, qu'ils avaient payée auparavant au roi de Perse, sous la dénomination de *Harazat Kesra*. De plus, Khâlid exigea que Kérâma,

1 Tabari, II, 34, 38, 40. *Aghâni*, III, 414 et v°. Ibn-Khaldoun, f. 189.

fille d'Abdelmacîh et sœur d'Amr, fût livrée à un Musulman nommé Charîk, pour accomplir une promesse que Mahomet avait faite autrefois à ce Musulman. Kérâma, femme d'une noble naissance, avait eu dans sa jeunesse une grande réputation de beauté; mais alors elle était âgée de plus de soixante-dix ans. Elle n'eut pas de peine à racheter sa liberté en comptant mille dirham à Charîk. Plusieurs historiens s'accordent à témoigner que la capitulation de Hîra fut signée dans le mois de Rabî Ier, an XII de l'hégire (mai-juin 633 de J. C.) [1].

Les chefs de la ville apportèrent ensuite de riches présents à Khâlid, qui les envoya au calife. Abou-Becr lui écrivit qu'il les acceptait comme un à-compte sur le tribut; et la valeur de ces présents ayant été estimée, fut déduite du montant de l'impôt à percevoir pour l'année courante [2].

A l'exemple de la population de Hîra, les *Dihcân*, grands propriétaires ou seigneurs des villages de la contrée environnante, se soumirent aux Musulmans, et vinrent traiter avec le général. Le plus éminent de ces personnages était un certain Saloûba, fils de Nestoûna, seigneur de Coss-Ennâtif, de Bânikiya, de Bârousma et autres lieux. Tous ces Dihcân s'engagèrent à payer, pour les champs qu'ils faisaient cultiver, un impôt d'un million de dirham, en sus de la capitation de quatre dirham, *Harazat Kesra*, pour chaque individu domicilié sur leurs terres [3].

1 Tabari, II, 38, 40, 42, 44, 46. Ibn-Khaldoun, f. 189. Hamza de Rasmussen, p. 17. Hadji-Khalifa, *Tacwîm ettéwarîkh*, p. 28.

2 Tabari, II, 38.

3 Tabari, II, 46, 48. Ibn-Khaldoun, f. 189.

Khâlid ayant ainsi assujetti la région de l'Irâk, dans laquelle il avait mission d'opérer, confia la perception des contributions convenues à des agents musulmans qu'il distribua sur divers points. Il donna aussi des commandements militaires à plusieurs officiers. Mothanna, fils de Hâritha le Chaybanite; Dhirâr, fils d'El-Azwar l'Açadite; Dhirâr, fils de Moucarrin le Mozanite; El-Kàkâ, fils d'Amr le Témîmite, furent placés au delà de l'Euphrate et échelonnés le long de la rivière Sîb, avec ordre d'en défendre les approches, et de ravager la contrée à l'orient de cette ligne. Ils exécutèrent avec zèle ces instructions, et poussèrent leurs courses jusque sur les rives du Tigre, pillant et dévastant tout ce qui était devant eux [1].

Faiblesse de l'empire persan. Message de Khâlid aux grands de la Perse.

Pendant ce temps, Bahman Djâdhouwayh se tenait avec une armée à Nahr-Chîr, près de Sâbât, en face de Médâïn. El-Azâdouba s'était joint à lui. D'autres troupes persanes occupaient Anbâr, Ayn-Tamr et Firâdh. Tous ces corps restaient immobiles sans rien oser entreprendre, et sans qu'on leur transmît de la capitale aucune direction. Le trouble et l'incertitude régnaient à Médâïn depuis la mort d'Ardchîr. La jalousie barbare de Chîrawayh (Siroës), fils de Kesra-Parwîz, qui avait fait périr ses frères et ses cousins descendants d'Anouchirwân, la fureur des factions qui venaient de massacrer les principaux membres des familles collatérales de celle d'Anouchirwân et issues de Bahrâmgour, semblaient avoir éteint la

1 Tabari, II, 50.

postérité masculine des anciens rois. Les grands de la Perse, divisés par l'ambition, ne pouvaient s'accorder sur le choix d'un monarque. Dans ces circonstances, ils reçurent une lettre de Khâlid conçue en ces termes :

« Au nom d'Allah le clément et le miséricordieux !

« Khâlid, fils de Walîd, aux seigneurs persans :

« Louange à Dieu, qui fait tomber votre empire en dissolution, qui brise le glaive de votre puissance ! Unissez-vous à nous dans la foi de l'islamisme, ou devenez nos sujets. De gré ou de force, vous recevrez notre loi; elle vous sera portée par des hommes qui aiment la mort autant que vous aimez la vie. »

Ce message menaçant imposa un instant silence aux prétentions rivales; et les princesses du sang de Kesra-Anouchirwân firent déférer l'administration de l'État à Farroukhzâd, fils de Bendowân, en attendant qu'il se trouvât un homme que les grands et le peuple consentissent à reconnaître pour roi. Mais, soit incapacité, soit manque d'autorité, Farroukhzâd ne prit aucune mesure propre à arrêter les progrès des Musulmans [1].

Dans l'espace d'environ deux mois, Khâlid avait recueilli, par les mains de ses agents, toutes les contributions qu'on s'était engagé à lui payer. La masse principale de ses troupes, concentrée autour de Hîra, s'était remise de ses fatigues. Impatient d'étendre la domination musulmane sur la région assignée aux opérations d'Iyâdh, fils de Ghanam, et n'ayant point

Khâlid s'empare d'Anbâr,

1 Tabari, II, 50, 52, 54. Ibn-Khaldoun, f. 189.

de nouvelles de ce général, il jugea que des obstacles le retardaient, et voulut marcher à sa rencontre pour l'aider à accomplir sa tâche. Il rappela, des bords de la rivière Sîb, El-Kàkâ, fils d'Amr; et ayant laissé à cet officier le commandement de Hîra, il partit, et s'avança par les cantons cultivés, riverains de l'Euphrate et nommés *El-Felâlidj* (au singulier *Falloûdja*), jusqu'à Kerbelâ, où il resta quelques jours pour s'assurer de l'obéissance de la population des alentours. Puis, précédé d'El-Acrà, fils de Hâbis, à la tête de l'avant-garde, il continua sa route vers le nord-ouest, et arriva devant Anbâr [1].

Cette ville, bâtie sur l'Euphrate, munie d'un fossé profond et de bonnes fortifications, avait pour gouverneur le marzebân Chîrzâd. Elle était défendue par ses habitants arabes et par des soldats persans. On se battit d'abord à coups de flèches d'un côté à l'autre du fossé. Les archers musulmans, par l'ordre de Khâlid, s'attachèrent à viser les yeux des ennemis. L'on prétend qu'ils en crevèrent mille; c'est pourquoi l'on appela ce combat *Dhât-el-Oyoun*, la journée des yeux. Le lendemain, Khâlid fit tuer et jeter dans le fossé tous ceux des chameaux de son armée qui étaient épuisés de lassitude. Leurs corps comblèrent une partie du fossé; et sur ce plancher les Musulmans livrèrent un assaut dans lequel ils eurent l'avantage. Chîrzâd, effrayé de l'intrépidité des assaillants, et craignant de ne pouvoir résister à une seconde attaque, entra en pourparlers. Il rendit la

1 Tabari, II, 52, 56.

place, et obtint la liberté de se retirer avec ses gens [1].

Khâlid donna la garde d'Anbâr au Témîmite Zibricân, fils de Badr, et se porta sur Ayn-Tamr, ville située à trois étapes au nord-ouest d'Anbâr, sur les confins du désert. Une forte garnison persane, commandée par un général nommé Mihrân, fils de Bahrâm-Djoubîn, y était renfermée. Un corps nombreux d'Arabes chrétiens la soutenait; c'étaient des familles de Namir-ibn-Câcit, de Taghlib, d'Iyâd et autres. Leurs chefs étaient deux hommes qui avaient servi la cause de la prophétesse Sedjâh, Akka, fils d'Aboul-Akka-Hilâl, et Hodhayl, fils d'Imrân, celui-ci subordonné au premier. Akka dit à Mihrân : « Remets-« nous le soin de repousser Khâlid; nous autres « Arabes, nous savons mieux que vous combattre « des Arabes. » Mihrân accepta volontiers cette proposition; et Akka alla se poster sur le chemin par lequel venaient les Musulmans. Il fut battu, et fait prisonnier de la main même de Khâlid. Hodhayl, avec une partie des vaincus, se sauva vers Mouçayyakh-beni-l-Berchâ, tandis que Mihrân alarmé évacuait la forteresse d'Ayn-Tamr, et s'enfuyait avec ses Persans du côté de Médâïn. Quelques débris des troupes d'Akka s'établirent à leur place dans le fort, et s'y mirent en défense. Assiégés bientôt par Khâlid, ces Arabes, après avoir soutenu avec courage plusieurs assauts, furent obligés de se rendre à discrétion. Khâlid les fit tous périr, ainsi que leur chef Akka son prisonnier, et réduisit en captivité leurs femmes

et d'Ayn-Tamr.

1 Tabari, II, 58, 60. Ibn-Khaldoun, f. 189.

et leurs enfants qui étaient dans la ville. Il prit aussi les jeunes gens composant le séminaire de l'église d'Ayn-Tamr, et les distribua comme esclaves à ses compagnons. Parmi ces jeunes gens se trouvaient Sîrîn et Noçayr, qui, dans la suite, furent pères, le premier du célèbre docteur musulman Mohammed-ibn-Sîrîn, le second de Mouça-ibn-Noçayr, conquérant de l'Espagne[1].

Iyâdh devant Daumat-Djandal.

Khâlid était depuis peu de jours en possession d'Ayn-Tamr, lorsqu'il reçut un message d'Iyâdh, fils de Ghanam, qui l'informait de sa position et lui demandait du secours. Iyâdh, dès le début de sa campagne, avait été arrêté devant Daumat-Djandal, que les Sacoûn, commandés par leurs princes Ocaydir, fils d'Abdelmalik, et Djoudi, fils de Rabîa, unis aux Benou-Kelb sous la conduite de Wadîa et d'Ibn-Wabra, fils de Roumâs, avaient énergiquement défendue contre lui. N'osant passer outre, et laisser derrière lui une forteresse importante par sa situation, il s'était obstiné à ce siége. Mais bientôt les Bahrâ, qui de la Mésopotamie s'étaient étendus sur la rive droite de l'Euphrate dans le désert de Syrie, étaient venus appuyer leurs frères les Benou-Kelb. Pressé par des forces supérieures, Iyâdh s'était vu alors comme assiégé lui-même dans son camp. Après de longs et inutiles efforts pour se dégager, il avait pris le parti d'appeler Khâlid à son aide.

Khâlid va le secourir.

La distance entre Ayn-Tamr et Daumat-Djandal ne pouvait guère être franchie par une armée en

1 Tabari, II, 62, 64. Ibn-Khaldoun, f. 189 v°.

moins de dix journées. Le danger d'une absence, pendant laquelle ses conquêtes récentes seraient exposées à des retours offensifs de la part des Persans, ne parut pas assez sérieux à Khâlid pour l'empêcher de tirer son collègue de péril. Il laissa dans Ayn-Tamr Owaym, fils de Câhin, Codhâïte de la branche d'Aslam, et s'achemina avec ses meilleures troupes vers Daumat-Djandal.

Tandis qu'il traversait le désert, de nouveaux renforts d'Arabes chrétiens étaient arrivés à la forteresse; c'étaient des Dhadjâïma, dont le chef se nommait Ibn-el-Hidridjân, des Ghassanides et des Tonoukhites de Syrie, amenés par le roi de Ghassân, Djabala, fils d'Ayham. Le prince Ocaydir n'en fut pas moins intimidé par l'approche de Khâlid, dont il avait déjà éprouvé la valeur. Il conseilla à ses compagnons de capituler; et voyant son avis rejeté avec indignation, il sortit de la place, et marcha au-devant de Khâlid, dans l'intention de faire sa soumission particulière. Le premier corps musulman qu'il rencontra le saisit, et le conduisit au général. Khâlid, sans vouloir entendre les explications d'Ocaydir, le fit mettre à mort, selon Tabari. Au rapport d'autres auteurs, Ocaydir fut seulement fait prisonnier, et envoyé à Médine; sous le califat d'Omar, on le relâcha, et on l'exila en Irâk; il s'établit près d'Ayn-Tamr, et se construisit une habitation qu'il appela Daumat, du nom de la forteresse dont il avait naguère été maître[1].

Le prince Ocaydir prisonnier.

Khâlid trouva les nombreux défenseurs de Dau-

Prise de Daumat-Djandal.

1 *Merâcid-el-Ittilâ*, art. *Daumat-Djandal.*

mat-Djandal groupés autour de la place, trop étroite pour les contenir. Il s'installa du côté opposé à Iyâdh, afin de tenir l'ennemi resserré entre les deux camps. Le lendemain, la garnison et ses auxiliaires se présentèrent au combat. Djoudi et Wadîa abordent résolûment Khâlid; Djabala, fils d'Ayham, et Ibn-el-Hidridjân attaquent Iyâdh. La lutte ne tarde pas à se décider en faveur des Musulmans. Djoudi est pris par Khâlid; le Témîmite El-Acrà, fils de Hâbis, s'empare de Wadîa; Djabala et Ibn-el-Hidridjân plient devant Iyâdh, et s'enfuient vers la Syrie avec ceux de leurs gens qui peuvent les suivre. Le reste, mêlé avec les Sacoun, les Bahrâ et les Kelb, se précipite en tumulte vers la forteresse : les uns parviennent à y entrer, et en ferment les portes; les autres errent éperdus au dehors, et tombent entre les mains des Musulmans.

Le souvenir d'une ancienne alliance qui avait existé entre la peuplade de Kelb et celle de Témîm sauva la vie aux prisonniers kelbites. Les Témîmites de l'armée de Khâlid se déclarèrent leurs protecteurs. Djoudi et les autres captifs eurent la tête tranchée sous les murs de Daumat-Djandal. Après cette exécution, on assaillit la place: elle ne résista que peu de jours. Les portes en ayant été enfoncées, les Musulmans y pénétrèrent, et en prirent possession. Ils tuèrent les hommes, et se partagèrent les femmes, qui furent vendues à l'encan. Parmi elles était une fille de Djoudi, remarquable par sa beauté; elle fut achetée par Khâlid [1].

1 Tabari, II, 64, 66. Ibn-Khaldoun, f. 189 v°.

Mouvements des Persans et des Arabes leurs alliés.

Cependant les Persans, et les Arabes de Mésopotamie attachés à leur cause, n'avaient pas manqué de chercher à profiter de l'éloignement de Khâlid. Deux généraux persans, Zarmihr et Rouzeba, avaient voulu faire une tentative contre Anbâr. Les gouverneurs musulmans d'Anbâr et de Hîra, Zibricân, fils de Badr, et El-Kàkâ, fils d'Amr, s'étant concertés pour repousser l'ennemi, avaient envoyé quelques troupes à sa rencontre. Ces troupes avaient forcé Rouzeba et Zarmihr de s'arrêter, celui-ci à Hacîd, celui-là à Khanâfis, lieu situé à l'orient de l'Euphrate, et peu éloigné d'Anbâr [1]. D'un autre côté, Hodhayl, fils d'Imrân, et un autre chef taghlibite, Rabîa, fils de Bodjayr, appelaient les Taghlib, les Iyâd, les Namir-ibn-Câcit, à venger la mort d'Akka, fils de Hilâl; ils rassemblaient leurs bandes de Bédouins, le premier, sur la rive droite de l'Euphrate, à Mouçayyakh Beni-l-Berchâ; le second, sur la rive gauche, à Zomayl [2], lieu autrement nommé *Etthini oua-l-bichr*. Ils étaient prêts à s'ébranler pour aller joindre les généraux persans, quand l'annonce du retour de Khâlid, accompagné d'Iyâdh, fils de Ghanam, suspendit leurs mouvements.

Retour et nouveaux succès de Khâlid.

Un mois environ depuis qu'il avait quitté l'Irâk pour entreprendre son expédition contre Daumat-Djandal, Khâlid arriva à Hîra, dont les habitants le

1 *Merâcid-el-Ittilâ.*

2 « Zomayl, dit Tabari (II, 72), est à l'orient de Roçâfa. » Ce nom de Roçâfa, qui est commun à plusieurs localités, me paraît désigner ici une ancienne bourgade de Mésopotamie, baignée par l'Euphrate, mentionnée par Ptolémée (voy. *Notit. orb. ant.*, II, 610), et figurée sur la carte de l'Euphrate et du Tigre de d'Anville, sous la dénomination de *Rescipha*.

reçurent avec des démonstrations de joie et au son des tambours de basque. Son premier soin fut de donner un corps de troupes à El-Kàkâ, fils d'Amr, un autre à Abou-Layla, fils de Fadaki, et de diriger ces officiers contre les généraux persans Rouzeba et Zarmihr. Puis, ayant établi, comme gouverneur de Hîra, Iyâdh, fils de Ghanam, il partit lui-même sur les traces de ses deux lieutenants. Il les ratteignit à Ayn-Tamr, où il resta en observation; El-Kàkâ et Abou-Layla continuèrent de s'avancer. El-Kàkâ battit d'abord les Persans réunis à Hacîd; leur général Rouzeba, et Zarmihr qui était venu de sa personne aider son collègue, périrent dans l'action. Les débris des vaincus se sauvèrent à Khanâfis, auprès de Mahboudhân, lieutenant de Zarmihr. Abou-Layla, parvenu ensuite à Khanâfis, n'y trouva plus d'ennemis; Mahboudhân, effrayé à son approche, s'était replié sur le camp de Hodhayl, fils d'Imrâm, à Mouçayyakh-Beni-l-Berchâ, entre Calt et Haurân[1].

Informé de ces nouvelles, Khâlid écrit à ses deux lieutenants qu'il leur assigne rendez-vous à Mouçayyakh, telle nuit et à telle heure. Il se met en route d'Ayn-Tamr avec sa cavalerie. Ses soldats, montés sur des chameaux, conduisaient leurs chevaux à la main, pour les ménager. Il passe à Houbâb, à Baradân; et, après trois journées de marche, il est à Hini, lieu voisin de Mouçayyakh-Béni-l-

1 Tabari, II, 68, 70. Haurân est un endroit du désert de Semâwa (*Câmous*).

Berchâ [1]. Là, il s'embusque, et attend le milieu de la nuit; c'était le moment fixé pour l'attaque. Abou-Layla et El-Kàkâ, fidèles à leurs instructions, étaient prêts de leur côté. Les Bédouins de Hodhayl et les Persans de Mahboudhân, plongés dans le sommeil, sont tout à coup assaillis sur trois points à la fois. Les Musulmans en font un affreux carnage, et pillent leur camp; mais Hodhayl leur échappe [2].

Khâlid, sans perdre de temps, traverse les lieux nommés Haurân, Errank, El-Hamât (franchit l'Euphrate), et court à Zomayl, où campaient les hordes taghlibites de Rabîa, fils de Bodjayr. Il les surprend et les écrase par une irruption nocturne, semblable à celle qu'il venait d'exécuter sur Mouçayyakh. De là, il tourne vers Rodhâb. Un rassemblement de Benou-Namir et de Benou-Taghlib, qui s'y était formé sous le commandement d'un certain Hilâl, fils d'Ocba, se dissipe à la vue des étendards musulmans. Khâlid pousse jusqu'à Firâdh. Un corps de Persans, qui occupait cette position, l'évacue aussitôt. Khâlid s'arrête enfin en cet endroit dans les derniers jours du mois de Ramadhân (commencement de décembre 633), et y fait reposer ses troupes [3].

Firâdh, sur la rive orientale de l'Euphrate [4], était en quelque sorte le point d'intersection des limites de l'Irâk, de la Mésopotamie et des provinces de

1 Tous ces lieux étaient situés au nord-ouest d'Ayn-Tamr, dans le désert de Semâwa, contigu au désert de Syrie, *Barriyat-el-Châm* (*Merâcid-el-Ittilâ*).

2 Tabari, II, 70.

3 Tabari, II, 72, 74.

4 *Merâcid-el-Ittilâ*.

Syrie. Les Romains cantonnés dans le voisinage s'émurent de la présence des Musulmans sur leurs frontières, et voulurent les forcer à s'éloigner. Ils s'unirent avec les Persans; et, soutenus par une multitude d'Arabes des tribus de Taghlib, d'Iyâd et de Namir, ils vinrent provoquer les Musulmans au combat. L'Euphrate séparait les deux armées. Le général romain fit dire à Khâlid : « Passez le fleuve, « ou laissez-nous le passer. » Khâlid répondit : « Passez; nous vous attendons. » Le Romain envoya un second message ainsi conçu : « Reculez de « quelques milles, et nous passerons. » La réponse de Khâlid fut : « Nous ne reculerons point; passez plus « bas. » En effet, les Romains et leurs alliés effectuèrent le trajet au-dessous de Firâdh, sans opposition. La bataille se livra le 15 de Dhou-l-Càda (31 janvier 634 de J. C.). Les Musulmans remportèrent une victoire signalée, et anéantirent complétement leurs ennemis [1].

Il fait le pèlerinage à l'insu de son armée.

Khâlid resta encore dix jours à Firâdh, et enfin, le 25 de Dhou-l-Càda (31 janvier 634), il fit commencer la retraite de ses troupes sur Hîra. Il donna le commandement de l'avant-garde à Acim, fils d'Amr, celui de l'arrière-garde à Chadjara, fils d'El-Aàzz, et annonça qu'il marcherait lui-même à la suite de la dernière colonne. Mais il avait un autre dessein, qu'il cachait à tout le monde : il voulait faire un pèlerinage à la Mekke, sans qu'on s'aperçût de son absence, et être de retour à Hîra en même temps

1 Tabari, II. 74. Ibn Khaldoun, f. 190.

que son armée. L'exécution de ce projet demandait une célérité extraordinaire. Presque seul, sans guide, Khâlid se dirigea de Firâdh en droite ligne vers la Mekke, franchissant les déserts et les montagnes, sans qu'aucun obstacle le fît dévier de sa route. Par Mâ-el-Anbari, Mithcab et Dhât-Irk, il arriva à la Mekke assez à temps pour se mêler à la foule des pèlerins, et assister à la fête des sacrifices dans la vallée de Mina le 10 de Dhou-l-Hiddja (15 février 634). Puis, repartant aussitôt, et cheminant toujours en ligne droite avec la même rapidité, il rejoignit son arrière-garde au moment où elle entrait à Hîra [1].

Le calife avait lui-même présidé cette année aux cérémonies du pèlerinage; mais il n'avait point vu Khâlid, qui s'était dérobé à ses regards. Tandis que ce général attendait à Hîra les premiers jours du printemps pour tenter de nouvelles conquêtes sur les domaines de la Perse, Abou-Becr s'occupait des moyens d'arracher la Syrie aux Romains, et préparait à Médine des troupes destinées à l'exécution de cette grande entreprise [2].

Invasion de la Syrie [3].

Dès l'époque où Khâlid, fils de Walîd, était entré

1 Tabari, II, 76.

2 Tabari, II, 78, 80.

3 Les historiens byzantins ne nous ont transmis, sur les événements de la guerre des Musulmans contre les Romains en Syrie, que de très-courtes indications, qu'il est bien difficile de concilier avec les nombreux docu-

Khâlid-ibn-Saïd rassemble une armée à Taymâ.

en Irâk [1], Abou-Becr avait donné mission à un autre Khâlid, fils de Saïd, fils d'El-As, autrefois *amil* ou agent de Mahomet dans la région du Yaman comprise entre Nadjrân, Zamà et Zobayd, d'aller s'établir à Taymâ, lieu voisin du désert de Syrie, et d'y former une armée de tous les Bédouins musulmans qu'il pourrait attirer à lui. Ensuite il avait envoyé dans le Yaman et dans les autres parties de l'Arabie des messages pour appeler au *Djihâd*, c'est-à-dire, à la guerre contre les infidèles, les Musulmans de ces contrées, et les inviter à venir à Médine s'organiser en corps et recevoir des directions.

Une grande quantité de Bédouins de diverses tribus s'étant peu à peu réunie autour de Khâlid-ibn-Saïd, à Taymâ, les Romains, inquiets de voir cette masse de soldats menacer leur frontière, commandèrent aux Arabes chrétiens soumis à leur domination de se rassembler de leur côté. Sur cet ordre, des contingents fournis par les Bahrâ, les Kelb, les Salîh, les Tonoukh, les Lakhm, les Djodhâm et les Ghassa-

ments conservés par les écrivains arabes. Ces derniers ne sont pas eux-mêmes toujours d'accord entre eux sur l'ordre successif et les détails des faits. Ne pouvant mettre en harmonie ces rapports différents, ni distinguer avec certitude la vérité au milieu de témoignages souvent contradictoires, je m'attacherai particulièrement à reproduire les récits donnés par Tabari et Ibn-Khaldoun sur la foi de traditions recueillies par un personnage nommé Sayf. Ces récits s'éloignent beaucoup de ceux que présente Wâkedi, ou plutôt le faux Wâkedi, auteur un peu romanesque de l'ouvrage duquel est tiré tout ce que disent Ockley, l'abbé de Marigny et Lebeau, sur la conquête de la Syrie par les Musulmans. C'est là une des raisons qui m'ont déterminé à prendre Sayf pour guide principal. J'ai voulu offrir au lecteur français des renseignements nouveaux, qu'il pût comparer avec ceux qui existaient déjà en notre langue sur le même sujet.

1 Tabari, II, 116.

nides se groupèrent sur la limite méridionale du Balcâ, à trois journées en deçà de Zebrâ[1], endroit situé dans le désert de Syrie, à deux ou trois journées au nord de Taymâ[2]. Khâlid, fils de Saïd, en fut informé, et en écrivit au calife. Cet avis montrant à Abou-Becr que l'attention des Romains était éveillée sur son projet d'invasion de la Syrie, il jugea inutile de le dissimuler plus longtemps, et répondit à Khâlid : « Marche à l'ennemi, et que le ciel te soit en « aide! »

Aussitôt Khâlid-ibn-Saïd se mit en campagne, et s'avança vers les confins du Balcâ. Les Arabes chrétiens se dispersèrent presque sans combat, et il campa sur le lieu qu'ils avaient abandonné. Une seconde lettre l'ayant autorisé à faire encore un mouvement en avant, il pénétra dans le Balcâ, et prit position à la hauteur de Castal[3] (l'ancienne Callirhoë, au nord-est de la mer Morte). Il avait devant lui, à une trentaine de lieues au nord, Abil[4], et bien loin derrière lui, au sud, Zebrâ, par où il avait passé après avoir quitté Taymâ[5]. Il pénètre dans le Balcâ.

Là, il fut attaqué par un patrice romain nommé

1 Tabari, II, 84.

2 *Merâcid-el-Ittilâ.*

3 Le mot *Castal* signifie, suivant l'auteur du Merâcid-el-Ittilâ, dans le langage des Arabes syriens, une fontaine, un lieu d'où coulent des eaux qui se divisent. Il est encore usité aujourd'hui en Syrie dans le sens de fontaine. Cette signification du mot *Castal*, et l'indication donnée ici sur la situation de la bourgade de ce nom, me paraissent démontrer l'identité de cette bourgade avec *Callirhoë*, célèbre par sa fontaine d'eaux thermales.

4 Abila, au sud-est du lac de Tibériade. Voy. la carte de la Palestine par d'Anville, 1767.

5 Tabari, II, 84, 86.

Bâhân, dont il défit les troupes. Malgré cet avantage, sentant que ses forces étaient insuffisantes pour lui permettre de s'enfoncer dans le cœur de la Syrie, et obéissant d'ailleurs aux instructions d'Abou-Becr qui lui prescrivaient la prudence, il ne chercha pas à pousser plus loin; il garda sa position, et écrivit au calife pour lui demander des renforts.

Sa lettre parvint à Médine au moment où les guerriers musulmans, convoqués pour la guerre sainte, commençaient à affluer dans la ville et aux alentours. Déjà des Himyarites, conduits par Dhou-l-Kelâ, étaient arrivés, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, et annonçant l'intention de se domicilier dans les contrées qu'ils allaient conquérir[1]. Icrima, fils d'Abou-Djahl, revenu du Yaman, avait amené une armée qu'on appelait *Djaych-el-Bedâl*, l'armée des remplaçants, parce qu'elle était composée, en majeure partie, de soldats enrôlés à la place de ceux qui avaient combattu sous lui dans l'Omân, le Mahra et le Hadhramaut.

Le calife lui envoie des renforts, et prépare de nouvelles armées pour la Syrie.

Abou-Becr fit aussitôt partir Icrima et Dhou-l-Kelâ pour aller soutenir Khâlid-ibn-Saïd; il indiqua la même destination à Walîd, fils d'Ocba, qui avait levé des troupes chez les Codhâites musulmans habitant la portion supérieure de la longue vallée nommée Wâdi-l-Cora[2]. Il le chargea de la direction de

1 Wâkedi.

2 Cette vallée, qui commençait à environ deux journées de distance au nord de Médine, s'étendait d'abord dans la même direction et ensuite vers le nord-est, jusqu'à Daumat-Djandal inclusivement; le canton de Hidjr, ancien pays de Thamoud, en faisait partie (*Merâcid-el-Ittilâ*).

la guerre dans l'*Ordounn*, c'est-à-dire, dans le pays arrosé par le Jourdain, ou haute Palestine [1], et lui conféra par avance le gouvernement de cette province.

En même temps il nomma trois autres généraux pour commander de nouveaux corps d'armée qui s'organisaient, et il leur assigna également des gouvernements dans leurs conquêtes futures. Il donna la province de Damas à Yazîd, fils d'Abou-Sofyân, celle de Hems à Abou-Obayda, fils de... Djarrâh, celle de *Filistîn*, ou basse Palestine [2], à Amr, fils d'El-As. Ce dernier se trouvait parmi les Codhâïtes qui occupaient la moitié inférieure du Wadi-l-Cora : pour acquitter une promesse que Mahomet lui avait faite, Abou-Becr l'avait placé depuis quelques mois à la tête des Benou-Odhra et autres tribus issues de Codhâa par Sàd-Hodhaym, alors rentrées sous la loi musulmane. Lorsque Amr reçut la lettre qui lui offrait un commandement militaire en échange des fonctions paisibles dont il était investi, il répondit au calife :

1 La contrée nommée par les Arabes *Ordounn*, comprenait Soûr (Tyr), Acca (Ptolémaïs), le cours supérieur du Jourdain, et aussi la vallée inférieure du Jourdain, entre le lac de Tibériade et la mer Morte, vallée appelée *El-Ghaur*, ou *Ghaur-el-Ordounn*, ou enfin *El-Ghaur-el-Châmi* (*Merâcid*).

2 Une ligne tirée de la pointe du mont Carmel à l'extrémité nord de la mer Morte, et passant par Leddjoun et Nabelos (Néapolis), séparait la *Filistîn* de l'*Ordounn*. La Filistin comprenait Caycâriya (Césarée), Erîhha (Jéricho), Jérusalem, Ascalon, Ghazza, etc. La contrée de *Charât*, à l'orient de la mer Morte, le canton de *Zoghar* (Ségor) ou *Diâr-caum-Lout* (la Pentapole), et toute la région montueuse (partie supérieure de l'Arabie Pétrée) qui s'étend de l'extrémité sud de la mer Morte jusqu'à Ayla, sur le golfe Arabique, dépendaient de la Filistîn (*Merâcid*. Aboulféda, *Géog.*, p. 226).

« Je suis une des flèches de l'islamisme. Dieu a mis « l'arc en ta main; c'est à toi de lancer la flèche vers « le but que tu as choisi [1]. »

Tandis que Yazîd, Abou-Obayda et Amr rassemblaient sous leurs drapeaux les volontaires qui se présentaient, afin de porter l'effectif de leurs corps d'armée chacun à sept ou huit mille hommes, nombre fixé par Abou-Becr, Walîd, fils d'Ocba, Icrima et Dhou-l-Kelâ étaient en route vers la Syrie; ils traversaient le Balcâ, et opéraient leur jonction avec Khâlid-ibn-Saïd.

A cette époque, l'empereur Héraclius, replongé dans la honteuse inaction dans laquelle il avait passé les premières années de son règne, avait perdu cette énergie qu'il avait montrée pendant ses campagnes contre les Persans. Fatigué de combats et n'aspirant plus qu'au repos, il fut effrayé, disent les historiens arabes, de la lutte qu'il allait avoir à soutenir contre une nation neuve, et animée de l'enthousiasme religieux. S'il faut en croire ces auteurs, il ouvrit dans son conseil l'avis d'acheter la paix avec les Musulmans, en leur cédant la moitié des revenus de la Syrie; mais cette idée ayant excité des murmures de désapprobation de la part de son frère, de son gendre et de ses principaux officiers, il se décida, bien qu'à regret, à prendre des mesures pour repousser l'invasion [2].

Khâlid-ibn-Saïd battu par les Romains.

On touchait à la fin de l'an XII de l'hégire (février 634). Khâlid-ibn-Saïd et ses collègues n'avaient

1 Tabari, II, 86, 88. Ibn-Khaldoun, f. 190.
2 Tabari, II, 108.

encore en face d'eux, et à une assez grande distance, que les troupes de Bâhân, déjà une fois battues. Impatient de se signaler avant l'arrivée de Yazîd et d'Abou-Obayda, qui lui était annoncée comme très-prochaine, Khâlid persuada à Walîd, Icrima et Dhou-l-Kelâ, de marcher contre Bâhân. Celui-ci, reculant devant eux, les attira sur ses pas. Il gagna Damas, et les Musulmans qui le suivaient campèrent à Mardj-Essoffar, à une journée environ au sud de cette ville. En cet endroit, ils furent bientôt surpris par les troupes de Bâhân, qui, sorties de Damas, les attaquèrent tout à coup de front et sur les flancs, en même temps que quatre mille hommes amenés de Bosra, par un officier nommé Adrandja[1], fondaient sur eux par derrière. Un fils de Khâlid-ibn-Saïd[2] fut tué au commencement de l'action. Le père, abattu par cette perte cruelle, s'enfuit, entraînant après lui Walîd, fils d'Ocba, et une grande partie des soldats. Icrima, vaillamment appuyé par Dhou-l-Kelâ, tint ferme avec six mille Musulmans, empêcha les Romains de poursuivre les fuyards, et réussit à se maintenir sur les confins du territoire de Damas, gardant une attitude si fière, que l'ennemi n'osa plus l'inquiéter[3].

1 Ou Adrîdja; c'est sans doute le même personnage, gouverneur de Bosra, que le faux Wâkedi appelle Al-Derîdjân (p. 56 de mon man.), nom qu'Ockley a supprimé dans sa traduction abrégée.

2 Ce fils de Khâlid-ibn-Saïd se nommait Saïd, comme son aïeul. Quelques-uns croient que ce fut Khâlid-ibn-Saïd lui-même qui périt dans cette affaire.

3 Tabari, II, 88, 90, 114.

An XIII (7 mars 634-25 février 635) et an XIV.

Abou-Becr envoie en Syrie Yazîd, Abou-Obayda, Chourahbîl et Amr.

Khâlid-ibn-Saïd, courant éperdu de douleur et de honte, ne s'était arrêté qu'à Dhou-Marwa, village du Wâdi-l-Cora. De là il expédia un messager à Médine, pour instruire le calife de son désastre. Depuis quelques jours Abou-Becr était de retour du pèlerinage, quand il apprit cet échec de ses armes. Il venait d'acheminer vers la Syrie la division de Yazîd, fils d'Abou-Sofyân, à laquelle il avait tracé sa route par Tabouk; c'était la voie la plus courte pour arriver au Balcâ. Il se hâta de mettre en mouvement, dans la même direction, l'armée d'Abou-Obayda. Chourahbîl, fils de Haçana, qui avait apporté de l'Irâk la nouvelle des dernières victoires de Khâlid, fils de Walîd, se trouvait alors à Médine; le calife lui donna un corps de plusieurs milliers de soldats, que l'empressement des volontaires à s'enrôler pour la guerre contre les Romains avait permis de former en peu de jours, et le fit partir sur les pas d'Abou-Obayda et de Yazîd. Chourahbîl était décoré du titre de gouverneur de l'Ordounn, en remplacement de Walîd, fils d'Ocba, destitué à cause de sa conduite à Mardj-Essoffar; il devait, en passant à Dhou-Marwa, prendre à Khâlid-ibn-Saïd, déposé de son commandement pour le même motif, une portion des troupes qui avaient accompagné ce général dans sa fuite, et se compléter ainsi un effectif de sept mille hommes. Enfin Abou-Becr écrivit à Amr, fils d'El-As, de marcher vers la Palestine par la route de

l'ouest, en tirant sur Ayla; et, quelque temps après, de nouveaux volontaires s'étant réunis, il les plaça sous les ordres de Moâwia, fils d'Abou-Sofyân, auquel il enjoignit d'emmener les soldats qui restaient encore auprès de Khâlid-ibn-Saïd à Dhou-Marwa, et de conduire ces renforts à son frère Yazîd [1].

L'armée de Yazîd, composée principalement de Mekkois et d'Arabes du Tihâma, comptait dans ses rangs plusieurs personnages de marque, tels que Sohayl, fils d'Amr, et Abou-Sofyân, fils de Harb, père du général. Le vieil Abou-Sofyân, qui autrefois avait souvent combattu contre Mahomet, devenu alors un des plus zélés sectateurs de l'islamisme, avait voulu servir sous son fils, et l'aider des conseils de son expérience [2].

Après avoir franchi le territoire de Tabouk, Yazîd eut connaissance qu'un parti de Romains était en observation sur sa gauche, à El-Araba [3]. Il détacha contre eux Abou-Oumâma, le Bâhelite. Cet officier les défit, et les chassa devant lui jusqu'à Dâthin, bourg ou canton peu éloigné de Ghazza [4]. En ce lieu il remporta un second avantage, et tua un patrice

1 Tabari, II, 82, 90, 114, 118.

2 Tabari, II, 88.

3 El-Araba doit être cette longue vallée rocailleuse qui s'étend de la mer Morte au golfe Élanitique, et qu'on nomme encore aujourd'hui *Wâdi-Araba* ou *Wâdi-l-Araba*. Cette vallée, qui semble avoir été un ancien lit par lequel le Jourdain se déchargeait autrefois dans la mer Rouge, est la continuation du *Ghaur-el-Ordounn*, autrement *El-Ghaur-el-Châmi*, vallée du Jourdain entre le lac de Tibériade et la mer Morte; et elle portait, outre la dénomination d'*El-Araba*, celle de *Ghaur-Filistîn* (Aboulféda, *Géog.*, p. 226).

4 *Merâcid-el-Ittilâ*.

qui était à la tête des ennemis[1]. Il revint ensuite se rallier à son général[2].

Abou-Obayda, puis Chourahbîl, ayant successivement rejoint Yazîd, ils entrèrent de concert dans le Balcâ. Maâb, bourgade ruinée qui n'était plus qu'un *Fostât* ou campement d'Arabes sujets des Romains, se soumit à Abou-Obayda sur son passage. Yazîd demeura avec ses troupes dans le Balcâ, pour achever la réduction de cette contrée. Chourahbîl alla camper sur le Jourdain, entre Tibériade et la mer Morte; et Abou-Obayda, pénétrant dans le Djaulân, où il recueillait près de lui Icrima et Dhou-l-Kelâ, s'établit à Djâbia[3], non loin de Mardj-Essoffar. Ainsi échelonnées et s'appuyant mutuellement, les trois armées de Yazîd, de Chourahbîl et d'Abou-Obayda menaçaient Bosra, Damas et Tibériade[4].

De son côté, Amr, fils d'El-As, s'était avancé vers la région de la basse Palestine comprise entre la mer Morte et les limites de l'Égypte. Il s'installa dans le canton d'*El-Arabât*[5], ou *Ghamr-el-*

1 Je pense que ce patrice était le gouverneur de Césarée, Sergius, lequel avait été chargé d'observer la marche des Arabes; et que *Dâthin* est la même localité que *Tadoun*, bourgade voisine de Ghazza, où périt Sergius dans un combat contre les Musulmans, suivant les témoignages de Nicéphore (p. 16), de Théophane (p. 279), et d'Aboulfaradj dans sa chronique syriaque (p. 104). Voy. Lebeau, XI, 197.

2 Tabari, II, 114.

3 Djâbia ou *Djâbiat-al-Djaulân*. C'est le lieu nommé *Galeta* ou *Gabita* par Théophane et Cedrenus.

4 Tabari, II, 114.

5 « *El-Arabât*, dit l'auteur du Merâcid, est un chemin passant dans les montagnes, et conduisant (de Syrie) en Égypte. » Ce mot est le pluriel

Arabât, inquiétant de là Ghazza et Jérusalem [1].

Cependant l'empereur Héraclius, alors à Hems (Émesse), avait rassemblé des troupes nombreuses qui commençaient à s'ébranler. Quatre corps considérables, destinés à agir séparément contre les quatre émirs ou généraux d'Abou-Becr, s'avançaient à la fois : Tedâric (Théodore), frère de l'empereur, à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, était envoyé contre Amr, fils d'El-As, dans la Filistîn; Derâcous, contre Chourahbîl, dans l'Ordounn; Djardja (George), fils de Noudera, contre Yazîd, dans le Balcâ; et El-Ficâr (le Vicaire?), fils de Nestous, avec soixante mille hommes, contre Abou-Obayda, campé à Djâbia.

Les Romains mettent en campagne des troupes nombreuses.

Au premier bruit de la marche de ces forces, les émirs musulmans, s'étant consultés entre eux par un échange rapide de courriers, se déterminèrent, d'après l'avis d'Amr, fils d'El-As, à se concentrer sur un même point. Ils se donnèrent rendez-vous dans le Djaulân, près de la rivière Yarmouk (Hieromax). Toute l'armée musulmane se trouva réunie en cet endroit dans le cours du mois de Safar (dernier tiers d'avril 634). Instruits de ce mouvement, les généraux d'Héraclius avaient également réuni leurs colonnes; ils vinrent se poster en face des Musulmans, sur l'autre bord de la rivière.

Les armées romaine et musulmane en présence près du Yarmouk.

d'*El-Araba*. Il désigne vraisemblablement des gorges et vallées latérales du Wâdi-Araba, sinon le Wâdi-Araba même. Tabari (II, 132) dit que le canton d'*El-Arabât* ou *Ghamr-el-Arabât* était compris dans le *Ghaur-Filistîn*. Voy. précédemment la note 3, page 429.

1 Tabari, II, 114.

Le camp des Romains, appuyé d'un côté à la rive abrupte et escarpée du Yarmouk, et à un précipice appelé *Wâcoussa* ou *Yâcoussa*, était de l'autre côté entouré d'un fossé profond. Les Musulmans allèrent passer la rivière plus haut, et prirent position vis-à-vis du fossé, de manière à barrer à l'ennemi le chemin de la retraite.

Pendant les mois de Rabî I et II (mai et juin 634), les deux armées restèrent en présence, cherchant à se surprendre, se tâtant par des escarmouches, mais évitant l'une et l'autre d'engager une action générale. Les Romains attendaient Bâhân, qui devait les joindre avec de nouvelles troupes; les Musulmans aussi attendaient des renforts qu'ils avaient demandés au calife [1].

Khâlid, fils de Walîd, appelé d'Irâk en Syrie.

Aussitôt qu'Abou-Becr avait eu connaissance des grands préparatifs de guerre faits par Héraclius, il avait écrit à Khâlid, fils de Walîd, de se rendre en Syrie avec la moitié des soldats de l'armée d'Irâk, et de laisser l'autre moitié, avec le commandement de la province, à Mothanna, fils de Hâritha.

Khâlid, ayant fait le partage des troupes entre Mothanna et lui, quitta Hîra avec neuf mille hommes environ [2], et gagna d'abord Corâkir, puits ou étang dans le désert de Semâwa, à peu de distance au nord-est de Daumat-Djandal. Là il fit une halte, et s'enquit d'un guide qui pût le mener, à travers le désert de Syrie, vers le Ghouta de Damas, où il voulait déboucher, pour redescendre ensuite vers le sud,

1 Tabari, II, 92, 94. Ibn-Khaldoun, f. 190 v°.

2 Tabari, II, 122.

de manière à prendre à dos les forces ennemies qui se portaient de Damas vers le Djaulân. On lui présenta un Bédouin de la tribu de Tay, nommé Râfi, fils d'Omayra, qui s'offrit à le conduire, en le prévenant qu'il aurait à franchir une vaste solitude aride, où l'on ne rencontrerait d'eau qu'après cinq nuits de marche. L'armée avait à peine assez d'outres pour emporter la provision d'eau nécessaire aux hommes pendant cet espace de temps. Il fallait pourvoir au besoin des chevaux. Par le conseil de Râfi, on choisit les plus grandes d'entre les chamelles qui portaient les bagages, et, après avoir excité leur soif par plusieurs jours de privation, on les fit boire copieusement; ensuite on leur lia les oreilles, on leur coupa les lèvres, et on attacha fortement leurs mâchoires, pour les empêcher de ruminer; on répartit leurs charges sur les autres chameaux, et l'on se mit en route. On cheminait de nuit en se dirigeant vers le nord-nord-ouest sur les étoiles que Râfi indiquait, et l'on se reposait pendant le jour. A chaque station, l'on tuait quelques-unes des chamelles qui avaient subi la préparation ci-dessus décrite, et le liquide contenu dans leur estomac, leur ventre, leurs mamelles, servait à abreuver les chevaux [1].

Après la cinquième nuit, il ne restait plus une seule de ces chamelles; toutes les outres étaient à sec; la soif dévorait les chevaux et les hommes. On était arrivé dans une plaine nue et sablonneuse. Khâlid appela le guide : « Où sommes-nous? lui demanda-

1 Tabari, II, 118, 130.

« t-il; où est l'eau que tu nous as annoncée? » Une ophthalmie, survenue à Râfi pendant le voyage, ne lui permettait plus de distinguer les objets. « Nous de« vons être ici à Souwa, répondit-il; nous y trou« verons de l'eau, s'il plaît à Dieu. Apercevez-vous « deux petits monticules semblables à deux mame« lons? — Oui, lui répliqua-t-on, les voici. » Il ajouta : « Cherchez aux alentours de ces mamelons « une touffe d'*auçadj* (arbuste épineux), qui a la « hauteur et la forme d'un homme assis. » Les perquisitions furent vaines, on ne trouva pas la touffe d'auçadj. « Quelqu'un l'aura coupée, dit Râfi. Cher« chez-en la souche. » Après bien des peines, la souche fut découverte. « Creusez la terre autour des « racines, » dit Râfi. On creusa, et l'on vit sourdre une eau abondante. Les soldats, poussant des acclamations de joie, accoururent étancher leur soif et faire boire leurs montures[1].

Il prend Bosra, et joint l'armée musulmane.

Le lendemain, avant l'aurore, ils allèrent piller un camp de Bahrâ placé sur leur droite, en un lieu nommé Mouçayyakh-Bahrâ, dans le canton de Coswâna; puis, revenant à Souwa, ils s'acheminèrent directement vers l'ouest; ils passèrent à Roummânetayn, ensuite à Cathab, et, à la troisième marche depuis Souwa, ils atteignirent Mardj-Râhit[2], prairie située à l'extrémité orientale du Ghouta de Damas[3]. Une troupe de Ghassanides, commandée par Hârith, fils d'Ayham, frère du roi Djabala, y était campée.

1 Tabari, II, 120, 130.
2 Tabari, II, 120, 122.
3 Aboulféda, *Géogr.*, p. 230.

Khâlid, après l'avoir battue et dispersée, tourna vers le sud, traversa rapidement le Haurân, et parut tout à coup devant Bosra, dont il entreprit le siége. Les habitants capitulèrent au bout de quelques jours. Bosra fut la première ville importante de Syrie qui devint tributaire des Musulmans. Après cette conquête, Khâlid s'avança vers le Djaulân, et opéra enfin sa jonction avec les émirs installés sur le Yarmouk. Son arrivée coïncida justement avec celle des secours que Bâhân amenait aux Romains[1].

Au rapport du prétendu Wâkedi, le gros de l'armée de Bâhân[2] avait occupé Dayr-el-Djisr, dans le canton de Ramâd, à deux lieues environ du camp musulman; et à moitié de cette distance était placée son avant-garde, composée d'un corps nombreux d'Arabes chrétiens des tribus de Ghassân, de Salîh, de Bahrâ et autres, sous les ordres du roi ghassanide Djabala, fils d'Ayham. Les Musulmans essayèrent d'abord d'attirer ces Arabes à leur parti. Plusieurs personnages issus d'Aus et de Khazradj, et par conséquent de la même race que les Ghassanides, furent envoyés à Djabala, et le pressèrent, au nom de leur commune origine, de s'unir à eux, plutôt que de défendre les intérêts des Romains. Djabala ayant déclaré qu'il voulait demeurer fidèle à la cause de l'empire, Khâlid, irrité de sa résistance, l'attaqua

Renforts amenés par Bâhân aux Romains.

1 Tabari, II, 94, 96, 116, 122, 132. Ibn-Khaldoun, f. 190 v°.

2 Suivant le même auteur, ce général, dont le nom se trouve écrit quelquefois Mâhân, était Arménien (p. 259 de mon man.). Son nom devrait se prononcer *Vahan*. Théophane et Cedrenus l'appellent Βάαν.

brusquement, le battit, et le rejeta sur Dayr-el-Djisr[1].

Bientôt Bâhân s'avança avec toute sa division, tandis que les Romains du camp de Wâcoussa débouchaient de leurs retranchements pour le soutenir. Alors s'engagea une lutte générale, dans laquelle Khâlid, fils de Walîd, fut opposé à Bâhân; Abou-Obayda, Chourahbîl, Amr et Yazîd, aux autres généraux ennemis. L'avantage resta aux Musulmans. Les troupes romaines sorties du camp de Wâcoussa y furent refoulées en désordre, et celles de Bâhân s'y jetèrent pêle-mêle avec elles, après avoir essuyé de grandes pertes[2].

Maladie d'Abou-Becr.

Plus d'un mois se passa encore en légères escarmouches et en pourparlers[3]. Tandis que les armées étaient ainsi en présence, le calife Abou-Becr terminait sa carrière à Médine. On soupçonna les Juifs de l'avoir fait empoisonner; mais ce soupçon était vraisemblablement dénué de fondement. Ce que l'on sait avec certitude, c'est qu'Abou-Becr s'étant lavé tout le corps par une matinée fraîche, éprouva un refroidissement, et fut bientôt après saisi d'une fièvre qui le conduisit au tombeau dans l'espace de deux semaines[4].

Il désigne Omar pour son successeur.

Se sentant près de sa fin, il songea à se désigner un successeur, et commença à indiquer son choix

1 *Hist. de la conquête de Syrie* par le prétendu Wâkedi, p. 264, 266, 269, 276 de mon man. Ockley, I, 282, 284.

2 Tabari, II, 94, 96.

3 Tabari, II, 96.

4 Tabari, II, 136.

en chargeant Omar de présider en sa place à la prière. Ensuite il appela Abderrahmân, fils d'Auf, et lui dit : « Que penses-tu d'Omar? — C'est la vertu « même, répliqua Abderrahmân; mais il est rude et « sévère.—Il le sera moins, reprit Abou-Becr, quand « il aura le pouvoir suprême. Il se montre sévère, « parce qu'il me juge ordinairement trop indulgent. « J'ai remarqué qu'il me conseille la douceur lors- « qu'il me voit irrité contre quelqu'un, et qu'il n'est « rigoureux que lorsqu'il me trouve trop facile. » Après avoir recommandé à Abderrahmân le secret sur cet entretien, Abou-Becr envoya chercher Othmân, fils d'Affân, et lui adressa la même question. « Omar, « dit Othmân, est meilleur qu'il ne le paraît. C'est « le plus excellent des Musulmans. » Confirmé dans sa résolution par ce témoignage, Abou-Becr dit à Othmân d'écrire son testament, et lui dicta ces mots: « Au nom de Dieu clément et miséricordieux! voici « les dernières volontés d'Abou-Becr, fils d'Abou- « Cohâfa... » En cet instant il cessa de parler, atteint d'une défaillance subite. Othmân, continuant d'écrire, ajouta de son chef : « Je lègue le pouvoir à « Omar, pour le bien des Musulmans. » Quelques moments après, Abou-Becr, ayant repris connaissance, dit à Othmân : « Lis-moi ce que tu as écrit. » Othmân lut. « Je vois, dit Abou-Becr, que tu as « achevé ma pensée; c'est bien : que Dieu te récom- « pense[1]! »

Omar, mandé à son tour devant le calife, et ins-

[1] Tabari, II, 148, 150.

truit par lui-même de ses intentions, le pria de ne point penser à lui, disant qu'il n'avait pas besoin de la dignité du califat. « Je le sais, lui dit Abou-Becr; « mais cette dignité a besoin de toi [1]. » Puis, ayant congédié Omar, il se souleva de son lit, et, soutenu par l'une de ses femmes, Esmâ, fille d'Omays, il s'approcha d'une fenêtre, d'où il se montra au peuple. « Musulmans, dit-il, je désigne Omar pour mon « successeur; ce choix ne m'est inspiré que par « l'intérêt public. » D'une voix unanime, les assistants répondirent : « Nous l'acceptons [2]. »

Mothanna vient à Médine exposer la situation de l'armée d'Irâk.

Le jour qui précéda sa mort, Abou-Becr vit arriver près de lui Mothanna, fils de Hâritha, auquel Khâlid, fils de Walîd, en partant pour la Syrie, avait remis le commandement des troupes musulmanes qu'il laissait en Irâk.

Peu de temps après le départ de Khâlid, les Persans avaient déféré la couronne à Chahrîrâz [3], fils de Chîra, fils de Chahriâr, prince issu de Sâbour (Sapor) par une branche collatérale de celle de Kesra. Le nouveau roi s'était empressé d'envoyer contre les Musulmans le général Hormouz-Djâdhouwayh, à la tête de dix mille hommes. Tandis que cette armée s'avançait vers Hîra, Mothanna, ayant rassemblé ses forces, s'était porté au-devant de l'ennemi. Il l'avait rencontré à Bâbil, sur l'emplacement de l'ancienne Babylone, et l'avait mis dans une déroute complète. Sur ces entrefaites, Chahrîrâz était mort.

1 Lebeau, XI, 221.
2 Tabari, II, 150.
3 Ou Chahrîrân, fils d'Ardchîr, fils de Chahriâr.

Dokht-Zénân, fille de Kesra (Parwiz), avait un instant occupé le trône de Perse. Sâbour, fils de Chahrîrâz, qui y était monté après elle, ayant accordé à son ministre Farroukhzâd, fils de Bendowân, la main d'Arzemidokht, fille de Kesra, cette princesse, indignée à l'idée d'un mariage qu'elle regardait comme une ignominie, avait formé un complot avec un officier nommé Siâwoukhch. Celui-ci, après avoir tué Farroukhzâd, avait assiégé le roi dans son palais, s'était emparé de sa personne, lui avait ôté la vie, et avait placé Arzemidokht sur le trône. Ces rapides révolutions, et les troubles qui s'en étaient suivis, avaient empêché les Persans de tenter de nouveaux efforts pour arracher aux Musulmans leurs conquêtes. Mais la position de Mothanna, obligé de garder avec une faible armée une vaste étendue de pays incessamment menacée par un ennemi dont les ressources étaient immenses, n'en était pas moins précaire et périlleuse. Inquiet de l'état d'Abou-Becr, dont il ne recevait pas de lettres depuis quelque temps, et profitant du répit que les Persans lui laissaient, ce général s'était déterminé à venir lui-même à Médine, pour solliciter des renforts et demander la permission d'enrôler sous ses drapeaux ces fractions des Bacrites et autres tribus arabes, qui, naguère s'étant rendues coupables d'apostasie et de révolte, étaient depuis revenues à l'islamisme et s'offraient avec empressement à combattre les infidèles, mais dont le calife avait jusqu'alors refusé d'accepter les services[1].

[1] Tabari, II, 124, 126. Ibn-Khaldoun, f. 191 v°.

Mort d'Abou-Becr. Abou-Becr, bien qu'il touchât à ses derniers moments, conservait toute la lucidité de son esprit. L'exposé que lui fit Mothanna de la situation de l'armée d'Irâk excitant toute sa sollicitude, il envoya chercher Omar. « Écoute, lui dit-il, des instructions « que j'ai à te donner, et promets-moi de les exécu- « ter. Ce jour est, je crois, le dernier de ma vie. « Dès demain matin, fais un appel solennel aux « Musulmans, pour que les hommes en état de porter « les armes aillent, en toute hâte, se joindre aux « troupes de Mothanna; et si nos généraux qui « combattent en Syrie obtiennent des succès, aus- « sitôt qu'ils seront maîtres des points principaux « de cette contrée, fais retourner en Irâk la division « de Khâlid[1]. » Abou-Becr expira le soir même. Pendant la nuit, Omar, après avoir récité la prière funèbre sur son corps, le fit déposer dans une tombe creusée à côté de celle de Mahomet[2].

Les opinions sur la date de la mort d'Abou-Becr varient entre le 16 et le 22 de Djoumâdha II, an XIII de l'hégire (17-23 août 634 de J. C.). Il avait fini, comme Mahomet, à l'âge de soixante-trois ans, selon le calcul lunaire, et avait régné deux ans trois mois et quelques jours, suivant la même manière de compter[3].

Pendant les six premiers mois de son califat, Abou-Becr, qui était négociant, avait continué de pourvoir à son entretien et à celui de sa famille au

1 Tabari, II, 128. Ibn-Khaldoun, f. 191 v°.
2 Tabari, II, 128, 140.
3 Tabari, II, 94, 136, 138.

moyen des produits de son commerce. Mais ensuite, sentant que les affaires publiques réclamaient tout son temps, il renonça à son négoce, et prit jour par jour, dans le trésor public, ce qui était nécessaire à ses besoins[1]. Tous les vendredis, qui sont les jours de dévotion dans la religion musulmane, il avait coutume de distribuer ce qui se trouvait d'argent dans le trésor, à proportion du mérite de chacun : d'abord aux gens de guerre, ensuite aux hommes recommandables par leur science, enfin à ceux qui s'étaient rendus dignes de quelque récompense, à quelque titre que ce fût[2]. On lui avait alloué à lui-même six mille dirham par année. Quelques heures avant sa mort, il ordonna de calculer ce qu'il avait dépensé du trésor public, pour lui et les siens, depuis son avénement. On trouva qu'il avait dépensé huit mille dirham. « Je lègue aux Musulmans, dit-« il, la terre que je possède en tel endroit, comme « indemnité des frais que je leur ai occasionnés[3]. »

Il laissait plusieurs enfants, de l'un et de l'autre sexe, qu'il avait eus de différentes femmes. Le plus connu de ses fils est Abderrahmân, qui s'était distingué dans la campagne du Yémâma, et servait alors en Syrie.

1 Tabari, II, 152.
2 El-Makin, p. 19.
3 Tabari, II, 152.

LIVRE X.

OMAR.

Progrès des Musulmans en Syrie.

Omar fut reconnu calife à Médine, sans qu'aucune prétention rivale s'élevât contre lui. Il est le premier auquel les Musulmans aient donné le titre d'*Emir-el-Moumintn*, c'est-à-dire, commandeur des croyants[1]. Empressé de remplir les intentions de son prédécesseur, il monta en chaire le jour même de son avénement, et invita les Musulmans réunis dans la mosquée à aller en Irâk soutenir leurs frères et lutter contre les Persans. Mais, au milieu des préoccupations et des regrets que la mort d'Abou-Becr jetait dans les esprits, personne ne répondit à cet appel. Il le renouvela trois jours après. Un fils de Maçoud-ibn-Moàttib, ancien chef de la tribu de Thakîf, nommé Abou-Obayd, s'offrit aussitôt à marcher. Après lui, un grand nombre de volontaires se présentèrent. Omar leur désigna pour général Abou-Obayd. On lui dit à ce sujet : « Ne serait-il « pas plus convenable de confier ces fonctions à un « homme qui ait été compagnon de Mahomet? —

Avénement d'Omar.

Envoi d'Abou-Obayd en Irâk.

1 Abulfedæ *Annales*, I, 222.

« Les compagnons de Mahomet, répliqua Omar, « n'ont de prééminence sur les autres Musulmans « qu'autant qu'ils montrent plus de zèle pour la « cause de la religion. C'est Abou-Obayd qui a « donné l'exemple du zèle en cette occasion; c'est « lui qui commandera[1]. » Il fit prendre les devants à Mothanna, qui se dirigea en diligence vers Hîra. Bientôt Abou-Obayd se mit en route sur ses traces avec les nouvelles troupes destinées pour l'Irâk.

Chrétiens exilés de Nadjrân.

Un des premiers actes qui marquèrent le commencement du règne d'Omar fut l'envoi de Yàla, fils d'Omeyya, à Nadjrân, dont une partie de la population professait encore le christianisme. L'objet de cette mission était l'accomplissement d'une volonté exprimée par Mahomet mourant : « Ne laissez pas, « avait-il dit, subsister en Arabie deux religions. » Abou-Becr, par des raisons politiques, avait différé l'exécution de cet ordre. Yàla fut chargé de signifier aux habitants chrétiens de Nadjrân qu'ils devaient s'éloigner de cette ville, et se transporter, à leur choix, soit en Syrie, soit en Irâk, où des terres leur seraient accordées en dédommagement de l'expatriation qu'on leur imposait[2]. Ce fut vraisemblablement à la même époque que les Juifs depuis longtemps domiciliés sur le territoire de Khaybar furent exilés de ce canton[3].

Bataille de Yarmouk.

Cependant les troupes musulmanes de Syrie, établies près du Yarmouk, continuaient à tenir l'armée

1 Tabari, II, 176, 180. Ibn-Khaldoun, f. 192.
2 Tabari II, 176. Ibn-Khaldoun, f. 192.
3 Voy. liv. VIII, p. 201.

romaine comme assiégée dans son camp de Wâcoussa. Abattus par leur précédent échec, les soldats romains n'osaient plus se présenter au combat. Sans cesse leurs prêtres travaillaient à relever leur courage, à exciter leur zèle pour la religion chrétienne, qu'ils leur montraient menacée d'une ruine imminente. Ces exhortations ayant enfin produit l'effet désiré, l'armée romaine commença, au matin du dernier jour de Djoumâdha II (30 août 634), ou de l'un des premiers jours de Radjab (septembre 634), suivant un autre témoignage, à défiler hors de son camp, et à se ranger en bataille dans la plaine [1].

A la vue de ces mouvements, les émirs musulmans s'empressèrent de faire leurs dispositions. Ils étaient ensemble sur le pied de l'égalité, et se préparaient à combattre *mouteçânidîn*, c'est-à-dire, chacun à la tête de sa division, sans dépendre d'une autorité supérieure et unique. Khâlid leur représenta qu'il importait au succès d'une journée qui s'annonçait comme devant être décisive, d'écarter toute considération d'amour-propre, et d'élire parmi eux un chef temporaire auquel les autres émirs obéiraient en cette circonstance, et qui dirigerait et combinerait seul les opérations; il finit en demandant pour lui-même l'honneur et la responsabilité du commandement. On le lui déféra d'une voix unanime. Aussitôt, imitant l'ordre de l'armée ennemie, il partagea ses troupes en bataillons, à chacun desquels il assigna un poste [2].

1 Tabari, II, 96, 158.
2 Tabari, II, 98.

Quarante-six mille Musulmans [1] allaient avoir à combattre une armée que Tabari, Ibn-Khaldoun [2] et autres auteurs arabes, évaluent à deux cent quarante mille hommes. Khâlid, ayant entendu quelqu'un faire une remarque sur cette disproportion de nombre, s'écria vivement : « Je voudrais avoir en « face le double d'ennemis, et que mon Achcar fût « en état d'être monté. » Achcar était le nom de son cheval de bataille, qu'un accident avait rendu boiteux. « Ne comptez pas les hommes, ajouta-t-il ; ce « n'est pas le nombre qui donne l'avantage, c'est le « secours de Dieu ; et l'avantage est de notre côté [3]. »

Au moment où les deux armées étaient prêtes à en venir aux mains, un courrier arrivant de Médine traversa les rangs des Musulmans. Aux questions qu'on lui adressait, il répondait : « Tout va bien. » Étant parvenu près de Khâlid, il lui annonça secrètement la mort du calife Abou-Becr et l'avénement d'Omar. Khâlid lui recommanda de ne communiquer cette nouvelle à personne, mit dans son carquois, pour être ouverte après la bataille, la dépêche qu'il apportait, et se hâta d'ordonner l'attaque [4].

Victoire des Musulmans.

On se battit avec acharnement durant tout le jour. La défection de Djardja, l'un des généraux d'Héraclius, auquel Khâlid, dans une conférence, persuada d'embrasser l'islamisme, et qui passa pendant l'action du côté des Musulmans [5], commença à décider la

1 Tabari, II, 96.
2 Ibn-Khaldoun, f. 190 v°.
3 Tabari, II, 100.
4 Tabari, *ibid.*
5 Tabari, II, 102.

défaite des Romains. Leur cavalerie, composée en grande partie d'Arabes chrétiens, fut la première à se débander. Les Musulmans, la voyant errer en désordre et chercher une issue pour s'échapper du champ de bataille, ouvrirent leurs rangs, et la laissèrent prendre la fuite. Ils tombèrent alors sur l'infanterie, la poussèrent dans son camp, y pénétrèrent avec elle, et, l'ayant acculée à la rivière Yarmouk et au précipice Wâcoussa, ils en détruisirent plus de la moitié. Quarante mille Romains, de l'aveu d'un historien byzantin [1], cent vingt mille, si l'on en croit Tabari, périrent dans cette journée, soit par le fer, soit dans les eaux du Yarmouk, soit dans le précipice où des compagnies entières roulaient à la fois. Le général El-Ficâr et plusieurs officiers de l'armée romaine, pour ne pas voir le désastre de leurs troupes, avaient enveloppé leurs têtes dans leurs manteaux, et s'étaient laissé tuer sans se défendre. Les Musulmans perdirent trois mille hommes; de ce nombre fut Icrima, fils d'Abou-Djahl [2].

1 Cedrenus, I, p. 426.

2 Tabari, II, 104, 106. Plusieurs auteurs, notamment Wâkedi et Belâdori, rapportent à l'an XV de l'hégire (14 fév. 636—2 fév. 637 de J. C.) la bataille de Yarmouk, et placent à Adjnâdin le théâtre de la grande bataille gagnée en l'an XIII sur les Romains par les Musulmans. Sur ce dernier point, un récit d'Ibn-Ishâk paraît avoir servi de base à l'opinion de ces auteurs. Voici ce que dit Ibn-Ishâk :

« Khâlid, fils de Walid, après avoir quitté l'Irâk, traversé le désert et battu les Ghassanides à Mardj-Râhit, trouva, en arrivant devant Bosra, cette ville assiégée par Abou-Obayda, Chourahbil et Yazid réunis. Il pressa le siége avec eux. Bosra s'étant bientôt rendue et soumise au tribut, les quatre généraux conduisirent leurs troupes dans la Filistîn, pour secourir Amr, fils d'El-As, contre lequel marchait une armée romaine considérable, commandée par Tédâric (Théodore), frère de l'empereur Héraclius.

Khâlid destitué du rang d'émir.

La lettre apportée par le courrier venu de Médine, au commencement de la bataille, était adressée par Omar à Abou-Obayda. Dans cette lettre, le nouveau calife destituait du rang d'émir Khâlid, fils de Walîd, et le plaçait, avec les troupes qu'il avait amenées d'Irâk, sous les ordres d'Abou-Obayda; il confirmait d'ailleurs celui-ci et les trois autres émirs, Chourahbîl, Yazîd et Amr, dans les fonctions et les gouvernements dont Abou-Becr les avait investis [1]. Khâlid, qui connaissait bien les sentiments d'Omar à son égard, ne fut pas surpris de sa disgrâce, et la supporta noblement. Il se soumit sans murmurer à n'être que le subalterne d'un homme auquel il était supérieur pour les talents militaires; mais Abou-Obayda, qui savait l'apprécier, le traita toujours moins comme son lieutenant que comme son égal.

Cette armée s'était avancée jusqu'à Adjnâdîn, village situé à 15 ou 20 milles à l'ouest de Jérusalem, entre Ramla et Bayt-Djabrîn *. Amr, fils d'El-As, ayant opéré sa jonction avec ses collègues, les Musulmans attaquèrent les Romains à Adjnâdîn, et remportèrent sur eux une victoire signalée. Cette bataille se donna le samedi 28 de Djoumâdha I, an XIII de l'hégire (samedi 30 juillet 634 de J. C.). Le général en chef de l'armée romaine y fut tué. Mais ce général, suivant certains témoignages, n'était pas le frère d'Héraclius, Tédâric; c'était un personnage appelé El-Cancalâr (le chancelier?). » (Tabari, II, 132).

Abou-Yazîd ajoute au récit d'Ibn-Ishâk qu'après la défaite des Romains à Adjnâdîn, de nouvelles forces envoyées par Héraclius contre les Musulmans furent taillées en pièces près de la rivière Yarmouk et du précipice Wâcoussa, dans le courant du mois de Radjab de la même année XIII de l'hégire (septembre 634), et que ce fut au commencement de cette seconde bataille que l'annonce de la mort du calife Abou-Becr fut apportée au général en chef des troupes musulmanes. (Tabari, II, 134.)

1 Tabari, II, 100, 156.

* Betha-Gabris de la carte de Palestine, par d'Anville.

Les Musulmans marchent vers Damas.

Les soins donnés aux blessés, l'inhumation des morts, et surtout le partage du butin, occupèrent plusieurs jours les vainqueurs, qui auraient pu sans doute achever la destruction de l'armée ennemie, s'ils avaient immédiatement poursuivi les fuyards. Prélèvement fait de la cinquième partie des dépouilles pour le trésor public, chaque cavalier musulman eut pour son lot la valeur de quinze cents dirham [1]. Enfin, après avoir laissé un détachement sur le Yarmouk pour protéger leurs communications avec l'Arabie, les émirs levèrent leur camp; et, marchant dans la direction de Damas, ils allèrent prendre position à Mardj-Essoffar, à peu de distance au nord de Djâbia. Là ils apprirent, d'une part, que des renforts, envoyés de Hems par l'empereur aux habitants de Damas, venaient d'entrer dans cette ville; de l'autre, que les débris de l'armée vaincue s'étaient réunis à Fahl, bourgade située dans la vallée du Jourdain, un peu au midi de Tabariya (Tibériade) [2].

Ces nouvelles jetèrent de l'hésitation dans le conseil des émirs; ils demeurèrent incertains s'ils devaient porter d'abord leurs attaques sur Fahl ou sur Damas. Dans cette indécision, Abou-Obayda écrivit au calife pour lui demander des instructions. Omar répondit : « Il faut frapper l'ennemi au cœur. Commencez par Damas, qui est la citadelle de la Syrie. Envoyez devant Fahl, devant Hems et dans la Filistîn, des corps de cavalerie pour tenir les Romains

1 Tabari, II, 104.
2 Tabari, II, 160.

en respect sur tous ces points, tandis que vous presserez Damas. Quand cette ville sera tombée en votre pouvoir, Yazîd s'y installera pour la garder et soumettre les lieux qui en dépendent; les trois autres émirs iront détruire le rassemblement de Fahl. Cette expédition terminée, Abou-Obayda, accompagné de Khâlid, s'acheminera vers Hems; Chourahbîl et Amr resteront dans l'Ordounn pour en achever la conquête, et faire ensuite celle de la Filistîn. Jusque-là, et tant que les quatre armées musulmanes ou plusieurs d'entre elles agiront de concert, le commandement supérieur appartiendra à celui des émirs dont le département sera le théâtre de la guerre [1]. »

Conformément au plan tracé par le calife, trois corps furent détachés du camp de Mardj-Essoffar : l'un, conduit par Abou-l-Awar, se dirigea sur Fahl; les deux autres, guidés par Alcama, fils de Hakîm, et Masrouk, fils d'El-Akki, furent destinés à faire face aux garnisons romaines de la Filistîn. Le reste des forces musulmanes, s'ébranlant en même temps, marcha vers Damas. Yazîd, fils d'Abou-Sofyân, avait pris le commandement en chef. Arrivé en vue de Damas, il envoya Dhou-l-Kelâ avec les cavaliers himyarites se poster à une journée au delà de cette ville sur la route de Hems [2].

Siége de Damas.

Selon le témoignage de Sayf, le gouverneur de Damas était un personnage nommé Nestâs, fils de Nestous [3]; suivant Ibn-Ishâk, c'était le général Bâ-

1 Tabari, II, 160, 162, 164.
2 Tabari, II, 164.
3 Tabari, II, *ibid.*

hân, que les habitants eux-mêmes avaient mis à leur tête [1]. Quoi qu'il en soit, ce gouverneur, bravement secondé par la population, repoussa longtemps les efforts des assiégeants. Pendant plus de deux mois, les Musulmans battirent les murailles avec des machines de guerre, firent pleuvoir des nuées de traits sur les défenseurs des remparts, et multiplièrent les assauts. L'énergie de la résistance fut égale à la vivacité des attaques. Le courage de la garnison et des habitants était soutenu par l'espoir de prochains secours qu'ils attendaient de Hems, où se tenait alors Héraclius. En effet, un corps de troupes romaines, expédié par l'empereur, était en marche vers Damas. Il fut arrêté au passage par Dhou-l-Kelâ, qui l'obligea de rétrograder [2].

Les assiégés, réduits à ne plus compter que sur leurs propres moyens, commencèrent à concevoir des craintes sur l'issue de la lutte qu'ils soutenaient. Ils se flattèrent néanmoins que les intempéries de la saison d'hiver, dans laquelle on allait entrer, forceraient l'ennemi à se retirer. L'hiver vint; mais les Musulmans ne s'éloignèrent pas. Chacun des quatre émirs était campé devant une des portes de la ville. Abou-Obayda s'était établi vis-à-vis la porte de Djâbia. Du côté opposé, Khâlid, qui continuait de commander aux soldats venus de l'Irâk avec lui, menaçait la porte de Thomas, *Bâb-Touma* : c'était la partie la plus forte des murailles.

Une nuit, Khâlid, à l'œil vigilant duquel rien Prise de Damas.

1 Tabari, II, 158.
2 Tabari, II, 164.

n'échappait, s'aperçut que les remparts n'étaient point gardés. Le ralentissement des attaques, occasionné par le mauvais temps, et des propositions de capitulation que les émirs avaient adressées aux habitants et que ceux-ci avaient rejetées, prenant ces ouvertures pour une marque de lassitude et de faiblesse, avaient inspiré une sécurité imprudente aux Damasquins. Sur ces entrefaites, un fils était né au gouverneur; on avait célébré par des festins la naissance de cet enfant; les soldats, pour prendre part à la fête, avaient quitté leurs postes; ils étaient à boire et à se divertir dans leurs casernes.

Khâlid choisit les plus déterminés de ses gens, leur ordonne de se munir de cordes garnies par un bout d'un nœud coulant, et, dans leur longueur, de simples nœuds destinés à servir d'échelons. A la tête de ces braves, il s'avance sans bruit, franchit le fossé, et arrive au pied des murs. Deux cordes adroitement lancées sont accrochées par leurs nœuds coulants aux créneaux. El-Kàkâ, fils d'Amr, et Madhòur, fils d'Adi, s'aventurent les premiers à monter. Le succès couronne leur audace. Ils fixent aux créneaux les autres cordes; Khâlid et le reste de ses compagnons escaladent à leur tour les remparts, descendent dans l'intérieur, surprennent et égorgent les gardiens de la porte, l'ouvrent, et font tomber le pont-levis, en poussant le cri d'*Allah-Acbar!* A ce signal, toute la division de Khâlid, qui s'était approchée en silence, se précipite dans la ville, et commence à faire main basse sur ceux qui se présentent devant elle.

En un instant l'alarme et le tumulte se répandent

parmi la garnison et la population de Damas. Tandis que les uns s'empressent de regagner leurs postes, que d'autres se rassemblent pour essayer d'arrêter les progrès des troupes de Khâlid, le plus grand nombre des habitants, frappé d'effroi, ne songe qu'à se soustraire par une prompte capitulation aux horreurs d'une ville saccagée. Des députations sont envoyées aux camps des émirs, pour leur annoncer que les conditions naguère proposées par eux sont acceptées, et les prier d'entrer sans retard, afin de mettre un terme à l'effusion du sang qui coule dans le quartier de la porte de Thomas. Un traité est signé aussitôt ; des otages sont livrés ; les portes s'ouvrent, et les émirs, entrant dans Damas au point du jour, rencontrent en s'avançant les troupes de Khâlid, qui avaient porté le pillage et le massacre jusqu'au cœur de la ville. Ils font cesser le carnage, et étendent le bénéfice du traité de capitulation aux habitants du quartier de la porte de Thomas, bien que déjà conquis par la force. Aux termes de ce traité, tout ce qui dans Damas était du domaine de la famille impériale, tous les biens de ceux qui s'étaient enfuis pendant le siége, et la moitié des édifices publics, des maisons particulières, des meubles, de l'or, de l'argent et des terres des Damasquins, devinrent la propriété des Musulmans. En outre, une contribution annuelle d'un dinâr par tête fut imposée aux habitants ; et, sur les récoltes de la portion des terres en culture dont la possession était conservée à ceux-ci, les Musulmans eurent le droit de prélever chaque année une quantité d'orge ou de blé égale

à la quantité employée pour l'ensemencement [1].

Ce fut ainsi que Damas passa sous la domination musulmane. D'après le récit de Sayf, rapporté par Tabari, cette importante conquête paraît avoir été faite sur la fin de l'an XIII (vers décembre 634) ou dans le commencement de l'an XIV de l'hégire (février-mars 635 de J. C.) [2].

Journée de Fahl.

Yazîd, fils d'Abou-Sofyân, s'étant installé à Damas avec sa division, les trois autres émirs, suivis de leurs corps d'armée, se portèrent vers l'Ordounn, et prirent la route de Fahl. Chourahbîl était le général en chef de l'expédition. En arrivant à Fahl, on trouva cette bourgade déjà au pouvoir d'Abou-l-Awar. Les troupes romaines l'avaient évacuée à l'approche de cet officier, et s'étaient retirées plus au midi, dans une ville nommée Bayçân, située sur une colline à la droite du Jourdain. Soit qu'elles eussent rompu derrière elles les digues de canaux d'irrigation, soit qu'elles eussent fait déborder le Jourdain par le moyen d'un barrage, elles avaient inondé toute la partie de la vallée de ce fleuve comprise entre Fahl et Bayçân, de manière à convertir le terrain en marécages fangeux, impraticables à la cavalerie musulmane. Cet obstacle ne permettant pas aux émirs

1 Tabari, II, 166, 168.

2 Aboulféda (*Ann.*, I, 222, 224) place en l'an XIII la prise de Damas; Ibn-Ishâk et Wâkedi la reculent jusqu'au milieu de l'an XIV, c.-à-d. à la fin d'août 635 (Tabari, II, 168). Ce témoignage du véritable Wâkedi, cité par Tabari, montre bien que le livre intitulé *Conquête de Syrie*, dans lequel on lit que la prise de Damas coïncida avec la mort d'Abou-Becr, et qui est mis sous le nom de Wâkedi, est l'œuvre d'un auteur pseudonyme, comme l'avait pensé M. Hamaker en se fondant sur d'autres indices.

d'aller chercher l'ennemi que le calife leur avait désigné, ils demeurèrent à Fahl, en attendant que les premières chaleurs eussent épuisé les eaux et raffermi le sol. Cependant ils envoyèrent Abou-l-Awar commencer les attaques contre Tibériade, dont ils se proposaient de faire le siége, et dépêchèrent un courrier à Omar pour l'instruire de leur situation et de leur projet. Avant qu'ils eussent reçu la réponse du calife, les troupes romaines, qui s'étaient peu à peu grossies et avaient eu le temps de reprendre courage, sortirent de Bayçân, et, profitant de la connaissance qu'elles avaient du terrain, elles vinrent, au nombre de quatre-vingt mille hommes, par des chemins ignorés des Musulmans, les assaillir dans Fahl. Elles espéraient les surprendre. Mais les émirs étaient sur leurs gardes; ils soutinrent vigoureusement le choc. Le combat se prolongea jusqu'à la nuit. Enfin le général romain, nommé Saycalâr (Sacellarius?), ayant été renversé, ses soldats lâchèrent pied; poussés vers les marécages qu'ils avaient eux-mêmes formés pour leur défense, ils s'y enfoncèrent, et y périrent tous, à l'exception de quelques fuyards qui réussirent à s'échapper [1].

Conquête de l'Ordounn.

Après cette victoire, qui assurait aux Musulmans la possession prochaine de toute la contrée de l'Ordounn, Abou-Obayda se sépara de ses collègues; et, emmenant Khâlid avec lui, il regagna Damas pour marcher de là sur Hems. Chourahbîl, resté avec Amr, fils d'El-As, dans l'Ordounn, ne tarda pas à en

1 Tabari, II, 170, 172. Ibn-Khaldoun, f. 191 v°.

compléter la réduction. Bayçân, Tibériade et autres villes de la province, ne lui opposèrent qu'une faible résistance, et se rendirent successivement, dans le courant de l'an XIV de l'hégire, aux mêmes conditions que Damas. Chourahbîl, après avoir placé partout des garnisons suffisantes, changea de rôle avec Amr, et entra dans la Filistîn à la suite de ce général, dont il devenait l'auxiliaire[1]. En même temps, l'émir Yazîd, fils d'Abou-Sofyân, subjuguait par ses lieutenants diverses villes du département de Damas; Adhraât, autrement appelée Bathaniya, se soumettait à Abou-l-Azhar le Cochayrite; Dihya, fils de Holayfa le Kelbite, obtenait la reddition de Tadmor ou Palmyre[2].

Avant d'aborder l'exposé des opérations d'Abou-Obayda dans la province de Hems, et de celles d'Amr, fils d'El-As, dans la Filistîn, il est nécessaire de reporter nos regards sur les événements qui se passaient alors dans l'Irâk, et d'en reprendre le récit à l'époque où nous l'avons laissé suspendu, c'est-à-dire, au milieu de l'an XIII.

Les Musulmans perdent et reconquièrent l'Irâk occidental.

Roustem investi du commandement des forces militaires de la Perse.

L'on a vu[3] que Siâwoukhch, après avoir tué le roi Sâbour, fils de Chahrîrâz, et son ministre Farroukhzâd, avait placé sur le trône de Perse Arzemi-

1 Tabari, II, 172, 174. Ibn-Khaldoun, f. 191 v°.
2 Tabari, II, 168. Ibn-Khaldoun, f. 191 v°.
3 Voy. précédemment, p. 439.

dokht, fille de Kesra Parwîz; Bourân, autre fille de Kesra, princesse qui jouissait d'une grande considération et avait souvent été prise pour arbitre entre les factions qui divisaient les Persans, se hâta d'instruire le gouverneur du Khoraçân, Roustem, fils de Farroukhzâd, du meurtre de son père. Roustem, animé par le désir de la vengeance, quitte aussitôt le Khoraçân, et s'avance vers Médâïn. Il bat les troupes que lui opposent Arzemidokht et Siâwoukhch, entre dans Médâïn avec son armée victorieuse, met à mort Siâwoukhch, fait crever les yeux d'Arzemidokht, et offre à Bourân la couronne. Bourân l'accepte, défère à Roustem le commandement de toutes les forces militaires de la Perse, et l'associe à la royauté pour dix années, sous la condition qu'à l'expiration de ce terme, si l'on découvrait l'existence de quelque descendant mâle de Kesra, la puissance suprême serait remise à ce personnage; sinon, qu'elle continuerait à résider dans la ligne féminine de la race royale [1].

Retour de Mothanna en Irâk.

Roustem, à peine investi de l'autorité, s'empressa d'envoyer des émissaires sur divers points de l'Irâk arabique pour soulever la population contre les Musulmans, tandis qu'il faisait partir de Médâïn un corps de troupes destiné à les expulser de Hîra, et commandé par Djâlinous. Telle était la situation des choses, quand le général Mothanna, après une absence de plus d'un mois, revint de Médine à Hîra, précédant Abou-Obayd, le nouvel émir nommé par Omar.

1 Tabari, II, 178, 182.

A son arrivée, Mothanna apprit que déjà la plupart des dihcân, ou seigneurs terriers, commençaient à s'insurger; que les officiers persans Narsé et Djâbân avaient mis sur pied des forces imposantes, le premier dans le district de Cascar, le second dans le canton du Fourât-Badacla. Ces nouvelles lui faisant craindre d'être attaqué à la fois par derrière et de front, il rappela d'abord à lui ses détachements, disséminés sur la rivière Sîb et en d'autres lieux; puis il évacua Hîra, et se retira vers l'extrémité méridionale de l'Irâk, à Khaffân, sur la limite du désert.

Arrivée d'Abou-Obayd; ses premiers succès.

Là, il attendit son chef Abou-Obayd. Celui-ci parut bientôt à la tête des renforts qu'il amenait. Les Musulmans, se trouvant alors en nombre, vont tomber sur Djâbân, l'écrasent à Nemârik, et se portent contre Narsé, qui avait réuni sous ses drapeaux la population de Bârousma, de Nahr-Djaubar et des bords du Zâb. Djâlinous, averti du désastre de Djâbân, marchait au secours de Narsé; mais, avant qu'il ait pu le joindre, les Musulmans défont Narsé à Saccâtiya, lieu dépendant du district de Cascar; ensuite ils courent à la rencontre de Djâlinous, le mettent en déroute près de Bâcosyâtha [1], font rentrer dans l'obéissance les populations insurgées, et vont reprendre possession de Hîra [2].

Sur l'annonce des échecs essuyés par les officiers persans, Roustem ayant rassemblé une grande armée, en donna le commandement à Bahman Djâ-

1 C'est vraisemblablement le même lieu que Cosyâtha, mentionné ailleurs.

2 Tabari, II, 180, 182, 184, 186, 188, 190. Ibn-Khaldoun, f. 192.

dhouwayh, surnommé Dhou-l-Hâdjib, que la voix publique désignait comme le général le plus capable de lutter avec avantage contre les Arabes. Bahman partit de Médaïn avec plusieurs éléphants; et, pour exciter le zèle de ses soldats, il fit déployer devant eux l'étendard de Kesra, appelé Direfch-Kawiân. Cet étendard célèbre, formé de peaux de tigres, avait douze coudées de long sur huit de large [1].

Bataille de Coss-ennâtif, ou du Pont, perdue par les Musulmans.

Les Persans, parvenus à Coss-ennâtif, aperçurent les ennemis, qui étaient venus au-devant d'eux et campaient à Marwaha. L'Euphrate séparait les deux armées, mais un pont de bateaux était jeté d'une rive à l'autre. Bahman envoya défier les Musulmans, et leur offrit le libre passage du fleuve, s'ils n'aimaient mieux le laisser lui-même transporter ses troupes à l'autre bord. Ce message piqua d'honneur l'émir Abou-Obayd. Sans écouter les représentations de ses principaux officiers, il fit traverser l'Euphrate à toute son armée, composée d'environ dix mille hommes, la rangea en bataille le long du rivage, et ordonna l'attaque. Comme la vue des éléphants chargés de guerriers effarouchait les chevaux arabes, tous les cavaliers musulmans mirent pied à terre, et, par les ordres d'Abou-Obayd, ils s'attachèrent à couper les sangles des éléphants, pour faire tomber les hommes placés sur ces animaux. La victoire penchait en faveur des Arabes. Déjà six mille Persans avaient succombé, quand l'émir Abou-Obayd, qui combattait au plus fort de la mêlée avec une bravoure extraordinaire, ayant été écrasé sous les pieds d'un

1 Tabari, II, 192. Ibn-Khaldoun, f. 192 v°.

éléphant qu'il avait frappé de son sabre, le courage de ses soldats commença à faiblir. Bientôt, abandonnant le champ de bataille, ils tournent le dos, et courent vers le pont de bateaux. Indigné de leur fuite, un Musulman de la tribu de Thakîf venait de le couper. « Mourez comme votre chef, leur crie-t-il, « ou sachez vaincre. » Mais, au lieu de revenir au combat, la plupart se précipitent dans le fleuve; les uns s'y noient, d'autres atteignent la rive opposée. Cependant Mothanna, quoique grièvement blessé, faisait des prodiges de valeur pour arrêter les Persans. Secondé d'Orwa, fils de Zayd-el-Khayl, et de quelques autres braves, il avait réussi à rallier trois ou quatre mille hommes qu'il ramenait vers la tête du pont. Tandis qu'on travaille à réunir les bateaux, il continue à repousser les efforts de l'ennemi qui le presse. Enfin le pont est rétabli; Mothanna fait passer ses troupes, et regagne avec elles le camp de Marwaha.

Cette bataille, nommée par les historiens journée du Pont, ou journée de Coss-ennâtif, et aussi journée de Marwaha [1], s'était donnée dans le mois de Châbân, an XIII (octobre 634), quarante jours après la bataille de Yarmouk. Quatre mille Musulmans y avaient perdu la vie; deux mille autres, la plupart venus en Irâk à la suite d'Abou-Obayd, s'étaient enfuis, et retournèrent à Médine, couverts de confusion.

1 On l'appelle même encore journée de Kirkis, du nom d'un lieu où l'on avait combattu.

Une circonstance heureuse sauva Mothanna du danger d'une destruction complète à laquelle il n'aurait pas échappé, si les Persans vainqueurs avaient franchi l'Euphrate derrière lui, pour attaquer sa faible armée dans Marwaha. De nouveaux troubles venaient d'éclater à Médâïn : Roustem avait vu s'élever contre lui un rival redoutable, nommé Firouzân, soutenu par un grand nombre d'adhérents; les deux partis étaient en armes, et une guerre civile paraissait imminente. Bahman, ayant reçu cet avis sur la fin de la bataille, ne songea pas à poursuivre ses avantages, et reprit précipitamment la route de Médaïn, pour appuyer les droits de Roustem au pouvoir [1]. — Troubles en Perse.

Mothanna, bien que n'étant plus, pour le moment, menacé par l'ennemi, ne jugea pas prudent de rester dans une position aussi avancée que Marwaha; il alla établir son camp sur la lisière du désert à Mardj-Essibâkh, entre Câdeciya et Khaffân. Là, il fut renforcé peu à peu par des bandes de Bédouins qui, d'après les ordres du calife, s'acheminaient de diverses parties de l'Arabie vers l'Irâk. Des Dhabba sous la conduite d'Isma, fils d'Abdallah, des Hanzhala, des Khathàm, des Abdelcays, des Azdites guidés par Arfadja, fils de Harthama, enfin tous les guerriers de Badjîla, réunis sous le commandement de Djarîr, fils d'Abdallah, vinrent successivement se joindre à lui [2]. — Mothanna remporte une victoire sur Mihrân.

Pendant ce temps, les dissensions qui agitaient

1 Tabari, II, 192-198. Ibn-Khaldoun, f. 192 v°.
2 Tabari, II, 204, 210.

Médâïn s'étaient un instant calmées par un partage de puissance, conclu entre Roustem et Firouzân. Les deux rivaux devenus collègues, instruits du rassemblement de forces qui s'opérait autour de Mothanna, envoyèrent pour les disperser Mihrân le Hamadâni à la tête de cent mille hommes. Mihrân s'avança en longeant la rive de l'Euphrate, et détacha vers Hîra quelques officiers, qui furent reçus sans résistance par les habitants; mais un Musulman, resté dans la ville, transmit à Mothanna un avis secret de la marche des ennemis.

Mothanna se mit aussitôt en mouvement pour aller à la rencontre de Mihrân; et, entrant dans le canton du Fourât-Badacla, il forma son camp sur la rive droite de l'Euphrate, près d'un canal de dérivation tiré de ce fleuve et nommé Thouwayb [1], à l'orient de l'emplacement où fut bâtie depuis la ville de Coufa. Mihrân parut bientôt à l'autre bord, et s'arrêta à Boçouciya [2].

Les deux armées restèrent quelques jours en présence. Tandis que les populations voisines attendaient avec anxiété l'issue de la lutte qui se préparait, deux hordes d'Arabes chrétiens, qui appartenaient aux tribus mésopotamiennes de Taghlib et de Namir, et étaient venues dans ces lieux pour y vendre des chevaux, offrirent leurs services à Mothanna, aimant mieux faire cause commune avec la nation dont elles

1 Dans Belâdori (man. de Leyde, f. 147) on lit *Bouwayb*, ainsi que dans Tabari. C'est Ibn-Khaldoun qui donne la leçon *Thouwayb*.

2 Tabari, II, 204, 208. Ibn-Khaldoun, f. 192 v°.

tiraient leur origine, qu'avec les Persans [1]. Mothanna accepta ces utiles auxiliaires ; et Mihrân ayant passé l'Euphrate sans opposition de la part des Musulmans, le combat s'engagea, sur la fin du mois de Ramadhân (novembre 634) : Mihrân y fut tué, la moitié de son armée anéantie, le reste mis en fuite. La perte la plus sensible par laquelle les Musulmans achetèrent cette victoire, fut celle de Maçoud, fils de Hâritha, frère de leur général [2].

Il rentre à Hîra, et fait diverses expéditions heureuses.

La cavalerie arabe poursuivit les fuyards jusqu'au canton du Sîb, et même jusqu'aux portes de Sâbât, ville située sur le Tigre, à l'opposite de Médâïn. Pillant et ravageant tout sur son passage, elle rapporta au camp un butin immense [3]. Mothanna rentra ensuite dans Hîra, où les femmes et les enfants des soldats musulmans avaient été laissés en dépôt depuis la retraite de Marwaha, et bien traités par les habitants. Il exigea néanmoins de ceux-ci, pour les punir d'avoir accueilli les officiers de Mihrân, une légère augmentation de tribut, et conclut avec eux un nouveau traité [4]. Après avoir pris quelques jours de repos dans la ville, il en confia la garde à Bechîr, fils de Khaçâciya, et conduisit le gros de son armée à Ellîs, village du territoire d'Anbâr, sur la rive orientale de l'Euphrate. De là il lance, sur toute la contrée baignée par le Tigre et soumise aux Persans, des partis de cavalerie qui la dévastent ; lui-même il

1 Tabari, II, 210, 212.
2 Tabari, II, 214, 218, 222.
3 Tabari, II, 220, 222.
4 Tabari, II, 42, 220.

va surprendre Khanâfis, puis Baghdâd, alors simple bourgade, et enlève l'or, l'argent, les riches marchandises qu'avaient attirés dans ces deux endroits des foires annuelles. Bientôt il pénètre en Mésopotamie, bat diverses fractions des tribus de Taghlib et de Namir encore attachées soit aux Persans, soit aux Romains, en pourchasse d'autres qu'il atteint près du Tigre, et les taille en pièces devant la ville de Tekrît, tandis qu'à plusieurs journées de distance ses lieutenants Otayba, fils de Nahhâs, et Fourât, fils de Hayyân, défont à Siffîn, sur les bords de l'Euphrate, d'autres corps des mêmes tribus. Ayant répandu au loin la terreur par ces expéditions hardies, il ramène dans le canton d'Anbâr ses troupes chargées de dépouilles [1].

Yezdidjerd roi de Perse.

Roustem et Firouzân n'avaient tenté aucun effort pour arrêter ces incursions. Le peuple et les grands de la Perse furent indignés de leur inaction; et, attribuant tous les maux de l'État aux rivalités de ces deux hommes, ils se soulevèrent contre eux et les menacèrent de mort. Voyant que le pouvoir leur échappait, Firouzân et Roustem voulurent du moins donner à la Perse un roi qui réunît les suffrages de la nation. Ils firent rechercher et presser de questions toutes les épouses et concubines des princes de la famille royale massacrés par Chirawayh. Après le meurtre de ces princes, leurs femmes avaient été enfermées dans un palais, où Chirawayh avait fait tuer leurs enfants mâles. Mais la tendresse ingénieuse d'une

1 Tabari, II, 228-234. Ibn-Khaldoun, f. 193.

mère pouvait avoir dérobé une victime aux bourreaux. En effet, une de ces femmes avoua qu'elle était parvenue à sauver un enfant de Chahriâr, fils de Kesra-Parwîz : au moyen d'un panier suspendu à une corde, elle l'avait descendu par une fenêtre et remis aux mains d'un parent, qui l'avait élevé dans le secret. Ce jeune rejeton de la race royale, nommé Yezdidjerd, et alors âgé d'une vingtaine d'années, fut retrouvé, et présenté au peuple. On le reconnut pour souverain par acclamation ; et à l'instant les factions qui depuis longtemps troublaient la Perse, oubliant leurs divisions, s'unirent dans un sentiment commun de dévouement à la personne du nouveau monarque, et de zèle pour l'intérêt public [1].

Retraite des Musulmans vers le désert.

Yezdidjerd, sagement conseillé et profitant de cet enthousiasme, prit aussitôt des mesures pour chasser les Musulmans de l'Irâk arabique. De nombreuses

1 Tabari, II, 236, 238. Ibn-Khaldoun, f. 193 et v°. Suivant ce récit, emprunté de Tabari, Yezdidjerd n'aurait commencé à régner qu'en 634 de J. C. L'opinion commune est cependant qu'il parvint au trône en 632. On fonde cette opinion sur l'existence d'une ère encore en usage à présent chez les Persans restés fidèles à la loi de Zoroastre, et qui porte le nom d'ère de Yezdidjerd ; elle date du milieu de l'an de J. C. 632 ; l'on a supposé d'après cela que cette année 632 avait été la première du règne de Yezdidjerd. Mais il serait possible qu'en instituant cette ère, les Persans n'aient pas tenu compte des règnes de femmes ou de princes éphémères, étrangers à la postérité de Kesra-Anouchirwân ou de Kesra-Parwîz, qui avaient occupé le trône depuis la mort d'Ardchir III, fils de Chirawayh, et qu'ils aient fait remonter le commencement de l'ère nouvelle au moment où s'était ouvert le droit de Yezdidjerd à la couronne, c.-à-d. à l'époque de la mort de cet Ardchir III, petit-fils de Kesra-Parwîz. Seulement, dans cette hypothèse, il faudrait modifier un récit précédent de Tabari, en ce sens qu'Ardchir III aurait cessé de vivre au milieu de l'an 632 de J. C., et non en l'année 633 (voy. précédemment, p. 407).

troupes furent mises sur pied, des généraux furent désignés pour les conduire et marcher simultanément vers Anbâr, Hîra et Obolla. Ces préparatifs menaçants, l'activité et la vigueur que l'accord rétabli parmi les Persans paraissait devoir donner désormais à leurs opérations, produisirent une impression profonde sur les populations des villes et des campagnes, qui s'étaient soumises aux Musulmans. Les esprits s'agitèrent; des symptômes d'insurrection commencèrent à se manifester de tous côtés. Mothanna, ne pouvant se flatter de résister à l'orage qui se formait, céda prudemment aux circonstances; et, au mois de Dhou-l-Càda (fin de décembre 634), il fit retraite vers le désert, laissant les Persans occuper sans obstacle tous les points de l'Irâk dont les Musulmans avaient été maîtres. Il échelonna son armée sur les confins du désert depuis Cotcotâna, au nord-ouest de Çâdeciya, jusqu'à Ghouddha, montagne voisine de l'emplacement actuel de Basra. La masse principale de ses troupes était à Chirâf, vers le milieu de cette ligne; lui-même il se plaça à Dhou-Câr, entre Chirâf et Cotcotâna, auprès de ce puits qu'avait rendu fameux la victoire remportée par sa tribu, les Benou-Bacr, sur les Persans, vingt-trois années auparavant [1].

Tandis que Mothanna prenait cette position défensive, et que l'Irâk occidental rentrait sous l'obéissance des Persans, le calife Omar, résolu de ressaisir à tout prix cette conquête, envoyait des messages à

1 Tabari, II, 238, 244. Ibn-Khaldoun, f. 193 v°.

toutes les tribus arabes, pour leur demander de nouveaux soldats. Selon la situation du territoire de ces tribus, il ordonnait aux unes d'acheminer directement leurs levées vers l'Irâk, aux autres de leur faire prendre la route du Hidjâz, pour se rassembler à Dhirâr, près de Médine. A la fin de Dhou-l-Hiddja, dernier mois de l'an XIII (janvier-février 635), un certain nombre de contingents étaient déjà arrivés à ce rendez-vous [1]

An XIV (25 février 635 — 14 février 636, et an XV (14 février 636 — 2 février 637).

Sàd, fils d'Abou-Waccâs, nommé général en chef de l'armée d'Irâk.

Le premier de Moharram an XIV (25 février 635), Omar, ayant laissé Ali comme son représentant à Médine, se transporta au camp de Dhirâr, accompagné des personnages les plus considérables d'entre les Mohâdjir et les Ansâr. Dans un conseil qu'il tint avec eux, il annonça d'abord l'intention de se mettre lui-même à la tête de l'armée qui allait partir pour l'Irâk; mais, sur les observations d'Othmân, d'Abderrahmân, fils d'Auf, et des plus sages de ses conseillers, il renonça à ce dessein, et provoqua les avis sur le choix d'un émir. On lui proposa Sàd, fils d'Abou-Waccâs [2], l'un des guerriers musulmans qui avaient combattu avec le plus de valeur pour défendre la vie de Mahomet à la journée d'Ohod. Sàd

1 Tabari, II, 238, 240.

2 Le véritable nom d'Abou-Waccâs était Mâlik; c'est pourquoi Sàd est quelquefois appelé fils de Mâlik.

était alors, comme lieutenant du calife, chez les Hawâzin, parmi lesquels il avait recruté mille cavaliers. Omar le fit venir, l'investit du commandement en chef de l'armée d'Irâk, et lui ordonna de se mettre aussitôt en mouvement avec quatre mille hommes qui étaient prêts à marcher. Bientôt il le fit suivre de quatre mille autres, fournis par des tribus du Yaman et du Nadjd [1].

Toulayhá et Amr, fils de Mâdicarib, servent sous lui.

Déjà, depuis quelque temps, Omar avait fait publier qu'il accepterait les services des Arabes qui, ayant voulu secouer le joug de la loi musulmane à la mort de Mahomet, s'étaient insurgés contre Abou-Becr, et étaient ensuite rentrés dans l'islamisme [2]. Cette déclaration avait attiré une foule de ces Arabes à prendre part à la guerre contre les infidèles, et à signaler ainsi la sincérité de leur retour à la religion du prophète. Les uns, sur leur demande, étaient dirigés vers la Syrie, les autres vers l'Irâk. Tous ceux qui se présentèrent après le départ de Sàd reçurent ordre d'aller joindre ce général. Du nombre de ces derniers furent deux hommes qui avaient joué un grand rôle dans la révolte : Toulayha, fils de Khouwaylid, de la tribu d'Açad, et Amr, fils de Màdi-Carib, de la tribu de Zobayd. Ils étaient l'un et l'autre célèbres par leur bravoure. Omar leur alloua à chacun une paye de deux mille dirham. Amr, qui était grand mangeur, dit, en frappant sur le côté droit de son ventre : « Mille pour ici ; » puis, tou-

1 Tabari, II, 240, 246, 248, 252.
2 Tabari, II, 180

chant le côté gauche : « Mille pour ici ; » enfin, mettant la main sur le milieu : « Et qu'y aura-t-il pour « ici? » Le calife se prit à rire, et lui accorda cinq cents dirham de plus. Toutes les fois qu'il regardait ce guerrier, il disait, en admirant sa taille gigantesque : « Louange à Dieu, qui a créé Amr! » Il écrivit à Sàd : « Je t'envoie deux mille hommes : Toulayha, fils de Khouwaylid, et Amr, fils de Màdi-Carib [1]. » Sàd donna au premier le commandement des Benou-Açad, au second celui des Zobayd, qui se trouvaient parmi ses troupes.

Parvenu à la contrée des Benou-Témîm, Sàd rallia encore à lui quatre mille hommes de cette tribu et de celle des Rebâb, qui l'attendaient sur la lisière de leur territoire, entre Hazn et Bacîta. Il alla ensuite camper à Zoroûd, où il s'arrêta, pensant que Mothanna viendrait l'y trouver; mais ce général ne parut pas [2].

Mort de Mothanna. Vaine tentative de Câbous, fils de Câbous.

Mothanna était mort à Dhou-Câr, des suites des blessures qu'il avait reçues à la journée du pont. En ce moment Yezdidjerd venait d'engager Câbous, fils de Câbous, fils de Moundhir IV, l'un des derniers débris de la race des rois de Hîra, et qui vivait alors obscurément dans cette ville, à tenter de débaucher les Benou-Chaybân et autres Bacrites dont se composaient les divisions musulmanes placées à Cotcotâna et Dhou-Câr, lui promettant, en cas de succès, de le rétablir dans le rang qu'avaient occupé ses ancêtres. Câbous alla s'installer à Câdeciya, sur la limite

1 *Aghâni*, III, 336 v°, 337.
2 Tabari, II, 252.

du désert. De là il écrivit aux Bacrites, et, cherchant à réveiller l'ancien attachement qui les avait unis à sa famille, il s'efforça de les attirer à lui. Ces menées n'eurent aucun succès. Mouànna, fils de Hâritha, frère du général que les Musulmans avaient récemment perdu, sortit du camp de Dhou-Câr, s'avança contre Câbous, le surprit dans Câdeciya, et le tua avec tous ceux qui l'avaient accompagné pour seconder son entreprise [1].

Arrivée de Sàd à Chirâf; il rassemble et organise l'armée musulmane.

Pendant ce temps, Sàd ayant été instruit de la mort de Mothanna, avait quitté Zoroûd, et était arrivé à Chirâf. Là, tous les corps d'armée qui avaient obéi à Mothanna se rassemblèrent peu à peu autour du nouvel émir. Mouànna, retardé par l'occupation que lui avait donnée la tentative de Câbous, fut des derniers à paraître. Il apportait à Sàd une lettre que Mothanna son frère avait dictée au moment où il voyait sa fin approcher. Ce général offrait à son successeur les conseils d'une expérience acquise par plusieurs années de combats contre les Persans : il engageait Sàd à harceler les ennemis par des incursions, mais à ne point aventurer le gros de son armée dans le cœur de l'Irâk, tant que l'union régnerait dans l'empire de Yezdidjerd, et à n'accepter de bataille que sur les confins du désert, où les Musulmans pouvaient trouver une retraite en cas d'échec; il terminait sa lettre en recommandant sa femme, Selma, à la bienveillante protection de Sàd. L'émir reconnut la sagesse des avis de Mothanna, dont il fit

1 Ibn-Khaldoun, f. 126, 194.

publiquement l'éloge; et, pour honorer sa mémoire, il épousa sa veuve [1].

Le nombre des soldats qui avaient été sous les ordres de Mothanna s'élevait environ à douze mille hommes, savoir : huit mille hommes de la postérité de Rabîa, dont six mille Bacrites ; deux mille Badjîla, ayant à leur tête Djarîr, fils d'Abdallah; deux mille hommes de Codhâa et de Tay, ces derniers commandés par Adi, fils de Hâtim. D'autres troupes de nouvelle levée arrivèrent encore; parmi elles étaient dix-sept cents Kindiens conduits par El-Achàth, fils de Cays, l'héritier des princes de Kinda, qui était resté dans l'inaction depuis qu'Abou-Becr lui avait pardonné sa révolte [2]. Ces forces, réunies à celles que Sàd avait amenées, formèrent un effectif d'environ trente mille hommes [3].

Plus d'un mois fut consacré à organiser l'armée et à la mettre sur un nouveau pied. Sàd la partagea en divisions, subdivisions et compagnies fractionnées en escouades de dix hommes, ayant chacune un chef particulier, à l'imitation de ce que Mahomet avait coutume de faire dans ses expéditions. Tous les officiers, supérieurs ou subalternes, furent choisis parmi les plus anciens Musulmans, et surtout parmi ceux qui avaient combattu sous le prophète [4]. Un autre mois se passa encore à transmettre l'avis de ces disposi-

1 Tabari, II, 258. Ibn-Khaldoun, f. 194.

2 Quelques-uns disent cependant qu'El-Achàth avait fait la guerre en Syrie, et qu'il avait perdu un œil à la bataille de Yarmouk (*Boghyat-Ettalab*, f. 152 v°).

3 Tabari, II, 252, 254. Ibn-Khaldoun, f. 193 v°.

4 Tabari, II, 256.

tions au calife, et à attendre de lui l'ordre de commencer les opérations.

Les Musulmans vont prendre position à Câdeciya.

Enfin cet ordre étant venu, l'armée s'ébranla de Chirâf, et se porta dans la direction de Câdeciya. Elle s'arrêta d'abord à Odhayb, où elle prit possession d'un petit fort que la garnison persane avait abandonné à son approche. Sàd ayant alors envoyé des partis de cavalerie battre la campagne devant lui, un de ces détachements s'avança du côté de Hîra, et rencontra une troupe de Persans conduisant au gouverneur d'une bourgade, nommée Sinnîn, sa fiancée, sœur du marzebân qui commandait à Hîra. L'escorte fut bientôt tuée ou dispersée ; et la fiancée, enlevée avec le riche trousseau qu'elle apportait à son époux, fut menée au camp d'Odhayb [1].

A quatre milles de distance au nord-est d'Odhayb, était Câdeciya, frontière occidentale de l'Irâk [2]. L'avant-garde musulmane, commandée par Zohra, fils de Howaya, s'en empara sans coup férir. La bourgade de Câdeciya, éloignée de Hîra d'environ douze lieues, était située entre le *Khandac-Sâbour*, ce fossé que le roi Sapor avait fait creuser pour arrêter les courses des Arabes [3], et le lit d'un ancien bras ou canal de l'Euphrate, alors presque à sec, nommé *El-Atîk* [4], sur lequel était construit un pont, *Cantarat-el-Atîk*, que l'on avait à passer pour suivre la route de Hîra. L'avant-garde des Musulmans s'établit au-

1 Tabari, II, 256, 266, 268. Ibn-Khaldoun, f. 194.

2 *Merâcid-el-Ittilâ.*

3 Voy. tome II, liv. IV, p. 51.

4 Tabari, II, 262.

près de Câdeciya, devant ce pont; Sàd, avec l'arrière-garde, se plaça à Codays, petit fort du canton d'Odhayb [1]; le reste de l'armée se dissémina dans l'espace intermédiaire. Les femmes et les enfants des soldats demeurèrent à Odhayb même, sous la protection d'un détachement [2].

Sàd résolut d'attendre dans cette position que les Persans vinssent l'attaquer. Mais les troupes de Yezdidjerd, renfermées dans les villes et forteresses situées sur l'une et l'autre rive de l'Euphrate, s'y tinrent immobiles, voulant elles-mêmes attirer l'ennemi dans l'intérieur de la contrée, où elles espéraient le combattre avec plus d'avantage [3].

De là ils font des incursions sur le pays voisin.

Cependant des bandes de cavaliers musulmans, sortant successivement de leurs quartiers, commencèrent à ravager toute la frontière depuis Anbâr jusqu'aux cantons de Cascar et de Mayçân. Fondant à l'improviste sur les points sans défense, elles enlevaient les bestiaux, les grains, les fruits, disparaissaient avec rapidité, rapportaient leur butin au camp, et y entretenaient ainsi l'abondance. Les environs de Hîra et tout le pays à la droite de l'Euphrate furent pendant plusieurs mois en proie au pillage et à la dévastation. La population agricole de ces lieux, désolée par ces incursions, ne cessait de faire entendre ses plaintes à Yezdidjerd; elle lui déclara enfin qu'elle se verrait obligée de tendre les mains aux Musulmans, s'il ne se hâtait de la secourir [4].

1 *Merâcid-el-Ittilâ.*
2 Tabari, II, 268.
3 Tabari, II, 262.
4 Tabari, II, 268, 270, 282-286. Ibn-Khaldoun, f. 194.

Yezdidjerd ordonne à Roustem de marcher contre Sàd.

Dès le moment où Yezdidjerd avait connu les premiers mouvements de Sàd, il avait ordonné la levée d'une armée considérable destinée à marcher contre lui sous le commandement de Roustem, l'homme qui jouissait alors parmi les Persans de la plus haute réputation militaire. Cent vingt mille soldats s'étaient rassemblés à Sâbât pour cette expédition; mais Roustem, qui ne l'approuvait pas, différait de remplir sa mission. Il alléguait qu'il serait plus sage de diviser cette armée en plusieurs corps, que l'on enverrait l'un après l'autre contre les Musulmans; que ceux-ci, dans le cas même où ils triompheraient de chacun de ces corps séparés, seraient fatigués et amoindris pour ces attaques successives; qu'il irait alors lui-même, avec une nombreuse réserve, porter aux ennemis affaiblis des coups plus sûrs; tandis que si, de prime-abord, il allait engager contre eux toutes les forces disponibles de la Perse, et qu'il éprouvât une défaite, il y avait lieu de craindre que le courage des Persans ne se relevât jamais de ce désastre, et que le sort de l'empire ne fût gravement compromis [1].

Des députés musulmans se présentent devant Yezdidjerd.

Ces représentations n'ayant pas produit d'effet sur l'esprit de Yezdidjerd, Roustem passa à Sâbât pour y prendre le commandement de l'armée; mais, sous différents prétextes, il retarda encore son départ. Tandis que Yezdidjerd, ému des cris de la portion souffrante de ses sujets, le pressait de se mettre en marche, quatorze députés musulmans arrivèrent à

1 Tabari, II, 288, 290.

Médâïn, et demandèrent à être conduits devant le roi. Parmi eux étaient Nòmân, fils de Moucarrin; Fourât, fils de Hayyân ; Otârid, fils de Hâdjib; El-Achàth, fils de Cays ; Acim, fils d'Amr; Moghayra, fils de Chòba; Amr, fils de Màdi-Carib, et Mouànna, fils de Hâritha. La figure noble et vénérable des plus âgés, la contenance fière et martiale des plus jeunes, la simplicité de leurs costumes, leurs manteaux rayés, leurs sandales, les fouets minces qu'ils tenaient à la main, la beauté et la vigueur de leurs chevaux, frappaient de surprise le peuple que la curiosité attirait autour d'eux [1].

Yezdidjerd les ayant fait introduire en sa présence, leur adressa d'abord, par le ministère d'un interprète, quelques questions indifférentes. Il voulut savoir comment ils nommaient leurs manteaux, leurs fouets, leurs sandales. Ils répondirent : *Bourd*, *Sout* et *Nàl*. L'analogie de son entre ces mots arabes et des mots persans exprimant des idées d'enlèvement, d'incendie et de lamentation, parut d'un si fâcheux augure au monarque et à ses officiers, qu'ils changèrent de couleur.

« Quel motif vous amène ici? dit ensuite Yezdid-« jerd; et pourquoi votre nation s'est-elle armée « contre nous? » Nòmân, fils de Moucarrin, prenant la parole au nom de ses collègues, répliqua : « Dieu nous a prescrit, par la bouche de son pro-« phète, d'étendre sur tous les peuples la domination « de l'islamisme. Nous obéissons à cet ordre, et nous

1 Tabari, II, 272, 274. Ibn-Khaldoun, f. 194.

« vous disons : Devenez nos frères en adoptant notre « foi, ou consentez à nous payer tribut, si vous « voulez éviter la guerre [1]. »

« Les discordes qui depuis quelques années ont « troublé la Perse, dit Yezdidjerd, vous ont inspiré « bien de l'audace. Mais nous sommes en état au- « jourd'hui de vous faire sentir notre puissance, « comme vous la sentiez autrefois, quand les garni- « sons de nos frontières suffisaient pour vous arrêter « ou vous châtier. Qu'êtes-vous, pour vous attaquer « à notre empire? De toutes les nations du monde, « vous êtes la plus pauvre, la plus désunie, la plus « ignorante, la plus étrangère aux arts, qui sont « la source de la force et de la richesse. Si une folle « présomption s'est emparée de vous, ouvrez les « yeux, et cessez de vous livrer à des illusions trom- « peuses. Si la misère et le besoin vous ont fait sortir « de vos déserts, nous vous accorderons des vivres « et des vêtements, nous traiterons généreusement « vos chefs, et nous vous donnerons un roi qui vous « gouvernera avec douceur et avec sagesse [2]. »

Discours d'un de ces députés.

Les députés gardèrent quelques moments le silence. L'un d'eux le rompant bientôt : « Mes compa- « gnons, dit-il, sont l'élite des Arabes. Si, par un « ménagement dont leur délicatesse les porte à user « envers un auguste personnage, ils hésitent à te « répondre et à t'exprimer franchement leur pensée, « je vais le faire pour eux, et parler avec la liberté

1 Tabari, II, 276, 278. Ibn-Khaldoun, f. 194 v°.
2 Tabari, II, 278. Ibn-Khaldoun, f. 194 v°.

« d'un Bédouin. Ce que tu as dit de notre pauvreté, « de nos divisions, de notre état de barbarie, était « juste naguère. Oui; nous étions si misérables, que « l'on voyait parmi nous des individus apaiser leur « faim en mangeant des insectes et des serpents, « quelques-uns faire mourir leurs filles pour ne pas « partager leurs aliments avec elles. Plongés dans « les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie, « sans lois et sans frein, toujours ennemis les uns « des autres, nous n'étions occupés qu'à nous pil- « ler, à nous détruire mutuellement. Voilà ce que « nous avons été. Nous sommes maintenant un peu- « ple nouveau. Dieu a suscité au milieu de nous « un homme, le plus distingué des Arabes par la « noblesse de sa naissance, par ses vertus, par son « génie, et l'a choisi pour être son envoyé et son « prophète. Par l'organe de cet homme, Dieu nous a « dit : « Je suis le Dieu unique, éternel, créateur de « l'univers. Ma bonté vous envoie un guide pour « vous diriger. La voie qu'il vous montre vous sau- « vera des peines que je réserve dans une autre « vie à l'impie et au criminel, et vous conduira près « de moi dans le séjour de la félicité. » La persua- « sion s'est insinuée peu à peu dans nos cœurs; « nous avons cru à la mission du prophète; nous « avons reconnu que ses paroles étaient les paroles « de Dieu, ses ordres les ordres de Dieu, la religion « qu'il nous annonçait, et qu'il nommait l'islamisme, « la seule vraie religion. Il a éclairé nos esprits, il « a éteint nos haines, il nous a réunis en une société « de frères sous des lois dictées par la sagesse di-

« vine. Puis il nous a dit : « Achevez mon œuvre, « étendez partout l'empire de l'islamisme. La terre « appartient à Dieu, il vous la donne. Les nations « qui embrasseront votre foi seront assimilées à vous-« mêmes; elles jouiront des mêmes avantages et se-« ront soumises aux mêmes devoirs. A celles qui « voudront conserver leurs croyances, imposez l'o-« bligation de se déclarer vos sujettes et de vous payer « un tribut, en échange duquel vous les couvrirez « de votre protection. Mais celles qui refuseront « d'accepter l'islamisme ou la condition de tribu-« taires, combattez-les jusqu'à ce que vous les ayez « exterminées. Quelques-uns d'entre vous tomberont « dans la lutte; à ceux qui y périront, le paradis; « aux survivants, la victoire. » Telles sont les des-« tinées de puissance et de gloire vers lesquelles nous « marchons avec confiance. A présent tu nous con-« nais; c'est à toi de choisir : ou l'islamisme, ou le « tribut, ou la guerre à mort. »

Yezdidjerd les renvoie avec mépris.

« Si je n'avais égard à votre qualité de députés, « répliqua Yezdidjerd, je vous ferais ôter la vie à « l'instant. » En achevant ces mots, il ordonna d'apporter un sac rempli de terre; et, faisant une allusion ironique au tribut qu'on osait lui demander : « Voici, dit-il aux Musulmans, tout ce que vous « aurez de moi. Retournez vers votre général; ap-« prenez-lui que Roustem ira sous peu de jours « l'enterrer, lui et toute son armée, dans le fossé de « Câdeciya; qu'il passera de là en Arabie, et châtiera « votre nation plus sévèrement que ne l'a fait jadis « mon ancêtre Sâbour. Que l'on charge ce sac,

« ajouta-t-il, sur les épaules du chef de la députa-« tion, et qu'on pousse ces hommes hors des portes « de Médâïn. » Acim, fils d'Amr, s'empressa de se présenter pour recevoir le fardeau. Loin de s'en montrer humilié, il l'éleva sur sa tête avec un air de satisfaction qui parut à Yezdidjerd une marque de stupidité.

A peine les Arabes étaient partis, que Roustem, informé des détails de la conférence et de la manière dont elle s'était terminée, comprit aussitôt le présage qui avait excité la joie d'Acim. Il fit courir après les députés, pour leur arracher cette terre qu'ils emportaient comme un gage que le ciel leur avait donné du succès de leurs armes contre la Perse. Mais déjà ils avaient pris tant d'avance, qu'on les poursuivit vainement. Ils atteignirent Codays; et Acim, déposant le sac devant son général, s'écria: « La terre des Persans est à nous! [1] »

Roustem, s'étant enfin décidé à mettre son armée en mouvement, s'avança vers l'Euphrate. Il s'arrêta successivement à Coutha, à Birs, à Miltât; et, partout où il passait, les rapines et les violences de ses soldats, qu'il s'efforçait en vain de contenir, attiraient sur eux les malédictions des habitants. Il campa ensuite près de Hîra, autour des deux mausolées, *gharyâni*. Ayant mandé en sa présence les principaux d'entre les Arabes chrétiens domiciliés dans la ville, il leur reprocha vivement de s'être soumis naguère aux Musulmans et de leur avoir

Marche de Roustem.

1 Tabarî, II, 278-282. Ibn-Khaldoun, f. 194 v°.

fourni des secours, en leur payant des contributions. Ibn-Bakîla, un de ces Arabes, lui répondit : « Quand « vos troupes elles-mêmes étaient obligées de fuir « devant l'ennemi, pouvions-nous seuls opposer « une résistance utile? Nous sommes vos sujets, « c'était à vous de nous défendre; vous n'avez pas « su le faire; ne trouvez pas mauvais que nous « ayons pourvu nous-mêmes à notre sûreté en sa- « crifiant une partie de nos biens. Notre condition, « comme celle de la population indigène de ces con- « trées, est d'appartenir au plus fort. » Roustem convint de la justesse de cette excuse; il s'apaisa, et congédia les chrétiens de Hîra sans rien exiger d'eux [1].

Il campe devant Câdeciya.

Il avait marché jusqu'alors avec beaucoup de lenteur. Malgré la force de son armée, l'exemple de tant d'autres généraux que les Musulmans avaient vaincus lui faisait redouter d'éprouver un sort semblable. Un rêve, dans lequel il avait vu un ange enlevant aux Persans leurs armes, et les remettant aux mains de Sàd, augmentait ses inquiétudes. Il avait espéré d'ailleurs que les ennemis, soit par impatience, soit par la difficulté de subsister longtemps dans le même lieu, viendraient à sa rencontre ou se dissémineraient, et peut-être même rentreraient en Arabie. Mais voyant qu'ils conservaient avec constance leur position menaçante de Câdeciya, il résolut d'aller leur livrer bataille, et porta son camp en vue de Câdeciya, sur le bord de l'ancien bras de

1 Tabari, II, 296, 298.

l'Euphrate, El-Atîk, du côté opposé à celui qu'occupait l'avant-garde de Sàd[1].

Pour juger par lui-même de l'esprit qui animait les Musulmans, Roustem fit invitèr quelques-uns de leurs officiers à venir lui parler. Ribì, fils d'Amir, Hodhayfa, fils de Hisn, et Moghayra, fils de Chòba, lui furent envoyés successivement. Il ne put s'empêcher d'admirer la fermeté de leur langage et l'énergie de leurs convictions. Le seul résultat de ces conférences fut de fixer le jour et le lieu du combat. On convint que les Persans traverseraient l'Atîk, et iraient chercher les Musulmans à l'autre bord. Roustem demanda qu'on lui laissât libre le passage du pont. Sàd lui répondit : « Jamais nous ne vous « céderons ce dont nous sommes maîtres. » Sur ce refus, Roustem fit combler une portion de l'Atîk avec des terres et des fascines, de manière à former une chaussée, sur laquelle toute son armée passa au matin du jour marqué pour la bataille. Il se plaça sur un siége d'or surmonté d'un dais magnifique, tandis que les généraux servant sous ses ordres, Fîrouzân, Mihrân, Dhou-l-Hâdjib, Hormouzân et Djâlinous, rangeaient les troupes, et distribuaient entre les divers corps des ailes et du centre les éléphants, au nombre de trente-trois, chargés de tours remplies d'hommes de guerre, et semblables à des citadelles mouvantes[2]. Bataille de Càdeciya.

De leur côté, les Musulmans prenaient leurs dispositions. L'émir Sàd ne put se mettre à leur tête :

1 Tabari, II, 298, 300.
2 Ibn-Khaldoun, f. 194 v°-196. Ibn-al-Athîr, II, f. 71-74 v°.

souffrant de la goutte sciatique, et de plus affligé en ce moment d'un mal qui couvrait son corps d'ulcères, il restait enfermé dans le fort de Codays. Apprenant que des murmures s'élevaient à ce sujet contre lui, il sortit, montra ses plaies, et fut excusé. Il nomma, pour commander en sa place, Khâlid, fils d'Arfata; et, dans une vive allocution adressée à ceux qui étaient à portée de l'entendre, il les exhorta à mériter par leur bravoure l'accomplissement des promesses du ciel. En même temps les officiers les plus distingués par leur talent pour la parole, et des poëtes tels que Chemmâkh, Hotaya, Obda fils de Tabîb, parcouraient les rangs, et, par leurs discours ou leurs vers, enflammaient l'ardeur des soldats. Sàd ordonna ensuite de réciter le chapitre du Corân intitulé *El-anfâl*, le butin. Cette prière, que les Musulmans avaient coutume de faire avant de se battre, acheva d'exciter au plus haut degré leur zèle et leur confiance[1].

Journée d'Armât. Bientôt l'action s'engagea par des combats singuliers. Un seigneur persan, nommé Hormouz, fut vaincu et fait prisonnier par Ghâlib, fils d'Abdallah, de la tribu d'Açad; un autre fut tué par Amr, fils de Màdi-Carib, qui le dépouilla de ses bracelets d'or et de sa riche ceinture. Alors une colonne considérable de Persans attaqua les Badjîla. Ceux-ci allaient être écrasés par le nombre, quand Toulayha, fils de Khouwaylid, à la tête des Benou-Açad, et, peu après, El-Achàth, fils de Cays, avec les Kinda, vinrent les

1 Ibn-Khaldoun, f. 196. Ibn-al-Athir, II, f. 74 v°, 75.

appuyer. De nouveaux corps persans ayant été envoyés pour soutenir les premiers, d'autres troupes musulmanes se présentèrent pour les repousser, et l'affaire devint générale. Elle dura jusqu'à la nuit, avec un grand carnage de part et d'autre. L'avantage de cette première journée, qui fut appelée journée d'Armât, demeura incertain.

Journée d'Aghwât ; des renforts arrivent de Syrie aux Musulmans.

Le lendemain, dès l'aurore, les Musulmans, ayant enterré leurs morts et remis leurs blessés aux soins des femmes qui étaient derrière eux à Odhayb, se préparaient à recommencer la lutte, quand ils reçurent un secours inattendu. Le calife Omar, à la nouvelle des succès importants que ses généraux avaient obtenus en Syrie, et qui semblaient assurer désormais la supériorité de ses armes sur celles des Romains, avait écrit à Abou-Obayda de faire repasser en Irâk la division qui en avait été tirée par Khâlid, fils de Walìd. Cette division s'était mise en marche, conduite par un neveu de Sàd, nommé Hâchim, fils d'Otba; et son avant-garde, composée de mille hommes sous le commandement d'El-Kàkâ, fils d'Amr le Témîmite, parut à Câdeciya au moment où l'on allait en venir aux mains.

El-Kàkâ, après avoir annoncé aux Musulmans l'arrivée prochaine du reste des troupes qu'amenait Hâchim, poussa son cheval vers les ennemis, et provoqua le plus brave d'entre eux à se mesurer seul à seul contre lui. Le général persan Dhou-l-Hâdjib, le vainqueur de Coss-ennâtif, ayant accepté le défi, tomba bientôt percé d'un coup de lance. Cette mort, qui vengeait celle de l'émir Abou-Obayd et de ses

compagnons d'infortune, remplit les Arabes d'allégresse, et jeta la consternation parmi leurs adversaires. Roustem était privé ce jour-là du secours de ses éléphants, dont les tours de bois avaient été renversées et brisées la veille. En outre, les Musulmans imaginèrent de lancer contre la cavalerie persane des chameaux couverts de longues pièces d'étoffes flottantes. L'aspect étrange de ces animaux ainsi accoutrés effaroucha les chevaux persans, plus encore que la vue des éléphants n'avait effrayé les chevaux arabes. Ces circonstances contribuèrent à donner le dessus aux Musulmans dans cette seconde journée, appelée journée d'Aghwât. Les Persans y perdirent avec leurs meilleurs officiers dix mille soldats, dont ils laissèrent les cadavres sans sépulture.

Journée d'Amâs. La journée d'Amâs[1], la troisième de cette grande bataille, fut encore plus chaude et plus sanglante que les deux premières. L'armée de Sàd, que le reste des troupes ramenées de Syrie par Hâchim avait rejointe dès le matin, y combattit celle de Roustem avec un surcroît d'ardeur et d'acharnement. Les éléphants, dont les tours avaient été réparées, portèrent d'abord du désordre dans une partie des troupes musulmanes. Enfin, l'un d'eux fut tué; un second, ayant eu un œil crevé et l'extrémité de la trompe coupée, devint furieux, et, sortant de la mêlée, se mit à courir de droite et de gauche sur le champ de bataille. Les autres éléphants, blessés par les

1 Les noms d'*Amâs*, *Aghwât* et *Armât*, qui désignent ces journées, paraissent être les noms de certaines localités sur lesquelles se porta l'effort principal des combattants. (*Merâcid-el-Ittilâ*).

flèches des archers arabes, et saisis d'une fureur semblable, s'élancèrent à sa suite; et cette bande formidable, après avoir erré quelque temps incertaine entre les deux armées, se tourna contre les Persans, enfonça leurs lignes, se jeta dans l'Atîk, le franchit, et s'enfuit dans la direction de Médâïn. Le combat, que ce spectacle avait un instant suspendu, se renouvela bientôt avec une telle opiniâtreté, que la nuit même ne put l'interrompre. Le bruit confus du choc des armes, des cris des hommes, des hennissements des chevaux, fit nommer cette nuit *Laylat-el-Harîr*, la nuit du grondement. Elle fut fatale aux Persans, et les premières lueurs du jour suivant éclairèrent leur entière déroute. Roustem fut tué par Hilâl, fils d'Ollafa, d'autres disent par Amr, fils de Mâdi-Carib, et plus de la moitié de ses soldats tomba sous les coups des vainqueurs, qui s'emparèrent du grand étendard, Direfch-Kâwiân, l'oriflamme de la Perse. Firouzân, Hormouzân et Mihrân, fuyant avec les débris des corps qu'ils commandaient, échappèrent aux efforts d'El-Kàkâ et de Chourahbîl, fils de Samt, envoyés à leur poursuite; mais Djâlinous fut atteint par Zohra, fils de Howaya, et tué de la main de cet officier [1].

Victoire des Musulmans.

L'opinion qui me paraît la plus vraisemblable sur l'époque de cette célèbre bataille de Câdeciya, est que les Musulmans la gagnèrent dans le mois de Moharram de l'an XV [2] (février-mars 636).

1 Ibn-Khaldoun, f. 196 v°-197 v°. Ibn-al-Athîr, II, f. 75 v°-84.

2 Ibn-Khaldoun dit (f. 196) : « dans le mois de Mouharram, an 14 ; » je crois que c'est une faute, et qu'il faut lire an 15. El-Makîn place la bataille de Câdeciya à la fin de l'an 14. Aboulfeda, l'auteur du *Chadharât-*

Partage du butin.

Aucune de leurs victoires précédentes ne leur avait procuré une aussi grande quantité de butin. Sàd, après en avoir mis de côté le cinquième pour le trésor public, donna d'abord la valeur de six mille dirham à chaque cavalier, et celle de deux mille dirham à chaque fantassin. Puis il écrivit au calife pour lui demander ce qu'il devait faire du reste. Omar lui répondit : « Ajoute à la masse restante le cinquième que tu as réservé, et fais-en une nouvelle distribution entre tous les soldats de ton armée. Accorde des lots à ceux même qui n'ont pu assister à l'action. Après cela, répartis ce qui restera encore entre ceux-là seulement qui savent de mémoire quelque portion considérable du Corân. » Sàd se conforma à cet ordre. Amr, fils de Màdi-Carib, et un autre vaillant guerrier bédouin de la tribu de Khathàm, nommé Bichr, fils de Rabîa, s'étant présentés pour avoir part à la troisième distribution, l'émir les interrogea sur ce qu'ils savaient par cœur du livre saint. Ils ne purent réciter que la formule : *Au nom d'Allah le clément, le miséricordieux!* Les assistants se prirent à rire, et les deux braves n'obtinrent rien cette fois. L'un et l'autre étaient poëtes. Amr exhala son mécontentement par ces deux vers :

« [1] Nous autres enfants de Zobayd, si nous sommes tués, on ne nous pleure pas, et les Coraychites se bornent à dire : « C'était l'arrêt du destin. »

Eddhahab, et Hàdji-Khalfa, dans le *Takwim-Ettewârikh*, s'accordent à la rapporter à l'an 15. Il y a même des auteurs qui la placent en l'an 16 (voy. Ibn-Khaldoun, f. 197 v°).

[1] اذا قتلنا ولا يبكى لنا احد قالت قريش الا تلك المقادير

« On nous admet au partage égal, quand il y a des coups de lance à recevoir. Mais il n'y a plus d'égalité, lorsqu'il s'agit de recevoir des dinârs. »

Bichr fit une cacîda dans laquelle, après avoir vanté ses exploits, il disait :

« Sàd est un émir dont nous avons moins à nous louer qu'à nous plaindre. L'armée d'Irâk serait plus heureuse si Djarîr[1] était son général[2]. »

Sàd instruisit Omar du refus qu'il avait fait en cette occasion à Bichr et Amr, ainsi que des vers composés par l'un et par l'autre. Le calife, dans sa réponse, lui recommanda de satisfaire ces deux guerriers, et de leur assigner une gratification proportionnée au courage qu'ils avaient montré dans la bataille. Sàd leur donna à chacun deux mille dirham en sus de ce qu'ils avaient reçu dans les premières distributions[3].

Amr, fils de Màdi-Carib, était à cette époque très-avancé en âge, et même, si l'on en croit l'auteur de l'Aghâni, plus que centenaire. Dans sa jeunesse, il avait été rival de bravoure d'Antara, fils de Cheddâd, de Rabîa, fils de Moucaddam, et autres héros des derniers temps du paganisme arabe. Conservant sa vigueur jusqu'au terme de sa longue carrière, il faisait encore la guerre aux Persans sur la fin du ca-

يُعطَى السويّةَ من طعن له نفذ ولا سويّةَ اذ يُعطَى الدنانيرُ

1 Djarîr, fils d'Abdallah, de la tribu de Badjila, laquelle était sœur de la tribu Khathàm, dont Bichr faisait partie.

2 وسعدٌ امير خيره دون شرّه وخير امير بالعراق جريرُ

3 *Aghâni*, III, 342 v°.

lifat d'Omar, vers l'an 643 de J. C., lorsqu'il mourut d'une attaque de paralysie à Roudha, entre Coumm et Rey. Il était surnommé Abou-Thaur[1].

Otba, fils de Ghazwân, fonde Basra.

Tandis que Sàd avait taillé en pièces, à Câdeciya, les troupes de Roustem, un autre général musulman, Otba, fils de Ghazwân, envoyé par le calife dans la partie inférieure de l'Irâk voisine du golfe Persique, venait d'enlever aux Persans la ville d'Obolla, principal entrepôt de leur commerce maritime avec l'Inde et la Chine. Ayant établi son camp à quatre lieues environ à l'ouest d'Obolla, sur la rivière du même nom, il fit construire en cet endroit une mosquée, et commença à jeter les fondements d'une ville nouvelle qui fut appelée Basra. Destinée d'abord uniquement à servir de place d'armes aux Musulmans et de point d'appui à leurs opérations militaires de ce côté, Basra prit de rapides accroissements. Les succès d'Otba, l'espoir de partager les dépouilles d'une riche contrée, y attirèrent de toutes parts un grand nombre d'Arabes, et elle devint, dans l'espace de peu d'années, une cité considérable et florissante[2].

Sàd prend possession de Hira.

Ce ne fut que deux mois après sa victoire[3] que Sàd, guéri enfin de sa maladie, leva son camp de Câdeciya, et pénétra, par l'ordre d'Omar, dans l'intérieur de l'Irâk. Il s'avança d'abord vers Hîra, d'où les officiers persans s'étaient hâtés de fuir. Les Arabes chrétiens, habitants de cette ville, lui ouvrirent leurs

1 *Aghâni*, III, 336 v°, 337, 339.
2 Tabari, II, 14. Ibn-Khaldoun, f. 188 v°, 199 v°.
3 Ibn-Khaldoun, f. 198.

portes, et cherchèrent à se prévaloir auprès de lui des traités qu'ils avaient conclus avec Khâlid, fils de Walîd, et Mothanna, fils de Hâritha. Mais ils ne purent en représenter les originaux. Au moment de l'avénement de Yezdidjerd, lorsqu'ils s'étaient replacés sous l'obéissance de la Perse, et que la puissance de cette antique monarchie semblait se consolider, ils avaient détruit ces pièces comme inutiles pour eux dans l'avenir, et propres seulement à les compromettre envers leurs maîtres. Sàd, n'ayant égard qu'à la quotité d'impôts qu'il les jugeait en état de payer, fixa leur tribut annuel à quatre cent mille dirham, outre la taxe personnelle de quatre dirham par tête, *Harazat Kesra*, à laquelle ils avaient été assujettis sous la domination persane [1].

Hîra, autrefois capitale des rois lakhmites, ensuite résidence des satrapes persans, n'avait jusqu'alors presque rien perdu de sa prospérité. Elle déchut peu à peu de son importance, lorsqu'à la fin de l'an XVI ou au commencement de l'an XVII de l'hégire, les Musulmans bâtirent, à trois milles de distance vers le sud-est, la ville de Coufa, dont ils firent le chef-lieu de la province et le siége d'un gouvernement très-étendu. Hîra continua d'exister, mais réduite au rang de simple bourgade, sous les califes Abbâcides; son palais de Khawarnak était encore debout au temps de ces princes, dont plusieurs, et notamment Hâroun Arrachîd, venaient quelque-

1 Tabari, II, 42.

fois y jouir de la pureté de l'air et des agréments d'un site pittoresque [1].

Il soumet tout l'Irâk en deçà du Tigre.

Après avoir reçu la soumission des cantons situés dans le voisinage de Hîra, Sàd se dirigea sur Bâbil, où les débris de l'armée persane s'étaient réunis sous le commandement des généraux Firouzân, Hormouzân et Mihrân. Il les attaqua et les dispersa. Mihrân se retira à Médâïn, dont il fit couper le pont derrière lui; Hormouzân gagna le pays d'Ahwâz, et Firouzân alla s'enfermer dans Néhâwend, où étaient les trésors du roi de Perse. Les Musulmans ayant passé l'Euphrate sur les pas des troupes qu'ils venaient de battre, s'avancèrent vers Coutha, où un corps de Persans, conduit par un officier nommé Chahriâr, essaya de les arrêter. Ils tuèrent Chahriâr, mirent en déroute ses soldats, et, poursuivant leur marche vers le Tigre, ils arrivèrent devant Sâbât. Cette ville capitula bientôt, et les habitants s'engagèrent à payer le tribut.

Sur la rive droite du Tigre, auprès de Sâbât, était une autre ville nommée Nahr-Chîr, située également à l'opposite de Médaïn, dont elle était considérée comme une dépendance. Des fortifications et une garnison nombreuse la défendaient. Sàd fut obligé de l'assiéger. Il employa des machines de guerre, et livra de fréquents assauts. Mais, malgré ses efforts, le siége traîna en longueur. Pour mettre le temps à profit et occuper sa cavalerie, dont les services lui étaient inutiles contre des ennemis retranchés der-

1 Maçoudi, *Moroudj*, man. de Schultz, f. 128 v°

rière des murailles, il l'envoya parcourir et soumettre les divers cantons de l'Irâk à l'ouest du Tigre, où lui-même n'avait pas encore porté ses armes. D'après les instructions d'Omar, il enjoignit à ses lieutenants, chargés de ces expéditions, de traiter avec humanité les populations arabes ou indigènes qui accepteraient la condition de sujets tributaires, mais de sévir contre celles qui tenteraient de s'y soustraire par la fuite. Partout la loi du calife fut reçue sans résistance, et toutes les parties de l'Irâk comprises entre le Tigre et l'Euphrate furent définitivement conquises à la puissance musulmane.

Il s'empare de Médâïn.

Après une défense de plusieurs mois, la garnison de Nahr-Chîr, affaiblie et découragée, avait évacué la place, et s'était sauvée sur des bateaux à Médaïn. Sàd prit possession de Nahr-Chîr au mois de Safar de l'an XVI de l'hégire (mars 637 de J. C.); et bientôt ayant trouvé un gué pour franchir le Tigre, il s'empara de Médâïn, d'où Yezdidjerd venait de s'enfuir[1].

Je ne pousserai pas plus loin le récit de cette guerre, qui se termina par la mort de Yezdidjerd et la destruction de l'empire persan. Ce serait sortir des limites de mon sujet que de suivre les progrès des Musulmans au delà du Tigre, dans des contrées où ils ne rencontraient plus de populations arabes[2].

1 Ibn-Khaldoun, f. 198. Ibn-al-Athir, f. 95-98.

2 Pour une raison semblable je m'abstiendrai de raconter la conquête de l'Égypte par les Musulmans. Il est vrai qu'à une époque ancienne quelques peuplades arabes paraissent avoir été répandues sur la côte égyptienne de la mer Rouge; c'est du moins ce que témoignent Diodore de Sicile, Ptolémée, Strabon, Pline. Mais, soit que ces peuplades, bien qu'originaires de

Il me reste à achever de tracer le tableau de leurs conquêtes en Syrie et en Mésopotamie, pays dans lesquels ils avaient à réduire plusieurs tribus de leur nation, encore attachées à la cause de leurs adversaires.

Complément de la conquête de Syrie. Conquête de la Mésopotamie.

Affaire de Mardj-erroum.

L'on a vu qu'après la défaite des Romains à Fahl, dans le cours de l'an XIV, Abou-Obayda, laissant dans l'Ordounn ses collègues Amr et Chourahbîl, était retourné avec son armée à Damas[1]. De cette ville, il avait renvoyé en Irâk la division dont Khâlid, fils de Walîd, avait jusque-là conservé le commandement, et qui parvint à sa destination assez à temps pour prendre part à la bataille de Câdeciya. Ayant mis Khâlid à la tête d'un autre corps de ses troupes, Abou-Obayda prit la route de Hems (Emesse). Chemin faisant, il rallia Dhou-l-Kélâ, posté avec ses Himyarites à une journée environ au delà de Damas. Il arriva ensuite à un endroit nommé Mardj-Erroûm. Là, il trouva deux généraux romains, le patrice Tauder (Théodore) et le patrice Chanach[2], qui l'attendaient avec des forces considérables. Il opposa

l'Arabie, eussent cessé d'être arabes par les mœurs et le langage, soit qu'elles se fussent éteintes avec le temps. les auteurs orientaux, dans le récit, d'ailleurs fort peu détaillé, qu'ils présentent de la conquête de l'Égypte par les armes d'Omar, ne font mention d'aucune tribu arabe établie alors dans cette contrée.

1 Voy. précédemment p. 455.

2 Ce nom est écrit ainsi dans le texte d'Ibn-Khaldoun. On lit *Salas* dans le texte d'Ibn-al-Athîr.

Khâlid au premier, et se plaça lui-même en face du second, se préparant à livrer bataille le lendemain. Pendant la nuit, Tauder décampa sans bruit, et fit filer par un détour ses soldats vers Damas. Au point du jour, Khâlid, ne voyant plus les ennemis devant lui, devina aussitôt leur projet; et, marchant avec célérité sur leurs traces, il les atteignit près de Damas au moment où le gouverneur musulman, Yazîd, averti de leur approche, sortait lui-même à leur rencontre. Pressées à la fois par devant et par derrière, les troupes de Tauder furent écrasées. Khâlid, sans s'arrêter, alla rejoindre Abou-Obayda, qui, de son côté, venait d'obtenir sur Chanach un avantage semblable.

Chanach vaincu se repliait sur Hems. Abou-Obayda et Khâlid le poursuivirent, et parurent aux portes de Hems sur la fin de l'an XIV (janvier 636). Cette ville était forte, et pourvue de vivres pour une longue défense. Les Musulmans la tinrent assiégée durant les premiers mois de l'an XV, ravageant les environs, et étendant leurs courses sur les rives de l'Oronte et jusqu'à Baalbek, dont ils se rendirent maîtres. L'empereur Héraclius, suivant la plupart des auteurs arabes, était alors retiré à Roha (Edesse) en Mésopotamie. Il donna ordre aux garnisons romaines de cette province de faire passer des secours aux habitants de Hems. Mais Sàd, fils d'Abou-Waccâs, ayant envoyé quelques détachements de l'armée d'Irâk menacer Hît et Carkiciya (Circesium), les troupes de Mésopotamie, qui déjà avaient franchi l'Euphrate, alarmées par ces démonstrations, et crai-

Prise de Hems.

gnant que leur pays ne fût envahi en leur absence, rebroussèrent chemin, et rentrèrent précipitamment dans la Mésopotamie. A cette nouvelle, les habitants de Hems, perdant tout espoir d'être secourus, se rendirent aux assiégeants. Les conditions de la capitulation furent les mêmes que celles de la capitulation de Damas [1].

Prise de Hama et autres villes.

Abou-Obayda, après avoir confié la garde de Hems à Obâda, fils de Sâmit, personnage qui avait été l'un des nakîb de Mahomet, continua sa marche vers le nord. Il prit Arrestan (Aréthuse sur l'Oronte), Salamiya (Salaminias), Hama (Epiphania) dont il convertit la grande église en mosquée, Chîzar (Larisse) et Maàrra, ville qu'on nommait alors Maàrra de Hems [2], et qu'on appela plus tard Maàrra de Nòman, du nom de Nòmân, fils de Béchîr l'Ansarien, qui en fut gouverneur sous le califat de Moâwia. Tournant ensuite vers l'ouest, Abou-Obayda alla réduire plusieurs villes du littoral, telles qu'Antartous (Antaradus), Djebla, Lâdikiya (Laodicée) : cette dernière fut emportée de vive force; la plupart des autres avaient été conquises par composition [3].

Siége et prise de Kinnasrîn.

Tandis qu'il opérait sur la côte, l'émir Abou-Obayda avait chargé Khâlid d'attaquer Kinnasrîn (Chalcis). Près de cette place était un *Hâdhir*, c'est-à-dire, une bourgade d'Arabes, qui devait son ori-

1 Ibn-Khaldoun, f. 199 v°, 200. Ibn-al-Athîr, f. 86, 87.

2 On la distinguait ainsi d'une autre Maàrra, ou *Maàrrat-Misrîn*, ville du territoire d'Halep.

3 Ibn-Khaldoun, f. 200. Ibn-al-Athîr, f. 87, 88. Abulfedæ *Annales*, I, 224, 226.

gine au séjour qu'avaient fait autrefois en ce lieu les Djadîla, lorsque, pendant la guerre de Féçâd, obligés par leurs frères les Ghauth à s'exiler des montagnes de Tay, ils avaient été chercher un refuge en Syrie[1]. Depuis que les Djadîla étaient repassés dans le Nadjd, diverses fractions des peuplades chrétiennes de Tonoukh et de Salîh répandues à l'est dans le désert, s'étaient domiciliées dans cette bourgade. Elles étaient alors soutenues par un gros corps de Romains, sous le commandement d'un officier de haut rang nommé Mînâs. Khâlid, étant arrivé au Hâdhir, tailla les Romains en pièces, dispersa les Arabes, et investit aussitôt Kinnasrîn[2].

Le roi de Ghassân, Djabala, fils d'Ayham, se trouvait en ce moment sur l'Oronte, au pont de fer, *Djisr-el-Hadîd*, couvrant de là Antioche avec une nombreuse troupe de Ghassanides. Il s'avança vers Kinnasrîn, pour tenter d'en faire lever le siége. Comme il approchait de la place, un officier musulman, s'étant écarté du camp des assiégeants, tomba entre les mains de ses éclaireurs. Le prisonnier allait être massacré, lorsqu'il se fit connaître pour un descendant de Khazradj. On épargna sa vie, et on le mena devant Djabala. « Qui es-tu? lui demanda le prince.—Je suis, répondit le prisonnier, « Saïd, fils d'Amir, Khazradjite, issu comme toi de « Mozaykiya par la branche de Thâlabat-el-Ancâ. » La vue d'un homme de Yathrib et du sang de Khaz-

1 Voy. tom. II, liv. VI, p. 629, 630.
2 Ibn-Khaldoun, f. 200. Ibn-al-Athîr, f. 88. El-Makin, p. 22.

radj, rappela vivement à Djabala le souvenir du poëte Hassân, son ancien ami. « Y a-t-il longtemps, « reprit-il, que tu n'as vu Hassân, fils de Thâbit? « —Je l'ai vu il y a peu de mois à Médine, où je « l'ai laissé bien portant. — T'a-t-il fait entendre « quelque morceau de ses poésies dans votre der-« nière entrevue? — Oui; il m'a récité un poëme, « dont voici un passage :

« Honneur à cette famille, dont j'ai été le convive à Djillik « dans les temps passés!

« A ces descendants de Djafna, que j'ai vus là réunis au-« près du tombeau de leur père, de l'illustre et généreux fils « de Mâria !

« Leur généalogie est pure; ils ont le teint blanc, et cette « forme noble et fière du nez, type de l'antique race.

« Leurs chiens, accoutumés à l'affluence des étrangers, n'a-« boient pas autour de leurs tentes hospitalières. Confiants « dans leur force, les princes de Ghassân ne demandent ja-« mais : « Quelle est cette troupe qu'on voit de loin s'appro-« cher [1] ? »

Djabala, flatté de cette citation, fit un présent à Saïd, et lui rendit la liberté. Bientôt après, Khâlid, fils de Walîd, à la tête d'un parti de Musulmans, vint engager le combat avec les Ghassanides. Djabala

[1]
لله درّ عصابة نادمتهم يومًا بجلّق فى الزمان الأوّل
اولاد جفنة حول قبر ابيهم قبر ابن مارية الجواد المفضل
بيض الوجوه كريمة احسابهم شمّ الانوف من الطراز الأوّل
يُغشون حتّى لا تهرّ كلابهم لا يسئلون عن السواد المقبل

Ces vers sont cités dans l'*Aghâni*, IV, 3 v°; Ibn-Khaldoun, f. 131; Hariri, édit. de Sacy, p. 310.

blessa de sa main Abderrahmân, fils d'Abou-Becr, et était sur le point de remporter la victoire, lorsque des renforts arrivèrent à Khâlid. Les Musulmans prirent alors l'avantage, et mirent en déroute les Arabes de Djabala [1]. A la suite de cette affaire, Khâlid donna l'assaut à Kinnasrîn, et s'empara de cette ville; une partie de la garnison se sauva à Antioche. Sur ces entrefaites, l'émir Abou-Obayda étant revenu de son expédition sur le littoral, accorda aux habitants de Kinnasrîn, moyennant tribut, la sûreté de leurs personnes; mais il exigea que les fortifications de la place fussent rasées, et les principaux édifices démolis; ce qui fut exécuté. En même temps les Arabes chrétiens du Hâdhir lui apportaient leur soumission. Les hordes auxquelles ils appartenaient imitèrent leur exemple; plusieurs adoptèrent immédiatement l'islamisme, d'autres préférèrent conserver leur religion et devenir tributaires [2].

Capitulation de Haleb.

Abou-Obayda conduisit ensuite son armée vers Haleb (Chalybon), éloignée seulement de six ou sept lieues. A peu de distance à l'est de cette ville, était un autre Hâdhir habité encore par des familles tonoukhites et salîhites, c'est-à-dire, par des Arabes de la race de Codhâa. Ces Arabes et leurs tribus, campées dans le voisinage, entrèrent en négociation avec l'émir, lui promirent obéissance, et s'obligèrent

1 *Histoire de la conquête de Syrie* par le prétendu Wâkedi, p. 218 et suiv. de mon manuscrit.

2 Abulfedæ *Annales* I, 226. Ibn-Khaldoun, f. 200. *Selecta ex historia Halebi*, p. 1.

à payer l'impôt. Haleb, quoique défendue par des murailles et une forte citadelle, n'opposa qu'une courte résistance. Les habitants se rendirent, et consentirent à un traité par lequel ils s'engageaient à livrer aux Musulmans la moitié des maisons et des églises de leur ville[1].

Soumission d'Antioche

Enfin Abou-Obayda alla se présenter devant Antioche. Cette capitale de l'Orient romain, presque rivale de Constantinople, avait une garnison nombreuse, qui venait encore d'être augmentée par les débris de celle de Kinnasrîn. La population était considérable, mais amollie par le luxe et les plaisirs. Un seul combat livré aux abords de la ville, et dans lequel les Musulmans furent vainqueurs, suffit pour décourager les habitants. Après quelques jours de siége, ils offrirent de se soumettre au tribut, à condition que l'armée musulmane s'éloignerait d'eux. Abou-Obayda accepta cette proposition, et fit retirer ses troupes[2].

Bataille d'Adjnâdîn.

Tandis que ce général avait ainsi subjugué la plus grande partie de la Syrie septentrionale, les opérations d'Amr, fils d'El-As, dans la Filistîn, avaient été couronnées d'un égal succès. En quittant l'Ordounn, désormais acquis à la domination du calife, Amr, accompagné de Chourahbîl devenu son auxiliaire et son lieutenant, était rentré, au commencement de cette année, XVe de l'hégire (février-mars 636), dans le département qui lui était assigné, et

1 *Select. ex hist. Hal.*, p. 2. Ibn-Khaldoun, f. 200. Ibn-al-Athîr, f. 89.
2 Ibn-Khaldoun, f. 200.

au dehors duquel il avait fait la guerre depuis deux ans. L'ennemi s'y était fortifié en son absence. Le commandant romain de la province, nommé le patrice Artaboun, avait rassemblé une grande armée, dont il avait placé différents corps dans Jérusalem, Ghazza et Ramla[1]; lui-même, avec la masse principale de ses forces, il s'était installé au centre de ces points, à Adjnâdîn, bourgade située à l'ouest de Jérusalem, entre Ramla et Bayt-Djabrîn.

A cette époque, Yazîd ayant achevé de conquérir toutes les dépendances de Damas, avait envoyé son frère Moâwia, fils d'Abou-Sofyân, seconder Amr, fils d'El-As, en assiégeant Cayçariya (Césarée). Moâwia commençait à presser vigoureusement cette ville. Amr, ayant laissé devant Jérusalem Alcama, fils de Hakîm, et Masrouk, fils d'El-Akki, achemina deux autres détachements vers Ramla et Ghazza. Les garnisons de ces diverses places se trouvèrent ainsi tenues en échec, et isolées d'Artaboun. Alors Amr et Chourahbîl, avec leur corps de bataille, s'avancèrent vers Adjnâdîn. L'action qui s'engagea près de cette bourgade ne fut pas moins fatale aux Romains que ne l'avait été la journée du Yarmouk. Leur armée fut presque entièrement détruite. Quelques mille hommes à peine se sauvèrent avec leur général Artaboun. Ils allèrent se jeter dans Jé-

1 Ce nom, employé ici par anticipation, désigne probablement l'ancienne ville de Rama ou Arimathie, près de l'emplacement de laquelle fut bâtie ensuite la ville moderne de Ramla, fondée vers l'an 709 de J. C. par Souleymân, fils d'Abdelmalik, gouverneur de la Palestine pour son frère le calife Walîd, fils d'Abdelmalik (Bélâdori, fol. 83. Abulféda, *Géogr.*, p. 241).

rusalem, sans qu'Alcama et Masrouk missent obstacle à leur passage[1].

Prise de Yâfa, d'Ascalon, de Ghazza et autres places.

Le fruit que les Musulmans recueillirent de cette victoire fut la prise de plusieurs places. Amr s'empara successivement d'Amwâs (Emmaüs), de Loudd (Lydda), de Yâfa (Joppé), de Nâblous (Néapolis), de Souboustiya (Sébaste); puis, revenant vers le sud, il se rendit maître de Bayt-Djabrîn, d'Ascalon, de Ghazza, que déjà une première fois il avait forcée à lui ouvrir ses portes, sous le règne d'Abou-Becr[2].

Dans les diverses opérations de cette campagne, les Musulmans trouvèrent d'utiles auxiliaires dans les Juifs samaritains, secte divisée en deux branches appelées, l'une *Dostân*, l'autre *Couchân* ou *Couthân*[3]. Animés d'une haine profonde contre les Romains et même contre les autres Juifs, les Samaritains servaient aux Musulmans de guides et d'espions. Déjà ils leur avaient rendu le même office dans la conquête de l'Ordounn. On les récompensa en ne leur demandant point d'autre tribut que la taxe personnelle ou capitation, et on leur concéda la libre jouissance de leurs terres sans exiger d'eux l'impôt foncier, *kharâdj*. Mais ils ne conservèrent ce privilége que jusqu'au califat de Yazîd, fils de Moâwia: ce prince les soumit au kharâdj, comme le reste des sujets tributaires[4].

1 Ibn-Khaldoun, f. 200 v°. Ibn-al-Athîr, f. 91.

2 Ibn-Khaldoun, *ibid.*

3 Les Dosithéens et les Cuthéens. Voy. *Chrestomathie* de M. de Sacy, II, 341 et suiv.

4 Belâdori, f. 91.

Enfin Amr, fils d'El-As, alla mettre le siége devant Jérusalem. Après une longue défense, les chrétiens cédèrent à l'opiniâtreté de leurs adversaires, et se résignèrent à capituler, à condition que ce serait avec le calife en personne. De ce moment, les hostilités furent suspendues. Capitulation de Jérusalem.

An XVI (2 *février* 637-23 *janvier* 638).

Omar, informé de la convention conclue avec les habitants de Jérusalem, partit sur-le-champ de Médine, dans un équipage de la plus austère simplicité. Presque sans suite, vêtu d'un habit grossier, n'ayant pour le servir qu'un esclave, il montait un chameau chargé de deux sacs, l'un contenant de l'orge, l'autre des dattes. Devant lui était une outre remplie d'eau, derrière lui un grand plat de bois. Il mangeait avec ses gens, sans distinction. Souvent il allait à pied, et faisait monter son esclave à sa place sur son chameau [1]. Ainsi voyageant à petites journées, il arriva à Djâbia dans le Djaulân. Les émirs Yazîd et Abou-Obayda, auxquels il avait donné rendez-vous en ce lieu, l'y attendaient. Escortés de leurs principaux officiers, tous couverts d'habillements de soie, sur des chevaux richement harnachés, ils s'avancèrent à la rencontre du calife. Omar, en les apercevant, fut indigné du luxe qu'ils étalaient. Il descendit de son chameau, et, ramassant des pierres, il se mit à les leur jeter, en disant : « Osez-vous bien Voyage du calife Omar à Jérusalem.

1 *Chadharât-eddhahab*. Théophane, 281. Lebeau, XI, 245.

« vous présenter à mes yeux dans un pareil costume? » Ils répliquèrent : « Sous ces tuniques, nous portons « nos armes. » Omar, sans leur répondre, entra dans Djâbia. Des députés de Jérusalem vinrent bientôt l'y trouver. Il accorda aux habitants de cette cité, non moins révérée des Musulmans que des chrétiens, le libre exercice de leur religion, et les maintint dans la possession de leurs églises, en les assujettissant à un tribut modéré. Ayant ensuite congédié Abou-Obayda et Yazîd, il s'achemina vers Jérusalem avec les députés [1].

Artaboun s'était évadé, et avait passé en Égypte [2]. Ce fut le patriarche Sophronius qui reçut le calife. Omar, s'entretenant familièrement avec lui, parcourut plusieurs quartiers, et fit diverses questions sur les antiquités de la ville. Entre autres endroits célèbres, il visita l'église de la Résurrection, et s'assit au milieu. L'heure de la prière des Musulmans étant venue, il demanda une place où il pût s'acquitter de ce devoir indispensable. Le patriarche lui dit de prier où il était. Omar refusa. Sophronius le conduisit à l'église de Constantin, et fit étendre une natte pour lui. Mais le calife ne voulut pas non plus prier en cet endroit, et se retira seul sur les degrés du portique oriental de cette église, où il fit sa prière. S'étant relevé ensuite : « Tu ignores « sans doute, dit-il au patriarche, pourquoi j'ai re- « fusé de prier dans une église chrétienne : c'est

1 Ibn-Khaldoun, f. 200 v°. Ibn-al-Athîr, f. 92.

2 Ibn-Khaldoun, *ibid.* Ibn-al-Athîr, f. 93.

« par égard pour vous; les Musulmans s'en se-« raient saisis aussitôt, et rien n'aurait pu les em-« pêcher de prier eux-mêmes dans une église où le « calife aurait prié. » Il demanda au patriarche en quel lieu il pourrait bâtir une mosquée. Le prélat lui montra l'endroit où était la pierre (*Essakhra*) sur laquelle Jacob s'endormit lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse. Cette pierre était couverte d'ordures accumulées depuis longtemps. Omar fit assembler un grand nombre de Musulmans pour nettoyer ce lieu. Il mit lui-même la main à l'œuvre, et prit dans son manteau autant qu'il put de ces immondices, qu'il porta loin de là. Les Musulmans, à son exemple, mirent bientôt la pierre à découvert, et l'on travailla sur-le-champ à construire la mosquée[1].

Il y fonde une mosquée.

Dès avant l'arrivée du calife à Jérusalem, des députés de Ramla étaient venus traiter avec lui de la reddition de cette place. Il la fit occuper par Alcama, fils de Hakîm; et, ayant divisé en deux le département de la Filistîn, il donna le gouvernement de la partie supérieure à ce même Alcama, et celui de la partie inférieure à un autre Alcama, fils de Mouhriz, qu'il installa à Jérusalem. Puis il reprit la route de Médine, emmenant avec lui Amr, fils d'El-Âs, qu'il destinait dès lors à la conquête de l'Égypte[2]. En passant à Bethléem, il entra dans l'église bâtie sur le lieu même où était né J. C., et y

Il divise en deux le gouvernement de la Filistîn.

1 Théophane, 281-284. Lebeau, XI, 248, 249. Ibn-Khaldoun, f. 200 v°.
2 Ibn-Khaldoun, *ibid.* El-Makîn, p. 22.

fit sa prière. Mais, pour empêcher que cet édifice ne fût enlevé aux chrétiens, il donna au patriarche une sauvegarde signée de sa main, portant défense aux Musulmans de prier dans cette église plus d'un seul à la fois. Malgré cette précaution, les Musulmans s'en emparèrent dans la suite, ainsi que de la moitié du portique de celle de Constantin à Jérusalem; et ils bâtirent une mosquée dans chacun de ces deux endroits [1].

Il donne à Khâlid le commandement de Kinnasrîn.

Le calife, en quittant la Syrie, fit un acte de justice à l'égard de Khâlid, fils de Walîd. Surmontant l'antipathie qu'il avait conçue contre cet illustre guerrier, il lui rendit le grade d'émir, et le nomma commandant du district de Kinnasrîn, dont la conquête était due à sa valeur, le laissant toutefois subordonné à l'autorité supérieure d'Abou-Obayda [2].

Il crée des bureaux, *dîwân*, et assigne des pensions, *ata*.

Le quint prélevé sur les dépouilles de tant d'armées vaincues, les contributions imposées à tant de contrées soumises, faisaient alors affluer dans le *Bayt-el-Mâl*, ou trésor des Musulmans, une immense quantité de richesses. Omar, de retour à Médine, s'occupa de créer des bureaux d'administration et de finances, *Dîwân* (au pluriel *Dewâwîn*), pour régulariser la perception des revenus de l'État, et la répartition des deniers publics entre les Musulmans de tout rang. On l'engageait à commencer par s'attribuer à lui-même, comme chef de la nation, l'allo-

1 Lebeau, XI, 249.
2 Ibn-Khaldoun, f. 200. *Select. ex hist. Hal.*, p. 2

cation la plus forte. Il rejeta ce conseil, et mit en tête de la liste des pensions l'oncle de Mahomet, Abbâs, auquel il assigna vingt-quatre mille dirham. Après Abbâs, les autres parents de Mahomet furent traités chacun selon son degré de proximité avec l'apôtre. Les mères des croyants, c'est-à-dire les veuves du prophète, eurent chacune dix mille dirham; Aïcha seule, à cause de l'affection particulière que Mahomet lui avait témoignée, en eut douze mille. Dans la fixation du taux des autres pensions, Omar, sans considérer la noblesse ou le mérite personnel des individus, ne tint compte que de l'époque où ils avaient adopté l'islamisme. Il donna cinq mille dirham aux hommes qui avaient embrassé la cause de Mahomet avant la journée de Bedr, quatre mille à ceux qui avaient fait profession de foi dans l'intervalle écoulé entre cette journée et le serment de l'arbre. Les chiffres allaient ensuite en décroissant par degrés jusqu'à deux cents dirham. Les femmes ne furent pas oubliées : celles de la première catégorie eurent cinq cents dirham; celles de la seconde, quatre cents, ainsi de suite; cent dirham par tête furent accordés aux enfants. Tous les Musulmans actifs participèrent à ces allocations, qui devinrent, sous le nom de *àta* (don), une espèce de solde réglée pour les militaires. En même temps, des distributions mensuelles de grains furent établies au profit des pauvres. Le calife se contenta, pour son propre entretien, d'une somme modique, calculée sur celle qui avait suffi aux besoins de Mahomet et d'Abou-Becr. Il ne voulut laisser au trésor public aucun

fonds de réserve, disant que ce serait un objet de tentation pour ses successeurs[1].

Cependant Abou-Obayda achevait de réduire le nord de la Syrie. Le château de Tell-Azâz (Aza), Manbedj (Hiérapolis), Dolouk (Doliche), tombaient successivement en son pouvoir; Khâlid, fils de Walîd, pénétrait même dans la Cilicie, où il ruinait la ville de Marâch (Germanicia). Depuis quelque temps, l'empereur Héraclius, consterné des progrès rapides des Musulmans, et ne se trouvant plus en sûreté dans l'Orient, s'était enfui de Roha en disant, « Adieu la Syrie! » et avait couru s'enfermer dans Constantinople[2]. Le roi de Ghassân, Djabala, fils d'Ayham, qui jusqu'alors avait lutté avec constance contre les vainqueurs, découragé par ses défaites et par le départ de l'empereur, qui semblait abandonner sa propre cause, se décida à faire sa soumission, et embrassa l'islamisme, avec tous ceux des Ghassanides qui étaient encore réunis autour de sa personne.

Aventure de Djabala, dernier prince de Ghassân.

La rigueur des principes d'égalité établis par Mahomet porta bientôt Djabala à renier sa nouvelle religion. Voici, d'après l'opinion la plus accréditée, l'aventure qui détermina son abjuration. Il fit le voyage de Médine, pour voir le calife et lui offrir ses hommages. Il arriva au milieu d'un pompeux cortége de Ghassanides, tous vêtus d'habits de soie; on conduisait devant lui des chevaux de main, et il

1 Ibn-Khaldoun, f. 201. Abulfedæ *Annales*, I, 228. Ibn-al-Athîr, f. 93, 94.

2 Ibn-Khaldoun, f. 200 et v°. Abulfedæ *Annales*, I, 226.

avait sur la tête une couronne à laquelle étaient attachés, dit-on, les célèbres pendants d'oreilles de Mâria. Omar l'accueillit avec les égards que méritait son rang. Cette même année, le calife s'étant rendu en pèlerinage à la Mekke, Djabala l'y accompagna. Comme il accomplissait les tournées, *tawâf*, autour du temple, un Bédouin de la tribu de Fezâra, qui marchait derrière lui, posa le pied sur le pan de son manteau, et le fit tomber de dessus ses épaules. Djabala se retourna courroucé, donna un soufflet à cet homme, et lui mit le visage en sang. Le Fezârien réclama d'Omar satisfaction de cet outrage. « Tu l'as « frappé? demanda le calife à Djabala. — Oui, ré« pondit celui-ci; et, sans ma vénération pour la « Càba, je lui aurais fendu la tête avec mon sabre. « — Tu avoues! reprit Omar; il faut donc que tu « achètes de la partie offensée le désistement de la « plainte. — Et si je ne veux pas le faire? — Alors « tu subiras la peine du talion : j'ordonnerai que ce « Bédouin te frappe au visage, comme tu l'as frappé. « — Mais je suis roi, et lui n'est qu'un particulier « obscur! — Le roi et le particulier sont égaux de« vant la loi musulmane; tu n'as sur lui que la su« périorité de la force physique[1]. — J'avais cru que « je serais plus honoré encore dans l'islamisme que « dans ma première religion. — C'est assez de pa« roles; apaise le plaignant, ou subis le talion. — « Je retournerai plutôt au christianisme. — En ce

1 Allusion à ce mot de Mahomet : « Les hommes sont égaux comme « les dents d'un peigne; la force de la constitution fait seule la supériorité « des uns sur les autres. » Voy. Hariri, *Commentaire* de Sacy, p. 34.

« cas, je te ferai trancher la tête; c'est le sort réservé « au Musulman qui abjure. — Eh bien! donne-moi « au moins jusqu'à demain pour me décider. » Omar y consentit. Pendant la nuit, Djabala, sa famille et tous les Ghassanides qui l'avaient suivi, montèrent à cheval, et prirent la fuite : ils furent assez heureux pour gagner Constantinople, où ils renoncèrent à l'islamisme, et firent une nouvelle profession de foi chrétienne[1].

Héraclius pourvut généreusement à l'entretien de ces réfugiés, et Djabala passa le reste de ses jours dans la capitale de l'empire, au milieu de l'opulence, mais sans pouvoir se consoler d'être éloigné de sa terre natale. Un envoyé d'Omar étant venu apporter un message à Héraclius, vit Djabala, qui ne lui cacha point ses regrets, et lui avoua qu'il se repentait de n'avoir pas persisté dans la foi musulmane, plutôt que de se condamner à l'exil. Le Musulman, profitant de cette ouverture, le pressa, au nom du calife, de revenir à l'islamisme. Djabala demanda, comme condition, qu'Omar lui donnât une de ses filles en mariage, et le désignât pour son successeur[2]. Puis il s'informa avec intérêt du poëte Hassân, fils de Thâbit, alors vieux et aveugle, et chargea l'envoyé de lui remettre de sa part cinq cents dinârs et cinq vêtements de soie. Hassân, touché de ce présent, exprima sa reconnaissance dans une pièce de vers où il disait :

1 *Aghâni*, III, 325 v°. Dimichki. Abulf. *Ann.*, I, 234. Ibn-Khaldoun, f° 131 v°.

2 Dimichki. *Hist. præc. ar. reg.*, p. 48.

« Le descendant de Djafna est le digne reste d'une famille dont les membres ne recevaient de leurs pères que des traditions de générosité.

« Il ne m'a point oublié quand il régnait en Syrie ; oh ! non ; et maintenant chrétien, vivant parmi les Romains, il ne m'oublie pas non plus.

« Sa libéralité s'épanche en riches dons, qui ne sont que des bagatelles à ses yeux [1]. »

Quant aux conditions demandées par Djabala, Dimichki prétend qu'Omar les accepta, et renvoya le même Musulman à Constantinople pour faire connaître son consentement au prince ghassanide. Mais lorsque le député arriva, Djabala n'était plus ; il avait cessé de vivre, dit Ibn-Khaldoun, en l'an XX de l'hégire [2] (641 de J. C.). Suivant l'Aghâni, Djabala vécut jusque sous le califat de Moâwia, avec lequel il négociait son retour en Syrie ; le calife s'engagea à lui donner vingt villages du ghouta de Damas : cette promesse eût comblé les vœux de Djabala, mais il mourut tandis que le messager chargé de la lui porter était en route [3]. L'on attribue à Djabala les vers suivants, où sont exprimés les sentiments qui l'agitaient pendant son séjour à Constantinople :

1 ان ابن جفنة من بقيّة معشر لم يغذهم آباؤهم باللوم
لم ينسنى بالشام اذ هو ربّها كلّا ولا متنصّرًا بالروم
يعطى الجزيل ولايراه عنده الا كبعض عطيّة المذموم

Abulf. *Ann.*, I, 236.

2 Ibn-Khaldoun, f. 131 v°.

3 *Aghâni*, III, 327.

« La noblesse de Ghassân est redevenue chrétienne, pour échapper à la honte d'un soufflet. Ah! j'aurais mieux fait de me résigner à subir cette humiliation !

« L'orgueil m'en a empêché, et j'ai échangé la lumière contre les ténèbres.

« Plût à Dieu que ma mère ne m'eût point engendré, ou que je me fusse soumis à la décision d'Omar!

« Plût à Dieu que je fusse pasteur de chameaux dans un désert de Syrie, ou captif des enfants de Rabîa ou de Modhar!

« Ou dans une condition plus humble encore, privé de l'ouïe et de la vue, pourvu que je vécusse parmi les Arabes mes frères [1]! »

Ibn-Saïd[2] rapporte que la petite colonie de Ghassanides, établie à Constantinople avec Djabala, y subsista jusqu'au temps de la chute de l'empire des

1 تنصّرت الاشراف من اجل لطمة
وما كان فيها لو صبرتُ لها ضرر
تكتنفنى منها علوّ ونخوة
فبعت لها العين الصحيحة بالعَوَر
فيا ليت امّى لم تلدنى وليتنى
رجعت الى القول الذى قاله عمر
ويا ليتنى ارعى المخاض بقفرة
وكنت اسيرًا فى ربيعة او مضر
ويا ليت لى بالشام ادنى معيشة
اجالس قومى ذاهب السمع والبصر

Nowayri, man. 700, f. 4 v°. Dimichki. Abulf. *Ann.*, I, 236. Hariri, *Comm.* de Sacy, p. 310.

2 Cité par Ibn-Khaldoun, f. 131 v°.

Césars. Il est assez vraisemblable que plusieurs personnages du nom de Gabalas, que l'histoire cite parmi les officiers de la cour des successeurs d'Héraclius, et entre autres le grand logothète Gabalas, qui joua un rôle sous l'empereur Jean Paléologue[1], appartenaient à ces familles réfugiées, et à la postérité même de Djabala. Le nom de *Gabalas* semble du moins prouver cette descendance, car c'est un nom arabe parfaitement identique, sous la forme grecque, avec *Djabala*.

Après la prise de Constantinople par les Turcs, au milieu du XVe siècle de notre ère, ces restes des Ghassanides se retirèrent, dit le même Ibn-Saïd, dans les montagnes du Caucase, et finirent par se fondre parmi les Tcherkès ou Circassiens et autres peuplades de cette contrée; de là vient que certaines familles circassiennes se prétendent d'origine ghassanide[2].

An XVII (23 *janvier* 638—12 *janvier* 639 *de J. C.*).

Retour offensif des Romains contre Hems.

Aux approches du printemps de l'année 638 de J. C. (vers le milieu du mois de Safar de l'an XVII de l'hégire), Héraclius tenta, pour recouvrer la Syrie, un effort sérieux qui mit pendant quelque temps les Musulmans en péril. La Mésopotamie n'était pas encore entamée; l'empire en possédait au moins les

1 Voy. Lebeau, XVII, 357, 433; XX, 141 et suiv.
2 Ap. Ibn-Khaldoun, f. 131 v°.

deux tiers; l'autre tiers appartenait aux Persans, qui faisaient alors cause commune avec les Romains, ainsi que les tribus d'Iyâd, de Taghlib, de Namir et autres, répandues entre l'Euphrate et le Tigre. Par les ordres de l'empereur, une armée de trente mille hommes, formée de détachements des garnisons de cette contrée et de bandes d'Arabes Iyâdites et Taghlibites, traverse tout à coup l'Euphrate, et se porte sur Hems. En même temps, une flotte romaine débarquait sur les rivages voisins d'Antioche une autre armée tirée d'Égypte, et commandée par Constantin[1], fils d'Héraclius. Le peuple d'Antioche ouvre avec joie ses portes au jeune empereur, qui reprend possession de la ville, et se met aussitôt en devoir d'aller chercher dans Hems Abou-Obayda. Celui-ci, à la nouvelle du double danger qui le menace, s'empresse de concentrer ses forces, et rappelle auprès de lui ses lieutenants dispersés. Khâlid, fils de Walîd, accourt de Kinnasrîn avec tous ses gens. A peine il a quitté son gouvernement, que les habitants de Kinnasrîn, ceux de Haleb, les Arabes des deux Hâdhir et leurs tribus, n'étant plus contenus par sa présence, se soulèvent, et s'unissent à Constantin, qui paraît devant Hems, opère sa jonction avec les Mésopotamiens, et commence le siége de la place.

Abou-Obayda n'avait que peu de secours à espérer des troupes musulmanes disséminées dans les départements de Damas, de l'Ordounn et de la Filis-

1 Les historiens arabes ne nomment pas ce prince. J'adopte ici une conjecture très-plausible de Lebeau; voy. *Hist. du Bas-Emp.*, XI, p. 253, et la note de M. Saint-Martin.

tîn; la moitié de celles de Yazîd était occupée au siége de Cayçariya; la nécessité de garder tant de villes récemment conquises, dont la population en ce moment était vivement impressionnée par l'arrivée et les progrès du fils de l'empereur, ne permettait guère aux autres émirs de concourir efficacement à la défense de Hems. Mais la place était forte et bien approvisionnée; Abou-Obayda pouvait y tenir longtemps; il s'était d'ailleurs hâté d'écrire au calife pour l'instruire de sa position, et il en attendait des renforts.

Diversion faite par les Musulmans en Mésopotamie.

Bientôt un courrier dépêché par Omar en Irâk porte à Sàd, fils d'Abou-Waccâs, l'ordre d'envoyer une expédition en Mésopotamie, pour inquiéter par cette diversion les ennemis rassemblés sous les murs de Hems, et d'acheminer en même temps vers la ville assiégée El-Kàkâ, fils d'Amr, à la tête d'un détachement considérable. Sàd lance aussitôt sur la Mésopotamie deux corps, conduits, l'un par Abdallah, fils de Mòtamm, l'autre par Mâlik, fils de Djobayr, fils de Moutìm. El-Kàkâ se met en marche avec quatre mille hommes. Tandis qu'il traverse les déserts, Abdallah, fils de Mòtamm, longeant la rive droite du Tigre, va attaquer Tekrit. Il la trouve défendue par des soldats romains et persans, mêlés à des Arabes de Taghlib, d'Iyâd et de Namir. Il noue des intelligences avec ces Arabes, qui, intimidés par ses menaces ou séduits par ses promesses, l'aident à s'emparer de la place, et se déclarent Musulmans. D'un autre côté, Mâlik, fils de Djobayr, suivant les bords de l'Euphrate, laissait devant Hît son lieute-

nant Hârith, fils de Yazîd, et s'avançait vers Carkiciya; il surprend cette dernière ville, et, peu de jours après, Hît se rend à Hârith, fils de Yazîd.

Défaite et retraite des Romains.

Le calife lui-même s'était mis en route pour aller dégager Abou-Obayda. Il parvint jusqu'à Djâbia, mais il n'eut pas besoin de pousser plus loin. Au bruit de l'invasion de leur pays et de l'approche d'El-Kàkâ, les Mésopotamiens avaient abandonné Constantin et s'étaient éloignés de Hems, pour courir à la défense de leurs foyers et de leurs familles. Cette défection inspira des alarmes aux Arabes des Hâdhir de Kinnasrîn et de Haleb, et à leurs frères Tonoukhites et Salîhites, qui s'étaient joints à l'armée romaine. Ils négocièrent secrètement avec Khâlid, et s'engagèrent, pour obtenir leur pardon, à seconder les Musulmans lorsque ceux-ci seraient aux prises avec les Romains. En effet, les Musulmans, sortis de leurs retranchements, ayant attaqué les troupes de Constantin, tous les Arabes auxiliaires du jeune empereur tournèrent leurs armes contre lui. Affaiblis et découragés par cette trahison, les Romains furent défaits, et obligés de fuir précipitamment vers leur flotte. Les quatre mille hommes amenés d'Irâk par El-Kàkâ n'arrivèrent à Hems que trois jours après la bataille, et furent admis néanmoins au partage du butin [1].

Les tribus de Tonoukh et de Salîh renoncèrent dès lors au christianisme, et embrassèrent la foi du Corân.

1 Ibn-Khaldoun, f. 200, 201 et v°. *Select. ex hist. Hal.*, p. 2, 3. El-Makin, p. 23. Ibn-al-Athir, f. 104, 107 v°-108 v°.

Les Musulmans reprirent sans peine Kinnasrîn et Haleb. Iyâdh, fils de Ghanam, et Habîb, fils de Maslama, lieutenants d'Abou-Obayda, contraignirent Antioche à capituler de nouveau, et y laissèrent une forte garnison. Des débris de troupes romaines et de Ghassanides insoumis, accompagnés d'une fraction d'Iyâdites qui avait trop tardé à rentrer en Mésopotamie, et de quelques Tonoukhites qui n'avaient point cédé à l'exemple de leurs frères, se retiraient par la route de Baghrâs (Pagræ), et cherchaient à gagner la Cilicie. Mayçara, fils de Masrouk, officier musulman issu d'Abs, fut envoyé à leur poursuite, les atteignit, et les tailla en pièces [1].

A quelque temps de là, Khâlid, de concert avec Iyâdh, fils de Ghanam, ravagea les frontières de la Cilicie, et fit en Mésopotamie une incursion, de laquelle il rapporta une quantité de butin immense. De retour dans son gouvernement de Kinnasrîn, il distribua des dons à beaucoup de militaires qui n'avaient point concouru à son expédition, mais que l'espoir d'en partager les fruits attirait près de lui. De ce nombre fut El-Achàth, fils de Cays. Ce chef des Kinda, après avoir fait pendant deux ans la guerre en Irâk, avait quitté l'armée de Sàd pour venir servir en Syrie. Khâlid lui fit présent de dix mille dirham. Khâlid destitué et rappelé à Médine.

Le calife avait, auprès de tous ses généraux, des gens affidés qui le tenaient au courant des moindres détails de ce qui se passait. En revenant de Djâbia à Médine, il reçut à la fois de l'Irâk et de Kinnasrîn

1 Ibn-Khaldoun, f. 200 et v°. Ibn-al-Athir, f. 90.

des avis qui lui annonçaient le départ d'El-Achàth pour la Syrie, et la somme dont Khâlid avait gratifié ce personnage. Persuadé que Khâlid n'avait pu acquérir des richesses qui le missent en état de faire de pareilles libéralités, qu'en s'appropriant, au détriment de ses troupes et du trésor public, des dépouilles dont il n'avait pas rendu compte, Omar écrivit à Abou-Obayda une lettre ainsi conçue : « Que Khâlid comparaisse devant toi; qu'on lui attache les mains avec son turban; qu'on ôte son *calansoua* de dessus sa tête, et qu'on le retienne ainsi debout en ta présence, jusqu'à ce qu'il ait déclaré la source des largesses qu'il a faites à El-Achàth et à d'autres. Elles proviennent ou de biens qui lui appartenaient légitimement, ou d'argent enlevé à l'ennemi, et qu'il avait gardé entre ses mains. Dans le premier cas, il est coupable de prodigalité; dans le second, de concussion. Qu'il soit donc destitué. »

Abou-Obayda eût voulu épargner à Khâlid ce traitement humiliant. Il le manda néanmoins près de lui. Une église de Hems, convertie en mosquée, fut le tribunal où Khâlid comparut devant l'émir placé sur la chaire et entouré d'une nombreuse assemblée de Musulmans. Dès que Khâlid entra, le courrier qui avait apporté la lettre lui dit à haute voix : « Est-« ce de ton bien légitime, ou d'un trésor trouvé dans « le pillage, que proviennent les dix mille dirham « que tu as donnés à un seul individu? » Khâlid ne répondit pas. Plusieurs Musulmans lui répétèrent successivement la même demande; il continua à se taire. Abou-Obayda cependant restait immobile et si-

lencieux. Alors Belâl, l'ancien mouèddhin de Mahomet, se leva, et dit : « Obéissance aux ordres du « calife ! » A ces mots, s'approchant de Khâlid, il lui ôta son turban et le bonnet sur lequel il était roulé, lui lia les mains, et lui réitéra la question. Khâlid répondit enfin : « Je n'ai donné que de mon bien. » Aussitôt Belâl, le délivrant de ses liens, lui remit sur la tête son bonnet, et rajusta son turban. Khâlid, confus de cette scène, demeurait à sa place comme pétrifié. Abou-Obayda, touché de son embarras, lui adressa des paroles de bienveillance et d'estime, et le renvoya à Kinnasrîn sans lui faire connaître sa destitution. Mais, bientôt après, le calife la lui notifia lui-même en le rappelant à Médine. Khâlid, dans les adieux qu'il adressa à l'armée de Syrie, se plaignit hautement de la rigueur dont il était l'objet. « On m'a employé tant qu'il y a eu des obsta- « cles à vaincre, dit-il ; maintenant on me dépose, « quand il n'y a plus qu'à recueillir le miel. » Arrivé à Médine, il dit à Omar : « Devant Dieu et devant « les Musulmans, je t'accuse d'injustice envers moi. « — D'où te viennent tant de richesses? lui demanda « le calife. — Des parts de butin qui me sont échues, « répliqua Khâlid, et des récompenses attribuées à « ma valeur. » Peu convaincu de l'entière vérité de cette assertion, Omar chaque jour, lorsqu'il rencontrait Khâlid, l'apostrophait en ces termes : « Restitue « le bien des Musulmans. » Khâlid, fatigué de cette insistance, finit par lui répondre : « Tout ce que je « possède au delà de soixante mille dirham, je te l'a- « bandonne. — Je l'accepte, » dit Omar. On fit le

compte exact de ce que possedait Khâlid; on trouva que son avoir se montait à quatre-vingt mille dirham. Le calife en prit vingt mille, qu'il versa dans le trésor public. Quelques personnes l'engageaient à rendre cette somme à Khâlid. « Non, dit-il; je suis « l'administrateur des biens de la nation; il ne m'est « pas permis de léser ses intérêts [1]. »

Soumission des tribus arabes de Syrie.

Les Romains ne se maintenaient plus en Syrie que sur un seul point : Cayçariya, grâce à l'avantage de sa position et aux fréquents secours qu'elle recevait par mer, continuait de résister aux attaques de Moâwia, fils d'Abou-Sofyân. A l'exception des défenseurs de cette place, les Musulmans n'avaient plus d'ennemis à combattre depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée et aux frontières de l'Égypte. Sur toute cette vaste étendue de pays, les populations d'origine syrienne, juive, romaine ou grecque, étaient devenues leurs sujettes, et les peuplades arabes avaient peu à peu adopté la religion des vainqueurs. Outre les Tonoûkh et les Salîh qui ont été nommés précédemment; les Djodhâm, domiciliés à l'est et au sud de la mer Morte; les Bahrâ, campés entre la Mésopotamie et Damas; les Kelb, errants depuis le désert de Semâwa jusqu'aux environs de Palmyre; enfin toutes les tribus de Syrie, naguère chrétiennes, et longtemps alliées des empereurs, s'étaient données au calife, et avaient grossi le nombre des Musulmans.

1 Ibn-Khaldoun, f. 202. *Select. ex hist. Hal.*, p. 5. Tabari, II, 162. Ibn-al-Athîr, f. 111.

An XVIII (12 *janvier* 639 — 2 *janvier* 640) *et an XIX* (2 *janvier* — 21 *décembre* 640).

La dix-huitième année de l'hégire, qui s'ouvrait alors, est appelée par les historiens *Am-erremâda*, l'année de la mortalité. Le Hidjâz fut en proie à une affreuse famine, causée par la sécheresse. Les bestiaux périrent d'abord; après eux, les hommes succombèrent. Omar, pour obtenir la pluie du ciel, fit une prière publique; en la prononçant, il tenait par la main Abbâs, oncle de Mahomet, et, par les mérites de ce vieillard, le plus proche parent du prophète, il suppliait Dieu, avec larmes, d'avoir pitié de son peuple. La pluie tomba enfin. Une caravane de mille chameaux chargés de grains, envoyée de Hems par Abou-Obayda, arriva ensuite à Médine, et l'abondance commença à renaître dans cette ville et dans les cantons voisins. Famine dans le Hidjâz. Peste, en Syrie.

Bientôt après, la Syrie entière, mais surtout Amwâs (Emmaüs) et ses alentours, furent ravagés par une peste cruelle, que l'on nomma peste d'Amwâs. Vingt-cinq mille Musulmans et plusieurs de leurs plus fameux généraux, Abou-Obayda, Chourahbîl, Yazîd et autres, furent victimes de ce fléau. Tandis qu'il sévissait avec le plus de violence, le calife voulut se rendre en Syrie, pour porter lui-même des consolations et des secours à ses troupes. Il partit, malgré les efforts des habitants de Médine pour le retenir. Cependant, parvenu aux frontières de la Palestine, il céda aux instances d'Abderrahmân,

fils d'Auf, qui le conjurait de rétrograder, en lui citant cette parole qu'il assurait avoir entendue de la bouche même de Mahomet : « N'entrez pas dans « une contrée étrangère où règne la peste, mais ne « sortez pas de votre pays si la peste s'y déclare ; « vous ne devez ni fuir le mal, ni courir au-devant. » Omar revint donc sur ses pas. Aussitôt que l'épidémie eut cessé, il effectua son voyage en Syrie, inspecta toutes les villes et places fortes de quelque importance, et régla le partage des successions des Musulmans décédés entre leurs divers héritiers. Ces soins l'occupèrent pendant quelques-uns des derniers mois de l'an XVIII ; il ne retourna à Médine qu'au mois de Dhou-l-Càda (novembre 639)[1].

Iyâdh, fils de Ghanam, conquiert la Mésopotamie.

Après la mort d'Abou-Obayda, enlevé par la peste, Omar avait donné le gouvernement de Hems et de toute la Syrie septentrionale à Iyâdh, fils de Ghanam, et avait ajouté à ce département la Mésopotamie[2] ; c'était une province presque entière à conquérir : les Musulmans n'en possédaient encore qu'une petite partie, la région inférieure, dont s'étaient emparés les corps détachés de l'armée d'Irâk.

Au rapport de Théophane et de Cédrénus, le gouverneur romain d'Édesse et de l'Osrhoëne, Jean Catéas, était entré en négociation, l'année précédente, avec Iyâdh (et Khâlid, vraisemblablement à la suite de l'incursion que ces généraux avaient faite en Mésopotamie[3]). Dans une conférence tenue à

1 Ibn-Khaldoun, f. 204. Abulfedæ *Ann.*, I, 244.
2 Ibn-Khaldoun, f. 201 v°. Belâdori, f. 99 v°.
3 Voy. précédemment, p. 515.

Kinnasrîn, il était convenu de payer tous les ans cent mille pièces d'or, pour préserver de l'invasion la contrée où il commandait, et il avait acquitté d'avance la première année de ce tribut. Héraclius, irrité de ce traité déshonorant fait à son insu, le rompit, exila Catéas, et envoya à sa place un général nommé Ptolémée[1].

Pendant le séjour du calife en Syrie, c'est-à-dire dans le courant de l'an 639 de J. C., et lorsque le nouveau gouverneur romain de l'Osrhoëne venait d'arriver à son poste, Iyâdh, fils de Ghanam, passa l'Euphrate à la tête de son armée. Il prit d'abord Racca (Callinicus), Saroudj, Harrân (Charres), et alla mettre le siége devant Roha (Édesse). Le gouverneur offrit de capituler, pourvu qu'on assurât la vie à la garnison romaine, et aux habitants la jouissance de leurs biens et le libre exercice de leur religion : à ces conditions, ils consentaient à payer la capitation *Djïzya* et l'impôt sur les terres *Kharâdj*. Ces propositions furent acceptées, et la place livrée au pouvoir des Musulmans. Constantine (Tell-Mauzan ou Tell-Courân) fut emportée d'assaut, et trois cents Romains y périrent. Dâra fut forcée et saccagée. Iyâdh, soit par lui-même, soit par ses lieutenants, se rendit maître successivement de Ras-àyn (Rhèsena), de Nassibîn (Nisibe), de Maucel, de Chamiçât ou Samiçât (Arsamosata), d'Amid, aujourd'hui Diarbecr, enfin de tout le reste de la Mésopotamie[2]. On connaît peu

1 Théophane, p. 282. Cédrénus, I, p. 429. Lebeau, XI, 268, 269.
2 Théophane, p. 282. Ibn-Khaldoun, f. 201 v°, 202.

de détails sur la conquête de ce pays; il paraît qu'elle fut terminée vers le milieu de l'an XIX de l'hégire[1] (640 de J. C.), à peu près à la même époque où celle de la Syrie était enfin complétée par la prise de Cayçariya, dont Moâwia s'emparait à la suite d'une bataille sanglante gagnée sous les murs de cette ville[2].

Soumission des Taghlib et autres Bédouins de Mésopotamie.

La population bédouine de la Mésopotamie se composait des Benou-Iyâd, Benou-Taghlib, Benou-Namir-ibn-Câcit, et de quelques faibles hordes codhaïtes.

A l'approche des troupes de l'émir Iyâdh, fils de Ghanam, les Benou-Iyâd avaient fait retraite par le nord-ouest de la province, et s'étaient réfugiés dans la Cappadoce. Ils n'y furent pas poursuivis.

L'on a vu précédemment que, lors de l'occupation de Tekrit par Abdallah, fils de Mòtamm, quelques fractions des Taghlib et des Namir avaient fait profession d'islamisme. Mais les masses de ces tribus ne s'étaient point encore soumises. Walîd, fils d'Ocba, fut chargé de les réduire. Elles cédèrent sans résistance aux sommations qu'il leur adressa.

1 Ibn-Khaldoun, f. 201 v°. Ibn al-Athir, f. 109, d'après Ibn-Ishâk. Belâdori, f. 100-104.

2 Ibn-Khaldoun, f. 200 v°, 204. Hadji-Khalfa, *Takwîm-ettewarîkh. Chadharât-eddhahab*, à l'an 19. Théophane, p. 283. Belâdori, f. 82 v°.

Quelques auteurs arabes, notamment Aboulféda (*Ann.* I, 228), placent la prise de Cayçariya en la xv[e] année de l'hégire (636 de J. C.). J'ai préféré l'opinion qui rapporte ce fait à l'an xix (640 de J. C.), parce qu'elle se concilie mieux avec le témoignage de Théophane. Il est très-possible, au reste, que Cayçariya, comme plusieurs autres villes, ait été prise et reprise diverses fois, sans que les historiens aient mentionné ces détails.

Les Namir et les Codhaïtes se déclarèrent musulmans. Les Taghlib, qui étaient la plus nombreuse peuplade de ces contrées, tout en consentant à reconnaître l'autorité du calife, refusèrent d'abjurer la religion chrétienne. Poussé par un excès de zèle, Walîd voulut les y contraindre. Ils portèrent leurs plaintes à Omar, qui écrivit à Walîd : « Le choix entre l'islamisme ou la mort ne doit être exigé que des populations de la péninsule arabique, dans laquelle sont situées les deux villes saintes, la Mekke et Médine. Laisse les Taghlib professer leur religion; mais qu'il leur soit interdit de s'opposer à la conversion de ceux d'entre leurs frères qui voudront entrer dans le sein de l'islamisme, et aussi d'inculquer à l'avenir les croyances chrétiennes à leurs enfants. » Ainsi libres de garder leur foi, les Taghlib furent assujettis à payer le tribut *Djizya*. Ce mot, qui implique l'idée d'un prix par lequel le vaincu achète la conservation de sa personne et de ses biens, humilia leur fierté. Ils députèrent vers le calife pour lui demander de supprimer ce terme à leur égard, et de les assimiler, quant à la dénomination et au mode de leur tribut, aux Musulmans, qui payaient au trésor public une légère contribution à titre de don fait à Dieu ou de dîme aumônière, *Sadaka*. Omar les satisfit, et convertit pour eux la taxe *Djizya* en une double Sadaka (*Sadaka-Moudhâàfa*)[1]. La condition qu'Omar leur avait imposée, de ne point élever leurs enfants dans la doctrine chrétienne, ne fut point

1 Ibn-Khaldoun, f. 201 v°.

exécutée; car il est certain que le christianisme se perpétua, et fut la religion dominante parmi eux sous les califes Omeyyades et Abbâçides[1]. On sait, par le témoignage d'Amr le Nestorien, qu'au temps où vivait cet auteur, ils avaient des évêques, dont la ville d'Ana sur l'Euphrate était la résidence[2].

Réunion de tous les Arabes sous le gouvernement d'un seul chef.

Quant aux Benou-Iyâd, ils ne jouirent pas longtemps de l'asile qu'ils étaient allés chercher sur les terres de l'empereur. Omar écrivit à Héraclius: « J'apprends qu'une peuplade de ma nation s'est enfuie sur tes domaines. Rends-la-moi, ou je jure de faire tomber ma vengeance sur tous les chrétiens qui habitent les possessions musulmanes. » Le faible Héraclius renvoya les fugitifs. Ils rentrèrent au nombre de quatre mille hommes dans la Mésopotamie et la Syrie, où la plupart ne tardèrent pas à embrasser l'islamisme[3]. Ce fut ainsi que vers la fin de l'an 640 de notre ère, fut achevée la réunion de toutes les tribus arabes en un seul corps de nation, et sous le gouvernement d'un seul chef.

1 Bélâdori, f. 106.
2 Ap. Assemani, *Bibl. or.*, IV, 607.
3 Ibn-Khaldoun, f. 201 v°. Ibn-al-Athir, f. 109.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME III DE L'ESSAI SUR L'HISTOIRE DES ARABES.

LIVRE VIII.

MAHOMET.

LIVRE IX.

ABOU-BECR.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des matières contenues dans les trois volumes de l'*Essai sur l'histoire des Arabes.*

Les chiffres romains indiquent les tomes, les chiffres arabes les pages.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V, W

Y

Z

AJARD (F.). **Recherches sur le culte public et les myst... de Mithra en Orient et en Occident.** 1 fort volume in-4, avec atlas de 110 plan... in-folio. Paris, 1867. Très rare. (260 fr.) . . . . 180 fr. (A)

AJARD (F.). **Recherches sur le culte du Cyprès pyramid... peuples civilisés de l'antiquité.** 1 vol. in-4, avec atlas de 21 pl. in-fol. ... 40 fr. (A)

AJARD (F.). **Recherches sur le culte, les symboles, les attrib... monuments fig. de Vénus en Orient et en Occident.** xxvi-246 pages in-4 plus 12 pl. ... 1 table et atlas in-fol. de 35 pl. 1837-1849. (84 fr.). . . . . fr. (A)

BAS et WADDINGTON. **Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure.** 7 vol. et atlas in-4. *Tout ce qui a paru* (500 fr.) . . . . 250 fr. (A)

FEBVRE (TH.). **Voyage en Abyssinie.** Relation historique Documents sur ... et la question coloniale. Itinéraire. Description et dictionnaire géographique ... météorologie. Statistique. Ethnologie. Linguistique, Archeologie. 3 volumes in-8 ... et 1 atlas in-folio de 59 planches dont 42 coloriees. 1845. (240 fr.). . . . . fr. (A)

LEFEBVRE (TH.). **Voyage en Abyssinie. Partie : Zoologie,** par O. des Murs, Fl. Prévost, etc. 40 pages de texte in-8 et 40 planches coloriées in-folio. 1849. (100 fr.). . . . 45 fr. ...

LENORMANT (CH.). **Eclaircissements sur le cercueil du roi Memphis Mycérinus** suivis d'une lettre sur les inscriptions de la grande pyramide de Gizeh, par le Dr Lepsius. In-4, avec 2 planches. 1839. . . . . 10 fr.

LENORMANT (F.). **La Monnaie dans l'antiquité.** Leçons professées dans la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale. Nouvelle édition. 3 vol. in-8. 1897. . . . . 20 fr. (C)

MARIETTE-BEY. **Voyage dans la Haute-Égypte,** entre Le Caire et la première cataracte. Texte par Auguste MARIETTE-BEY. 2e édition. 2 volumes in-folio renfermés dans deux élégants cartons, avec coins et étiquettes, illustrés de 83 planches en héliogravure sur chine, mont. sur bristol, d'apr. des vues photogr. prises sur les lieux. 1893. (300 fr.). 180 fr. (A)

MARIETTE (A.). **Choix de monuments et de dessins** découverts ou exécutés pendant le déblayement du Serapeum de Memphis. 12 pages de texte in-4, avec 10 planches dont 1 en couleurs 1856. . . . . 10 fr.

MAS-LATRIE (le comte). **Le Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie pour** l'étude et l'emploi des documents du moyen âge. 1 fort vol. gr. in-fol. 1889. 100 fr. (B)
Relié en demi-chagrin . . . . 112 fr. (B)

MONTPENSIER (le duc de). **Voyage de S. A. R. Mgr le duc de Montpensier à Tunis, en Égypte et en Grèce.** Texte in-8, et atlas in-folio, avec 32 planches lithographiques. Paris, s. d. (vers 1845). (125 fr.) . . . . 40 fr. (A)

PERNY (P.). **Dictionnaire français-latin-chinois** de la langue mandarine parlée, avec appendice contenant : Une notice sur l'Académie impériale de Pékin. — Une notice sur la botanique des Chinois. — Une description générale de la Chine. — La liste des empereurs de Chine avec la date et les divers noms des années du règne. — Le tableau des principales constellations. — La hiérarchie complète des mandarins civils et militaires. — La nomenclature des villes de la Chine avec leur latitude. — Le livre dit des *Cent familles* avec leurs origines. — Une notice sur la musique chinoise et sur le système monétaire. — La synonymie la plus complète qui ait été donnée jusqu'ici sur toutes les branches de l'histoire naturelle de Chine, etc., etc. 2 vol. in-4. 1869-1872. (110 fr.). . . . . 40 fr. (A)

PERROT (G.) et CH. CHIPIEZ **Le Temple de Jérusalem et la Maison du Bois-Liban** restitues d'après Ezéchiel et le livre des rois, publiés avec le concours de la Société des études juives, par G. PERROT, archéologue, membre de l'Institut, et CH. CHIPIEZ, architecte, inspecteur de l'Enseignement du dessin. 1 vol. très gr. in-fol (70 sur 50 cm.) avec 50 gravures dans le texte et 12 belles planches hors texte, en noir, en bistre et en chromolithographie. 1889.
Sur papier du Japon (200 fr.). . . . . 60 fr. (A)
Sur papier du Marais (100 fr.). . . . . 45 fr. (A)

SIGNON (H.). **Inscr... ns ... upes de Khenabir.** Texte, traduction et commentaire ... essai ... 3 ... rties in-8, avec 31 plan...

POMEL (A.). **Paléo... ologie de l'Algérie. Matériaux pour la carte géologique de l'Al...** 10 vol. in-4, av. ... lger, 1893-1897. (316 fr.). . . . . **200 fr.**

GUIRAUDON (Tr... **de la langue foule**, parlée dans la Sénégambie et le So... Grammaire, ... aire. In-16, toile. 1895 . . . . **7 fr. 50**

HABEICHE. ... **français-arabe.** 2 vol. gr. in-8. Le Caire 1890. (30 fr.) **20 fr.**

HÉRISSON ... **Relation d'une mission archéologique en Tunisie** Un vol. in-4 de ... c 1 carte et 9 planches en photogravure. 1881. (25 fr.). . **10 fr.**

Qu... es sur papier de Hollande.

PRIS... **La Décoration arabe.** Décors nouveaux. Plafonds. Mosaïques. Vit... F... eliures. Faïences. Ornements divers. 110 planches in-folio, en grande ... demi-chag. Paris, s. d. (1880). (165 fr.). . . . . **65 fr.**

...STEN. **Les Monnaies des rois Parthes.** 84 p. in-8, avec 6 pl. 1875. . **1...**

... (l'abbé). **Les Maspeh.** Étude de géographie exégétique touchant les différ... de ce nom. In-4, av. 7 planches en héliogravure et 4 cartes. 1897. . **15 fr.**

...D (D.). **Recueil d'inscriptions libyco-berbères.** In-4, avec 1 carte et 25 ... représentant près de 200 inscriptions. 1870 . . . .

...HER (E.). **La Province chinoise du Yun-Nan**, par ÉMILE ROCHER, de l'Administratio... douanes impériales de Chine. 2 très beaux volumes in-8 jésus, avec 3 cartes en coul... imprimés par G. Holzhausen à Vienne, en 1879-1880, pour le compte de M. Robert ... inspecteur général des douanes impériales de Chine . . . . **2...**

ROUGÉ (Vicomte E. DE). **Moïse et les Hébreux**, d'après les monuments égyptien... — SAULCY (DE). **Les Prédications et la Passion du Christ.** Etude topogr. de la Jud... de Jérusalem. — SAULCY (DE). **Etude chronologique de la vie et des monuments rois juifs Agrippa I et II.** In-4. 1869. . . . . **...**

SAULCY (F. DE). **Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques**, de ... à 1854. Texte : Relation du voyage, 2 vol. in-8 ; — Atlas : Architecture, Sculpture ; ... archéologiques et vues pittoresques, 57 planches grand in-4, gravées sur cuivre ; Itinér... 13 planches grand in-4 et une grande carte ... de la Syrie (186 fr.). . . . **60 fr.**

SAUVAIRE (H.) et J. DE REY-PAILHADE. **Sur une mère d'astrolabe arabe du XIIIe si... (609 de l'hégire)** portant un calendrier perpétuel avec correspondance musulmane et c... tienne. Traduction et interprétation. 126 p. in-8, avec 2 planches en héliogr. 1893. .

SCHEIL (V.). **Recueil de signes archaïques de l'écriture cunéiforme** (Epoque de S... gani, Gudea et des rois de la 2e dynastie d'Ur [4000-3000 av. J.-C.). In-8, autograp... 1898. . . . . **12 fr. 50**

SCHEIL (V.). **L'Inscription de Samsi-Ramman IV**, roi d'Assyrie (824-811), trans... traduite et commentée. In-4 de VII-68 pages. 1889. . . . . **... fr.**

SCHEIL (V.) et A. AMIAUD. **Les Inscriptions de Salmanasar II**, roi d'Assyrie (860-8... transcrites, coordonnées, traduites et commentées. 1 vol. in-8. 1890. . . . . **12 fr. 5...**

SCHEIL (V.) et C. FOSSEY. **Grammaire assyrienne.** In-8. VI-112 pages. 1901 . **10 fr**

Talmud de Babylone. Texte complet, conforme à la 1re édit. de Daniel Bomberg, avec ... cation des variantes, accomp. des principaux commentaires et synthétiquement tradui... J. DE PAVLY. In-4, relié toile. 1900. (125 fr.). . . . . **80 fr**

La traduction synthétique séparément (30 fr.). . . . . **25 fr.**

TIXERONT. **Les Origines de l'église d'Édesse et la légende d'Agbar.** Étude cri... suivie de textes grec, syriaque et arabe inédits. In-8. 1888 . . . .

VIROLLEAUD. Supplément à la **Classified List of Cuneiform Ideographs**, de BRUN... In-4. 1902. (*Sous presse*). *Circa.* . . . . **2...**

Yapheth Abou Aly, in canticum canticorum commentarium arabicum. Quo... unico Bibliothecæ nationalis Parisiensis manuscripto codice in lucem edidit atque in lin... latinam transtulit J.-J. L. Bargès. ... vol. in-8. 1884. (20 fr.). . . . . **8 fr.**